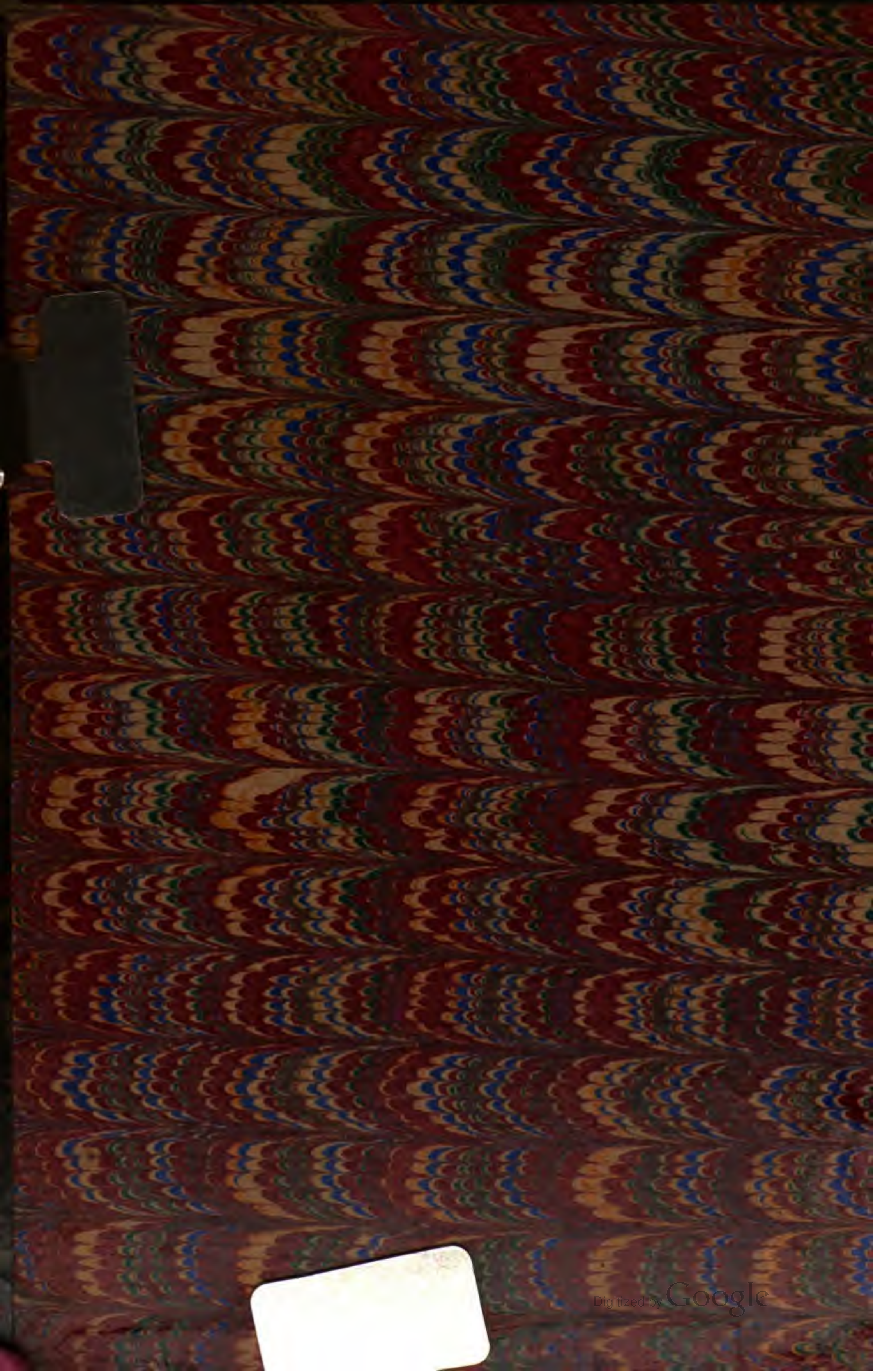
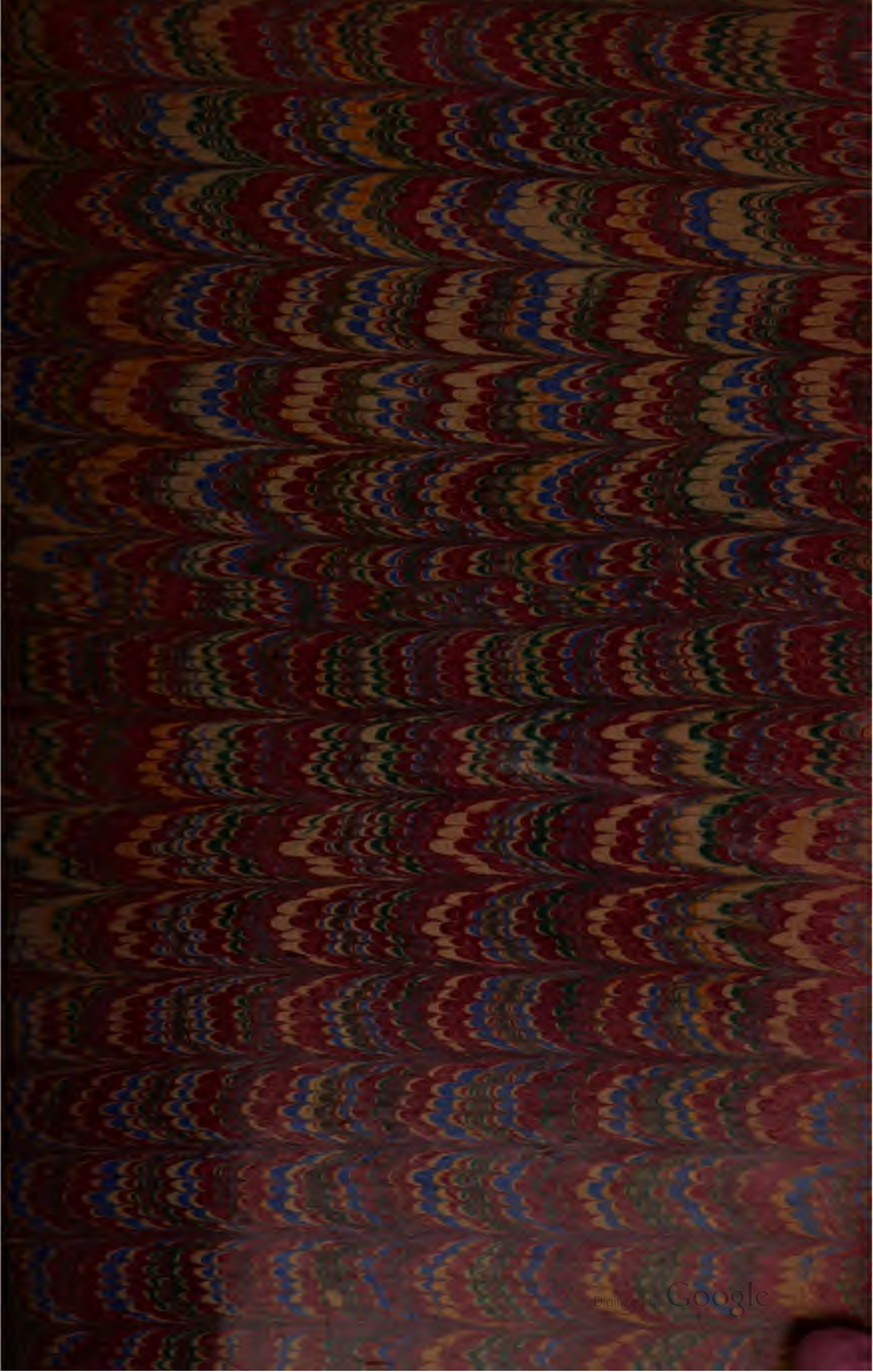




1re Année 25 Avril 1907 N° 7

La Revue Intellectuelle

DES FAITS ET DES ŒUVRES

Organe Rationaliste

Paraissant le 25 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

Paris et Départements : 6 francs. — Union Postale : 7 fr. 50

Le numéro : 60 centimes

LES ABONNEMENTS PARTENT D'OCTOBRE, DE JANVIER OU D'AVRIL



PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1907

Voir page 3 de la couverture notre « Intermédiaire des Acheteurs et Collectionneurs »

Tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration doit être adressé à M. ADOLPHE SCHLEICHER, Directeur de la **Revue Intellectuelle, 61, rue des Saints-Pères, *Paris*.**

SOMMAIRE

On s'abonne chez SCHLEICHER FRÈRES, 61, rue des Saints-Pères, chez tous les Libraires et dans tous les Bureaux de Poste

LA REVUE INTELLECTUELLE

A notre époque, dans le domaine de la pensée, il se produit une *division du travail* de plus en plus grande. Chacun étant obligé de se réserver pour la partie qui est spéciale à son activité, ne peut sans une grande perte de temps, se tenir au courant de *l'évolution des idées* dans les autres domaines.

Notre but, dans ce sens, est de faire la SYNTHÈSE MENSUELLE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL dans toutes ses branches, suivant un mode accessible à tous, et suivant UN ENCHAINEMENT RATIONNEL, l'enchaînement même des connaissances humaines.

En rédigeant cette Revue, nous voulons accomplir d'une manière méthodique l'esquisse du mouvement intellectuel dans toutes les branches de son activité. Sélectionner ce que chacun doit connaître, intellectuellement parlant, quelle que soit sa spécialité, sous peine d'étroitesse d'esprit ou d'ignorance préconçue, en un mot dégager du fatras des faits ceux qui ont une véritable signification.

Enfin nous voulons parler rationnellement, scientifiquement, impartialement, des faits et des œuvres qui se produisent.

Résumons :

Qu'un esprit lettré ou seulement d'une curiosité sincère se pose cette question : Qu'est-ce que je n'ai pas le droit d'ignorer de mon époque ! C'est à quoi nous répondrons.

LA DIRECTION.



La Revue Intellectuelle

25 Avril 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCE

De *grandes fêtes ont lieu à Iéna, le* 12 *mars* 1907, *à l'occasion du* 50e *anniversaire du doctorat du célèbre naturaliste et professeur Ernst Haeckel*, dont les derniers ouvrages : « Les Enigmes de l'Univers », « Religion et Evolution », « Les Merveilles de la Vie », « Le Monisme », etc., où il combat avec tant de courage pour les idées rationalistes qui sont le programme de notre « Revue Intellectuelle », ont obtenu un si retentissant succès en France. Un comité se forme à cette occasion pour l'érection à Iéna d'un musée « phylogénétique » contenant une bibliothèque et les riches collections zoologiques réunies pendant la vie si laborieuse du grand penseur et savant allemand, que la Belgique fête également par des conférences données en son honneur par le recteur de l'Université de Bruxelles, M. Lameere, et M. F. Buisson, député français.

Une commission est formée pour la *réforme de l'enseignement médical* en France. Il s'agit d'assurer à la fois l'éducation scientifique et professionnelle du médecin et de transformer les programmes en raison de l'évolution constante des sciences médicales.

La Chambre des Communes re-

jette l'*emploi du système métrique* pour l'Angleterre, sous prétexte que l'opinion publique n'y est pas suffisamment préparée.

Le Dr *Mathias Duval*, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'école d'anthropologie, membre de l'Académie de médecine, est mort à Paris, le 1er mars 1907, âgé de 63 ans. Fils du botaniste Duval-Jouve, il était attaché comme prosecteur à la Faculté de Strasbourg lorsque la guerre éclata. Reçu docteur, il devint directeur du laboratoire d'anthropologie à l'Ecole des hautes études et professeur d'anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts, puis en 1885 professeur à la Faculté de médecine. Il s'était spécialisé dans les études d'histologie et d'embryologie et son cours était très suivi. Citons, parmi ses principaux ouvrages : « Cours de physiologie », « Manuel du microscope », « Précis de l'anatomie à l'usage des artistes », « Lecons sur la physiologie du système nerveux », « Traité d'histolologie », etc., et parmi ses nombreux mémoires, une étude très intéressante sur le cerveau de Gambetta. Savant aimable et modeste, il ne comptait que des amis.

Le 10 mars 1907 est mort à Paris, à l'âge de 82 ans, le *docteur Corlieu*, bibliothécaire honoraire de la Faculté de médecine. Homme érudit et très documenté, il laisse de nombreuses études sur des questions d'hygiène et de police sanitaire, une « Histoire de la Faculté de Médecine de Paris », etc., et des volumes de vers.

Le 11 mars 1907, est mort, à l'âge de 54 ans, *M. Edouard Hospitalier*, ingénieur des arts et manufactures, professeur à l'Ecole de physique et de chimie de la Ville de Paris. Il se consacra aux études électriques et il fit apporter certaines modifications utiles aux notations électriques.

Le Dr *F.-J. Hergott*, membre associé de l'Académie de Médecine, est mort à l'âge de 92 ans. Il était l'auteur de nombreux travaux ayant trait à la médecine opératoire et à la science obstétricale et fut un des initiateurs, avec le professeur Burggrave de Gand, de l'emploi des appareils plâtrés pour les fractures.

M. *Tannery*, directeur des études scientifiques à l'Ecole normale supérieure, auteur de travaux mathématiques de grande valeur, est élu membre libre de l'Académie des Sciences, en remplacement de M. Brouardel.

Marcellin Berthelot, né à Paris en 1827, est mort dans la même ville, le 18 mars 1907. Sa mort met en deuil l'humanité entière. Moins populaire que Pasteur et Victor Hugo, il fut cependant un génie plus haut et plus complet que Pasteur, car il a recréé la chimie organique, par la synthèse. Libre penseur, il ne fut pas seulement le plus grand savant de son époque, il en fut encore le plus grand philosophe. Tandis que Pasteur restait agenouillé devant l'Eglise, Berthelot dressa fièrement la statue de l'homme libre. De sa découverte de la Synthèse chimique, il tira des conséquences qui renouvelèrent la science et l'industrie. Philosophe, il enseigna que tout progrès consiste dans la tolérance et la recherche. Homme politique, il rêva une République laïque et sociale. Membre de l'Académie française, de l'Académie de Médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur au Collège de France, sénateur, etc., etc., la science perd en lui son plus digne représentant. La place nous manque pour citer toutes ses importantes découvertes en chimie. Savant modeste, bon père et bon époux! mort en apprenant la fin de sa fidèle compagne, à laquelle il ne put survivre, quelle plus belle fin que la

sienne. Le gouvernement de la République lui a fait des obsèques nationales et M. Briand, ministre de l'Instruction publique, a retracé en d'inoubliables paroles, une vie si bien remplie. Berthelot est inhumé au Panthéon.

Le 19 mars 1907 est mort à l'âge de 88 ans, le colonel du génie en retraite, *Aimé Laussedat*, membre libre de l'Académie des Sciences. Professeur à l'Ecole polytechnique, il s'occupa également des fortifications de Paris et de la frontière espagnole. Membre de la commission de la délimitation des frontières de l'Est après la guerre, il soutint avec le plus grand courage nos intérêts contre les empiètements allemands. Ses travaux en géodésie, topographie, aérostation militaire, etc., sont très estimés. Il fut également un des promoteurs de l'unification de l'heure légale en France. Il fut aussi directeur du Conservatoire national des arts et métiers.

Ezio M. Gray. *Storia delle Scienze Anthropologiche*. Une étude rapide et limpide de tout le mouvement scientifique qui précéda la constitution de la science anthropologique. Résumé historique très utile à consulter. (In-16, 1 fr 50 Remo Sandron, à Palerme.)

La vie a débuté dans *l'eau de mer* qui fut le milieu vital des premiers organismes. Dès lors, dit M. Quinton, ne peut-on reconstituer le sang en le rafraîchissant par introduction dans le corps d'eau de mer diluée? Les expériences faites sur les animaux ont donné d'excellents résultats. Les premiers résultats tentés sur les hommes dans les dispensaires marins ouverts dernièrement à Paris, ont donné également de bons résultats. Il y a donc là quelque chose à suivre de près et à étudier sérieusement.

Les « Annales de l'Institut Pasteur » publient des études sur les divers ferments lactiques si préconisés en ce moment, à la suite des recherches du Dr Metchnikoff sur l'emploi des *laits aigris comme aliments ou médicaments*.

Le 2 mai 1907 est mort à Paris, à l'âge de 74 ans, l'oculiste bien connu, le *Dr Galezowski*. D'origine polonaise, il exerça à Paris, où en raison de la sûreté de son diagnostic et de sa dextérité opératoire, il jouit rapidement d'une grande gloire.

Le 25 mars 1907 est mort à Wiesbaden, le célèbre médecin et chirurgien *E. von Bergmann*. Il soigna l'empereur Frédéric, père de l'empereur Guillaume, et tout dernièrement il donna ses soins au Sultan Abdul Hamid. On lui doit de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : la « Lèpre en Livonie », la « Transfusion du sang », les « Blessures de la tête », etc.

Sous une forme nouvelle le Dr Héricourt présente dans l'*Hygiène moderne* un ensemble d'idées générales capables de guider le public avec sûreté pour la solution de tous les problèmes concernant la protection et la conservation de la santé. (In-18, 3,50, Flammarion).

F. Le Dantec, *Eléments de philosophie biologique*. (In-16, 3,50 Alcan).

SOCIOLOGIE

Le 5 mai 1907, a été ouverte la *Douma* par le vice-président du Conseil de l'empire Goloubef. Après la prestation de serment, M. Golovine a été élu président de la Douma par 331 voix contre 91 à M. Kromjakof et 6 voix à divers.

Les progressistes chinois, dans l'espoir d'arriver à créer une opinion publique puissante, favorisent le *développement de la presse* et plusieurs journaux tels que la « Cloche d'Alarme », « l'Avant-Garde », etc. viennent de paraître à *Pékin*.

M. Emile Alglave, professeur à la

Faculté de droit de Paris, préconise la mise en *circulation du billet de banque* de 20 fr. pour éviter la sortie de l'or de France et le retrait des pièces d'or de 10 fr. qui seraient remplacées par les pièces de 5 fr. en argent. D'où diminution de l'encaisse argent et augmentation de l'encaisse or.

M. de *Bœtticher*, ministre d'Etat et ancien président supérieur de la Saxe, est mort à Naumbourg le 8 mars 1907, à l'âge de 74 ans. Bismarck qui l'avait nommé secrétaire d'Etat à l'Intérieur, ne lui pardonna pas d'être resté au pouvoir, alors que lui, Bismarck, était obligé de partir. La loi sur l'assurance contre la vieillesse et la maladie sont en grande partie son œuvre.

Le 8 mars 1907, à l'âge de 81 ans, est mort M. *Edouard Goffinon*, qui s'attacha toute sa vie avec grande sollicitude aux questions sociales, notamment aux rapports du capital et du travail. Il fonda la Société pour l'étude pratique de la participation aux bénéfices et introduisit lui-même dans une entreprise de travaux publics, l'application de sa manière de voir.

La Chambre des Communes a adopté une résolution du député libéral Everett, déclarant que dans l'intérêt de la religion et de la nation, il est désirable d'effectuer la séparation ou « *disestablishment* » *de l'église anglicane et de l'Etat*. Le gouvernement anglais, sans prendre position, déclare qu'il ne voit aucune raison qui puisse justifier le maintien de l'existence d'une Eglise nationale et que la séparation ne pourra être qu'avantageuse à l'Etat comme à l'Eglise. La motion est adoptée par 198 voix contre 90.

La Société allemande de la paix, réunie en Congrès à Eisenach a voté une résolution en faveur de l'adoption par le congrès de la paix de La Haye, de l'*arbitrage obligatoire* et a formé des vœux pour que le désarmement soit l'objet d'un examen sérieux.

Etudes Politiques d'Emile Boutmy, auxquelles l'auteur mettait la dernière main quand la mort est venue le surprendre. Parmi les quatre études qui composent ce livre, signalons particulièrement les deux études sur la souveraineté du peuple et sur la Déclaration des droits de l'homme. (In-18, 3 fr. 50, Colin.)

Une expérience fiscale a lieu à Rochy-en-Condé (Oise) où le ministre des Finances, M. Caillaux, se rend à l'improviste avec les membres de la commission fiscale, pour y étudier l'application du *projet d'impôt sur le revenu*, en ce qui concerne les propriétés non bâties. Le ministre se déclare satisfait de l'expérience.

Les *suffragettes anglaises* continuent à manifester au Parlement anglais, mais inutilement. Le bill Dickinson accordant aux femmes le droit de suffrage a été repoussé. Beaucoup de députés étaient favorables au projet en principe, mais dans la pratique personne n'a voulu prendre la responsabilité d'un pareil bouleversement.

Au congrès du travail féminin, *Mme Marguerite Durand demande plus de droits pour la femme*, surtout pour les ouvrières dont le sort n'est pas bien enviable. Elle ne croit pas toutefois qu'il faille accorder actuellement le droit de vote aux femmes, car ce serait compromettre les institutions républicaines.

La Roumanie est le théâtre de graves *troubles agraires*, qui sont le résultat terrible, mais naturel, de la plus épouvantable des tyrannies économiques existant en Europe. Des réformes sérieuses s'imposent au gouvernement roumain pour améliorer le sort de ces malheureux paysans, réduits à mourir de faim. Le gouvernement les promet, es-

pérons qu'il ne manquera pas à sa parole et surtout que l'équivoque ne transformera pas les questions agraires en question antisémitiques.

De la *publication des papiers Montagnini* il résulte clairement que le Vatican s'est mêlé activement de la politique intérieure française, qu'il a refusé les associations cultuelles malgré l'avis de la majorité des évêques français et qu'il a cherché par tous les moyens à troubler la paix religieuse en France. Ainsi se trouve confirmé ce que la « Revue Intellectuelle » ne cesse de répéter depuis six mois. Et c'est le jésuite espagnol Merri del Val qui menait toute l'affaire.

M. *Gabriel Compayré*, ancien député, ancien recteur de l'Université de Lyon et auteur de nombreux travaux de morale, est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Guillot, décédé.

M. *Jean Casimir-Périer* est mort le 11 mars 1907. Né en 1847, il se distingua au combat de Bagneux en 1870. Député, puis Président de la Chambre, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, il fut élu le 27 juin 1894 Président de la République Française en remplacement de Carnot, assassiné, mais donna sa démission six mois après.

Mme Casimir-Périer, mère de l'ancien président de la République, est morte le 29 mars 1907, suivant de quelques jours son fils. Elle était âgée de 84 ans.

M. Stolypine, président du conseil, lit à la *Douma* le 19 mars 1907 une déclaration où il annonce des réformes législatives dans le domaine civil, agraire, financier, de l'instruction publique, etc., qui transformeront la Russie.

Le comte Lamsdorf, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie, est mort le 20 mars 1907 à San-Remo, après une longue maladie. Il n'avait que 61 ans. Partisan de l'alliance franco-russe, dont il fut un des principaux artisans, il était également pour un rapprochement de l'Angleterre et de la Russie. Quant à la politique russe en Extrême-Orient, elle lui échappa complètement, par le fait de la constitution d'une vice-royauté agissant en dehors de lui.

M. Pobiedonostzef, celui qu'on surnommait le « pape noir », d'une intolérance outrancière et l'un des représentants de cette bureaucratie qui fut si néfaste à la Russie, vient de mourir le 23 mars 1907 à l'âge de 80 ans.

Le plafond de la salle où la Douma tient ses séances s'écroule. Heureusement il n'y avait pas séance et la salle était absolument vide.

M. *Goudef est nommé président du nouveau ministère bulgare.* Le nouveau Cabinet, favorablement accueilli par la Sobranié, est toutefois considéré comme un ministère de transition.

La *Chambre des lords* a voté la nomination d'une commission chargée d'étudier la question d'une modification de ses attributions.

Crise ministérielle en Belgique. Le désaccord s'est produit à propos de la durée du travail dans les mines belges. Le problème colonial a provoqué un malaise général et même les journaux catholiques ont prétendu que le Cabinet échouerait sur ce point.

L'ordre du jour suivant est voté à la suite d'une réunion organisée à l'Hôtel des Sociétés savantes par le groupe parlementaire de la réforme électorale : « Deux mille électeurs réunis le 20 mars 1907, après avoir entendu l'exposé de M. Etienne Flandin et les discours de MM. Charles Benoist, Paul Deschanel, Messimy, Denys Cochin et Jaurès, ainsi que les lettres de MM. Ribot et Aynard, donnent leur adhésion pleine et entière à *la proposition*

de loi tendant à établir le scrutin de liste avec représentation proportionnelle.

M. Joseph Reinach, Me Demange, Me Henri Robert, de Lamarzelle, Le Poittevin, Bérenger, etc., discutent à la Société générale des prisons sur l'*abolition de la peine de mort*. La majorité est favorable à sa suppression, mais l'accord n'est pas encore fait pour savoir quelle peine la remplacera, plusieurs des orateurs présents trouvant que la peine de cellule qui condamne au silence perpétuel mène à bref délai à la folie ou à l'abrutissement.

Les journaux libéraux espagnols blâment avec raison la nouvelle *intervention de la papauté dans le domaine du pouvoir civil*. Le pape félicitait en effet l'évêque de Barcelone de sa campagne contre la loi des associations et l'encourageait à continuer.

Le 25 mars 1907 est mort à Berlin le *prince d'Aremberg*, à l'âge de 57 ans. En sa qualité de chef du centre, il servit souvent d'habile intermédiaire entre son parti et le chancelier de Bülow.

Le 27 mars 1907 est mort à Sceaux à l'âge de 53 ans et tout-à-fait oublié, Gabriel Jogand, connu sous le nom de Léo Taxil. Après avoir fait de l'anticléricalisme, il se convertit brusquement en 1885 et attaqua la franc-maçonnerie. L'Eglise fêtait déjà cette victoire, mais en 1897, dans une conférence, il révéla la mystification qu'il avait organisée avec ses Contes sataniques et dont l'Eglise fut victime. Depuis il vivait très retiré.

La France occupe Oudja sans coup férir, en attendant que satisfaction lui soit accordée par le sultan du Maroc pour le meurtre du Dr Mauchamp.

La *démission du grand vizir Muchir ed daouleh* et le retour aux affaires de l'ancien grand visir Amin es sultan, donne l'espoir que la mise en marche de la machine parlementaire en Perse sera facilitée, et que le malentendu qui existait entre le gouvernement et le Parlement sera aplani, dans l'intérêt du développement de la liberté de la Perse.

Les *négociations franco-siamoises* viennent d'aboutir et un nouveau traité, avantageux pour les deux pays, vient d'être signé.

M. de Bülow, chancelier de l'empire allemand et M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères d'Italie, ont eu une conférence politique à Rapallo, le 31 mars 1907, et à la suite de cette entrevue ils se sont déclarés d'accord sur tous les points de la politique internationale. *Les questions du Maroc et du désarmement*, à propos de la Conférence de La Haye, ont été spécialement examinées.

Paul Louis. *Histoire du mouvement syndical en France* (1789-1906) (In-16, 3.50, Alcan).

Bakounine. *Œuvres II*. Ce volume contient quelques-unes des brochures absolument introuvables et fort peu connues de la génération actuelle, du célèbre révolutionnaire: *Les Ours de Berne et l'Ours de Saint-Pétersbourg*, Lettres à un Français, qui éclairent une tentative des révolutionnaires lyonnais en 1870, passée inaperçue dans la tragédie de cette époque et enfin *l'Empire Knouto-germanique et la révolution sociale*. (In-18, 3,50, Stock).

M. André Tardieu publie la *Conférence d'Algésiras*, ouvrage fort intéressant qui projette une vive lumière sur la partie obscure des négociations, et les pressions et démarches de la diplomatie allemande, qui à deux reprises ont failli compromettre l'œuvre de la conférence.

HISTOIRE

M. Gauckler vient de retrouver, sur les indications du savant his-

torien anglais, M. Saint-Clair-Baddeley, dans la *villa Sciarra*, située sur le versant du Janicule, les restes du *lucus Furrinae* où mourut Caïus Gracchus, le célèbre tribun et fixe l'emplacement du fameux bois sacré. Il ne reste plus maintenant qu'à dégager le sanctuaire.

M. *Claudio Williman*, ancien ministre de l'Intérieur, est élu, le 1er mars 1907, Président de l'Uruguay, en remplacement de M. Battle y Ordoñez arrivé au terme de son mandat. L'élection du nouveau président est favorablement accueillie.

Les *hostilités* continuent dans l'Amérique centrale *entre le Nicaragua et le Honduras*. Ce dernier pays est définitivement battu et le président Bonilla est en fuite.

MM. *Arthur Chuquet et Gabriel Monod* sont élus membres correspondants de la section historique et philosophique de l'académie royale des sciences d'Allemagne.

Nouvelle *catastrophe de grisou en Lorraine*, dans la mine de houille de Petite-Rosselle, près de Forbach et qui fait 70 victimes.

Grande agitation parmi les intellectuels italiens, à propos du *monument gigantesque*, qu'on érige à Rome, *à la gloire de Victor-Emmanuel II*. Ceux-ci voudraient, avec raison, que le monument ne se borne pas à célébrer la gloire incontestée de Victor-Emmanuel, « mais que toutes les forces idéales de la patrie soient rassemblées et symbolisées autour de la statue, depuis Dante jusqu'à Garibaldi. »

Le 10 mars 1907 a eu lieu à la Sorbonne une manifestation en l'honneur de *Jean-Jacques Rousseau*, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, de M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris et Dessoye, président de la Ligue de l'enseignement. M. J. Ernest-Charles, qui a organisé la manifestation, a déclaré qu'il était nécessaire de rendre hommage aux « véritables précurseurs de la pensée contemporaine : Voltaire et Rousseau ». M. Paul Painlevé, montre « l'influence émancipatrice de Rousseau sur la pensée philosophique moderne ». M. Philippe Godet apporte l'hommage de la Suisse à son grand citoyen et M. Jean Richepin parle du génie littéraire de J.-J. Rousseau.

L'ouvrage de Maurice Tourneux. *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française* (4 vol., gr. in-4, Champion), est un monument d'érudition, de patience et de science et contient la liste de tous les ouvrages relatifs à cette période de l'histoire de France.

Le 12 mars 1907, une *explosion à bord du cuirassé « Iéna »*, à Toulon, fait de nombreuses victimes. La France reçoit dans ces tristes circonstances des témoignages unanimes de sympathie du monde entier et fait d'imposantes obsèques aux malheureuses victimes.

M. *Petkof*, président du conseil des ministres de Bulgarie, est *assassiné* le 12 mars 1907 par un fonctionnaire révoqué.

John Alexandre Dowie, charlatan religieux, fondateur de la ville de Sion, vient de mourir. Il se faisait passer pour le prophète Elie et après avoir obtenu un certain succès, il fut abandonné par tous ses partisans et ne laisse que des dettes.

Curieux articles documentaires sur Babeuf et Barras ; la traite des blanches, la revision constitutionnelle, le scrutin de liste, etc., dans *Histoire et Droit*, de Paul Robiquet (2 vol., Hachette).

Le commandant Moll est de retour de sa mission de la *délimitation de la frontière Congo-Cameroun*. Lui et ses compagnons n'ont qu'à se louer de leurs relations avec les membres de la mission allemande. Les travaux de la mission commen-

cés à M'Biémou se sont terminés à Kouba après le parcours de contrées particulièrement intéressantes.

Le général *Tcheng Ki Tong* est mort à Nankin. Il vint en mission en Europe, fut très bien reçu en France, publia un ouvrage sur la Chine, collabora à de nombreux journaux français et rentré en Chine tomba en disgrâce pour être... devenu trop Européen.

René Schneider. *Rome*. Choisissant tour à tour dans Rome ou hors Rome, de l'antiquité, au christianisme, à la Renaissance et aux temps modernes, les sites, édifices ou œuvres d'art qui sont les plus riches de sens, l'auteur fait œuvre de beau style. (In-16, 3.50, Hachette.)

LITTERATURE

La *collaboration des frères Margueritte* va devenir moins intime. Paul et Victor reprennent leur personnalité littéraire et chacun signera de son prénom propre. Mais il n'y a nullement désaccord, loin de là. Paul Margueritte est attiré par le calme, tandis que son frère Victor, séduit par l'action combative, veut se lancer dans le mouvement politique. Mais ils collaboreront à nouveau un jour ou l'autre. Rien n'est changé et la fraternité continue. Paul Margueritte prépare la suite de ses intéressants souvenirs d'enfance, le titre du prochain volume sera : « Les jours s'allongent »; Victor Margueritte, un roman de documentation : « La Prostituée ». En octobre la Comédie-Française représentera : « Claire Fresneau » pièce en 3 actes signée de nouveau des deux noms.

Le *Dieu Terme*, de Gabriel Nigoud, représenté à la Comédie-Française, est une aimable fantaisie en vers. L'esclave Damon ayant désobéi à son maître, celui-ci l'oblige à prendre la place du Dieu Terme. Il devra garder l'immobilité toute la nuit. Eglé, joueuse de flûte, vient le séduire, mais elle succombe à son piège et devient amoureuse de l'esclave qu'elle voulait perdre. Beaux vers, colorés et imprégnés de tendresse. Grand succès pour les interprètes.

Le coup de Jarnac aux Folies-Dramatiques, de Henri de Gorsse et Maurice de Marsan est un joyeux vaudeville, qui, comme dans la *Dame de chez Maxim*, met aux prises avec de braves bourgeois provinciaux une chanteuse de café-concert, d'où, scènes fort amusantes.

Au Vaudeville, *Le Ruisseau*, de Wolff. Un artiste rencontre dans un café une jeune femme qui attend « le client », se prend de sympathie pour elle, et l'arrache du « ruisseau qui charrie tant de vilaines choses, mais, quelquefois emporte une fleur malgré elle ».

Les *paysans russes ne ratifient pas le jugement sévère porté par Tolstoï contre Shakespeare*, et les lectures publiques du « Roi Lear », d' « Hamlet » et d' « Othello » faites à leur intention obtiennent le plus grand succès.

Piquante caricature de la cupidité française et du snobisme américain dans *Paris-New-York*, de Croisset et Emmanuel Arène au Théâ-Réjane. Les deux derniers actes sont malheureusement venus gâter ce qui commençait très bien.

Au théâtre Cluny : *Bouffe la Route*, surnom d'un automobiliste acharné, a été adapté par M. Léon Xanrof d'une farce très drôle de M. Kraats, jouée avec un grand succès en Allemagne.

Au théâtre Réjane, *la Suzeraine*, pièce pour jeunes filles, tirée du roman anglais de Harlant, par M. Dario Nicodemi. C'est simple, honnête et gentil.

André Lemoyne est mort le 2 mars 1907, à Saint-Jean-d'Angely, sa ville natale, à l'âge de 85 ans. Il est l'auteur des *Charmeuses*, des *Paysages de mer*, des *Fleurs des prés* et

des *Roses d'antan*, à propos desquelles en 1865 Sainte-Beuve disait : « qu'elles renferment des pièces parfaites de limpidité et de sentiment ». Ses vers étaient d'un sentiment tendre et d'une exécution délicate et artiste.

François Coppée fonde un prix de mille francs à distribuer tous les deux ans par l'Académie Française à un poète, de préférence à ses débuts.

L'Odéon donne la jolie comédie en vers de Banville : *Florise*, publiée vers 1870. Chaleureux accueil à l'ouvrage aux vers harmonieux et souples et aux élans poétiques.

Le théâtre des Variétés fête son centenaire par la représentation de *La Revue du Centenaire* de MM. Gavault, P. L. Flers et Héros, montée avec un luxe éblouissant de décors et de mise en scène.

Quelques admirateurs de *Sully Prudhomme* fêtent, le 25 mars 1907, le 25e anniversaire de la réception à l'Académie Française du grand poète dont le monde entier vénère l'œuvre et la pensée.

La *Maison d'argile*, d'Emile Fabre, pièce en 3 actes, représentée à la Comédie-Française n'a pas obtenu de succès. Son œuvre supérieure par endroits est inégale et tient principalement à la nature du sujet. Mais l'auteur de la *Vie publique* et des *Ventres dorés* saura bientôt prendre sa revanche.

La 3e série du *Coin des Enfants* contient des contes recueillis dans la littérature internationale, choisis parmi les plus intéressants et débarrassés de tout esprit religieux et de toutes les superstitions bêtes. (In-12, illustré, 3 fr., aux « Temps Nouveaux » 4, rue Broca).

Gros succès pour *L'Homme qui assassina* de Claude Farrère (In-18, 3.50, Ollendorff). L'action se passe dans le féerique décor de Constantinople et le récit est mené avec art et spontanéité. L'auteur gradue savamment les effets de surprise et de terreur et on prend le plus grand plaisir à la lecture de cet ouvrage pittoresque et original, palpitante aventure d'amour et de haine.

Alfred Capus dépeint à travers des aventures tantôt comiques, tantôt émouvantes, une série de types pittoresques dans ses *Histoires de Parisiens*. (In-18, 3.50, Fasquelle).

Gustave Amiot dans son roman : *Femme de peintre*, étudie un sujet très délicat : la situation toute spéciale de la femme dans le ménage d'artistes. (In-18, 3.50, C. Lévy).

ART

M. Jonnard gouverneur de l'Algérie, a fait restaurer une ancienne villa d'Alger, destinée à abriter les *bénéficiaires des deux bourses de voyage* pour l'entretien d'artistes français en Algérie. Le montant de la bourse est de 3.000 francs, les bénéficiaires doivent passer au moins dix mois en Algérie et produire plusieurs œuvres.

M. Vasnier, récemment décédé, lègue à la *Ville de Reims*, avec un don de 100.000 fr. pour l'*édification d'un musée*, une importante collection de tableaux, parmi lesquels figurent des toiles de Théodore Rousseau, Jules Dupré, Corot, Daubigny, Millet, Troyon, etc. Ce musée une fois édifié comptera parmi les plus beaux musées de province de France.

L'Académie des Beaux-Arts élit, en comité secret, en remplacement du *professeur Ascoli* de Milan, décédé, le professeur Jan-Henri-Caspar Kern de Leyde.

Le 1er mars est mort à Paris, âgé de 76 ans, *Just Becquet*, le statuaire élève de Rude. Citons parmi ses principales œuvres : Le Faune, Saint Sébastien, un Christ en croix, un Vendangeur, Ismaël, Faune jouant avec une panthère, etc.

La Madeleine amoureuse (roman juif), par Maurice de Waleffe,

nous fait vivre à Jérusalem, au temps du Christ. Monde étrange et captivant ! Ce roman sauvage et audacieux éclaire le vieil Evangile d'une flamme fantastique. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

Dans les serres de la Ville de Paris (Cours la Reine) 23e exposition annuelle de la *Société des Indépendants*. Toutes les formes d'art y voisinent. A côté de quelques bonnes toiles, on rencontre trop d'exagérations maladroites.

Le 7 mars 1907 est mort un musicien de grand talent, le compositeur *Alphonse Duvernoy*, professeur au Conservatoire.

Beaucoup de toiles, surtout des portraits, signés de noms connus au *Salon de l'Union artistique*, connu sous le nom de Salon de l' « Epatant ».

M. *Ch. M. Widor* est élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.

Le 15 mars 1907 est mort à Paris *Henry Somm*, âgé de 63 ans. Il eut son heure de célébrité au moment du journal le « Chat noir », mais ce genre n'était plus de mode et il est mort oublié et dans la misère. Ses histoires sans paroles et ses facéties joyeuses avaient pourtant obtenu le plus grand succès dans le temps.

Le 15 mars 1907, meurt à l'âge de 58 ans le *peintre Edouard Toudouze*, frère du romancier Gustave Toudouze et oncle de Georges Toudouze. Prix de Rome, il se consacra surtout à la peinture décorative. Il est l'auteur du Jeu de Robin et de Marion au foyer de l'Opéra-Comique et de compositions à la Sorbonne. Il a illustré également quelques ouvrages.

Le 25 mars 1907 est mort à Paris à l'âge de 63 ans, le peintre *Léon Richet*. On lui doit de nombreux paysages des forêts de Compiègne et de Fontainebleau.

Le *statuaire J.-B. Amy* est mort le 26 mars 1907. Ami de Paul Arène et d'Alphonse Daudet, il s'était formé lui-même, car enfant il n'était qu'un simple berger. Il est l'auteur de nombreux bustes, notamment de celui de Mistral et de plusieurs statues parmi lesquelles nous citerons le « Figaro » qui orne la façade de ce journal rue Drouot.

L'empereur Guillaume suit avec intérêt les représentations de la *troupe française de passage à Berlin*, et félicite Mme Suzanne Desprès d'avoir montré une Phèdre si humaine et si vivante.

L'Odéon a représenté la *Faute de l'abbé Mouret*, tirée par Alfred Bruneau du roman bien connu d'Emile Zola. La pièce est très bien montée, surtout le décor du Paradou, qui est représenté successivement sous quatre décors différents. Musique remarquable.

Théodore de Wyzewa. *Les Maîtres italiens d'autrefois. Ecole du Nord*. Les principaux maîtres étudiés dans ce volume sont : Giotto, Fra Angelico, Fra Bartolommeo, Botticelli, Verrochio, André Mantegna, Gaudenzio, Ferrari, Joste d'Allemagne, Carpaccio, Albert Dürer, les Deux Antoniello de Messine, Titien, Tiepolo, etc. (In-8° avec 16 reproductions dans le texte. 5 fr. Perrin).

Henri Maréchal. *Les Souvenirs d'un musicien*, avec préface de Reyer. Revue qui fait passer sous les yeux dans l'ordre chronologique du souvenir les figures de Leo Delibes, Victor Massé, Auber, A. Chauvet, Jules Barbier, G. Biset, Berlioz, etc. (In-16, 3.50, Hachette).

LA DIRECTION.







Le Naosaure (d'après les documents de l'Illustration, 23 Fév. 1907.)

REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

S'il est un astre, dans le champ du ciel, digne d'attirer l'attention des cosmogonistes, c'est bien Saturne, dont la formation des mystérieux anneaux laisse la voie libre aux hypothèses. Dernièrement, Jean Mascart (*la Découverte de l'Anneau de Saturne*, Gauthier-Villars), en racontait la découverte et retraçait l'histoire de leur observation depuis Galilée. L'abbé Moreux, dans la revue catholique *Le Mois* (*le monde de Saturne*, 1er déc.), publie, en synthèse, un travail analogue, et conclut que la vitesse de rotation plus lente pour la planète que pour les anneaux, ne s'accorde pas avec l'hypothèse de Laplace, d'une nébuleuse chaude de forme sphérique, dont les mondes se seraient détachés, ni avec l'expérience de la goutte d'huile en tourbillon de Plateau. La conception de Faye, d'une nébuleuse froide, ultra-gazeuse, se segmentant autour de centres divers sous l'influence de l'attraction, est également démentie par la découverte du mouvement rétrograde du neuvième satellite contraire aux conclusions de la théorie. Seule, suivant l'auteur, l'hypothèse de Ligondés, d'une nébuleuse froide, dont les molécules tournaient dans tous les sens, peut s'accorder avec les faits. Les satellites tournent aujourd'hui dans le sens prépondérant des molécules primordiales d'une nébuleuse aplatie, puis morcelée en anneaux. Mais encore peut-on se demander si tous les satellites occupent dans le système solaire leur place de formation. La petite planète Eros, dépassant de notre côté la bande Mars-Jupiter, donnait à réfléchir précédemment. Un nouvel astéroïde découvert depuis peu au-delà de l'orbite de Jupiter et susceptible d'être capté par cet astre, élargit encore le champ des suppositions. Il y a toute une morphogénèse astrale dont on finit par se rendre compte. Il y a des engendrements et une circulation et des

séries de fonctions cosmiques qui nous échappent. Nous ne savons rien, considérant ce qui reste à savoir. Peut-être n'y a-t-il pas qu'un unique mode de genèse en astronomie, non plus qu'en biologie ?

Dans le courant de mars, M. Bigourdan a fait à l'*Académie des Sciences*, au nom de M. Oboué, directeur de l'observatoire météorologique de Rome, une communication sur la vitesse des ondes sismiques, lors du tremblement de terre des Balkans (4 avril 1904). Les secousses mettent 33 minutes pour aller du centre d'ébranlement aux antipodes et en revenir. M. Poincaré objecte qu'il est possible que les ondes rencontrent un milieu de densité autre que celle de l'écorce terrestre et provoquent un retour rapide. C'est la théorie de la propagation en profondeur qui m'avait paru démentie par un fait sur lequel s'appuient ceux qui, tels E. Guarini (*Les tremblements de terre*, Dunod et Pinat), adoptent l'opinion d'une origine électrique des phénomènes sismiques. Durant des tremblements de terre qui bouleversaient la surface d'un pays, des ouvriers mineurs, maintes fois n'en auraient aucunement perçu l'effet dans les profondeurs du sol. Ces théories électriques sont d'ailleurs sujettes à caution. Il y a des faits démontrés d'ébranlements géologiques, comme ceux des soulèvements, dans la mer de Behring, des îles Boloskoff, dont l'histoire est rapportée dans une chronique de M. de Varigny (*Remaniements de cartes*, *le Temps*, 5 fév.) Au contraire, il y a peu de circonstances où le rôle essentiel de l'électricité, de l'électricité en tant que cause de ces phénomènes aient pu être démontrée avec certitude.

On abuse des explications électriques. Il est vrai qu'on ne peut toucher à la matière sans en faire jaillir de l'électricité, mais on pourrait en dire autant de la chaleur et on l'a dit autrefois. Confusion plus grave, on altère le sens des mots dans les théories électriques. J'ai sous les yeux, avec un remarquable ouvrage de H. C. Jones (*Electrical Nature of Matter and Radioactivity*, Van Nostrand Company, New-York) la leçon du cours d'ouverture de Mme Curie à la Sorbonne (*les Théories modernes relatives à l'électricité et à la matière*, *Revue scientifique*, 17 nov.), qui est d'un égal intérêt sur un sujet même ; mais n'est-ce pas une figure de style que de parler d'une *structure atomique* de l'électricité, d'atomes électrons et de ions-atomes provenant de la division de l'atome chimique. Si l'on songe que la propriété de l'atome est d'être indivisible, termes pour termes à recréer, vaudrait-il pas mieux dire que l'organisation chimique des corps simples n'a pas l'atome pour élément et qu'il n'y a que des molécules chimiques (fixes dans les corps simples, décomposables pour les substances décomposables). Il y a d'ailleurs longtemps qu'on s'en doutait et la théorie chimique de Berthelot a pour conclusion partielle que les atomes des corps simples sont en réalité complexes.

La mort de ce grand savant philosophe, suivant de près celles de Moissan et de Curie, est une perte douloureuse pour la science. Berthelot, pour la chimie organique, fut un recréateur. « Ses premiers travaux, écrit H. Poincaré (*Deuil de la science*, *le Matin*, 25 mars), ont eu pour objet la synthèse des composés organiques. Avant lui, on distinguait deux domaines absolument étrangers l'un

à l'autre, celui de la chimie minérale et celui de la chimie organique. Entre les deux, une barrière infranchissable; il existe, croyait-on, certains corps que la vie seule peut créer. Tels sont les sucres et les alcools. Tout ce que le chimiste peut faire, c'est de les extraire des végétaux ou des cadavres des animaux. Berthelot ne voulut pas s'arrêter devant cette barrière et il parvint à la renverser. Il part des éléments, du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène. Grâce à l'effluve électrique, il combine le carbone et l'hydrogène, et il obtient l'acétylène ; de l'acétylène, il passe à la benzine ; puis il produit d'autres carbures et même l'alcool. La voie était ouverte : on l'a suivie depuis et on a été beaucoup plus loin. »

« D'autres phénomènes qui se rattachent plus ou moins directement au mécanisme de la vie, ajoute A. Gautier, qui étudie en détail l'œuvre du grand chimiste (*l'Œuvre de Berthelot*, *Revue scientifique*, 30 mars), préoccupèrent aussi dès le début la pensée de Berthelot. Je veux parler des actions catalytiques et des fermentations. Il les étudia longtemps et parvint à cette conception que ce qui fait qu'une proportion infinitésimale de certaines substances amène un changement continu dans d'autres matières décomposables ou fermentescibles, tient à la production intermédiaire d'un corps instable dérivé du catalyseur ou ferment, corps instable qui se produisant continuement aux dépens de la matière fermentescible, et se détruisant ensuite pour revenir à son premier état, amène la transformation continue du milieu. » Ce sont ces premiers travaux dont l'importance philosophique et les résultats pratiques sont les plus grands. La conception de la compléxité atomique est incluse dans l'exposé de la thermochimie créé par lui. Il appartenait à cette génération dont la foi en la science tenait lieu de religion et sa vie de travailleur laborieux fut belle jusqu'à la fin.

Depuis Berthelot, la chimie organique et la chimie biologique sont entrées dans des voies nouvelles. Fischer est parvenu à la synthèse des dérivés albuminoïdes et l'étude des ferments métalliques est passée dans le domaine de la médication. A leur sujet, M. Bardet entretenait récemment (séance de janvier), la *Société de Thérapeutique*. Il ne faut pas confondre les *métaux-ferments* avec les *métaux colloïdaux*, dont les effets physiologiques sont tout autres. Ces derniers agiraient plutôt comme des diastases, avec des propriétés d'apparence paradoxales sous certaines actions encore inconnues. L'action des métaux-ferments est de même ordre, mais plus faible que la leur. M. Robin a fait avec eux des essais qu'il a communiqués à l'Académie de médecine. Il en obtint des effets efficaces mais passagers dans le traitement des méningites tuberculeuses. Pour M. Chassevent, les actions des métaux-ferments et colloïdaux sont identiques, mais il y a encore beaucoup d'inconnu dans leur façon d'être et d'agir. Leur étude, d'un haut intérêt scientifique, reste à perfectionner au point de vue thérapeutique et chimique. Le sens philosophique de ces nouvelles données, suivant nous, est celui-ci. Longtemps, en biologie, on a accordé la prépondérance caractéristique aux substances à proprement parler organiques. Les substances inorganiques jouent dans les phénomènes vitaux un rôle égal, et leurs études biologiques sont deux voies d'exploration où s'accompliront des découvertes aussi intéressantes les unes que les autres, tant en plasmogénie qu'en synthèse orga-

nique et qu'en biologie proprement dite. L'exclusivisme est toujours une erreur. Il ne faut pas plus, rationnellement, par exemple, dans les recherches sur la génération spontanée, opposer Fisher à Leduc ou Herrera qu'en transformisme, Lamarck à Darwin. Il est complètement évident, en effet, pour peu qu'on réfléchisse, que leurs recherches sont complémentaires et non pas opposées. Evidence aussi, le fait thérapeutique de l'action modificatrice des ferments minéraux ou non ; doute, l'exagération en ce sens comme en tout autre sens. Le normal est l'aliment, l'anormal est *remède ou poison*. De même dirais-je qu'au fond des théories médicales des traitements par l'eau de mer en injections hypodermiques que le Dr Dumoulin-Bonnal pratique depuis vingt-cinq ans et qu'il expose dans le *Journal de médecine de Bordeaux* (*Travaux originaux*, 3 mars), il doit y avoir quelque chose d'excellent, pourvu qu'on se mette en garde contre les abus qu'il signale. Dans l'évolution organique, (M. Dastre et M. Quinton ont raison de ce côté), l'eau de mer a été le milieu cellulaire précurseur de la lymphe et du sang. Son action et l'action de ses chlorures doit être essentiellement curatrice ; mais les causes complexes des modifications vitales font que l'expérience seule et la pratique peuvent révéler la juste mesure qui sépare la vérité de l'erreur dans ce sens comme dans le sens de l'action des ferments et des diastases.

D'une part, comme je m'apprête à l'exprimer dans l'étude qui suit cette revue, les associations cellulaires organiques ont une partie de leur tissu qui jouent un rôle protecteur contre les variations du milieu intérieur du corps qu'elles forment et, par suite, contre les mutations brusques des éléments cellulaires intérieurs et, dans l'état normal, il est inutile de concourir à leur transformation artificielle; mais, si l'on admet pour un instant qu'en l'état anormal de la maladie, certaines modifications aient besoin d'être apportées dans les tissus, l'eau de mer peut y concourir, car elle n'est pas, à proprement parler, nocive, et l'influence des milieux salins est grande sur les organismes inférieurs et les organismes cellulaires. Au point de vue morphologique, cette influence a été étudiée récemment par MM. Péju et Rajat sur les bactéries (*XXXVe Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*). Dans les milieux salins, les espèces bactériennes revêtent des formes géantes telles que des végétaux transportés d'un milieu stérile dans un milieu fertile. Elles prennent des formes épaissies ou très allongées ; mais ces variations, surtout chez les bacilles, sont accidentelles, non constamment déterminées. Ces formes peuvent être morbides, mais la plasticité remarquable des organismes très inférieurs comparés aux éléments logiques des tissus nobles des organismes supérieurs, s'explique par le fait que ces derniers sont protégés par l'organisme entier contre les causes de variation brusque du milieu extérieur au corps.

Comme je viens d'écrire ces dernières lignes, me demandant si je ne viens pas d'émettre là une hypothèse gratuite qu'il serait préférable de supprimer, parmi la documentation qui m'est soumise, une communication de M. Manouélian à l'*Académie des sciences* (18 fév.), me tombe sous les yeux. Elle se rapporte au mécanisme de la destruction, dans la vieillesse et la maladie, des cellules ner-

veuses. Les travaux de Cajal, Lugaro, Marinesco, ont mis en relief que certaines de celles-ci étaient accompagnées de véritables cellules satellitaires qui jouent un rôle dans leur nutrition, par une division du travail spéciale. M. Manouélian dit que ces cellules secondaires protègent à l'état normal les cellules essentielles, mais se conduisent en macrophages quand ces dernières sont affaiblies, en s'incorporant leurs granulations.

Quoi qu'il en soit, je le répète, les cellules nobles des tissus nerveux sont normalement protégées et stabilisées, contre la variation et la destruction. Dans l'inanition, elles sont les dernières à dépérir et le parasite cérébral se nourrit du reste de l'organisme, à qui il survit. Les progrès de son étude histologique sont définis dans la remarquable étude que publie R. Legendre au sujet de ses éléments cellulaires, points de vue anatomique, physiologique et embryogénique (*La question du neurone*, *Revue scientifique*, 9 mars). Legendre présente les schémas des trois théories successives de la structure des cellules nerveuses et de leurs relations : 1° de Gerlach (cellules anastomosées en réseaux par leurs prolongements protoplasmiques, les fibres motrices partant du corps cellulaire, les fibres sensitives venant s'y perdre) ; 2° de Golgi (les prolongements protoplasmiques n'ont qu'un rôle nutritif indépendant, fibres sensitives et motrices aboutissant aux prolongements axiaux ramifiés et nommés depuis cylindraxiles) ; 3° de Ramon y Cajal (théorie du neurone). Il n'y a pas d'anastomoses réelles entre fibres nerveuses. Hors des cellules de soutien du genre des satellitaires plus haut citées, le système nerveux essentiel ne contient que des éléments ou neurones composés chacun d'une façon quasi-indépendante d'un corps cellulaire, d'un prolongement cylindraxile et de prolongements protoplasmiques se terminant librement. Suivant certains, les neurones agissent les uns sur les autres par contact et ils sont susceptibles de cesser d'agir (théorie du sommeil de Mathias Duval par rétractation amiboïde). Ce sont de véritables organismes libres sans locomotion et capables de rompre leur continuité. Cajal ayant observé que dans certains neurones l'axe principal des ramifications, le cylindraxe, ne naît pas d'un corps cellulaire, mais de prolongements protoplasmiques, admet que l'influx nerveux suit le plus court chemin et peut éviter le corps cellulaire. En un mot, une cellule nerveuse peut influencer une cellule éloignée sans agir en proportion sur les intermédiaires. D'autres auteurs sont allés plus loin et ont conçu que dans les actes réflexes, le lieu de transformation de l'excitation n'est pas le corps cellulaire, mais les points de contact des neurones. Ensuite, en 1897, un travail d'Apathy affirma l'existence d'un réseau nerveux de continuité et, depuis, les savants se sont divisés en deux camps, les partisans de la théorie de l'individualité cellulaire des neurones et les antineuronistes. Legendre, dans l'état actuel, soumet les éléments de la question et ne croit pas devoir se prononcer.

Si l'on ne peut se prononcer sur la structure intime du système psychique, peut-on le faire mieux pour les actions du milieu extérieur sur lui ou de sa réaction sur le milieu éthéré ou pondérable, susceptible seule d'expliquer physiquement les phénomènes dits *spirites*. Dans l'état actuel, on ne peut qu'impartialement sou-

mettre les faits. Camille Flammarion est en train d'achever, dans la *Revue*, un des travaux les plus complets, dans l'admission de la valeur de ces faits, qui aient été écrits sur la question. Il faut lire cela la tête froide. Sur tout ce qui paraît mystérieux, l'esprit humain doit se défendre d'une trop grande crédulité. Nous en reparlerons dans une étude spéciale. Il doit y avoir quelque chose de vrai au fond de tout cela ; mais il paraît certain qu'on a mélangé le vrai et le faux, le douteux et le certain, le frauduleux et le légitime en des faits qui vont des tables tournantes aux maisons hantées, à la télépathie et aux productions de fantômes. On connaît la psychologie qui engendre les légendes. Bien des faits d'observations manquent de contrôle que certains admettent. Il y a un état d'hystérie dont tout le monde est susceptible, c'est l'hystérie du mystérieux. Binet-Sanglé a réduit tel phénomène de télépathie à distance à des suggestions d'expérimentateur proche. Il est urgent que la science positive se consacre d'une manière rigoureuse au contrôle et à l'expérimentation des faits médiumniques.

Observation. — Parlant du docteur Foveau de Courmelles dans notre numéro de février, page 268, il eut été juste de signaler ses travaux précurseurs d'électrolyse médicamenteuse dès 1890 ; ceci pour l'exactitude, car nous ne sommes pas sollicités à rectifier. Le mérite que nous attribuons à Stéphane Leduc, vient de l'ensemble des travaux que nous en connaissons et visait ce qu'il y a de personnel dans son livre sur les médications ioniques.

Des points de vue nouveaux du transformisme

Y a-t-il vraiment une question Lamarck *ou* Darwin ?

On peut l'admettre. En tous cas, elle est auprès de la question Lamarck *et* Darwin *ou* Moïse, comme une taupinière auprès d'un Himalaya. Je ne saurais mieux, essayant par l'imagination un recul dans l'avenir pour m'éloigner des détails du sujet, je ne saurais mieux, dis-je, comparer la question de l'évolutionnisme qu'à celle de la gravitation, avec l'aggravation de sa complexité qui la rend infiniment interprétable. Buffon commence Lamarck comme Ticho-Brahé, Képler ; Darwin explique Lamarck comme Newton, Képler, et, en définitive, Laplace complète et Newton et Képler comme Haëckel complète Lamarck et Darwin. Képler est Allemand, Newton Anglais, Laplace Français. Lamarck est Français, Darwin Anglais, Haëckel Allemand, et ce n'est pas trop du génie de trois grands peuples pour donner toute leur signification à des problèmes de cette envergure. Il y a dans Képler et Newton des choses contestables, comme il y en a dans Lamarck et Darwin;

mais il restera la constatation des Lois et l'esprit de l'explication gravitale, comme la constatation de l'adaptation et l'esprit de l'explication sélective. Les grandes vérités scientifiques sont des vérités de La Palice et l'on se demande comment on a mis si longtemps à les découvrir. Si quelque jour j'en ai la place dans cette revue, je me propose de chercher à mettre en évidence qu'on fait de la gravitation et de la sélection ailleurs qu'en astronomie et biologie, qu'on ne remue pas le bout du doigt sans en faire et que ce qui serait surprenant, *c'est qu'il puisse en être de toute autre façon.*

On n'a pas appliqué de suite la théorie de la gravitation à la chimie et à la biologie. De même, ce n'est qu'après Darwin que la théorie de la sélection prend corps dans la biologie cellulaire et dans le domaine inorganique. Mais que de mesquines querelles autour de ces sujets ! Que sous prétexte de justice envers l'un on commet d'injustices envers l'autre ! Que pour se faire plus grand, l'on se rend petit et, comme sans s'en douter, on fait du tort à ses propres écrits en vue de l'avenir qui doit remettre les choses au point !

Quand en 1809, Lamarck écrivit sa *Philosophie zoologique*, il avait été placé sur la voie du transformisme par son maître Buffon. Il est presque certain qu'il ne connut rien des envolées de Gœthe sur les *Métamorphoses des plantes* (1799). Pour Buffon, comme pour Lamarck, l'idée d'une possibilité de variation des espèces était intuitive. Elle ressortait de l'observation de l'ensemble graduel des êtres. On ignorait encore les preuves tirées de la paléontologie, dont la science n'était qu'en ébauche. Pour celles que fournit l'embryogénie, on ne les soupçonnait même pas. Cette autre science n'allait s'esquisser que vers 1828, après la découverte de l'œuf qu'on avait jusqu'alors confondu avec le follicule qui le contient. Au temps de Lamarck, on parlait d'un vague tissu cellulaire qui enveloppait les organes ; mais la véritable nature de la cellule ne devait être connue que vers 1838. Ce n'est qu'en 1845 qu'on se rendit compte qu'il existait des organismes vivants, de nature monocellulaire, comme l'œuf. En 1859, à l'époque même de la publication de l'*Origine des espèces*, de Darwin, les données actuelles de l'anatomie, de l'histologie, de l'embryologie, de la paléontologie, qui font du transformisme une certitude pour tout homme sensé, n'existaient qu'à peine. La conviction de Lamarck sur la descendance était faite depuis longtemps quand la question : « Comment cela a-t-il pu se faire ? » se posa pour lui. C'est à l'anatomie comparée qu'il demanda la réponse. L'observation des organes atrophiés la lui suggéra. Les animaux varient en dévelop-

pant leurs organes dans le sens de leurs besoins. Ils s'adaptent au milieu ; la fonction crée l'organe, le besoin dirige la fonction. L'organe qui sert se développe, l'organe inutile s'atrophie. L'hérédité pour lui est supposée démontrée. C'est une chose tellement évidente que les enfants ressemblent aux parents qu'on ne saurait trouver une preuve plus formelle. Si Lamarck avait connu l'embryologie moderne, il est fort probable qu'il eût réfléchi plus longuement sur la nature de ce dernier fait. Mais comment l'aurait-il pu ? Il y avait plus de vingt ans que Lamarck était oublié et nul ne croyait plus à la possibilité du transformisme quand Darwin publia l'*Origine des espèces* et simultanément avec son compatriote Wallace émit une théorie de sélection naturelle. Darwin se trouvait en face de la même intellectualité que son précurseur. Pour lui comme pour ce dernier, il s'agissait *avant tout* de convaincre cette intellectualité qu'elle se trouvait dans l'erreur en admettant la fixité des espèces, il s'agissait de *démontrer le transformisme*. A cette époque, l'avancement des sciences avait ajouté des preuves paléontologiques à celles de l'anatomie comparée. La persuasion était plus facile qu'au temps de Lamarck, mais encore, Darwin se trouvait à même d'étudier la sélection artificielle, dont l'étude pratique était très développée dans son propre pays. Il avait lu Malthus et les écrits de Hobbes, son compatriote, ne lui étaient pas inconnus. Darwin, comme Lamarck, admit l'*adaptation*, mais il lui donna la *sélection naturelle* comme moyen. La lutte pour la vie fut, à son idée, le principal mobile de l'adaptation et de la sélection. Darwin comme Lamarck fait tendre toutes ses preuves vers l'évolutionnisme. C'est lui qu'il veut démontrer et pour cela qu'il explique les possibilités de l'évolution. Comme à Lamarck, l'hérédité sur laquelle toutefois il s'étend et la transmission des caractères acquis lui paraissent évidentes. S'il interprète ces phénomènes, c'est pour ne pas paraître incomplet. Il n'a ni le temps (ni le moyen peut-être) de les approfondir. Sa pangenèse est provisoire. A partir de lui et après lui, d'autres vont venir qui consolideront sa doctrine, Huxley, par exemple, mais plus encore Haëckel qui, dans la révélation du point de vue transformiste, cherche à coordonner les faits nouveaux qu'il découvre ou rassemble pour donner au darwinisme toute sa signification. Il faut enchaîner, combler des lacunes, tant en philosophie qu'en science pure, créer une classification, définir la véritable descendance de l'homme, édifier l'anthropogénie, pour cela même, approfondir expérimentalement ou par observation bien des détails. Mais pour Haëckel aussi, le but c'est la démonstration transformiste. Cet homme en est l'ouvrier suprême. Aujourd'hui, la réalité de la descendance

humaine n'est plus contestée. La preuve est faite ou considérée comme faite et le nom de Haëckel, quoi qu'en disent certains esprits étroits qui ne savent rendre justice qu'aux morts, est inséparable de ceux de Darwin et de Lamarck.

Aussi, le transformisme étant admis, le problème de la philosophie biologique ne se présente-t-il plus à ceux qui viennent sous le même jour qu'à ceux qui s'en vont. Je le constate précisément par la lecture d'une infinité d'écrits. Querelles de mots, querelles de noms. On veut faire tenir Darwin dans Lamarck, ou faire table rase des théories de Darwin pour se donner le mérite d'expliquer, avec d'autres phrases que les siennes, ce qu'il a démontré par avance. Certains l'éludent complètement, accordent un peu à Lamarck et presque tout à de Vriès, qui, par hasard, a mis en évidence un cas d'hérédité anormale dont la théorie est incluse dans Haëckel. D'autres enfin, veulent affirmer cette La Palissade que des tendances de fixité jouent un rôle énorme en biologie, sans s'apercevoir que si les évolutionnistes en avaient douté, ils ne se seraient pas donné tant de mal pour montrer que les espèces changent. Mais pour les uns et les autres, un fait incontesté : le transformisme lui-même.

Si l'on réfléchit aux circonstances historiques de l'édification lamarckienne ou darwinienne, on ne peut se retenir d'être étonné qu'il ait fallu soutenir des luttes philosophiques aussi vives pour faire admettre quelque chose d'une évidence pareille à celle des variations organiques. Si par exemple Lamarck ou Darwin avaient pu faire adopter le transformisme par ce simple énoncé : « Les espèces changent, parce que tout change, parce que le changement est la loi de nature, parce qu'il est impossible à quoi que ce soit dans le monde de ne pas changer », ils ne se seraient peut-être pas donné le mal de découvrir les facteurs les plus importants de l'évolutionnisme : l'adaptation et la sélection. En réalité, tous les caractères de variation ne sont pas des caractères d'adaptation et il faut bien distinguer entre ceux qui sont suceptibles de se transmettre héréditairement et ceux qui ne le sont pas, dans les premiers mêmes, entre ceux qui sont nécessairement transmissibles et ceux qui ne le deviennent qu'à la longue ou accidentellement. C'est une étude infiniment complexe, mais débarrassées de l'obligation de faire la preuve de la réalité transformiste, c'est précisément aux générations présentes de la mener à bien.

A la base même du problème, les opinions diffèrent. Quelle est la caractéristique de la vie organique ? Le Dantec (1) la voit dans

(1) Le Dantec. — *Eléments de philosophie biologique*, 1 vol. in-16, 3.50, (Alcan).

la croissance par assimilation chimique. Mais rien n'est moins sûr. Aujourd'hui, la plasmogenèse (expériences de Leduc) nous montre des formes de croissance très analogues à celles de la vie. Il paraît que l'assimilation chimique n'entre pas dans leurs fonctions ; mais supposons que demain on arrivât à produire des formes de croissance possédant ce pouvoir, il leur manquerait encore le don de *reproduction* décidément et, par ce seul fait, caractéristique.

On peut déjà prévoir parmi les caractères communs à toutes les formes de croissances par assimilation chimique ou autre, douées ou non de reproduction, deux catégories : les caractères de fixité et les caractères de variation. Les premiers résultent de la propriété *d'un même* élément de croissance de se développer suivant des formes analogues en des milieux analogues en présence d'éléments analogues d'assimilation, les seconds de celle *d'un même* élément de croissance de se développer suivant des modes différents en des milieux de circonstances différentes, par exemple en présence d'éléments d'assimilation différents.

(*A suivre*). LUC JANVILLE.





REVUE SOCIOLOGIQUE

PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

Quand des esprits d'une certaine noblesse d'allure, mais qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas su se dégager des mots, croyant faire le procès de tendances positives, ne font que celui du fantôme qu'ils s'imaginent, je ne puis m'empêcher de sourire. Ainsi m'est-il arrivé plusieurs fois durant la lecture d'un petit livre de M. Jacquinet (*Que savons-nous ?* Perrin), qui est le plus typique mélange d'excellentes choses et de choses bien dites contre des choses incomprises. Ainsi M. Jacquinet, s'en ira de cette terre, avec la conviction que l'utilitarisme matérialiste, le manque d'idéal, la soif de l'argent, sont inséparables et dérivés du manque de foi et de la philosophie des sciences exactes (Chap. III). Mais toutes ces choses ont existé de tous temps sous des noms différents et sont des choses humaines. Je trouve les financiers du temps de Louis XIV, les traitants sous Louis XV, beaucoup plus ignobles que ceux de nos jours, et je connais bien peu de savants ou de philosophes matérialistes qui soient en même temps des hommes d'argent ou des jouisseurs. On peut aussi se transporter, pour en juger, dans la croyante Russie. Sur quinze viveurs qui font la noce à Paris, il y en a bien quatorze qui ont fait de la métaphysique pour un scientifique. La confusion vient du point de départ. Nous, nous disons au sujet

de la foi : « Dans la discussion du vrai, il n'y a pas *ce qu'il faut croire*, *ce qu'il faut croire* est un malentendu, il y a ce qu'il faut croire *certain*, ce qu'il faut croire *possible*, et ce qu'il faut croire *vraisemblable*. » Le champ de beauté du sentiment est en dehors de la recherche du vrai. Le vrai, ce n'est pas ce qu'on suppose vrai, qu'on aimerait vrai, c'est ce qui est démontré. Les vérités sentimentales sortent du domaine de la science naturelle. Elles entrent dans celui des sciences que crée l'homme relativement à ses conceptions, en morale, en esthétique, en utilitarisme même, et elles ne sont vraies que par rapport à l'homme. Nulle sentimentalité n'est susceptible de découvrir la gravitation ; elle peut inspirer un chef-d'œuvre ou une belle action.

Notre époque de positivisme, oh ! elle est étrangement philanthropique. Elle n'est pas que cela. Toutes les branches de l'activité intellectuelle donnent lieu constamment à une abondance d'écrits et d'actes dont on ne peut se douter dans l'impossibilité de tout connaître. La morale qu'on croit abandonnée, et qui, effectivement se réfugie en des recueils spéciaux, est l'objet de la production la plus formidable, avec la sociologie et la politique. Un seul sujet de détail entre cent sujets est traité, le même mois, de vingt manières. Remarquez, en outre, que tel écrivain, comme M. Henri Rollet, qui écrit sur la criminalité de l'enfance, par exemple (*Les tribunaux pour enfants en France*, édition de la *Revue de l'Enfant*), de concert avec M. Edmond Julhiet, sur le même motif, pour les Etats-Unis, M. Klein, pour l'Angleterre, M. Gastambide, pour l'Allemagne, s'occupe activement de cette même enfance que les tribunaux ont pris l'habitude de lui confier. Eh bien, c'est précisément dans la ville pratique, positive, asentimentale de Chicago, que l'institution qu'ils réclament a vu le jour en 1899, avant d'être adoptée par la moitié des Etats américains. « Chicago, Chicago, *la soi-disant matérialiste*, écrit de lui-même M. Klein, à l'appui de mon dire (*Tribunaux pour enfants*, *Revue hebdomadaire*, 6 avril), Chicago, la ville des *packing-houses* et des conserves avariées, *la Jungle* d'Upton Sinclair. » L'histoire de la *Lutte contre la criminalité juvénile au* XIXe *siècle*, est particulièrement étudiée dans l'écrit de J. Grosmollard (*Archives d'anthropologie criminelle et de criminologie*, 15 fév., 15 mars), et elle peut se diviser en 3 périodes : « La première s'étend de la Révolution de 1789, qui jette les bases de notre système pénal, à celle de 1830. Purement *répressive*, elle se caractérise à l'égard de l'enfant criminel par la détention simple ;

La deuxième, qui peut être appelée *période éducative*, parce que le devoir d'éducation y apparaît et y inspire l'œuvre capitale du siècle, la loi du 5 août 1850, va de la Révolution de 1830 à celle de 1870 ;

La troisième période, période républicaine, voit se perfectionner l'éducation pénitentiaire, en même temps que s'organisent la prévention de la maison de correction et la prophylaxie du crime. Elle cherche à atteindre le mal dans sa source et mérite le titre de période *préventive et prophylactique*. »

Chaque homme d'une même époque, vivant dans un milieu restreint, est nécessairement destiné à ignorer les caractéristiques de son temps. Bien peu de gens se doutent que, non seulement l'éthique tient une place majeure dans l'activité intellectuelle, con-

temporaine, mais que, tandis que la philantropie appartient surtout aux partis moyens, la morale individuelle est particulièrement le fait des écrivains religieux et anarchistes qui ont besoin d'agir sur l'individu pour l'amener, soit à la résignation, soit à la conscience. *L'Entraide* de l'anarchiste Kropotkine, contient des passages qui seront classiques dans deux siècles. Le socialisme, lui, croit au bien-être moralisateur et son solidarisme revêt une forme toute d'action.

La solidarité, en effet, n'est un principe défini que pour un petit nombre de penseurs dans son sein, et c'est la communauté des intérêts groupés qui l'impose à ceux mêmes qui ne s'élèvent pas jusqu'à sa compréhension et qui souvent les fait agir comme sous l'effort d'un sentiment altruiste. L'impulsion est telle, que les aspirations socialistes cheminent sans relâche dans les masses ouvrières, tandis que le parti socialiste lui-même subit une crise évidente de stagnation en certains pays. Paul Louis, étudiant cette dernière (*La Crise du Socialisme, le Courrier européen*, 8 mars), estime qu'elle provient : 1° de la phase de prospérité sans précédent que le monde traverse, ce qui diminue le nombre de ceux qui vont aux idées avancées dans l'élan de la misère ; 2° de l'abandon du collectivisme parlementaire par la petite bourgeoisie qui lui avait donné sa voix contre le grand commerce, menace de ruine pour elle, et qui s'aperçoit que le socialisme conquiert jusqu'aux prolétaires de leurs boutiques ; 3° des embûches du socialisme parlementaire ; 4° de l'opposition qui commence à s'établir entre le socialisme politique et le syndicalisme. A propos de l'échec parlementaire des socialistes allemands, Ivanoë Bonomi (*lo Scacco del socialismo tedesco*, *Critica sociale*, 1er fév.), rappelle qu'au Congrès d'Amsterdam de 1904, Jaurès — non encore, dit l'auteur, pris au piège de son parti unitaire *qui devait être pour lui une espèce de tombe*, — avait prédit la crise actuelle. Qu'avez-vous fait, demandait-il, avec son incomparable éloquence, aux socialistes allemands, de vos 3.000.000 de votes, au lendemain de votre grande victoire électorale ? Vous avez crié, c'est vrai, l'Empire est nôtre ! le monde est nôtre ! mais, l'écho de ce cri évanoui, vous êtes retournés au Parlement à répéter vos protestations stéréotypées, monotones, sans oser rompre, violemment, la croute féodale de l'empire qui stérilise votre énergie démocratique. Et Jaurès confrontait avec le socialisme allemand, le socialisme français, accusé des grands évangélistes du marxisme, d'hérésie et de corruption. A la magnifique bataille du prolétariat français pour la république et les institutions républicaines, il opposait l'indifférence avec laquelle les socialistes allemands supportent leur constitution semi-féodale. Ivanoë Bonomi baptise révolutionarisme verbal celui de Kautsky et de Bebel. Il le caractérise « intransigeant révolutionnaire et quiétisme antirévolutionnaire, fait de phrases sonores et de docilité résignée ». Il dit que pour tout parti est ce dilemme : « ou se rénover ou périr ». Et Bonomi a dit vrai : « Ou se rénover ou périr ! » Si le socialisme a gagné du terrain en France, c'est que les anciens partis républicains ont fait faillite aux principes républicains, dans l'affaire Dreyfus, tandis que le socialisme prenait en main la sauvegarde de la République, fût-elle bourgeoise. C'est

que toutes les théories dogmatiques sont absurdes en pratique. Voilà, disent certains, comment les choses doivent se passer, et si elles ne se passent pas ainsi, elles ne se passeront pas. Le malheur c'est qu'il se passe toujours quelque chose. Les socialistes allemands le savent aujourd'hui.

Il serait temps de se dégager des formules vaines et de se convaincre que la sagesse et l'habileté politiques ne sont pas incompatibles avec les convictions ; qu'il y a un temps pour tout, pour la révolution et pour la paix, pour créer et pour transformer, pour commencer et pour achever. Quelle que soit la sympathie qu'on puisse professer pour la classe ouvrière, il est difficile au bon sens de se convaincre que la transformation de l'organisme économique actuel en organisme inverse puisse s'accomplir en 24 heures, pour la réalisation du socialisme intégral ou que le miracle moral qui rendrait possible un état social d'harmonie anarchique, soit le fait d'un simple décret politique. Que chacun se pose nettement la question sans faire l'ange, ni la bête ! Quel sera ce régime, soudain sans adaptation, instauré à la loterie du sang et de la spoliation fatale ? Qu'on cherche à donner l'impulsion vers plus de justice économique, qu'on note certaines tendances de socialisation partielles qui se peuvent toujours abandonner en cas de non réussite, qu'on oriente dans certaines directions, cela se conçoit ; mais, qu'on croie bien qu'une révolution même en une telle transformation ne pourrait être qu'une étape. La question de la distribution des richesses résolue, celle de l'accroissement fatal de la population ne tarderait pas à y substituer celle de la richesse tout court, si, dans l'intervalle, la question de la défense extérieure ne s'était pas posée elle-même. Dès lors, il n'y a de rationnel qu'une évolution qui envisage en même temps tous les aspects du problème, suivant une constante adaptation du progrès aux circonstances.

Tous les théoriciens commettent également, et sans s'en apercevoir, ce que j'appelle l'*erreur de l'absolu*. C'est un paradoxe qui consiste à donner à un terme relatif un sens absolu par une habitude littéraire tellement usuelle dans l'expression moderne, qu'on ne s'en rend compte qu'avec la plus grande difficulté. Souvent un raisonnement qui paraît d'une justesse rigoureuse, parce qu'on ne se donne pas le mal de le réfuter sur la nuance du sens d'un seul de ses mots, est pourtant d'une fausseté flagrante. Le théorème de l'anarchie, tel que le développe Paraf-Javal (*Les faux droits de l'homme et les vrais*, édition du Groupe d'études scientifiques), entre dans le cadre des paradoxes de l'absolu. Il dit : « Ou les hommes seront déraisonnables, ou les hommes seront raisonnables. — S'ils sont déraisonnables, alors société déraisonnable, avec ou sans gouvernement. — S'ils sont raisonnables, alors point besoin de gouvernement. La raison mène à l'anarchie. » Mais, qu'est-ce que la raison ? Ce mot désigne deux choses : la faculté de la raison, la quantité de sa qualité. L'homme raisonnable n'est pas — raisonnable est un malentendu — il n'y a que le plus ou moins raison, le plus ou moins raisonnable, et demain, comme aujourd'hui. Cela ressemble au théorème de la foi. Il faut croire, dit-on. Il faut croire est un malentendu. Il y a ce qu'il faut croire certain et ce qu'il faut croire incertain. *Il faut croire* tout court ne signifie rien. Il n'y a

pas non plus de *société raisonnable*, il n'y a qu'une société meilleure et celle-ci, il y a d'ignobles bourgeois qui la souhaitent au même titre que les libertaires. En tout cas, la raison ne mène pas à l'anarchie pour la seule cause que la raison est de sa nature un mode de gouvernement, et de gouvernement rigoureux du cerveau conscient sur l'instinct. Dès lors, l'anarchie théorique n'est plus qu'une conception substituant le gouvernement moral de l'individu par lui-même au gouvernement politique de l'individu par les autres. Malheureusement, il est impossible d'abstraire les lois des relations extérieures d'un élément social organique ou non des lois de son fonctionnement intérieur, c'est-à-dire que l'anarchie est de toute évidence *irréalisable*. Anarchie encore est donc un malentendu. *Anarchie* n'est pas. Il y a l'anarchie idéale ou impossible et des tendances anarchiques. Celles-ci consistent à concevoir le *gouvernement* des hommes par le maximum d'action morale et le minimum d'action politique. Or, l'anarchie s'est fait connaître aux hommes par une contradiction flagrante : 1° l'action politique violente dans la maladresse jusqu'à l'énormité ; 2° par des actes dont le caractère de passion et d'aveugle brutalité est la négation même du sang-froid et de la raison morale, et qui n'ont d'ailleurs jamais nui qu'à ses doctrinaires. Le parti anarchique est un parti de contradiction et d'incohérence qui compte des esprits de premier ordre et des imbéciles de vingtième degré, qui mêle des conceptions très supérieures à des raisonnements de père Peinard, qui a des méthodes de politique brouillonne en contradiction avec les prétentions de sagesse de sa morale, qui n'arrive pas à dégager la possibilité de ses tendances de son idéal irréalisable, qui est l'esclave de quelques mots et d'un nom, et qui n'a su se rendre compte à son début, qu'en politique, il n'y a pas de fautes pardonnables. Et pour lui comme pour le socialisme, peut être méditée la phrase très profonde d'Ivanoë Bonhomi : « Ou se rénover, ou périr ! »

L'anarchie à la lettre, l'anarchie du jour au lendemain, dans l'état actuel de la nature humaine, l'anarchie *sans gouvernement* dans une société qui compte des fous, des malades, des pervers, des lâches, des ambitieux, des ignorants, des mystiques, sans compter les forces acquises qui n'ont pas le pouvoir de se modifier d'elles-mêmes, et qui ne sont pas cause de leur déterminisme, elle existe dans la Russie actuelle, la Russie de la seconde Douma, telle qu'Abel Bonnard (*Qu'espérer de la Douma? la Semaine littéraire*, 9 mars), en trace le tableau dans sa revue politique. C'est un mélange de terreur policière et de terreur nihiliste avec chance de durer. La nouvelle Douma n'excite pas l'enthousiasme. On ne croit plus au miracle. Peut-être la laissera-t-on siéger le temps d'un nouvel emprunt, puis elle sera déclarée ingouvernable et congédiée. Plus que jamais la Russie court à la Révolution. Le gouvernement ne peut se décider à rompre avec son absurde bureaucratie. Et pourtant encore, s'il est un régime à qui puisse s'appliquer la formule : « Ou se rénover, ou périr ! » c'est bien le sien.

Ou se rénover ou périr ! peut se dire encore pour l'Eglise catholique dont la publication des papiers Montagnini, saisis par la justice, à l'instigation du ministère Clémenceau, nous révèle toute l'étroitesse et toute la puérilité politique. Le Vatican ne paraît pas

avoir la moindre conscience de ce qui se passe réellement sur la Terre, et l'article célèbre sur le pontificat de Pie X, par Mgr. Ireland (*North American Review*, 1er fév.), ne l'en défend qu'avec une modération bien intentionnée. L'éducation de tous ces gens en fait un ensemble de forces encore puissantes, mais aveugles, qui fonctionnent comme elles ont fonctionné, parce qu'elles ont déjà fonctionné. Du machiavélisme enfantin, de la diplomatie de tradition, une inconscience sans égale de la légitimité des aspirations de leur époque qu'elles doivent combattre pour être. L'Eglise est conduite par des gens qui connaissent très bien le navire, mais qui s'efforcent d'ignorer la mer sur laquelle ils voguent. Ils y trouveront d'autres écueils qu'en France.

La Science économique

Sauf à certains points de vue, Herbert Spencer, il est peu d'écrivains qui aient traité de l'économie politique en se penchant en naturalistes sur l'organisme social, et quel que soit le mérite de l'œuvre d'Yves Guyot, la *Science économique* (1) que je viens de lire, elle existe surtout au point de vue de l'étude qui détermine les lois d'entités phénoménales et qui fut aussi bien celui des physiocrates du XVIIIe siècle que des fondateurs du socialisme récent. Pour l'intérêt de la comparaison des deux méthodes, dégageons-nous un instant de l'ambiance humaine, et jetons un coup d'œil sur une nation quelconque de la terre comme si les choses étaient vues en réduction, et comme s'il s'agissait d'une agglomération organique indifférente.

Cette agglomération n'est pas comparable à la colonie d'un tissu dont les cellules sont liées entre elles, et pour qui cette liaison est une nécessité vitale. Au contraire, chaque homme étant considéré comme une cellule mobile, a pour nécessité première la liberté. Il s'agirait plutôt d'un polype spécial, immense, dont chaque rudiment au premier abord, occupe une case qui est sienne, et qui s'est développé à même le sol. Et voici des agglomérations de cases qui sont des villes, centres d'échanges, de transformations, d'élaborations des produits nécessaires à la subsistance. Mais bien vite on reconnaît que les cellules de la colonie ne sont pas liées aux cases qu'elles occupent, et que celles-ci ne sont pas la propriété

---

(1) YVES GUYOT. *La Science économique*, 3e édition complètement refondue, 1 vol. in-16, 5 fr. (Schleicher frères).

des organismes qui les habitent. Bien mieux, le sol de la colonie est la propriété exclusive de quelques-uns et la circulation s'accomplit par des voies spéciales étroites réservées à cet usage. Ces cellules possédantes sont l'essence même de l'organisme tel qu'il s'est constitué. Au point de vue exclusivement économique, ce sont elles qui ont créé l'organisation primitive, qui ont déterminé la création d'un système circulatoire à leur usage pour charrier la matière facile d'échange et déterminer le système directeur de l'organisme dans le but de leur conservation. D'autres cellules possédantes gardent en réserve cette matière d'échange par le fait d'un privilège héréditaire et sans utilité *présente* pour l'organisme. D'autres cellules possédantes encore abandonnent la matière d'échange de leur réserve pour des produits bruts qu'elles transforment, ce sont les cellules industrielles. A celles-ci, les cellules commerciales fournissent de la matière d'échange nouvelle en compensation des produits transformés, digérés, pour les livrer elles-mêmes à la consommation en vue de grossir à leur tour leur réserve de matière d'échange.

Toutes ces cellules sont privilégiées par leur situation héréditaire. Elles accumulent autour d'elles des réserves généralement bien au-dessus de leur consommation ; mais, comme elles ne sauraient, d'elles-mêmes, accomplir tout le travail nécessaire à l'exploitation du sol, à la transformation des produits, à leur échange, et aux échanges de la matière circulante qui représente les produits, elles se servent pour cela du concours de cellules nombreuses, beaucoup plus nombreuses qu'elles et qu'on nomme non possédantes, prolétariennes, ouvrières, etc. Ces cellules mobiles qui vivent au jour le jour sont nécessairement, en grande part, à la merci des premières qui ne leur abandonnent que ce qui est nécessaire à leur subsistance et peuvent toujours refuser de les utiliser. Dans ce cas, les cellules prolétariennes sont destinées à dépérir. Leur souffrance parfois est grande, et comme la nature doit les porter à emprunter importunément ou à dérober ce qui est nécessaire à leur conservation, les cellules possédantes les tiennent pour redoutables avant tout délit. Par les soins de l'organe directeur, des cellules de défense policière sont chargés de découvrir celles qui n'ont aucun moyen de subsistance, de les chasser, emprisonner et punir, pour mendicité ou vagabondage à travers la colonie, quelle que soit leur intelligence, leur force, les services qu'elles ont rendus ou qu'elles peuvent rendre. Ce n'est pas ici le lieu de savoir si ce mode de fonctionnement est le meilleur, ou le plus juste, ou le plus normal. Il est tel, et très exactement dans les grandes lignes. La genèse de l'association l'explique. L'organisation s'est faite d'agglo-

mérations distinctes côte à côte sur le sol de la colonie, et dont chacune gravitait autour d'une cellule unique possédante et coordinatrice de ses mouvements de défense. Ces cellules directrices de groupements satellitaires ont déterminé une direction féodale à leur profit direct. La trame même de l'organisme est restée le fait d'un nombre déterminé de cellules possédantes. Les autres subsistent par leur intermédiaire.

L'organisme d'une nation, vit des propres ressources de son sol, et des échanges avec d'autres nations, ce qui rend plus complexe encore son fonctionnement. On pourrait le suivre dans la genèse de sa constitution et reconnaître qu'il n'a pas cessé de se transformer. Au lieu de le voir en naturaliste ou en historien, on pourrait encore l'étudier en médecin ou en éleveur pour guérir ses maux, ou pour améliorer son développement. On approcherait de la politique. On peut encore dégager les lois phénoménales de sa constitution organique, et on arrive à la méthode qui est le plus habituellement employée par les économistes. Pour eux la morphologie, la morphogenèse, l'histogénie, l'histogenèse, ou du moins ce qui correspond à ces études de sociologie économique, est subordonné à l'étude des fonctions entités. Les valeurs, les utilités, sont des catégories dont l'origine est moins à considérer que l'équivalence, et dont la nature n'est qu'accessoirement envisagée. Pour Yves Guyot, le capital comprend « toutes les utilités économiques », et le travail d'un homme ne se différencie pas, en tant que valeurs, de toute autre valeur. Il doit résulter nécessairement, de ces généralisations, des lois de synthèse économiques, fort justes d'ailleurs, dans certains cas et sous certains aspects. « Tout se paye. Rien n'est gratuit. » « La concurrence est le grand mobile d'action de tout être organisé. » « La propriété est un fait nécessaire : car l'échange est impossible entre gens qui ne posséderaient rien. » Toutefois, rapporté à l'organisme social, le sens de ces vérités peut être interprété de bien des manières, pour la raison que, d'après M. Yves Guyot lui-même, « la valeur est une relativité humaine », et que la somme des volontés qui transforment sans cesse le fonctionnement social doit être admise dans les facteurs d'un fonctionnement normal. Dès qu'on aborde d'ailleurs l'économie politique, on se heurte à des contradictions. S'il est une loi simple au premier abord, c'est celle qui exprimerait que les ressources réalisées d'un organisme, d'une nation, doivent être en rapport avec sa population. Or, il ne peut en être ainsi, en Russie, par exemple, où, de toute évidence, la distribution des ressources réalisées avantage en disproportion l'aristocratie possédante. Pour cette raison, la formule P : : R ne saurait être employée. Suppo-

sons qu'une révolution s'accomplisse, telle que la distribution des richesses soit en proportion de la valeur, par l'effet du bien-être, la population s'accroîtra de telle sorte qu'elle deviendra disproportionnée aux ressources. On n'aura bientôt plus P : : R. Supposons qu'un nouveau régime encore surgisse, miraculeux, pour amener la population à se proportionner à ses ressources, le bien-être général croîtra, pour chaque individu, mais l'organisme se désarmera contre d'autres nations proliférantes et barbares dont la civilisation exclusivement militaire se servira du facteur inconscient nombre pour l'écraser. Or, non seulement la formule P : : R ne se réalise pas, mais R égale en réalité $P \times V$, V étant la valeur productrice de la population, valeur faite du génie intellectuel et des ressources matérielles possibles, et l'on ne se tromperait pas beaucoup en faisant (là-dessus je suis d'accord, je crois, avec M. Yves Guyot), t étant la valeur du travail, c, la valeur capital et i la direction intelligente et la valeur intellectuelle, $V = (t+c)\ i$. En raison de la puissance multiplicatrice de ce facteur i, il résulte qu'un organisme aristocratique qui spécule sur l'ignorance de la population travail est destiné à dépérir du fait de sa barbarie même, si les nations ambiantes la concurrencient intellectuellement. Le point de vue d'évolution socialiste, doit se heurter à longue échéance aux difficultés de l'accroissement de la population. Un point de vue anarchiste malthusien désarmerait l'organisme conscient contre les barbaries ambiantes.

L'erreur générale, à mon sens, provient de l'ancienne méthode des passés religieux. Certains considérent un organisme comme une chose fixe, et dont l'idéal même est la fixité. Cette manière de voir est tellement ancrée dans la mentalité, que le formidable et constant démenti de l'histoire, n'arrive pas à la changer. Les autres se construisent un idéal de fixité. Une fois l'organisme transformé radicalement, révolutionnairement, comme ils le veulent, il n'y aurait plus rien à changer, ou, ce qu'il y aurait à changer serait insignifiant. Pour les uns et les autres, comme on le voit, c'est très simple. Laisser aller, laisser passer ou révolutionner de telle manière qu'ensuite, il n'y aurait plus qu'à laisser aller, laisser passer. En réalité, l'organisme social comme tout autre n'est qu'*adaptable*. On ne peut pas le détruire pour le recréer, sans le détruire tout à fait et on ne peut pas non plus l'immobiliser sans le détruire, si les autres organismes évoluent. Tous les théoriciens des systèmes différents ont été fascinés par un des aspects des lois sociales, et il y a quelque chose de légitime en chacun. Seulement, on ne peut pas faire abstraction de l'ensemble de la question et ériger un credo systématique pour chacun. *Obtenir la meilleure distribution*

possible des richesses, proportionner la population à celles-ci sans se désarmer contre les concurrences ambiantes, ce n'est pas un problème facile ; c'est un problème constant et c'est tout le problème. L'important est d'éviter les à-coup et les remèdes pires que les maux. Or, les forces conservatrices et transformatrices sont en luttes constantes. Il n'y a pas de système théorique qui puisse convaincre M. de Rotschild qu'il est de son devoir de distribuer ses biens aux pauvres, ni le monsieur qu'on coffre parce qu'il manque de travail, que le système existant est le mieux qui puisse se concevoir. La manière d'agir de l'Etat vis-à-vis de l'un n'est pas du tout du laisser-passer, laisser-faire, j'en suis convaincu. Le rôle de l'Etat n'est pas de prendre parti, mais de diriger les forces en présence, souvent de les sauver de leurs propres excès. Ces forces se créent d'elles-mêmes par déterminisme historique, et le progrès économique n'est pas indépendant de leur progrès. De plus il y a des faits économiques qui se réalisent par la loi même de la constitution de l'organisme social, telle qu'elle s'est accomplie, et dont il est impossible de s'abstraire. Ce sont ces derniers surtout que M. Yves Guyot a compris avec acuité.

Pour lui, basée sur l'égoïsme individuel, toute production n'en est pas moins socialement altruiste. Sans échange, il n'y a pas de valeur. Le prix de la concurrence est toujours celui qui règle le plus grand nombre d'échanges. Le progrès économique a pour résultat de diminuer le prix de revient et d'augmenter le pouvoir d'achat. La valeur d'une utilité est en raison inverse de l'offre et, directe, de la demande.

M. Yves Guyot, par l'effet même de la pratique gouvernementale et financière, a fait des études toutes spéciales sur la matière d'échange : la monnaie.

L'or est une marchandise dont la production est limitée par son prix de revient et qui correspond aux besoins d'échanges. Sa valeur ne peut se mesurer par rapport à l'or. L'étalon monétaire n'est que la constante des prix. Les prix ne s'élèvent pas avec les stocks monétaires, car les hauts prix se produisent au moment où les encaisses étant affaiblies, les crises éclatent, et ces crises ne viennent pas, suivant lui, d'un excès de production, mais de consommation.

Pour M. Yves Guyot, le progrès économique est en raison directe de la valeur du capital fixe et de la valeur totale du revenu, et en raison inverse du taux de l'intérêt. La richesse est en raison directe de la valeur de l'homme, du total de son salaire, et en raison inverse du taux de son salaire, relativement à la valeur totale de son produit.

Il dit que les grèves n'ont pas l'influence qu'on leur attribue sur le taux des salaires, et que la grève du salaire n'est rien contre celle du consommateur. J'ai assisté, en pays ouvriers, à de nombreuses grèves. Cela n'est vrai que pour un petit nombre d'industries ; pour la plupart le taux augmente réellement, et le travail afflue après grève. Il y a compensation. En province, en des industries sans syndicats, à la longue le taux des salaires (ébénistes) étaient tombés à 2 fr. 50 pour 10 heures de travail. Des ouvriers conscients, mais sans initiative, nourrissaient trois, quatre enfants avec cela. La main-d'œuvre n'était pas en excès. Le travail abondait. Il n'y avait qu'un motif à cet état de choses. Le patron cherchait à gagner. Il n'y avait pas de raisons pour qu'il ne le fît pas. C'est le consommateur qui paye le salaire quand il y a une loi de salaire imposée, limitée, convenue, sinon il y a nécessairement tendance à l'abus. Le commerce souvent joue le rôle, vis-à-vis de l'industrie productrice, du patron vis-à-vis de l'ouvrier producteur. Ni l'un ni l'autre n'y réussissent toujours, mais, il est humain qu'ils y parviennent.

Le dernier livre de l'ouvrage est consacré à l'examen et à la réfutation des systèmes contradictoires avec la doctrine du laisser-faire, que M. Yves Guyot considère comme celle du jeu normal de l'organisme et qui s'oppose au protectionnisme comme au socialisme.

J'ai dit mon opinion à ce sujet. Il y a dans les tendances socialistes un fond de revendications légitimes, et ses intéressés sont devenus aptes à les faire valoir. Mais un gouvernement n'est pas fait seulement du point de vue économique. Il ne faut pas l'oublier.

RIGNAC-ZÉLIEN.



REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN



Le docteur Coste de Lagrave publie en brochure (*Essai sur les origines*, Maloine), la communication qu'il fit en décembre, à l'*Académie des Sciences*, sur la formation du système solaire et les causes de la rotation de la Terre Il ne dit rien sur l'origine première des nébuleuses, mais pour la nébuleuse solaire, il la croit émanée d'une plus vaste qui a donné naissance à toutes les nébuleuses et à toutes les étoiles constituant la voie lactée. C'est une conception bien simpliste d'unité. *Au commencement était la Nébuleuse*. Autrefois, on disait : « *Au commencement était Dieu.* » Autant dire qu'on ne sait rien. Vaut-il pas mieux croire admissible, que, dans l'infini, des nébuleuses naissent, germes d'organismes astraux, qui évoluent et meurent, et que la vie astrale, sans commencement ni fin, se perpétue suivant des lois que nous ignorons, mais qu'il s'agit précisément de découvrir.

La genèse des mondes doit être fort analogue à celle de la vie. Il est fort probable que l'une et l'autre se produisent constamment, et que le fait nous échappe. Le mérite de la plasmogenèse contemporaine est d'avoir mis en évidence cette possibilité ; mais, après les expériences de Pasteur, on ne peut que se montrer prudent. Voici pourtant ce que paraît dire M. Bastian, dont *la Revue* (1er mars), cite les expériences de génération spontanée. Pasteur s'est trompé. Tel micro-organisme, né spontanément, appartient aux espèces connues, comme le cristal d'une solution est de forme connue d'avance. Voici des tubes contenant des solutions spéciales. Ils sont scellés à la lampe. Je les chauffe à la température de 120°, à laquelle ne résistent aucunes spores, puis je les expose plusieurs mois à la lumière diffuse : des micro-organismes y pullulent. S'ils sont d'espèce actuelle, c'est que la loi de leur formation est telle que les espèces actuelles microbiennes peuvent naître spontanément, et non pas que les expériences ont été mal faites. Ce point de vue est à contrôler, voilà tout, mais il faut jusqu'à nouvel ordre, faire ses réserves. Suivant cette compréhension, la Terre se serait peuplée naturellement, et se peuplerait encore, parce que la loi de sa chimie organique était de la peupler, et celle de sa biologie, de transformer ses espèces primordiales des monocellulaires et des

protozoaires, aux vertébrés primaires, et aux placentaliens tertiaires.

Au sujet de la descendance des mammifères triasiques par voie reptilienne, ou par voie amphibienne, M. Grynfelt, dans une discussion au sujet d'une communication de M. Rouvière sur le *Développement philogénique et ontogénique du muscle stylo-hyoïdien* (*Société des Sciences médicales de Montpellier*, 4 janv.), penchait en faveur de la première. Dans ses études sur l'embryon humain, M. Rouvière affirmait, en effet, n'avoir jamais observé de faisceau allant de la mâchoire à l'os hyoïde, muscle jugulaire typique des oiseaux et des reptiles. Autrement dit, il n'y aurait pas, de ce côté, de preuves embryogéniques de la descendance reptilienne de l'homme, ni des mammifères qui seraient issus, par le chaînon des monotrèmes, d'amphibiens spéciaux. L'évolution se serait faite des monotrèmes aux marsupiaux à travers les temps secondaires, pour aboutir, dès l'époque tertiaire, aux placentaliens. Le Muséum de Paris a reçu récemment de celui de New-York toute une collection de moulages d'animaux disparus et reconstitués, dont certains montrent bien l'évolution des espèces premières aux placentaires actuels, et l'*Illustration* (2 mars) a, notamment, reproduit un des ancêtres du cheval, « l'éohippus ». Il est de la grandeur d'un chien, les pattes à cinq doigts, et sans crinière, mais les caractères d'ensemble paraissent évidents.

L'homme, en tant qu'homme, n'existait à l'époque de l'eohippus américain, pas plus en Amérique qu'en France. Par l'homme, depuis quelle époque, ce dernier pays est-il habité, c'est la question que se pose (*République française*, 4 fév.), le docteur Papillaut ? Par *l'Homme ?* La trace se perd dans le tertiaire éolithique. Par l'Homme de l'industrie chelléenne ? Entre 25.000 et 54.000 ans, en faisant la part des exagérations, d'un côté comme de l'autre, et en se basant sur des calculs récents. Malheureusement, ces calculs eux-mêmes ne sont pas décisifs, et il n'est pas plus déraisonnable d'estimer entre 25.000 et 250.000, qu'entre 25.000 et 54.000 : telle est la vérité. On ne sait pas, et au point de vue philosophique, aujourd'hui, les uns et les autres calculs ont la même portée. Cela a beaucoup, a énormément duré, c'est tout ce qu'on peut dire. Il n'est pas de jour où ne s'accomplissent encore de nouvelles trouvailles préhistoriques.

Entre autres fouilles récentes, à signaler, à quelques kilomètres d'une station solutréo-magdalenienne, trouvée par M. Peyzille, aux Eyzies, de l'abri sous roche de Laussel (Ch. Schleicher, *l'Abri sous roche de Laussel*, *l'Homme préhistorique*, avril), qui a donné des échantillons d'industrie remarquables, et la découverte d'un squelette à Laugerie-Haute, signalé par ce même auteur et M. Giraux à la *Société préhistorique de France* (*Bulletin* du 24 janv.) ; pour le néolithique, de diverses stations et ateliers (Dr Atgier, *Couteaux, hachettes et divers de la station néolitique de l'île de Ré*, *Bulletin* du 24 janv.) ; d'un mégalithe funéraire, par la méthode scientifique des lignes direction de menhirs isolés (M. Baudouin, *Découverte d'un mégalithe*, etc., même bulletin). L'industrie exclusive de la pierre comprend une immense période ; mais le bronze même, venu d'Orient (P. Martinez Rosich, *la Edad del*

bronce, *Revista contemparanea*, 15 déc.), ne fut d'abord longtemps utilisé que pour la seule parure et dans les usages communs, la pierre fut préférée pour sa dureté et la taille facile de son tranchant. Avec le bronze, se sont introduites de nouvelles pratiques religieuses, l'incinération, l'usage des urnes, des croyances, un nouvel état militaire des peuples. Quelles races nouvelles se mouvaient à ces époques, sur ce sol d'Europe où, une à une, s'étaient éteintes les espèces, et renouvelées les agglomérations, depuis le glaciaire ?

Nous avons signalé les travaux récents de M. Victor Henry dans la *Revue bleue*, sur les origines des Germains et des Celtes. Dans le courant de 1906, une grande discussion avait eu lieu sur l'obscur problème des *Patries protogermanique et protoaryenne*, à propos de la réfutation par M. Zaborowski, à la *Société d'Anthropologie de Paris* (*Bulletin* de la séance du 21 juin), des idées de MM. Kossina et Pentra, d'une localisation de la patrie protoaryenne dans le centre nordique et germanique, en protestation contre l'ancien dogme d'une origine asiatique de tous les peuples aryens. Cette localisation probablement inexacte, en raison de son étroitesse même, est soutenue par des arguments linguistiques que réfute M. Zaborowski, partisan toutefois de l'origine européenne des Aryens. M. Atgier observe, lui, que la linguistique est peu en rapport avec l'ethnologie, attendu que la plupart des peuples parlent la langue de leur dernier conquérant, qu'une hypothèse de l'origine scandinave de la race blonde ne tient pas debout, car, si cette race s'est conservée plus pure en Scandinavie, c'est qu'elle s'y trouvait à une limite de migration. A la réflexion, il n'a pas tort. Les Bretons, par exemple, ne sont pas les ancêtres des Celtes, ni les Basques, ceux des Ibères et la Bretagne, ni le pays basque les patries localisées des Celtes et des Ibères. Il peut en être de même pour la Scandinavie aryenne.

La méthode anthropologique appliquée à l'histoire, a tenté déjà plusieurs historiens, et notamment le Belge Léon Vanderkindere, qu'étudient L. Leclerc et G. des Maretz (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars-avril). Celui-ci fit des *Recherches sur l'Ethnologie de la Belgique*, les Aryens et les Celtes, les origines de la population flamande, etc. Après une enquête analogue de Virchow, en Allemagne (1877), il avait relevé la couleur des yeux, des cheveux, les caractères physiques de millions d'enfants et de ses recherches, conclu que les groupements de nuances n'ont rien d'arbitraire, et présentent des relations avec le langage ; les Flandres relevant du type blond, la Wallonie du type brun. Cela est juste, sous réserve dans le sens. Chez nous, par exemple, qui dit Breton dit Celte, mais l'inverse n'est pas, et c'est un peu cet inverse qui se passe pour les Scandinaves, en qui certains incarnent tout l'Aryen. Mais plus que l'antiquité, ce fut le Moyen-Age qui tenta Vanderkindere, et son œuvre saillante est le *Siècle des Artevelde*, dont l'esprit démocratique s'éloigne du socialisme et peut-être aussi accorde trop aux facteurs races en ce XIVe siècle de luttes, d'affranchissement pour lequel nos Thierry et nos Michelet eurent des pages d'éloquence émue.

Ce siècle est certes celui où s'observe le plus localement cette politique de bascule dont Charles Dupuis étudie l'historique (*la*

Quinzaine, 16 fév.), qui fut appelé le *Système de l'équilibre*, et passa dans la tradition à laquelle les Etats actuels rattachent encore leurs conceptions de politique territoriale en Europe. Le Moyen-Age avait rêvé cette unité de domination temporelle ; l'Empereur, parallèlement à cette unité spirituelle : le Pape. Mais il ne put la réaliser et le système des alliances contrepoids parut aux principautés et nations la meilleure garantie de leur intégrité. D'intinctive et d'empirique, cette politique devint raisonnée, et tenta de s'élever à la hauteur d'une règle de droit. François Bacon a pu écrire : « Le triumvirat des rois Henri VIII, François Ier et Charles-Quint, a été si prévoyant, qu'à peine l'un des trois a pu gagner un pied de terre que les deux autres ne fissent incontinent tous leurs efforts de remettre les affaires de l'Europe en une égale balance. » Mais cette politique très européenne, fut surtout et toujours ponctuellement anglaise. Après Henri VIII, la reine Elisabeth exprimait nettement à Sully qu'il s'agit en son esprit « de partager l'Europe en Etats à peu près égaux, afin que, leurs forces étant en équilibre, ils craignent de s'offenser, et n'osent méditer de trop grands projets ».

Tout ce qui se passe, en Angleterre, sous cette souveraine, nous apprend Georges Duval, en un livre suggestif, où il étudie *Londres au temps de Shakespeare* (Flammarion), s'explique par la double influence de la Réforme, qui, en Angleterre, crée le puritanisme et de la Renaissance qui, en Europe, restaure le culte de l'antiquité. Elisabeth soutient l'une par intérêt politique et par une conviction qui vient de son enfance, l'autre par entraînement vers la beauté. Quand les puritains poussent les hauts cris contre ses frivolités, elle y répond par une frivolité plus grande, mais dans leurs querelles avec les catholiques, en revanche, elle penche nettement en leur faveur, car ils sont l'appui de sa royauté. La vie, à Londres, sous son règne, est peinte d'une façon réellement pittoresque dans le livre de Duval, et le chapitre des gens à la mode vaut d'être lu. Cette littérature des menus détails historiques est très usitée dans l'édition actuelle. Elle peut servir de document à la littérature, et elle se lit comme un roman. De tels détails se remarquent dans les *Lettres de Lady Wortley-Montague*, que publie, dans la *Gazette médicale du Centre* (mars), le docteur T. Guyot. Là, ce n'est plus un Français qui raconte Londres au XVIe siècle, c'est une Anglaise du XVIIIe qui a vécu Constantinople. L'ambassadrice Wortley-Montague, vers 1717, fut à même de visiter de nombreux harems, sur lesquels elle donne des détails, ainsi que sur la vie en Turquie. Après que Belgrade est tombée au pouvoir des Impériaux, elle écrit : « Le Sultan, craignant une révolution, a pris, d'accord avec son charmant gouvernement, les mesures habituelles. Ordre a été donné d'étrangler quelques personnages, objet de ses soupçons, et d'avancer aux janissaires la solde de plusieurs mois, malgré leur conduite lâche et indigne. Durant cette bataille, ils ont pris la fuite. Spahis et janissaires ont même pillé leur propre camp. » Et, plus loin, elle conclut : « Que pouvez-vous attendre d'un pays comme celui-ci, *d'où les Muses ont fui, d'où les belles-lettres sont bannies à jamais* ? » Ineffable lady, qui parle des *fades amours* du sérail. Elle ne sort, d'ailleurs, ni des hautes sphères, ni de Constantinople, sans quoi, peut-être,

M. Gaudefroy-Demombynes aurait pu la consulter sur les *Coutumes de mariage des peuples* musulmans qu'il étudie dans la *Revue des Traditions populaires* (fév.-mars). Ces coutumes, aussi nombreuses que variées, ont un symbolisme qui nous échappe. Pourquoi, en Algérie, la nouvelle mariée, quand le mari pénètre dans la chambre nuptiale, lui jette-t-elle un œuf au visage ? Quelles sont les raisons des tabous qui caractérisent la période critique du mariage ? Un, tout au moins, se comprend, c'est l'interdiction pour l'un des époux ou pour les deux, de voir les parents dans les premiers temps de l'union

Cette étude est très consciencieusement documentée. C'est, sous une forme moins scientifique, mais plutôt littéraire, que sont décrites dans *Terres lointaines* (Garnier), les particularités des mœurs en Egypte, à Ceylan, en Chine, au Japon, pays qu'a parcourus l'écrivain sud-américain E. Gomez Carillo, traduit par E. Barthez. Sur ce chapitre des mœurs, le *Culte de la Courtisane* au Japon est d'une suggération poétique, car ce sont elles, qui, dans cette terre d'Orient en passe de modernité, « les nobles oïrans de Kioto, les simples mousmés de Tokio, les courtisanes et les guehas », conservent encore avec le plus d'art les splendeurs d'autrefois. Dans *Paris en Indo-Chine*, l'auteur a vu et montré d'une façon très nette le sens de l'expansion et de la concurrence chinoise future à prévoir. Les Célestes se montrent bien supérieurs aux Européens dans le commerce des grandes villes, et non pas comme on pourrait le croire par la fourberie seule, mais par leur intelligence, leur compréhension. Les commerçants français qui voudraient se faire une idée juste pourraient lire le chapitre.

Tandis que certaines races tendent à déborder les unes sur les autres en certains points du globe, il est curieux de se rendre compte qu'il y a encore de nombreuses terres qui restent à explorer à sa surface. Celles-ci, C. Adams les étudie (*Harper's Monthly Magazine*, janv.), dans une intéressante étude. Sauf l'Europe qui n'en compte pas, ces régions de *la Terre encore inexplorée* sont disséminées en Amérique, au Nord comme au Sud, en Asie, en Australie, en Afrique. Le fleuve Yang-tse, en Chine pour ouvert qu'il soit à la navigation, traverse 2.400 kil. de régions complètement inconnues. Outre de petites étendues perdues un peu partout, au Nouveau-Mexique par exemple, de vastes terrains restent fermés sur les deux rives de l'Amazone et de ses affluents, dans le Brésil, la Colombie, le Paraguay, etc. Dans l'Amérique du Nord, l'Alaska, et tout le rivage boréal en contiennent, sans compter les parties de forêts impénétrables encloses en des contrées connues. Il en est d'immenses en Australie. L'île de la Nouvelle-Guinée, la plus grande du monde après le Groënland et l'Australie, possède une région plus vaste que la Nouvelle-Angleterre, qui n'a pas été parcourue. Il y a de telles étendues assez nombreuses en Asie, et les erreurs cartographiques à redouter ne se comptent ni là, ni ailleurs. Mais les plus grandes aires inexplorées sont, en Afrique, le désert du Sahara ; en Asie celui de l'Arabie et les steepes de la Mongolie, le bassin forestier de l'Amazone, en Amérique, et les pourtours septentrionaux de l'Amérique et de l'Asie. Pour tout dire, nous connaissons plus exactement la topographie de la face lunaire tournée vers nous, que celle de la Terre.

Les Historiens du XIX[e] siècle jugés par Emile Souvestre

Les *Causeries littéraires* (1) d'Emile Souvestre sur le XIX[e] siècle, œuvre inachevée de rare mérite, pour les hommes de 1907, sont bien plutôt des causeries d'histoire. Nous sommes quelque peu déshabitués de cette manière d'écrire, unissant à la fois la force du style à celle de la conviction, à la droiture, à la pénétration non dépourvue d'esprit. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait plus aujourd'hui d'écrivains de race. Non, mais l'édition moderne les enlise dans le sable de ses vaines productions. Souvestre voit historiquement et nul comme lui, avec les défauts et les qualités de son époque sans doute, ne met en évidence les influences de la littérature sur les événements et réciproquement des faits historiques sur les écrits.

Il étudie la littérature sous l'Empire ; la tribune, la presse, sous la Restauration et sous Louis-Philippe ; de la même époque, les pamphlets et chansons, les cours de la Sorbonne et au collège de France, la philosophie, la poésie et l'histoire qui pour lui « ne date véritablement en France, en Europe même, que de notre temps. » Ou plutôt avant le XIX[e] siècle « nous avions eu l'histoire morte ; notre siècle a trouvé pour la première fois l'histoire vivante. » Tout d'abord Augustin Thierry, l'auteur de *La Conquête de l'Angleterre, un grand modèle.* Né de parents pauvres, la vue d'un musée éveille sa vocation, une page de Chateaubriand lui révèle la poésie de l'histoire. Il vient à Paris en 1814, fait connaissance de Saint-Simon avec lequel il travaille quelque temps et le contact d'un utopiste à vues élevées développe chez lui le sens des ensembles historiques. C'était l'époque où des Montlosier criaient à la bourgeoisie, des Bourget et des Daudet : « Descendance d'affranchis, *licence* vous fut octroyée d'être libre, mais non pas d'être noble. Pour nous, tout est droit, pour vous tout est grâce. » Le débat historique d'une telle prétention fut la source des idées d'Augustin Thierry. « Il reconnut la distinction de deux races, conquise et conquérante, dans le peuple et dans la noblesse, et en conclut à la légitimité de la lutte pour les roturiers qui, comme tous les vaincus, avaient éternellement droit de

---

(1) **Emile Souvestre.** ***Causeries littéraires sur le XIX[e] siècle.*** **Publié par Mme Beau, née Souvestre. Préface de L. Dugas (H. Paulin).**

revanche » et il regarda les distinctions de classes comme une transformation des distinctions de races. Les points de vue nouveaux qu'il introduisit dans l'histoire sont encore la constatation de l'influence des populations de langue d'oc au moins égale à celles du Nord dans l'établissement de l'empire des Francs, la rectification des idées relatives à l'affranchissement des communes qu'on croyait avoir été accompli par ordonnance de Louis le Gros, tandis qu'il était le résultat d'une longue et douloureuse évolution libertaire, l'utilisation des chants et légendes non comme documentaire exacte des événements, mais de la psychologie intime des races et de leurs aspirations. Thierry fut un novateur sincère. Il mourut à la tâche au contraire de Thiers, un arriviste, laisse à entendre Emile Souvestre et, affirme-t-il, « dont les laborieuses recherches n'ont jamais altéré la santé. »

Thiers aussi fut journaliste (Augustin Thierry avait débuté au *Censeur*). Il se glissa au *Constitutionnel*, grâce à Manuel, le grand orateur, qu'il conquit par l'étalage de son dévouement au libéralisme. Thiers chargé des salons d'art se fit remarquer par l'élégance de son style et faillit tourner à la littérature. Il étudia la Révolution dans « les numéros oubliés du *Moniteur* ». Chez Laffitte, directeur du *Constitutionnel*, il fit la connaissance de M. de Flahaut, du baron Louis, de Talleyrand, de généraux des anciennes guerres, enfin, de toutes les informations qu'il tira d'eux, il illustra son début : l'*Histoire de la Révolution*. La doctrine de Thiers, c'est la loi de nécessité. On lui a reproché d'avoir introduit le fatalisme dans l'histoire. M. Thiers ne remonte pas si haut, « il regarde les hommes marcher et à chaque faux pas, il se contente d'indiquer le pied qui a bronché. » Son admiration de ce qu'il appelle l'*esprit politique* (chez le premier Consul) l'empêche même de comprendre que des vices, qui à un moment donné ont pu être un moyen de réussite, à un autre moment deviennent un moyen de ruine. Mais, ce qui est plus grave, dit Souvestre, c'est son manque de goût et de style qui l'empêchera toujours de se classer, non parmi les bons écrivains, mais parmi même les écrivains suffisants. Avis aux auteurs actuels.

Mignet n'a rien à craindre de semblable. Sa renommée n'est pas surfaite. « Son *Histoire de la Révolution française* est écrite sous l'empire d'idées diamétralement opposées au système de M. Thiers. » Thiers ne voit que les résultats. Mignet s'attache surtout aux causes. Il prouve que la révolution était une conséquence logique de la situation de la France et ne pouvait être évitée. Elle aurait pu se faire *pour le peuple* par la noblesse et la royauté ; elle se fit *par le peuple* contre la noblesse et la royauté. Avis aux

conservateurs. Ce qui lasse dans cet écrivain, c'est « la continuité trop constante des mêmes qualités. » « On éprouve l'impression produite par un volume de beaux vers alexandrins. » Puis, ce style si net et si ferme manque de flamme intérieure. Mignet est un des rares exemples du « péril d'une perfection uniforme », ce qui fait que des auteurs jadis surfaits comme M. de Barante et M. de Ségur, ont obtenu un succès de lecture plus général.

Barante a essayé une espèce de révolution dans la manière d'écrire l'histoire, en détournant de son sens le précepte de Quintilien, faux d'ailleurs : on écrit pour raconter, non pour prouver. C'est la manière des Chroniques. Ségur, bien qu'il appartienne à l'école narrative et descriptive, ne s'interdit pas l'appréciation. Son *Histoire de la grande armée* est typique. Il explique en détail comme M. Thiers, mais quand Thiers est prosaïque, lui, cherche l'effet. Il rappelle trop Thucydide. Il ne manque pas de vérité, « mais il en perd l'apparence », la forme même à force de couleur prend l'air de l'exagération. Ses phrases passent brillantes au galop, comme autrefois les escadrons sous ses ordres. C'est bien l'œuvre de l'homme qui,certain jour, fait un rapport à Napoléon et chancelle : « Qu'avez-vous ? » — « Rien, Sire, deux égratignures. » Lisez deux coups de sabre dont M. de Ségur faillit mourir. Et tout le livre respire cet héroïsme chimérique. Ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher « d'avoir fait de l'histoire une thèse », comme, l'affirment E. Souvestre, Michelet et Louis Blanc.

L'habitude prise par le premier, au Collège de France, de développer son opinion sous forme de polémique, a bientôt gagné l'historien : Souvestre ne songe pas qu'il a jugé moins partialement des écrivains qui ont eu la même indulgence pour les erreurs contraires. Il accuse l'admirable Michelet d'indulgence systématique pour toutes les erreurs, tous les crimes du peuple. Il ne s'étend pas. Il ne vante pas sa conception si personnelle, son style sublime, lui pourtant épris de beau style. Il oublie tout. Il l'a dit lui-même au début de son œuvre. Il n'est pas injuste : il est partial. Souvestre trouve l'histoire de Louis Blanc aussi absolue dans le fond, moins dans la forme. Celui-ci marche plus grave, développe patiemmment son idée. Où Souvestre montre bien qu'il ne comprend pas plus Louis Blanc que Michelet, c'est quand il l'accuse d'un apparat d'équité parce qu'il rend justice à ses adversaires. Sophiste, soit ; mais, je crois Louis Blanc parfaitement sincère. En cette revue même où nous citons souvent nos adversaires et pas même toujours pour les réfuter, nous sommes payés pour savoir que nous n'avons aucun mérite et qu'il n'y a nullement comédie de justice. Les idées n'ont pas de parti. Louis Blanc veut

démontrer que les révolutions ont été faites au profit de la bourgeoisie. Cela n'est pas un reproche. Ce profit est encore de l'intelligence. Quand la bourgeoisie s'est reniée elle-même et a fait avec la même facilité pour chacune de ses révolutions, une restauration, voilà où elle a trop donné raison à Louis Blanc et c'est là l'accusation. Les défauts de Louis Blanc sont ailleurs et la meilleure preuve que Souvestre ne les pas saisis, c'est qu'il a jugé cet écrivain avec Michelet dans un même paragraphe. L'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, s'achève où commence l'*Histoire de la Restauration* de M. de Vaulabelle.

Celle-ci « faite dans un sens d'opposition libérale, appartient à l'école de M. Thiers. « C'est la même netteté avec une forme plus concise ». « Le style de M. de Vaulabelle a la brève précision d'un commandement militaire. Sa muse marche au pas». Sauf le prologue où l'auteur raconte Waterloo, il n'y a rien de littéraire dans tout cela; mais, par cet épisode qu'il a senti « il a prouvé comment un écrivain médiocre pouvait, sous l'empire d'une sensation sincère et pour une chose qu'il savait bien, surpasser l'inspiration artificielle d'un grand écrivain. »

Souvestre se garde de vouloir oublier un autre auteur d'écrits historiques, qu'il juge moins pour sa valeur que pour son ubiquité. Il s'agit de M. de Capefigue, lequel, paraît-il, eut son heure de réputation. Qu'était donc ce Capefigue à qui Souvestre consacre sept pages pour une seule à Michelet. « On le rencontrait sur toutes les routes de l'histoire » et sur tous les chemins de l'Europe, au figuré s'entend. « Pour peu que l'histoire ne presse pas le pas, il eût été forcé de prendre les devants et d'écrire l'avenir ». Jamais « improvisateur méridional n'a été aussi loin. » Un jour, M. de Capefigue le déclare, visitant Aix-la-Chapelle, il est regardé d'un œil fixe par Charlemagne, *ce grand empereur*, comme jadis les paladins. D'épouvante, il en écrit l'histoire de ce héros. Cette épique récit, mentionne qu'on ne connaît pas *les enfances* de Charlemagne, géant très sobre *quoique d'un ventre proéminent*. Il rêve l'Italie *où le raisin pend à la pampre* ce qui, observe Souvestre, est une habitude assez répandue du raisin. L'armée franchit les Alpes, chose facile, car dit judicieusement l'historien, *il n'y avait pas alors d'artillerie*. Félix Faure devait écrire plus tard des vérités de cette profondeur : « *La morue est un poisson* », etc. Après la campagne d'Italie, *le grand Charles*, passe en Espagne, avec une armée *si couverte de fer qu'on ne pouvait la toucher*, ce qui ne l'empêche nullement d'ailleurs d'être massacrée. L'empereur *sentant qu'il a en main la boule de l'empire*. Après la bataille même, il ne l'avait pas perdu. La vie des hommes de ce temps était

publique et privée. Charlemagne avait plusieurs femmes qu'il prenait ou quittait *comme sa peau de loutre* et qui avaient des mœurs *très aisées*. Dans les couvents, *les hommes d'activité allaient chercher une existence de tombeau* et passaient leur temps *à ponctuer ce qui ne l'était pas ou* à défricher *les déserts* pierreux en luttant contre l'*aspic, le serpent venimeux et la salamandre incommode*. Style pittoresque comme on voit ! Dans les sujets modernes, Capefigue excelle de la même manière. Sa richesse d'imagination lui fait appeler la Hollande, *la robe pourpre de la Belgique*. La révolution de Juillet que l'on avait cru le résultat des ordonnances, fut amenée *par les romantiques et l'opéra de Guillaume Tell*. Il déplore enfin l'*immoralité contemporaine* en regrettant les *mœurs inimitables de la Régence*. Souvestre s'apprêtait à étudier d'autres historiens de cette trempe. Il n'a pas achevé le chapitre. C'est dommage !

JACQUES DE TENSIN.



REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

En janvier, nous nous faisions une joie de rappeler le grand poète Giosue Carducci dont la lyre vibra des premiers chants de liberté de l'Italie, l'auteur des *Odes barbares*. En février, il était mort et toute la presse européenne s'en occupa. Mais il y a quelque chose de touchant à relire les jeunes journaux de sa propre nation dont l'hommage est une apothéose de la pensée à la pensée, en l'espoir d'un avenir social meilleur.

> Il ment celui qui dit qu'il est mort.
> ....
> Il est dans toute l'Italie,
> Il n'est pas mort......

jetait Arturo Onofri (*Epicedio per Giosue Carducci*, *Rivista di Roma*, 25 février), « C'est aujourd'hui que l'Italie t'adore toute ! » (*Resto del Carlino*, 17-18 février). « Il fut *le poète* de l'Italie nouvelle : il ne fut pas *un des poètes. Il était le père.* » (*Critica sociale*, 1er mars). « La plainte de toute la nation l'a accompagné jusqu'à la tombe. Plainte unanime et profondément sincère, comme celle dont la France, vingt-deux ans avant, honorait Victor Hugo, le *vieillard divin* ». (Cesare de Lollis, *Giosue Carducci*, *la Cultura*, 15 mars), etc., etc. Y a-t-il donc vraiment quelque chose de l'âme des peuples qui meurt avec celle de ses poètes ? Qui pourrait encore chez nous se vanter d'emporter en s'en allant quelque chose de nous-mêmes ?

Sully-Prudhomme ? Mais le poète des *Destins*, grand écrivain

certes, n'a pas une œuvre dont l'écho se répercute dans les aspirations de la vie nationale et Zola eut-il eu mille fois tort en se mêlant à celle-ci, je me rappellerai toujours avec quelle stupeur douloureuse certains lurent le nom de Sully-Prudhomme au bas du décret qui excluait de la Légion d'honneur un homme que des politiciens seuls peuvent accuser de manquer de sincérité et qui fut le plus puissant romancier du siècle. Certains ont leur grandeur dans leur conscience et par un excès de scrupule n'osent se jeter à travers les mêlées de parti. Ils ne comprennent pas le sens mystérieux des luttes. Ils craignent d'être éclaboussés. Ils n'ont pas en eux la foi qui convainc les grands hommes d'action que la boue ne les atteint qu'afin de donner prétexte à la Renommée, de les en laver. Les hommes de pensée sont de belles figures parfois ; mais les foules n'ont pour eux que le respect que leur en imposent les lettrés qui vont aux foules. Leurs âmes ne communient pas et ce n'est qu'une partie d'un peuple qui vibre à leur frisson. J'aurais voulu voir un plus large hommage s'épandre des poètes à ce poète, de qui quelques-uns ont fêté les noces d'argent académiques et les 78 ans, le 16 mars dernier. Mais peut-être le solitaire de la *Psychologie du Libre arbitre* (écrite, dans la retraite, récemment), peut-être ce chantre d'intimité préfère-t-il l'hommage intime aux acclamations bruyantes, symboles venus de la foule, qui n'est elle-même qu'un symbole ; de la foule qui ne doit rien, par contre, à l'Académie.

Mais encore ceux-ci sont populaires ou célèbres. Combien d'autres peut-être qui avaient en eux le mérite de l'être ne sont-ils que des fruits avortés ou méprisés de l'arbre de la gloire. « Il faut abandonner au vulgaire, écrit Albert Cim, dans une bien curieuse étude, (*La Gloire littéraire*, *Nouvelle Revue*, 1er avril) cette douce, consolante et réconfortante illusion que le mérite est toujours inévitablement reconnu ; qu'à défaut des vivants « l'équitable postérité ne se dérobe jamais à son devoir. » Des poètes plus célèbres peut-être qu'Homère et Virgile ont vécu à Athènes et à Rome. « Oublié, Panyasis que les critiques plaçaient après Homère, Varius, qu'on ne séparait pas de Virgile, Philètes que Théocrite désespérait d'égaler, Euphorion, etc. ; oubliés Stésicore, Simonide, Corinne, Parthénias, Gallus ! Oublié Pollion dont Virgile ne parlait qu'avec respect, Calvus « qui disputa à Cicéron l'empire du barreau », Ennius, le chef des poètes latins, et Cinna et Varron et tant d'autres! Et Philètas est supérieur à Théocrite et Corinne, à Pindare ! Et parlons des célébrités ! Delille eut des funérailles plus grandioses encore que celles de Victor Hugo ! Aucune gloire ne dépassa longtemps celle de Jean de Meung et « Monseigneur Crétin », vers le XVIe siècle, était considéré comme souverain poète surpassant Homère, Virgile, Dante, etc. J'abrège. La gloire ! Combien de vers sublimes retient la mémoire d'un homme ! Et tout le monde connaît *Malborough s'en va-t-en guerre* ! C'est la sublime antienne ! Mironton, ton, ton, etc... Et quand on y songe pour l'avenir, et dit Cim, quand on cherche la récompense, on ne peut se défendre de penser à ce verset de l'*Ecclésiaste* : « Mon cœur s'est réjoui de mon travail, et c'est tout ce que j'ai eu de mon travail. »

Aussi bien qui pourrait se vanter d'avoir jeté la parole, créé, le symbole, édifié l'œuvre qui ne s'oubliera jamais ? Il ne semble pas

que ce puisse être parmi les analogues de héros tels que ceux du roman de Gustave Amyot, *Femme de peintre* (Calmann). Je n'ai pas l'impression que ces gens-là soient des artistes, mais, des gens quelconques qui font profession d'art à l'étage au-dessus des peintres en bâtiments et des musiciens des cours, ce qui est encore socialement fort honorable, mais ne saurait créer des titres à la postérité. L'un, Castelet, fait du théâtre depuis que le théâtre lui a réussi. L'autre, Bernascou, grandiloquent, buffleur, violente et surprend la gloire et devient l'*auteur de Dolorès*, opéra brillant et éphémère. Enfin, le héros principal, Chambotte est tout juste homme supérieur, ce qu'il faut pour donner prétexte aux souffrances, puis au dévouement de Suzanne, charmante femme qu'il trompe jusqu'à ce qu'il soit victime d'un accident d'automobile. Ces fantoches bien chanceux existent. Je les ai connus. Nous les connaissons tous. Ils sont bien observés ; mais, ils n'animent la réalité que par la superficie. Ce n'est pas par les côtés sous lesquels ils se présentent à nous qu'ils sont artistes. Tels qu'ils sont, leur profession n'est qu'un prétexte à leur qualité d'hommes modernes et tout cela ne va pas bien loin.

Les générations actuelles, en littérature, n'arrivent pas à recréer. Elles ne croient plus absolument au naturalisme ; elles doutent du symbolisme. De l'un ni de l'autre, elles n'osent s'affranchir. En certains jeunes se révèlent du talent et des tendances d'originalité, mais, à tous ou presque tous, pourrait s'appliquer le fin jugement que Jean Nointel porte sur l'un deux, Charles Louis Philippe, dont on a dit beaucoup de bien du dernier roman, *Croquignole*, (*Quelques jeunes romanciers*, *Revue Bleue*, 9 mars). « Il apparaît clairement qu'ils continuent les naturalistes ; ils leur empruntent leurs couleurs et jusqu'à leurs sujets ; on ne saurait douter davantage qu'ils aient hérité des symbolistes cette entente des plus secrets mouvements de la vie intérieure, ce sens du supra-sensible et du mystérieux qui fit si cruellement défaut aux naturalistes : on relèverait çà et là des preuves non équivoques d'autres influences... Mais ces influences se limitent l'une l'autre ou plutôt s'équilibrent ; elles déterminent le caractère (parfois) d'une indiscutable originalité. » Et plus loin : « Ils sont des naturalistes bienveillants et dont l'amour éclaire et féconde les œuvres. »

L'ancien naturalisme s'efforçait, au contraire, à l'impersonnalité d'émotion de l'auteur au spectacle qu'il décrivait. C'était souvent la raison de son échec au théâtre, la maladresse de son pathétique, la volonté de ne pas prendre partie entre ses personnages. M. Emile Fabre qui, depuis, et maintes fois, avec une grande puissance a porté le naturalisme à la scène, n'a pas échappé complètement à l'obstacle, dans la *Maison d'Argile* (*Comédie Française*, 25 fév.) Une mère divorcée a deux enfants de son premier mariage et du second mariage un troisième. Cette mère, son second mari, l'enfant de son second mariage sont des personnages qui inspirent une franche sympathie. Par contre, le premier époux (on nous l'apprend), les enfants du premier lit (on nous les montre) ne sont pas très intéressants. C'est, cependant, pour rendre justice à ceux-ci qu'elle brise la situation des premiers et son propre bonheur, de sorte qu'on la plaint et qu'on ne sait plus si l'on a raison de la plaindre.

On la voudrait, injuste, par esprit de justice. On ne sait pas très bien ce qu'on veut ; mais on a l'impression que l'on n'a pas tout ce qu'on eût voulu et le dénouement ne porte pas. Mails il n'y en a pas moins dans la pièce des qualités maîtresses qui rappellent nettement les *Ventres Dorés* et la *Rabouilleuse*.

Oh ! cette *Rabouilleuse* avec Gémier et avec Lambert et ces types de demi-solde inoubliables ! On sait que cette pièce fut extraite d'un roman de Balzac. C'est une particularité de la vie de ce dernier génie que son insuccès théâtral. Il connut des fours noirs. Et de ses romans on tire aujourd'hui des pièces typiques. Dans ses papiers, récemment, un riche érudit belge, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, a retrouvé un drame inédit et qui s'appelle l'*Histoire des ménages*. Ecrite en 1837-1838 pour la Renaissance, ce drame n'arriva pas à se faire jouer. Gérard de Nerval, vers 1850, dans la *Presse*, en parle avec admiration et M. Schneider, actuellement, en donne une analyse dans le *Gil Blas* (30 mars). Mais en réalité, la pièce manque d'unité et l'exagération tragique (empoisonnement et folie) nous en ferait aujourd'hui sourire. Balzac avait bien des qualités de dramaturge ; il n'était pas complet de ce côté-là ; ses contemporains ne l'ignoraient pas. Pour la scène, il lui faut un traducteur comme l'auteur de la *Vie publique*.

Cette dernière pièce est une des rares œuvres marquantes de notre temps où la figure de l'homme politique intervienne. Il y est d'ailleurs fort malmené et au sujet de la *Vie publique* d'Emile Fabre, comme à celui du *Député Leveau* de J. Lemaître, d'*Une journée parlementaire* de M. Barrès et de *l'Engrenage* de Brieux, Georges Pellissier se demande (la *Revue*, 15 fév.) pourquoi nos auteurs de théâtre font-ils de l'homme politique un portrait si peu favorable? Parce que, dit-il, la comédie a surtout pour objet de représenter les travers et les vices des hommes plutôt que leurs vertus; ensuite, que le théâtre ne peut nous montrer que les coulisses de la vie parlementaire ; qu'enfin, la plupart des écrivains sont mal disposés à l'égard de la politique. « Ils font profession de la mépriser ; et, tout en la méprisant, ils la jalousent, ils lui reprochent d'attirer l'attention publique au détriment de la littérature. » L'auteur rappelle Zola qui, il y a trente ans, s'emportait contre la politique jusqu'à déclarer que sa génération regrettait le silence de l'Empire et qui devait un jour se jeter dans la mêlée. « Et pourtant, conclut Pellissier, la page la plus mémorable qu'il ait écrite ne se trouve ni dans la *Débâcle*, ni dans *Germinal*. C'est une page de politique ».

Le langage dans le théâtre récent

La société actuelle n'est ni meilleure ni pire que celles qui l'ont précédée. Elle est autre et si le théâtre n'en est pas l'expression, il en est tout au moins le reflet. Sous l'artifice de ses gestes, elle

s'efforce d'étouffer le lamentable besoin de l'idéal dont elle se défend ; elle n'est pas autrement que ses devancières, mais elle tient surtout à bien montrer qu'on ne lui en fait pas accroire et les acteurs de son jeu revendiquent jusqu'à l'argot le droit de se montrer naturels. Ecoutez ces fragments d'une *scène d'amour* qui se passe dans la haute bourgeoisie, celle du *Voleur*, d'Henry Bernstein entre Marie-Louise et Richard, le mari et la femme, ceci devant témoins :

MARIE-LOUISE. — Va donc, eh ! conquérant ! Et puis, je te défends de faire ton profil à la Bourbon, tu entends !... Riki, m'entends-tu?

(*Plus loin, la même*): *retroussant de toutes ses forces le nez de Richard.* — Le redresseras-tu ton pif de malheur ?...

RICHARD. — Marise, tu me fais mal ! Je te jure !... Je sens que ça craque.

(*Plus loin encore.*) MARIE-LOUISE, *contemplant son œuvre.* — Dieu ! que je t'aurais aimé ainsi !

RICHARD. — Vas-tu me ficher la paix !

(*Plus loin encore*). — Nous avons parlé, une fois de Mme Bedorini.... une grande femme, une énorme femme, un dragon !

MARIE-LOUISE. — Un chameau !

Et il y en a comme ça des scènes entières ; parfois des effets scéniques remarquables se tirent de cette affectation vulgaire. Remarquez que la citation n'est pas faite pour rabaisser la manière personnelle, ni l'œuvre d'Henry Bernstein. Sorti du théâtre poétique, le *Voleur* est peut-être au contraire — et cela peut paraître contradictoire — la meilleure des pièces récentes et la plus vigoureusement conçue. Non, mais cela doit être devenu le langage naturel du beau monde tout aussi bien que du demi-monde et même celui des auteurs du monde, pour ne pas dire de tous les mondes. Henry Bataille, dont le langage scénique est la représentation du charabia contemporain, dans la pièce que domine le très beau caractère (dramatiquement parlant) de *Poliche*, met dans la bouche de Saint-Vast, qui fait sa cour à Rosine :

— Mon Dieu, madame, j'ai horreur des décadents, des socialistes et des lâches... J'aime *le beau style clair de nos pères,* les jolies femmes et les belles écuries.

Le beau style de nos pères ! Le plus drôle, c'est qu'il en est convaincu, le malheureux, convaincu tout aussi bien que de l'à-propos des phrases qu'il emploie pour séduire Rosine, que de l'à-propos plus merveilleux encore de ce mélange décadence, socialisme, lâcheté, beau style, jolies femmes, écuries.

Ceci maintenant est d'une autre pièce.

Oyez le beau style de nos pères :

NINI. — Des fois aussi, ces dames se foutent en blanc et vont boire du lait sous les arbres, etc...

LUCIEN, *pour dire quelque chose.* — Les mœurs s'adaptent au décor.
NINI. — Oh ! faudrait pas croire non plus qu'on mène ici une vie d'ermites, etc.
LOUFIAN. — Le grand-père Bernier marchait encore à quatre-vingts ans.
NINI. — Sa spécialité était de culbuter les servantes qu'il rencontrait accroupies sur l'escalier en train de balayer le tapis.

Vous avez cru comprendre qu'il s'agissait d'une Nini Patte en l'Air protomoulinrouge racontant à quelque Rubempré de Ménilmontant comment en agit le propriétaire de l'hôtel qu'elle habite avec la partie de son personnel qui certains jours revêt le tablier blanc pour aller déguster une tasse de lait aux environs des fortifs ? Vous n'y êtes pas ! Nous sommes dans le monde de la haute bourgeoisie républicaine, le monde de M. Loubet et de M. Deschanel. Et ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que cette Nini (une *parente pauvre* n'est pas tenue à la distinction) puisse employer un tel langage, c'est qu'elle le fasse devant Lucien, très honnête bourgeois dont le monde dont elle parle est le monde, c'est que l'actrice qui joue le rôle puisse le dire encore aux spectateurs de ce monde sans l'épouvanter, c'est enfin que lesdits spectateurs ne comprennent pas que la nuance « bourgeoisie des Jacobines » n'est pour Abel Hermant qu'une façon d'amorcer et de crier face à face au public : « C'est de toi, de toi, de toi tout entier qu'il s'agit entends-tu formidable Jocrisse ! »

Vous croyez que j'exagère. Ecoutez encore ce fragment de spirituelle conversation, toujours entre Marie-Louise et Richard dans le *Voleur* de Bernstein. La scène représente le salon de gens qui ont « trois cent mille francs de rentes, un château, un hôtel, un yacht, quatre automobiles, etc. »

ZAMBAULT. — Monsieur Lagardes, vous possédez, etc... le château le plus sympathique qu'il m'ait été donné d'apprécier.
RICHARD, *à Marie-Louise, très vite, sans intonation.* — Pommade, pommade.
MARIE-LOUISE, *même jeu.* — Oui, pommade pour la barbe !
RICHARD. — Très juste ! La barbe ! La barbe !
MARIE-LOUISE, *même jeu.* — La jambe aussi.
RICHARD, *même jeu.* — Parfaitement exact ! La jambe ! La jambe !

Si vous ne trouvez pas cela très distingué, je me demande ce qu'il vous faut.

— « Enfin, interroge Saint-Vast (dans *Poliche*, de Bataille, représenté à la *Comédie Française*), ils vivent ensemble ?

Et Thérésette de répondre :

— Non, non, du tout... (*Elle cherche une seconde*). Ils ne sont pas collés, collés, mais ils se voient beaucoup...

SAINT-VAST. — Admirable définition.
THÉRÉSETTE. — Elle m'a expliqué très bien elle-même... Voilà comment ça a commencé : Poliche est si impayable qu'un matin où il venait de lui rendre visite, elle est tombée de rire sur le lit... et ils y sont restés deux jours. Voilà.

On sait que Saint-Vast est le monsieur qui aime le *beau style clair de nos pères*. Rien d'étonnant à ce que Thérésette lui réponde dans ce langage choisi. On lit, en effet, dans Chamfort :

— La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes, sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer, c'est bientôt dit, reprit-elle : moi je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

On lit ailleurs dans le même auteur du XVIII[e] siècle, cette anecdote :

— M... me disait : « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis-aller : comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux *Variétés* amusantes. »

Ailleurs encore, cet autre trait :

— M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour ; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait de lui : « Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. »

M... c'est *Poliche* et toute la société contemporaine. Notre langage toutefois suit le cours d'un autre esprit. Pour ne pas parler comme les romantiques, on en arrive à s'exprimer comme des voyoux. Nos descendants ne nous trouveront pas moins ridicules que les premiers, quand ils reliront notre théâtre. Nous avons des travers, d'autres travers dont nous sommes inconscients. Dans le dernier passage du *Voleur* que j'ai cité, vous pouvez changer le lieu de la scène et les personnages. S'il s'agissait d'Apaches au coin d'un faubourg, on s'écrierait : « L'auteur exagère. » Mais nullement. Ne croyez pas que les écarts de Nini soient particuliers à la bourgeoisie des *Jacobines*. Le Saint-Vast d'Henry Bataille n'est pas républicain. A coup sûr, je le tiens pour royaliste. Ce qu'il entend du *beau style clair de nos pères*, c'est peut-être : « J'aime mieux ma mie, ô gué ! », peut-être encore des joyaux de pure galanterie comme cette lettre de Henri IV que cite Georges Duval, dans *Londres au temps de Shakespeare* : « Madame, je ne sais si je dois m'excuser envers vous, etc. » Mais non, dans ce cas,

il ne dirait pas qu'il aime les *jolies femmes et les belles écuries.* Saint-Vast est comme ceux qui l'entourent. Ce qui charme, émeut ce royaliste dans le *beau style de nos pères*, ce n'est pas la mesure, c'est le piment et toute la monarchie qu'il serait propre à restaurer, lui et ses pareils, tient dans cette phrase célèbre : « La France, ton café fout le camp. »

On ne parle pas d'ailleurs d'une façon notablement différente dans la haute bourgeoisie mise à la scène que dans le demi-monde où se meuvent et Poliche et Saint-Vast. Logiquement, cette indulgence dans le langage doit correspondre à une égale indulgence dans les mœurs. Dans l'innocente pièce de Tristan Bernard, *Sa Sœur*, le personnage sympathique, Fister, est une sorte de parasite qui a placé trente-quatre mille francs d'actions pour un dirigeable qui n'a jamais vu le jour et Lehugon peut lui dire, sans indignation ni rancune :

— Tu as tapé tout le monde ici, jusqu'à ma petite fille qui t'a confié ses économies.

Ce qu'Abel Hermant a voulu représenter dans les *Jacobines*, c'est le tableau d'une bourgeoisie qui, s'étant dépouillée des préjugés d'antan, les a remplacés par de nouveaux, plutôt que par des devoirs. Ce monde n'est pas foncièrement dépravé, il suit la morale anarchiste avec des opinions plutôt aristocratiques. Lucien, le mari de Germaine, met la question au point quand il dit, ou c'est le sens de ce qu'il veut dire, qu'on ne se marie pas seulement pour coucher ensemble. Qu'il s'agisse d'union libre ou de mariage subordonné à la facilité du divorce, dans le champ de luttes de la société humaine, l'homme et la femme s'associent pour se défendre, se soutenir, s'aimer et non seulement pour se donner exclusivement à travers le monde des jouissances de café-concert. Si le mari n'affronte plus le mammouth et l'ours des cavernes, une hache de pierre à la main, pour défendre son foyer libre, il n'en a pas moins à lutter. Germaine a apporté une dot plus considérable que son mari, mais, celui-ci, très honnête homme, n'aurait pas entrepris les mêmes affaires s'il avait épousé une autre femme. Avant de rompre une union où l'enfant joue un rôle, il est nécessaire de réfléchir à d'autres raisons que celle d'un entraînement du cœur ou des sens. C'est bien, effectivement, par le préjugé nouveau qu'on *doit toujours suivre son penchant*, que Germaine et les siens ont remplacé l'ancien qui ne trouvait d'excuse, *dans aucun cas*, à la rupture du mariage. Les préjugés sont utiles où la vertu est absente. Une société dont le déterminisme en a fait table rase doit les remplacer par la compréhension de ce qui leur supplée. Mais

le reproche ne doit pas se restreindre à la seule bourgeoisie républicaine.

Ainsi, la Comédie de ces derniers temps nous montre surtout comment les marionnettes nouvelles échappent à l'attitude de l'hypocrisie qu'on leur imposait autrefois, par le débraillé et comment, pour éviter le ridicule de chanter comme Fortunio, dans le théâtre mondain, on en arrivera, d'ici quelques années, à parler naturellement *louchébême.*

STÉPHANE SERVANT.





REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Au sujet des observations que j'ai cru devoir exposer sur la nature des arts rythmiques sous forme de lettre à M. H. Marichelle, professeur à l'*Institution nationale des Sourds et Muets*, celui-ci me fait l'honneur d'une réponse, dont je le remercie, et dont voici la part d'appréciations techniques :

« Les figures que renferment mon petit livre « La Parole d'après le tracé du phonographe » vous ont paru propres à corroborer votre thèse sur l'origine première et la nature intime de ces deux langages dont vous faites si bien ressortir l'essentielle parenté: la poésie et la musique. Sur le terrain des faits, votre discussion me semble inattaquable.

« En publiant mes observations sur la parole, je n'avais en vue, comme vous le dites fort justement, ni la technique des littérateurs, ni celle des musiciens. Mais un observateur sincère qui, sans se laisser influencer par les théories antérieures, explore, en tous sens le domaine du langage parlé, ne peut manquer d'apercevoir nettement les liens étroits qui groupent en faisceau ces trois modes d'expression: parole, poésie, musique.

« Le rythme, particulièrement, m'était apparu, de toute évidence, comme le principe originel dont l'action constamment agissante préside à la formation du langage sonore, voire même du vulgaire langage de la conversation courante. Et la proposition s'applique non seulement aux procédés suivant lesquels se combinent et s'associent les infiniment petits du corps phonétique, je veux dire les « figures timbrales » de l'ondulation aérienne et les sons simples partiels qui les constituent, mais aussi au groupement des organismes acoustiques plus complexes et plus directement perceptibles: les mots et les syllabes. « Tout est rythme », dites-vous: grande vérité d'intuition que la science expérimentale rendra de jour en jour plus évidente et plus objective.

« Une autre question, voisine de la précédente, est celle de la signification propre et directe des sons du langage, voyelles et consonnes.

« Votre collaborateur, M. Stéphane Servant, a dit sur ce sujet, avec beaucoup de mesure et de talent, les choses qu'il fallait dire. Avouons, en outre, que la physique biologique, dans ce domaine, a posé plus de problèmes qu'elle n'en a résolu. Les travaux de Helmholtz, tout admirables qu'ils sont, n'en ont pas moins laissé de très graves lacunes. Peut-être serait-il possible aujourd'hui d'en combler quelques-unes et d'élargir ainsi la base scientifique sur laquelle cherchent à évoluer les « primitifs » de « l'Instrumentation verbale ».

« Tout au moins pourrait-on tenter une nouvelle exploration dans ce domaine en classant et coordonnant les observations faites dans ces dernières années sur le mécanisme de l'organe de la parole et sur la nature des sons qu'il produit. Et si mes occupations m'en laissent le loisir, je me permettrais d'en faire l'essai et de vous en soumettre les résultats : à mon avis, nos connaissances actuelles en physiologie vocale et en acoustique phonétique, quoique encore limitées, sont néanmoins suffisantes pour enrichir sensiblement, à l'usage de la poésie imitative, la palette des sons du langage. »

Ceux de nos lecteurs qui voudraient se mettre au courant de la question mathématique qui est à la base de la technique musicale (comme de la prosodie), en trouveront l'occasion dans la lecture de l'étude de M. Gandillot sur la musique (*Théorie de la musique*, *Revue scientifique*, 30 mars, 7 avril), qui est unique par la clarté synthétique et la justesse du point de vue. La théorie de la musique est basée sur le *principe de la consonnance* qui peut s'exprimer ainsi : *le musicien aime à associer les sons dont les hauteurs sont en rapport simple*. Ceux qui savent réfléchir, par la comparaison, se rendront compte qu'il y a autre chose qu'une dissertation sur un sujet démodé et risible, dans l'*Etude scientifique du décadentisme* de Stéphane Servant, peut-être des choses qui n'avaient jamais été dites et qui avaient besoin de l'être. Les journaux protestants et catholiques qui nous font l'honneur de nous attaquer sur tous les terrains à la fois, et prennent leurs désirs pour des réalités, sont dans leur rôle : nous ne leur en voulons même pas. Nous ne sommes pas l'organe confessionnel qu'ils veulent faire de nous.

Dans le champ des recherches scientifiques de la nature technique des arts et des relations des arts entre eux, se pourrait encore signaler une étude d'E. Anastay sur la *Musique des Couleurs*

(*Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, 1er trimestre). Le sens de la vue est celui qui se rapproche davantage de celui de l'ouïe pour l'évocation des sentiments. Il y a en couleur des dissonances, et Chevreul l'a démontré dans sa théorie des couleurs complémentaires. Certains auteurs, comme M. Louis Favre, se sont même ingéniés à démontrer qu'il y a une science de la musique des couleurs dont les procédés relatifs à l'espace, représenteraient l'harmonie, et ceux dans le temps, la mélodie. Mais il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ces théories. La science peut expliquer l'art; elle ne le crée pas, et sa nature technique repose sur la nature sensorielle de l'homme.

On a beaucoup, parlé dans ces derniers mois, en des revues spéciales, d'une association d'artistes, musiciens, sculpteurs, union internationale des lettres et des arts même, sous le nom de *Maison des Arts*. J'ai visité l'exposition. C'est d'un ensemble aimable, mais, les œuvres saillantes ne la distinguent pas assez. Des artistes comme Aman Jean, Luc Olivier-Merson, Lhermitte, Simonidy, etc., où n'y sont pas représentés, ou ne le sont que par des études. Toutefois, il y a des pages dignes d'intérêt qui retiennent le regard; *la Plage* de Morisset, vibrante de lumière, *la Vague* de Hagborg, grise sous un ciel gris délicat, un *Intérieur* de Domingo, exquis de mystère et de mélancolie, un *Paysage* de Borchardt, un peu sec, mais bien construit, des aquarelles en vigueur de Mathis Picard, etc., etc.

Après Abel Besnard, dont nous résumions récemment un article de *la Revue Bleue* sur le portrait, c'est Théodore de Wyzewa, qui rend justice à Ingres, dans une biographie précédant quarante-deux reproductions de ses œuvres dans l'ordre chronologique de leur production (*l'Œuvre peint de Jean-Dominique Ingres*, Gittler, édit.). Pour le biographe, le peintre, en naissant, avait pour ainsi dire reçu « un défaut et une qualité qui allaient cohabiter chez lui jusqu'au terme de sa longue carrière ». Il était dépourvu « d'imagination, d'invention, d'aptitude à s'élever au-dessus de la réalité », mais il possédait « un don merveilleux, absolument exceptionnel de voir, comprendre et reproduire cette réalité ». Il se voua obstinément à « l'idéal classique et *raphaëlique* ». Il n'a pas eu, à proprement parler, d'élèves. Comme son grand rival Delacroix, qu'il avait en horreur, et qui le lui rendait bien, « il fut un phénomène isolé dans l'école de peinture française du XIXe siècle. »

Pendant qu'Ingres, en France, cultivait le raphaëlisme, Francfort avait son « Germain Préraphaëlite » dans Steinle, qui fut le maître de Frédéric Leighton, peintre anglais, dont Mrs Russel Barrington publiait dernièrement la correspondance, avec de nombreuses reproductions de ses œuvres (*the Life, Letters, and Work of Frederic Leighton*, Allen, édit.). Leighton, qui s'était fait connaître par une *Madone de Cimabue portée en procession*, était un ami d'Henry Gréville, et sa correspondance révèle que cet écrivain français avait pour le jeune peintre une affection très grande. Le talent de Leighton se ressentit toute sa vie de l'influence de son premier maître préraphaéliste, et elle est sensible encore, dans la composition d'une de ses meilleures toiles, *Lune d'été*, dont la poésie et le caractère sont au-dessus de tout éloge.

Si, au grand regret de Péladan, les théories contemporaines, « pas d'art sans personnalité », ont affranchi la génération de l'influence des maîtres italiens, il n'en reste pas moins d'eux le culte intense et l'admiration. Pendant que Wyzewa consacrait dernièrement un livre aux maîtres italiens d'autrefois, G. Carotti étudiait l'école florentine, avec de belles reproductions à l'appui (*le Opere di Leonardo, Bramante, Raffaëllo*, Hoëpli, Milan). Il émet des doutes sur certaines attributions concernant ces artistes. Comme celle du Louvre, la *Vierge des Rochers* est sûrement du Vinci, et la figure de l'ange est une des belles choses de son pinceau. De lui encore serait un *portrait de Cecilia Gallerani*, qu'on croyait détruit, et qui se trouve dans la galerie Czartorisky de Cracovie, mais, en revanche, c'est à tort qu'on lui attribue le *portrait de la Belle Ferronnière*, le dessin de la galerie de Brera, et le buste en cire du musée de Lille, œuvre d'un artiste de la fin du *seicento* ou du commencement du *settecento*. Il ajoute à l'œuvre du Bramante, quatre grandes figures d'anges dans *la Certosa* de Pavie, et il attribue à Raphaël le fameux livre d'esquisse de l'Académie de Venise, qui serait une œuvre de sa première jeunesse.

Si de telles erreurs sont vraies quand il s'agit d'œuvres maîtresses et de grand art, combien fréquentes doivent-elles être quand il s'agit des menus objets de collections privées, comme celle des frères Dutuit, par exemple, dont H. Lapauze (*Nouvelle Revue*, 15 mars), fait l'historique, et cela, indépendamment de l'habileté et de la sincérité des chercheurs. J'ai connu un particulier qui avait été initié aux secrets d'une des plus grandes maisons d'antiquité parisienne, d'une maison qui avait eu des relations avec la plupart des collectionneurs. Il niait par avance, de parti pris, sincèrement, obstinément, l'authenticité de la plupart des objets et œuvres célèbres, non seulement des collections particulières, mais encore de nos musées, tant Louvre que Cluny. Il avait assisté à la fabrication de vases précieux qu'on déterrait en Grèce, de sarcophages d'Egypte, de meubles authentiques, de toiles de maîtres qu'on découvrait ensuite dans un grenier. Il avait un ami qui y avait contribué plus que tout autre, et qu'il appelait amicalement « le vieux faussaire ». Le premier disait : « La moitié des trésors d'art sont faux. » Et le « vieux faussaire » de répondre : « La moitié, c'est exagérer, mettons les trois quarts. » Et tous deux de se narrer des histoires fantastiques d'explorations, ayant eu les honneurs de communications à l'Académie, d'invraisemblables restaurations, dont nos musées avaient le dépôt, et qui les mettaient en joie, comme des guerriers qui se racontent, aux soirs de leurs jours, leurs victoires passées.

Vous songerez que c'est invraisemblable ; mais cela l'est-il beaucoup plus que l'histoire des vols de M. Thomas, officier de la Légion d'honneur, architecte des archives. *L'Illustration* (les *Vols de la bibliothèque des Beaux-Arts*, 16 mars), reproduit une partie des objets dérobés par lui, dont le prix s'élève à un demi-million approximatif, car la rareté de certains les rend sans prix. Tels les séries *d'Entrées de rois*, albums des cérémonies, et dont l'un, l'*Entrée d'Henri II à Rouen*, ayant appartenu à Ruggieri, est unique. Un ouvrage de gravures de Watteau des plus précieux a été dé-

pouillé d'une partie de ses pages, des ouvrages du XVIe siècle, rarissimes, sur la dentelle, d'auteur comme Dorat, illustrés de chefs-d'œuvre, etc., entrent dans cette nomenclature. Or, il est démontré que d'autres purent être vendus, puisque les marchands en relation avec l'architecte en rapportent au juge, et qu'il est acquis que l'amour d'une demi-mondaine fut la cause initiale des détournements.

L'histoire de la tiare de Saïtapharnès est encore présente aux mémoires. Evidemment, ce n'est pas une raison pour douter de tout, et il y a encore des objets précieux bien authentiques. C'est au sujet d'un tel objet que récemment M. Léopold Delille, doyen de l'Institut, faisait une communication (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril). Il s'agit de la *Bible moralisée*, qui appartient actuellement à la bibliothèque célèbre de M. Pierpont Morgan. Voici, en deux mots, expliqua M. Delille, ce qui fait l'intérêt de ce manuscrit :

« Au XIIIe siècle fut exécuté un ouvrage de très grand luxe, dont le texte et les images étaient destinés à faire comprendre le sens allégorique de nombreux passages de la Bible. En regard du texte, on a peint plus de *cinq mille petits médaillons* explicatifs.

« C'est là peut-être l'œuvre de peinture la plus considérable que nous ait légué le XIIIe siècle. On la connaît, d'ailleurs, depuis longtemps par un exemplaire complet exécuté dans le même atelier que les feuillets possédés par M. Pierpont Morgan. Cet exemplaire est aujourd'hui découpé en trois volumes, le premier à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, le second à la Bibliothèque nationale de Paris, et le troisième au Musée britannique. Mais rien dans ces trois volumes n'aide à faire connaître dans quelles conditions a été exécutée une œuvre aussi importante.

« Le cahier de M. Pierpont Morgan permet de combler cette lacune par l'examen d'un feuillet final qu'il est seul à posséder. Ce feuillet contient un grand tableau où sont représentés un roi, une reine et une religieuse qui semble donner des ordres à un scribe.

« Ce travail a été exécuté en France, très probablement à Paris ou dans les environs, vers le milieu du XIIIe siècle. Le roi doit être Saint Louis qui, précisément, encouragea l'œuvre de Vincent de Beauvais, la reine est soit sa mère, Blanche de Castille, soit sa femme, Marguerite de Provence. »

Et il y a, dans ce culte des beaux livres et de l'érudition primitive de l'art, quelque chose d'attrayant, et qu'il faut respecter : une fibre de l'âme humaine.

La Découverte de la Vie par l'Art

Pour nous, nous l'avons dit et le redirons, prenant l'art à ses origines, nous l'avons considéré comme un moyen d'expression, Il

est à travers les siècles le langage symbolique de l'âme humaine et c'est en s'élevant lui-même que l'homme l'a drapé de beauté.

« L'art, dit à son tour Gérard de Lacaze-Duthiers, est la découverte de nous-mêmes au contact de la vie, il nous révèle notre vie dès que nous connaissons le but que nous avons à remplir, but qui est de vivre en beauté, de réaliser l'art dans nos actes. » Et « l'Art c'est la découverte de la vie. » Sur ce sujet, l'auteur a donc écrit tout un livre de beau, de noble style (1). Il y a ce reproche à lui faire. Ce n'est pas une œuvre de démonstration, c'est une œuvre d'éloquence ! C'est un développement. Ce n'est pas une synthèse. Il y aurait encore un autre reproche. Cette manière d'exprimer par conviction, n'est pas suffisamment érudite et l'exemple pris dans la vie actuelle ou historique, fait mieux comprendre la vie elle-même, que la pensée toute nue et toujours diversement interprétable. »

Vous dites : « L'art oppose à l'idéal bourgeois de la nature l'idéal de la nature elle-même. » Soyez certains que, de cette pensée, l'un tirera une conclusion réaliste et l'autre une conclusion symboliste et faute de précision, s'en autorisera non pour faire un pas vers le mieux, mais pour excuser son œuvre qu'il croit être le mieux ; car, il en est de l'art comme du bien du peuple, chacun le comprend à sa manière et la même loi scientifique est pour les uns l'argument de la liberté et pour les autres celui de l'oppression.

Mais, tel qu'il est avec la moyenne des défauts et le maximum des qualités de la jeune littérature, ce livre n'en est pas moins une des plus belles œuvres sur le sujet qu'il m'ait été donné de juger depuis la fondation de la *Revue intellectuelle*. Toute sa critique tient dans ce que j'en ai dit et ce serait déflorer ce qui n'en est pas critiquable que de le commenter, en comparant mes propres idées à celles de Lacaze-Duthiers. Aussi m'en tiendrai-je, avant d'en dire plus, à présenter quelques-unes des pensées sur l'art qu'il contient.

L'art est la preuve de notre amour pour la vie. Il est la preuve de l'effort que nous faisons pour la reconnaître, pour la découvrir sous les apparences qui la recouvrent.

Sur la découverte de la vie :

On découvre la vie en n'étant pas indifférent devant la vie. L'indifférence en présence de la vie, c'est le mal de notre époque. C'est le mal qui se manifeste sous la forme horrible du dilettantisme. Le dilettantisme, c'est l'impuissance à vivre, à aimer, à penser, c'est le refuge que l'homme

(1) Gérard de Lacaze-Duthiers. *La Découverte de la vie*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (Ollendorff).

cherche en dehors de la vie, dans l'égoïsme, le rêve, le néant. C'est le manque de sincérité devant la vie.

*
* *

Il est temps de donner un sens à notre agitation: il arrive une heure où ce qui n'a été que de l'agitation doit céder la place à l'action. Il vient une heure où notre pensée se fixe, où nos rêves se réalisent. C'est l'heure de créer. Il ne s'agit plus de vagues promesses. Il s'agit de produire.

*
* *

L'art est l'homme parlant à l'homme, lui parlant de lui-même, de son héroïsme, de sa médiocrité, de sa joie, de sa douleur, lui parlant de la nature, — de la vie enfin. C'est une conversation entre les hommes, conversation dans laquelle les uns interrogent, et les autres répondent, à laquelle prendront part chaque jour plus d'individus.

*
* *

Pour découvrir la vie, il faut être soi-même, vouloir être soi-même. On ne découvre pas la vie si on copie quelqu'un.

*
* *

Les médiocres conçoivent la lutte pour la vie comme la justification et l'excuse de leurs bas calculs, de leur vanité, comme la justification de l' « arrivisme », — du faux arrivisme. C'est la lutte pour le néant, qui est leur vie à eux, inutile et stupide. Dans cette lutte pour la vie qu'ils nous rendent évidemment pénible, puisque nous avons à lutter contre leurs mensonges, leur triomphe n'est qu'apparent, autant qu'apparente notre défaite, — une illusion à laquelle ils croient.

Sur l'Art, découverte de la Vie :

Les préjugés, les lois, ont faussé le sens de la vie. L'art restitue à la vie sa réalité. Il la dépouille des mensonges qui l'enveloppent, des surfaces qui la recouvrent. Il découvre, sous les préjugés, les mensonges, — la vie. Voilà son but, voilà son rôle.

*
* *

L'amour, nous espérons bien que ce sentiment sera transformé par l'art, qu'il deviendra un jour esthétique. L'amour vrai n'a pas existé en dehors de l'art. Seuls, les grands artistes ont aimé.

*
* *

Dans la musique d'aujourd'hui nous n'admirons pas autre chose que la musique d'hier. Gustave Charpentier, Wagner, Berlioz, Gluck, Palestrina,

les lieds de France, ne sont que les manifestations différentes de l'unité d'un même art. Il en est de même de la sculpture, qui nous conduit de Rodin à Carpeaux, de Carpeaux à Barye et à Rude, et par eux à Michel-Ange et Donatello. Il en est de même de la peinture qui nous fait découvrir Carrière et Besnard dans Delacroix, Watteau, Botticelli, les primitifs. L'art est un, mais ses manifestations sont diverses. L'unité de chaque forme d'art, que manifestent les artistes et les époques, se manifeste dans l'art tout entier, qui groupe les esprits les plus différents, bien qu'appartenant à la même race, et qui se trouvent parler différemment le même langage.

*
* *

Recréer la vie en beauté, c'est la découvrir. L'art accomplit ce miracle par la synthèse. Parti de l'observation, l'esprit aboutit à l'imagination. Ce passage de la vie à l'*art* n'est que la vie découverte. L'art, c'est la vie comprise et sentie.

Sur la Critique, découverte de l'Art :

La critique est la découverte de l'art. Jusqu'ici, on a pris pour la critique le contraire de la critique. Chaque fois que l'art a été découvert, la critique a existé. La critique est l'œuvre de l'art dans les consciences.

*
* *

L'art et la critique se confondent. Le critique est un artiste, comme la critique est un art. Le critique est un artiste dont le rôle est de défendre l'art, de le faire triompher, de faire triompher tous les artistes de génie. Son rôle est de réaliser l'art dans la vie.

*
* *

N'étant pas une forme de l'art, la critique d'analyse ne juge pas l'art. L'art n'a de juge que lui-même. Il découvre la vraie critique scientifique, preuve que la science reproduit l'idéal de l'art. Comment les médiocres pourraient-ils croire à l'union de l'art et de la science, puisqu'ils ne croient même pas à leur existence?

*
* *

La critique, née de l'art, engendre l'art. La critique est générale: elle juge l'art tout entier. Elle est sociale. Elle est humaine. Elle est vivante. L'art exerce son influence par la critique. La critique constate que l'art découvre la beauté de l'action. Elle-même est action. Comme toutes les actions durables, elle est esthétique. L'action de la critique s'étend à toute la vie. Elle n'a pas de limites. Elle est.

*
* *

Il importe que l'art et la vie se rejoignent, et ce rapprochement est

l'œuvre de la critique. L'art et la vie ne sont désunis que dans la pensée des hommes.

Sur l'idéal, la pensée et l'action :

L'Idéal, la Pensée et l'Action doivent se confondre. S'ils existent séparément ils cessent de représenter le vrai idéal, la vraie pensée, la véritable action. La vérité est dans l'idéal exprimé par la pensée et réalisé par l'action.

*
* *

Je plains ceux qui n'ont jamais tressailli devant la nature, devant une œuvre d'art, devant la vie magnifique, et qui n'ont pas senti circuler dans leurs veines la grande fièvre apaisante de l'art et de la vie.

*
* *

Le symbolisme, qui est éternel, qui est dans toute la vie, cesse d'être éternel et vivant dès qu'il s'en éloigne, dès qu'il ne correspond plus à la vastitude de son nom. Pourquoi s'obstiner à désigner sous cette dénomination un mouvement qui est le contraire même du symbolisme, dont la plupart des œuvres sont les moins symbolistes qui soient? Celles qui ont réalisé le vrai symbolisme, le symbolisme vivant, survivent à l'école dite « symboliste ».

*
* *

Nous luttons pour un idéal de beauté, qui est un idéal de justice. Nous acceptons la vie parce que nous acceptons d'en chasser la laideur, parce que nous acceptons la lutte et l'effort. Notre rôle, écrivains, penseurs, artistes, c'est d'accepter la vie, c'est-à-dire de la découvrir sous les mensonges qui la recouvrent. C'est de poursuivre la laideur, c'est de combattre les adversaires de la beauté. L'art fait justice des philosophies négatives, égoïstes et impuissantes. Il fait justice du pessimisme et de l'inaction. Il fait justice du mysticisme. Il exalte la vie que les morales défigurent.

Toutefois ne croyez pas que cette œuvre, pour bien conçue et généreuse qu'elle soit, échappe totalement à la maladie du siècle, au culte du mot. Hélas non, elle n'y échappe pas. L'art tient lieu de tout, dans la vie humaine, pour M. Lacaze-Duthiers, comme une belle maîtresse qu'on prétend conduire et qui vous mène par le bout du nez. Ce n'est pas le moyen de réaliser de belles amours que de s'illusionner sur elle au point de la mettre à la place de tout. L'art, n'est pas autre chose dans l'ensemble des connaissances humaines qu'une des formes sublimées de l'utilitarisme. C'est le moyen d'exprimer. Voilà la froide réalité. Il exprime tout ce qui est et cela peut donner l'illusion à certains, qu'il surpasse le savoir

universel. Mais non et c'est parce que je l'aime, pour le moins autant que Lacaze-Duthiers, mais d'une autre manière que lui, que je préfère le dire ; car, ce qui manque aux jeunes générations, ce n'est précisément pas ce culte que la *Découverte de la Vie* exalte ; non, c'est la raison pondératrice de ce sentiment, la mesure d'érudition, la modestie, la sincérité naturelle, l'esprit de justice et cette lacune fait de notre pays le lieu de la terre où se gaspille le plus de beau talent pour des choses qui ne signifient rien ; et cette lacune irrémiscible fait que, par moment, c'est un fouet qu'on voudrait avoir en main pour mener l'absurde troupeau des poètes de France, vers quelque chose d'un peu sérieux et d'un peu grand.

SIDONELLI.





MORPHÊ-ANTHROPOS

PAR

STÉPHANE SERVANT

PREMIÈRE PARTIE

Les Préhumains

(*Suite*)

Sous les rameaux, les grappes pendaient en fruits noirs que butinaient des guêpes d'or et, de ces fruits, le jus, à la longue, grisait les petits qui grimaçaient en y mordant. Quelques-uns, s'étant querellés, découvrirent dans leur poursuite des pamprées nouvelles parmi les arbres voisins. De l'une à l'autre, quand la première fût épuisée, les vieux, à leur tour, commencèrent à tituber et il y en avait dont les poitrines vibraient en de gigantesques rires qui faisaient danser les branches. Déjà, des couples s'empoignaient. Des cris déliraient à l'imprévu de mots rauques, servant moins que les gestes à des aveux priapiques, tant le fond de la vie, fût-elle complètement humaine, se résume à ces deux buts, en dehors de l'intellect qui n'en est, à l'origine que le moyen : manger, générer.

*
* *

Parmi les préhumains, qui avaient roulé par terre dès le commencement de cette orgie, le pithécantrope gris ronflait sur une couche de feuilles où bougeaient, mordorés roses, de longs dracénosaures à chaque secousse, dont sa femelle s'efforçait de l'éveiller. Pendant ce

temps, dans l'ivresse générale qu'il partageait, Morphé-Anthropos, oubliant tout effroi, s'en était rapproché. Cherchant à détourner vers lui les attentions de la faunesse devenue furieuse, il s'efforçait de la saisir sans souci des très jeunes femelles qui les regardaient faire malicieusement, du haut des arbres, au travers de leurs doigts écartés.

Il réussit bien vite à l'entraîner dans la direction du rivage à l'opposé de ses compagnons ; mais ils trébuchaient en leur chemin et, tout à coup, l'un et l'autre, pris de vertige, ils roulèrent comme des masses, en essayant de se retenir aux graminées blondes de ses flancs, jusqu'au fond d'une coupure, sous leurs pas rencontrée. A l'ombre de ce gouffre, tandis qu'ils croyaient s'étreindre sur un lit de verdures parfumées, le sommeil acheva de les abattre, blottis l'un dans l'autre, et sur eux, le soir tomba.

*
* *

C'était un soir de torpeur où montaient d'âpres rugissements.

Lentement s'ouvrirent les yeux d'Anthropos avant sa pensée. Il vit endormie presque dans ses bras, sa compagne d'enivrance. Il prêta l'oreille au murmure d'une eau qui se heurtait à des blocs erratiques, et, se soulevant, il vit que le fond de la crevasse où tous les deux avaient roulé descendait vers une rivière. Mais sa mémoire était perdue comme un reflet pâle en l'ombre inextinguible et il n'arrivait pas à se rappeler les heures du vertige où son être venait de s'assoupir. Son souvenir le plus proche se rapportait au départ de sa tribu, sur les pas du vieux pithécantrope, vers les montagnes aux gaves bleus qu'il avait parcourus du temps de son enfance. Il se remémorait cela ; mais pourquoi se trouvait-il loin de tout rival, auprès de la jeune femelle dont il avait connu la possession ? Son front massif s'interrogeait en vain et ses yeux hagards, en vain, s'arrêtaient sur elle.

Elle s'éveilla comme il se penchait. A son tour, anxieuse de son propre étonnement, elle courba sa tête chevelue et, tout à coup, le cri d'une bête ébranla le rivage, non loin d'eux. L'écho de ce grondement râla comme un glas, dans le soir.

Et ils virent que c'était le soir, et l'heure où les carnassiers s'abreuvent aux marécages des rives, et qu'ils étaient sur une rive, loin de leurs compagons, sans une massue, sans un épieu pour se défendre. Et comme, de frayeur, ils s'étaient tapis sur le sol, un grand tigre passa sans les voir, bavant du sang, tandis que sa gueule haute mordait un albatros dont les ailes palpitaient.

Alors, ils s'immobilisèrent jusqu'à ce que le fauve disparût ; puis, Morphé, prenant avec douceur la main de sa compagne, l'entraîna en rampant, hors du ravin, parmi les herbes de la prairie, qu'envahissaient les ténèbres.



Ce n'était plus le désir qui les guidait; mais l'effroi de la solitude en la périlleuse étendue; car ces êtres qui ressemblaient aux hommes étaient assez proches d'eux pour sentir combien ils étaient faibles, sauf la puissance d'association qui les réunissait invulnérables.

Les fugitifs sondaient l'alentour et cherchaient leurs compagnons. Rien ne leur apparut sinon, déserte, la chênaie aux vignes et dans le lointain, la cîme du volcan bleuâtre dont le cratère flambait.

Et les ténèbres envahirent les bas-fonds, et sur la rive du lac, les cris des bêtes retentirent plus sanguinaires, dans le soulèvement des appétits. Pris de panique, le couple se releva pour atteindre en courant le bouquet d'arbres qui lui offrait son asile, au flambeau du crépuscule mourant; puis, quand ce fut fait, l'un et l'autre gravirent un vieux chêne dont le tronc leur accorda refuge à la base de sa ramée.

A ce moment, le jeune mâle se ressaisit :

— Nuit, dit-il, en détachant une branche à demi brisée pour s'en faire une arme.

— Nuit, répéta-t-elle en le serrant comme un petit sa mère.

Et tantôt anxieux, tantôt ravis de se trouver à l'abri des surprises de la plaine, ils continuèrent à se parler à voix basse, pour occuper leur éveil, car la volupté était morte dans leurs cœurs.

— Eux sont partis, voulait-il dire.

— Vers les forêts, répondait-elle.

Puis, des mots épars en leurs phrases intraduisibles sans les sonorités qui leur donnaient un sens,... plusieurs... soleil... voir...

— Au jour, nous retrouverons leur troupe.

— Je crains !

Elle avait peur de se retrouver en face du mâle dont elle était la compagne. Et le cri rauque qui suivit l'étreinte d'Anthropos lui fit comprendre qu'un autre désormais la considérait comme sienne aussi et lutterait pour sa possession.



La nuit vint claire de sa lune blanche et rare d'étoiles, une nuit de contrée chaude où toute une animalité nocturne survit dans l'inassouvissement. Ils écoutèrent monter autour d'eux des rumeurs pareilles à des vagissements dans l'air que parfumaient les brises, et les bramements de ruts éperdus en la démence de l'infini, et les plaintes de générations douloureuses, et les baisers assourdis du vent sur les fleurs qui les enveloppaient.

Tout à coup, un cri dont l'étrangeté les terrifia se perdit dans la nue aux formidables poudres. C'était l'appel menaçant d'une voix qui ressemblait à la leur. Ils prêtèrent l'oreille et l'entendirent à nouveau plus proche d'eux sur les bords de la rivière qu'ils avaient

quittée. Puis, à ces cris, succédèrent des grondements dont la colère s'exila dans la direction des falaises où palpitaient les flots. Immobiles, retenant leur haleine, les Primitifs crurent reconnaître la voix d'un de leurs compagnons qui cherchait sa femelle et leurs mains étreignirent convulsivement la massue qu'Anthropos s'était taillée dans les branches de leur abri.

*
* *

Quand vint le jour, la Préhumaine se retrouva comme la veille devant l'étendue du lac où des flamants s'éveillaient.

Elle reposait endormie, ses cheveux roides à flots épars sur son épaule brune, le front sur ses bras, ses bras sur ses genoux et dans le même accroupissement qu'Anthropos.

C'était un éveil semblable après la somnolence, qu'à l'aube antérieure. Rien presque autour d'elle n'était changé, rien si ce n'est l'âge du compagnon dont s'entrebaillait la mâchoire pendant qu'il tournait la tête vers elle, blottie dans son sein. Et le bien-être qu'elle éprouvait à se frotter à sa chair adolescente chassait l'obsession des ténèbres.

Lui secoua, en manière d'éveil, la ramure où l'aurore répandait sa rosée; puis, il se laissa glisser jusqu'au sol. Immobile au tourment des choses, les yeux fixes dans la direction où s'était perdu l'appel qui les avait terrifiés, elle hésitait à le suivre ; mais comme de son bâton, Morphê-Anthropos frappait impatiemment les branches, elle le rejoignit. Ils se trouvaient seuls, à l'aube d'une curée nouvelle et n'osaient diriger leurs pas, ni vers la montagne où peut-être marchait leur peuplade, ni vers les grands rocs peuplés de singes mésopithèques où s'était perdu le cri nocturne d'un préhumain.

Enfin, Anthropos prit une résolution. Il fit tournoyer sa massue et, poussant un grondement sourd, il entraîna sa compagne vers le lac.

(*A suivre*) STÉPHANE SERVANT.



Le Gérant : A. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*



La Revue Intellectuelle

25 Mai 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCE.

Tremblement de terre, le 15 avril 1907, *dans le sud du Mexique*, où plusieurs villes sont complètement détruites. On compte une centaine de morts et un millier de blessés. Au nord-ouest du Mexique, le volcan Colima est en éruption et les plantations sont menacées.

Le Dr Jules Félix, de Bruxelles, lance un appel pour la *création d'un institut international de Biologie et de Plasmogénie*. Cette création s'impose, en effet, dans l'intérêt de la diffusion de la science de la vie et de son enseignement. Dans la pensée du Dr Félix, cet institut serait accessible à tous les savants, professeurs et étudiants du monde entier, et contiendrait un laboratoire, un musée, une bibliothèque et une revue périodique où seraient publiés les travaux et documents des auteurs.

Le professeur Korn continue avec succès ses *expériences de téléphotographie* entre Munich et Berlin. Huit photographies ont été télégraphiées à Berlin, soit à une distance de 386 kilomètres, et les reproductions sont excellentes.

Le *Dr Rabuel*, modeste praticien de Ménilmontant, meurt de la diphtérie contractée en soignant un enfant atteint du croup, qu'il avait essayé de sauver, après avoir pratiqué la trachéotomie, en n'hésitant pas à appliquer ses lèvres sur la plaie pour insuffler de l'air dans les poumons de l'enfant. Honneur à ce modeste héros dont le nom devrait être inscrit en lettres d'or parmi les Victimes du Devoir. Cet événement a passé inaperçu du snobisme moderne. Nous engageons vivement nos lecteurs qui peuvent le faire à participer à la souscription ouverte par le *Temps*, au profit de la veuve de ce héros, *mort sans phrases*.

Plusieurs membres de l'*Acadé-*

mie de Médecine protestent contre la pénurie des ordres du jour et la clôture hâtive des séances. Aussi, à l'avenir, un ordre du jour sera dressé d'avance et on veillera à l'inscription de communications suffisantes pour alimenter la séance. Cette mesure était devenue nécessaire pour sauvegarder le bon renom de l'Académie de Médecine.

Dans la galerie zoologique du Muséum, *exposition des collections rapportées de l'Equateur par le Dr Rivet:* crânes, squelettes, poteries, armes, bijoux et nombreuses collections d'histoire naturelle.

Au *Congrès des Praticiens* réuni le 12 avril 1907 à Paris, on se plaint de ce que l'enseignement des Facultés de médecine n'est ni technique, ni professionnel, ni scientifique et de ce que l'étudiant ne voit pas assez de malades.

Un médaillon est placé sur les murs du laboratoire à l'école municipale de physique et de chimie, rue Lhomond, que *Pierre Curie* illustra par ses travaux. A côté des dates: 1859-1906, on rappelle les travaux du savant: Piezo-électricité, Principe de symétrie-magnétisme, Radium et radioactivité.

500 membres assistent au *congrès de gynécologie et d'obstétrique* réuni à Alger le 2 avril 1907. Parmi les membres présents, citons les professeurs Kirmisson, Favre, Hartmann, Guinon, de Paris; Vinant, Vidal, Curtillet, d'Alger; Calderini, de Bologne; Treub, d'Amsterdam; Jules Rouvier, secrétaire général du Congrès, etc.

M. Vaughan, directeur de l'hospice des Quinze-Vingts, a inventé une *petite imprimerie portative pour aveugles*. Les caractères utilisés portent à une extrémité la lettre de l'alphabet Braille qui fournit une impression par points en relief, et l'autre extrémité la lettre de caractère romain équivalente. L'aveugle peut donc composer un texte typographique et par gaufrage à une extrémité et par encrage de l'autre côté.

Qu'y a-t-il de vrai dans les phénomènes signalés depuis plus de 50 ans dans ce qu'on appelle le spiritisme? Tel est le problème traité par M. Camille Flammarion dans *Les Forces naturelles inconnues* (In-18, illustré, 4 fr. Flammarion).

C. Hémon. *La Philosophie de M. Sully Prudhomme* (In-8°, 7 fr. 50, Alcan).

Lieutenant L. Desplagnes. *Le Plateau Central Nigérien.* Une mission archéologique et ethnographique au Soudan français. (In-8°, avec carte et 236 reproductions photographiques, 12 fr. Larose.)

L'éditeur O. Doin annonce *Une Encyclopédie Scientifique* publiée sous la direction du Dr Toulouse, et qui se composera d'environ 1.000 volumes à 5 fr., divisés en 40 sections ou bibliothèques. Elle se propose de rivaliser avec les plus grandes Encyclopédies étrangères, tout à la fois par le caractère nettement scientifique et la clarté de ses exposés, par l'ordre logique de ses divisions et par son unité. Les principales divisions sont: I. Sciences pures: A. Sciences mathématiques; B. Sciences inorganiques; C. Sciences biologiques normales; D. Sciences biologiques descriptives. II. Sciences appliquées: A. Sciences mathématiques; B. Sciences inorganiques; C. Sciences biologiques.

Le *Larousse mensuel illustré* paraît le 20 de chaque mois, sous la direction de Claude Augé. (16 pages in-4°.)

M. Béchal, professeur à l'Ecole de Pharmacie de Paris, est élu membre de l'Académie de Médecine, en remplacement de M. Prunier, décédé.

Mort tragique du grand chirurgien *Albert de Mosetig*, profes-

seur à la Faculté de Médecine de Vienne. On ne sait encore s'il y a suicide ou accident.

D. Draghicesco. *Le Problème de la conscience.* (In-8°, 3 fr. 75, Alcan.)

Ch. Debierre. *Le Cerveau et la Moelle Epinière.* (In-8°, grav. noir et couleur, pl. hors texte, 15 fr., Alcan.)

SOCIOLOGIE

Les Elections pour le renouvellement de la Chambre des Députés en Espagne donnent la majorité aux conservateurs. Mais il faut constater le triomphe du bloc catalaniste qui vient troubler la grosse majorité que s'est procuré M. Maura. C'est la défaite des libéraux, mais l'accroissement des oppositions antidynastiques, et les conservateurs regretteront bientôt d'avoir trop sacrifié les libéraux.

327 groupes étaient régulièrement représentés au *Congrès des Socialistes belges* réuni le 1er avril 1907 à Bruxelles. On a discuté sur les trois grandes questions qui préoccupent en ce moment le parti ouvrier: la lutte pour le suffrage universel, le mouvement syndical et le développement du mouvement coopératif. Il a été également question de l'emploi de la langue flamande.

A Lyon, réunion du *parti socialiste indépendant*, le 1er avril 1907. Le Congrès a réprouvé la méthode dite d'action directe préconisée par les libertaires et la grève générale, ainsi que l'antipatriotisme. Il s'est prononcé pour la collaboration du parti socialiste aux travaux parlementaires pour faire aboutir les réformes et a proclamé sa volonté de maintenir la paix entre les différents peuples. Les *socialistes hollandais* se réunissent à Harlem à la même époque.

Le *Vatican* est très *préoccupé* de la conduite de ceux qui, comme l'abbé Murri, songent à renouveler le dogme et à prêcher les nouvelles doctrines. Le Pape a peur des modernistes et il compte sur les nouveaux cardinaux pour les combattre.

Le projet de tunnel sous la Manche est retiré devant l'hostilité du gouvernement anglais à son égard.

M. Golovine, président de la Douma, a reçu un *accueil aimable de l'empereur Nicolas II*, auquel il a remis un rapport sur les travaux de cette assemblée. Cette réception est bien différente de celle du 6 mars dernier, où l'empereur accorda à peine quelques minutes d'entretien au nouveau président de la Douma.

Le *Congrès des mutualistes* réuni à Nice entend un discours de M. Millerand et du Prince de Monaco et lecture d'une lettre de M. Deschanel.

Le président Roosevelt reçoit à Washington les *pacifistes français*, qui assistent le 15 avril 1907 au Congrès de la paix qui se tient au Carnegie Hall de New-York, et, aux grandes fêtes organisées à Pittsburg pour l'inauguration des nouveaux édifices de l'institut Carnegie, ensemble d'écoles professionnelles et de cours supérieurs.

42 délégués des principales villes allemandes et de pays étrangers, assistaient au *Congrès anarchiste* réuni dans le voisinage de Mannheim et on y a décidé d'organiser des groupes dans les centres où la doctrine anarchiste a des chances de succès.

La Belgique ouvrière, par Emile Vandervelde (In-16, 1 fr. Cornély).

Eugène Fournière montre dans: *L'Individu, l'Association et l'Etat*, que le surgissement actuel d'associations est un phénomène d'évolution de la démocratie selon la loi de division du travail et non un retour du régime des corps fermés

et privilégiés que la Révolution française a supprimés. (In-8°, 6 fr. Alcan.)

C'est M. de Troos, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique dans l'ancien cabinet, qui devient *Président du Conseil du nouveau ministère belge*.

La Douma est partie en vacances de Pâques sans avoir été dissoute. Le dernier projet adopté concerne les crédits militaires relatifs à l'appel du contingent de 1907.

Suivant le *Temps*, il ressort de la dernière allocution prononcée par LE PAPE dans le consistoire secret, que le Saint-Siège ne paraît plus bien sûr d'avoir adopté pour la sauvegarde des intérêts de l'Eglise la meilleure méthode, dans l'affaire de la séparation. Pie X s'aperçoit qu'il a été mal conseillé.

Le gouvernement allemand va demander au Reichstag un crédit de 15 millions pour les travaux préparatoires de l'agrandissement du *canal de Kiel*, dont les travaux dureront de 6 à 8 ans et s'élèveront à 221 millions de marks.

Les premiers ministres des sept grandes colonies indépendantes de l'empire britannique: le Transvaal, le Canada, l'Australie, le Cap, Terre-Neuve, la Nouvelle-Zélande et le Natal, se réunissent en *conférence impériale à Londres*.

M. *Edgard Combes*, conseiller d'Etat, ancien préfet, fils de M. Emile Combes, ancien président du conseil, est mort le 10 avril à Versailles. Il fut secrétaire général du ministère de l'Intérieur.

Le roi d'Angleterre se rencontre le 8 avril 1907 à Carthagène *avec le roi d'Espagne* et le 20 avril à Gaëte avec *le roi d'Italie*. Il retourne en Angleterre en passant par Paris où il a une entrevue le 2 mai 1907 *avec le Président Fallières*. Le roi Edouard VII s'est également arrêté à Toulon, où il a visité les restes de « L'Iéna ».

Les journaux italiens commencent une campagne pour réclamer *l'indemnité parlementaire* et M. Chimienti, député, a présenté à ce sujet un projet de loi. On sait que les députés italiens ne touchent aucune indemnité.

Un nouveau périodique, *Le Mouvement Sociologique international*. Organe de la Société belge de sociologie. Revue trimestrielle (un an, 15 fr. A. Dewit, rue Royale, 53, Bruxelles).

Reepmaker, dans *Le Gouffre de la Liberté*, nous donne l'histoire d'une grande révolution en Europe au XX[e] siècle et cherche à prévoir ce que produirait à notre époque un bouleversement social et politique. Livre curieux à tous les points de vue et qui pourrait s'appeler l'Ecole des peuples. (In-18, 3 fr. 50, Stock).

La *suppression de la vente de l'absinthe dans le canton de Genève* est décidée.

Manifestation franco-anglaise à Lille, où une musique militaire anglaise vient donner un concert.

A Yalta, vient de mourir Mme *Alexandrowna Luchmanof*, l'écrivain féministe la plus remarquable de la Russie. Elle collaborait au *Novoïé Vremia*.

L'Immigration aux Etats-Unis a atteint pour la dernière année: 1.100.735 de juillet 1905 à juin 1906. C'est le plus fort chiffre atteint jusqu'ici.

Le *meeting des canots-automobiles* à Monaco, montre les progrès rapides faits par cette nouvelle industrie en France et à l'étranger.

Le roi d'Italie rend à Athènes la visite que le roi de Grèce lui fit l'année dernière à Rome.

Le Cabinet hollandais de Meester, démissionnaire depuis le 9 février dernier reste au gouvernement, devant le refus de la droite de prendre la responsabilité du pouvoir. Seul, le ministre de la Guerre Staal

est remplacé par le général Van Rappard, mais le Cabinet maintient à son programme la réduction des charges militaires.

HISTOIRE

A l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, présentation de nombreuses photographies de fresques et de dessins représentant des mains humaines et des figures d'animaux, découverts dans les *cavernes pyrénéennes de Niaux* (Ariège) et *Gargas* (Htes-Pyrénées), par M. Cartailhac et l'abbé Breuil.

Les inondations causent *l'écroulement des ruines du fameux palais des Seldjoucides*, à Konia, dans l'Asie Mineure. C'est une grande perte pour l'archéologie.

M. Clermont-Ganneau a rendu compte à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, des *recherches archéologiques* faites par lui *dans l'île d'Eléphantine*, à la première cataracte du Nil, en face d'Assouan. Découverte de deux grandes statues en diorite de l'époque de Thoutmès III, d'un sanctuaire, avec une nécropole renfermant des béliers momifiés (le bélier était l'animal sacré), enfin une quantité de textes hiéroglyphiques, coptes, grecs, tracés sur des fragments de poterie et remontant au ve siècle avant notre ère.

Le 3 avril 1907 s'ouvre à Montpellier le 45e *congrès des Sociétés savantes*. M. Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon, lit une étude sur la chronique « du Roi Françoys, premier de ce nom » (1515-1542). Le commandant Espérandieu retrace les fouilles d'Alésia. L'abbé Requin fait une communication sur l'évêque de Gap, Laugier Sapor, emprisonné au château de Tarascon, de 1425 à 1427. M. Duffart, de Bordeaux, M. Bligny-Bondurand, etc., font également diverses communications intéressantes. M. Dujardin-Beaumetz, dans son discours de clôture, montre combien la science prépare l'esprit à la connaissance du beau, non seulement par la formation d'intelligences élevées par la recherche de la vérité, mais aussi par tous les moyens d'expression qu'il lui donne.

A 88 ans, est mort, le 4 avril 1907, le *colonel Stoffel*, ancien officier d'artillerie, qui joua un grand rôle dans les dernières années du Second Empire. Attaché militaire de France à Berlin, il exposait dans ses rapports envoyés avant la guerre la puissance menaçante de l'organisation de l'armée allemande. On n'en tint aucun compte malheureusement pour nous. Attaché pendant la guerre à l'état-major des maréchaux Lebœuf, puis Bazaine, il resta par la suite confiné dans des positions secondaires, car il était entouré de jalousies. Il se consacra ensuite à des travaux d'histoire et à la publication de divers rapports militaires dans lesquels il attaquait ses anciens chefs.

Victor Hugo, homme politique, où M. Camille Pelletan parle du rôle du grand poète dont la vie a été mêlée à toute l'histoire du siècle (Ollendorff).

L'Internationale. Documents et souvenirs (1864-1878), par James Guillaume. T. II contenant la Scission et la Fédération jurassienne, 1re période (Gr. in-8°, 6 fr. Cornély).

René Dussaud. *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (In-8°, ill., 7 fr. 50, Leroux).

Scènes curieuses et piquantes de la fin du règne de Louis XIV, à propos des honneurs extraordinaires rendus à l'ambassadeur du shah de Perse venu pour apporter des présents au roi de France, tel est le sujet traité dans: *Une Ambassade persane sous Louis XIV*, par Maurice Herbette (In-18, Perrin).

La paix est définitivement réta-

blie dans l'Amérique centrale entre le *Salvador* et le *Nicaragua.*

A 76 ans est mort, à Vienne, l'hébraïsant *Neubauer*, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et auteur de la *Géographie du Talmud*, véritable monument d'érudition.

Lord Cromer, après une carrière des plus brillantes, donne sa démission de gouverneur de l'Egypte, pour raison de santé. Il laisse l'Egypte dans un grand état de prospérité.

M. Léopold Delisle communique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un fragment de manuscrit, c'est le dernier cahier d'un exemplaire de la *Bible moralisée*, exécuté avec une grande richesse et contenant des enluminures et des médaillons d'une finesse incroyable et d'une conservation parfaite. L'original appartient à M. Pierpont Morgan, qui l'a prêté à M. Delisle.

Achille Biovès. *Gordon Pacha* (In-16, écu, cartes, 3 fr. 50, Fontemoing). Cette étude très documentée et d'un style clair, est surtout très suggestive et très vivante. On y voit que Gordon se constitua le champion de l'humanité et que rien ne l'arrêta dans sa croisade.

Les Principales Puissances du Monde au début du XX*e siècle*, suite de la belle collection: *La Terre et l'Homme* (l'Evolution de la Terre et de l'Homme, l'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique au début du XXe siècle). Synthèse des derniers travaux. (In-8°, 200 photo-gravures, 5 fr. Delagrave.)

C'est le champ tout entier de la course au plaisir dans *La Fête Impériale*, de Frédéric Loliée, suite des *Femmes du Second Empire*. Ouvrage intéressant et pailleté d'anecdotes piquantes (Juven).

Commandant G. Bagès. *Etude sur les Guerres d'Espagne*. (T. I, in-8°, 33 croquis, 5 fr. T. II, in-8°, 25 croquis, 4 fr. Lavauzelle.)

E. Rodocanacchi. *La Femme italienne à l'époque de la Renaissance*. Sa vie privée et mondaine, son influence sociale. La Femme, l'Italie, la Renaissance! Triple séduction et triple promesse, à laquelle ce livre ne faillit pas. Il serait difficile d'en exagérer l'intérêt vivant et pittoresque et quant à l'abondance de l'information puisée à toutes les sources, poèmes, contes, chroniques, mémoires, œuvres d'art, elle dépasse tout ce qu'on pouvait attendre. On sait d'ailleurs la place que, sous toutes ses formes, l'art a pu revendiquer dans la vie d'une femme de ce temps et de ce pays; la part qui lui revenait dans la formation de son esprit, dans le choix de ses vêtements et de ses parures, dans les fêtes qu'elle ordonnait et dont elle était la reine. Illustration somptuaire et documentaire, instructive et charmante. (In-4° avec 76 pl. hors texte, 30 fr. Hachette).

A Norfolk (Virginie), le président Roosevelt inaugure l'exposition du troisième centenaire de Jamestown, en *commémoration du premier établissement des colons anglais sur le sol américain.*

M. Hammer, ancien magistrat, ancien colonel et instructeur en chef de l'artillerie, ancien président de la Confédération helvétique en 1880, vient de mourir en Suisse.

Jean Haize. *Un mois en Espagne*. La conférence d'Algésiras, Tanger, Impressions de voyage. (In-16, illustré, 3 fr. Lebègue et Cie, Bruxelles.)

LITTÉRATURE

M. *André Theuriet*, de l'Académie Française, est mort à Bourg-la-Reine, le 23 avril 1907. C'était le chantre des arbres, des forêts, des

sentiers rustiques, des étangs, des prairies. Citons parmi ses principales œuvres : *Sauvageonne*, *Boisfleury*, *Contes de la Primevère*, *Villa Tranquille*, *Dans les Roses*, etc. N'étant pas encore bachelier, il se révéla déjà par une pièce de vers : *les Myosotis*. Employé pendant plusieurs années dans l'administration des domaines, il fut aussi maire de Bourg-la-Reine où s'écoulèrent les dernières années de sa vie.

Un comité se forme à Rouen, pour le *rachat de la maison natale de Corneille*. Celui-ci y naquit le 6 juin 1606, en devint propriétaire en 1639 et la vendit en 1683.

La Marjolaine, de Jacques Richepin, représentée à la Porte-St-Martin, renferme des passages éloquents et chaleureux. L'action se passe au commencement du XVIII[e] siècle. La villageoise Marjolaine vient à Paris, devient la maîtresse du régent, aime François, son fiancé, mais ce dernier qui conspire contre la royauté est enfermé à la Bastille et la Marjolaine meurt dans la tristesse.

A l'Odéon, dans *La Française*, M. Brieux estimant qu'au rebours de l'opinion qui court à l'étranger et de ce que, malheureusement, nos romanciers affirment trop souvent dans nos pièces et nos romans, la femme et la jeune fille en France ont beaucoup de qualités et de vertu. Cette comédie consolera de certaines œuvres où des auteurs, dans un but de vente, font un tableau par trop défavorable de nous-mêmes et faussent ainsi l'opinion des étrangers. *Les Goujons*, de M. Benières, qui complètent le spectacle, sont des plaideurs plumés par des avoués et exploités par les gens de loi.

Au Théâtre Antoine, représentation de *Timon d'Athènes*, un des premiers ouvrages de M. Fabre. Timon, d'abord riche et adulé, devient une victime de l'ingratitude humaine. Réformateur social, il favorise tour à tour l'aristocratie et la démocratie, puis, constatant que ses efforts sont vains, il se tue de dégoût. M. Gémier a merveilleusement monté la pièce.

Les Fêtes de Carthage, données au Théâtre Romain le 2 avril 1907, ont été exceptionnellement brillantes. On y représenta une tragédie de Charles Grandmougin, la « Mort de Carthage » et un poème dramatique de Mme Lucie Delarue-Mardrus, la « Prêtresse de Tânit ». Le golfe de Carthage, les ruines, la montagne aux Deux Cornes prêtaient à la scène un cadre légendaire et cette représentation datera parmi les spectacles de plein air.

Au Milieu des Hommes, d'Henri Roujon. Série de chapitres pleins d'idées, de faits, de commentaires sur les plus récentes actualités. (In-18, 3 fr. 50, Rueff.)

Legrand-Chabrier. *L'Amoureuse imprévue*. (In-18, 3 fr. 50, Sansot.) Ce roman est l'occasion de mille et une observations, imprévues elles aussi, qui révèlent inopinément combien la vie quotidienne, si banale d'apparence, est vraiment originale. C'est donc un conte d'amour... et d'humour. De voyage aussi, car le décor en est suisse : d'où pittoresques images gaies ou mélancoliques, selon l'humeur du ciel, selon l'humeur de l'héroïne.

Maurice Charvot. *Les Edelweiss*. Poésies avec préface du D[r] Romeo Manzoni. Ce sont des poésies de jeunesse d'un art de juvénile tendresse (Lapie à Lausanne).

Henri de Régnier. *La Peur de l'Amour* (In-18, 3 fr. 50, *Mercure de France*). L'hésitation maladive de certains jeunes êtres en face de la vie, état d'âme assez fréquent à notre époque, telle est la donnée sur laquelle l'auteur a écrit ce roman d'une psychologie pénétrante, émouvante, tendre et voluptueuse,

où passe, incarnant la vie et l'amour, une inoubliable figure de femme.

Edmond Lepelletier. *Paul Verlaine*. Sa vie, son œuvre. On trouvera dans ce livre un tableau précis et coloré de la littérature parnassienne à l'époque des débuts littéraires de Paul Verlaine, des épisodes biographiques se rattachant au Siège de Paris et à la Commune. Son procès en Belgique, affaire Rimbaud. L'ouvrage est rempli d'inédits du poète: des vers, des croquis londoniens pittoresques et amusants et une correspondance abondante. (In-8°, 7 fr. 50, *Mercure de France*.)

Chez Fontemoing. *Les Tragiques grecs*, traduction en vers français par Philippe Martinon. *Les Drames d'Eschyle*, contenant: l'Orestie, Agamemnon, Les Choephores, Les Euménides, Les Suppliantes, Les Sept contre Thèbes, Les Perses, Prométhée (In-8°, 6 fr.) *Les Drames d'Euripide:* Alceste, Hécube, Hippolyte. (In-8°, 2 fr. 50.)

Au Théâtre Molière, l'action de la *Maison à l'Envers*, de MM. Ferri-Pisani et Marcel, se passe chez les fous. Un médecin, amant d'une jeune femme mariée, n'hésite pas à faire enfermer le mari comme fou. Sa femme, qui lui rend visite, est étranglée par lui et le mari devient ensuite fou pour de bon. Au même théâtre, l'*Enfant gâtée*, de M. Alexandre Debray, nous prouve que les jeunes filles trop gâtées font de bien vilaines femmes.

Une des situations douloureuses créées par le divorce, le partage de l'enfant, tel est le sujet traité par la pièce de M. Gabriel Mourey, les *Deux Madame Delauze*, représentée au Théâtre Réjane. Après avoir bien fait pleurer les spectateurs, c'est encore sur des larmes que le spectacle se termine, mais ce sont des larmes de joie, car tout se termine bien.

A. Joannidis. *La Comédie-Française* 1906, avec une préface de Pierre Laugier. (In-8°, 7 fr. 50, Plon.)

Romain Rolland. *Jean Christophe IV*. La Révolte (In-18, 3 fr. 50, (Ollendorff). Certaines pages de la Révolte vont soulever de passionnantes polémiques: ce sont celles où Jean Christophe, qui est un musicien allemand, fait la cruelle satire de la musique allemande. L'autorité de M. Romain Rolland en matière musicale donne à ce volume un puissant attrait.

Pierre Lasserre. *Le Romantisme français*. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIXe siècle. (In-8°, 7 fr. 50, *Mercure de France*.)

Roman d'amour poignant d'Edouard Rod: *L'Ombre s'étend sur la Montagne*. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

Les Pierres de Lune, poésies douloureuses et tendres, vivantes et émues de René Fraudet. (Ollendorff.)

Léon Tolstoï. *Pourquoi ?* Nouvelles et récits. Traduction de Halpérine-Kaminski. (In-12, 3 fr. 50, Juven.)

Jean Vignaud. *La Terre ensorcelée*. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

Charles Baudelaire. Etude biographique de Crepet. (In-12, avec portraits, 3 fr. 50, Messein.)

Gustave Toudouze. *La Tradition d'amour*. Roman posthume. (In-18, 3 fr. 50, Flammarion.)

Jacques Labour. *Plus Haut*, décrit l'évolution d'un individu dénué d'instincts combatifs, et cependant hanté par le souci constant d'assigner à sa vie un plus haut emploi. Son héros lutte et parvient par sa seule droiture à remonter le flot des basses réalités et des défaillances générales et à utiliser enfin ses aptitudes d'être d'élite au mieux de ses tendances. (In-18, 3 fr. 50, Stock.)

Brillante reprise de *Marion Delorme*, de Victor Hugo, au Théâtre-Français.

L'Ambigu représente *Le P'tit Mitron*, drame de Henri Demesse.

M. Alfred Capus préside le *banquet annuel des étudiants* et prononce à cette occasion un intéressant discours.

ART

A l'Opéra-Comique, M. Haraucourt a transporté sur la scène la fable homérique de *Circé*, la magicienne, qui changeait les hommes en pourceaux. Jolie partition de MM. Hillemacher. « Le Point d'Argentan », de Henri Cain et Arthur Bernède, musique de Fourdrain, complète le spectacle.

Le 4 avril 1907, *inauguration du Salon des Pastellistes*. Envois de Bernard, Dagnan-Bouveret, Cornillier, Desvallières, Léandre, Abel Faivre, Thévenot, Gervex, etc., pour les portraits. Pour les paysages: Lhermitte, G. Guignard, Billotte, Guiraud de Scévola, Lévy-Dhurmer, Rivoire, etc.

Exposition des portraits français à la Bibliothèque nationale. Portraits de rois et personnages de la famille royale en couleur des miniaturistes français du XIIIe au XVIe siècle, et portraits au crayon du XVIe au XVIIe siècle.

Inauguration à Grasse le 13 avril 1907 du *monument élevé à Fragonard*, le grand peintre du XVIIIe siècle, émule de Watteau, de Greuze et de Chardin.

A l'occasion des *représentations de la troupe de l'Opéra de Monte-Carlo à Berlin*, l'empereur Guillaume reçoit à déjeuner les compositeurs français des œuvres représentées: MM. Massenet, Saint-Saëns, Grieg et Leroux et se montre particulièrement aimable envers eux.

E. Magnin. *L'Art et l'Hypnose*. Interprétation plastique d'œuvres littéraires et musicales (Gr. in-8°, grav. et pl. 20 fr. Alcan.)

Christian Cherfils. *Le canon de Turner*. Essai de synthèse. Critique des théories picturales de Ruskin. Thèses Néo-Ruskiniennes. (In-12 avec reproductions, 3 fr. 50, Messein.)

Le Origine della Pitturia Veneziana (1300-1500) de Lionello Venturi. Première histoire publiée de la peinture vénitienne. Puisée aux meilleures sources, cet ouvrage forme un volume de 420 pages avec 120 illustrations (30 fr. Seeber, Florence).

Inauguration au Grand-Palais: le 15 avril 1907, du *Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts* et le 30 avril 1907, du *Salon de la Société des Artistes Français*.

Le 21 avril 1907, est mort le graveur *Eugène Burney*, âgé de 62 ans. Il était élève de Ferdinand Gaillard qui renouvela l'art de la gravure au burin.

La Société Bach, très petite et modeste à ses débuts, a poursuivi cette année avec un succès toujours croissant la série de ses concerts, dirigés avec activité par M. Gustave Bret.

Etudes italiennes et de littérature étrangère. *Michel Ange*, Vittorio Alfieri, Métastase, Ugo Foscolo, Verdi, Carducci, Cervantes. (In-18, 3 fr. 50, Fontemoing.)

LA DIRECTION.



REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

Le Temps dans les *Notes biographiques* qu'il consacrait à Marcellin Berthelot lors de sa mort (*Berthelot*, 20 mars) rappelait ces paroles que l'illustre chimiste prononçait en 1901 à la grande cérémonie qui réunissait ses admirateurs à la Sorbonne : « De la connaissance plus profonde de l'univers et de la constitution physique et morale de l'homme résulte une nouvelle conception de la destinée humaine, dirigée par les notions fondamentales de la solidarité universelle, entre toutes les classes et toutes les nations. » Aussi M. Briand, ministre de l'Instruction publique, a-t-il pu dire que, selon ce grand athée, (*Discours prononcé aux obsèques nationales de Marcellin Berthelot*, 26 mars) : « Il n'y a pas seulement une science *positive*, exerçant ses investigations dans le monde des faits matériels ; il y aussi une science *idéale*, qui sans le concours d'une volonté particulière, extérieure aux phénomènes naturels, éclaire de sa lumière le monde moral. »

C'est ici ce que nous croyons. Oui, nous aussi nous sommes à notre manière des idéalistes et l'exemple moral que nous admirons, ce n'est pas la raison étroite, c'est *toute la raison*, c'est « *l'esprit de raison sublime* ». Ce n'est pas l'idéalisme métaphysique que combat F. Enriques (*Problème della scienza*, Zanichelli, Bologne) et qui reconduit infailliblement au point de départ de la connaissance, « c'est-à-dire à confondre les rêves, les apparences avec les faits réels. » C'est l'élargissement, l'élévation de la réalité, qu'une haute raison substitue « à l'exaltation de l'esprit qui se croit unique seigneur d'un monde d'illusion et veut en comprendre en lui-même » les lois d'objectivité. Et parce que, pour nous aussi, « le savoir est indépendant du sentiment », notre manière de voir, loin de rabaisser celui-ci ajoute à sa valeur, en le redressant hors d'une voie, celle de la recherche du vrai, où sa valeur ne peut être que bâtarde,

afin qu'il s'élance mieux et plus droit, et plus sûr, vers son ciel légitime : celui de l'humaine beauté et de l'humaine bonté. Voilà toute notre religion : l'action vers le mieux. C'est bien franchement une religion sans Dieu ; mais, *c'est ce qui fait sa noblesse :* elle accepte le réel ; elle accepte sa tâche sans se leurrer d'espoirs. C'est en quelque sorte la religion des forts.

Que les croyants eux-mêmes ne nous jettent pas trop violemment la pierre : les métaphysiciens les plus convaincus reconnaissent à l'heure présente que les anciens arguments de démonstration de l'existence de Dieu « *ne suffisent plus* ». Ainsi s'exprime Edouard le Roy (*Comment se pose le problème de Dieu*, *Revue de métaphysique et de morale*, mars), qui étudie les groupes classiques de preuves à cet usage. Preuves tirées du monde physique (celles qui prétendent *conclure à l'existence de Dieu par la nécessité d'un premier moteur immobile*) ; preuves tirées du monde moral (*celles qui se basent sur les aspirations innées vers le divin*). E. le Roy après avoir fait table rase des unes et des autres, s'apprête à muer sa critique en preuve positive ; mais, qu'est-ce qu'un problème qui renouvelle constamment sa solution, sinon un problème mal posé. On discute sur Dieu et on ne sait pas ce que c'est. On désigne ainsi la peronnification de mille conceptions différentes, une idée qui change avec les siècles à tel point qu'elle finit par désigner l'inverse de ce qu'elle exprima tout d'abord, ou à faire double emploi tantôt avec l'Univers, tantôt avec ce qui l'anime et tantôt avec le résultat de son activité, tout cela sans oublier qu'au commencement il n'y avait pas Dieu, mais les *dieux*, c'est-à-dire des personnifications mythiques des parties de la nature. Le plus souvent quand on veut déterminer Dieu, on crée un être de la démonstration qu'on en fait et ce n'est pas l'être, ni le principe que d'autres conçoivent. La plupart des conceptions que les hommes personnifient en Dieu, sont de toute évidence indémontables : il faut y croire ou n'y pas croire. Les fameuses preuves physiques et morales aboutissent à ceci: *Dieu c'est l'indémontrable qui sert à démontrer, Dieu c'est l'idéal qu'on voudrait espérer.* Il y a aussi le Dieu social, le Dieu des tabous et des châtiments qui a servi à gouverner les hommes primitifs. Il est douteux que le désir de justice soit inné dans l'âme au point, d'en constituer la preuve morale, de nos aspirations vers le divin. Au fond, on en revient toujours à l'origine historique du problème ; quand on invoque Dieu, c'est la Nature qu'on veut expliquer ; ensuite de quoi, dès qu'on acquiert la science de celle-ci, on renforce la démonstration en prouvant Dieu par la Nature.

Rien d'étonnant alors, à ce que l'idée de Dieu ainsi comprise évolue avec la science, puisque cette dernière évolue. Il semble aussi qu'il y ait un rapport d'analogie entre les deux transformations historiques du polythéisme au monothéisme et du pluralisme à l'unisme. Les théories nouvelles de la dissociation atomique, en effet, font disparaître « non seulement la dualité classique entre la matière et la force, dit Gustave le Bon, mais encore celle non moins classique entre la matière et l'éther » (*La lumière et les actions antagonistes des diverses parties du spectre*, *Revue Scientifique*, 9 mars). La conception n'est pas nouvelle, mais le mérite de Gustave le Bon est de lui avoir donné un commencement

de preuves expérimentales sérieuses dans son livre sur l'*Evolution de la Matière* dont le succès est universel et dont voici encore deux nouvelles traductions : espagnole de J.-G. Llana (José Ruiz, Madrid), anglaise de F. Legge (Walter Scott). Il est regrettable, nous l'avons dit précédemment, que cet ouvrage propage avec de remarquables points de vue, une hypothèse hasardeuse ; car, par ailleurs et notamment dans ses articles récents de la *Revue Scientifique*, que nous avons presque toujours mentionnés, l'auteur se fait remarquer par une science dont la méthode d'expérimentation est guidée vers une conception d'ensemble par un cerveau de premier ordre et dans tout ce qu'il dit, notamment sur la lumière et l'énergie, tant nous paraît d'intuition juste et de point de vue nouveau, sur un faux point de départ, que nous préférons attendre d'avoir la place pour en faire un commentaire profitable (1).

Pendant qu'en France, M. Gustave le Bon s'efforce de transformer les conceptions générales sur la matière, M. G. Stodel résume les propriétés générales des colloïdes et les faits d'expérimentation nouveaux sur la matière colloïdale. (*Nouvelles recherches sur les colloïdes*, *Revue Scientifique*, 23 mars). Ces propriétés générales ont donné lieu à des travaux sur le nombre approximatif des granules contenus dans les solutions colloïdales qu'ils caractérisent (Zsigmondy), les propriétés magnétiques du fer colloïdal qui, précipité par la gélatine produit des *aimants transparents*, la précipitabilité et la remise en suspension des colloïdes (Larguier des Bancels) intimement liés aux formes électriques des éléments en présence, l'adsorption des électrolytes par les colloïdes et des colloïdes entre eux. Dans son étude sur les liquides organiques et les éléments de la matière vivante considérés comme colloïdes, Stodel s'étend sur les travaux d'Icovesco relatifs précisément aux relations des signes électriques des substances colloïdales de l'organisme dans leurs influences réciproques. L'action des diastases entre dans la théorie générale qui éclaire positivement le problème de l'immunité et les applications diverses à la thérapeutique dont la pratique est loin d'être complète. Mais, dit l'auteur, tout l'ensemble des principaux problèmes biologiques se rattache d'une façon intime à la chimie des colloïdes. « En effet, il n'existe pas d'êtres vivants qui ne soient formés de colloïdes ; presque tous les corps qui interviennent dans les phénomènes de nutrition (diastases), ainsi que ceux qui sont produits pour la défense (anticorps), sont des colloïdes. Il est donc évident que l'analyse de toutes ces réactions dépend des progrès accomplis dans l'étude des colloïdes. Telle est l'idée générale qui a guidé tous les biologistes, qui les a dirigés sur ce genre d'étude. » Il faut ajouter que dans l'étude des colloïdes doit entrer l'action des cristalloïdes sur ces derniers et réciproquement, c'est de toute évidence.

Au sujet des applications thérapeutiques et précisément au sujet des métaux-ferments et des métaux colloïdaux, dans le dernier numéro de la *Revue Intellectuelle*, nous avons résumé notre opi-

(1) Même sujet : E. Yung, la Dissociation des atômes, *Semaine littéraire* (9 mars).

nion dans cet aphorisme : « Le normal est l'aliment, l'*anormal, remède ou poison* ». L'expérience seule peut déterminer ce qui de la science du médecin est susceptible de s'appliquer à l'art du guérisseur. Le guérisseur, sauf exception, ne peut être qu'un médecin. Le médecin doit être avant tout guérisseur. « La pratique c'est le but » écrit le professeur Bouchard. (Préface du *Précis de Pathologie interne* par MM. Nicolas (maladies infectieuses), Balthazard (nutrition, sang, tube digestif, péritoine, pancréas), Macaigne (cœur, poumons), Claude (foie, reins, capsules surrénales), Cestan et Verger (système nerveux), éditeur : Steinheil). Mais l'auteur ajoute aussitôt : « Sans la science, la pratique reste aveugle. » Ce remarquable ouvrage se recommande par une mise en valeur pondérée des points de vue récents de la biologie et dans la dernière partie même, le système nerveux n'apparaît plus, comme au temps de Charcot, un territoire fermé aux microbes. La réaction de la vie sur la vie, de l'organique sur l'organique, la lutte des unicellulaires, le corps humain considéré en même temps comme laboratoire et champ de lutte pour les infiniment petits comme pour ses propres éléments, tout cela nous est devenu familier, presque banal ! Que tout cela pourtant est loin des anciennes conceptions! Le livre même débute, sous la plume de M. Nicolas, par l'histoire des maladies parasitaires, qui depuis quelques années ont été reconnues dans un large domaine qu'on ne soupçonnait pas.

Giard avait défini le parasitisme organique dans cette phrase : « Lorsque les individualités substituées ou surajoutées constituent avec l'organisme primitif, un complexe non équilibré, on dit qu'il y a parasitisme. » Cette compréhension ne satisfait pas Christian Berck qui (*Définition et classification des associations parasitaires*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, fév.), dénomme parasitisme, non pas seulement la substitution d'individualités morphologiques normales, mais celles d'individualités quelconques, de telle sorte que le parasitisme peut être *neutre* et peut-être *bienfaisant*. En somme trois grandes classes : parasites indifférents, nocifs et convergents (1). C. Berck élargit le sens du parasitisme jusqu'à des cas de mimétisme qui ne s'y rapportent que très indirectement ; mais on pourrait aller plus loin encore et considérer que la substitution d'individualités étrangères n'est pas nécessaire au parasitisme, qu'il est l'état quasi normal des parties d'un organisme les unes pour les autres. N'avons-nous pas montré avec M. Manouélian, dans le dernier numéro de la *Revue Intellectuelle*, les cellules satellitaires des neurones se conduisant en macrophages à leur égard et donné dans les cas d'inanition, comme parasite suprême de l'organisme, le cerveau, grande plante intelligente aux ramifications nerveuses dans le terrain corporel.

Ce n'est pas seulement en France et de la part d'auteurs catho-

(1) Sur le parasitisme : P. VERDUN, *Précis de parasitologie humaine* (O. Doin); PEZOPOULOS et J. P. CARDAMATIS, le *Paludisme congénital*, *Archives de médecine des enfants* (janv.) ; H. B. WARD, *the Influence of parasitism on the host*, *Science* (8 fév.); *Les Entozoaires et les maladies infectieuses*, *Avenir Médical* (novembre) ; P. L. SIMOND, *Propagation de la fièvre jaune*, *Revista medico cirurgica do Brasil* (décembre), etc.

liques que la question des localisations étroites des facultés en diverses parties du cerveau subit des contestations. On se rappelle la polémique soulevée par le Dr Maric (contre la théorie de la localisation des facultés du langage dans une des circonvolutions frontales) et que nous avons en partie rapportée dans la *Revue Intellectuelle* de février, polémique où le Dr Grasset se fit le champion de Broca. L'ancienne conception de Bianchi et Flechsig adoptée également par Grasset, suivant laquelle le véritable siège de l'intelligence résiderait dans les lobes frontaux et préfrontaux, est sérieusement battue en brèche par le Dr C. Jakob de Buénos-Aires (la *Legenda de los lobulos frontales cerebrales como centros supremos psiquicos del hombre, Archivos de psiquiatra criminologia y ciencas afines*, 9 déc.), qui arrive aux mêmes conclusions que le Dr Sciamanna, lequel avait présenté au Congrès de psychologie de Rome un singe sans lobes préfontaux et cependant doué des facultés intelligentes ordinaires. Toutefois, à l'autopsie, on reconnut que l'ablation préfontale n'était pas complète. Depuis M. Polimanti a pratiqué des ablations totales et reconnues telles sur cinq macaques. Relatée par l'auteur dans un livre récent, (*Contributi alla filosofia ed all' Anatomia dei lobi frontali*, Rome), l'observation de ces sujets démontra qu'après guérison matérielle ils apparurent mentalement intacts. H. Piéron qui commente l'œuvre de Polimanti (*Revue scientifique*, 26 janv.), émet à son tour l'avis qu'il faut renoncer à considérer la mémoire, l'attention, l'imagination, l'intelligence comme des entités localisables. Et il conclut : « Certains spiritualistes s'en réjouiront, disant que la faillite des localisations prouve la nature immatérielle de la pensée, comme si de penser avec tout son cerveau, au lieu de penser avec une région délimitée, cela pouvait équivaloir à cette absurdité : penser sans cerveau ! Mais peu importe ; d'autres, spiritualistes, on le sait, tiennent aux localisations, et, vraiment, il n'y a pas à se préoccuper des conséquences que les métaphysiciens peuvent chercher à tirer des faits de la science. » La question en est là.

Localisée ou non dans ses fonctions, M. K. Pearson (*Biometrika*, octobre), établit qu'entre l'intelligence générale et les caractères physiques, notamment les dimensions de la tête, existent des corrélations, mais que ces corrélations sont trop faible pour qu'on puisse tirer des conclusions sérieuses des mensurations céphaliques. Cette sage réserve pourrait s'appliquer à la plupart des caractères et des manifestations de l'intellect, extérieurs à lui, notamment aux documents graphologiques. Vers la même époque, en effet, où M. Pearson publiait ses observations, M. Binet donnait les résultats d'une enquête expérimentale qu'il avait tentée sur la valeur de la graphologie et toute la presse s'en occupa en exagérant le sens de ses conclusions, qui, publiées depuis en un volume, chez l'éditeur Alcan, ont été en partie reproduites par les *Archives d'Anthropologie criminelle* (*les Révélations de l'écriture, d'après un contrôle scientifique*, 15 mars). M. Binet avait soumis à des experts, mélangées à celles d'honnêtes gens, des écritures de criminels tels que Vidal, le tueur de femmes, Eyraud, assassin de l'huissier Gouffé, Carron, parricide, Mme Gallié, empoisonneuse et différents criminels par cupidité. Seul M. Crépieux-Jamin, le plus remarquable des experts atteignit la proportion de 8 sur 11 en déterminations exactes. Pour

MM. Vié et Eloy qui viennent ensuite, la proportion fut de 5 sur 11, c'est-à-dire que le pur hasard n'aurait produit qu'un nombre d'erreurs plus élevé de 0,5. Mais ces expériences portaient sur la graphologie du sentiment, des précédentes faites sur celles de l'intelligence avait donné un pourcentage de 90 diagnostics justes au lieu de 73 dans la seconde, et pour le plus avisé des graphologues. Et M. Binet conclut que « la graphologie de l'intelligence est de beaucoup plus précise et plus sûre que celle de la moralité. » Mais il ne conclut pas contre l'ensemble de la graphologie.

Des points de vue nouveaux du transformisme

(Suite)

Le germe d'un cristal, d'une plante artificielle, tout aussi bien que la graine d'un végétal, l'œuf d'un animal, sont des éléments de croissance et tout en n'étant pas absolument de même nature, les uns et les autres se développent suivant les circonstances du milieu et suivant une loi commune. Seulement, le milieu pour un germe doué de possibilité de reproduction ce n'est pas seulement l'atmosphère ou la solution ambiante, c'est l'organisme producteur et dans la cellule ovulaire même comme dans la graine, il y a l'enveloppe protectrice et l'élément de développement microscopique, inaperçu, dont l'ensemble ovulaire constitue le milieu d'hérédité. Il en résulte que les organisations peuvent changer leur milieu de locomotion ou de nutrition sans changer sensiblement de milieu héréditaire, tandis qu'au contraire, accidentellement, leur milieu d'hérédité peut se modifier sensiblement sans changement d'ambiance, comme aussi le changement d'ambiance peut modifier le milieu héréditaire, soit insensiblement, soit très rapidement .Tout cela peut s'exprimer ainsi : *les variations spécifiques des germes de croissance ne sont pas en proportion des variations individuelles des organismes qui les portent* ou plus simplement l'*hérédité n'est pas en rapport constant avec la variation individuelle.* Ceci est indubitable et le mérite de Weismann est d'y avoir un des premiers profondément médité dans cette admirable chose qui s'appelle la *Durée de la Vie.* Le germe, l'organe ovulaire, l'organe ovulifère et la colonie ovulifère ne sont pas *en rapport exact* de développement.

Mieux encore, bien que ceci soit le fruit de mes réflexions personnelles et n'exprime qu'une persuasion, non seulement *les ca-*

ractères de variation ne sont pas nécessairement des caractères d'adaptation, mais, *il n'y a pas d'adaptation individuelle*, parce qu'il n'y a pas d'*adaptation sans sélection d'individus* et *quand un organe individuel s'adapte à une fonction momentanée ou persistante, l'adaptation est le résultat d'une sélection cellulaire dans l'organe*. Dans ce cas, la cellule représente l'individu et l'organe le milieu où s'opère la sélection. S'il en était autrement l'adaptation ne serait plus qu'une sorte de prodige, la proportion des fins aux causes, l'inexplicable. « Par exemple, dit Lamarck, si quelqu'une des herbes de la prairie est transportée dans un lieu élevé, sur une pelouse sèche, aride, pierreuse, très exposée aux vents et y peut germer, la plante qui pourra vivre dans ce lieu, s'y trouvant mal nourrie, et les individus qu'elle y produira continuant d'exister dans ces mauvaises circonstances, il en résultera une race véritablement différente, etc. » C'est tout le contraire d'une adaptation. Il y a variation pour le végétal transplanté comme il y a variation pour une plante artificielle qu'on fait passer d'une solution riche à une solution moins riche, mais il n'y a pas *adaptation*. L'adaptation commencera si la plante appauvrie arrive *à se mieux porter* en terrain pauvre et elle commencera pour l'individu par des variations et des sélections de ses cellules constituantes. Ces caractères d'adaptation individuelle ne seront d'ailleurs pas *fatalement en proportion de l'hérédité transmise*. C'est une sélection d'individus plantes qui produiront l'adaptation de l'espèce et cette adaptation de l'espèce ne sera pas en rapport *exact*, mais en analogie avec l'adaptation individuelle. En un mot pour que l'espèce se modifie, il faut que l'*œuf ou la graine soit touché ou que soient touchées les cellules dont ils proviennent*, et l'œuf, et les cellules dont il provient ne sont pas nécessairement *touchés comme* l'individu qui les porte, les protège et leur constitue un milieu de fixité, qui les défend en un mot, contre la variation brusque. Quand, malgré cette protection, l'œuf ou les cellules dont il provient sont *touchés*, il y a monstruosité, mutation et ce doit être le cas des œnothères de de Vriès. La fixité,d'ailleurs, n'est jamais qu'apparente. L'enfant ressemble aux parents, non complètement aux parents et la fixité ne peut et ne doit être qu'une variation très lente : c'est de simple bon sens.

Il y a certes beaucoup de vérité dans la manière de compréhension de l'assimilation fonctionnelle et de la transmission héréditaire, de la *Philosophie biologique* de le Dantec. Sans nul doute, les modifications de l'organisme ovulifère doivent retentir sur l'œuf, quelles qu'elles soient ; mais non pas toutes intensément, car l'œuf porte lui-même quelque chose qu'il protège contre le milieu de l'organisme, qui lui encore se protège contre l'ambiance. Il faut

surtout se bien garder de cette conception simpliste de l'hérédité qu'en pressant sur un homme comme sur un bouton, la pression s'imprime dans l'œuf et que la descendance en porte la marque. Ce n'est pas cela. Certainement si je fais un geste, il retentit dans Sirius et change la constitution du monde, mais Sirius ne répète pas mon geste. *L'œuf est toujours touché.* Il ne l'est pas en proportion, ni sous la forme de départ. Il n'est touché que par la répercussion des autres cellules de l'organisme sur le milieu commun. Mais ce milieu commun existe, et ce qu'il faut prendre de la compréhension de le Dantec au point de vue de l'hérédité, c'est l'action d'impression de caractères communs analogues de ce milieu à toutes les cellules, dont l'œuf, qui s'y développent, tant *au point de vue de la fixité* que de la variation.

Il faut voir le germe animal comme un élément de croissance par multiplication. Il se développe normalement suivant une même forme, parce que l'organisme qui le porte lui constitue un milieu très semblable au précédent. C'est pourquoi les enfants ressemblent si fortement aux parents.

Ce germe, de quelque façon qu'on le conçoive en son organisation chimique, est dans le milieu ovulaire qui le protège et que protège l'organisme. La plasticité remarquable des organismes inférieurs, des bactéries notamment, vient de ce qu'ils sont moins protégés contre la variation. D'ailleurs quelle que soit l'efficacité de la protection de l'organisme ovulifère pour le germe de sa descendance, celui-ci ne résiste pas aux causes accidentelles et c'est l'origine des mutations soudaines et des monstruosités. Mais celles-ci n'ont pas la signification qu'on a voulu leur donner et c'est une véritable folie de snobisme qui a porté certains naturalistes à faire table rase de tout Lamarck et de tout Darwin, pour mettre de Vriès à la place, à propos de mutation d'organismes aussi plastiques que ceux des végétaux, dont la graine provient d'une longue filiation cellulaire, beaucoup plus facile à influencer sur son parcours que l'œuf des animaux.

La fixité d'ailleurs est inexistante. Il n'y a rien de fixe dans l'univers. Ce que nous désignons par le mot fixité veut bien évidemment dire immobilité ; mais dans l'idée biologique, cela ne signifie que l'analogie très grande. L'idée de fixité absolue est absurde. L'enfant ressemble aux parents. Il ne leur ressemble pas *absolument :* donc l'espèce change. Si elle ne change pas en huit jours, elle doit changer en cinq, dix, vingt millions d'années d'accumulations de différences insensibles chacune. Ce qui serait impossible à démontrer, toute réflexion faite, ce n'est pas la possibilité de variation, c'est la possibilité de non changement et il faut toute une éduca-

tion préconçue pour en douter même une seconde, car cela saute aux yeux.

La variation est donc la loi de nature. Ceci, c'est bien Lamarck, Darwin, Haeckel qui l'ont établi et fait admettre dans le sens moderne, Jordan, de Vriès, Burbanck, etc., n'ont fait qu'apporter des observations nouvelles à l'appui du transformisme. Au point de vue philosophique, ils n'ajoutent rien de nouveau qui soit soutenable. Ce sont des expérimentateurs du darwinisme. Le point de vue à envisager serait plutôt ailleurs.

Si la variation est la loi de nature et se démontre d'elle-même que viennent faire dans le transformisme, l'adaptation et la sélection ? Si ces phénomènes ne sont pas causes de la variation, comme deux ou trois expériences de plasmogénie raisonnées sont susceptibles de le faire ressortir, que sont-ils? On peut répondre avec l'immortel Darwin : *la sélection est le moyen que la nature emploie pour adapter l'espèce au milieu ?* Mais, alors qu'est-ce que l'adaptation. Je crois qu'il n'y aurait pas de témérité à répondre dans l'état actuel : c'est un *phénomène de fixation*, étant donné que la variation est la loi générale. (*Ce n'est pas un phénomène de fixité.*)

La sélection ,en effet, de plus en plus rigoureuse, doit par rapport à un même milieu, concourir à un *type d'adaptation*, après des oscillations diverses, de plus en plus rigoureusement semblable à lui-même. Cela explique le nombre restreint des espèces actuelles. Cela explique aussi comment les enfants arrivent à ressembler aux parents d'une manière quasi miraculeuse (en transportant le point de vue dans le domaine de la chimie cellulaire). Cela explique l'étonnante résistance à la variation des ovules d'espèces supérieures comparativement à la plasticité des organismes inférieurs et même des plantes. Cela pourrait expliquer aussi peut-être comment de la karyokinèse minérale de Herrera et de Leduc, toute physique, s'est dégagée par sélection des organismes primordiaux, la fixation chimique de plus en plus rigoureuse des types à reproduction monocellulaire par dédoublement en parties de plus en plus semblables.

En un mot, ce n'est pas la variation que la nature a eu la difficulté de réaliser au début de la vie : c'est la fixité. C'est par l'adaptation et au moyen de la sélection que la nature au contraire a pu le faire et a pu produire des espèces supérieures ou des éléments cellulaires et multicellulaires pour lesquels la difficulté n'est plus rester fixe, mais au contraire de varier, de s'adapter à nouveau, bien pourtant que la variation soit d'une manière générale, la seule possibilité que le bon sens puisse admettre, pour

toutes les catégories de choses vivantes ou non : c'est une question de degrés. Et le point de vue transporté dans la chimie peut aider à la compréhension du petit nombre d'espèces chimiques. Les substances sont des fixations sélectives d'éléments primordialement hétérogènes. Ce ne sont pas des organismes : ce sont des organisations.

LUC JANVILLE.





REVUE SOCIOLOGIQUE

PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

Il n'est pas un homme qui ne soit susceptible d'aller en prison ou d'être guillotiné, fût-il le plus puissant de l'Europe ou le plus honnête de la Terre, parce qu'il n'y a pas un homme qui soit susceptible d'échapper complètement aux fluctuations qui érigent le défenseur de la société de la veille en ennemi de la société de demain, qui font du riche un pauvre, de l'être placide un passionnel et, qu'en définitive, nul n'est à l'abri d'une erreur judiciaire ou d'un abcès au cerveau. Alors, quand on dit que la société a le droit de se défendre, il faut comprendre que la société a le droit tout d'abord de défendre ceux qui en font partie. Nul ne peut sans manquer de sang-froid ou d'intelligence, prêter la main à une loi coercitive et ne pas se dire : « C'est peut-être à moi que la société l'appliquera. » Les révolutionnaires de la guillotine furent plus d'un guillotinés et les députés du 2 décembre connurent les prisons qu'ils avaient refusé d'améliorer. Je n'aurai pas de fausse sensiblerie. Pour un homme conscient, la peine de mort n'est pas un supplice plus dur que la réclusion ou les travaux forcés. Je constate seulement que lors de l'affaire Soleillant, si l'on en excepte, il faut le dire bien haut, les journaux anarchistes et socialistes, et je le dis en dehors de toute affection ou aversion politique, la grande majorité de la presse française a joué vis-à-vis du public, un rôle navrant. Je n'y reviendrai pas, autrement que pour exprimer l'idée du *Cosmos* catholique, (*la Contagion du meurtre par la presse*) :

que pour augmenter son tirage et satisfaire la badauderie qu'elle devrait éduquer, une partie de la presse *propage sciemment et constamment le meurtre* pour lequel elle demande ensuite des châtiments qui menaçent la collectivité ; avec les *Temps nouveaux* anarchistes (André Girard, *le Châtiment du Crime devant la Raison*, 23 fév., 2 mars), qu'il y a décidément, parmi les gens « qui prétendent à la direction intellectuelle et morale des masses » trop d' « attardés, à mentalité de canaques », « cannibales exaspérés » et « hurleurs à la mort », à moins qu'ils ne soient de vulgaires moutons de Panurge ou tout simplement des fumistes. C'est, à la suite de la crise Soleillant que M. Paul le Rouge et A. Garnier ont traduit sans doute le curieux ouvrage d'Edward Carpenter (*Prisons*, *Police et Châtiments*, Schleicher frères) qui élève la question des pénalités à une saine appréciation. Que certains scientifiques, ainsi que le rappelle A. Girard, comme M. Pierre Baudin, en soient au point de vue utilitaire à la conception sociale de l'intimidation ou comme M. Gautier retarde jusqu'à celle de la vengeance, cela démontre bien que la mentalité morale des hommes n'est pas nécessairement en rapport avec la croyance. Il ne s'agit même pas de savoir si leurs systèmes sont légitimes, mais réalisent le but qu'ils se proposent. Je dis non. La basse mentalité passionnelle qu'on développe, en raisonnant passionnellement le crime, sous prétexte de justice, fait éclore le crime, et au point de vue de l'intimidation voici ce que dit E. Carpenter :

« Dans ce système, il faut effrayer le criminel, il faut le terroriser pour que celui qui est allé une fois en prison ne veuille pas y retourner et pour que les autres n'y veuillent jamais venir : ainsi la société sera protégée contre ses fils rebelles ! C'est une théorie moins théologique et plus positive que celle de la vengeance. On ne peut pas dire que l'intimidation soit inutile. L'affirmation serait exagérée. Il est probable que la crainte — crainte de la potence, du fouet, de la prison ou du stigmate social qu'elle imprime — éloigne du crime un certain nombre de gens. Mais pas tant que cela : dans bien des cas elle ne fait que les rendre plus attentifs à ne pas se laisser prendre. Il est vraiment remarquable de voir combien certains criminologistes attribuent peu d'effet à la sévérité. Le Révérend W.-D. Morrisson, à qui sa qualité d'aumônier de prison donne une grande expérience s'exprime ainsi : « John Bright a dit un jour : « La force n'est pas un remède » et, en ce qui concerne la population criminelle, cette remarque est vraie à la lettre. La force sous forme de châtiment, quelque sévère que vous le fassiez, n'empêchera pas le crime. Si l'histoire du droit pénal nous apprend quelque chose, c'est que la sévérité n'empêche pas le crime. » Tout en reconnaissant que la peur retient une certaine proportion d'individus d'enfreindre les lois, il ne faut pas oublier l'indignité du mobile auquel ils obéissent. La crainte peut donner à quelqu'un l'apparence de la respectabilité, mais n'en fait jamais un bon citoyen. Il peut être quelquefois nécessaire de faire usage de l'intimidation, mais sans oublier que c'est mettre en œuvre le plus bas, le plus regrettable des mobiles. La crainte ne peut atteindre les causes profondes du crime et nous n'aurons rien fait tant que nous ne les atteindrons pas. Tout le monde a lu le récit du vagabondage au temps d'Elisabeth et les effroyables pénalités (la marque, le fouet, la potence) qu'on

tentait en vain de lui opposer. Nous sommes aujourd'hui véritablement stupéfaits à la pensée que les autorités aient pu croire que ces peines seraient d'une efficacité quelconque. »

Evidemment, l'indignation outrée des quotidiens dans l'affaire Soleillant n'a pas empêché le crime analogue de Montrouge, où se vit une nouvelle brute ou quelque fou nouveau assassiner une fillette après s'être assouvi sur elle. La raison en est que ceux sur qui portent un raisonnement, une intimidation n'assassinent pas en des conditions aussi monstrueuses et que ceux qui le font ne sont pas arrêtés par la crainte, mais en revanche, obéissent à l'impulsion suggératrice de l'ébranlement passionnel des masses. La crainte ajoute à la folie sadique. Et cela ne veut pas dire qu'il faille passer les crimes ignominieux sous silence, mais qu'il y aurait quelque pudeur à ne pas faire servir trop cyniquement la publicité de tels méfaits à leur culture, dans un but mercantile ou dans le but de diversions politiques destinés à faire échec à des projets d'impôts sur le revenu, par exemple ; car il y a actuellement à Paris, grâce à certains journaux, des êtres candides qui établissent sincèrement des relations entre les projets des *satyres*, des *apaches*, et les projets de M. Caillaux, en un mot, dont les oreilles tintent des suggérations de la presse comme d'un discours de Jaurès parodié par Lucien Rolland :

Apache! Impôt! Caillaux! Soleillant! C. G. T.!
La Révolution! La grève! Le Simoun!
Satyre! Crime affreux! Syndicats ouvriers!
La France! Badaboum! La Patrie! Zim, boum, boum!

Le projet d'impôt sur le revenu élaboré par M. Caillaux, ministre des Finances, a subi une très vive opposition de la part d'un grand nombre de journaux quotidiens, plus spécialement, hors des organes nettement droitiers ou centraux, de la part du *Matin* (*février*, *mars*, *avril*, *mai*). Au hasard, on peut en choisir le très bref et très clair résumé en différents organes, par exemple, sans commentaire aucun, dans le *Moniteur des Travaux publics* (l'*Impôt sur le Revenu*, 10 fév.). Le point de vue Caillaux consiste dans la juxtaposition d'impôts réels sur toutes les catégories de revenus et d'un impôt personnel global, basé sur l'ensemble du revenu, au lieu des anciennes contributions. Revenus des capitaux immobiliers ou mobiliers : 4 0/0 ; revenus industriels et commerciaux : 3,50 0/0 ; revenus du travail : 3 0/0, tels sont les taxes d'impôts sur les revenus. Elles doivent être évaluées suivant le mode le mieux approprié à chaque matière imposable et combinée de manière à amener un dégrèvement au profit des petits propriétaires. Les revenus industriels et commerciaux appréciés par le fisc, le contribuable n'est tenu à montrer ses livres que s'il conteste. Les revenus du travail profitent d'une large exemption à la base, suivant la population des communes entre 1.250 et 2.500 francs. La rente est taxée sans déclaration à raison des arrérages que recueillent les rentiers. L'impôt global, sur l'ensemble du revenu, n'atteint que les possesseurs de plus de 5.000 francs de revenu (de

0 fr. 20 à 4 0/0), déclaration obligatoire, toujours acceptée sauf preuve d'inexactitude, mais l'administration étend son contrôle sur les banques et sociétés de crédit et prévoit des amendes pour la fraude. De ce projet je ne ferai pas de commentaire personnel. Tout projet d'impôt sur le revenu a pour but de substituer la taxe de la richesse réelle à celle des apparences de richesse. Celui de M. Caillaux est sympathique au parti radical, et n'effraie ni toute la production, ni tout le commerce. *Le Radical* (Cyrano, l'*Impôt sur le Revenu*, 11 fév.) rappelle que des modérés comme M. Boulanger, président de la Cour des Comptes, ont tenu pour monstrueuse la perpétuité du système actuel, que d'autres, comme M. Georges Cochery, ancien ministre des Finances, se montrent nettement partisans de l'imposition des revenus. Mais la plus grande part de la presse modérée ou réactionnaire est nettement hostile à toute novation financière : « Rarement, en effet, on avait vu, même du temps du ministère Bourgeois, un projet de substitution d'impôt sur le revenu aux quatre vieilles contributions directes, accueilli avec l'explosion de fureur qui a salué le projet de M. Caillaux. Le *Temps*, la *Liberté*, le *Journal des Débats* jettent feu et flammes ; les journaux catholiques comparent l' « expropriation » dont le projet menace la classe capitaliste à l' « expropriation » des biens d'églises. » (Gustave Rouanet, *Jusqu'au bout*, l'*Humanité*, 17 fév.). Rouanet en conclut que les grandes lignes du système sont excellentes, qu'elles ne déchaîneraient pas sans cela une opposition aussi irréductible. Il y a en effet des journaux comme le *Matin* déjà cité, l'*Echo de Paris* (7 fév.), lequel accuse le projet de mainmise sur le capital, d'ingérence de l'État dans les affaires financières, qui prévoient les pires catastrophes. Toutefois, nous croyons que ceux-ci exagèrent et dans la note pessimiste, (car, l'impôt sur le revenu, fût-il pour la nation le plus grand des bienfaits, il n'en soulèverait pas moins d'ardentes polémiques et nulle réforme ne s'est conquise sans lutte), l'opinion de M. Lockroy (*les Revenus et l'impôt*, *Dépêche de Toulouse*, 2 mars), me paraît assez justifiée par la connaissance des hommes. Lockroy est partisan de l'impôt sur le revenu. Il en prévoit non l'impossibilité, mais la difficulté : Au fond, dit-il, « c'est toujours la classe pauvre qui se trouve supporter la plus forte part des impôts. Les propriétaires se déchargent de leurs obligations envers l'État sur les locataires ; les marchands sur les consommateurs, etc. A peine l'équité a-t-elle été introduite dans la loi qu'elle est détruite dans la pratique et totalement méconnue dans les faits. » Dans ma récente étude sur la *Politique Intellectuelle*, je disais qu'il n'y avait pas une seule réforme soi-disant révolutionnaire de la troisième République qui n'ait profité à la partie de la classe possédante qui se croit souvent la plus lésée par le régime républicain, au détriment de ceux à qui sont destinées les réformes. « Dans la commune de l'Oise, prise par M. Caillaux pour lieu d'expérience fiscale, en 1850, la partie haute du territoire communal était prospère et la partie basse était misérable. En 1907, c'est le contraire : la partie haute est misérable et la partie basse se trouve en pleine prospérité. Si la richesse se déplace, l'impôt ne doit-il pas changer ? » Alors, détaxe des uns et surtaxe des autres. Ce qui doit se produire peut

s'évoquer par le souvenir de l'amendement Lemaigne en 1904. A cette époque des départements payaient à l'Etat moins qu'ils ne devaient ; d'autres plus. Il s'agissait de remettre les choses en ordre. La loi fut votée. « Mais qu'arriva-t-il ? C'est que les départements détaxés ne montrèrent aucune reconnaissance et que les départements surtaxés se mirent à crier — qu'on me passe l'expression — comme des putois. Finalement, on détaxa tout le monde, mais il en coûta beaucoup de millions au Trésor public. » « Ce précédent, conclut M. Lockroy, m'inquiète pour l'avenir. Si je l'ai rappelé, ce n'est pas, cependant, que j'éprouve des craintes pour le sort de la réforme. C'est seulement pour montrer combien est difficile la tâche entreprise et combien les meilleures intentions sont parfois difficilement réalisables. » De toutes les objections faites contre le projet Caillaux autour duquel vont se livrer d'épiques batailles, ce sont peut-être là les plus sérieuses de toutes ; car, tant n'est pas de faire des réformes que de les faire accepter, quand elles sont d'ailleurs acceptables.

L'inertie aux idées nouvelles, l'indifférence au bien général entrent pour une part aussi grande que la mauvaise volonté dans l'inefficacité des réformes. Dans le très remarquable ouvrage extrait de son rapport sur le budget de la guerre pour 1907 (*Considérations générales sur l'organisation de l'armée* (1), Lavauzelle), où il étudie le moyen de donner à notre armée présente son maximum de valeur morale et technique, M. Messimy rapporte une anecdote typique. Sous l'influence de l'esprit démocratique, quand, dans les casernes, on a pu disposer d'une place suffisante, on a crée des *salles de récréation et de jeux*. Mais, les chefs de corps, certains du moins, n'ont pas tenté l'innovation d'une manière bien convaincue. « Un général visitait un jour une caserne à l'improviste. Dans l'agitation causée par cette visite inopinée qui ne voulait déranger personne, on envoya des hommes « occuper la salle de jeux ». Le général les vit et s'arrêta ; deux d'entre eux assis face à face, contemplaient avec intérêt un damier sur lequel des pions noirs et blancs gisaient épars. Invités à continuer leur partie, les deux soldats ne parurent pas empressés. Bref, après un instant de gêne, il fallut s'expliquer.

« Le sergent, dit l'un des deux joueurs, nous a mis là, en nous disant que nous étions *de damier*. »

Voilà donc comment une innovation pour la satisfaction d'une collectivité peut aboutir à cet effet imprévu, c'est qu'à la caserne on soit « aujourd'hui *de damier*, dit Messimy, comme on y est de *pommes de terre*, de *garde* ou de *corvée de quartier*. » A tort ou à raison, il y a un certain nombre de gens qui reconnaissent la supériorité de l'impôt sur le revenu, en théorie, mais, ils en redoutent la pratique ; ils ne veulent pas être *de damier* et ce ne sont pas les journaux financiers (ils le sont presque tous) qui les rassurent. Il y a dans tout cela un peu de comédie.

---

(1) Complémentaires récents : G. Bourniols, Suppression des Conseils de Guerre (Pédone) ; général André, Cinq ans de Ministère (Michaud).

L'Incroyance et les Raisons du Cœur

Le cœur a ses raisons, c'est l'évidence, mais le cœur du croyant n'a pas le privilège d'avoir seul ses raisons. Celui du libre-penseur, de l'athée aussi a les siennes. L'un veut sauver les hommes en l'au-delà ; l'autre ici-bas. Pour l'un et pour l'autre, les raisons du sentiment peuvent être nobles ou peuvent être belles, cela ne prouve pas qu'elles soient justes et le fait d'avoir eu comme l'Eliot de E. Schneider, dans les *Raisons du cœur* (1), un professeur aux points de vue étroits ou comme le *Bénoni* d'André Billy (2), qui débute par une éducation religieuse, un maître de théologie peu sympathique, ne prouve rien contre la Science et rien contre la Religion. L'auteur de la première œuvre et son héros sont deux mystiques. Ils ne sont pas plus, pour moi, de *plats* mystiques que je ne dois être pour eux un *grossier* positiviste. Ils sont mystiques, parce qu'ils prennent l'exaltation de sentiments qui leur furent inculqués pour critérium dans la recherche du vrai, je suis rationaliste parce que je n'admets dans la recherche du vrai que la puissance raison et que je réserve le sentiment à la relativité des points de vue où le sentiment est une solution. J'ai rêvé souvent devant les étoiles et d'autres hommes avant moi rêvèrent devant elles et dans l'exaltation des raisons du cœur, ils les appelèrent *dieux*. Les raisons de l'expérience humaine ont déterminé les raisons de mon intelligence. J'ai pensé : « Les premiers hommes ont vu les étoiles comme des dieux dans la raison de leur cœur et je sais que, pourtant, les étoiles sont des soleils comme le soleil qui nous éclaire. » Cela ne change pas la beauté du firmament, ni les regards de nos yeux vers les astres ; mais, les étoiles n'ont rien de divin devant mon intelligence et je suis athée pour la croyance antique : « Etoiles, vous n'êtes pas dieux, mais vous brillez sur la route humaine, comme les regards des dieux, rêvés des hommes. Je ne crois qu'en votre beauté. » Ainsi vous pouvez briser le dernier dieu qui n'est qu'un dernier symbole dont le sens même échappe à la croyance, rien ne sera changé de l'Univers et de l'impression qu'il fait aux hommes, rien ne sera changé des réalités qu'il incarne. Il y aura autant de poésie dans le monde et autant de poètes sous le

(1) E. Schneider. — Les Raisons du cœur, vol. in-12, 3 fr. 50 (Sansot).
(2) A. Billy. — Benoni, roman de mœurs d'église, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Sansot).

ciel ; mais, il y aura moins d'hypocrisie, moins d'inconscience à spéculer sur l'ignorance ou la bonne foi de la part la meilleure de l'humanité, celle des Benoni, parce qu'elle en est la plus candide. Voici pour l'Athée des raisons du cœur.

Pour peu qu'on aie vécu en des milieux divers, hors, par conséquent d'un traditionalisme unique, on s'aperçoit bien vite que les variétés morales sont indépendantes des croyances. Le fond des individus est même : la forme de la compréhension n'est qu'une teinte. Grattez le mystique, c'est comme pour l'impie : l'homme transparaît sous la couche de mentalité éducative. Les vertus et les tares n'ont que leurs nuances qui changent avec les endroits. Tant qu'il n'écoute que les raisons du cœur pour juger de la vérité, suivant la puissante expression de L. Lefèvre: « L'homme est ce qu'on en fait : il veut être ensuite ce qu'on en a fait. » Quand M. Schneider se crée l'illusion que ceux qui ne croient pas le font par vanité, il prête à sa conviction un motif puéril, car il est des incroyants douloureux, si par contre, il en est qui n'ont pas souffert du doute jusqu'aux moelles, et par un heureux entraînement éducatif, furent préservés des faux espoirs et des craintes chimériques. Il serait effroyablement criminel d'ajouter consciemment la crainte de l'enfer aux affres de la mort de gens qu'on aime, pour permettre à un pouvoir humain de les gouverner sous le prétexte Dieu et je me tiendrais pour inférieur à la dernière brute de la terre, si j'enseignais à quelqu'un des miens la peur de l'enfer; les raisons bien sincères de mon cœur me feraient un impérieux devoir, si j'avais des enfants, de les soustraire à une telle croyance. Je ne me crois pourtant pas le droit de juger ceux qui en agissent autrement aussi sévèrement que je ne le ferais pour moi-même, et cela montre bien à quelles divergences peuvent aboutir les sentiments chez les gens de croyances différentes et d'égale moralité. L'inutilité de la croyance systématique au point de vue de l'élévation et du bonheur ne se discute plus. Les forces religieuses n'ont qu'un but de gouvernement et presque toutes, constituées à l'origine par des tendances de libération, ont endiguées celles-ci par l'autoritarisme avant de les transformer en élément d'oppression. C'est que la religiosité est parmi les raisons du cœur celle qui l'illusionne le plus facilement sur les motifs, et plus souvent elle résulte d'un mode d'ignorance qui fait servir l'altruisme de quelques résignés à l'égoïsme de quelques ambitieux.

Franchement, je le dis sans passion, je ne puis concevoir par quelles arguties, quelles suggérations, des gens (il y en a) qui portent l'amour et la charité dans le cœur, qui croient à la vérité de la parole évangélique, peuvent ne pas se rendre compte de la for-

midable évidence du rôle néfaste que leur attribue, l'organisation théocratique de l'Eglise, dans la société contemporaine.

La plupart des défections qui se produisent dans le clergé, ne sont pourtant pas, ainsi que nous l'apprend l'ex-abbé A. Houtin dans son remarquable ouvrage récent, la *Crise du clergé* (1), le fait d'une évolution morale, mais, d'une évolution scientifique qui fait échec aux débiles raisons du cœur. Recruté depuis la Révolution, dans la classe pauvre, le clergé catholique subit une éducation qui le rend très inférieur en connaissances générales aux laïques comme aux protestants :

« La crainte de donner des idées hétérodoxes se renforce encore chez les professeurs des séminaires catholiques par la pensée que, si leurs élèves étaient savants, ils pourraient, au lieu d'embrasser l'état ecclésiastique, se tourner vers une autre carrière. C'est pour ce motif que dans beaucoup de séminaires, au dix-neuvième siècle, des évêques ont empêché la plupart des étudiants de se préparer au baccalauréat. Seuls, prenaient leurs diplômes quelques jeunes gens intelligents que l'administration diocésaine destinait au professorat. Dans certains petits séminaires également, on refusait d'enseigner les langues vivantes, de peur d'ouvrir un débouché vers le commerce à ceux qui seraient tentés d'être infidèles à leur vocation.

« Ce système d'obscurantisme resta en vigueur dans quelques diocèses jusqu'au commencement du vingtième siècle. L'évêque de Nevers, Mgr Lelong, mort en 1903, le maintient particulièrement de son mieux, et il en avouait ingénuement le motif : ne point perdre d'élève du sanctuaire.

« Vous auriez un moyen plus sûr de les conserver », lui fit dire un jour un de ses jeunes collègues libéraux, « ce serait de leur cre-« ver un œil. »

« C'est ainsi que dans une époque où se découvre de plus en plus le système du monde, tandis que la raison se développe et progresse singulièrement, les jeunes clercs sont encore strictement élevés dans les conceptions du dix-septième siècle. On écarte d'eux les idées nouvelles. Une consigne rigoureuse leur défend de lire les « mauvais » livres.

« Ils croient, sur la parole de leurs maîtres, que les penseurs modernes sont des esprits faux et vicieux. Les objections de la raison leur sont représentées, soit comme des tentations du démon, soit comme des inclinations d'instincts dépravés. On les en-

---

(1) A. Houtin. — La Crise du Clergé, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (E. Nourry), Complémentaires récents : H. Lorrieux, l'Autorité des Evangiles (Nourry) ; G. Goyau, Autour du catholicisme social (Perrin).

traîne dans un système de suggestion éprouvé depuis des siècles. Ils font héroïquement le vœu de se consacrer tout entiers et pour toute leur vie à une société qu'ils croient établie de Dieu lui-même, pour la pratique de toute sainteté, pour la connaissance de toute vérité. Cette société pensera pour eux, ils n'auront qu'à répéter ce qu'elle enseigne.

« Quelles absurdités on a pu leur faire accepter dans un siècle éclairé, par quels moyens on les a illusionnés sur des points fort clairs, il est facile de le voir dans de récentes études d'histoire. Des contes qui font rire un enfant moderne, un enfant dont le bon sens n'a pas été faussé par une éducation spéciale, sont encore acceptés par des prêtres intelligents. »

C'est un ancien prêtre qui parle.

Mais quand de tels ministres d'église peuvent, sincères avec eux-mêmes, malgré la suggestion constante qu'on leur impose pour les empêcher de penser, se rendre compte de la puérilité des erreurs qui leur furent données pour divines, oh! alors, nous pourrions le redire ici-même où nous avons reçu à plus d'une reprise des confidences de prêtres, mais écoutons plutôt M. A. Meissan dont l'auteur de la *Crise du clergé* cite les idées en appendice de son œuvre. Il s'agit du prêtre qui peut se livrer aux mêmes études que le commun des hommes.

« Le premier effet qu'il en éprouve est un bouleversement profond. Quand l'évidence est contraire à sa croyance antécédente, elle a beau lui crever les yeux, qu'il répète encore : « Non, « ce n'est pas possible ! » J'ai passé par là, et, dans mes tortures intellectuelles, j'avais déjà touché du doigt l'erreur du christianisme, que j'en étais encore à m'avouer seulement des doutes. A bout d'arguments théologiques, dont l'inanité m'était devenue trop manifeste, je me raccrochais à des raisonnements, tel que celui-ci: « Si la vérité n'est pas chez nous, elle n'est nulle part ici-bas. Dieu ne peut avoir abandonné ainsi l'humanité sans lumière. »

« Un reste d'habitude de foi en la révélation me faisait estimer cette privation impossible pour tous les hommes. Et pourtant, je l'avais longtemps admise, sans en être révolté, pour tous les peuples en dehors du judaïsme avant Jésus-Christ, en dehors de l'Eglise depuis lui, c'est-à-dire l'immense majorité des hommes. Pourquoi regarder comme impossible, à l'égard de tous, ce qu'on admet à l'égard du plus grand nombre ?

« Si pauvres que semblent de pareils obstacles, je garantis par expérience qu'il faut bien des recherches et bien des réflexions pour en triompher. Une preuve, une évidence, ne suffisent pas. Elles font tout au plus l'effet du premier boulet qui frappe un rempart. Il en

faut des centaines, des milliers d'autres pour ouvrir la place. »

Et cela se comprend. La vie de l'homme, celle qu'il peut aimer et regretter, c'est son passé. Il ne peut que désirer l'avenir. La croyance est dans sa vie profondément unie aux joies, aux douleurs, aux espoirs qu'il a connus. Quand elle meurt, il lui semble que c'est sa vie toute entière qui s'en va. Jusqu'à ce qu'il ait pu saisir un autre flambeau, il tâtonne dans les ténèbres que ses illusions rendraient ardentes, que la vérité n'illumine pas encore. Mais, l'homme dont le cerveau n'a pas été martelé par l'éducation et qui pense, non par une part obligée de tradition, mais par tout ce qui se peut voir et approfondir, n'éprouve aucune douleur à ne pas croire. L'Univers de la Science n'a pas la froideur qu'on lui suppose et n'est pas moins infini que la divinité. La poésie nécessaire à l'homme n'est pas nécessairement l'illusion et la religion n'est qu'un symbole. S'il n'espère pas le ciel, il ne redoute pas l'enfer. Le matérialisme le plus positif gagnerait à peine à s'ériger en culte, s'il est vrai qu'il y a de grandes religions sans dieux. En somme, Dieu, s'il n'était pas devenu l'absurde, ne pourrait être que le symbole soit de l'Univers entier, soit de la seule âme universelle, soit de la part de l'âme humaine l'extériorisation du principe bien (Dieu parfait) ou du principe mal (Satan) ou indépendant du qualitatif, conçu par sa grandeur et dans l'aveugle déterminisme, le Destin, *Fatum*, etc. Les symboles premiers des anciens ont dû être positifs avant de devenir incohérents. Le Dieu des métaphysiciens actuels est, au contraire, inconcevable. Dieu ne peut pas être en même temps le Tout et le Parfait. Le bien réside en l'Univers avec le mal.Par contre en tout est le divin, ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est beau de l'univers, la réalité d'espoir qui se découvre, le royaume d'amour au cœur de l'homme. Mais si vous prenez les termes religieux autrement qu'en symbole, et dans la lettre, il n'est pas de religion qui, pour le penseur sans préjugés, ne devienne une solennelle absurdité. Et, pour l'au-delà, à la loterie du paradis et de l'enfer, je préfère la certitude que l'homme ait pour ciel le Nirvana, récompense du labeur d'avoir vécu et qui ne refroidit l'espérance que parce qu'au seuil de l'éternel repos, ce que je nomme la Nature et que vous appelez Dieu, a placé la dernière douleur, dans le but de la conservation de la vie qui est aussi la conservation du mouvement, la Grande Loi.

RIGNAC-ZÉLIEN.



REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN

Cette vieille terre du Plateau Central, le pilier cristallin de la France, est une des plus typiques et des plus curieuses qui soit dans l'histoire géologique de notre pays et il serait intéressant de chercher à découvrir des relations entre sa chronologie statigraphique et volcanique telles qu'on puisse savoir si ses éruptions coïncident avec les phases de rapprochement de la mer vers ses limites. Je ne connais malheureusement pas de travail qui ait cette détermination précise. Les éruptions miocènes peuvent s'expliquer par le contact du grand lac de la Limagne, les phases d'invasion océanique à l'aquitanien et à l'helvétien. On sait également que durant le pliocène, la mer a remonté le bassin du Rhône et cotoyé jusqu'à la Saône, les Cévennes et la limite orientale de l'Auvergne; mais c'est précisément durant le quaternaire que la Chaîne des Puys a connu ses éruptions. Celles-ci (Ph. Glangeaud, *la Chaîne des Puys et la Petite Chaîne des Puys*, *Académie des Sciences*, 4 fév.) constitue un ensemble de 80 collines volcaniques et de plus de 100 cratères qui domine le tertiaire de la Limagne et de la Sioule. Les chaînes des volcans antérieurs miocènes et domitiques pliocènes l'encadrent. La dyssimétrie des Puys ou Monts Dômes relativement aux versants de leurs chaînes est remarquable. Pente douce à l'Ouest, abrupte à l'Est, le long d'un bourrelet cristallin qui domine de 100 mètres la base des volcans, lesquels ne sont donc pas édifiés sur le point le plus élevé de la région cristalline. Leur socle cristallin fait partie des gradins d'un pli anticlinal probable et la direction Nord-Sud de la chaîne lui a été imposée parallèlement

aux dislocations tertiaires de la région, de sorte qu'on peut supposer ces volcans installés sur des diaclases anciennes qui ont rejoué durant le tertiaire et le quaternaire. Suivant le même auteur, (*les Laves et les Minéraux des volcans de la Chaîne des Puys. Age et cause des éruptions*, *Académie des Sciences*, 4 mars), le quaternaire moyen est l'âge d'éruption principal de la Grande Chaîne des Puys, la Petite Chaîne est plus ancienne et date du quaternaire inférieur. Les volcans domitiques les ont précédés au début du pliocène, enfin, il y a, plus anciennement encore, des volcans miocènes. L'examen de l'ensemble ferait apparaître que de ceux-ci au quaternaire moyen, l'activité se serait déplacée et rapprochée de l'axe de l'anticlinal.

Plus tard encore, les derniers soubresauts éruptifs, suivant certains auteurs, se sont éteints sur un plateau couvert de glaces et peut être plus élevé que de nos jours au-dessus du niveau de la mer en retrait. Ce fut la grande période glaciaire. Dans son développement complexe, une théorie qui date de 1891, celle du Dr Marsden Manson, et fut l'objet d'un commentaire du professeur E. W. Hilgard (*International Geogical Congress*, Mexico, 6-14 sept.), publié par *Science* (*the Causes of the glacial Epoch*, 1er mars) relie la conception physico-géologique des phénomènes ignés à celle de la période glaciaire. Elle admet que le soleil ne fait que renouveler une part de la chaleur propre que la Terre perd constamment par son rayonnement dans l'espace, chaleur intérieure protégée dès les temps primordiaux par la formation de l'écorce, mais filtrant à l'extérieur par les apports volcaniques, les frottements des couches en continuelles oscillations, les phénomènes physico-chimiques de l'enveloppe, etc., Les causes de glaciation sont contradictoires: humidité, donc évaporation, donc chaleur; congélation, donc froid. S'il y a eu une période glaciaire, elle marque un point du temps de déséquilibre précis dans les conditions terrestres de ces causes. Temps primordiaux : terre brûlante, une partie des eaux des océans sous forme de vapeurs enveloppant un monde obscur, chaleur transportée par les courants des airs et des eaux à la surface d'un sphéroïde nuageux vaste et la rayonnant ; point de congélation des eaux très élevé dans l'atmosphère ; ensuite refroidissement planétaire constant, diminution de l'enveloppe nuageuse, eau se condendant dans les océans, abaissement du point de congélation sur les cîmes, premiers glaciers carbonifères, permiens; quand, en commençant par les tropiques, la couche nuage cesse d'être continue le sphéroïde isothermique rapproche sa surface des océans et des terres ; les terres perdent plus rapidement leur chaleur que l'Océan, dont les courants, l'apport des fleuves, renouvellent et égalisent la température, l'évaporation continue d'être abondante, à partir des tropiques, tandis que le point de congélation se rapproche de plus en plus des terres à partir des pôles : c'est l'origine des grandes glaciations ; quand plus tard, l'océan à son tour perdra avec sa chaleur son excès d'évaporation, l'excès d'humidité nécessaire à la glaciation manquera à son tour .Avec le morcellement de l'enveloppe nuageuse des anciens temps s'accentuera l'ère du régime solaire qui est la nôtre. Il y a eu des glaciers dès les temps primaires, mais *la* où *les* périodes glaciaires, marquent dans cette théorie le

début en grand du régime solaire. Incluses, des considérations biologiques, sur l'adaptation des plantes, des animaux, de leurs organes (développement de la pupille des reptiliens, etc.). Les premiers temps du globe n'auraient pas connu la grande clarté du jour, telle qu'elle fût pour les temps humains, archéologiques.

De ceux-ci, dans l'*Egypte avant les Pyramides* (*Revue de Paris*, 15 mars), Alexandre Moret esquisse les grandes lignes d'évolution par l'examen d'une race, depuis l'âge de la pierre jusqu'aux temps historiques. A la suite des races paléolithiques (d'il y a 100.000 à 200.000 ans, peut-être) dont on retrouve les *amandes chelléennes* à la surface du diluvium apparaît la race néolithique, dite aujourd'hui, race indigène, après avoir été tout d'abord baptisée *new race*, et qui polissait la pierre. Cette race a laissé des traces sur toute la longueur de la vallée du Nil. On date de 5 à 6.000 ans la fin de la civilisation où elle fût dépossédée par une *race étrangère* qui fonda autour d'Abydos, l'empire *thinite* (1). On doit à M. Morgan une grande part des connaissances sur la race indigène. M. Legrain a reconnu qu'autour des points d'eau actuels, au débouché des routes du désert, on rencontre presque toujours une de ses nécropoles. Les corps apparaissent de taille élevée, proportions fines et élancées, peau blanche, cheveux lisses et souvent blonds. Des figurines révèlent leurs vêtements et bijoux spéciaux (bracelets de silex), une croyance à une vie d'outre-tombe, des aperçus de leurs mœurs, un embryon d'écriture ou de *marques* d'un usage *méditerranéen*. Parmi les découvertes de sépultures royales en Egypte, certaines laissent croire à une destination antérieure à la dynastie historique des *thinites* qui commence à Menès. La *race étrangère* possédait une civilisation plus haute et semble provenir, en dernier ressort, d'un foyer de culture asiatique, peut être chaldéen. Les textes appellent les envahisseurs « compagnons d'Horus », « forgerons » et leurs résidences s'appellent « forges ». Ils fondèrent des capitales à Hiéraconpolis dans le centre de la Haute-Egypte et une à Bouto en plein Delta, capitales des royaumes *blancs* et *rouges* qui se firent la guerre. « Ce n'est guère qu'en Egypte que l'on commence à distinguer le chemin frayé par les hommes des tombes grossières du désert ou des cavernes jusqu'aux tertres somptueux », qu'instaure l'architecture des Pyramides.

Quant aux traditions, il est curieux de les voir à travers les croyances se perpétrer jusque dans les mythes des religions actuelles, y compris le catholicisme, dont *les Saints, successeurs des Dieux*, comme le démontre P. Saintyves (Nourry, édit.), ont des légendes visiblement empreintes du paganisme romain, égyptien et grec (2), et cela pour la plupart. Prenons par exemple saint

---

(1) **Intéressant le préhistorique africain: lieut. L. Desplagnes, le Plateau Central Nigérien (Larose).**

(2) **Récent sur l'Evolution des mythes : Ch. Revel, les Religions de la Gaule (Leroux); A. Dupin, le Miracle de la Trinité (Nourry); J. d'Almar, la Controverse du quatrième Evangile (Nourry) ; A. Melzger, les Quatre Evangiles (Leroux) ; E. Siecke, Drackenkampfe, Untersuchungen zur indogermanischen Sagenkunde, (J. C. Hinrichs, Leipzig); H. Ol-**

Ménas qui n'est autre que le *Menès* ou *Osiris Menès* égyptien. S'il n'y avait que la ressemblance des noms pour identifier les deux mythes, la preuve serait loin d'être faite ; mais il y a synchronisme entre la fête du saint et la fête d'Osiris, au 11 novembre, la première (de saint *Ménas* patron de l'*Egypte chrétienne*), la seconde, au 12 novembre (17e d'Athyr) où commençaient les cérémonies de la passion d'Osiris ou lamentations d'Isis, qui duraient du 11 au 17 ; les anciennes images du saint catholique le représentent tantôt entre deux chameaux, tantôt entre deux crocodiles, l'un et l'autre animaux typhoniens, adversaires d'Osiris. D'après un manuscrit chrétien : « avant d'être décapité, Ménas ordonna qu'après sa mort, on mit son corps sur un chameau » ; d'après Maspero, égyptologue: « On voit à Philae, dans un petit édifice des Antonins, un crocodile qui traverse le Nil portant sur son dos la momie du dieu (Osiris Menès) ». Saint Ménas est invoqué habituellement contre les serpents. Les ampoules de saint Ménas représentent le talisman égyptien appelé Menat qui était composé des mamelles et des testicules de Set, nom du crocodile qui transporta Menès. Quant aux lois qui président à de telles altérations, P. Saintyves les étudie en détail et elles s'appliquent à la majorité des saints antiques : saint Hyppolite, mort comme le fils de Thésée (Hyppolite), sainte Marguerite antiquement représentée par l'image symbolique d'Astarté, Sainte Geneviève apparentée à l'Isis des Nautes, etc. Ainsi se réalisent ces deux lois exprimées dans le programme de la *bibliothèque mythologique* de la *Société* (allemande) *pour l'Etude comparée des Mythes* : « Les récits mythiques se retrouvent manifestement dans toutes les mythologies » et « Le caractère spécial du mythe nécessite une comparaison étendue sans limitation de temps ni de lieu. »

Ce qui est intéressant dans l'histoire, c'est la manière dont les hommes se groupent autour de croyances dont le sens s'est altéré jusqu'à ne plus rien signifier de cohérent, même au point de vue symbolique, formant ainsi des *nations de croyances* distinctes des *nations de langage* et des *nations politiques*. Il est vrai que l'inconscient d'aspirations réelles s'incarne dans le prétexte de ces croyances; mais les hommes sont convaincus du prétexte jusqu'au fanatisme parfois et cela sert à les mouvoir en forces redoutables bien qu'aveugles, plus redoutables que les forces d'intérêt conscient. On voit dans *Après le Sacre* (Anatole France, la *Lettre aux Hussites*, *Revue de Paris*, 1er avril), Jeanne d'Arc à la veille d'être brûlée comme hérétique, menaçant d'avance les hérétiques dès qu'elle aura bouté les Anglais hors de France. Que veulent les Hussites ? Le retour au christianisme d'intention avec, au nom du christianisme, des choses parfaitement indifférentes à celui-ci comme la

denberg, Indien und die Religionswissenschaft (Cotta'sche Buchhandlung, Berlin) ; L. Cézard, Le Jaïnisme et les Premiers réformateurs hindous, *Bulletin de Société d'Etudes psychiques de Nancy*, janvier ; J.-J. Modi, l'Afghanistan de l'Emir et les anciens Mazdéens, *East and West* (Bombay), février ; M. Vernes, l'Enseignement de l'Exégèse biblique, *Revue des Idées*, 15 mars ; G. Tschirn, la Fête de la Lumière chez les païens, *la Pensée* (Bruxelles), 6 janvier.

punition des péchés par la justice civile ; ils n'en sont pas une contradiction sans doute, mais, Jeanne non plus ne raisonne pas le bien fondé de sa croyance et de bonne foi, elle est prête à les exterminer. « L'innocence de la Pucelle, dit Anatole France parlant de la lettre aux Hussites, perce à travers ce latin de clerc » et sa menace rappelle « hélas! le fagot apporté d'un zèle pieux au bucher de Jean Huss, par la bonne femme dont Jean Huss lui-même nous enseigne à louer la sainte simplicité ». C'est « la béate contre les béats, l'innocente contre les innocents, la simple contre les simples ».

Jeanne travaille en intention pour Dieu et la politique royale se sert de son mysticisme. Les hommes de guerre même ne la consultent pas ; ils l'emmènent avec eux au pillage couverte d'un manteau broché d'or, sur un cheval gris magnifique. Elle croit plus plus d'une fois courir au salut de la France alors qu'elle ne conduit que des reîtres aux butins: c'est dans une telle occurence qu'elle est prise par les Anglais. La politique des capitaines n'est pas toujours celle des rois et celle des rois la politique des nations. On voit dans les *Souvenirs du marquis de Valfons* (Emile Paul) publiés par le marquis de Valfons, son descendant, et Georges Mansier, alors que les capitulations rendent la continuation de la guerre inutile, d'Argenson interroger Valfons sur ce qu'il y aurait à faire désormais « pour occuper un grand roi et son armée victorieuse ». Fin diplomate, l'officier comprend à demi-mot. Louis XV prend plaisir à la pièce de théâtre guerrière. On marchera sur Fribourg. La campagne durera six mois de plus. Le siège sera terrible ; mais il faut bien distraire les monarques. Et il en fut ainsi. C'était le temps de la *Guerre en dentelles*. Au règne suivant allait commencer la *Guerre en haillons*, celle de la France républicaine contre l'Europe coalisée et contre la noblesse émigrée.

Il faut lire sur celle-ci et sur les derniers Bourbons (1), les vérités d'amie, contenues dans les *Mémoires de Madame de Boigne* en même temps que l'excellent commentaire de Paul Robiquet, sur cet ouvrage, (*Chronique historique*, *le Siècle*, 4, 5 avril). Louis XVI, lourdaud, Marie-Antoinette puérile et coquette, ses belles-sœurs, l'une vicieuse, l'autre sotte, etc. Le coucher du roi, raconte le commentaire de Robiquet, était tout un poème .Et il cite le passage des mémoires à l'endroit où la chemise royale est enlevée: « Le Roi restait nu jusqu'à la ceinture, se grattant et se frottant comme s'il avait été seul, en présence de toute la cour et souvent de beaucoup d'étrangers de distinction. » Le premier valet de chambre ayant remis la chemise à la personne la plus qualifiée, aux princes du sang, s'il y en avait de présents, le Roi s'amusait « à faire de petites niches pour mettre la chemise, l'évitait, passait à côté, se faisait poursuivre et accompagnait ces charmantes plaisanteries de gros rires qui faisaient souffrir les personnes qui lui étaient sincèrement attachées. » Puis le Roi laissait tomber sa culotte sur ses pieds « et c'est dans ce costume, ne pouvant guère

(1) Complémentaires récents : E. Daudet, Histoire de l'Emigration, Tome III (Hachette); E. Bonnal, les Royalistes contre l'armée (Chapelot); G. Lenôtre, les Fils de Philippe-Egalité pendant la Terreur (Perrin);

marcher, avec de si ridicules entraves, qu'il commençait, en traînant les pieds, la tournée du cercle... » Après cette promenade bizarre, on déchaussait le Roi et deux pages « laissaient tomber les souliers, avec un bruit qui était d'étiquette. » Enfin, l'huissier mettait les assistants dehors, en leur disant : « Passez, messieurs. » C'est aussi, observe le critique, ce qu'a dit la Révolution à cette étrange Cour.

Elle l'a dit à plusieurs reprises et à plusieurs Cours dans le courant du siècle. Je suis porté à croire qu'elle serait prête à le redire encore.

Théorie de l'Uniscience

A propos de la Méthode Haeckelienne

Haeckel vint de donner les *Merveilles* de la Vie (1) pour compléter ses *Enigmes de l'Univers* et répondre aux objections que cette œuvre avait soulevées. Je n'ai jamais pu lire un écrit de ce savant sans y trouver prétexte à méditation quand ma pensée n'est pas d'accord avec la sienne et quand elle l'est sans y puiser de nouvelles lumières. Pourquoi ? Il y a nombre de philosophes qui écrivent mieux que lui. Il y a nombre de savants dont la méthode déductive est aussi rigoureuse que la sienne. La création de vocables utiles aux techniciens comme des formules chimiques, serait plutôt un obstacle à la clarté pour ceux qui ne sont pas au courant. Alors?

Eh bien ! la méthode haëckelienne est une méthode d'historien, voilà tout. Elle peut se définir ainsi: « *Un fait scientifique, une conception philosophique, tirent leur valeur de leur signification historique.* » Et cette méthode, bien que son auteur n'en ait jamais, je crois, dégagé la portée totale, aboutit non seulement à l'*unisubstancialisme* ou *monisme* dans la conception de l'Univers, mais à l'*uniscience* dans le champ du savoir humain.

Je ne garantis pas que ce soit là l'opinion d'Haëckel, lui-même, pour la bonne raison que je ne connais pas ses idées à cet égard; mais, en moi, l'examen de sa méthode a fortifié cette tendance, de

(1) Ernest Haeckel, les Merveilles de la Vie, 1 vol in-8°, 2 fr. 50, (Schleicher frères). Complémentaires récents : A. Mary, Evolution et transformisme (J. Rousset); Stryowzski, la Chimie biologique autrefois et aujourd'hui (Lib. nouvelle, Lausanne); Metchnikoff, Esssais optimistes (Maloine); Le Dantec, Philosophie biologique (Alcan).

considérer chaque science *théorique* ou *actuelle* comme un aspect d'une science unique, la *Science des développements* qui n'est autre chose que l'*Histoire*, agrandie jusqu'à sa plus vaste portée philosophique. L'*Uniscience*, c'est l'*Histoire*, dont chaque science partielle ou chaque fragment de science partielle forme le commentaire d'un développement. La manière de concevoir l'ensemble du savoir humain, l'enchaînement des connaissances sont beaucoup plus importants qu'on ne le croit pour déterminer la valeur intellectuelle. Quand bien même vous seriez un grand savant dans un chapitre de la physique, quand bien même vous auriez fait une découverte capitale dans un domaine, vous seriez un très pauvre philosophe si vous n'aviez pas conscience de la portée de votre érudition dans l'ensemble du savoir. Il peut y avoir par exemple une corrélation très vaste entre les phénomènes de genèse astrale et les modes de formation des organismes, mais la biologie ne se rapporte qu'aux organismes proprement dits et où il n'y a pas d'organismes proprement dits, il n'y a pas de biologie. Il n'y a pas de biologie dans l'étude des nébuleuses et il n'y en a pas dans l'étude d'un astre qui n'a pas atteint un moment défini d'évolution astrale. Et il n'y a pas de loi de pression atmosphérique où il n'y a pas d'atmosphère.

Il existe dans l'Univers des catégories d'objets auxquels se rapportent des catégories de faits, des mondes par exemple et des faits cosmiques : leur étude s'appelle astronomie; des êtres et des faits biologiques: leur étude s'appelle biologie. Du moins, dans un sens étroit, on peut les concevoir, au premier abord comme des points de vue d'études de l'actuel, comme des sciences *actuelles*, dans l'enchaînement *actuel;* mais, il ne faut pas réfléchir longtemps pour reconnaître que l'astronomie n'acquiert toute sa signification philosophique que si elle est en même temps l'astrogenèse, la biologie, la biogenèse, qu'il n'y a pas de fait complètement *actuel*, c'est-à-dire en *dehors du temps* et que les sciences *actuelles* ne sont que des commodités, l'aspect instantané des choses n'étant lui-même qu'une commodité de notre intellect. La biologie et l'astronomie se rejoignent dans l'étude de la substance universelle, mais, comme celle-ci est le perpétuel devenir, on peut dire que ces sciences se rejoignent dans le champ de l'histoire comprise comme science philosophique et descriptive de l'*universel développement.*

Il n'y a pas en effet de phénomène instantané. Le point du temps est une abstraction. Tout phénomène est un développement, toute série de phénomènes, une série de développements. Toute loi scientifique, hors du point de vue utilitaire, est une loi historique, un fragment de la grande loi du devenir.

L'histoire est le lien des connaissances humaines en ce sens que toutes se classent en son sein par la genèse des catégories auxquelles elles se rapportent, par la genèse des conceptions qui s'y rapportent. C'est pour cela que je dis que la méthode haeckelienne est essentiellement historique et parce qu'historique, essentiellement significative, car la plupart des démonstrations aussi bien des *Merveilles de la Vie* que de l'*Histoire de la création naturelle*, que des *Enigmes de l'Univers*, ne sont jamais uniquement techniques; elles suivent des catégories chronologiques et présentent la genèse des conceptions qu'on en a eues, dans un passé tantôt proche et tantôt lointain.

La classification des connaissances humaines de Bacon est toute factice. Les sciences s'y rapportent au raisonnement, l'histoire à la mémoire, les arts, à l'imagination. Comte reconnaît aux connaissances un certain enchaînement *actuel*. C'est un peu comme la gradation des espèces; mais, on sait que l'espèce est une conception artificielle. Il en est de même pour les classes de nos connaissances: elles débordent toutes plus ou moins les unes sur les autres. Aujourd'hui la science dans le règne organique n'admet plus que l'enchaînement généalogique. Son point de vue est devenu celui de l'histoire. Un classement généalogique des sciences ne les empêcherait nullement de déborder les unes sur les autres. L'objet de la physique, la substance, continue d'être alors que commence l'objet de la biologie, l'être vivant, de même que les protozoaires persistent dans l'évolution après la naissance des vertébrés; mais l'étude des vertébrés à son objet généalogiquement différent de l'étude des protozoaires, et généalogiquement, la biologie doit être classée postérieurement à la physique, comme l'étude des vertébrés après celle des protozoaires. L'enchaînement des sciences d'Auguste Comte correspond intuitivement à très peu près à ce point de vue, comme le classement botanique de Linné aux classements généalogiques actuels des plantes, parce que les caractères *hiérarchiques* sur lesquels ils ont fondé leurs conceptions étaient (ils ne le savaient ni l'un ni l'autre), des caractères d'*ascendance évolutive*.

En vue de réagir contre certaines tendances de classification et contre la confusion des limites entre les points de vue théorique et utilitaire des sciences avec de prétendues limites des sciences naturelles, cette idée a été émise ici, que la science, étant la recherche du vrai, il suffirait, pour reconnaître si une question est scientifique de la poser sous la forme: « Qu'est-ce qui est vrai ? » (point de vue théorique) ou « Qu'est-ce qui est utile ? » (point de vue pratique); que les arts n'étaient que le moyen de faire servir les connaissances acquises dans la recherche du vrai à l'édi-

fication de l'utile et que dans le domaine de l'utile, la vérité n'était pas une et n'était que le fait de relativités humaines. On arrive ainsi à une classification naturelle très analogue à celle d'Auguste Comte (mathématiques, physique, chimie, astronomie, biologie, anthropologie, psychologie, sociologie naturelle). Mais, dans tout cela que devient l'histoire, incontestable science, science par excellence ? Un point de vue parallèle au point de vue théorique (genèse des mondes, des êtres, etc.). Et que devient l'histoire dans Comte ? Que devient l'histoire dans Haëckel ?

Celui-ci à la fin des *Merveilles de la Vie*, laisse deviner sa manière de voir. Il se place au même point de vue de division théorique et pratique que nous avons exposé.

TABLEAU XXI

DISCIPLINES PRINCIPALES DES SCIENCES PURES (THÉORIQUES) DANS LEUR RAPPORT AVEC LA PHILOSOPHIE MONISTE ET LA PHILOSOPHIE DUALISTE

SCIENCE	OBJET	MONISME	DUALISME
1. **Physique**	Mécanique de la masse et de l'éther.	Admis par tous.	Exclu complètement.
2. **Chimie**	Physique des atomes et de leurs combinaisons.	»	»
3. **Mathématique**	Physique des grandeurs abstraites (nombres et mesures).	»	»
4. **Astronomie**	Physique de l'Univers.	»	»
5. **Géologie** (au sens large)	Physique de la terre (géographie, géogénie, minéralogie).	»	»
6. **Biologie**	Physique des organismes (au sens large).	Admis en majeure partie.	Affirmé par les vitalistes.
7. **Anthropologie**	Physique de l'homme (au sens large).	Admis en partie.	Affirmé par les anthropistes.
8. **Psychologie**	Physique du phronéma. Psychologie comparée.	Admis par la plupart des physiologistes.	Affirmé par la plupart des psychologues spécialistes.
9. **Linguistique**	Physique, histoire et physiologie du langage.	Admis presque généralement.	Admis par quelques philologues.
10. **Histoire**	Histoire des hommes primitifs, histoire de la civilisation, histoire des peuples.	Admis en partie.	Affirmé par beaucoup d'historiens spécialistes.

TABLEAU XXII

DES SCIENCES APPLIQUÉES (PRATIQUES)

Rien dans cette méthode ne laisse prévoir l'enchaînement rigoureux. Les mathématiques occupent la troisième place. L'histoire y

paraîtrait dériver de la linguistique. Supposons qu'il y ait une prétention d'enchaînement rigoureux dans cette classification. Il ne porte pas sur la genèse des catégories objectives ou phénoménales des sciences. Auguste Comte a mis en première ligne les mathématiques. Je dis que c'est à juste titre.

Un certain nombre de qualités et d'apparences que revêtent pour nous les choses sont indépendantes de la nature intérieure de ces choses et quand elles sont communes à plusieurs choses, l'expérience nous apprend qu'elles se combinent suivant des lois aussi rigoureuses que celles des qualités intérieures et peuvent s'appliquer à chacune.

Par exemple la grandeur d'un objet est indépendante de la constitution de cet objet et toutes les grandeurs se combinent suivant des lois rigoureuses qui peuvent s'appliquer à tous les objets qui ont une grandeur.

Au contraire un certain nombre de qualités et d'apparences intérieures que revêtent pour nous les choses sont indépendantes de l'apparence extérieure de ces choses et quand elles sont communes à plusieurs choses, l'expérience nous apprend qu'elles se combinent suivant des lois aussi rigoureuses que celles de la grandeur et du nombre et peuvent s'appliquer à chacune indépendamment de leur forme, et de leur grandeur extérieure.

Par exemple, les lois de combinaison chimique de deux corps ne sont pas en rapport avec leurs dimensions, mais n'en sont pas moins rigoureusement mêmes pour les mêmes corps en présence.

Il y a au contraire des lois mixtes qui sont en rapport et de la nature intime et des circonstances apparentes. Ce sont le plus nombreuses.

Mais la grandeur n'est pas plus réalité en dehors des corps que la qualité substance. Philosophiquement, les lois quantitatives de combinaison des grandeurs, des valeurs, des intensités se rapportent à la nature des choses, à la physique par conséquent, à la physique de la nature élémentaire des choses Il en est de même pour la chimie en restituant au mot physique son sens originel (étude de la nature de...) Les lois rigoureuses sur lesquelles spéculent les mathématiques, nombre, figures, directions, intensités, se rapportent à leur nature extérieure des choses au même titre que les lois rigoureuses de la chimie à leur nature intérieure. Toutes les sciences naturelles sont, dans un sens large, au point de vue théorique des branches de la physique, aussi bien les mathématiques qui raisonnent la nature quantitative, pluralité, grandeur, etc., que celle de la nature qualitative, chimique, physique, proprement dite, morphologique, etc.

Mais si les lois physiques ne changent pas dans leur représentation logique, les circonstances où elles se manifestent évoluent. Il y a une évolution physique, historique, comme il y a une évolution chimique et la physico-genèse embrasse la physique actuelle en décrivant la genèse de ses lois. Les lois mathématiques non plus ne changent pas, mais les conditions où elle se manifestent varient et les mathématiques aussi sont les commentaires de l'Uniscience des développements et n'acquièrent leur signification totale qu'avec les éléments auxquels elles s'appliquent et dont la variation est la loi.

Quels sont donc les sucessions des catégories objectives aux-

quelles se rapportent les sciences théoriques des natures, les sciences de la physique? Univers, éther, matière pondérable des organisations chimiques (ne pas comprendre organismes), astres (parmi lesquels la Terre), les organismes, le cerveau, l'homme, les associations humaines, le langage humain, les conceptions humaines.

L'étude de la nature de l'Univers comprend aussi bien l'étude des lois de propriétés élémentaires que représentent les mathématiques que les données de la physique générale que nous appelons physique proprement dite. L'étude de la nature de l'éther s'y trouve également enclose. L'étude de la nature de la matière pondérable en comprend une partie en plus de la chimie. L'étude des astres forme l'astronomie et la géologie. L'étude des organismes forme la biologie. Au cerveau, débute la psychologie animale. L'anthropologie doit embrasser la physique de l'homme, psychologie humaine comprise. Les associations humaines alimentent la sociologie naturelle humaine. La linguistique en dérive et ouvre la porte à l'étude de la nature des conceptions humaines.

D'où généalogiquement :

Uniscience ou Science des Développements.

1° Physique générale de l'Univers (éther compris).

2° Genèse des éléments chimiques embrassant la chimie théorique.

3° Cosmogenèse embrassant l'astronomie.

4° Biogenèse embrassant la biologie.

5° Psychogenèse embrassant la psychologie.

6° Genèse de l'homme embrassant l'anthropologie.

7° Histoire des sociétés humaines ou sociologie naturelle.

8° Genèse du langage ou linguistique.

9° Histoire des conceptions humaines comprenant la formation du savoir théorique et pratique avec les lois de leurs relations. Les divisions *actuelles* en sont les aboutissants dans le domaine de l'utilitarisme.

Toutefois pour audacieux que semble ce point de vue, il est peut-être d'une excessive timidité vis-à-vis de l'avenir. Il est facile de reconnaître que sa logique n'est pas absolue. Il prend arbitrairement les catégories les plus saillantes, les plus dignes d'intérêt au point de vue humain et se préoccupe du relatif. En réalité l'histoire des conceptions humaines se relie généalogiquement à la psychologie humaine, celle-ci à la psychologie animale qui dérive de l'excitabilité nerveuse et par l'excitabilité cellulaire prend sa source dans la sensibilité primordiale de la substance des choses.

Si l'on prend le langage humain, outre que les arts et les moyens de représentation sont des formes d'expression et de représenta-

tion comme lui, le langage conventionnel, articulé, prend sa source dans le langage animal et les représentations artificielles sont l'imitation expressive des représentations naturelles qui sont le grand langage que parle la Nature à tout ce qui est, le langage de la sensation.

Les associations humaines dérivent des associations animales qui ont leurs sources dans les associations cellulaires. Or, la cellule elle-même n'est qu'un mode d'association d'éléments chimiques, dont la formation remonte aux différenciations primordiales, de sorte que la sociologie elle-aussi prend sa source dans l'étude de la substance unique. Comme l'homme et tous les animaux ne sont que des organisations complexes de la chimie par le chaînon cellulaire, que les astres sont eux-mêmes l'agglomération de masses chimiquement composées, les études de la nature de toutes choses ne sont qu'un développement de l'étude de la substance unique dans le champ historique de l'UNISCIENCE, la Science des développements dont elle forme le commentaire et qui embrasse toutes les sciences.

JACQUES DE TENSIN.





REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

Je vais vous révéler le dessin de la méthode critique qui est à la mode aujourd'hui. Si vous avez un talent d'expression assez remarquable pour vous faire apprécier, et que vous ayez à parler de l'œuvre d'un grand démocrate qui soit en même temps un grand écrivain, un écrivain tellement grand, que son prestige rayonne sur la cause qu'il a servie, Victor-Hugo, par exemple, ne dites pas qu'il a évolué des convictions royalistes d'un milieu au républicanisme, par le raisonnement, d'un catholicisme d'éducation à la libre pensée, par un affranchissement sincère de lui-même. Non, vous passeriez pour un plat raisonneur, un fabricant de lieux communs, un primaire. Laissez plutôt entendre, avec M. E. Barthelemy (*Hugo et l'Esthétique de Guernesey*, *Mercure de France*, 1er, 15 avril), que c'est par ambition politique, dites que l'écrivain croyait obtenir, à chanter le peuple, « la popularité, la gloire, et comme qui dirait l'universalisation de son type de poète ». Tant pis pour la Démocratie « aux prétentions abstraites, au creux sentimentalisme humanitaire (qui serait scandaleux s'il n'était niais) ! »

Et, alors, comme il n'y a pas de milieu entre démocratie et aristocratie, il n'y a plus qu'à aller chercher ses inspirations poétiques dans les hautes conceptions du monde du Jockey-Club, les « *idées simples* » de l'intelligente caste des hobereaux allemands ou des lords anglais, les « *notions d'ensemble* » de la remarquable noblesse de Russie aux larges vues, et dans le « Moyen-Age » de ce dernier pays, les « *conditions fortement marquées des âmes et des caractères* ».

Ce qui finit par devenir lieu commun à la longue, c'est l'emploi de lieux communs contre la Démocratie et le Progrès. De Hugo, l'aïeul, le créateur resté à part », dites-vous, « la Démocratie à formules sentimentales ne retient que le rhéteur humanitaire ». Ce n'est pas cela : elle choisit entre les rhéteurs. « La Démocratie, à formules réalistes, l'exclut absolument et en tout. » La Démocratie ? Non, l'époque.

« La Démocratie à formules artistiques, ne procède point de lui. » L'aristocratie non plus.

La Poésie des grandes aspirations sociales que comprit si bien Hugo répond à une autre poésie, une poésie qui n'est pas dans les livres, qui, sous la gangue, illumine les cœurs des simples, leur fait désirer, pour l'avenir, des choses meilleures, des Chanaans, des royaumes de Dieu, des Paradis, des ères de liberté, des Républiques universelles, des Cités futures, des âges d'or lointains qui consolent du présent. C'est pour ces choses idéales que des christs ont été crucifiés, des martyrs torturés, que des va-nu-pieds courent aux frontières, des ouvriers aux barricades. Et avec beaucoup d'autres choses moins pures, il y a toujours un peu de cette chose dans l'homme et dans beaucoup d'hommes il y a beaucoup de cette chose qu'oublie votre mépris. L'œil du vrai poète n'est pas aveugle pour cet idéal ; le critique en voit surtout les tares ; l'homme, toujours ensuite, ce qu'il a intérêt à voir. C'est la poésie qui dort dans le cœur de la plèbe au moment où la faim et l'appétit de jouissance gouvernent les entrailles, qui a ouvert la voie à la liberté, et l'influence de la liberté de parler et de penser, à la science. Et la science parlant, les vieilles croyances s'écroulent. Alors, comme vous tenez aux vieilles traditions, tout ce que la science vous offre vous le prenez en égoïstes mais c'est pour le tourner contre elle, oubliant qu'elle vous l'a donné, ou contre la liberté qui vous a donné la science, ou contre la poésie démocratique qui n'est pas dans les livres, mais qui n'en a pas moins conquis la liberté moderne. Et cet enchaînement est tellement évident et simple, qu'il constitue un lieu commun. Et la peur du lieu commun est telle, qu'elle met en fuite jusqu'à l'originalité.

La Littérature se meurt-elle ? s'écrie Herbert Paul (*Contemporary Review*, Londres, avril). Il n'y a plus de Tennyson, plus de Dickens, plus de Hugo, de Balzac, de Gœthe, de Mommsen, de Hawthorne, de Longfellow. « C'est qu'il y a antagonisme entre elle et la science ! La littérature a des limites ! La science a l'immensité ! » Mais, si la science a tant de champ devant elle, la littérature n'a qu'à la suivre : elle a bien suivi la religion. Si quelqu'esprit nouveau doit rénover l'âme des écrits, ce n'est pourtant pas *science* qu'il faut dire pour être exact, car, en somme, on

n'est pas scientifique parce qu'on écrit sur des sujets scientifiques. Les anciens poètes n'écrivaient pas sur la théologie : ils n'en avaient pas moins l'âme religieuse. On n'a bien compris la Science que lorsqu'on l'appelle Vérité et l'on a bien compris la Vérité que lorsqu'on s'est rendu compte que son culte dans le domaine cérébral n'exclut pas l'idéalité dans le domaine du sentiment ; car, enfin, le rêve, c'est ce qu'on voudrait réaliser, et l'idéal humain serait que les hommes, dans la connaissance absolue du réel, le culte de la Vérité, s'unissent pour réaliser le rêve du mieux sur la Terre.

La transformation profonde qui doit s'accomplir par le fait du savoir humain, et qui met la science au lieu de la religion, n'est que le fait primitif, élémentaire. Le véritable bouleversement, c'est la substitution du culte de l'avenir à celui du passé, du culte de la Vérité au culte du Mensonge. La science a tout simplement mis en évidence que le mieux n'est pas en arrière, mais en avant, que la loi d'évolution humaine est d'ascendance et non de chute, ainsi qu'on le croyait, comme elle avait déjà renversé la conception des apparences du soleil tournant autour de la terre et, de la même manière, que le salut moral et la puissance ne sont pas dans le Mensonge comme l'avaient cru jusque-là nos ancêtres, mais dans la Vérité. Mais tout ce que je dis là, les positivistes eux-mêmes n'en ont pas encore tous une conscience absolument précise, et dire que le mot *Vérité* dépasse celui de *Science*, comme le mot *Dieu*, celui de *Religion*, ne serait pas très bien compris, parce que, tandis que l'humanité et la philosophie presque entière sont régies par des mots (éléments de suggération des idées), ils n'attachent pas d'importance aux mots qui en ont socialement une très grande, et par les mots et les œuvres, la littérature et l'art (au sens large). Là réside en partie le malentendu qui a donné lieu (Homo, *Science et Poésie*, *le Libertaire*, 24 fév., etc., *articles divers*, *même journal*, même mois), à des polémiques entre différents écrivains, certains même dans un style à l'appui de leur thèse. Homo dit bien toutefois : « Le dualisme a tellement imprégné les cerveaux, surtout depuis le triomphe du christianisme, que les esprits les plus amoureux de la bonne et simple vérité ne peuvent s'empêcher de créer des oppositions où il n'y a que des diversités. »

Chaque mois a sa caractéristique intellectuelle, et il ne faudrait pas croire que ce soit par volonté préconçue que jusqu'en littérature, soit traité ici, le sujet de l'antagonisme, Science, Religion, Démocratie. Non certes, la publication des remarquables livres de la librairie critique Nourry, dans ce domaine, coïncide avec l'ouverture d'une importante enquête internationale du littéraire *Mercure de France*, sur le point de savoir si nous assistons à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux (Frédéric Charpin, *la Question religieuse*, 15 avril, 1er, 15 mai). En même temps, le sujet dans la famille est porté à la scène, simultanément à l'Odéon et au Théâtre-Antoine, avec l'*Otage* de Gabriel Trarieux, et les *Ames ennemies* d'Hyacinthe Loyson. Cette dernière pièce, tant par sa portée philosophique que par son mérite littéraire, dépasse hautement tout ce qui, dans le genre, a vu le jour depuis longtemps. J'ignore si c'est un succès d'argent ou un succès de presse ; mais, sollicité d'en rendre compte par

plusieurs lettres, et notamment par une juste dissertation critique d'un de nos lecteurs, M. Boyer, qui appartient à l'armée après celle d'un ancien prêtre, j'ai pu me rendre compte de l'intérêt qu'elle éveillait, non seulement dans notre public, mais dans le public. Il n'y a pas eu un seul acte (représentation du 22 mai), où le rideau ne se soit relevé moins de quatre fois sous les applaudissements. Il est important de le mentionner, car, au problème scientifique des origines de l'homme, s'adjoint le problème moral de l'antagonisme religieux dans la famille et le public est parisien. Je reparlerai plus tard de *l'Otage*.

Sur le terrain de ce même antagonisme, où notre but n'est pas de nous placer directement, mais, non plus de nous dérober, tandis que plusieurs journaux nous improvisent à l'étranger comme en France plusieurs articles élogieux, M. Jules Regard, en Suisse (*la Tribune de Lausanne*, 25 avril), nous attaque dans une étude sur l'*Allemagne intellectuelle*, avec assez d'impartialité toutefois pour reconnaître quelques-uns de nos mérites, notamment d'avoir pris les devants sur un important organe allemand, l'*Internationale Wochenschrift*, « bien supérieur à nous », qui avons « *une couleur dogmatique accentuée* ». M. Jules Regard veut dire sans doute que nous ne sommes pas insensibles aux questions que nous traitons, et il abuse décidément du terme « *jeune* » qui n'a pas peut-être la même signification en Suisse que chez nous ; mais l'auteur ne peut entrer comme nous dans la pensée intime de l'évolution intellectuelle française, et savoir toute l'importance à ce qu'il y ait ici au moins une voix, fût-elle humble, pour dire certains mots, à certaines heures, où, seuls, quelques esprits suffisamment renseignés, comprenne la portée de ce qui se cache sous les apparences extérieures. Qualités et défauts compris, nous sommes d'ailleurs des Français, et nous le sommes bien. Cela peut-être est préférable d'être soi-même, et si l'on peut exiger de nous d'être sincères, on ne doit pas nous demander d'être indifférents.

Observation : L'espace me manque pour citer quelques études dont j'ai pris l'engagement de parler dans ce numéro, et de quelques ouvrages dont je désire parler et dont j'ai reçu l'envoi. Au suivant.

Les " Ames ennemies " d'Hyacinthe Loyson

M. Hyacinthe Loyson a donné la moitié de mon nom à l'un de ses personnages qui, toutefois, a fait plus que noircir des feuillets sur notre Ancêtre, puisqu'il l'a découvert. Eh bien moi j'en demande très humblement pardon à l'auteur, j'ai manqué d'écrire, un jour, le double de sa pièce. M. Hyacinthe Loyson, fils d'un ancien prê-

tre, a peut-être reçu son inspiration, après la lecture de la *Descendance*. Ce fut moi qui débutai par là, après la lecture de *l'Ecclésiaste*, ce chef-d'œuvre de demi-athéisme, le plus beau peut-être de l'antiquité, y compris l'antiquité d'Homère. Naturellement, sous cette influence, — car j'en étais encore à la période ultra-lyrique — le scénario de pièce ayant dégénéré en roman, de même que l'auteur des *Ames ennemies* fait parler son Daniel Servan, en moderne, le mien prenait le ton de la sagesse biblique : « J'ai dit à mes premières désillusions. Il n'y a que les morts qui soient sincères parce qu'ils ne parlent pas. Ils mentent, les hommes étoilés de pâles rêveries qui croient prêcher le mystère aux foules et n'élucubrent que l'égoïste besoin d'espérance. Ils mentent, les hallucinés qui s'éplorent vers l'amour et qui ne vont qu'à la jouissance. Et les blanches fiancées que l'illusion guide au tourment de l'espèce. Et les épouses léthargiques qui se laissent féconder impassibles en échange du pain quotidien. Et les prostituées de glace qui ne connaissent pas d'organes aux stériles leçons de la chair. Ils mentent les poètes aux sourires de lune qui jonglent avec leur orgueil en la clownerie du monde. Et les trimardeurs des songes bleus avec leurs illusions de gîtes. Et les conteurs de la vie ou des légendes, bouffons tragédiens de la cour humaine. Ils mentent, les vendeurs de toutes les panacées à leurs clients de toutes les sottises, les médecins aux malades, les prêtres aux fidèles, les charlatans aux foules, les tribuns aux plèbes, les rois aux peuples qu'ils terrifient, les dieux aux souverains qu'ils prosternent. Ils mentent, mais on leur ment. Ils mentent et on leur ment. Enlevez le mensonge au monde et le monde n'est plus que le bilboquet d'un Dieu sans cervelle et sans trinité. Mais, j'ai connu plus tard que le monde était bien réellement un tel hochet, qu'il en était ainsi à cause du mensonge et que tout le mal des hommes leur venait d'ignorer la vérité. » Bien sûr pour moi aussi, *la seule vérité*, c'était *l'amour*. Mais, à certains souvenirs historiques, je concluai : « Tout l'amour est dans la vérité. » — « Il n'y a pas d'amour en dehors de la Vérité. »

Car l'Amour porte en lui la suprême sagesse
S'il germe, fruit béni de l'arbre du savoir,
Ainsi qu'une indulgence et non comme un devoir.
Mais cet amour n'est pas d'orgueil ou de richesse.

Toute une humilité suffit à sa largesse
Et ce n'est pas non plus celui qu'on aime voir,
Dans les rêves dorés, éclore chaque soir
Aux marches des parvis roses de la jeunesse.

Les mystères communs sont pour lui décevants
Malgré la déité de leurs mots captivants

Qui font croire à l'Olympe et font croire à la femme,

Car tout ce qu'en espoir, l'Homme jette au ciel bleu,
Dispersé par un souffle aux quatre vents de l'âme,
N'en retombe jamais qu'en poussières de feu.

Mais j'ai assez parlé de mes « ours » et M. Hyacinthe Loyson me fera l'honneur de croire que je ne fais pas ces citations pour un vain étalage de littérature, mais pour bien montrer, par des choses qu'on n'improvise pas aux fins d'une critique, que depuis longtemps sa pensée m'était chère et si je dis qu'il l'a réalisée au théâtre. mieux que je ne l'aurais fait, mieux peut-être qu'aucun autre ne l'aurait fait, il y a des chances pour qu'on m'en croie. Nous vivons, en effet, dans un temps où les gens d'un même savoir ne peuvent pas être suspectés de tendresse les uns pour les autres et où il est mille fois plus facile de se faire rendre justice par ses ennemis que par ses amis.

D'abord le sujet de la pièce :

« Daniel Servan, après E. Dubois, découvre le Pithécantrope du Trinil et croit avoir trouvé là, la preuve irréfutable que l'homme provient d'une ascendance animale. Après une longue absence, durant laquelle il a fait cette belle découverte, il revient chez lui, plein de cette idée que Dieu n'est pour rien dans notre existence et trouve sa femme Madeleine et sa fille Florence pénétrées, au contraire, des vertus du catholicisme qu'elles pratiquent avec outrance.

« Daniel veut arracher sa fille à des doctrines qu'il considère comme funestes et, l'amour filial aidant, Florence se sent ébranlée, enfin, la lecture approfondie de l'un des ouvrages de son père la trouble profondément.

« C'est en vain que Madeleine fait appel à l'amitié de l'abbé Godule pour éclairer cette âme hésitante. Florence va renier ses idées premières et un long débat entre son père et sa mère la jette, malade, et fort dangereusement sur son lit, autour duquel les deux adversaires vont se disputer une moribonde.

« Se sentant mourir, la malheureuse enfant déclare à son père que c'est à ses idées qu'elle se rallie intimement, mais elle veut que les deux êtres qu'elle chérit ne souffrent pas à cause d'elle et elle meurt en les unissant dans un baiser et en leur murmurant : « La seule vérité, c'est l'amour ! »

Pour porter un pareil sujet à la scène, il fallait une connaissance scientifique profonde, non pas cette connaissance facile qu'ont la plupart des littérateurs qui abordent ce genre, il fallait une grande pensée et il fallait en plus, en regard de la futilité habituelle du public, beaucoup de talent dramatique, beaucoup d'habileté. Tout

cela m'est apparu dans les « Ames ennemies ». Un de nos lecteurs qui m'envoie d'excellentes appréciations critiques dit que, supérieure au point de vue philosophique à l'*Otage* de Gabriel Trarieux, cette œuvre lui est inférieure au point de vue théâtral. Je ne le crois pas. Coup sur coup, j'ai vu jouer les deux pièces. Je les apprécie fort l'une et l'autre ; mais, ça, voyez-vous, c'est comme les strophes d'un sonnet : il faut regarder le dernier vers, et les fins d'acte de la pièce d'Hyacinthe Loyson m'ont rappelé, maintes fois, les trouvailles des meilleurs dramaturges.

Cette pièce est d'un auteur de premier ordre ; mais je ne dis pas qu'il ira loin, s'il n'a pas toutes les énergies et toutes les audaces nécessaires, en dehors de son talent : nous ne sommes plus à l'époque romantique. Ce n'est donc pas une prophétie que je fais, c'est une appréciation que je donne.

Ah ! la belle œuvre de courage et de générosité avec ses frissons de grandeur tragique à certains moments, quand, par exemple, Florence brise l'idole du Boudha, quand elle interroge son père : « C'est la vie qui est éternelle, non les vivants ! La vie est unique. C'est ce qui fait qu'elle est précieuse ! » Quand l'enfant, au seuil de la mort, demande à Daniel Servan de ne rien lui cacher, de lui répondre comme il l'a promis, Doit-elle ou non mourir ? Et le père douloureux a ce courage qui pourrait être odieux et qui devient sublime à ce chevet d'amour où gît sa fille : « Oui ! » Ah ! vous ne trouvez pas plus grand que l'exaltation de toutes les croyances, au milieu des vaines intrigues de ses proches, le stoïcisme de cet homme, qui sans cabotinage, sans outrance, va jusqu'au bout d'un devoir que ne lui impose ni crainte, ni espoir, Polyeucte qui ne brise pas d'idole, néophyte, qui, sans déclamation, « arrache à son enfant sa chimère, son illusion chérie, fût-elle sacrée, fût-elle précieuse, afin de lui offrir la Vérité, plus belle que tout. » (H. Boyer.)

Sans doute, il y a quelques « contrastes sans ménagement au premier acte ». Je suis porté à croire qu'ils viennent en partie de l'interprétation. Le grand-père et le docteur méridional qui se regagnent ensuite sont un peu trop uniformément exhubérant, au début, en présence l'un de l'autre. Tandis que M. Janvier s'acquitte supérieurement de son rôle, eux, paraissent ignorer, bien qu'ils en aient l'art, cette part spéciale que M. Gémier possède entre tous les artistes, « d'imiter les personnages non pas seulement *dans le caractère, mais dans les nuances du milieu.* » Pourtant, ils sont loin d'être inférieurs, d'ailleurs Florence, elle, sait si bien se faire aimer, qu'on en arrive à sympathiser par la suite avec tout ce qui l'entoure.

Sans doute encore, si la découverte du pithécantrope prouve contre la religion catholique, elle ne prouve rien contre la religion, en elle-même, mais, si l'œuvre est par fatalité anti-religieuse, ce n'est pas parce qu'elle détruit qu'elle est belle : c'est parce qu'elle édifie et qu'elle montre dans la vie réelle, ce qui paraît impossible à bien des gens, un homme d'une humanité meilleure, un homme sublime et simplement noble qui ne croit pas en Dieu. C'est qu'elle répond à toutes les aspirations inconscientes de la pensée future, c'est qu'elle magnifie sans emphase philosophique la Vérité, c'est qu'elle est LA VÉRITÉ elle-même !

STÉPHANE SERVANT.





REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Les idées de Nietzche, cet esprit si paradoxal et pourtant si profond jusqu'en son illogisme d'esthète, sont analysées, en leur début par Pierre Lasserre (*les Idées de Nietzsche sur la musique*, Société du Mercure de France). On y découvre des points de vue intéressant d'esthétique, non seulement dans l'exposé de la philosophie nietzschéenne, mais encore dans les observations de son analyste. Nietzsche, pour Wagner comme pour la musique, est contradictoire, les brûlant l'un et l'autre, après les avoir adorés et ressuscitant de ses anciennes admirations, leurs apologies inattendues, entre deux périodes de pessimisme. Comme beaucoup, il se méprend superficiellement sur le sens de la dissonnance, *souffrance* d'un accord, propre à exprimer la souffrance. La dissonnance, c'est presque l'évidence, enrichit la musique au détriment de l'harmonie. L'art, par excellence, est de l'utiliser sans détruire dans l'ensemble la caractéristique de la musique elle-même par rapport au bruit non musical. La consonnance exclusive, sans doute, est l'uniformité, seulement l'art peut exprimer harmonieusement la souffrance et même le temps dissonnant est simultané à la mesure harmonieuse, à l'emploi de rythmes mesurés « invisibles » et l'on peut approfondir à ce sujet ce que j'ai écrit sur la nature des arts rhytmiques, dans un précédent numéro (1).

Au point de vue musical, que peut produire la collaboration in-

(1) Récent sur l'esthétique musicale : Hugo Riemann. Fragments de « *los Elementos de la esthética musical* », *Rivista contemporanea* (15 février) et l'œuvre complète traduite en français (Alcan) ; G. Gasquet, *le Réalisme lyrique*, *Gil Blas* (19 avril).

time de deux musiciens dans une même œuvre, comme celle de Paul et Lucien Hillemacher, dont la *Circé*, texte de Haraucourt, fut jouée à l'Opéra-Comique vers le milieu d'avril ? « Quelque chose de touchant et de déconcertant à la fois », malgré le très réel et très consciencieux talent des auteurs, qui ont écrit irréprochablement, mais, sans flamme d'inspiration, estime Albert Bruneau dans son étude de l'œuvre, car, dit-il, la spontanéité est une qualité d'art indispensable à l'unité.

En peinture me faudra-t-il parler du *Salon des Indépendants* avec ses 6.000 toiles, qui a fermé ses portes avant l'ouverture des deux autres salons, lesquels, réunis, en contiennent autant? C'est une tâche impossible à un écrivain sincère, que de parler en 400 lignes de 10 à 12.000 tableaux. La plupart des œuvres d'audace et d'intérêt des *Indépendants*, celles des Madeline, des Lempereur, des Luce, des Charles Guérin, des Boutet de Monvel, ont leurs tendances représentées au Salon d'automne ou dans celui de la *Nationale* et je me défendrai toujours d'être un critique, le genre de lecteurs de la *Revue Intellectuelle*, s'intéressant beaucoup plus à la notation des tendances d'art et à leur évolution qu'à la distribution de bons points qu'on appelle un compte rendu. Je ne suis pas ennemi des *Indépendants*. Étant dans l'impossibilité matérielle de parler sérieusement des trois salons à la fois, je les ai sacrifiés en égard à ma précédente étude du *Salon d'automne* qui suffit, jointe à celle des salons officiels, pour donner l'idée du mouvement esthétique annuel des arts qui y sont représentés. Les artistes comme les poètes sont de grands enfants, d'ouvrir bénévolement, sous prétexte de liberté de l'art, la voie à des milliers de vocations stériles qui submergent les véritables vocations pour le plus grand mal des uns et des autres. Pourquoi pas un quatrième grand annuel ? Il en advient ceci, c'est que le critique, obligé de satisfaire un public spécial, ne parle plus (manquant de place et ne pouvant prendre l'audace de trancher dans la peinture), de ne parler qu'incidemment de la sculpture. R. le Bourdelliès le constate dans la préface du livre où il étudie avec *Michel Ange* (Pedone, Fontemoing), Alfieri, Métastase, Foscolo, Verdi, Carducci et Cervantès : « Au risque, dit-il, de chagriner les amis de l'art, la statuaire décline lentement, elle attire de moins en moins le public : elle ne se prolonge que grâce aux municipalités toujours à la recherche d'un grand homme de province à dresser en marbre ou à couler en bronze. » Mais l'auteur en attribue injustement la cause à la nature même de la sculpture qui manque de moyens : je ne le pense pas. L'avenir retrouvera des chefs-d'œuvre de notre époque comme de toutes les époques. Il dira que nous nous sommes montrés trop sévères pour les artistes et il excusera ceux qui sont chargés de les juger, parce que découvrir un chefd'œuvre dans tant de bonnes productions, est aussi difficile que de reconnaître un gemme dans la pullulation des galets d'un rivage, en un mot, la richesse intellectuelle de notre temps nuit à la bonne fortune des œuvres de mérite, non qu'on nie leur mérite, mais parce qu'au contraire, le bon submerge l'excellent.

Pour l'architecture, on n'en parle jamais, ou quand on parle d'un monument, c'est avec l'ampleur des développements qu'on

prête à l'étude d'un objet de vitrine. S'il s'agit, par contre, de monuments anciens, il en est tout autrement, pour la raison que le temps a fait de lui-même la sélection, que les artistes, d'une part, les critiques de l'autre, sont impuissants à réaliser à leur propre époque.

M. Male a publié récemment dans la *Revue Bleue* (2, 9 février), la leçon d'ouverture de son cours d'*Histoire de l'Art chrétien* qu'il fit en décembre à la Sorbonne. Il estime avec raison que cet art est le plus original de France, car nulle cathédrale, en Europe, ne se peut comparer à celle de Chartres ou de Reims. Cet art est surprenant à son début même, premières années du XIIe siècle « par sa richesse et sa variété », car chaque province est créatrice. « La solution trouvée en Auvergne ne satisfait pas les architectes de Bourgogne. Ce qui se fait en Périgord n'est pas imité dans le Poitou. La Normandie, la Provence résolvent le problème à leur manière. » Tous ces essais aboutissent à la fin du XIIe siècle, à l'architecture gothique, caractérisée d'abord par la croisée d'ogives et qui allait faire la conquête de l'Europe. Et maintenant, point de vue philosophique, méditez bien ceci. C'est le passage le plus intéressant peut-être de l'étude de M. Male. Je cite textuellement :

« Nos églises gothiques ne furent pas, comme on l'a cru longtemps, l'œuvre de la fantaisie, mais l'œuvre de la raison. Elles furent d'abord un beau théorème de mécanique. Les grands architectes du XIIIe siècle ne furent pas des rêveurs mais des calculateurs. On se fait souvent de l'imagination des hommes du moyen âge l'idée la plus fausse. On les croit livrés au caprice et créant sans règle. Rien n'est plus éloigné de la vérité. L'imagination la plus fougueuse du moyen âge, celle de Dante, est peut-être la plus disciplinée. Lui aussi est un géomètre. Il a enfermé l'amour et la haine, et la passion la plus frénétique qui fut jamais dans la forme parfaite du cercle .De même, personne n'a été plus respectueux de la raison que nos grands artistes du moyen âge. C'est ce qui vous explique pourquoi l'art gothique s'est imposé au monde chrétien avec l'évidence de la loi. »

Raphaël, Michel Ange, Vinci ! Avec ceux-ci, les plus grands des artistes allaient se montrer les plus savants hommes de leur temps. Aujourd'hui, ceux des étrangers qui sont en train de nous égaler dans l'art, s'affirment en même temps comme les plus instruits.

Les Modes d'expression contemporains

Sculpture et Peinture au Salon des Artistes français

Ceci n'est pas une critique.

Tous les grands artistes par des procédés très différents, mais également légitimes arrivent à mettre dans leur œuvres ces trois qualités qui ne se rencontrent jamais en plénitude absolue chez les autres, la vérité d'observation, la poésie ou la pensée, l'originalité ; mais suivant que la tendance qui prédomine, est l'une ou l'autre de ces choses, on obtient pour les définir trois modes d'expressions distincts : le réalisme, l'expressionnisme, l'impressionnisme (au sens large du mot). L'art a débuté par le réalisme, le souci de l'exactitude par l'imitation de la nature. Il s'est continué par l'expressionnisme, la volonté de rendre l'expression de la nature en simplifiant ; enfin, les tendances les plus récentes se sont donné le but de simplifier l'expression elle-même et d'obtenir par la recherche du procédé le moyen de rendre ce que l'artiste ressent en présence de la nature beaucoup plus que ce qu'elle exprime extérieurement à lui-même. L'artiste qui est doué surtout de facultés d'observation se tournera naturellement vers le réalisme, comme le fait le poète vers l'expressionnisme et l'artiste vers l'impressionnisme ; mais, il ne faudrait pas croire qu'il y ait une limite définie entre ces moyens et que tout homme bien doué ne soit pas plus ou moins observateur, poète ou artiste. Non. Où l'artiste se dévoiera c'est quand au lieu d'être lui-même, alors qu'il possède de riches facultés dans un sens, par influence classique ou par snobisme opposé, il se donnera beaucoup de mal pour s'efforcer vers ce qui sort de sa nature, auquel cas, il n'arrivera à rien.

Si l'on veut se rendre compte de prime-abord de ces trois tendances au Salon des artistes français, on regardera trois paysages de haute valeur dont le *Pas-de-Calais*, de M. Hugues Stanton compte parmi les plus belles choses d'art et que personnellement je trouve surprenant. L'un de ces paysages représente des *Brisants*,

au soleil, c'est de M. Olive. Il est certain qu'il y a dans le rendu de cette mer aux reflets bleus un peu sombre et qui déferle sur les rochers blancs ensoleillés, de la poésie et de la personnalité, mais, c'est bien plutôt le souci de l'observation qui a guidé l'artiste en présence de la nature. Par contre ce qui a amené à la vérité, M. Matisse-Auguste dans *Au large*, c'est la volonté de rendre l'expression sauvage de ces grandes vagues noires qui roulent dans la solitude, sous le ciel nuageux. La même vérité, la même poésie se retrouve dans *Pas-de-Calais*. Cependant, là si l'on se sent en présence d'une chose poétique, malgré le caractère local du nom, on se sent bien plus encore en présence d'un état d'âme et il importe peu devant la désolation de cette terre sauvage aux tons uniformes, mais qui bouleverse, que la chlorophylle soit l'élément de coloration des végétaux ou que le sol, en réalité, présente sur le lieu même des nuances différentes de celles qui sont représentées.

Un autre caractère commun à ces trois paysages et qu'on retrouverait en d'autres toiles comme le *Soir d'orage* de Jourdan, avec ses nuages tourbillonnants, c'est qu'ils ne présentent aucun caractère de temps ou de lieu. Par la compréhension des artistes ou par un état d'âme proportionné, leur nature est primitive et dans les vagues d'*Au large* pourraient voguer des ichthyosaures tout autant qu'un transatlantique. De même, au lieu du rocher de granit brut où rampe le *Tigre poursuivi* de J. Merculiano, admirable sculpture de bronze réaliste, une des plus belles œuvres du salon, se pourrait substituer l'un des rochers des *Brisants au soleil*, où l'énormité de la bête, ajouterait sa sauvagerie. Le même caractère de réalisme à l'évocation primitive se retrouve, en peinture dans *Rex* d'A. N. Morot où quelque énorme lion, puissamment brossé sur un fond clair obscur montre les dents, la patte posée sur une proie sanglante ; en sculpture dans l'*Idole* de Ward, bronze cuivre d'une belle valeur : là c'est un Indien peau rouge, assis qui sclulpte une idole grossière; dans le grand bronze noir de Gabowitch, une œuvre remarquable, où l'on voit un homme nu qui saisit un bloc pour écraser le serpent prêt à bondir ; dans les *Jeunes Indiens chassant à l'arc* de Laliberté, d'un excellent mouvement et le *Chasseur de sanglier* de Letourneau, puissant.

L'expressionnisme sculptural a fourni une merveilleuse inspiration à H. Schmid, (*Groupe en bronze pour un tombeau*). C'est un génie féminin dont les ailes sont une trouvaille. Il s'élève et, contre lui, il soutient une fillette pensive qui fixe en bas. On reconnaît dans les yeux de l'enfant le regard qui, sous la pierre funèbre, cherche l'être aimé. C'est très impressionnant et d'une

décoration heureuse. Dans ce genre d'idéation qui n'est lui non plus caractérisé par aucune autre chronologie que celle qui commence à l'humanité des mythes on remarque encore en sculpture, le *Pèlerin de la Vie* de P. H. R. Roussel, d'une facture excellente. Le Pèlerin de la vie,c'est l'homme qui se repose à contempler ses illusions et ses souvenirs. Ceux-ci s'arabesquent dans le relief du marbre très ingénieusement. Le geste de l'enfant de Marquet, *Il n'est pas de rose* est une chose de grâce poétique. D'autres œuvres remarquables d'analogue inspiration sont *Militza* de L. de Perinat, *Io et Jupiter*, de Mlle Silberer, *les Lauriers*, de Lombard, *Eve devant le cadavre d'Abel*, de Gonzalès, *Vers l'Immortalité*, de Roze, *le Printemps de la Vie*, de Colton.

Le même mode d'évocation poétique harmonise la manière de peindre du doux Benner au sentiment qu'expriment la *Rêverie* de sa femme nue et de *Soleil du matin ;* cette autre *Rêverie* de Cousin, symphonique bleue au rêve de mélancolie exquise, pleine d'émotion. P. A. R. Glaize a composé des *Ondines* dans une suggération de légende sombre d'un caractère original. Il n'y a plus guère que le sujet qui se rapproche du caractère de songerie des œuvres précédentes dans le beau dessin de cette Danaé que Commerre a peinte nue sous une *Pluie d'or* dans la lumière. Avec l'*Après-midi d'un faune* de Farré, on nage à travers la volupté d'une imaginatoin ardente, dans le soleil et la couleur. Un vieux faune qui passe dans les branches, pas de nudité chez la femme qui dort au premier plan, mais la tâche rouge de l'ombrelle éclate auprès d'elle comme un grand pavot renversé. Avec l'*Education de Diane* de Muller, si l'on est encore dans la fable par le sujet, en revanche, on se trouve en plein réalisme de facture, le nu est vigoureux, l'évocation forte et l'œuvre excellente. D'autres qui se recommandent soit par le talent avéré de leurs auteurs, soit par de jeunes qualités nouvelles sont la *Toison d'or* de Maignan, la *Jeune fille aux Pavots* de Guinier, une autre *Rêverie* de Zwiller, le *Jardin de Bérénice* de Gorguet, l'*Etude de femme nue* de Berthault, la *Baigneuse* de Roberty, le *Matin* d'Orliac, les *Quatre copains* de Plauzeau et l'*Etude de Nu* d'Azéma, etc.

Même au sens large où nous employons ce mot, l'impressionnisme est fort peu représenté aux Artistes français. En sculpture, parmi les œuvres d'imagination, on rencontre néanmoins deux œuvres dont l'échevelé du mouvement n'enlève pas à la valeur. C'est tout d'abord le petit bronze du *Cyclone* de Pozzi, un affolement de coursiers et de torses d'une excellente patine et la grande chose, les *Espérances* de Raimer, où il y a une pensée. En revanche,

les travaux abondent où l'imitation directe de la nature a guidé le sentiment de l'artiste. On trouve une heureuse compréhension décorative dans les *Jeunesses* de Blondat, d'un côté d'une vasque et la dominant, trois tout petits enfants qui regardent avec des mines de curiosité charmante trois grenouilles de bronze posées sur le bord opposé, contraste de jeune annimalité et de jeune humanité. Dans le genre sérieux, Favre pour exprimer les *Regrets* assied sur la solitude d'un roc, dans une pose simple, un homme nu, rien plus, un homme qui songe et cela produit, la beauté de la facture aidant, une profonde impression de navrance. L'*Eternelle expiation* de Descat, est aussi d'une manière analogue une excellente chose. Sorti des grands sujets, il y a un bronze noir de Manneville qui est d'une justesse de mouvement et d'un fini haute valeur, c'est une *Chasseresse* aux aguets,, tenant ses chiens prêts à s'élancer vers la proie, et il y a aussi, d'une rare originalité de facture, un autre bronze de Bateson, *Jean-Baptiste*, qui mérite d'être cité, de même qu'une petite statuette colorée, *Salomé* de Géo Wagner. L'inspiration de l'antiquité nous vaut encore entre autre bonnes choses, la *Romaine* de Kratina, *Suzanne au bain* de Perron, etc., etc.

J'oublie, certes, énormément de choses dans ce genre d'inspiration historique. Nous sommes désormais loin des œuvres dont le sujet purement humain est en dehors de toute chronologie. C'est l'évocation des âges exprimés par la peinture qui me fait songer que si les acteurs ne se croient plus obligés, comme au temps de Louis XIV, de jouer les Brutus en perruque, les artistes que rebutent l'érudition abusent parfois de ce que la *couleur locale* n'est pas essentielle à l'art, pour faire de la fantaisie. Mais c'est un tout petit reproche. Il suffit aussi que la chose se passe loin de nous pour que la vision devienne à l'excès théâtrale et l'on croirait tout d'abord à un manque de sincérité; mais, c'est plutôt une mauvaise compréhension qui fait peindre encore aujourd'hui, comme déclamaient les histrions du temps de Shakespeare. Il en est ainsi de la *Destruction de Sodome* de Béraud où d'excellents morceaux de style impressionniste se perdent dans une compréhension par trop pathétique. Il y a plus de mesure dans l'*Aède* de A. L. M. Humbert, panneau décoratif d'un beau coloris qui évoque de très loin le souvenir de Puvis. Une cabane au bord du golfe et, sous les pins, le poète primitif raconte aux hommes à moitié sauvages, encore la légende des premiers dieux. Le charme du verbe dompt les instincts des brutes aux faces pensives. Près du vieil aède, un enfant respire une fleur. Faut-il dire que le caractère original de la peinture sombre des *Géorgiques* de C. Gontier, la manière de ses hommes

aux lignes rudes, la simplicité de ses *Jeunes bouviers* antiques, me séduisent beaucoup plus que les qualités de nombre d'œuvres mieux finies. Je crois bon tout ce qui arrête ma pensée et retient ma vision. Il en est ainsi. Et de même pour l'*Idylle* qui, si je ne me trompe, est signée Prat. C'est non loin de la *République* de Renard, un morceau de coloris d'une douceur tout à fait exquise, des arbres, des jeunes femmes antiques, un chevreau, une calme vision de la Grèce ou de l'Egypte d'*Aphrodite*. C'est aussi peu classique que possible par la facture, au contraire de la *Pastorale* de Moulin qui représente, dans la peinture du nu, des qualités inverses, plus solides. La vision de Surand se teinte de réalisme dans son *Combat de gétules contre les éléphants*, dans le cirque, à Rome. La composition ne manque pas d'être émotive et il y a de la justesse dans le mouvement qui devient d'un bel échevelé dans la petite toile d'une ébauche si originale de Devambez, l'*Assaut* de barbares grouillant sur les rochers abrupts au pied des remparts.

Maintenant, nous sommes à Byzance. Voici le *Festin des ambassadeurs barbares* de Rochegrosse dont la réputation est faite. Cette œuvre est préférable peut-être au *Bain de Théodora*, même auteur. Et voici de belles qualités de lumière dans le *Réveil de Brunhild* de M. G. Bussière dont l'imagination a renchéri sur la légende, mais l'ensemble est personnel et la composition a des côtés d'harmonie de haute valeur. De bonne composition aussi, dans cette évocation, *En l'An mille*, de P. Gourdault ; de caractère très original, la foule moyen-âgeuse du tableau 2137 et d'une belle tenue, le *Héraut* rouge *du temps d'Edouard III* de W. Joy. Pas d'œuvre marquante intéressant directement la Renaissance, mais, le préraphaëlisme de la *Vierge consolée* de Mlle Sourel fait songer aux légendes naïves de son aube. En revanche, la sombre poësie du Dante a inspiré très heureusement deux artistes, P. L. Glaize, avec quelques outrances et des beautés incontestables dans le Ve chant de l'*Enfer* où Françoise de Rimini apparaît au poète et chose étrange, la même chose pourrait se dire à la lettre de l'interprétation du *VIIe chant*, par Benedito-Vives où les damnés roulent d'énormes blocs, en l'effroyable vision de leurs tourments. Dans la suite d'inspiration des âges, voici encore le *Pietro* du maître Jean Paul Laurens, les *Funérailles d'un patriarche à Venise* de H. E. Rousseau, etc., etc.

Dans la sculpture historique, il y a le buste d'un *Michel-Ange*, tout à fait remarquable dont il m'est impossible de retrouver le nom de l'auteur. C'est un bronze noir plus grand que nature. La patine est d'un caractère magistral. Il se trouvait situé, lors de

ma visite, sur le même pourtour qu'*Eve devant le cadavre d'Abel* de Gonzalès. Ce n'est pas une petite tâche d'étudier l'art au Salon. Il y a plusieurs statues remarquables d'hommes célèbres. Le *Buffon* de Carlus est d'une grande allure. Très bien interprété aussi le *Bernardin de St-Pierre* de Holweck ; mais, je n'aime pas la composition accessoire de *Paul et Virginie*, trop conventionnelle à mon goût.

En peinture, je passe sur toute l'inspiration historique entre la Renaissance et la Révolution française. Il semble qu'en sortant de l'antiquité et du moyen-âge, les peintres ne se font plus guère qu'une conception des temps, en sucre et en rose, à la façon d'Achille Fould, dont le *Vin doux* est très bien peint, mais si peu sérieux qu'on croirait le dessus de boîte à joujoux d'une époque où il y avait pourtant la gabelle et les galères : j'aime mieux le *Ça Ira !*

(A suivre.) SIDONELLI.





PREMIÈRE PARTIE

Les Préhumains

(*Suite*)

Comme la veille des troupeaux d'hipparions tournoyaient sur la rive et des rhinocéros longeaient les roseaux à la nage. Les mêmes sourires d'aurore éclairaient la prairie où des millions de perles pendaïent à des millions de fleurs et sur les guirlandes de lianes éparses aux branches des eucalyptus, les mêmes papillons larges vacillaient comme des lambeaux de songes.

Ce que voulait l'adolescent, c'était enfin, la compagne sienne qui le suivit au milieu des dangers de la vie errante s'il lui fallait redouter quelque vengeance et s'il lui fallait abandonner les siens. L'agonie de sa puberté avait en son être éveillé l'audace de la force et sa main serrait nerveusement le bâton dont il se sentait prêt à immoler tout rival. Et cette compagne qu'il voulait que nul autre ne partageât, il l'avait près de lui. Ses yeux tantôt la couvaient de regards de possession et tantôt scrutaient l'étendue avec des férocités dont le défi jetait la menace à ce qui l'entourait.

Il l'entraîna jusqu'aux pieds de la falaise où la veille l'un et l'autre à cette même heure, s'étaient dérobés pour assouvir la faim de leurs

entrailles et de leur chair. Brisée d'insomnie, il la fit s'étendre à l'abri d'un roc, en attendant qu'il sondât l'alentour.

Mais rien ne bougeait, sinon, sous la brise qui féconde les œuvres végétales, des pollens qu'elle soulève, les grandes fleurs pourpres du vallon.

Il revint auprès de la femelle et vit alors qu'elle dormait.

*
* *

Elle dormait la tête contre la pierre et les jambes au bord de l'abri. Ses seins se soulevaient d'un léger souffle sur sa poitrine velue et son corps intime semblait s'offrir comme un seuil s'entrouvre ou telle une chimère rose dans l'ombre, au désir d'Anthropos qui veillait sur eux.

Parfois les herbes ondulaient proches sous la menace des bêtes. Un galecyn rampa vers leur refuge et pour les flairer, sortit d'un bouquet de ronces, puis s'éloigna devant le grondement dont en découvrant ses dents furieuses, l'épouvanta le Préhumain.

Ainsi la jeune femelle reposa quelque temps sous les regards de son compagnon.

Et ces regards, tantôt l'emprisonnaient comme une proie de volupté, tantôt, en allanguissement, presque attendris, la frôlaient de leur âpre douceur. Elle soupira, se souleva sur le coude, l'aperçut et, vers lui, rampa les genoux serrés, comme une bête vierge que la caresse effraie. Et lui brusquement, la saisit et la tira. Et elle de ses bras l'enveloppa et ils se serrèrent en jouant, avec des hoquets de joie, rudes comme des sanglots, quand ils s'étouffaient d'une étreinte trop puissante.

Leurs caresses étaient celles des faunes. Ils se mordaient jusqu'à se faire crier; puis en de fragiles remords qu'exprimaient des lêchements et des plaintes, ils se rapprochaient en même temps. Tantôt elle s'effondrait sous lui comme pour s'accorder toute entière; puis, se défendant, se dérobait à son étreinte pour s'enfuir et revenir ensuite les mains accueillantes s'il ne la poursuivait pas.

Et sur ces ébats, coulait l'heure au gouffre du Temps .

*
* *

Et de ces ébats, bientôt ils se lassèrent.

Alors, sous l'énorme rocher qui les couvrait de son ombre, ils s'étendirent l'un près de l'autre, amoureusement.

Le vent qui, par intervalles, s'engouffrait dans leur abri, sur eux, pleurait ses légers sanglots. Dans le charme de leur ennivrance, en des accouplements de bêtes folles, l'un contre l'autre, joyeusement, ils haletaient. Ils oubliaient le cauchemar de cette nuit où la menace

d'un de leurs compagnons s'était élevée dans le fracas des fauves; ils oubliaient, interrompu par l'ivresse, leur départ vers les cratères d'Auvergne et l'attirance des bois fruitiers des pentes que les flammes des basaltes hantent, spectrales, au sein des ténèbres.

Seuls en leur désir, comme dans une immensité, ils ne voyaient plus chacun d'eux que les tressaillements de l'autre, quand aux plis de leurs peaux, la sueur accolant leurs toisons, ils aspiraient les âcres senteurs de leur rut.

Tout à coup, la jeune femelle repoussa son compagnon. Le spasme de sa volupté fit place au spasme de l'effroi : là-haut, sur le roc qui les couvrait, deux yeux étaient fixés sur elle.

Et ces yeux ressemblaient à ceux des bêtes sauvages qui s'apprêtent à bondir sur une proie.

Et ces yeux étaient glacés de haine, affolés de tourments.

Et ces yeux étaient deux douleurs.

*
* *

Sous la poussée de sa compagne, Morphê Anthropos avait roulé jusqu'à l'entrée du refuge.

D'un bond furieux, il s'était ensuite redressé pour se tourner vers elle; mais à son tour, soudain, il s'immobilisa. Les yeux hagards, la Préhumaine tendait la main vers la cîme du roc et sa gorge palpitait avec de petits râles sous l'exaspération de la terreur.

Anthropos tourna ses prunelles dans la direction qu'elle indiquait, et alors, il comprit.

Il comprit qu'il se trouvait en face de son rival, qu'il allait avoir à disputer sa vie et, silencieusement, il alla ramasser son bâton.

Un cri formidable jaillit. Une masse noire roula comme un ouragan sur le versant. On entendit le choc de deux massues qui volent en éclat. Avant que la jeune femelle se fût écartée de sa couche d'adultère, la vague d'un couple frénétique de corps enlacés l'un à l'autre, tourbillonna devant elle.

Et soudain, dans tout son être, à la peur succéda l'instinct, la perversité de l'instinct qui fait palpiter la bête féminine, au déchirement des chairs meurtries pour elle et à la vue du sang.

Immobile, elle resta les yeux fixés sur les combattants dont les grondements atroces couvraient les barrits du lac.

Le premier, la gorge cruellement mordue par la mâchoire d'Anthropos, le vieux mâle avait desserré son étreinte et son rival en profita pour s'enfuir; mais comme en des bonds fougueux, il remontait l'escarpement du morne, lui-même, il s'aperçut qu'il portait au sein, une blessure dont le sang s'échappait. Il chancela, voulut se retenir au tronc d'un bouleau qui croissait sur la pente et lourdement, tomba à genoux.

En quelques élans, son rival fut sur lui. Etouffé dans son enlace-

ment, soulevé par ses bras robustes, il se sentit lancé dans le vide, roula sur le sol, rencontra l'escarpement d'une roche au pied de laquelle il s'abîma en se fracassant la cheville.

Anthropos aboya de douleur et, dans l'excès de la souffrance, il tendit vers la Préhumaine ses mains d'imploration. Mais, elle, ne bougea pas.

*
* *

Elle regardait d'une ignoble vision et le mufle lascif, ces deux choses sanglantes de s'être immolées pour sa conquête, le vieillard et l'adolescent. Sur le paroxysme d'Anthropos même, ses prunelles flamboyaient comme deux étoiles barbares.

Passive, elle attendit la colère du mâle qu'elle sentait devoir bientôt se tourner contre sa trahison, et d'avance l'entendant s'approcher, elle se roula dans une anfractuosité avec des plaintes attendries. Mais quand il fut auprès d'elle, et qu'elle sentit sa morsure l'étreindre, elle s'allongea sur le sol en se débattant. A la longue, elle cessa de se défendre et se contenta de geindre à chacun de ses coups; puis elle saisit la seconde où le vieillard se penchait sur elle pour l'attirer dans ses bras et quand elle le tint désarmé, elle se mit à lécher le sang qui coulait de sa gorge mordue.

Alors, il s'apaisa; mais presque aussitôt, rallumant son courroux vers son antagoniste et découvrant la double rangée de ses dents mortelles, il commença de grincer vers lui.

Servile, elle l'imita. La première, ramassant un caillou devant elle, elle le lança sur le vaincu qui pantelait en la suppliant; et quand, au bruit du choc sur la chair flasque, répondit un hurlement de souffrance, à son tour, le vieux mâle déracinant de terre un morceau de schiste, le lança dans la direction d'Anthropos.

Ils continuèrent de le lapider en se rapprochant de l'escarpement et, comprenant que chacune de ses plaintes excitait leur cruauté, Morphê roidit ses muscles, ferma les yeux et dans l'immobilité d'un cadavre, il attendit.

Ils le crurent mort et le martyre ne fut pas achevé.

Sous ses paupières vacillantes, le blessé les regarda s'éloigner.

Le pithécantrope gris avait ressaisi sa proie et contre lui, soulevée, elle le serrait, les bras fous, tandis qu'il l'emportait vers les arbres.

Anthropos les vit se perdre sous les palmiers baignés de soleil. Il voulut tendre vers eux son poing menaçant; mais il ne put se soulever que pour retomber sur la terre, déchiré par les sanglots, en se tordant d'impuissance et de rage.

*
* *

Il resta seul dans son angoisse.

Il avait le sein déchiré, un large lambeau de sa viande pendait, collé à sa poitrine par un caillot, et des mouches bourdonnaient autour; sa jambe droite enflait, fracassée à la naissance et les os soulevaient la peau. Sous son crâne, bouillonnaient tous les déchaînements de la fièvre et de la jalousie.

Alors, il se mit à se plaindre, d'une lamentation continue, et, sous l'irrésistible impulsion du mal, sa voix s'élevait sinistre, des bruits épars en la magie de la clarté; puis ses hoquets s'espacèrent. Les roulements sonores d'un grand félin du côté des bois vinrent ajouter à son agitation. Il chercha des yeux quelque branche basse qui lui permît d'atteindre la cime d'un arbre, dût-il braver, pour y gravir, la plus terrible des tortures, afin de conserver l'existence restée chère à son instinct. Mais seul, le bouleau devant lequel il avait chancelé dans sa fuite, à mi-chemin de la pente, s'offrait à lui.

De plus, il avait soif, d'une soif ardente qui lui brûlait le sang, Pour s'abreuver, il essaya de se traîner vers le lac, l'échine secouée de sursauts et derrière sa jambe, son pied oscillait tandis qu'il étouffait ses cris en serrant les mâchoires, que ses yeux luisaient comme des braises et que, de son front, roulaient de grosses gouttes jusque dans ses yeux, en l'aveuglant.

Enfin, la rive fut atteinte. Il s'accroupit, les mains dans l'eau, et se mit à lamper avidement jusqu'à ce qu'il se sentît soulagé.

Sur la nappe lucide, s'érigeaient en féeries les dessins d'un ciel aux nébuleux flocons. La falaise, formidable et blanche s'y reflétait aussi, parmi des pans d'azur.

Anthropos, en tournant les yeux vers elle, se ressouvint de l'abri qui l'avait vu, la veille encore, à l'instant d'une possession, comme un priape, le crâne lourd d'orgueil et de ravissement, se relever du giron de sa femelle.

Parmi les nids faciles à cueillir, sous le roc inaccessible aux grands fauves, là seulement, pour sa faiblesse, se trouvait le salut.

Il mesura d'un coup d'œil ce qu'il faudrait endurer de piqûres pour y atteindre et la douleur qu'il entrevit lui parut d'une énormité telle qu'il pencha la tête sur sa poitrine et qu'il pleura lentement.

*
* *

Un disque clair, sans un rayon, comme une lune, bougeait dans la transparence du lac: c'était l'image du soleil, à travers l'onde noire au long des granits et, bien que le soleil continuât de resplendir en plein ciel, Anthropos vit l'image s'éclipser à ses yeux dans un bouillonnement. Il comprit que des sauriens s'ébattaient à quelques pas et qu'un nouveau péril le menaçait.

Comme il achevait de rafraîchir sa mamelle et son front qui brû-

laient, il se hâta de quitter la rive. Le but qu'il se proposait apparaissait à son labeur aussi lointain qu'un songe.

Atteindre la saillie du roc, gravir l'escarpement, quel prodige! Et cependant, la veille encore, il bondissait sur sa pente comme un jeune hipparion dont les pieds font poudroyer la terre!

Auparavant, il se dirigea vers un arbuste qu'il aperçut. Autour de cet arbuste s'enroulait un lierre. Il rompit ce lierre, en tordit la tige comme une liane et, stoïque, il s'imposa la torture de fixer, à l'aide de ce fragile lien, sa cheville mouvante à sa jambe qui tremblait. Ensuite, il se mit à cueillir parmi les herbes les larges feuilles d'une malvacée et les agglutina sur sa mamelle après avoir recollé la déchirure qu'elle portait.

Après cela, Morphê tendit l'oreille et scruta l'étendue. Ce qui le rendait anxieux, c'est qu'il craignait qu'au chemin de son ascension, quelque bête féroce ne le découvrît; mais rien ne bougeait dans l'alentour et la brise ne dispersait que le seul bruissement des vagues chantantes aux diadèmes de feu.

Alors, il se souleva sur les mains et commença son calvaire. Sa gorge étouffait les cris qui lui montaient des entrailles. Tandis qu'il rampait, l'oubli de sa haine croissait avec la souffrance. Le souvenir prestigieux de sa compagne disparaissait. Il oubliait leur nuit d'ivresse en son réveil de sang. Il oubliait les caresses reçues, les étreintes offertes, les chairs femelles palpitant sous la robe transparente d'un duvet jeune, la taille ployée entre ses bras forts, les cheveux épars qui leur avaient servi de couche, il oubliait même la lutte horrible qui l'avait rejeté vaincu dans le néant de la sollicitude, après l'éblouissement, l'épouvante, la chute, la lapidation, l'outrage. Il ne voyait devant ses yeux, là-haut, bien haut, que la saillie du grand roc plat avec ses légions d'hirondelles, si pénible, si décevante à toucher qu'il semblait à son destin que l'éternité toute ne pourrait suffire à l'atteindre.

(*A suivre.*) STÉPHANE SERVANT.

Le Gérant : A. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*



La Revue Intellectuelle

25 Juin 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCE

M. Gaston Bonnier analyse à l'Académie des Sciences une note de M. René Viguier sur des *fleurs et des fruits fossiles*, trouvés à Sézanne (Marne) dans les plus anciennes couches du tertiaire. D'après de très curieux échantillons obtenus par M. Munier-Chalmas qui avant sa mort, moula avec du plâtre ou de la cire les cavités du calcaire, on reconnaît jusqu'aux plus petits détails de l'organisation et ces fleurs ont l'air vivantes.

D'après M. Kronecker de Berne, *le cœur ne s'arrête pas brusquement* d'un seul coup. « Ses contractions régulières et efficaces pour la progression du sang font place à un état de « trémulation » désordonné des fibres cardiaques qui est dû à l'insuffisance de la circulation dans le cœur et à l'anémie de l'organe. »

Le 2 mai 1907 est mort le *Dr Poirier*, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine. Il était âgé de 54 ans. Il a succombé à une affection du foie. Auteur de nombreux travaux de médecine, d'anatomie, de chirurgie et d'un « Traité d'anatomie » devenu classique, il soigna Waldeck-Rousseau dont il était l'ami et s'occupa vivement de la lutte à entreprendre contre le cancer.

Le 6 mai 1907, *M. Le Chatelier*, professeur au Collège de France, ingénieur des mines, auteur de nombreuses études sur les alliages métalliques, etc., est élu membre de l'Académie des Sciences, en remplacement de M. Moissan, décédé.

Le Dr Marmoreck, de l'Institut Pasteur, a donné le 8 mai 1907 à la Société de médecine de Berlin une

conférence sur son sérum antituberculeux. Cette conférence a été écoutée avec grand intérêt.

Le 13 mai 1907, *M. de Lapparent* est élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences pour les sciences physiques, en remplacement de M. Berthelot, décédé. M. de Lapparent est un minéralogiste très distingué.

Brillantes fêtes en Suède à l'occasion du *bicentenaire de Linné*. De nombreux savants étrangers y assistent.

Elie Metchnikoff. *Essais optimistes*. Etude sur la vieillesse. La longévité dans la série animale. Etude sur la mort naturelle. Faut-il tenter de prolonger la vie humaine ? Les rudiments psychiques de l'homme. Sur quelques points de l'histoire des sociétés animales. Pessimiste et optimiste. Gœthe et Faust. Science et Morale. (In-8°, 6 fr. Maloine).

Chez Masson paraît le 8e volume des *Expéditions scientifiques du Talisman et du Travailleur*. Ce volume contient: Annélides et Géphyriens, de L. Roule; Cœlentérés atlantiques, de Marion; Hydroïdes, de Billard; Ophiures, de Kœhler; Céphalopodes, de Fischer et Joubin; Bryozoaires, de Calvet. (In-4° avec fig. et 30 pl. noir et en couleurs, 50 fr.).

Maurice Mæterlinck, dans l'*Intelligence des Fleurs*, a su parler d'elles en observateur tendre et minutieux, en savant, en poète dont la voix ne fut jamais plus enchanteresse. (In-18°, 3.50, Fasquelle.)

Le Dr Lagarde, expose un nouveau procédé d'*Injections de Paraffine* en médecine et en esthétique. Au lieu d'employer la paraffine à chaud, il ramollit par une énergique compression et emploie à froid, une paraffine d'une solidité remarquable. La brochure est en vente chez Maloine.

Dr Baumgarten. *La Neurasthénie*, sa nature, sa guérison, sa prophylaxie. L'auteur de ce livre est le médecin en chef de Wœrishofen, village de Bavière, où affluent par milliers les neurasthéniques de tous pays et de toutes conditions sociales. On y trouvera une ample moisson d'observations concluantes car l'auteur s'étend longuement sur le traitement d'un mal devenu universel. La traduction est du Dr Bonnaymé de Lyon. (In-8°, 4 fr. Maloine).

M. Carpentier, ingénieur électricien bien connu, est élu le 13 mai 1907 membre libre de l'Académie des Sciences, en remplacement du colonel Laussedat, décédé.

Le 17 mai 1907 est mort le *Docteur Charrin*, professeur au Collège de France, médecin des hôpitaux. Elève du professeur Bouchard et de Pasteur, il laisse d'importants travaux sur l'embryologie et la bactériologie. Il était âgé de 52 ans.

A l'Observatoire de Meudon, *congrès international pour les recherches sur le soleil*. Presque tous les pays y sont représentés.

M. Douvillé, professeur de paléontologie à l'Ecole des Mines, auteur d'études estimées sur la géologie et la paléontologie, est élu le 29 avril 1907, membre de l'Académie des Sciences, section de minéralogie, en remplacement de M. Marcel Bertrand.

Ernest Haeckel. *Les Merveilles de la Vie*. (Gr. in-8°, 2.50, Schleicher).

SOCIOLOGIE

On vient de décider en principe *en Chine l'obligation de l'enseignement primaire* pour les enfants de plus de dix ans.

Un accord est établi entre la France et le Japon pour la signa« ture d'une convention de garantie réciproque. Ce traité vient d'être signé ce 10 juin.

Le 10 mai 1907, réunion à Paris du *Congrès des sociétés provinciales* au Musée social. Le but de ce con-

grès est « de rendre plus effectif et plus bienfaisant le lien de solidarité qui rapproche les originaires des divers pays de France, résidant à Paris. » Au programme du congrès : l'émigration des campagnes vers Paris et les grandes villes, les remèdes qu'on peut y apporter, le placement et le rapatriement, enfin l'assistance mutuelle.

Au banquet de la Chambre de commerce de France, notre ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon, à propos de notre expansion commerciale, se plaint de ce que *nos banques favorisent les emprunts des Etats, provinces et entreprises étrangères.* Grâce à ces banques, c'est l'épargne française qui aide au développement de l'industrie de nos concurrents étrangers, au détriment du développement industriel de nos nationaux. C'est très vrai et notre argent drainé par les banques françaises sert au développement de l'industrie et du commerce étranger, surtout allemand.

On lit dans la *Revue impérialiste allemande* « Der Deutsche » à propos d'une conférence de M. Tardieu : «La formule politique des prochaines années obligera encore les compatriotes de M. Tardieu à un rapprochement. Le moment arrivera où nous serons 80 millions d'Allemands et les Français 40 millions seulement. L'amitié de la France aura alors beaucoup moins de valeur pour nous ».....

Le 12 mai 1907 a été inauguré place Denfert-Rochereau, le *Monument Trarieux*, le courageux fondateur de la Ligue des Droits de l'Homme, en présence du Président de la République, des présidents des Chambres et des membres du gouvernement. Les différents orateurs retracent la vie et les luttes du vaillant défenseur du droit et de la justice. Le monument, œuvre du statuaire Jean Boucher, est composé d'une haute stèle supportant le buste de Trarieux. A droite une femme représente le Droit, à gauche un ouvrier symbolise la force populaire. Enfin devant le monument une femme et une petite fille représentent la faiblesse, venant demander l'appui nécessaire à la Ligue des droits de l'Homme. Au-dessous de la table des Droits de l'Homme on lit la phrase : « Tout homme étant présumé innocent ».....

Intéressant article de M. Charles Humbert, député de Verdun, dans la *Grande Revue* au sujet de *l'état d'âme de l'armée.* « Le président de la République ne sait de l'armée que ce qu'on lui en dit ; le ministre, que ce qu'on lui en montre ; le commandant d'armée, que ce qu'il en découvre au cours d'inspections qu'il n'a même pas le droit de multiplier au delà d'une certaine limite, et de manœuvres théâtrales, terminées par une revue solennelle ou par un déjeuner de gala qu'auront nécessités des concentrations trop prévues faussant les leçons de la petite guerre ». Pourquoi ne pas commencer, de même qu'en Allemagne, par la Revue et finir par les manœuvres.

L'empereur Nicolas II a signé *la loi de recrutement pour* 1907 *votée par la Douma* conformément au projet du gouvernement. La Douma n'était pas encore dissoute !

Le « Courrier Européen » signale la *triste situation du peuple persan.* « C'est dans le clergé sacro-saint, omnipotent, que réside l'une des causes fondamentales de tous les malheurs et misères du peuple dont le clergé exalte l'ignorance et le fanatisme. L'élément intellectuel manque complètement, le gouvernement ne dispose d'aucune force et la bureaucratie et l'aristocratie passent leurs jours dans les débauches et les orgies. C'est ce qui ex-

plique le commencement de révolte qui se dessine parmi le peuple toujours affamé, travaillant sans arrêt et réduit à mendier après la visite fréquente des intendants du « maître » et du gouvernement qui laissent après eux la ruine, les larmes et la famine. »

A la suite des élections sénatoriales espagnoles on verra pour la première fois cinq séparatistes catalans siéger au Sénat. On sait que les candidats libéraux se sont retirés pour protester contre le sans-gêne du Cabinet réactionnaire de M. Maura dans les élections aux Cortès.

Les *premières élections au Reichsrath* autrichien sont un succès important pour les socialistes.

Le gouvernement allemand a ajourné le *Reichstag* au 19 novembre. Voilà un Parlement qui n'est pas bien gênant.

Le roi et la reine de Norvège rendent visite en France *au président de la République* le 27 mai 1907.

Roger Merlin. *Le Contrat de Travail.* Les Salaires. La participation aux bénéfices, (In-16, 2.50, Alcan).

Caroline Milhaud. *L'Ouvrière en France.* Sa condition présente. Les réformes nécessaires. (In-16, 2.50, Alcan.)

Léon Allemand. *Les souffrances des Juifs en Russie et le devoir des Etats civilisés.* (In-18, 3.50, Cornély). C'est une thèse qui a été refusée par la Faculté de Droit de Paris et que l'auteur publie aujourd'hui.

Le second volume de l'*Abrégé des Œuvres de Proudhon,* par Hector Merlin (3.50) et le troisième volume des *Œuvres de M. Hector Merlin* (3.50). Le second volume contient l'étude de la science de Proudhon, le grand socialiste scientifique du siècle dernier.

Le Magnétisme personnel. Une méthode pour le développer. Traité de culture humaine, par Leroy-Berrier. Traduit de l'anglais et interprété par Paul Nyssens. (In-18°, 3 fr. Maloine).

M. Emile Bocquillon dans: *Pour la Patrie,* continue la suite de l'équivoque patriotique qui débute historiquement à l'affaire Dreyfus et qui eut pour but le renversement de la République. (In-18°, 4 fr. Vuibert et Nony). A ce propos nous concluons comme M. Aulard dans le « Siècle ». Ni avec M. Hervé qui crie: A bas la Patrie, ni avec M. Bocquillon qui crie: Vive le Nationalisme.

C. Bouglé. *Qu'est-ce que la Sociologie?* (In-16, 2.50, Alcan).

M. Bebel blâme la propagande antimilitariste de M. Hervé. Il déclare que « la social-démocratie allemande est l'adversaire déclarée du système militaire présent, mais qu'une organisation militaire est nécessaire aussi longtemps que les nations civilisées n'auront pas établi des conventions qui rendront une fois pour toutes les guerres impossibles. »

M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des Lettres, chargé du *rapport sur la situation de l'Université de Paris,* constate la création de plusieurs chaires nouvelles: histoire coloniale, littérature hispano-portugaise, philosophie du moyen âge, histoire de l'art chrétien, de philosophie et littérature sémitiques, etc., la publication d'un Annuaire de l'Université de Paris, publié par le bureau des renseignements scientifiques de la Sorbonne. Enfin, après un rapport sur la vie de chaque Faculté et la séparation de la Faculté de Théologie protestante, de l'Université, le rapport

constate une diminution des étudiants en médecine et en pharmacie et une augmentation des étudiants en droit, sciences et lettres.

La crise de la viticulture est l'occasion de troubles graves dans les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard.

Le 17 mai 1907 a été célébré le *25e anniversaire de la fondation du premier lycée de jeunes filles*. Discours prononcés par M. Camille Sée, Ernest Lavisse et M. Briand, ministre de l'Instruction publique, qui rappelle la part prépondérante prise par M. Camille Sée et Jules Ferry dans la création de ces lycées.

C'est un vrai *coup d'Etat* qu'a organisé le président du Cabinet *portugais*, M. Joao Franco, en prenant la dictature, mais cette manœuvre pourrait bien tourner mal, ainsi que semble l'indiquer le mouvement qui se produit dans la presse et dans la nation.

L. Paul Dubois. *L'Irlande contemporaine et la question irlandaise*. Avant l'Union. Depuis l'Union. Cet ouvrage est divisé en 3 parties : L'Etat politique et social. La Décadence matérielle. Les Possibilités du relèvement. (In-8° carré, 7.50, Perrin).

Le premier volume de l'Encyclopédie internationale d'assistance, prévoyance, hygiène sociale et démographie. *Hygiène individuelle du Travailleur*, par le Dr René Martial, préface du sénateur Strauss. (In-18, 4 fr. Giard et Brière).

David Staars. *La Femme anglaise*, et son évolution psychique. (In-8°, 7.50, Maloine.)

A. Mannion. *Notre Système d'impôts directs*. Améliorations réalisables. (Gr. in-8°, 2 fr., Rousseau).

Gaston Bouniols. *La suppression des conseils de guerre*. (In-8°, 6 fr., Pédone.)

Dr Antoine Wylm. *La morale sexuelle*. (In-8°, 5 fr. Alcan.)

Le 2 mai 1907, brillante inauguration de *l'Exposition maritime de Bordeaux*.

Le 4 mai 1907 *M. Morizot-Thibault*, auteur de travaux sur la réforme judiciaire et la criminalité, est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Glasson, décédé.

Le 5 mai 1907, *Inauguration à Lille de la maison des Etudiants*. Discours des délégués des étudiants hongrois, anglais, allemands, danois, italiens, norvégiens, suédois, belges, etc.

Le *nouveau chemin de fer électrique de Munster à la Schlucht*, établit une communication facile et rapide entre Gérardmer, les vallées des Vosges et de la Meurthe, avec Colmar, Mulhouse et l'Allemagne du Sud.

Le *peuple a élu* pour la première fois *à Lucerne les conseillers d'Etat*, nommés autrefois par le grand-conseil. Les partis, à une ou deux voix près, sont représentés dans les mêmes proportions que dans les élections précédentes.

M. Poincaré, sénateur, ancien ministre, est élu président de la *Société des Amis de l'Université*, en remplacement de M. Casimir Périer, décédé. On connaît les services importants rendus par cette Société par ses subventions à la science.

La *municipalité de Marseille*, M. Chanot, maire, en tête, est reçue de la façon la plus cordiale et chaleureuse *par la Ville de Gênes*.

Brillante réception à Paris des *délégués de l'Université de Londres*. Occasion de nombreux discours et toasts.

Me Barboux, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, *est élu membre de l'Académie Française*,

en remplacement de M. Brunetière, décédé.

Le *Landtag de Brunswick a élu régent de Brunswick le duc Jean Albert de Mecklembourg.* La population est satisfaite de cette élection qui ne met à sa tête ni un Cumberland, ni un Hohenzollern, mais un prince mecklembourgeois.

Les journalistes anglais sont chaleureusement accueillis en Allemagne, où les fêtes se succèdent en leur honneur.

M. Paul Crouzet publie dans *Pour et contre le baccalauréat*, le compte rendu et les conclusions de l'enquête faite à ce propos. (In-8°, 1.50, Colin.)

M. Alfred Picard fait dans le *Bilan d'un Siècle* (1801-1900), l'inventaire du siècle qui vient de finir. L'ancien commissaire général de l'Exposition de 1900 passe en revue toutes les branches de l'activité humaine et l'ouvrage formera 6 vol. gr. in-8° de 10 fr. chaque (Le Soudier).

HISTOIRE

L'Alhambra menace ruine et le dernier hiver a causé de graves ravages dans l'ancienne forteresse arabe. Espérons que l'indolente Espagne va se décider à faire quelque chose pour sauver cette merveille.

Le 10 mai 1907 à Madrid, *naissance du prince des Asturies*, fils du roi et de la reine d'Espagne.

On a découvert à Mayence un tombeau contenant un squelette que l'on croit être celui de *Gutenberg*. D'après les chroniques, l'inventeur de l'imprimerie fut enterré à cet endroit.

M. Théodore Reinach, président de l'Association pour l'encouragement des études grecques, a passé en revue à la salle des Agriculteurs de France *les travaux des Hellènes du dix-neuvième siècle* qui ont si puissamment contribué à la connaissance de la Grèce antique et qui ont découvert des chefs-d'œuvre d'art en fouillant Eleusis, Epidaure, l'Acropole d'Athènes, etc.

M. Edmond Pottier lit à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une *notice sur un petit vase* portant une très jolie peinture attique *du cinquième siècle* où on voit un chirurgien soignant des blessés. Ce document sur la médecine antique est précieux.

M. Migeon, chargé d'une mission en Extrême-Orient, rapporte pour le Louvre une superbe *collection de peintures chinoises et japonaises*, deux sculptures boudhiques japonaises, une déesse Kivannon, un Fudo au visage noir sur un fond de flammes, etc.

Le 10 mai 1907 est mort, à l'âge de 72 ans, *M. Aimé Gassier*, sénateur, grâce auquel la France doit d'avoir conquis une situation exceptionnelle au Mexique. Il fut l'initiateur de la colonie française des « Barcelonnettes. ».

Le baron de Baye offre au musée de St-Germain ses collections archéologiques provenant des *recherches et fouilles* dirigées par lui pendant 25 ans *en Champagne*.

M. Jules Lair, membre de l'Académie des inscriptions, auteur d'une *Histoire de Louise de La Vallière*, est mort à Paris le 16 mai 1907.

Renard. *La République de* 1848. Notes et références avec 2 index alphabétiques. (In-4°, 1 fr. Cornély.)

Edouard Schuré. *La Prêtresse d'Isis*. Légende de Pompéï. (In-16, 3.50, Plon.)

LITTÉRATURE

Quelques jeunes écrivains, poètes, peintres, dessinateurs, musiciens, voulant rester hors des intri-

gues et des compromissions, fondent sous le titre *L'Abbaye*, un groupe fraternel d'artistes, sorte de libre Villa Médicis, dont les hôtes travailleront ensemble sans aucun joug et en conservant leur individualisme. Ils ont créé une édition d'art et un atelier d'imprimerie lithographique et typographique, dont ils sont eux-mêmes les artisans.

Le 12 mai 1907 est mort *J. K. Huysmans*, l'auteur de Là-Bas, A Van l'eau, A Rebours, En route, la Cathédrale, etc... Ancien sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, il essaya, sans y réussir, de vivre au couvent et menait une existence paisible dans son petit appartement. Il avait horreur de la politique. Philosophe pessimiste, il travaillait entouré d'une collection d'œuvres rares. Il s'éloigna du naturalisme et termina par une conversion, après avoir été un des fidèles du « grenier » des Goncourt.

Correspondance d'Alfred de Musset (1827-1857), recueillie et annotée par Léon Séché. Des deux cents lettres qu'il contient, un grand nombre paraissent pour la première fois ; d'autres ont été collationnées sur les originaux, corrigées et augmentées des passages qui avaient été supprimés pour des raisons qui n'existent plus aujourd'hui. (In-8°, 7.50, Mercure de France.)

Jean Bertheroy, *Sybaris*. Roman de mœurs antiques. Evocation de cette Sybaris, cité de luxe et de paresse. Dans ce cadre merveilleux, l'auteur a situé le plus émouvant duo d'amour entre Théano, l'ardente Sybarite et le philosophe Pythagoras. On y voit aussi les curieuses figures de Milon de Crotone, de Télys le tyran et du médecin Brontinius, les silhouettes de Glinis, la joueuse de flute, de Mélissa et de Myrto. Et le volume se termine par la destruction de la ville trop oisive, sur les ruines de laquelle subsiste seul l'Amour triomphant. (In-8° avec 26 compositions de Marodon, 3.50, Méricant).

Emie Zola. *Correspondance*. (In-18, 3.50, Fasquelle.) Ce sont des lettres de jeunesse.

Gabriel Trarieux. *Elie Greuze*. (In-18, 3.50, Fasquelle.)

La librairie du Mercure de France publie le *Livret de Folastries*, de Ronsart, d'après l'édition originale de 1553, augmentée d'un choix considérable de pièces d'expression satirique et gauloise tirées des éditions originales, avec une notice et des notes par A. van Bever. (In-8°, 3.50).

Emile Morel. *Les Gueules noires*, avec préface de Paul Adam. (In-8°, 5 fr. avec 41 dessins et 15 lithographies, Sansot.)

Michel Corday. *La mémoire du cœur*. Un couple d'amants est séparé par l'absence. Dans une défaillance unique la femme trahit. L'homme peut-il absoudre et se croire encore aimé? Tel est le sujet de ce roman. (In-18, 3.50, Fasquelle.)

Les Ames Ennemies, de Paul Hyacinthe-Loyson, au Théâtre-Antoine.

A l'Odéon, *L'Otage*, de Gabriel Trarieux. La pièce de M. Paul Hyacinthe Loyson et celle de M. Gabriel Trarieux traitent à peu près le même sujet, la question religieuse dans la famille.

Jean Bernard. *La Vie de Paris*, 1906. (In-18, 3.50, Lemerre.)

André Maurel. *Poème d'amour*. (In-8°, 3.50, C. Lévy). Histoire profondément humaine de deux amants follement épris qui s'aperçoivent que les passions les plus fortes amènent pourtant peu à peu la lassitude, puis l'indifférence.

Louis Dumont. *La Louve*. Mœurs de la Décadence romaine.

Préface de Paul Adam. (In-18, 3.50, Lib. Publ. Popul.).

A l'Athénée. *Le Cœur et le Reste*, de Jacques Monnier et Georges Montignac. Le sujet de ce vaudeville n'est pas neuf, et la pièce diffuse aurait besoin de quelques coupures.

Au Théâtre Réjane. *La Clef*, de Sacha Guitry, malgré le talent de l'auteur qui possède le sens de l'observation et le don du relief, manque de tact et de goût et ce sont de bien vilains personnages qu'il nous montre.

Aux Mathurins, le *Flirt ambulant*, 3 actes, de Tristan Bernard, remplis d'ironie, d'indulgente philosophie, d'observation et de fantaisie.

Mme Sarah Bernhardt remporte un beau succès comme auteur et interprète de son *Adrienne Lecouvreur*, représentée sur son théâtre.

Oscar Wilde. *Poèmes*. Traduction d'Albert Savine. A la suite de la publication de ses vers, Wilde se posa immédiatement en Angleterre en chef de l'école de l'art pour l'art. Ce volume, ignoré en France, fera la joie des lettrés. (In-18, 3 fr. 50, Stock.)

Albert Reggio. *L'Italie intellectuelle et littéraire* au début du xxe siècle. Etude critique précédée d'une Introduction sur le Rôle de la critique psychologique. (In-16, 3 fr. 50, Perrin.)

Tresmin-Tremolières. *Cité d'amour du Japon*. C'est l'évocation du Japon amoureux, c'est ce bibelot qu'est la courtisane japonaise si joliment dépeinte et étudiée par l'auteur avec illustrations de la Nézière. (In-18, 3 fr. 50, Librairie Universelle).

Chez Rudeval ont paru les *Contes latins*, par Edouard Pontié, reconstitution pittoresque des mœurs, des sentiments et de la philosophie antiques à la fin de la république romaine, avant qu'apparaisse César.

Frédéric Mauzens. *Le coffre-fort vivant*. (In-18, 3 fr. 50, Flammarion.)

Daniel Lesueur dans *Le Fils de l'amant* où le choc des passions les plus ardentes actionne les plus tragiques aventures, donne cours à son imagination créatrice.

Honoré de Balzac. *L'Ecole des Ménages*, œuvre posthume. Tragédie bourgeoise en 5 actes. Edition originale illustrée, précédée d'une préface de Spoelberch de Lovenjoul. Décoration de Robaudi. In-8°, 30 fr., Conquet.)

Dans la collection des Célébrités d'aujourd'hui, Léon Balzagette publie un intéressant petit ouvrage sur *Emile Verhaeren* (In-18, 1 fr., Sansot).

Colette Yver. *Princesse de Science*. Ce roman a fait une profonde sensation, car aucun romancier n'avait osé jusqu'ici mettre en pleine lumière ce revers de la médaille féministe : les modernes princesses de science vont-elles donc cesser d'être des femmes et des amoureuses? (In-18, 3 fr. 50, C. Lévy).

Le 5 mai 1907, à l'occasion du cinquantenaire de la mort d'*Alfred de Musset*, un groupe de ses admirateurs dépose une couronne sur sa tombe au Père-Lachaise.

A Montignac (Dordogne) est mort M. *Eugène Le Roy*, auteur de romans rustiques parmi lesquels nous citerons : *Le Moulin du Frau. Jacquou le Croquant, les Gens d'Auberoque*, etc.

Sous le titre : *Société des romanciers et conteurs français*, des hommes et femmes de lettres forment une association à l'usage des écrivains français dont les œuvres sont trop souvent pillées à l'étranger. M. Georges Lecomte est élu président, Maurice Leblanc, vice-président, Paul Fischer, agent général.

E. Istivie et E. Leinguerlet. *La Tourbe*. (In-16, ill., 2 fr. 50, Rivière).
Baudelaire. *Lettres* (1841-1866). (In-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

C. H. Hirsch. *Poupée fragile*. Dans ce roman où l'intrigue provoque les larmes, le sourire et le rire, l'auteur mêle aux images les plus cruelles de la vie les éléments d'une philosophie sereine détachée de la morale. (In-8°, 3 fr. 50, Fasquelle).

ART

Brillantes représentations de *Salomé*, l'opéra de Richard Strauss, au théâtre du Châtelet. L'orchestre est dirigé par l'auteur. Le poème est d'Oscar Wilde.

A Juan-les-Pins vient de mourir le peintre *Félix Régamey*, à l'âge de 62 ans. Il passa de longues années au Japon et il fut le dévoué collaborateur de l'orientaliste Guimet. Il illustra de nombreux ouvrages d'après ses croquis pris en route.

L'Opéra-Comique donne avec grand succès *Ariane et Barbe-Bleue*, poème de Maurice Maeterlinck, partition de Paul Dukas.

MM. Tiercelin et Paul Ferrier ont mis en vers et M. Fernand Le Borne a fait la musique de *La Catalane*, opéra que vient de représenter l'Académie nationale de musique.

Séries de *concerts historiques russes à l'Opéra*, où l'on entend des œuvres de Glinka, Taneciew, Rimsky-Korsakow, Tschaïkowsky, Moussorgski, etc. Gros succès pour M. Chaliapine-Smirnow, le chef d'orchestre, F. Blumenfeld et Mmes Petrenko et Zbrowsiewa.

Inauguration à Colmar d'un *monument élevé à la mémoire du sculpteur Bartholdi* né à Colmar en 1834.

Le 5 mai 1907, est mort le peintre orientaliste *Eugène Girardet*. Citons parmi ses œuvres: *le Feu sacré à Jérusalem* et au dernier Salon, *le Tattersal de Paris*.

Georges Toudouze. *Henri Rivière*. Peintre et imagier. (Petit in-4°, grav. et pl. hors texte. 25 fr., Floury).

Emile Blémont. *Artistes et Penseurs:* Jean-Jacques et l'imagination. Laurence Sterne. Camille Desmoulins. André Chénier. Eugène Delacroix. Monticelli. J.-J. Henner. Joseph de Nittis. Michelet. Edgar Quinet. Henri Heine, etc. (In-18, 3 fr. 50, Lemerre).
Lucas Rizzardi: *Peintres et aquafortistes wallons*. (In-12, 1 fr. 50, Dechenne, à Bruxelles).

Vente de la collection Ch. Sedelmeyer. Tableaux anciens des écoles anglaise, française, etc.

MM. Bénédite et Masson, conservateurs du Luxembourg, organisent une *exposition d'art français à Stuttgart*: tableaux, sculptures, pastels et aquarelles, etc.

Sander Pierron. *L'année artistique*. 110 reproductions. (In-8°, 4 fr. 50, Bulens, Bruxelles).

LA DIRECTION.





REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

Jamais la Science positive n'a eu à supporter plus formidable débordement qu'à l'heure actuelle de la part de la métaphysique et de la religion, tant à l'étranger qu'en France. Son étude aride, ses méthodes lentes, rigoureuses, qui ont conquis au savoir à peu près tout ce qu'il possède de certain, ne conviennent pas à tous les esprits, mais les résultats ont été si grands et si beaux que, ne pouvant plus les nier, on se les approprie (1). On accepte la découverte, on repousse la méthode qui l'a conquise. C'est ce que je vois de plus évident dans ce qu'on est convenu d'appeler le nouvel esprit de la science. Que les Bergson, les

(1) Œuvres récentes de fusion de la religion et de la Science : T. Zucchelli, Sintesi del problema metafisico secondo la filosofia delle scienze, *Beltrami*, Bologne; J. H. Newman, Fede et ragione, *Bocca*, Turin. De la métaphysique et de la science : H. Bergson, l'Evolution créatrice, *Alcan* ; H. Keyserling, das Gefüge der Welt, *Bruckmann*, Munich. De l'occultisme et de la science : Aia Aziz, Principes généraux de la Philosophie cosmique, *Publications cosmiques*, etc.

Couturat, les Milhaud, les Pastore, cherchent à établir les rapports entre la réalité et la connaissance, je veux bien être le premier à les y encourager. Se basent-ils pour cela sur les méthodes expérimentales de la psychologie scientifique, sur l'étude de la nature ? Ont-ils une confiance plus grande, sans se croire obligés de l'admettre, sur l'opinion de ceux qui ont découvert et qui savent pour quelle raison ils ont découvert, comment ils ont été amenés à découvrir que sur les spéculations purement intellectuelles qui ont précédé les découvertes ? Pas toujours assez, je le crains. Pour me faire mieux comprendre, je vais me mettre en présence de la comparaison faite par l'un d'eux, (Annibale Pastore, *Del nuovo spirito della Scienza et della filosofia*, Bocca, Turin). A. Pastore suppose une horloge à poids dont on ne découvre que le cadran, le mécanisme étant enclos. Un physicien qui n'aurait jamais vu d'horloge et qui serait invité à expliquer ce mécanisme émettrait quelque théorie qui, suffisante à l'expliquer, coïnciderait ou non avec le mécanisme véritable. La réalité serait comme une telle horloge. Elle aurait plusieurs explications vraies. Tout cela n'est que parole. Il y a des possibilités, mais, un seul mécanisme. En présence de l'horloge, un théologien, un métaphysicien et un physicien pourront être appelés à résoudre le problème. Le premier consultera la Bible, c'est le second qui émettra l'hypothèse ; le physicien, lui, cherchera à ouvrir la boîte, il ne fera l'hypothèse qu'en dernier. Les méthodes sont nettes et permettent de prendre parti. La *Revue Intellectuelle* est pour le physicien. Celui-ci inventera s'il le faut des outils pour ouvrir la boîte, pendant que les autres forgeront des arguments et la boîte sera ouverte. On se trouvera en présence du mécanisme. Il s'agira d'en déterminer la loi. Le théologien reprendra sa Bible, le métaphysicien ses prévisions, le physicien plus vulgaire démontera la pendule. S'il s'agit ensuite d'approfondir la nature d'un rouage, le théologien recommencera à consulter la Bible, le métaphysicien à faire des hypothèses, le positiviste fera de la chimie. A la limite provisoire du connaissable, il deviendra à son tour métaphysicien, mais à l'étude des mécanismes, il aura puisé la conviction de lois communes à tous les mécanismes, il se sera dépouillé de l'état d'esprit primitif qui consiste à voir du merveilleux en tout. Il saura se guider. Il dira ce que nous disons ici : « Gardons l'idéalisme pour but des réalisations humaines. La recherche du vrai doit être en réalisme absolu et la science claire. » Et il procédera dans la recherche des rapports de la connaissance avec la réalité par l'étude des organes de la connaissance et des objets de la réalité, car, il sait bien, lui, que l'étude des phénomènes est vaine sans l'étude des objets. Or, dans ce sens, j'avoue que tout en respectant le labeur considérable que renferment des œuvres comme celle récente de M. Bergson (l'*Evolution créatrice*, Alcan), ce qui ressort pour moi de l'ensemble des systèmes rigoureusement positifs est beaucoup plus facile à définir que ce qui ressort de sa lecture. Je constate en l'univers des lois d'un déterminisme qui ne cesse d'être absolu que si l'on élimine, en considérant l'action des parties sur le tout, l'action inverse du tout sur les parties. Je vois tout en l'univers agir et réagir proportionnellement à son

organisation, j'en conclus que l'intelligence, la forme des moyens de connaissance, etc., se développe comme l'organisation et se trouve partout sous une forme et sous un nom, même en dehors des organisations cellulaires. On l'appelle ici impressionnabilité matérielle, ailleurs excitabilité, ailleurs encore sensibilité. Plus haut, c'est la conscience et même la conscience d'être conscient et bien autre chose encore en réflexions psychiques multiples, au sujet desquelles je vais m'expliquer. Il n'est guère possible de se créer une idée, même vague, de la connaissance lorsqu'on sépare sa conception d'une conception d'organisation qui la rend possible. Un arbre se reflète dans l'eau. L'homme perçoit l'arbre, perçoit le reflet et se perçoit les percevant l'un et l'autre. Voilà qui paraît bien mystérieux. L'arbre est un, il a mille reflets sur l'eau, dans l'homme et hors d'eux. Par la connaissance, l'homme arrive cependant à se rendre compte que chaque reflet est une apparence d'une chose unique et que l'arbre seul est la réalité, une réalité où d'ailleurs il n'est pas impossible que s'inscrivent les apparences d'autres réalités, comme dans l'homme lui-même. Si l'onde plane qui reçoit son image était elle aussi, capable de percevoir ce qui se reflète en elle, sa vision s'agrandirait bien autrement quand sa surface, par exemple, se bomberait en lentille. Son pouvoir visuel ou percepteur serait changé, sa nature restant la même, avec le seul agencement ou la seule organisation de ses parties. Mais que dire alors de lentilles sensibles agencées de manière à refléter leurs multiples foyers sur l'une d'entre elles. Celle-ci, sorte de lentille-cerveau, recevrait à la fois toutes les images. Elle verrait à elle seule la somme de leurs visions. Allons plus loin, l'agencement pourrait être surélevé de telle manière qu'après s'être reflétée elle-même en d'autres lentilles, celles-ci lui renverraient directement ou indirectement sa propre image et l'image de sa vision. La lentille *se verrait*, pour tout dire, aurait conscience d'elle. Mais il ne s'agit là que d'images visuelles en des objets inertes. Supposons que ces lentilles puissent refléter des images sonores, tactiles, etc., et qu'au lieu d'être passives, elles deviennent actives, arrêtant leurs visions comme nous le faisons en fermant les yeux, se déplaçant, se mouvant, libres qu'elles seraient d'obéir aux impulsions que sollicitent leurs sensations, elles arriveraient à choisir leurs perspectives de vision, à comparer, raisonner, etc. Telles sont les organisations cellulaires et plus spécialement les nerveuses. La matière est la nappe immobile et plane qui s'impressionne, la cellule est déjà lentille, les organes, des systèmes de lentilles (au figuré); l'organisme cérébral est le grand foyer, dont une partie est douée de la faculté de se percevoir, conscience par conséquent. Le développement subjectif est la somme des reflets d'un même arbre réalité et l'on n'arrive à la connaissance de plus en plus grande de ce dernier qu'au fur et à mesure que l'on se rapproche d'une organisation qui permet de reconnaître en mille perspectives et mille reflets, les apparences d'une chose unique. L'évolution de l'activité psychique est celle des organisations. Comme on le voit, il peut y avoir étant admises des qualités sensibles en toute la matière, des conditions sans lesquelles ne se manifestent pas certaines formes

psychiques, tirées de cette sensibilité, la conscience du moi, par exemple, qu'il ne faut pas confondre avec la conscience de sentir, la pensée de raisonner des images, qu'il ne faut pas non plus prendre pour l'impression de percevoir une image, etc. Tous les corps ne sont pas des miroirs et tous les miroirs des miroirs qui se mirent. Il semble bien que ce soit là un objet de confusion qui fait hésiter actuellement la plupart des esprits : « Assurément, s'écrie J. P. Milliet, dans ses *Remarques sur la Monadologie* (Jacques, édit.) (1), où il commente la constitution de la matière, un rocher, une barre de fer ne pensent pas, cependant ils sont sensibles à la chaleur : le fer rougira, s'amollira, se liquéfiera. Un cliché photographique est sensible à la lumière ».

Mais plus loin parlant du livre de Maurice Maeterlinck, sur l'*Intelligence des fleurs* (Fasquelle), il s'écriera :

« Ne vous y trompez pas, il n'y a pas ici la moindre rhétorique, ce sont des faits : La plante a le Vouloir de vivre et la Volonté de puissance ; elle cherche et choisit ses aliments ; elle a la sollicitude et le dévouement maternels, qui prévoient tout pour le futur développement des graines ; elle imagine mille mécanismes savants pour assurer la propagation de l'espèce ; elle donne à l'homme « un prodigieux exemple d'insoumission, de courage, de « persévérance et d'ingéniosité ». Qui a trouvé ces mécanismes ? Deux réponses ont été proposées : Dieu, ou la plante elle-même. La première hypothèse est inacceptable, presque ridicule : il y a trop de malfaçons. La seconde est plus vraisemblable ; mais alors il faut en accepter les conséquences logiques : Assurément les tendances obscures du végétal, ses efforts subconscients n'ont pas la clarté ni la précision de la pensée humaine; mais la plante sent, pense et veut. »

Comme je l'explique plus loin à propos de la *Plasmogénèse* du Dr Félix, il y a tout de même en ceci, quelque peu, une question de mots. Le langage de la philosophie scientifique, comme tout autre langage, s'est formé suivant deux tendances qui toutes deux présentent des avantages et des désavantages, l'une peut-être plus largement philosophique qui généralise, l'autre, peut-être plus purement scientifique qui définit. L'important est qu'elles ne prêtent pas à la confusion sérieuse. Dans l'édition nouvelle de son livre sur l'*Occultisme et le Merveilleux préscientifique* (Masson, édit.), le Dr Grasset signale le danger des définitions élastiques et sur le terrain de la science pure, celui du mélange des théories et des faits, qu'il peut être utile d'étudier à part. Tout cela est affaire de méthode, de mesure et de pondération et si je ne partage pas, comme cet auteur, l'idée que le surnaturel puisse échapper à l'analyse scientifique, j'avoue que parmi les œuvres si nombreuses publiées sur le sujet, ce seraient plutôt les grandes

(1) Complémentaires récents : JACQUES AMYOT, la Molécule chimique, *Revue des Idées*, 15 mai ; H. PELLAT, Sur la constitution de l'atome et la loi de Coulomb (*Académie des Sciences*, 8 avril) ; LEMATTE, l'Organisation et l'évolution de la matière, *Gazette médicale de Paris*, 15 février, etc.

lignes de sa manière de voir, qui retiendraient mes préférences. Camille Flammarion, pour consciencieux qu'il soit dans l'étude des *Forces naturelles inconnues* (Flammarion, édit.), a trop de tendances à donner la priorité au possible sur le vraisemblable ; reconnaissons d'ailleurs qu'il ne tient pas le possible pour certain. En plus du mérite littéraire, le livre de Jules Bois sur le *Miracle moderne* (Ollendorff, édit.), possède de grandes qualités philosophiques, mais le rôle de l'âme profonde, subconsciente, s'y trouve parfois surélevé, agrandi au delà de son rôle. D'autres livres à thèse spirite, affirmant la survie, la désincarnation, etc., comme *la Suggestion* de C. Trufy (Vigot), *A travers le monde* de Willy Reichel, (Gittler), la *Survie* de Noëgerath, (Flammarion), appartiennent au mysticisme, cet état de l'intellect qui fait choisir entre deux possibilités celle qui croit grandir par le rêve et qui rabaisse par la réalité, qui se mire en beauté dans l'imagination et qui n'est trop de fois que le clinquant de l'élévation (1). Voici sur tout ceci la part des conclusions du D[r] Grasset à laquelle je souscris. Je n'en retranche que cinq lignes susceptibles d'interprétations diverses (surnaturel hors de la science, oui, mais hors du contrôle scientifique, on ne sait pas).

« 1. Les phénomènes *occultes* sont des phénomènes *psychiques préscientifiques*, c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent *pas encore* à la science, mais qu'ils peuvent y entrer plus tard ; ils cessent d'être merveilleux et occultes quand ils deviennent scientifiques. L'occultisme est donc comme une *terre promise* dont la science approche et qu'elle s'efforce d'envahir tous les jours.

« 2. Ce qui fait la difficulté de l'étude de l'occultisme et en retarde les progrès, c'est : 1° d'un côté, la complexité du déterminisme expérimental de ces phénomènes qui ne sont pas facilement *répétables* à volonté et dans un laboratoire ; 2° de l'autre, la nécessité d'avoir toujours un *médium* pour faire ces expériences et la fréquence de la *fraude*, consciente ou inconsciente, chez les médiums.

Ces difficultés ne sont pas invincibles et constamment la science envahit le domaine de l'occultisme et *désocculte* un certain nombre de phénomènes. Ce qui fait que les frontières de l'occultisme se déplacent et reculent sans cesse et que l'occultisme d'*hier* n'est plus l'occultisme d'*aujourd'hui*.

« 3. Les phénomènes, dès à présent désoccultés, qui constituaient l'oc-

(1) Récent sur l'Occultisme : P. Dramas, Prouesses de médium, *Petite République*, 6 mai et T. Tomassina, Intorno all' ignoto, *Cœnobium*, mars-avril ; A. Pioda, Ai Confini, *Cœnobium*, mars-avril ; A. de Rochas, la Télépathie visuelle, *Cosmos*, février, mars ; E. Dupont, Psychologie morbide, croyances fixes, erreurs, etc., *Librairie des Sciences psychiques* ; Octave Béliard, Une conférence spirite, *Journal de médecine de Paris*, 10 mars ; Rouxel, la Place de l'hypnotisme dans la science, *Journal du magnétisme*, 1[er] trimestre ; J. Lapponi, l'Hypnotisme et le Spiritisme, *Perrin* ; A. P. Sinnet, la Télépathie et ses conséquences, *The National review*, février, etc., etc., et les organes spéciaux sur le préscientifique.

cultisme *hier*, peuvent se grouper sous quatre chefs : 1° le magnétisme animal devenu l'hypnotisme ; 2° les mouvements involontaires inconscients que l'on retrouve dans les tables tournantes, le pendule explorateur, la baguette divinatoire et le cumberlandisme avec contact ; 3° les sensations et la mémoire polygonales comprenant les fausses divinations, les hallucinations polygonales et la cristallomancie, les réminiscences et les faux jugements polygonaux ; 4° l'association des idées et l'imagination polygonales dans les transes des médiums (romans polygonaux).

« 4. Pour étudier l'occultisme *actuel*, il est indispensable de bien séparer l'étude et la discussion des *théories* et des *faits*.

« 5. Aucune *théorie* n'est encore établie et aucune n'est encore nécessaire. Ni le *spiritisme* ni les *radiations psychiques* ne sont démontrés. Si l'existence des faits est, un jour, réellement établie, la théorie sera facile à trouver, et cela sans recourir à l'évocation ou à la réincarnation des esprits.

Il ne faut donc chercher dans les faits occultes aucune preuve nouvelle en faveur de la survie et de l'immortalité de l'âme, pas plus d'ailleurs qu'il ne faut y voir un argument contre le spiritualisme. L'étude de l'occultisme est absolument indépendante de toutes les doctrines philosophiques ou religieuses qui, de leur tour d'ivoire, assistent, avec intérêt mais sans danger personnel, aux expérimentations et aux discussions des neurobiologistes : ni l'existence, ni le développement d'aucune doctrine philosophique ou religieuse ne dépendent de la solution que réserve l'avenir aux questions pendantes en occultisme.

« 6. Les *faits* qui sont encore *occultes*, doivent être divisés en deux groupes : 1° le groupe des faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît en tous cas *lointaine* ; il comprend : *a.* la télépathie et les prémonitions ; *b.* les apports à grande distance ; *c.* les matérialisations ; 2° le groupe des faits dont la démonstration paraît *moins éloignée* et en tous cas doit être recherchée tout d'abord ; il comprend : *a.* la suggestion mentale et la communication directe de la pensée ; *b.* les déplacements voisins sans contact, la lévitation et les raps ; *c.* la clairvoyance.

« 7. Il y a donc encore un occultisme ; il y a des phénomènes occultes, qui restent encore hors de la science positive dont la démonstration scientifique n'est pas encore faite. Mais il est non moins évident que cette démonstration n'est pas rationnellement impossible, qu'il n'est pas indigne des savants de s'occuper de ces graves questions, qu'il est même de leur devoir de les étudier et qu'on peut prévoir le moment où certains de ces faits cesseront d'être occultes pour devenir scientifiques.

« 8. Pour obtenir ces résultats et hâter la réalisation de ce progrès, il est désirable que tous les expérimentateurs procèdent avec une méthode très rigoureuse.

Il serait bon d'abandonner, pour le moment, toutes les recherches *compliquées*, toutes les expériences extraordinaires dans lesquelles les éléments de déterminisme sont trop nombreux et trop complexes pour pouvoir être scientifiquement contrôlés. Telles sont les expériences de télépathie lointaine, d'apports à grande distance ou de matérialisation. Quelle que soit l'attention avertie des expérimentateurs, on ne connaît pas assez d'*avance* le point particulier sur lequel doit se concentrer le contrôle scientifique : un apport se fera à gauche quand on aura son attention fixée à droite, une communication télépathique ne prendra de

l'importance que quand, plus tard, on apprendra l'événement auquel elle correspondait, un fantôme surgira dans une obscurité qui rend impossible une observation précise et on vous défend de tourner brusquement le bouton de la lumière électrique (ce qui doit pouvoir se faire dans une expérience scientifique).

« Il faudrait se limiter actuellement à des expériences *simples*, se faisant *en pleine lumière*, avec un *but unique* et *précis connu d'avance*. Me paraissent rentrer dans ce groupe les expériences de déplacement ou de lévitation d'un objet sans contact (table ou pèse lettres), les expériences de suggestion mentale ou de transmission de la pensée sans contact, les expériences de clairvoyance ou de vision à travers les corps opaques.

« Voilà trois points qui, quoi qu'on en ait dit, sont encore occultes et dont la désoccultation scientifique marquerait déjà un immense progrès et une grande conquête dans la science positive. »

Il est nécessaire de se souvenir de cela en lisant les innombrables écrits que l'occultisme fait actuellement éclore, afin de ne pas s'émotionner sur eux. Il est probable que la clarté faite, tout le mystère se résoudra à des actions inconscientes du psychisme inférieur (de quelque façon anatomique qu'on le conçoive) et peut-être, à une possibilité d'action sur le milieu de ce psychisme aux forces possibles de volonté inconsciente capables d'extériorisation. Mais il en faut la démonstration indubitable et de toute façon, il ne peut y avoir de surnaturel.

Le sujet de la Matière vivante est en grande part une question de mots

La question de la plasmogénie de laquelle le Dr Félix tire la conclusion de la matière vivante et pensante est par certains très mal comprise. Il n'y a plus personne aujourd'hui qui prétende ériger en dogme une hypothèse si séduisante soit-elle. Dès lors quand on se trouve en présence d'une hypothèse, il ne s'agit pas de s'écrier qu'elle est fausse parce qu'elle n'est pas en tous points démontrée, mais de la peser mûrement, d'examiner quel champ elle ouvre aux recherches nouvelles, quelle est la valeur des faits sur lesquels elle se base et quelle peut être son utilité, dans le domaine de la science pure.

Ce serait grand dommage de discuter à perte de vue sur la question de savoir si les plantes artificielles de Leduc sont de véritables plantes ou seulement des paysages arborescents, alors que le côté vraiment attachant du sujet est précisément dans leur nature

intermédiaire entre les cristaux et les organismes, alors qu'elles accentuent les corrélations de l'inorganique et de l'organique, alors que les différentes formes de cellules artificielles, qui ne sont pas vivantes au sens restreint du mot, c'est entendu, n'en démontrent pas moins, la relation morphologique des deux règnes.

Ne nous cachons pas la tête dans le sable comme les autruches. Abordons courageusement.

Il serait puéril de se leurrer sur les tendances auxquelles doit aboutir dans un temps plus ou moins éloigné la philosophie scientifique, c'est déjà la négation de toute limite définie entre la matière inorganique et la matière organique. Il n'est pas impossible que ce soit demain par une adaptation du langage propre à exprimer cette négation, l'admission de l'universelle vitalité. Le problème de la matière vivante, de la matière pensante n'est guère plus en effet qu'une question de mot. La solution dépend tout à fait de ce qu'on appelle *vivre* et de ce qu'on appelle *penser*.

Si vous mettez la vie dans une caractéristique restreinte des formes, si par *penser* vous entendez *penser comme le cerveau de l'homme*, ou *penser comme un cerveau*, par définition, la matière ne pense pas, la cellule isolée ne pense pas, les animaux inférieurs ne pensent pas. Si par vivre, vous entendez *vivre comme la cellule principe* ou ses composés végétaux et animaux, il y a bien décidément une matière brute. Mais à la réflexion, si le cerveau pense, c'est par l'activité de ses cellules nerveuses. Alors deux hypothèses : l'ensemble cérébral pense et la cellule nerveuse ne pense pas, ou tous les deux sont susceptibles de penser. Dans ce dernier cas, on peut admettre que la cellule nerveuse pense par sa nature d'activité sensitive ou qu'elle pense par des avantages de situation indépendants de sa nature, par exemple, par le fait d'être située dans le cerveau et non hors du cerveau. Mais est-il bien démontré que la cellule nerveuse ne pense pas toujours par sa nature et suivant une forme relative à sa situation. Alors pourquoi pas la cellule ordinaire ? Et si la cellule pense en vertu de son activité, tout ce qui a été dit du cerveau par rapport à la cellule nerveuse peut se dire de la cellule par rapport à ses éléments constituants inorganiques. Donc il n'est pas absurde d'admettre que la matière inorganique peut *penser* elle aussi *toujours*, suivant des formes relatives aux déterminations de ses éléments, à la condition que ce qu'on appelle *pensée* ne soit pas en rapport avec un mode spécial, résultant d'une organisation supérieure. D'autre part, il n'y a qu'une activité réelle dans l'univers. L'*activité cellulaire* qui est toute la vie pro-

prement dite n'a pas de caractéristique absolue. Nous appelons les apparences les plus différencielles de l'activité générale, *activité inorganique* d'une part, *activité cellulaire*, ou *vitale* ou *vie*, d'autre part ; mais si l'on envisage la vie dans ce sens général, on peut tout aussi bien dire *vie universelle* qu'*activité universelle*, *vie inorganique*, qu'*activité non cellulaire*, et *activité cellulaire* que *vitale*. Tout dépend du point de vue où l'on se place et de la valeur qu'on attache aux mots.

Si au contraire, au lieu d'envisager la vie organique même dans l'ensemble de ses formes d'activité, on la considère dans sa puissance organisatrice, on s'aperçoit bien vite qu'elle n'a pas seule le pouvoir d'organiser, et même de faire éclore d'une forme précédente d'organisation, une autre forme d'organisation semblable. Les cristaux possèdent ce pouvoir. Le reconnaissant, on se rabat définitivement sur la caractéristique non plus du pouvoir d'organisation, mais des moyens restreints à l'aide desquels l'activité cellulaire développe ses formes spéciales ; l'assimilation chimique, par exemple. Mais, je l'ai dit dans une étude précédente, il est fort possible qu'un jour ou l'autre se découvrent des formes artificielles douées de facultés de nutrition chimique et quand par exemple, les organisations astrales captent des météorites, ceux-ci sont destinés à s'y transformer chimiquement à la longue, de sorte que le point de vue de l'assimilation chimique, pour certains esprits à tendances généralisatrices, se résout à des questions de relativité dans les dimensions et la durée des phénomènes. En réalité, il est tellement difficile de découvrir une caractéristique absolue de la vie cellulaire, hors de la forme cellulaire, qu'on en arrive fatalement après réflexion à se dire : ou la vie, est universelle, ou la vie est particulière à une forme unique d'organisation qui se trouve dans l'univers et qu'on appelle *cellule*. La définition est à choisir, mais son choix n'empêche pas la matière à proprement parler organique de tirer les modes supérieurs de son activité de la matière inorganique. C'est le système complexe de lentilles agencées en comparaison, avec le miroir plan, et tous deux reçoivent des images.

C'est, en un sens, ce qu'exprime pour moi le livre qu'a écrit le docteur Félix sur la *Vie des Minéraux*, et dans lequel il a rassemblé en 38 planches une partie des documents microphotographiques mille fois grossis, se rapportant aux expériences de Herrera de Mexico et de Stéphane Leduc (1).

(1) **Dr Jules Félix, la Vie des Minéraux, la Plasmogenèse et le Bio-**

Cependant, je le répète tout cela est en grande part une question de mot. Parler d'une activité organique différenciée de l'activité inorganique présente l'avantage de fixer dans l'esprit que la vie des animaux sous sa forme caractéristique résulte de leur organisation cérébrale et doit se trouver très éloignée de ce qu'on pourrait appeler dans un sens la vie minérale. La suggération d'un tel langage marque des distances qui existent réellement et évite les confusions de catégorie, ce qui est pratiquement utile. D'autre part, parler de vie universelle, de vie minérale a également son avantage ; c'est de rappeler à l'esprit que les séparations des catégories ne sont pas absolues, que leurs différenciations portent sur la forme et non sur le principe, ce qui est encore vrai et qu'il peut être utile d'exprimer dans le langage philosophique. Voyez-vous deux hommes de même intelligence, attachant aux mots qu'ils ont l'habitude d'employer une importance absolue. Certainement sur ce sujet ils seront parfaitement capables de se dire les mêmes choses sans arriver à se comprendre. Ils iront jusqu'à se haïr et mépriser. Ils seront comme deux étrangers qui ne se servent pas du même dictionnaire et qui s'exaspèrent à chercher leurs expressions.

Au fond la psychologie des deux personnages, l'un et l'autre persuadés qu'ils discutent des idées se résoudra à ceci : « Malheureux, voudrait crier l'homme des catégories à l'homme des généralisations, ne craignez-vous pas d'employer de telles expressions *Conscience universelle, Vie universelle*. Mais ne sentez-vous pas que si vous faites adopter de tels mots, le fétichisme vous suivra et que chaque fois que vous direz *Univers*, le troupeau des mystiques bêlera *Dieu*. Ne sentez-vous pas que cette humanité restée barbarbare, rétrogradera vers l'animisme des sauvages et sombrera dans le bas spiritisme, grâce à votre imprévoyance, et qui sait, peut-être à votre erreur ? » « Malheureux, répondrait à son tour,

mécanisme universel. Conférences données à l'Institut des hautes études de l'Université nouvelle de Bruxelles, accompagnées d'un album de Plasmogenèse et de Biologie comparée, d'après les travaux et les microphotographies des professeurs Herrera (de Mexico) et Dr S. Leduc, etc. In-4°, tiré à cent exemplaires, 30 francs (*Librairie Schleicher frères*). — Complémentaires récents : Georges Renaudet, la Plasmogénie et l'évolution de la matière (Tirage de la *Revue des Idées*) ; Gaston Bonnier, les Soi-disant végétaux artificiels, *le Naturaliste*, 1er avril ; Frenkel, Est-ce la Vie ? *Progrès médical*, 9 mars ; O. Lodge, la Vie et la Matière (*Alcan*) ; E. Fauré-Frémiet, les Organismes mono-cellulaires et les problèmes psychologiques, *Revue des Idées*, 15 mars ; Lematte et Védie, la Génération spontanée, *Gazette médicale*, 15 février, etc.

s'il l'osait, l'homme des généralisations, c'est vous qui justifiez l'anthropomorphisme religieux en créant des limites avec des mots où votre pensée voit, j'en suis sûr, l'absolue continuité et et c'est vous qui faites de l'erreur. »

Au fond l'intention des deux langages est excellente. L'un veut mettre en relief les différences, l'autre, les rapports communs et si deux croyants en font usage, en prenant à leur tour le relatif pour l'absolu, ils se heurteront sur ce sujet, ni plus ni moins que des incroyants. L'un accusera l'autre d'un grossier panthéisme et l'autre répondra par le reproche de déisme incompréhensible.

L'important n'est donc pas de se servir de l'un ou de l'autre langage, de parler de matière pensante comme le fait le docteur Félix, ou d'organismes astraux, comme moi-même à diverses reprises, mais de le faire à bon escient et de faire bien comprendre ce qu'on entend dire par là. On exagère peut-être beaucoup et un peu hâtivement le sens des expériences de plasmogenèse, mais, il faut être logique, et dans l'ensemble reconnaître qu'elles ont une haute signification. Je me rappelle qu'il y a quelques dix ans, alors qu'on ne possédait que des documents insignifiants de corrrélations morphologiques entre l'inorganique et l'organique, la plupart des savants s'efforçaient d'en dégager la signification dans le sens de la plasmogénie actuelle. Il serait curieux qu'à présent qu'on en possède beaucoup, le phénomène inverse arrivât à se produire.

Aux limites de la biologie deux voies de recherches sont désormais ouvertes : celle de la plasmogénie et celle de l'étude chimique des albuminoïdes. Pour le moment, il est peut-être utile qu'elles soient séparées et que ceux qui les suivent restent en émulation d'efforts ; mais un jour viendra où il y aura fusion. Il y a bien en effet des phénomènes corrélatifs de l'organique dans les minéraux, une sorte de vie en suspens, dans les dissolutions minérales. Je ne partage pas l'opinion que les éléments minéraux de la cellule jouent, dans les phénomènes biologiques, un rôle plus grand que les albuminoïdes, mais je crois que les uns et les autres sont intimement liés et nécessaires à la production complexe des phénomènes organiques, la forme cellulaire qui tient le milieu entre la cristallisation et l'amorphisme, tirant, par exemple, ses fonctions d'organisation de stabilité, plutôt de ses éléments minéraux comme la silice et ses qualités de sensibilité, de mobilité, de mutabilité, de ses éléments albuminoïdes. Il ne faut rien exagérer et l'expérience seule peut conclure, mais, il semble bien

que la plasmogénie nouvelle donne une indication dans ce sens et que ce serait un vain entêtement que de n'en pas tenir compte. Pour ce qui est des corrélations actives, je ne veux pas anticiper sur les résultats futurs, mais, j'ai bien peur que, malgré tout, l'expression *vie minérale*, qui n'est qu'une expression, à un moment donné, se dépouille du caractère audacieux qu'elle revêt et que ce soit (ce qui arrive souvent) ceux qui s'en servent actuellement et dans un sens relatif qui soient obligés de contenir ceux qui ne s'en servent pas encore.

LUC JANVILLE.





PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

Dans une remarquable conférence à controverses (*Peut-on rester chrétien ?*) suivie des réponses de MM. Charles Bysc, Sublet-Lugrin, Fernand Bath, Louis Emery et des dupliques de l'auteur, (*édit. de la Libre Pensée*, Lausanne). M. Otto Karmin retrace la formation des dogmes du christianisme, démontre l'incompatibilité de la foi et de la science, étudie les relations du christianisme à l'esthétique, montrant l'art protochrétien recul de l'art païen de l'époque, établit que l'amour charitable n'est pas l'apanage des croyants, que la religion et la morale ne sont pas nécessairement de la même essence et conclut qu'il faut *ou renoncer à tout raisonnement, ou renoncer à la logique dans le raisonnement ou renoncer à être chrétien.* Toutefois les réponses de ses adversaires ne sont pas dépourvues d'intérêt. Elles montrent l'état de psychologie curieuse qui se crée au sein même de la religion sous l'influence des idées modernes (1), et qui inspire tant d'écrits de rénovation. Il semble bien toutefois que le protestantisme, plus proche de la source originelle, soit d'une adaptation plus souple. Otto Karmin cite le pasteur Durand-Pallot. Pour celui-ci, le critérium du chrétien est uniquement dans la parole : « Aimez-vous les uns les autres » et la venue du règne du Fils se prépare par le développement des sentiments d'amour, de fraternité et de justice. A ce règne, les athées modernes concourent inconsciemment de toutes leurs forces, car, un autre pasteur, Hermann Kutter (*Parole franche à la société chrétienne*, Foyer solidariste de librairie et d'édition, Roubaix) parlant des socialistes contemporains s'écrie: « Dieu les mène ! » « Ils sont les instruments de Dieu ! » avec une con-

(1) A ce sujet : Quelques opinions typiques sur *la Question religieuse*, enquête internationale du *Mercure de France*, 15 Avril, 1er Juin ; B. ALLO, Y a-t-il un catholicisme ésotérique ? *la Quinzaine*, 1er février ; Lettre de M. Sabatier citée par G. de BONNEFON, *Gil Blas*, 10 Juin ; F. DUPERRUT, Dieu les mène, *Semaine littéraire*, 16 février; A. HOUTIN, la Crise du Clergé, (*Nourry*), etc.

viction profonde. Ces notations de retour au symbolisme ne sont-elles pas intéressantes ? Du symbolisme à la nature, il n'y a qu'un pas. Les religions reviennent lentement à leur source. Au fond, on mélange généralement sous un même nom de religion deux choses distinctes et il faut avouer que bien des systèmes philosophiques participent d'une part de l'erreur. L'erreur base, l'erreur dogme, consiste à croire qu'il peut y avoir une explication définitive de l'Univers. Ici la révélation se substitue illégitimement à la recherche scientifique. L'explication de l'Univers soit par Dieu, soit de toute autre manière étant donnée, on s'imagine ensuite que de la Vérité naturelle unique doive découler, une Vérité morale et sociale unique aussi. C'est édifier l'absolu sur les relativités humaines comme s'il n'y avait qu'un cas d'humanité et qu'une circonstance humaine. Bien des philosophes systématiques errent là-dessus comme des théologiens. Si l'on se demande par exemple avec Mme Léonie Rouzade (Publication de l'Union de pensée féminine) : *Qu'est-ce que l'immortalité ?* on peut y répondre comme elle dans un sens très noble, c'est l'emploi nuisible de la force, de l'intelligence et des capacités, c'est vouloir maintenir cette cruauté désormais inutile et qui s'appelle la lutte pour la vie, constatation de la nature qui n'est pas plus un devoir que la guerre n'est une nécessité, mais, si l'on entre dans le détail de la genèse des lois morales chez les peuples primitifs, on s'aperçoit bien vite que les théories les plus contradictoires peuvent avoir leur justification dès le début de l'humanité. Chez nous l'infanticide des filles, le mariage de plusieurs hommes avec une même femme, sont des monstruosités. Chez les Todas de l'Inde étudiés par Quatrefages, la loi morale les prescrits. Il fut un temps où le peu de ressources de ces peuples les obligea sous peine de disparition à détruire à la naissance une partie des enfants qu'ils ne pouvaient nourrir. Comme ils étaient entourés d'ennemis et qu'ils avaient besoin d'être un grand nombre de défenseurs, leurs prêtres prescrivirent l'infanticide exclusif des filles dans une large mesure. Le nombre des femmes étant de ce fait étroitement restreint, ils érigèrent encore comme remède le mariage polyandrique. A bien réfléchir, peut-on sérieusement les en blâmer. Voilà qui est discutable; ce qui l'est moins, c'est l'influence néfaste de la persistance religieuse qui a conservé chez les Todas des coutumes qui ne s'accordent plus avec leur condition actuelle. Là est la moralité traditionnelle ; là au point de vue naturel réside l'immoralité. Mme L. Rouzade fait ressortir un illogisme analogue à celui que je cite à propos du « Croissez et multipliez » de l'Evangile et expose un point de vue intéressant sur les rapports dans le mariage (1). Mais comme exercice intellectuel, il est infiniment suggestif d'étudier la façon dont les auteurs catholiques s'y prennent pour subs-

(1) Littérature feminine récente sur ce sujet : ELLEN KEY, De l'amour et du mariage (*Flammarion*) ; GABRIEL MONOD : Ellen Key et ses idées sur l'amour et le mariage, *Revue Bleue*, 4, 11 mai ; CLAIRE G..., Amour et maternité (*Librairie des sciences psychiques*) ; Emma DRAKE, Ce que toute jeune femme devrait savoir (*Fischbacher*), etc.

tituer l'absolu moral à la relativité. Voici M. E. Schiffmacher (*les Idées mères du socialisme, la Raison catholique*, 1er fév.) qui s'efforce de démontrer l'erreur base de la morale socialiste. Supposons qu'au lieu d'être Français, il soit l'un des Todas plus haut cités qui veuille, sur son raisonnement, démontrer l'erreur antireligieuse. Il dirait : « Je suis polyandriste parce que ma religion me l'ordonne et qu'elle est une *révélation sensible de la divinité* basée *sur les faits* apportés du dehors. Pour vous c'est l'esprit humain qui enfante le dehors et dirige l'activité humaine dans ses réalisations. (C'est complètement faux. Les matérialistes n'ont jamais dit cela et M. Schiffmacher leur sert leur propre déterminisme en en dénaturant les conséquences). Pour moi, continuerait-il, les idées de Dieu, de société, de famille (et par suite de polyandrie légitime) viennent du dehors. Ce sont des faits transportés du dehors en moi, que je dois respecter : voilà pourquoi je tue mes filles et partage ma femme, car telle ma religion m'enseigne la famille et je dois tenir compte des faits de la tradition. Que tout cela est donc puéril ! Les faits du dehors et du dedans sont liés entre eux et réagissent constamment les uns sur les autres. L'action des faits du dehors démontre tout simplement qu'il ne saurait y avoir de libre-arbitre absolu et par suite de responsabilité morale absolue. La constatation que le dehors ne se trouve pas dans son action, en présence d'une inertie totale, mais en présence d'une réactivité acquise, prouve que l'action du dehors n'est pas seule à considérer dans les faits, que la volonté humaine, pour déterminée qu'elle soit dans l'ensemble, n'en est pas moins un agent universel et, en tant que liée à l'organisation cérébrale, un des rares agents susceptibles de conscience individuelle, ce qui ne peut être dit pour tout le dehors inorganique, plus aveugle qu'elle. D'une même réalité, le cerveau reçoit par les sens des réflexions multiples et indirectes d'apparences. Le contrôle seul de la raison, dans le fonctionnement cérébral normal, lui permet de démêler la réalité de ses images, et s'il y a une réalité que l'homme ignore, le dehors seul ne saurait lui en révéler la connaissance puisqu'il la lui présente sous formes d'apparences qu'il n'est pas lui-même organisé pour connaître. L'homme n'a qu'un contrôle : sa raison. C'est la fonction d'un organe et ce contrôle n'est efficace que si l'organe est en état normal. La raison n'est orgueilleuse d'elle que dans le sens qu'elle est obligée de se reconnaître l'activité supérieure de toute connaissance, mais elle est parfaitement consciente de sa relativité, de sa liaison à la matière, de son détraquement possible dans la folie, par exemple, et son rôle serait plutôt modeste si, contre tout bon sens, des cerveaux qui ont reçu leurs inspirations du dehors, en effet, par d'autres cerveaux, ne prétendaient gouverner la raison des vivants en progrès, par la raison de morts, arriérés par rapport à nous, supérieurs par rapport aux hommes de leur temps, à la barbarie desquels ils n'ont pu s'imposer que par le mensonge et qui ont inventé Dieu, afin d'opprimer les hommes.

Les idées mères du socialisme et même de l'anarchie ne sont d'une autre essence que celles du christianisme que parce qu'elles correspondent à d'autres temps et leur évolution dans un certain sens est la même. *Le Soir* de Bruxelles le constatait récemment

(*Semaine*, 4 mars), à propos du syndicalisme catholique, du syndicalisme jaune, du socialisme nationaliste, militariste, antisémitique, etc., en citant ces passages des *Systèmes socialistes* de Vilfredo Pareto « l'un des plus sérieux démolisseurs du collectivisme », d'ailleurs :

« Quand le christianisme vit croître énormément le nombre de ses prosélytes dans le monde romain, il dut faire de remarquables efforts pour concilier ses préceptes, évidemment à l'usage exclusif des fort petites gens, avec les conditions de la vie d'une société où ne manquaient pas les riches et les puissants. » L'auteur ajoute : « Nous verrons au chapitre XIV que le socialisme, à son tour, commence maintenant à entrer dans cette phase. » Mais poursuivons : « Tant que le christianisme fut persécuté, ce n'était, en général, que les personnes capables de sacrifier leurs intérêts à leurs convictions qui se convertissaient. C'est ce qui arriva de nos jours pour le socialisme. A peine le christianisme devînt la religion dominante, il attira des gens pour lesquels la religion était avant tout une affaire d'intérêts, et il en est ainsi maintenant, en certains pays, pour le socialisme. » Et alors que se passe-t-il ? Ceci : « Il arrive souvent que lorsqu'une doctrine a beaucoup d'adhérents, quand certains sentiments sont très répandus, des personnes pensent qu'il est habile de faire servir cette doctrine ou ces sentiments à leurs fins, d'en respecter la forme tout en changeant le fond. » Et c'est ainsi, conclut le citateur, que le christianisme qui au début ne recruta guère ses adeptes que parmi les pauvres, fit plus tard de nombreuses recrues dans les classes riches ; c'est ainsi que l'Evangile, réquisitoire du pauvre contre la société, est devenu le palladium des bien-assis dans le monde. »

Et c'est ainsi, dirons-nous nous-même que ce sont les plus vibrants défenseurs de l'Eglise qui sont à l'heure actuelle les plus violents ou les plus méprisants adversaires de toutes les tentatives d'émancipation faites pour faire pénétrer plus de conscience et plus de bien-être dans la classe pauvre.

Aujourd'hui où l'on voit les fils de famille de la bourgeoisie républicaine s'éloigner d'une démocratie qu'ils sont incapables de comprendre, il est bon de relever le mode de raisonnement qu'ils emploient contre elle. Comme certains constatent la lutte pour la vie à seule fin de devenir féroces, ils constatent l'inégalité dans la nature pour justifier l'aristocratie, sans se douter que le régime démocratique a précisément pour but de parer aux maux et à l'injustice naturelle que crée l'inégalité. De plus l'inégalité de rang n'est pas une inégalité naturelle et le fait de mettre un crétin sur un trône par exemple parce que sa naissance l'y appelle ne correspond nullement à la logique dont ils recommandent leur raisonnement. Le régime démocratique n'a pas pour but d'élever tous les individus à la même hauteur, ce qui serait absurde, mais de leur donner le moyen de se développer ou tout au moins de ne pas s'opposer à ce qu'ils se développent suivant leurs facultés naturelles, ce qui est justice. Alors l'égalité ou l'inégalité factice disparait. Ce n'est pas ainsi que M. Léonce Duparc (*Egalité et nivellement*, Hérisson, Annecy) voit les choses, ni M. Paul Bourget

(Récent : *les Théories sociales de Paul Bourget*, par E. Pointot, *Revue sociale catholique*, mars-avril), l'égalité devant la loi qui s'accompagne du suffrage universel présente des avantages énormes pour le bien général. S'il est vrai que lorsque les hommes se réunissent, ils réunissent surtout leurs médiocrités (et l'Académie française en est la preuve la plus marquante), nulle réunion d'hommes n'a l'intelligence de toutes les autres et le peuple est parfaitement conscient d'un nombre infini de choses que l'aristocratie doit ignorer. La réciproque est d'ailleurs vraie. En France, plus particulièrement, ce suffrage donne une résultante propice ; mais, si l'on se refuse à l'admettre, on peut être certain qu'un régime censitaire en donnerait une bien plus mauvaise ou alors que ce régime censitaire soit basé sur l'instruction, et ne remplaçât pas la brutalité d'en bas corrigée de l'intelligence démocratique, par la brutalité d'en haut soutenue par la vanité d'une aristocratie. L'élévation générale des hommes se mesure à la conscience démocratique. Nul pays ne répond mieux en absolu à l'idéal de M. Duparc et Paul Bourget que la Russie, la Chine, la Turquie, le Siam et l'ancien Dahomey. Ce qu'ils appellent la décadence de la France vient de sa faiblesse matérielle et la faute en est à l'Empire qui, par deux fois, nous a conduit à la ruine. Notre prestige moral parmi les peuples ? Quand on tourne la tête vers nous, c'est la liberté qu'on regarde. La France n'a pas déchu. D'autres peuples se sont élevés et d'autres encore s'élèvent. Ce n'est pas un dilemne politique qui peut y changer quelque choee.

On ne peut pourtant pas convaincre notre idéal que le mieux serait l'évolution rétrograde vers un état pareil à cet abominable régime russe, dont la politique intérieure autant qu'extérieure fut de tous temps, une politique de duplicité. La dernière fois que la *Revue Intellectuelle* a parlé de la Russie, ce fut pour adopter entre toutes les opinions, celle de Bonnard de la *Semaine littéraire*, c'est-à-dire d'une dissolution à brève échéance. Le tsarisme louvoie, trompe la Russie et l'Europe. On a proposé l'arrestation de cinquante députés à la veille de travaux sérieux propres à démontrer l'utilité du parlement. Aujourd'hui la Douma est dissoute. On modifie la loi électorale de telle sorte que la Douma nouvelle ne servira plus qu'à excuser la politique personnelle au nom de l'intérêt général. On reprend des deux mains ce qu'on accorde d'une. De l'excès des maux de la Russie on s'efforce de faire sortir le pire. Ah ! là c'est bien l'inverse de l'égalité ! Tout ce qui a quelque supériorité vraie supporte un double joug, celui de l'ignorance et celui de l'absolutisme ! Dans le même numéro, j'attirais l'attention à propos de l'ancienne loi Waldeck-Rousseau, sur l'état lamentable des viticulteurs du Midi (1) ! Et voilà qu'aujourd'hui tout le Midi est en révolte. Toutefois, pour être franc, si je signalais alors une cause de mévente dont ils sont irresponsables, par sympathie pour leurs souffrances, je ne disais pas tout, car, ils gardent quelque responsabilité dans leur malheur. Pour bien dire, ils sont coupables d'un peu d'imprévoyance et de manque de solidarité. Il y a

(1) Récent sur le sujet : F. Atger, la Crise viticole (*Giard et Brière*)

longtemps qu'ils eussent dû fonder des syndicats, supprimer les courtiers, déplanter de la vigne et donner plus de soin à leurs cultures. Leur surproduction fait du tort à d'autres régions où la révolte ne s'installe cependant pas. Le Midi joue par rapport à l'Etat le rôle d'un malade fantasque. Le plus triste, c'est qu'en réclamant des soins, il se refuse d'avance et d'opinion préconçue à accepter le remède qui lui semble devoir être amer. Les charlatans l'ont excité contre le médecin qu'ils réclament. Comme des enfants, il suffit aux méridionaux que tout le monde souffre à cause d'eux. Enfants gâtés de la France, que Paris traite sur un pied de faveur (places et décorations), ils veulent faire beaucoup de bruit et briser des vitres pour rien. Il est inconcevable qu'ils prétendent instaurer les luttes de clochers à régions et faire des Révolutions en France quand nul ne se refuse à s'occuper de leur sort, que gogos et matamores, ils se prêtent à l'intention de ceux qui veulent les aliéner à la République dont ils s'apprêtent à faire payer cher l'indulgence et le bon garçonnisme. Leur délire est celui de la fièvre encore bien plus que de la faim. Et c'est un triste spectacle qu'ils offrent au reste de la France.

OBSERVATION : Depuis que j'ai écrit ces lignes, il y a eu du sang versé. L'expectative des socialistes au Parlement s'explique, par raison de tactique supérieure, mais qu'espèrent tirer de ce mélange des virus de doctrines opposées, nationalisme régional et indiscipline dans l'armée ceux qui, sur les lieux attisent cette flambée d'inconscience, de concert avec la réaction?

Le Socialisme et l'Association des personnes

« Il ne s'agit pas, écrivent les auteurs d'un livre récent, sur *ce qu'a fait et ce que peut faire le socialisme* pour l'amélioration générale (1), de bâtir dans les nuages une cité merveilleuse où tous les êtres humains, sans aucune contrainte extérieure, sans autre maître que leur conscience, sauraient d'eux-mêmes, accordant une valeur égale à leurs besoins et à ceux d'autrui, mesurer leur production à leurs forces et leur consommation aux ressources

(1) Georges RENARD, en collaboration avec A. BERTHOD, G. FRÉVILLE, A. LANDRY, P. MANTOUX, F. SIMIAND, le Socialisme à l'œuvre, 1 vol. in 8°, 4 fr. (*Cornély*). Complémentaires récents : E. FOURNIÈRE, l'Individu, l'Association et l'Etat (*Alcan*); E. VANDERVELDE, le Régime socialiste, Mish et T. Bruxelles ; L. MAURY, Paul Louis, *Revue Bleue*, 20 avril ; E. FAGUET, le Socialisme en 1907, *Société française d'imprimerie et de librairie* ; P. BOSQ l'Œuvre des socialistes, *République française*, 13 février, etc. (Ces deux derniers antisocialistes).

totales équitablement réparties entre tous les membres du corps social. C'est là un idéal très pur, très noble, très généreux, qui peut, durant des siècles, guider comme une étoile l'humanité en marche. Mais d'abord, à supposer cette mentalité si haute universellement répandue sur la terre, il faudrait, même alors, parmi les populations habitant la planète, une organisation pour assurer la création régulière et la juste distribution des produits variés qui seraient nécessaires à leur existence et à leur bien-être. A plus forte raison en faut-il une pour se rapprocher d'un pareil idéal. ».

Cette organisation est, suivant eux, l'ensemble des solutions à tentances socialistes, avec comme premier moyen et comme tendance première, l'association des personnes. Si les syndicats ont beaucoup fait parler d'eux dans ces derniers temps, les révoltes du midi viennent à point pour démontrer qu'il n'est pas nécessaire que le socialisme se mêle aux questions politiques et économiques, pour que des perturbations soient créés dans l'organisme social. J'ai même entendu dire par des gens absolument compétents et très au courant des événements de la région Sud, que la fondation de syndicats agricoles très organisés serait indispensables pour remédier aux déboires des viticulteurs. Or, parmi les modes d'associations des personnes, les syndicats de production équivalent aux syndicats des travailleurs.

Depuis que les curés de Paris cherchent eux-mêmes à s'organiser en syndicats, il ne saurait être permis de contester que les associations de personnes dans les temps actuels ne sont pas nécessairement libertaires. Les syndicats répondent à une nécessité de fait et les dissoudre équivaudrait aujourd'hui à une sorte de rétablissement de l'esclavage. Il y a encore des républicains très libéraux qui ne s'en rendent pas compte et s'imaginent que c'est l'imagination des rêveurs ou l'ambition des politiciens à paradoxes qui a poussé dans cette voie. Qu'on lise donc dans la *Nouvelle Revue*, laquelle ne saurait passer pour une revue révolutionnaire, l'étude sans parti pris de Joseph Ribet sur la *Question syndicale* (1er mai). Il y est dit que, par la loi Chapelier, lorsque la Révolution française avait formellement interdit la coalition et l'association professionnelle, elle ne pouvait prévoir le bouleversement qui allait transformer, de fond en comble, l'industrie du XIXe siècle. « L'augmentation fantastique des forces productives par la vapeur, l'électricité, les procédés chimiques et mécaniques, entraîna un phénomène général de concentration qui mit entre les mains de la classe privilégiée du patronat une extraordinaire puissance économique.

Les grandes usines métallurgiques, les grandes exploitations minières, les filatures aussi vastes qu'une petite ville, séparèrent le patron de l'ouvrier. Celui-ci devint une unité anonyme dont le travail propre n'était plus discerné mais fondu dans le calcul global des profits de l'entreprise. » — « La loi de 1867 sur les sociétés fit naître une foule d'entreprises, aux patrons anonymes vis-à-vis desquels l'ouvrier se sentait absolument isolé et se considérait, à peu près uniquement, comme une machine vivante. Des excès naquirent, conséquence fatale de l'immense révolution qui s'était opérée. Stimulés par la concurrence, les producteurs ne surent pas résister aux facilités de produire que leur donnaient les instruments merveilleux qu'ils possédaient, et de terribles crises de surproduction se manifestèrent. Le résultat fut, chez les patrons, malgré la loi prohibitive, une tendance au rapprochement et à l'union, la voix de la concurrence fut étouffée au nom de l'intérêt supérieur du patronat, et des associations patronales se formèrent. C'est ainsi que, dès 1859, fonctionna « l'Union nationale du commerce et de l'industrie. » Les ouvriers qui, déjà en 1840, avaient senti la nécessité de se grouper, s'étaient, de-ci, de-là, réunis sous la forme de société de secours mutuels, qui les mettait à l'abri des dispositions pénales, tentèrent d'établir sérieusement un contre-poids à la force d'association patronale qui menaçait de faire, à sa guise, la loi des salaires. En 1860, on put citer ainsi deux organisations ouvrières assez importantes : la Société typographique de Paris », et la « Société générale de la Chapellerie. » L'Empire libéral crut devoir approuver ensuite le mouvement des associations ouvrières ; il l'encouragea par une tolérance bienveillante ; mais non sans montrer parfois les griffes sous le velours ; le associations ouvrières vécurent dans l'incertitude, même sous ce régime de tolérance, tandis que les sociétés patronales fonctionnaient ouvertement. » Il ressort bien de ceci, que ce n'est pas le prolétariat qui seul a commencé la besogne des groupements économiques et que, de ce côté, le socialisme moderne ne saurait être en rien comparé au communisme de Platon ou de Thomas Moorus. Le Second Empire abroge donc, en 1864, les articles 414 et 415 du Code Pénal, puis cherche à revenir en arrière après que Karl Marx eut fondé l'Internationale. Arrive la guerre, les associations ouvrières sont oubliées jusqu'en 1877 où la question se pose avec une nouvelle force. Les congrès se succèdent et il fut impossible de n'y pas sanctionner le droit d'association professionnelle. « La loi du 21 mars 1884, écrit Joseph Ri-

bet, n'est donc pas née d'une théorie politique : c'est une loi imposée par les faits économiques. » A remarquer encore, que tous les collectivistes ne virent pas, au début, les syndicats avec bienveillance. Rapprochons-nous maintenant de l'opinion des socialistes actuels. Constant Deville (*l'Avenir syndical*, *Moniteur des Syndicats*, 3 mars), concluant à très peu près dans le sens de l'écrivain de la *Nouvelle Revue*, c'est-à-dire dans celui de la neutralité politique, écrit : « Si l'on remonte à l'origine des groupes, se constituant dès 1872, en chambres syndicales, on voit que l'article fondamental de leurs statuts édictait que: « Le syndicat a pour but de chercher à réaliser, par l'étude, la concorde et la justice, en vue du progrès moral et matériel des travailleurs, toutes les améliorations qu'ils sont susceptibles d'obtenir ; et de servir d'école, pour apprendre aux corporations à faire elles-mêmes leurs affaires. » — « Sur aucun point, dans les différents rapports qui accompagnaient cet exposé de principes, l'idée de grève n'était abordée. » — « Aujourd'hui, l'erreur et le mal proviennent de ce que les *ferments de grève latente* se sont insinués dans l'organisme syndical. » — « Actuellement, *les petits fonctionnaires de l'Etat, les instituteurs surtout, semblent admettre que le syndicat légalise ou justifie la grève.* » — « Il faut expurger de l'opinion publique l'idée, très répandue, que syndicat veut dire « grève. » — « Œuvre de libre arbitre l'avenir syndical, est au prix du bien qu'il est appelé à faire, et non du désarroi qu'il peut causer. »

Nous en arrivons maintenant au point de vue de Georges Renard et de ses collaborateurs dans *le Socialisme à l'œuvre*. Pour eux, c'est la coalition temporaire des grèves qui, en se stabilisant, a donné naissance aux syndicats. C'est par elles « que peu à peu la volonté ouvrière a pris conscience d'elle » et est parvenue « à briser le cercle des contraintes sociales qui l'enserraient. » « C'est ce qu'il faut se remettre sans cesse en esprit pour juger sainement du sens et de la portée véritable de ces mouvements, sans s'arrêter aux apparences confuses ou chaotiques qu'ils revêtent parfois, comme aussi pour comprendre la considération et l'attachement confiant que la classe ouvrière a eus et continue d'avoir pour ce moyen d'exprimer et d'imposer ses revendications. »

Le syndicat se distingue de la coalition temporaire par sa permanence. Toutefois le but qu'il se propose est de maintenir ou d'améliorer la condition des salaires même en dehors des grèves, bien qu'il ne manifeste souvent son activité qu'au cours de celles-

ci en jouant le rôle de comité directeur très actif. Certains limiteraient volontiers à cette tâche l'action syndicale « parce qu'ils sont plus préoccupés du caractère révolutionnaire de certaines grèves et du développement de l'esprit de révolte, que d'une action continue susceptible de transformer les conditions de travail et l'esprit même des ouvriers. Leur foi en une révolution brusque et prochaine leur interdit toute tactique préparant des effets à longue échéance. En fait, ces formes rudimentaires du syndicat tendent à disparaître, à mesure que le mouvement syndical se développe. L'expérience de tous les pays où l'organisation ouvrière est la plus puissante ne nous permet pas de voir seulement dans le syndicat une organisation de révolte impulsive et irréfléchie, une ligue temporaire destinée à échauffer l'enthousiasme des individus qu'elle groupe, à obtenir d'une foule inorganique des résultats, éphémères d'ailleurs, auxquels les intéressés ne songeaient pas. Le syndicat est une association organisée, dont l'action doit être constante, et dont tous les adhérents doivent être conscients de leurs actes. »

Ce que Georges Renard appelle la forme rudimentaire du syndicat est au contraire considéré comme la seule possible et la seule vraie, par un assez grand nombre de libertaires et voici l'opinion de l'un de ceux-ci (*Syndicats et syndiqués*, le *Libertaire*, 10 février) :

« Le syndicat est la réunion des exploités contre les exploiteurs; c'est le groupement constitué dans le but de vous faire connaître les véritables causes de la misère au milieu de laquelle vous végétez ; c'est l'école d'énergie où vous puiserez la volonté de la révolte ; où, réunis, vous constaterez votre force ; et que de cette constatation à l'usage de votre puissance, il n'y a qu'un pas. »

L'auteur, dont j'ai oublié le nom, n'en est pas d'ailleurs à une contradiction, car immédiatement après, il écrit : « Nous avons la ferme volonté d'orienter l'action syndicale sur le terrain purement économique. »

Et plus loin : « Les syndicats, les fédérations, la confédération ne doivent pas être des parlottes où des coteries se forment et disputent pour la conservation de situations acquises, mais bien des instruments de lutte contre toutes les oppressions. »

Je n'ai pas à discuter les théories de l'écrivain, mais il me semble que si j'avais à dire que le syndicat doit être l'école de la solidarité ouvrière, je m'exprimerais autrement. Nous avons suivi l'échelle des opinions.

Il en ressort cette affirmation indubitable, de l'avis unanime des catholiques, modérés, socialistes de toutes nuances, anarchistes et libertaires, le syndicalisme est une résultante économique nécessaire à laquelle la politique doit rester étrangère, voilà la théorie, mais....

Mais en réalité tous les partis cherchent à s'emparer de leur direction dans un but politique : voilà le fait. En ce moment ce sont les libertaires qui triomphent et dirigent. De même que la réaction, à la roulette d'un coup d'Etat, certains joueraient volontiers à la loterie d'une révolution la partie de sagesse qui mènerait sûrement et lentement au but d'émancipation à atteindre. Reste à savoir s'ils seraient suivis.

Les frontières de classes ont leurs nationalistes. L'évolution du mieux au mieux avec adaptation par étapes nous semble à nous plus rationnelle qu'une marche au progrès, par convulsions violentes, de la république à l'Empire et à la guerre. Mais nous sommes en dehors des partis et nous comprenons très bien qu'un gouvernement qui permettrait à ses fonctionnaires de s'incorporer au syndicalisme politique signerait des deux mains son arrêt de mort, en l'anarchie de la nation : Ces compliments de la *Libre Parole* (3 avril) aux signataires de l'affiche aux ministres feront mieux comprendre mes raisons que des arguments : « C'est le ton, dit M. Edouard Drumont, qui a plu au public dans la sommation adressée à Clémenceau, et affichée sur tous les murs, par le Comité du droit syndical pour les fonctionnaires de l'Etat. On sent vraiment là le langage d'hommes libres qui ont le plus souverain mépris pour ceux qui nous gouvernent et qui parlent au gouvernement qui dépend d'eux, comme on doit lui parler. » Bon apôtre, va ! « Quant au droit de se syndiquer pour les fonctionnaires, je crois connaître assez l'intelligence de mes lecteurs pour pouvoir affirmer que cela leur est profondément indifférent. »

Les solutions socialistes ont commencé avant les doctrines socialistes.

Dans le *Socialisme à l'Œuvre*, Georges Renard et ses collaborateurs étudient les autres formes d'associations de personnes : d'arbitrages, d'assurances ouvrières, de législation internationale du travail, de coopération de production, de consommation, de crédit, etc. Plus loin, ils étudient la socialisation des choses, les problèmes de la politique, ceux de l'éducation et ce livre est pour ceux qui veulent se renseigner sur la manière dont le socialisme prétend se réaliser, car prenez toutes les institutions précédentes

en développement rationnel, en l'harmonie de fonctions agrandies, et ajoutez-y la République, vous irez beaucoup plus loin, par le travail de la paix, que par la Révolution, qui est le travail de la guerre.

La partie intelligente de la nation qui se croit libre hors de l'emparquement des castes n'irait jamais vers cette dernière que si on l'obligeait à choisir entre elle et sa contre-partie.

Souhaitons que cela n'arrive jamais.

RIGNAC-ZÉLIEN..





REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN

Svante Arrhénius, après lord Kelvin, reprend la théorie invraisemblable bien que possible, sans nul intérêt philosophique dans tous les cas, de l'apport de la vie sur la terre par des cosmozoaires introduits par les aérolithes. On trouve des aréolithes qui portent des traces de carbone. Les espaces interstellaires sont ou doivent être froids, mais, on a vu des bactéries résister à des froids de 200° au-dessous de zéro. Il ne reste plus qu'à se demander comment sont nés les cosmozoaires hors de la terre. Ce qui fait l'intérêt d'une hypothèse, c'est qu'elle vient à l'appui de faits qui s'enchaînent en elles. Les qualités d'imagination peuvent manquer d'à-propos. M. H. de Varigny, (*la Nature et la Vie*, le *Temps*, 30 mars), qui expose les explications d'Arrhénius dit que l'origine de la vie reste mystérieuse, comme la matière, la force, la conscience et tout ce qui est intéressant. La descendance de l'homme aussi paraissait autrefois mystérieuse. Gœthe, un jour vit nager une grenouille et remarqua la coïncidence morphologique de ses organes et des nôtres. Il eut l'intuition de la réalité. Un nombre très grand de faits, sans signification jusqu'à Darwin, mirent en relief, avec ce dernier la loi générale des enchaînements organiques.

Pourquoi, (et c'est là le fait intéressant, non la théorie saugrenue des cosmozoaires), en cet enchaînement de la *loi de la gravitation* biologique, le chaînon de la matière à la vie proprement dite, ne viendrait-il pas prendre place ? L'ex-Bathibius, longtemps considéré comme le plus simple des organismes, n'est qu'une masse de chaux précipitée par l'alcool, soit, mais le seul fait qu'il se multipliait et se nourrissait comme un organisme, le seul fait qu'on aie pu se tromper sur ce composé chimique, au point de le prendre pour un être vivant, n'a-t-il pas sa signification. Au figuré s'entend, n'est-ce pas là, la grenouille de Goethe ?

A propos de la possibilité d'existence d'un grand continent antarctique dès les plus anciens temps du monde, à laquelle l'étude géologique, paléontologique et zoologique de Madagascar pouvait apporter quelque clarté, nous avons signalé, *Revue Intellectuelle* de mars, une étude de M. Trouessart, dans la *Revue Scientifique*, sur les afffinités de la faune de la grande île, dans le temps où le même auteur continuait la publication de son travail, sur la *Distribution géographique des animaux vivants et fossiles*. (Avant les reptiles : *le Naturaliste*, depuis le numéro 457; Reptiles (1), 1er, 15 avril ; Mammifères, 1er, 15 mai, etc.). M. Paul Lemoine, dont il avait discuté des travaux analogues, lui répond dans la *Revue scientifique* du 4 mai: (*A propos de quelques problèmes de biogéographie et de paléographie*) (2). Les travaux de paléogéographie empruntés à M. de Lapparent auraient été révisés différemment par lui en 1900 et 1906 et il n'y aurait plus de péninsule indo-malgache ni de continent sino-australien dans ces derniers, mais sur tout le pourtour du globe, une mer (Mésogée) séparant, tant le sud américain, du Nord, que l'ancien continent, de l'Afrique. P. Lemoine s'élève aussi contre la théorie qui ferait de la Patagonie, le départ de migration des Lémuriens, lesquels auraient peuplé l'Amérique du Nord, par dispersion boréale (faune de Wyoming) et de celle-ci, l'Europe, par l'Est (éocène supérieur de France et de Suisse); d'un autre côté, par l'orient de la Patagonie, l'Afrique et Madagascar. M. Paul Lemoine aurait eu le mérite de découvrir des terrains aquitaniens à Madagascar. On sait que c'est en des couches de cet âge, qu'à Thenay (Beauce française), l'abbé Bourgeois a cru trouver les premiers rudiments de l'industrie humaine ou préhumaine (silex éclatés et retouchés).

Au sujet d'une possibilité de liaison possible de l'Europe et de l'Afrique, soit au pliocène, soit au quaternaire, nuls travaux ne sont mieux susceptibles d'éclairer la question que ceux de M. Boule sur *les Grottes de Grimaldi* (Tome I, fasc. 11, imprimerie de

---

(1) Complémentaire récent : Même auteur, les Animaux à sang chaud et l'évolution de la chaleur animale, *Revue scientifique*, 27 avril. Document illustré sur les grands sauriens : Le diplodocus, *Illustration*, 25 mai.

(2) Complémentaires récents : LEMOINE, Etudes géologiques dans le Nord de Madagascar. Contributions à l'histoire de l'Océan Indien. Thèse de géologie commentée par la *Revue Scientifique*, 27 avril.

Monaco) (1). L'intérêt préhistorique de ces cavernes est unique au monde, fouillées méthodiquement par le chanoine de Villeneuve, sur l'ordre du prince de Monaco, M. Verneau en a étudié les squelettes, M. Cartailhac, l'industrie, M. Boule, la géologie. La grotte du Prince est une des rares cavités naturelles qui ont subi un remplissage continu durant le quaternaire. La succession des faunes et des objets s'y précisent. Les traces de mouvements littoraux, suivies tant dans les cavernes qu'au dehors, ont permis à M. Boule de constater depuis le pliocène, un abaissement progressif et oscillatoire des contours de rivage. Le Pléistocène inférieur à faune chaude est à retrait. Si l'abaissement du niveau des mers a atteint 250 à 300 mètres, la liaison avec le nord africain a pu se produire, et elle a dû se produire. Au pléistocène supérieur, le retour de la mer s'est effectué. La théorie de M. Boule lie ces oscillations maritimes aux grandes oscillations glaciaires, mais, elle est formulée avec beaucoup de réserve. A. Thévenin qui étudie l'œuvre du géologue rappelle que les objets des fouilles de Grimaldi ne suivent pas la loi classique de succession archéologique, établie par de Mortillet père. A la faune chaude de l'Eléphant antique et du Rhinocéros de Merck, correspondent au lieu des silex chelléens, les types de l'industrie moustérienne à faune froide (2). Quant aux squelettes du pleistocène ancien, ils sont du type négroïde comme la mâchoire humaine découverte dernièrement par M. Favraud, (*Communication à l'Académie des Sciences*, mai), à Petit-Puymosen, Charente, dans une brèche quaternaire à industrie paléolithique. Le prognatisme de cette mâchoire est caractéristique (3).

Les importants travaux de la *Commission des enceintes préhistoriques de France* sous la présidence du Dr Guebhard, continuent à s'accumuler en matériaux d'archéologie, qui tendent à établir un lien entre les temps d'avant l'histoire et la féodalité. Entre autres communications mensuelles, celle de M. U. Dumas (Séance de février, l'*Evolution de l'enceinte de pierres, Bulletin de la Société préhistorique de France*, février) émet l'opinion que les seules enceintes véritablement préhistoriques, correspondent à l'époque paisible où dans les plaines résidaient les néolithiques, peut-être à l'aurore du bronze. Les petites enceintes de refuge élevées au-dessus des grottes, sont celles où l'homme avait dû chercher

(1) Récent sur la géologie des cavernes: G. Cosyns, l'Origine de la Grotte de Rosée à Enginhoul, près d'Engis (Liège), *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars-avril; A. Vité, le Lot (*Masson*).

(2) Récent sur l'archéologie préhistorique: G. G. Mac Curdy, Some phases of prehistoric archeology, *Science*, 25 janvier ; et organes spéciaux.

(3) Communications anthropologiques récemment publiées : *Société d'anthropologie de Paris*, Dr Siffre, Note sur des pièces squelettiques néolithiques, séance du 19 juillet ; Rapport de l'os et de la dent à propos d'une mandibule de gorille fracturée, séance du 4 octobre ; Manouvrier, Note sur les ossements néolithiques du dolmen du Curton, séance du 19 juillet, etc. Bulletins 4, 5, 6 de la Société.

asile, en pleines *barres* rocheuses, bien avant la fin du bronze. Les grandes forteresses à enceintes souvent multiples qui, couvrant les hauteurs entières du pays, ne peuvent pas remonter plus loin que le *protohistorique* (plein âge du bronze), ont eu leur développement à cette époque et leur maximum de puissance avec l'invasion romaine. (Autres communications importantes Garrisson, Hanotaux, chanoine de Villeneuve, etc.; en mars, Mazauric, etc.) C'est un oppidum de cet âge que décrit César, en face d'Alésia. Suivant M. Bérard, ce serait celui d'Izernore. Nous avons parlé des fouilles du commandant Espérandieu sur un autre point. Il ne reste plus guère de doute désormais sur le véritable emplacement de la célèbre ville. Ce n'est pas celui qu'avaient cru reconnaître Quicherat et Henri Martin : ce n'est pas le plateau d'Izernore qui garde encore de nos jours la trace des « travaux titanesques des légions romaines » (A. Bérard, Une controverse historique, *République française*, 31 mars). C'est d'après M. Jules Roche et d'après le commandant Espérandieu, un autre point que celui situé à 300 kilomètres à vol d'oiseau des environs de Longeau où se trouvait Vercingétorix (extrémité du pays des Lingons) et duquel il marcha sur la véritable Alésia en un seul jour. M. Jules Roche, cherche donc à démontrer, par le texte même de César, qu'Izernore ne peut être Alésia dont la description latine « sommet d'une colline tellement abrupte » correspond en tous points au lieu des fouilles d'Espérandieu. (Jules Roche, *la Question d'Alésia*, *République française*, 4 avril). M. Bérard, lui, prend texte des *Commentaires*, qu'Alésia vaincue, subit un châtiment effroyable, contrairement à ce qu'on lui disait dans une Académie illustre que *César ne se vengeait pas*.

Qu'importe d'ailleurs qu'il se vengeât ou non s'il châtiait de même. Il ne pouvait certes rien avoir de ce Débonnaire que Max de Ruyder, dans la catholique *Revue générale* (*Louis le Pieux*, mars), baptise du nom de *royal méconnu*, fils fragile du colosse roi, qui par certains côtés, peut-être, serait comme conquérant le plus justement comparable au César dont il rêvait l'Empire : Charlemagne, Charlemagne après qui, de désagrégations en désagrégations, le royaume n'est plus sous Charles VII, qu'une province capétienne de la France. Et sur la liste de nos rois, voici le conquérant sans glaive, celui qui organisa bien plus par la ruse que par la force, Louis XI dont Marcel Thibaut étudie la jeunesse dans une œuvre qui charme par la littérature autant qu'elle reconstitue (*la Jeunesse de Louis XI*, Perrin). Enfance triste, adolescence studieuse, dont naît un prince instruit, prosaïque et rude, tourné vers l'ambition politique, aimant par ailleurs, la plaisanterie gauloise, prince qui d'une part se fera raconter un jour par Commynes et pour qui d'autre part, la facétie apprêtera le régal des *Cent nouvelles nouvelles*, qu'on ira jusqu'à lui attribuer.

L'esprit de son siècle engendrera d'ailleurs celui de l'écrivain que T. Suran, (*les Esprits directeurs de la Pensée française du moyen-âge à la Révolution*, réédition Schleicher) n'hésite pas à placer au premier rang de ceux qui vont influencer l'avenir, jusqu'à la grande tourmente : Louis XI meurt quelques années avant

la naissance de Rabelais. Après ce dernier novateur, Suran compte surtout, Calvin, Ronsard, Montaigne, Descartes, Voltaire, Montesquieu, Diderot et Jean-Jacques. La Révolution est elle-même l'objet d'un chapitre, mais, l'auteur ne l'analyse guère que pour montrer l'influence des penseurs qui l'avaient précédée.

C'est Aulard qui, lui, dans le second volume de ses *Orateurs de la Révolution, Législative et Convention* (Cornély, édit.), met en relief les principaux acteurs du grand drame d'affranchissement avec une psychologie profonde, un style clair et l'ensemble des qualités qui font de cet auteur l'un des plus probes historiens de l'heure présente (1). C'est, avec Louvet, parmi les amis de Mme Roland, le clan des Girondins indépendants : Isnard, Lanjuinais, l'abbé Fauchet et, de la Gironde, quelques orateurs secondaires curieusement décrits comme Lasource, Rabaut Saint-Etienne, etc. Voici la Montagne et dans son sein le groupe qui s'appuie sur Danton, le Magnanime, la plus belle figure de la Révolution, sans nul doute, parce qu'au génie oratoire il unit, au contraire de Robespierre, la moins mystique des âmes et, au contraire de Marat, le plus grand des caractères. Parmi les Dantonistes comme Fabre d'Eglantine, Legendre, Hérault de Séchelles, Merlin de Thionville, Camille Desmoulins, Chabot, etc. Marat, Cloots et les Hébertistes forment le groupe indépendant des Montagnards. Robespierre dont le génie peut-être fut néfaste à la liberté, qui mit sa rancune et son fanatisme vertueux au lieu de la raison simple et franche de son grand rival, Robespierre aîné que suivaient Robespierre jeune et Le Bas, et David, et Couthon, et St-Just, etc., fit place aux thermidoriens. Parmi les thermidoriens de gauche, Aulard décrit Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barère, etc. Tallien fut l'orateur saillant des thermidoriens de droite. Au centre siégeaient Sieyès, Camus, etc. D'autres étaient indépendants, tels Cambon et Grégoire. Sous le Directoire, l'éloquence déchoit. Nulle période ne fut à la fois terrible et grandiose comme celle de la Révolution. La mode est aujourd'hui de la calomnier, mais, son œuvre reste et aussi son terrible enseignement. Elle apprend aux hommes de liberté qu'au-dessus de la politique des partis est la politique de l'idée et que

(1) Récent sur la Révolution : F. Masson, Louis XVIII avant la Restauration, *le Temps*, 15 mai et E. Daudet, Histoire de l'émigration, tome III (*Hachette*); Divers, Sur Louis XVII, *Revue historique de la question Louis XVII*, février; A. Vandal, Paris au début du Consulat, *Revue hebdomadaire*, 6 et 20 avril ; P. Bliard, le conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest, 1793-1794 (*Emile Paul*) ; M. Billard, les Tombeaux des rois sous la Terreur (*Perrin*) ; T. G., Impôts de jadis, *le Temps*, 22 mai et H. de Turtot, le Tiers-Etat et les privilèges (*Perrin*); M. D., le Premier mouvement préfectoral, *Petit Temps*, 24 mai ; de Maricourt, de Beaumarchais à Garat, *le Mois*, avril. *La plupart de ces écrits sont antirépublicains et leur abondance démontre le sourd travail de réaction qui nous mine et que la* Revue Intellectuelle *est venue dénoncer au nom du progrès humain et de la renommée de la France libérale.* Intéressant : Paul Louis, Histoire des groupements ouvriers en France, *Après l'Ecole*, janvier et février.

dans les moments suprêmes tout homme qui refuse de tendre la main à son rival, qui met ses visées au-dessus de ses principes, qui refuse de s'unir pour le salut de tous, ne sauve ni son idée, ni son parti, ni lui-même. Elle apprend que la raison, l'indulgence et la franchise vont plus loin que la rancune étroite, qu'il faut toujours dire la vérité aux foules et que flatter toujours le peuple, donner toujours raison au peuple est un manque de courage dangereux, c'est jeter de l'huile au lieu d'eau sur un brasier : c'est faire ce que font où ce qu'ont fait par un intérêt politique mal compris, à propos de l'insurrection méridionale, actuelle, trop de députés régionaux, trop de révolutionnaires niaisement dupes de leurs mots, trop de réactionnaires qui ne savent pas où peut entraîner, l'élan d'une foule inconsciente eux et nous, nous et eux, dans la loterie des choses, sans comprendre encore que la parfaite honnêteté est peut-être la meilleure sauvegarde de soi-même et la plus grande habileté, même en politique.

La Question sociale dans l'histoire

L'histoire est une science qui commence à peine à prendre conscience d'elle. Elle ne fut guère dans l'antiquité qu'une esquisse générale d'événements où les faits guerriers et nationaux tiennent la plus large place. Quelquefois elle raconte les mœurs, quelquefois elle donne accès aux considérations philosophiques, mais, des hommes et des choses, elle ne cherche pas à définir les lois. Au moyen-âge même, elle devient avec les Villehardouin, les Froissart et leurs chroniques des hauts faits d'armes, une sorte de littérature posant la description de la guerre en but esthétique de sa conception. Commines, Guichardin, Machiavel l'élèvent au rang de science politique. Si Mabillon et les Bollandistes du XVII[e], comme l'affirme M. Imbart de la Tour, en étudiant quelques *Questions d'histoire religieuse* et sociale se rapportant à la féodalité (1), en ont érigé quelques règles de critique et d'érudition, je ne pense pas qu'ils l'aient fait beaucoup plus profonde que ces derniers. Comme le dit Souvestre et M. de la Tour lui-même, c'est le XIX[e] siècle, en son génie de reconstitution qui lui a donné les plus solides bases et nos historiens récents, précédés d'ailleurs en cela par les grands critiques allemands, en ont fait pour ainsi dire une science nouvelle. Depuis une cinquantaine d'années cependant, il est bien

---

(1) IMBART DE LA TOUR, Questions d'histoire sociale et religieuse, époque féodale, 1 vol. in-16, 3 fr. 50 (*Hachette*).

vrai que d'érudite et politique, elle tend à devenir, plus exclusivement sociale. Mais, il ne faudrait pas croire par une erreur d'exclusivisme facile à commettre, qu'elle n'aie légitimement le droit que d'exister sous un jour social. L'Histoire est la Science des sciences, le grand lien des connaissances humaines, la Science aux mille et mille points de vue qui donne leur signification à toutes les autres sciences, l'Uniscience en un mot, telle que je l'ai définie, dans le dernier numéro de la *Revue Intellectuelle* (Théorie de l'Uniscience) et sous ce jour d'immensité, s'il fallait à sa conception aller lui chercher des ancêtres dans le passé, ce n'est pas chez les historiens purs qu'elle en rencontrerait, c'est dans François Bacon, le rénovateur de la méthode scientifique expérimentale qui, de même que nous, en sa classification, fait commencer l'histoire à la genèse des mondes pour aboutir à la contemporainaïté. Mais dans cet espace immense, elle peut subdiviser ses points de vue et le point de vue social, (morale, sociologie, politique réunis), c'est vrai, est l'un de ses points de vue essentiels, un de ceux qui avaient été le moins approfondi et qui guide le mieux les historiens originaux les plus récents (1).

Ainsi, quand M. de la Tour, étudie l'évolution des idées sociales du XI[e] au XIII[e] siècle, c'est le régime du contrat et le régime du patronage qu'il tend à restituer en se basant sur des cartulaires dont quelques-uns, ceux de Conques, de Saint-Cyprien, de Saint-Père, de Solignac, de Corbie, etc., peuvent offrir en effet les renseignements les plus précieux sur l'histoire économique et sociale du X[e] et du XI[e] siècle ; mais pour concis et impartial qu'il s'efforce d'être, la conclusion qu'il en tire pour notre temps me semble complètement injuste.

Le moyen-âge, dit-il tout d'abord en commençant le chapitre qui se rapporte à ce sujet, a connu la question sociale. Certes, la question sociale est de tous temps. On pourrait avec certitude lui appliquer la qualification que le D[r] Grasset accorde à la science :

---

(1) Récents d'une telle inspiration: G. D'AZAMBUJA, l'Histoire expliquée par la Science sociale, Grèce ancienne (*Didot*); MYRIAL, l'Idée de solidarité en Chine au V[e] siècle avant notre ère, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 5 et 6, 1907 ; G. PLATON, le Capitalisme dans le monde antique, *Mouvement socialiste*, mars; G. FERRERO, Grandeur et décadence de Rome (*Plon*), et la Situation d'Auguste après les guerres civiles, *Revue des Deux-Mondes*, 1[er] avril, plus la polémique se rattachant à cet écrivain comme E. BARTHÉLEMY, « la Polémique Ferrero-de la Ville-Mirmont », *Courrier européen*, 15 mars; A. LUMBROSO,, le Tre Cléopâtre, *Rivista di Roma*, 10 mars, etc.

« jamais finie. » Mais à travers les siècles, elle peut se poser de différentes manières.

Au xie siècle, le régime seigneurial est établi. La prédominance du pouvoir royal, telle qu'elle fut sous Charlemagne par exemple, n'est plus qu'un mot. J'aurais voulu que l'auteur fit bien ressortir que tout homme a besoin dans une société de deux protections, la protection contre les dangers du dehors, celle contre les dangers du dedans. Ces deux protections, dans une mesure relative, le pouvoir royal cherchait à les lui accorder précédemment, en repoussant l'agression étrangère, en s'interposant entre la plèbe et la puissance seigneuriale. J'aurais voulu même, que l'auteur au lieu de se complaire dans une dévote admiration moyen-âgeuse, afin de rabaisser en définitive les aspirations de notre temps, prit conscience de l'infériorité du principe inconscient qui guidait de telles formations. Si la royauté s'interposait entre le seigneur et l'homme, entre la souffrance et l'oppression, c'était pour y substituer par un jeu de forces brutes sa propre autorité. Plus tard, en effet, volontairement ou involontairement, quand l'obstacle seigneurial s'atténuera, la monarchie ne tardera pas à marcher vers l'absolutisme. En attendant, la protection royale plus lointaine et plus large constituait pour le peuple un avantage. C'est ce qui a fait dire à Rambaud que, contrairement aux temps modernes, le peuple fut longtemps plus royaliste que la noblesse.

Mais un jour vient où la puissance royale n'a plus d'efficacité et nécessairement, ce jour-là, le manant se réfugie vers le seigneur, son pire tyran du dedans, son unique défenseur contre le dehors. La seigneurie devient la forteresse qui défend l'entrepôt économique et le sanctuaire religieux. L'égoïsme de sa puissance n'a plus de contre-poids. A peine le féodal distingue-t-il entre le vrai serf, le demi-libre et l'homme libre. Il est le maître et il en use. C'est bien pour ses sujets « l'uniformité dans la dépendance, disons mieux, la servitude ». Et il en abuse aussi, car, la fiscalité n'a plus de limites. Aux charges qu'il perçoit pour l'intérêt commun, ce maître accumule tout ce que son bon plaisir peut accumuler. L'homme est taillable et corvéable à merci. Dans un sens moins dramatique, le patron moderne par une loi d'humanité semblable, si rien ne s'y oppose, paye l'ouvrier le moins qu'il peut, au-dessous de la misère, s'il le peut, parce que c'est son droit, son rôle légitime, que c'est à l'ouvrier à se défendre, et que l'idée de justice n'est pas encore entrée dans le contrat de travail.

Ceci, M. de la Tour ne le dit pas, et si je fais ressortir l'analogie, il ne faut pas croire que je veuille établir un parallèle tragi-

que entre les situations des ouvriers modernes et des serfs du moyen-âge. Non, je trouve niaises les exagérations de ce genre. Mais l'analogie rationnelle des lois est semblable dans la question sociale du moyen-âge, et dans la question sociale contemporaine.

Avec le moyen-âge, voici ce que devient le régime de protection : « individualiste à outrance, conservateur à l'excès. Il se traduit par la fiscalité, les monopoles, la contrainte, en un mot, il est une exploitation des hommes et du sol. Tel est le bilan du patronat seigneurial ». « Pour affranchir les classes populaires, ce ne sont pas seulement les dispositions des gouvernants, *c'est le régime* qu'il faut changer. » « Cette conquête supposait une série de transformations. » Aux transformations, il faut un principe d'actions. Ces idées, ces principes « le peuple les a trouvées autour de lui ; il s'est borné à les appliquer et à les étendre, car elles sont anciennes. L'une est l'idée de *justice ;* l'autre est l'idée de *contrat.* » Il semble que nous recommencions notre époque. Ces deux idées sont vieilles comme le monde. Elles revêtent la philosophie du moment et du lieu, du temps et de l'espace. Mais, je veux bien l'admettre avec M. de la Tour, c'est surtout le christianisme qui a développé la première dans le monde antique et dans le cadre d'une morale universelle, qui l'a fixée, car elle est la raison même des rapports d'union. « La première, l'idée de justice, est surtout l'apport du christianisme ». C'est ce que nous appelons aujourd'hui *justice sociale* et *solidarité.* L'idée de contrat !... Ici, M. de la Tour s'attache trop à la comparaison de l'antiquité civilisée et barbare du moyen-âge, ne voit pas que l'état divinisé et l'état de droit divin personnifié ont une loi de formation qui remonte plus haut. Ce qui manque à la plupart des historiens d'archives, c'est l'étude des sciences naturelles, de l'anthropologie, de la connaissance des peuples primitifs. Les Francks étaient de réels sauvages, Guizot l'a parfaitement établi. En faisant de l'Etat, un homme, ils ne procédaient pas très différemment en principe que les Romains de Néron. La divination n'était qu'une question de temps et de forme (monarques de droit divin) si... si précisément ne se fut produit le phénomène féodal. L'extension du contrat n'a qu'une cause, l'exagération du caractère privé du pouvoir qui en naquit. C'est un recommencement de formation sociale qu'avait dépassé l'antiquité. Les hommes du moyen-âge n'étaient pas aptes à se forger des conceptions délibérées sur le sujet social. De ce côté, ils n'avaient d'autres traditions que des coutumes et tous leurs engagements devaient être nécessairement ou conditionnels ou imposés. En face d'un pouvoir vaste comme le pouvoir royal, un

principe eut fini par s'établir et par se raisonner sur le caractère commun des pactes divers, mais en face de mille pouvoirs variés, c'est le côté privé des engagements qui devait prévaloir et engendrer le contrat.

Ceci est en grande analogie pour l'ensemble des relations sociales avec ce qui se passe dans le patronat de la production :

1. — Idée de justice chrétienne.	1'. — Idée de justice sociale.
2. — Nécessité de liberté qui permette l'association : luttes communales.	2'. — Révolutions politiques du XIXe siècle.
3. — Régime général des contrats privés dans le domaine social antérieur.	3'. — Même régime dans le cadre restreint des relations du travail.
4. — Association réalisée et contrats collectifs.	4'. — Syndicats.

Pour' saisir, il ne faut pas attacher d'importance au fait qui a surtout frappé M. de la Tour, que les hommes du moyen-âge n'avaient pas une théorie toute faite à la Rousseau ou à la Karl Marx. La discussion des systèmes est autre chose que l'étude des évolutions historiques. D'où qu'elle vienne, d'un système religieux ou philosophique, peu importe, la même idée de justice est l'âme des mêmes tendances, plus ou moins conscientes, plus ou moins raisonnées et s'appliquant à des événements plus ou moins vastes.

Les idées de M. de la Tour, je l'espère, s'agrandiront jusqu'à une plus juste compréhension de son temps. Il ne faudrait pas tomber dans le snobisme qui consiste à suivre M. Jules Lemaître en tout ce qu'il dit. L'influence de Rousseau n'est pas la seule qui ait influencé le modernisme. Rousseau a mis dans la Révolution le sentiment indépendamment des encyclopédistes. Il n'est pas tout le XVIIIe siècle encore bien moins le XIXe. Il n'y a plus personne aujourd'hui pour croire que l'homme naît bon naturellement. Ce sont des sophistes qui prêtent aux républicains leur propre naïveté quand ils affectent de croire ceux-ci assez bêtes pour ne pas voir du haut en bas de la nature, l'inégalité des êtres. Non seulement les hommes de 89 ont vu cela, mais les socialistes récents ont fait ressortir l'importance de la lutte pour la vie qu'on subissait sans la raisonner avant Darwin. Il ne s'agit pas de cela. Le problème démocratique ne se pose pas dans l'imitation de la nature, c'est l'inverse. L'état de guerre et l'inégalité engendrent des maux qu'il faut guérir, d'abord ; ensuite, l'inégalité sociale n'est pas l'inégalité naturelle. Il ne serait pas juste, par exemple, que M. de la Tour fut l'inférieur devant la loi d'un crétin millionnaire ou d'un

crétin princier, parce qu'il n'est pas né à leur rang social, de la même manière, qu'un homme sorti génial des rangs du peuple fut encasté héréditairement dans un métier d'échoppe quand M. de la Tour pourrait aspirer toutes les fonctions. L'idée de justice qui domine les âges a fait couler bien du sang, elle en fera peut-être couler encore ; mais l'historien doit fermer les yeux pour ne pas voir qu'elle est le pivot de l'histoire et que l'Etatisme le plus dur n'est pas chez les peuples qui ont lu le *Contrat social*.

JACQUES DU TENSIN.





REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

La *Collection d'études étrangères* (Sansot, édit.) (1) nous offre le tableau de *la Littérature anglo-canadienne* sous la plume de Henry D. Davray et celui de *la Jeune littérature hispano-américaine* de Manuel Ugarte, traduit par Raymond Laurent. Ce n'est guere que de la seconde moitié du XIXe siècle qu'il existe une littérature anglo-canadienne. Parmi ses poètes les plus saillants, Davray cite particulièrement W. Bliss Carman qui présente des affinités de tempérament avec Viélé-Grifin et parmi les romanciers, C. Grant Allen, dont l'œuvre effaroucha dès le début la morale timide de ses compatriotes. La poésie et le roman réflètent l'influence anglaise, mais l'immense pays finira par posséder une littérature personnelle, s'il a le temps « d'acquérir une vitalité suffisante avant son

(1) Complémentaires récents : A. Verleymen, les Lettres néerlandaises en Belgique depuis 1830 (*Lamertin, Bruxelles*); Lettres néerlandaises et quinzaines étrangères du *Mercure de France;* I. Kont, la Poésie hongroise de 1850 à 1900, *l'Europe politique et littéraire*, janvier; M. Festa, Corrado Brando et i modelli greci, *la Cultura,* 1er mars; R. Ackermann, Percy Bysshe Shelley, der Mann, der Dichter und seine Werke (*Dortmund, Ruhfus*); L. Guérin, la Vie d'un poète allemand au XIXe siècle, Frédéric Hebbel, essai de biographie psychologique, *le Siècle*, avril; J. de Coussanges, la Littérature d'enfants en Allemagne, *la Revue*, 1 mai; A. Guilland, Nouveaux romans allemands, *la Semaine littéraire*, 15 juin, etc.

absorption politique et économique » par les Etats-Unis. Par contre, toutes ces petites républiques de l'Amérique du Sud, où l'on parle espagnol, suivant M. Ugarte, sont en train de s'originaliser rapidement. Après les révolutions qui les affranchirent, elles conservèrent longtemps l'influence rétrograde de l'Espagne ; mais ensuite, « l'influence française fut un point de contact où l'avenir prit feu. On peut dire qu'avec ses livres, la France conquit à son tour l'Amérique. » Les écrivains des heures troubles n'ont pas laissé d'œuvres saillantes et l'intellectualité fut étouffée par les révolutions. « Les premières lumières » naquirent de l'apaisement. La littérature fut d'abord imitative, elle prit pour modèles Quintana et Zorilla qui s'inspiraient de Hugo et de Lamartine. En la confusion des tendances, les contre-coups de notre « symbolisme et décadentisme » forcèrent le langage à se remanier avec G. Najera, J. del Casal, J. Marti, R. Mario, etc. Il y eut d'ailleurs à leur suite, une crise d'excentricité, puis se fit la réaction et l'œuvre d'avenir des jeunes semble aujourd'hui devoir se dégager personnelle de cette effervescence passée. Voici, d'ailleurs, comment Ugarte raconte la chose. Chacun en prendra pour son compte : « Pendant longtemps, dit-il, la jeunesse sud-américaine à l'imitation de la jeunesse française, fut hostile à tous les talents vigoureux qui s'emparaient du public par l'ampleur et la domination de leur œuvre. Les seuls qui méritaient son attention étaient les enlumineurs, les exclusifs, les raffinés qui, pour cacher peut-être leur manque d'idées générales, se réfugiaient dans le précieux et le détail. Le geste plus large que commençait à faire la littérature hispano-américaine et sa vigueur normale, signe de sa force sans cesse croissant, marquent la fin du dilettantisme et la maturité d'une vigueur qui connaît et commence à sculpter le marbre. »

On pourrait peut-être se faire une idée de cette jeune littérature espagnole, par les *Contes de la Pampa*, de M. Ugarte lui-même, qui viennent d'être traduits en français (Garnier).

Par ailleurs, cet écrivain raconte : « Lorsqu'après une dictature aussi fugace que brillante la littérature décadente et le symbolisme moururent en France, il était naturel qu'ils mourussent aussi en Amérique. Cependant quelques-uns crurent leur donner une vie nouvelle en les exagérant. Toutes les médiocrités impuissantes devenues tout à coup des génies ennemis du vulgaire, tous les fous tous les poseurs ; tous les imbéciles, tous les incomplets se lancèrent à l'assaut, se jetèrent dans une orgie de vanités, d'inconsciences, d'ignorances, de bas instincts. Comme des gens qui adopteraient des modes hors d'usage à cette seule fin d'émerveiller les boutiques de villages perdus au fond de la province, ils s'affublèrent glorieusement de ce que dédaignaient leurs premiers propriétaires. Ils poussèrent à l'extrême les défauts des vieilles écoles ; ils se créèrent une langue grotesque ; ils adoptèrent des sentiments, des passions, des vices étranges ; ils renoncèrent de propos délibéré à la raison et à la bonté comme à des choses vulgaires. Entre les murailles de leurs rêves ils persistèrent dans leurs divagations et leurs incohérences. » « Mais la santé fut bientôt plus forte que ces intoxications. » Il ne faudrait pas cependant s'exagérer la

portée de ces crises d'excentricités. Cela n'est pas particulier à la période symboliste. Tant pour le dedans que pour le dehors, ceux qui les avaient précédés leur avaient donné l'exemple, comme on peut s'en convaincre par la lecture de la *Cité des Intellectuels* de Firmin Maillard (Daragon), où se détachent dans ce sens le chapitre de la *Toilette chez les Intellectuels* et, plus macabre, *Et maintenant... au cimetière* (1).

Et que l'on soit plus rassis, cela n'en donne pas plus de talent ! Nous sommes, dit un des héros du très beau roman philosophique et social que publie dans *le Siècle*, Maurice Ajam, à une époque de *Transition*. Le feuilleton du 9 juin est à lire tout entier au point de vue de l'évolution, seulement que M. Ajam, me permette de rectifier quelques-unes de ses allégations. Ce n'est pas toute la jeunesse imbue d'idées matérialistes qui serait prête à se lancer, le cœur léger, pour ainsi dire dans un bouleversement social. Les réputations se font sur des légendes. Il est une autre jeunesse, il en est une surtout qui sait que les bouleversements politiques sont la menue monnaie théâtrale des faits humains. Elle n'est pas à l'avant-garde des intérêts socialistes. Elle est à l'avant-garde des intérêts de l'esprit. Elle sait que c'est au cœur et au cerveau de l'homme qu'il faut toucher pour produire les transformations durables. Seul un régime de paix et de liberté peut permettre cette évolution progressive. Que certains de cette école soient teintés d'une pointe d'arrivisme, ils ne seraient pas hommes sans cela ; mais, d'autres savent bien que la Révolution n'a duré que quelques années et a surtout servi, en fait d'arrivisme, à faire tomber les têtes de ses défenseurs, que ce n'est pas toujours à ceux qui travaillent que va le profit. Ce ne sont pas les hommes les plus pauvres qui sont les plus exclusivement ambitieux. M. Ajam juge superficiellement le cœur humain. Les riches sont les plus égoïstes. Ceux qui n'ont besoin de rien sont les plus avides à souhaiter, les plus affolés à l'idée de perdre. Entre les forces d'en haut et d'en bas mues par les intérêts matériels, dans la masse dont parle l'auteur de *Transition*, « masse qui obéit à ses intérêts les plus proches » « et qui n'a qu'une divinité, l'Argent », cette jeunesse, peut être, d'un jour à l'autre, obligée de prendre parti, apte à subir le choc de ceux qui, d'une part, sont prêts à trahir la liberté par affaissement de caractère et par peur, de ceux qui, d'autre part, la veulent plus profitable. Cette jeunesse est avant tout profondément républicaine et si elle se rangeait avec les derniers, ce serait pour sauver, avec eux, du passé ce qu'il a conquis de bon, la Liberté, qui a permis à l'idée d'éclore et à la Science, d'espérer le salut des hommes par la Vérité. Voilà M. Ajam, en face de la jeunesse catholique et de la jeunesse des défaillances bourgeoises, la vérita-

(1) Récent sur les singularités intellectuelles : Dr Grasset, plusieurs chapitres de Demi-fous, demi-responsables (*Alcan*) ; quelques lettres typiques de Baudelaire, Lettres (*Société du Mercure de France*) ; P. Brulat, les Convertis, *le Radical*, 13 mai et J. Sageret, les Grands convertis (*Société du Mercure de France*) ; M. Arnaud, Un poète d'attitudes, Oscar Wilde, *Indépendance belge*, 8 juin, d'après la *Grande Revue ;* etc., etc.

ble jeunesse rationaliste, qui a lu bien d'autres que Lamarck et sur laquelle, quoique bienveillant, votre jugement un peu superficiel peut faire éclore la légende de gens dont on parle sans bien les connaître.

Des œuvres récentes, dont j'ai reçu l'envoi ou que j'ai fait acheter, poésie et romans, dont les tendances font l'objet des études spéciales que je commence aujourd'hui, je signale rapidement parmi les poètes : la *Terrestre Tragédie* d'Henri Martin (Edition de l'Abbaye), *les Profils*, de Scheeberger (Sansot), les *Papillons noirs*, de Pierre Rodet (Garnier), *les Montagnards*, de Daniel Sivet (Plon-Nourrit), Jean Ott, *l'Effort des races* (de Rudeval) ; Emile Verhaëren, *Toute la Flandre* (Deman, Bruxelles), etc. ; parmi les romanciers, l'*Amoureuse imprévue*, de Legrand-Chabrier (Sansot), *la Peur de l'Amour*, de Henri de Régnier (Société du Mercure de France), la belle édition des *Gueules noires* (1), d'Emile Morel, préface de Paul Adam illustrée par ce grand poète réaliste qu'est Steinlen (Sansot), *Gens de là et d'ailleurs*, d'Alexandre Mercereau (éditions de l'Abbaye), etc., etc.

Ce n'est pas, à proprement parler, le théâtre de mœurs qui a prédominé à la scène ces derniers temps. La *Denise Fleury*, dont M. Pierre Wolff a fait l'héroïne du *Ruisseau* (Vaudeville, 31 mars), est d'un enveloppement romantique. C'est dans l'immondice et parmi ces êtres sans sexe qu'on appelle à Paris, les *femmes du Boul'Mich* ou de *la Butte*, l'exception charmante qui a un cœur, un esprit et dont le corps ne soit pas un foyer de contagion. L'artiste, déçu des amours mondains, qui s'éprend d'elle et la tire du ruisseau est un honnête homme et un homme pas bête, mais les jeunes gens qui sur l'heureuse anomalie, fonderaient l'idéal de leurs amours, risqueraient fort d'y laisser avec cet idéal, ce qui est le plus précieux à l'homme après la conscience : la santé, ce qu'ils font. Point de vue théâtral, pièce charmante et juste.

Et Brieux aussi, dans la *Française*, s'est éloigné de l'ancien procédé naturaliste, certainement avec une habileté et un talent qui lui sont propres. On ne peut pas dire que le théâtre moderne soit médiocre. Dans la littérature et dans le langage, les Français se décrient eux-mêmes et décrient leurs compagnes. Les étrangers prennent à la lettre et parfois fort naïvement, comme son Bartlett, l'esprit de nos romans. Cette pièce, dont l'intrigue ne chôme pas en action, est parfois joliment sentimentale. Mais, après les crises successives de nationalisme et de régionalisme qui tournent chez nous à l'âpre tragique dès que sont en jeu les opinions ou les intérêts, après la dernière surtout, qui n'est pas terminée, j'hésite à

(1) Récent sur la littérature sociale et ses écrivains : M. C. Poinsot. Littérature sociale (*Bibliothèque spéciale d'édition*); quelques études : J. Longuet, Un grand roman socialiste : la « Jungle », *Revue socialiste*, 31 décembre; J. Loup, Jean-Christophe de Romain Roland, *Semaine littéraire*, 23 février; P. Brulat, la Correspondance de Zola, *Radical*, 31 mars; G. Kahn, Joris-Karl Huysmans, *Gil Blas*, 14 mai, et les Gueules noires, *Gil Blas*, 4 juin, etc., etc.; à part : C. Mauclair, M. André Suarès et son dernier livre : « Voici l'Homme », *Grande Revue*, 25 avril, etc.

donner à la pièce de Brieux la signification d'une morale que la presse tout entière en a tiré dès l'abord. Au sujet de la femme seulement, j'adopte la réhabilitation par égard pour cette comédie qui est excessivement amusante.

On voit que les auteurs connus s'humanisent en ce moment jusqu'à la sentimentalité tendre ou spirituelle, laissant aux jeunes (par intérim), la tâche d'exprimer des conflits sociaux profonds. Il faut ajouter à la liste des travaux littéraires traitant de la question religieuse dont je parlais le mois dernier, trois actes émouvants, ayant trait comme la *Faute de l'Abbé Mouret*, comme *Benoni*, d'André Billy, comme la *Crise du Clergé*, de Houtin, à la question de la vocation religieuse, la *Tentation de l'abbé Jean*, jouée en mars par le *Nouveau Théâtre d'Art*. Ainsi que les *Ames ennemies*, d'Hyacinthe Loyson, l'*Otage*, de Gabriel Trarieux qui, en mai, vit le jour à l'*Odéon*, se rapporte au sujet du conflit religieux dans la famille. J'ignorais qu'il y eut entre les deux pièces une sorte de rivalité (d'émulation plutôt) ayant donné lieu à un « steeple-chase vertigineux » pour les monter, et que la forme sous laquelle j'en ai parlé, me donnait l'air de prendre parti entre les auteurs. Ce n'était là ni mon intention ni mon rôle. L'*Otage* est une excellente pièce qui procède d'un point de vue spécial. Loyson se place sur le terrain de la philosophie naturelle, Trarieux, plutôt, sur celui de la philosophie sociale.

L'*Otage* met en scène un préfet de la République, Santeuil, type de « l'ambitieux opportuniste », dit A. Brisson, mais non seulement ambitieux. Au fond, ce Santeuil est, j'en suis sûr, sincère dans ses idées positives, mais il est homme politique, il est d'un monde où l'excuse du sacrifice de ses idées aux conventions sociales est considéré comme une coutume tant d'intérêt que de tolérance. C'est là, je crois, l'exacte nuance. Cette sorte d'agnosticisme dans les actes a ses inconvénients. Le mari n'est pas dupe des croyances, la femme reste dans la main du prêtre. Ils se sont mariés à l'église et du contrat moral de leur union, il résulte que les enfants seront élevés en catholiques. Tandis que par ses fonctions, Santeuil se trouve amené à agir contre le parti catholique, Cécile, sa femme, accentue l'élan de son impulsion religieuse. Véronique, l'enfant qu'ils ont eue, arrive à l'âge de la première communion. La femme, au mépris des intérêts de la situation de son mari, et à l'insu de ce dernier, prépare l'enfant à cette cérémonie, non comme à un acte de foi, mais complice du clergé, comme à une éclatante manifestation en faveur de l'Eglise. Une discussion passionnée a lieu entre M. et Mme Santeuil et se termine par une rupture : c'est la séparation du père de l'enfant et de la femme. Une satisfaction aussi fugace n'est pas le but de l'Eglise, qui cherche des résultats en même temps moins tangibles et plus pratiques. On voit entrer, au deuxième acte, le cardinal Gaufrès. Il apporte la paix. Félin, onctueux, effrayant d'aménité pourrait-on dire (et de Max remplit merveilleusement ce rôle), il accepte un délai de deux ans, pour la communion de l'enfant. Dès lors, que Cécile revienne au foyer: « Qui sait, dit le prélat, au fonctionnaire, qui sait si votre point de vue ne changera pas dans ce beau pays où le catholicisme est une arme en face du péril

musulman ? » Santeuil vient d'obtenir le gouvernement général de l'Algérie. Ce que verra surtout l'ancien préfet, quand il aura retrouvé, après une réconciliation glaciale et la compagne de sa vie, et la détresse de son foyer, ce qu'il verra après la pratique du pouvoir et quand il aura vraiment tenté d'attacher à la France, l'âme de son peuple mahométan, c'est que l'abîme des croyances est un abîme de malheur et de haines. Les barrières des religions qui créent des peuples parmi les peuples ressemblent au mur d'inimitié qui s'élève entre sa femme et lui. Santeuil est un homme faible et qui n'a pas le courage de prendre le parti suprême : Rugir comme un lion et comme un lion arracher à la femelle inconsciente l'enfant de leur union, dût-il briser sa situation, briser son amour, briser tout. Il y a des égoïsmes qui sont des devoirs. Santeuil n'est pas assez hypocrite pour ruser ; il n'est pas assez fort pour la lutte. Il laisse l'enfant agonisante à la mère qui aspire au cloître. Ce dénouement n'est pas net : « Tu l'emportes. Nous sommes deux misérables, gouvernés par des forces implacables, deux victimes ! »

Il y a en somme des choses d'un beau talent et de franchise généreuse, dans cette nouvelle pièce à portée sociale.

Impressions sur les tendances poétiques

Lorsqu'on a été amené, souvent bien malgré soi, à prendre en main la défense d'une cause et qu'on se trouve en présence de ceux qui la font dévier de son but normal par des considérations souvent aussi généreuses que fausses, si l'on se refuse à s'échapper de la situation par la tangente du mensonge, on se trouve dans un état pénible : celui de désobliger ses amis d'intention. Et pourtant, il faut toujours dire la vérité. La science, ni en morale, ni en sociologie, nous avons cherché à le démontrer maintes fois, n'autorise l'édification des théories inutilement cruelles que certains avaient cru voir dans le darwinisme. Nous le redisons. La constatation d'un fait dans le domaine naturel, l'état de guerre, par exemple, n'implique pas qu'on doive l'imiter. Au contraire, les arts et les sciences utilitaires n'ont qu'un but, remédier, au profit humain, à tout ce qui dans la nature est nuisible à l'homme.

En esthétique, d'une manière analogue, on peut dire que trop souvent, la science n'est qu'un prétexte à l'incompréhension et croyant la servir, on la déconsidère. Elle peut certes fournir la matière d'un sujet, elle a agrandi le domaine de la connaissance, ajouté à l'espace et à la durée accessibles, rénové si l'on veut la face des choses. Il est fort peu de poètes ou de romanciers qui ne

lui aient fait des emprunts. Indépendamment des fantaisistes comme Jules Verne et comme H. G. Wells, elle a servi d'inspiration à maints chefs-d'œuvre de Hugo, de Vigny, de Lecomte de Lille, de Villiers de l'Ile Adam, d'Edgar Poë, de Strada, de Sully-Prudhomme, de Zola, des Rosny, etc., etc. Mais une œuvre d'art doit toujours, quand elle est *par la pensée*, subsister de même *par l'émotion* et ce n'est pas uniquement parce qu'elle s'inspire de la science qu'elle est belle, c'est parce qu'elle est humaine, profondément humaine et surtout sincèrement humaine.

La science n'est pas indispensable à la littérature et dans le domaine de la pensée et de l'inspiration, ceux qui ont de la religion par exemple, ou simplement de la philosophie comme Hugo, n'ont pas besoin de science ; mais, nul n'a la naïveté de croire qu'on choisisse sa croyance. Il est certain que pour un grand nombre d'entre nous, qu'ils l'aient voulu ou non, la tradition ne suffit plus. Il serait imbécile qu'une plus grande supériorité dans la connaissance dût amener chez l'homme une infériorité dans le cœur ou dans la parole. Cela n'est pas. Cela ne peut pas être. En conséquence, il est absolument nécessaire de sortir de cette transition hallucinante, où tout ce qui a du cœur semble incapable de penser et tout ce qui est susceptible de penser, même ayant du cœur et de l'esprit, s'exprime comme s'il ne sentait pas.

Je vais pouvoir me faire comprendre. Il y avait longtemps que je m'étais désintéressé du mouvement littéraire quand la *Revue Intellectuelle* m'appela, je pourrai dire même, m'obligea presque malgré moi à un rôle dont l'inconvénient est d'exiger la critique. Le premier livre qui m'advint fut la *Rêverie esthétique* de Souriau (voir le 1er numéro de la *Revue Intellectuelle*) où je voulais trouver un point de vue de relation entre la psychologie et la littérature, au profit de la littérature d'inspiration dont la technique fût raisonnée. Eh ! bien, ce qui frappa vraiment mon attention, me rendit songeur, ce qui me prit tout entier, fut tout autre chose et se composait de quelques vers au bas d'une page.

Le visage de ceux qu'on n'aime pas encor
Apparaît quelquefois aux fenêtres des rêves
Et va s'illuminant sur de pâles décors
Dans un argentement de lune qui se lève.

Ils ont des gestes lents, doux et silencieux,
Notre vie uniment vers leur attente afflue :
Il semble que les corps s'unissent par les yeux
Et que les âmes sont des pages qu'on a lues.

Ce sont des frôlements dont on ne peut guérir,
Où l'on se sent le cœur trop las pour se défendre,
Où l'âme est triste ainsi qu'au moment de mourir ;
Ce sont des unions lamentables et tendres...

Et ceux-là resteront quand le rêve aura fui
Mystérieusement les élus du mensonge,
Ceux à qui nous aurons, dans le secret des nuits,
Offerts nos lèvres d'ombre, ouvert nos bras de songe.

(M. de Noailles.)

Certes, il est regrettable que les poètes de la démocratie n'aient pas la hardiesse d'une sincérité semblable. Qu'est-ce que cela peut faire que le nom qui signe une telle chanson exquise soit plébéien comme Hugo ou patricien, comme Lamartine. Nul n'ira chercher son auteur pour faire la Révolution sociale. Il suffit en poésie que chante l'âme de la vraie poésie. Et voici la navrante subversion, c'est qu'immédiatement après avoir goûté la rêverie où je cherchais la pensée, j'ai trouvé l'inspiration cérébrale, où je ne songeais pas à la rencontrer. Ceci est un extrait de l'*Ame géométrique* de M. Allorge, suivant la *Semaine littéraire*, après la mise en vers de *la Spirale*, *du Triangle*, *du Cercle*, la mise en vers de *l'Ellipse* !

Collier sur une gorge rose,
Course des planètes aux cieux,
Œuf, principe de toute chose,
Binocle au nez des studieux ;
Cuiller des soupes domestiques, etc., etc.

et la mise en jeu de mots de *la Parabole :*

Image, qui faisais entrer dans les cœurs frustes
L'enseignement du Christ et ses rêves augustes...

L'auteur, on le voit, n'a pas l'air de plaisanter plus que ce tragédien du temps de Rivarol qui faisait des effets d'alitération bien avant qu'on ne définit scientifiquement la méthode alitérative :

Hélas ! hélas ! hélas ! et quatre fois hélas !
Il lui coupa le cou d'un coup de coutelas !

Cette merveille des merveilles est dramatique à peu près comme scientifique et comme poétique, la parabole de M. Allorge, qui, d'ailleurs, reste versificateur. Mais du versifiacteur au poète, et surtout au poète assez complet pour avoir le droit de se produire, il y a loin. La poésie, dans ce sens, est un véritable don et si rare-

ment on la rencontre, si rarement même se rencontrent des âmes capables de la bien sentir, qu'on voudrait à sa lecture épandre l'enthousiasme discret qui vient d'elle.

On ne peut cependant se montrer sévère à l'égard des tentatives de poésie au point de ne parler jamais que de ce qui touche au sublime. Un chef-d'œuvre peut éclore de la sélection de qualités souvent perdues parmi les défauts de jeunesse. Tout effort consciencieux est digne d'estime et c'est pourquoi le service qu'un écrivain obligé de juger des œuvres peut rendre est moins de leur décerner l'éloge ou le blâme que de montrer l'écueil des formules périlleuses où se dévoient les tempéraments.

On a déjà beaucoup parlé de poésie scientifique. On en parlera probablement beaucoup encore. Le travail des écoles est de redonner à chaque heure des temps la vie aux formes surannées. Tout n'est pas mauvais en elle, mais elles ne doivent pas enchaîner le libre génie. Un des esthéticiens de la génération qui s'écoule, Gustave Kahn, avait prévu dans ses théories cette nécessité d'un renouvellement constant évolutif. On peut lire ses écrits d'antan pour se rendre compte de la manière dont les successeurs des Parnassiens ont compris la question. Très récemment encore, M. René Ghil dans *Messidor* (*Quinze ans de poésie*, 25 mars, 1er avril, 8 avril, 29 avril), retraçant l'épopée du symbolisme, développait d'une façon plus ample l'ensemble des données qu'il exposa sous forme de lettre dans les *Revues Intellectuelles* de février et de mars. Si j'ai moi-même écrit une *Critique scientifique du décadentisme*, ce n'est, à proprement parler, ni pour approuver, ni désapprouver des théories particulières, quelles qu'elles soient, c'est que je ne me suis pas cru le droit de juger d'autres écrivains sans raisonner le point de vue auquel je me place pour les juger. On peut considérer la méthode scientifique au sujet de la technique et au sujet de l'inspiration. La technique est traditionnelle ou raisonnée, le résultat de méthodes empiriques ou de libre discussion. L'art de la musique moderne, comme celui de la prosodie, par exemple, s'est créé empiriquement. De longue date, on s'est aperçu de l'importance des nombres combinés dans l'emploi des notes ; mais, le pourquoi ne s'en est révélé que par l'intermédiaire de la physique acoustique. On a compris que la sélection empirique n'avait pas de raison absolue pour rester immuable et l'on a profité de cela, non pour *embellir* la musique, mais pour *enrichir* et diversifier ses éléments de beauté. Ainsi s'expliquent et se justifient les novations harmoniques des Berlioz, des Wagner, des Saint-Saëns, etc. J'ai défini que ceux qu'on appela « décadents » avaient eu le mérite de tenter les pre-

miers pour la prosodie ce qu'on avait fait pour la musique et me plaçant à leur point de vue, montré que la *loi des proportions simples* régit aussi la prosodie, que loin d'exclure les procédés d'empirisme classique à *analogie mélodique*, elle les justifie et les donne pour base à l'élargissement de la prosodie jusqu'aux procédés *d'analogie récitative*.

Une enquête ouverte dans le même temps sur des points secondaires de licence (*Enquête sur la poésie*, *le Semeur*, février et mars), m'a paru de résultat médiocre. La plupart des écrivains ne font table rase de quelques préjugés que pour verser en des préjugés plus néfastes. Les uns ne voyent du scientisme symboliste que ses erreurs et ne comprennent pas ce qu'on pourrait appeler ses *intentions subconscientes*, les autres sont pour la liberté absolue. Moi aussi, parbleu, je suis pour la liberté absolue ; mais, dans la compréhension des règles, mais ceux qui ne sont pas aptes à comprendre n'ont rien de mieux à faire que de se baser sur la poésie classique. Et il n'est pas nécessaire à un artiste de connaître les raisons, mais les règles de la technique de son art, pour qu'il soit en mesure d'exprimer son talent. Or, ce sont ces règles qu'il s'agit précisément d'édifier.

Au sujet de l'inspiration scientifique, l'exclusivisme ou l'incompréhension sont mille fois plus graves. Même quand elle fournit ses éléments à la littérature, sauf dans les genres à données franchement scientifiques, l'*Intelligence des fleurs* de Maëterlinck, par exemple, en poésie comme en art, jamais la science ne doit se mettre au premier plan, jamais l'érudition ne doit déborder la philosophie et rarement la philosophie l'emporter sur la suggération purement humaine. De cette incompréhension naît le pédantisme. On comprendrait mal par exemple, un poète, qui, sous prétexte de religion, ferait de la théologie en vers. Le sujet scientifique pour le poète doit être avant tout humain, doit *concourir à l'humanité de l'œuvre*. Si l'on ne sent pas cela, il est inutile d'écrire : on n'est pas poète.

Un autre genre d'erreur non moins à craindre, plus à craindre peut-être parce qu'il est susceptible de détourner, non plus un individu, mais toute une génération, est ce que j'appelle *l'exclusivisme*. Il consiste à ériger la compréhension d'un tempérament en formule, de telle sorte qu'un second tempérament, dans le champ relatif et purement humain de l'esthétique, se croirait obligé de faire abstraction des qualités essentielles de sa nature pour obéir à un raisonnement qu'il n'est pas à même d'approfondir. Car, on peut être un grand poète et n'être pas complet en logique. Ainsi

peut-on prendre la philosophie d'un savant, de Bergmann par exemple qui a séduit tant de symbolistes, ou de Bergsonn qui a capté M. Théodore de Vysan, pour la philosophie scientifique elle-même. Cela est vrai pour un homme, non pour une génération. Le choix d'une philosophie d'inspiration est une chose de tempérament et non d'école et la science n'est ni d'un temps, ni d'un homme. Son inspiration n'est même pas nécessaire au génie et si elle servait d'inspiration constante à un homme, elle deviendrait insipide. Elle n'est pas en dehors de l'humanité et si la poésie est en elle comme en tout, elle n'est pas toute la poésie. Elle ne doit se manifester qu'avec l'ensemble des qualités d'inspiration, comme se manifeste la croyance non pas dans une œuvre, mais dans l'œuvre entière d'un poète religieux .

Vous la trouverez de cette manière, imprégnant l'âme sublime de la *Légende des siècles*, celle, douloureuse, d'un Vigny, celle, altière, d'un Lecomte de Lisle, successivement frisson d'éternité, de souffrance et de matière, substance pensive, suc des philosophies universelles, non produit chimique d'une cornue portant la marque d'un fabricant. Oui, c'est ainsi qu'elle doit être et elle doit parfois s'effacer pour laisser la place au langage du cœur dans le chant des voix poétiques. Et l'on peut être un grand poète en foulant le sol du pied, devant la rosée comme devant la nue. Tout l'infini tient dans un sourire et tout l'infini tient dans une larme.

Ainsi songeais-je, après ma déception première, quant au retour littéraire, le hasard servit si mal ma naturelle sympathie et me fit voir en regard de la poésie tout simplement poétique, la poésie de la science en bien fâcheuse position.

Depuis, me sont venues d'autres œuvres à l'inspiration moins vaine, et généreuses d'ailleurs la plupart et d'autres encore éprises de la nature ou des vieux âges, et dont j'indiquerai les nouvelles tendances.

(*A continuer prochainement.*)

Stéphane Servant.





REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Ce n'est pas un moment de vogue mendelssohnienne que M. Camille Bellaigue a choisi pour faire l'apologie du compositeur des *Romances sans paroles* (*Mendelssohn*, Alcan) dont il étudie la vie et l'œuvre. Un trait de son caractère : Mendelssohn (1) était riche et quelqu'un lui conseillait après la représentation d'*Antigone* à l'Odéon, en 1844, d'offrir, comme c'était coutume, quelque présent aux principaux artistes. Voici la réponse qu'il reçut : « Rien ne serait plus contraire aux principes que j'ai adoptés comme règle de conduite, depuis le commencement de ma carrière artistique. Ces principes consistent à me garder toujours d'établir la moindre confusion entre ma situation personnelle et ma position musicale, en essayant d'améliorer celle-ci par l'influence de l'autre ; pour les choses qui me concernent, à ne corrompre en aucune manière soit les suffrages du public, soit ceux d'un simple particulier, et même à ne jamais tenter de les affermir. »

Ce que Camille Bellaigue donne comme caractéristique des qualités de Mendelssohn, c'est la variété et la pureté. Contrairement à la plupart des œuvres récentes et comme chez les grands classiques, la mélodie joue chez lui le rôle principal et telle *Romance sans parole* est remplie pour ainsi dire par elle toute entière.

(1) Récent sur quelques grands musiciens : C. BELLAIGUE, Mozart (*Laurens*) ; A. PIRRO, J. S. Bach (*Alcan*) ; P. LALO, la Société Bach, *le Temps*, 16 avril ; V. d'INDY, César Franck (*Alcan*) ; R. BOUYER, la Vogue de César Franck, *Revue Bleue*, 27 avril ; J. CHANTAVOINE, Beethoven (*Alcan*) ; G. ALLIX, Beethoven à Paris, l'*Europe*, 2 juin, etc.

Cette compréhension est certainement très différente de celle que R. Canudo (*Un moderno rinnovatore della Musica, Nuova Anthologia*, 16 avril) prête à Claude Debussy (1) qui triomphait à Bruxelles en février (*Théâtre de la Monnaie*) avec *Pelléas et Mélisande* et qu'il nomme un rénovateur de la musique moderne, très différente bien que le compositeur prenne Beethoven pour le principe d'une décadence qui s'accentua chez Wagner ; car il tient en horreur les deux siècles d'opéra italien et français où le dogme mélodique du beau chant s'impose comme une nécessité, subordonnant pour ainsi dire le compositeur aux virtuoses.

Sur une interprête de cette époque, M. Téneo, (*la Citoyenne Maillard, Nouvelle Revue*, 1[er], 15 juin) publie une étude de reconstitutions originales et les documents qu'il a recueillis « ont une importance capitale, en ce sens qu'ils sont les premiers éléments de vérité pouvant servir de base à une telle biographie. Ils éclairent d'un jour vif un tempérament à peine soupçonné par quelques critiques ; ils font surgir de l'ombre une foule d'aspects des dessous théâtraux ; ils précisent, par des dates indiscutables, certains faits que les plus autorisés de nos commentateurs ont défigurés, faute de preuves. » Cette cantatrice eut, en effet, une existence aussi mouvementée que celle des Sophie Arnould, des Levasseur, etc., et ses aventures de bretteuse, la part qu'elle prit aux fêtes de la Révolution ont été rapportées déjà par maints historiens (2).

D'ensemble, je parlerai prochaineemnt des opéras récents, la *Salomé*, de Richard Strauss, *Ariane et Barbe Bleue*, de Paul Dukas, *Fortunio*, à l'Opéra-Comique en même temps qu'en sculpture et peinture de quelques expositions d'art intéressantes. L'art russe a vu d'importantes manifestations. C'est en musique les cinq grands concerts russes en mai sur la scène de l'Opéra, qui firent connaître des compositeurs comme Borodine, Rimsky-Korsakow, Tchaïkowsky (3), Balakirew, Glazounow, Moussorgsky. Ceux-ci ont fondé une sorte d'art national russe dont Camille de Sainte-Croix (*Musiques russes, Petite République*, 11 mai) esquisse brièvement l'évolution. Il considère le dernier de ces musiciens, auteur de *Boris Godounoff*, comme le plus hardi et le plus personnel de tous, « audace réaliste, charme neuf, poignant, etc. » C'est, dit-il, celui que nos plus hardis harmonistes n'ont jamais « suivi qu'à mi-chemin ». C'est vrai, c'est vrai, mais, pour Dieu qu'il existe ou non, que les nôtres se contentent de faire de la musique française. En peinture, de moins large envolée, deux jeunes Russes, MM. Schulmann et Pffermann, à la *Maison des Arts*, ont exposé différentes toiles. Leurs esquisses et études indiquent que leur qualité dominante est l'observation, observation critique et quelque peu cari-

(1) Récent sur des contemporains : W. Ritter, Gustave Mahler, *Semaine littéraire*, 9 et 16 mars, etc.

(2) Sur une autre héroïne de la scène : Lucien Lheureux, Adrienne Lecouvreur, *le Siècle*, 5 avril.

(3) Sur cet auteur : G. Blechmann, traduction de la Vie de Pierre Tschaïkowsky, *le Progrès artistique*, à partir du 27 octobre.

caturale et leur défaut dominant, applicable aux jeunes de tous les pays : recherche d'originalité quand même. Le vrai tempérament du premier est dans ses études de « *Paysages parisiens* », du second dans l'*Etape*, les *Recrues*, le *Café du matin*, etc. Enfin, l'*Art décoratif russe ancien*, peut être apprécié dans l'étude de C. de Damilowicz (*Collection de la Princesse Marie Tenicheff*, l'*Art décoratif*, avril), avec des figures d'icones du XVIIIe siècle, des lampes d'église à cierges en cuivre rouge, des couvertures d'Evangiles en argent, des boutons émaillés, filigranés, ciselés, ornés de pierres précieuses, des objets de table, des coffrets de chêne et de fer, des aiguières, des dentelles, etc.

Maintenant parlons de la France. Que deviennent, parmi nos dessinateurs, ceux qui furent un temps, les maîtres incontestés de la plume et du crayon, qui charmèrent, intéressèrent, émurent toute la génération qui s'écoule, sur lesquels par instant un léger voile d'oubli semble flotter, qui ont complété l'art d'un genre à qui des modes nouveaux et peu coûteux de reproduction donnèrent un large essort. D'autres ont surgi comme Léandre et comme Faivre sur lequel une étude vient de paraître chez Juven et comme Huard, dont *New-York tel que je l'ai vu*, fut publié récemment, etc., etc. Mais, un moment, deux noms dominèrent tous les autres, Willette et Steinlen. Willette, fantaisiste, poète et toujours quelque peu scabreux, vient de publier *Du trottoir à Saint-Lazare* (Librairie Universelle). J'ai retrouvé Steinlen en toute la plénitude de son réalisme génial peut-être, et dont l'observation reste sans équivalent dans l'illustration des *Gueules noires*, d'Emile Morel. D'une habileté de crayon sans exemple, Steinlen, dans ses types de mineurs et ses scènes de la vie ouvrière ne flatte pas, n'atténue pas, mais jusqu'à l'instant où l'exact se rapproche du caricatural, sur le caricatural même, c'est-à-dire sur sa propre cruauté d'artiste, sa main jette le voile d'une grande compassion. Ces pauvres faces de bêtes lasses, exténuées, douloureuses, affolées de la haine ou du tourment qu'il exprime, poignent le cœur le plus rebelle. Ce n'est pas seulement l'homme de la mine qu'il peint, c'est l'humanité qui souffre et peine en costume de porions. Tel dessine Steinlen qui fut parmi les tempéraments originaux de la fin naturaliste.

Ceux qui apparaissent à présent ont, comme leur prédécesseur, une inspiration philosophique, mais, il se trouve que la séparation est moins tranchée entre le naturalisme généralement matérialiste et le symbolisme qui servit de refuge au plus grand nombre des idéalistes. Seulement, comme l'éducation et la tradition laissent des traces profondes dans leur évolution commune, certains, ainsi que nous-mêmes, cherchent à dégager nettement les conceptions utilitaires et esthétiques de la croyance fondée sur l'étude, d'autres qui ne peuvent rompre avec le passé veulent concilier sa négation avec l'idéalisme. Ils font de l'objet Unité panthéistique, le suppléant de Dieu et prenant le sentiment de la Nature pour le sentiment religieux établissent le lien du positivisme à la religion. C'est l'application du jeu de mots de Comte à l'esthétique.

Ainsi l'architecte Garas dont récemment l'artiste décorateur Follot me disait que si le génie existait dans la conception architectu-

rale, celui-ci en était le représentant. Je n'irai pas jusque-là avant qu'une réalisation suffisante ne me soit apparue ; mais, je ne dirais pas non plus que Garas est un fou. Cet artiste est un des mieux doués que je connaisse dans le sens du symbolisme architectural (1). « *Mes temples* », qu'il écrivit récemment indiquent que du côté de la pensée, le poète n'est pas seul créateur. J'ai vu la maquette de son *temple de la Pensée* qu'il ébaucha pour démontrer que ses projets étaient d'une pratique réalisable.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est une belle majesté de ligne. Le symbolisme décoratif évoque l'Inde et l'Egypte, mais la sobriété reste maîtresse. Ce n'est pas banal du tout. Seulement, seulement, au point de vue utilitaire, on éprouve quelque perplexité. Le manque d'ouverture qui concourt à la simplicité solennelle du temple antique peut-elle s'accommoder avec l'utilitarisme nécessaire de la modernité. Garas serait complet s'il joignait au symbolisme ce sens pratique qui s'impose. Le poète doit tailler sa lyre dans le métal de son époque et Garas n'est pas tout à fait de son époque sur laquelle il avance et retarde en même temps. Il n'est pas impossible qu'il y songe.

Le XXe siècle n'est pas ennemi des hardiesses sincères.

Les Modes d'expression contemporains

Sculpture et Peinture au Salon des Artistes français

(*Suite*)

Oui, j'aime mieux des œuvres qui tout en restant un peu théâtrales par la nature du sujet comme le *Ça-ira* au combat du cap Noli, 24 Ventôse, an III, ou le *Linceul d'un héros* des guerres de la Révolution, de Jacquier, indiquent au moins qu'après la Renaissance, l'homme souffrait et mourait aussi bien qu'avant et qu'il n'est pas vrai qu'il y ait deux âges d'or dans l'histoire, celui des feuilles de vignes et celui des aiguillettes. Et voici le rappel des premières heures romantiques avec l'évocation, par Thirion, du *Lac* de Lamartine, une bonne petite page de simplicité.

(1) Récent sur l'architecture : M. VACHON, Une famille parisienne d'architecte, maîtres maçons au XVe, XVIe, XVIIe siècles (les Chambige), (*Librairie de la Construction moderne*) ; V. MACCHIORO, la Psychologie de l'art moderne, *die Umschau*, 9 février ; TRISTAN LECLERC, Abel Landry, architecte et décorateur, *Art décoratif*, février, etc.

Mais quelle est cette *République* d'une teinte unique rouge savamment nuancée ? Est-elle antique ? Est-elle contemporaine ? Qu'importe ? Emile Renard qui l'a composée à su trouver dans l'allégorie, dans une allégorie mille et mille fois ressassée, la plus nouvelle des conceptions. Elle est pour moi, cette humaine et pensive entité, absolument actuelle. J'aime à m'imaginer dans le recul de l'avenir, quand notre âge sera vieux, qu'on verra, telle dans la poésie, notre république, fière, sans autre emblême de ses aspirations qu'un laurier, sans autre symbole de son caractère que l'expression de cette figure de culte si profonde, si belle, oui, dans le recul des âges, loin, bien loin de la politique... Vous souriez, vous dites que j'exagère ?... Jeune vieille barbe, hein ? Qui sait ? Qui sait ?

Sans doute, il y a Fallières et avec Fallières, Bonnat... et le chocolat, çà se chante en refrain, aux Beaux-Arts, mais pour représenter une nation, il suffit d'un excellent homme et, pour la peinture, Bonnat fut en son temps, révolutionnaire comme vous et moi, comme tout le monde .Il est robuste, sans nuances, mais personnel ; de plus, il a le défaut de faire des portraits qui ressemblent : tel son *Portrait de M. Fallières*, qui n'est pas toutefois son meilleur portrait. Ce sont surtout les jeunes, qui dans les représentations d'intellectuels ou d'artistes, mettent les qualités les meilleures d'eux-mêmes, en originalité, quand ils en ont, même quand ils n'y déploient pas tout leur sentiment ; ils n'y sont pas gênés, leurs modèles en ce genre leur laissant généralement toute latitude, sollicitant même le déploiement de leur fantaisie la plus personnelle. Ce qui sur ce sujet retiendrait ma vision, serait, d'un beau caractère, le *Portrait du peintre Pierre Prins* de Delassalle. La silhouette élancée du premier plan, la femme d'allure espagnole derrière lui, sont d'un bel effet. On voit encore le *Portrait du peintre Jourdan* de Gilbert, le *Portrait du peintre Grehant* de Charles Péquin, etc. Ceux de MM. *Robert Fleury* par M. Baschet, de M. *Liard* par Brouillet, sont d'une allure moins imprévue, d'auteurs renommés d'ailleurs. Beaucoup d'artistes tiennent le premier pour une œuvre de haute technique. Les qualités du portrait dans la vie familiale, bourgeoise ou mondaine, sont variées. Je ne connaissais pas à fond M. Aimé Morot. Il y a non loin de son grand lion de l'Atlas, une œuvre de lui, qui me paraît être un chef-d'œuvre, oui, un véritable chef-d'œuvre et qui me le révèle sous son véritable jour. C'est la petite toile PORTRAIT DE MLLES X... deux fillettes. A mon sens — oh ! je n'ai pas la prétention de ne jamais me tromper, mais je crois sentir que je ne me trompe pas — au point de vue pictural, il n'y a rien

qui vaille cela dans tout le Salon ; c'est de la vie, c'est d'un maître. Et puisque nous sommes dans l'expression de la grâce enfantine, deux choses adorables, « *Sept ans aujourd'hui* » de Wedder-Roos et un *Portrait* par de Jonchèere. De sentiment encore, les portraits d'*Henri* et de *Germaine* par d'Issoncourt ; enfin, d'une excellente conception, d'un dessin exquis, le *Portrait d'Odette* par Cabane. Mais où donc, en quel souvenir, dans quel conte gracieux, me semble-t-il avoir vu déjà sourire cette jolie fillette pensive dont le peintre a su rendre, avec le regard, le doux rêve fragile ? Odette, gentille Odette, pourquoi faut-il que les petites filles grandissent ?

Voici les peintres de la femme mondaine, et les portraits de pied de grande allure où l'artiste hanté par les souvenirs des maîtres, voudra mettre, à défaut de tout son sentiment, toute sa science. Il simplifiera parfois, sans se laisser séduire par la richesse artificielle des chatoiements qu'offre à la palette les bijoux et les étoffes, ainsi dans ce *Portrait*, par Gibson ,qui a vraiment du caractère. Tantôt comme J. Pierre Laurens, *Portrait de Mme de R...*, il fera le contraste des préciosités, dans l'ensemble magistral, par la grande tache noire d'un manteau de velours qui sera comme l'accord dominant, ou bien, en cette musique de la couleur, comme Ferrier, *Portrait de Mme O. de R..*, il s'abandonnera complètement à toute la richesse mélodique des tonalités extérieures, jusqu'au bout de la virtuosité. C'est encore dans ce genre que l'artiste déploiera le mieux ses qualités d'artisan. L'expression de grâce mondaine du *Portrait de Mme M...*, aux belles lumières, de Flameng, trop voulue, rendra mièvre un pinceau puissant ou alors l'artiste, se penchant déjà vers l'âme de la femme, se grisera lui-même de la séduction de son modèle dont il exprimera par dessus tout le caractère de jeunesse ou de beauté comme Iwanovicht dans le *Portrait de Mme Edith Kahn*, portrait qui charme réellement par l'expression de ses lignes. Dans les portraits d'hommes, Mezquita, avec *Mes amis*, rèvèle des qualités supérieures. Le *Portrait de M. Paul Barré* par Déchenaud est excellent. De grâce, de poésie ou d'originalité sont encore de Scott, le *Portrait* de Mlle J. M., le *Portrait d'étude* de Daudin, le *Portrait* de Mme N..., de Styka, *Helen* de Baker. Le maître Cormon expose aussi des portraits, notamment celui de sa fille Madeleine. Avec Robert Fleury, on s'éloigne du genre et l'on se rapproche de la composition réelle : *Douce pensée* est une chose de tendresse. Une tête d'Avigdor m'a vraiment séduit, non pas celle de paysanne, l'autre, qui elle aussi n'est presque plus portrait et l'étude de la *Poupée mise à l'écart de Carpenter* présente des côtés personnels.

La vie mondaine a ses artistes qui, généralement, n'abondent pas en pensées profondes ; mais, ils déploient des qualités d'interprétations qui ne sont pas également appréciées. On s'accorde à dire, par exemple, que la *Plage de Biarritz* d'Etcheverry est un sujet d'illustrations. J'ai cru reconnaître de belles qualités d'observations dans cette œuvre de plein air. Je le dis comme de l'*Eté sur la Loire* de Debat-Ponsan. Ces deux sujets représentent assez bien le réalisme du genre. L'impression d'une vision originale se reflète plus extériorisée avec deux toiles fort séduisantes de Hubbell, les *Poissons rouges* et *le Samovar* d'une demi-teinte poétique qui ressort du sujet même, comme dans un genre très éloigné, les intérieurs de Bail, peintre beaucoup plus profond de sentiment dans une maîtrise plus grande. Bail, cette année, expose un *Coin de lingerie chez les Dames hospitalières de Beaune*... C'est un grand artiste, de religion calme qui peint comme doivent prier ses héroïnes sans faste, dans la clarté douce d'un songe. Et c'est un poète aussi, un doux poète, Chabas, qui dans le le *Premier bain* a su bien exprimer la grâce frêle des pures fillettes en l'onde pure et le geste si câlin de l'amour maternel avec la femme à l'enfant du premier plan ; mais, déjà la composition emprunte légèrement à la fantaisie, fantaisie permise, car, d'autres de conception opposée, en pleine lumière, comme Kowalsky, dans le *Volant*, rendront la grâce d'un geste de jeune fille, sur qui tombent des taches de soleil, en dénaturant la vraisemblance du costume, du milieu, etc., s'excusant d'avance de la puérilité par quelques trouvailles heureuses.

Qu'importe d'ailleurs la vraisemblance à l'artiste dont la fantaisie guide le sentiment. Le milieu n'est souvent pour lui que l'accessoire du geste et le costume, un moyen propre à faire ressortir le caractère. Ce n'est pas une Italienne qu'a voulu rendre Jules Lefebvre dans sa *Giovannina*. C'est une tête d'expression dont l'originalité s'exprime mieux sous sa parure exotique. Il l'a fait avec maîtrise. Le sourire de la bouche entre deux fossettes et deux pendeloques, répond au sourire des yeux sous les noirs bandeaux. C'est très voulu, pourtant très bien. Au contraire, toute l'Espagne tient dans le tryptique réaliste de Ribéra, *Andalousie*, dont le troisième panneau avec la femme en jaune qui respire une fleur, renferme les meilleures qualités picturales. La composition du premier, un duel farouche, entre deux hommes est d'un mouvement remarquable et l'effort du geste qui retient la menace du couteau se sent bien. Ici l'accessoire n'est plus un prétexte : son exactitude est une condition de valeur. Il en est ainsi dans la scène d'intérieur. *Filles de Hollande*, de Barthold, qui laisse deviner de belles quali-

tés techniques et dont le sentiment d'observation très nuancé est susceptible de se dégager vers une manière personnelle. Dans ce genre d'exotisme, une petite toile de Hugard, la *Toilette de la fiancée*, toujours en Hollande, d'un caractère intime, pénétrant, m'a paru d'exécution heureuse. Clairin et de Richemond, ont observé cette année des scènes africaines ; le premier donne une *Fantasia au Maroc*, le second, des *Prisonniers arabes*.

Voici maintenant le cadre de la vie rustique, son décor, l'âme profonde de la terre qui s'exprime au *Matin* de Pointelin, la poésie des feuillages des *Oliviers* avec Harpignies et la terre bretonne qui depuis une quinzaine d'années a conquis tant de cœurs d'artistes à son abrupte beauté. Là, c'est Rémond, aux tendances impressionnistes, un talent, je crois, dont j'ai noté sans savoir qu'elles appartenaient au même auteur les *Vieilles maisons dans le Trégor* aux toits rouges sur la terre rouge et le panneau décoratif de l'*Après-midi à Ploumanach*. Ici Mulhaupt avec sa *Rade de Saint-Yves*, dont les barques ont des voiles sanglantes, dans le soir. Et celui-ci aussi me paraît être bien doué. Et toujours la Bretagne, avec une excellente petite toile de Pascal, la *Bénédiction de la mer* et avec R. L. Prat dont le *Port-Manec* présente des colorations d'eau verte aux longs reflets, qui bougent alentour de bateaux amarrés. Tattegrain, parmi les maîtres, a peint le *Mouillage de détresse* où, dans la tempête, vient s'abriter le navire dont l'ouragan a déchiré les voiles. Le paysage sue l'angoisse. On reconnaît Tattegrain, au dessin de ses vagues dont certaines se brisent en poussières sur les rocs sombres et ses marines sont d'une belle pâte. Voici encore *Au cap d'Antibes* de Dameron, *Equihem* de Guillemet, *Soleil couchant* de Kerdréoret, etc.

N'est-ce pas la femme d'un de ces marins en périls au *Mouillage de détresse* que Laroux a sculpté dans le bois, avec des allures d'œuvres maîtresses. La femme tient par la main son fils, un très jeune gars, porteur d'un minuscule navire *Ex-voto*. L'ensemble est d'une tristesse bien humaine. Dans la représentation des types rustiques qui se prêtent au modelage, d'autres œuvres s'offrent avec des qualités de grâce poétiques comme la *Fleur des prés* de Larche ou se distinguent par la finesse et le caractère de l'exécution comme la *Porteuse d'eau* de Guillot qui est une statuette de bronze.

Mais pour entrer dans le vif de la vie rustique il faut revenir à la peinture. C'est alors l'éclat ensoleillé d'un *Marché provençal* de Gagliardini ou la grâce un peu sévère d'une scène, les *Oiseaux de mer* de Demont-Breton, où la femme d'un marin baigne son enfant dans la vague ; ou la joie du *Dimanche au village* de Troncet, ou l'effroi pathétique d'un rivage semé de gens et d'épaves,

Ce que rend la mer, par Ryder. Ailleurs l'exécution emprunte aux procédés impressionnistes avec *la Vigne* de Bonis ou franchement réaliste avec Deligny fait servir le personnage comme accessoire à la nature morte dans *Brillants de cuivre*, solidement exécutée, ou se borne même à l'expression d'un visage campagnard avec la *Jeune fille* d'*Etolles*. Voici *le Blé* de P. Dupuy où il y a de la vie et du soleil et voici l'harmonie poétique, des œuvres d'Henri Martin. Dans une *Scène champêtre*, le faucheur tend les bras à l'enfant que précède l'épouse et le paysage de leur scène est d'un grand charme. Moins imposant toutefois que *le Crépuscule* où quelque vieux pâtre courbe son front devant la mer. Au point de vues décoratif les touffes des arbres, les deux groupes séparés du troupeau de mouton, les lignes simples du rivage et de l'horizon, dans ce dernier tableau, sont d'une compréhension maîtresse.

Si de la campagne, nous entrons dans la vie des cités, la sculpture nous en campera quelques robustes types, comme le *Débardeur de ciment* de Pommier ou comme les ouvriers du démarrage dans l'*Effort* de Tarrit, deux œuvres qui, avec quelques défauts, sont loin d'être dépourvues de mérite ; mais, je vois quelque chose de vraiment typique dans *le Virage* de Girardet. Girardet, d'un sujet plutôt aride, à force d'observation, a su tirer de l'émotion, de la laideur a fait de la beauté et s'est comporté en artiste, dans l'expression de vertige de l'automobile au tournant, dont les conducteurs grisés, vertigineux, le buste en avant, boivent l'air, roulent éperdus, comme dans un rêve, vers le triomphe ou vers la mort. C'est très beau.

(*A suivre.*) SIDONELLI.



Nous sommes obligés, par l'abondance des matières, de remettre au prochain numéro l'intéressant roman de Stéphane Servant. Nous prions nos lecteurs de nous excuser.

Le Gérant : A. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*



La Revue Intellectuelle

25 Juillet 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCE

Intéressante conférence de M. Lumière de Lyon au journal l'*Illustration* sur la « *Photographie des couleurs* ». Les premiers résultats sont déjà surprenants : une vue d'un paysage ou d'une personne avec toutes leurs colorations peut être prise et produite à plusieurs exemplaires d'une finesse parfaite et conservée indéfiniment.

Dr P. Redard. *Précis de Technique Orthopédique* : Cet ouvrage rendra de grands services non seulement aux orthopédistes, mais encore aux étudiants et praticiens. (In-18 avec 492 fig., 12 fr. Rudeval.)

Dr L. Butte. *Formulaire pratique de thérapeutique des maladies cutanées et vénériennes.* Cet ouvrage s'adresse non pas seulement aux spécialistes, mais aussi et surtout aux praticiens de médecine générale qui, particulièrement en province, sont obligés de faire face à toutes les éventualités et n'ont pas toujours le temps de se

tenir au courant des nouveautés thérapeutiques (In-18, 6 fr. Rudeval).

Lucien Poincaré. *L'Electricité*. Modes de production et d'utilisation des courants électriques et des principales applications appartenant au domaine de l'électrotechnique (In-18, 3.50, Flammarion.)

En Angleterre est mort le professeur *Alexandre Steward Herschel*, descendant du fameux astronome et lui-même astronome. C'est à lui qu'on doit l'identification par la marque du pouce, qui rend de grands services dans l'anthropométrie.

Dr Coste de Lagrave. *Le Vade Mecum du Tuberculeux*. Selon l'auteur 95 % des tuberculeux doivent guérir : cure d'air, de repos, d'alimentation, de froid, d'huile de foie de morue, de tannin et les raies de feu. Tels sont les moyens préconisés par l'auteur. (In-18, 3.50, Maloine.)

Le dirigeable Patrie fait avec succès plusieurs sorties sur Paris et les environs.

Dr E. Doyen. *Traité de Thérapeutique chirurgicale et de technique opératoire*. Chirurgie générale et spéciale. T. I. gr. in-8, figures, dessins et repoductions photographiques, 25 fr. Maloine.

Capitaine Sazerac de Forge. *La Conquête de l'air*. Cet ouvrage traite du problème de la navigation aérienne, des dirigeables, de l'aviation et de leurs applications Gr. in-8 avec 136 instantanées. 10 fr. Berger-Levrault.

Dr L. Waynbaum. *La Physionomie humaine* (In-8, 5 fr. Alcan).

Drs Debove et Plicque. *Hygiène* (In-18, 3.50, Delagrave.)

La *Société de médecine de Paris* fondée en mars 1796 et dont le nombre des membres primitivement de 25 s'élève aujoud'hui à 400 et à 700 avec les membres honoraires, correspondants et étrangers, vient de recevoir l'avis officiel du décret du 2 février 1907, consacrant la fusion avec elle de trois Sociétés : médecine de Paris, médico-chirurgicale et médecine et chirurgie pratiques. Le Dr Coudray a présidé la première séance.

Jules Bois. *Le miracle moderne*. (In-18, 3.50, Ollendorff.)

Dr J. Grasset. *L'Occultisme hier et aujourd'hui*. Le merveilleux préscientifique. (In-8, 5 fr. Masson.)

H. Bergson. *L'Evolution créatrice*. (In-8, 7.50, Alcan.)

F. Leteur. *Traité élémentaire de Minéralogie pratique*. Cet ouvrage donne un aperçu général de la cristallographie géométrique et de l'optique cristalline. Le pittoresque et l'esthétique du monde minéral ont été condensés dans 26 magnifiques planches tirées en 15 couleurs et reproduisant les principales espèces typiques, (Album in-4° de 26 pl. en coul. 25 fr. Delagrave.)

A. Calmette. *Les Venins, les animaux venimeux et la sérothérapie antivenimeuse*. (In-8, avec 125 fig. 12 fr. Masson.)

M. Weiss est élu le 19 juin 1907, membre de l'Académie de médecine en remplacement de M. Javal, décédé.

A Graz (Autriche), est mort le *Dr Rœll*, correspondant de l'Académie de médecine, professeur à l'université de Graz, ancien directeur de l'Institut vétérinaire de Vienne. Son principal ouvrage est le « Lehrbuch der Pathologie und Therapie der Haussangesthiere », traduit en français. Il était âgé de 89 ans.

SOCIOLOGIE

M. Pierre de la Gorce est élu, le 8 juin 1907, membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Paul Guiraud, décédé.

H. Lichtenberger. *L'Allemagne moderne*. Livre instructif quoique un peu touffu où l'auteur étudie l'évolution politique, économique, philosophique et religieuse de l'Allemagne. (In-18, 3.50, Flammarion.)

Paul Brulat. *Histoire populaire de Jules Ferry*. Préface de Ferdinand Buisson. (In-8, 2.50, Librairie Mondiale.)

Paroles dans la Tourmente de M. Henri Jouin est un ouvrage absolument réactionnaire. (In-18, 2 fr. Garnier.)

La 3e édition de *La Science Economique*. Ses lois inductives, par Yves Guyot. (In-16, 5 fr. Schleicher frères.)

Le 21 juin 1907, a eu lieu l'échange de *ratification du traité franco-siamois* entre M. Pichon, ministre des Affaires Etrangères et le ministre de Siam à Paris.

Le jury de la Seine condamne le 8 *juin* 1907 *les citoyens Bousquet et Lévy*, membres de la Confédération générale du travail, à deux ans de prison et 100 francs d'amende. Le jury de Nantes condamne *Marck* à un an et *Yvetot* à quatre ans de prison.

Ferrer qui a entrepris la grande œuvre de la régénération de l'Espagne par l'éducation en fondant l'Ecole moderne, basée sur l'enseignement rationaliste, vient d'être acquitté malgré les manœuvres des Jésuites, qui ont tout fait pour le faire condamner et faire disparaître son école.

La seconde Douma est dissoute. La surveillance de la Commission budgétaire de la Douma devenait gênante. C'est le déficit et le gâchis dans tous les ministères et le gouvernement trouvant ce contrôle intolérable prononça la dissolution sous un prétexte quelconque. La nouvelle loi électorale donne la prépondérance aux propriétaires fonciers contre les paysans.

La Belgique comptait en 1846 : 779 *maisons religieuses* et 11.700 religieux. En 1906 elle compte près de 2.500 maisons religieuses et 38.000 moines. C'est beaucoup... c'est trop.

A la Haye s'est ouvert la *Conférence Internationale de la Paix*. Nous aurons l'occasion d'en reparler prochainement.

La France et l'Espagne se garantissent mutuellement le *statu quo dans l'Atlantique et la Méditerranée* où elles ont des possessions respectives. C'est un nouveau gage de paix.

La grève des inscrits maritimes, la crise viticole, les mutineries du 17e régiment d'infanterie, la campagne antimilitariste, le sabotage administratif, le refus de l'impôt, font que *les conservateurs* voient plus que jamais la paille dans l'œil de leurs adversaires. Nous citerons à ce propos des extraits du magnifique article de M. Albert Bonnard dans « La Semaine Littéraire » : « Sans remonter très haut, les conservateurs ont montré le respect de la loi en prenant parti pour une condamnation monstrueuse prononcée contre un innocent en violation de toutes les règles du droit. Ils ont ouvert une souscription publique en l'honneur d'un officier faussaire. Ils ont protesté avec véhémence quand le gouvernement poursuivait des hommes qui avaient donné un commencement d'exécution au complot destiné à soulever les régiments contre le président constitutionnel. Ils ont armé les paysans fanatiques contre les fonctionnaires chargés de faire procéder au plus légitime et au plus inoffensif des inventaires. Ils ont applaudi ceux qui jetaient aux gendarmes des pierres, des herses, du plomb fondu et du vitriol. Ils ont félicité les officiers qui refusaient de faire leur devoir contre l'émeute. Ils se sont publiquement insurgés contre

la loi qui séparait l'Eglise de l'Etat, dans le but de faire fermer les lieux du culte et d'amener partout le trouble. Ils couvrent d'outrages quotidiens le ministre de la Guerre pour faire respecter la discipline dans l'armée. Parce que le gouvernement leur déplaît ils tentent la grève de l'impôt. Ils organisent les retraits des caisses d'épargne pour saboter les finances publiques. On trouve leur influence et les traces de leur argent dans les troubles du Nord de l'an dernier. Ils disent partout que l'armée française est désorganisée et ils encouragent les officiers à désobéir, applaudissant les Conseils de guerre qui acquittent ces officiers doublement coupables puisqu'ils doivent montrer l'exemple à leurs hommes et ils prétendent ensuite que c'est le gouvernement qui a ruiné le respect de la loi. Evidemment tous les derniers faits qui viennent de se passer sont regrettables, mais ce sont les conservateurs qui ont tout fait pour discréditer le pouvoir, l'affaiblir devant l'émeute, ruiner l'esprit de légalité et de respect, souffler la haine, énerver et exaspérer les citoyens les uns contre les autres. »

Henry Maret. *Carnet d'un sauvage.* (In-18, 3.50, Juven.)

Raymond Boverat. *Le Socialisme municipal* en Angleterre et ses résultats financiers. (Gr. in-8, 10 fr. Rousseau.)

M. Charles Roux, président de la Compagnie Transatlantique, parle dans une conférence *des causes de notre décadence commerciale*, « mot tristement vrai », dit-il. Au point de vue de la navigation nous sommes maintenant les cinquièmes et même les septièmes, et il regrette que nous n'ayons pas eu le courage de faire comme le peuple anglais qui a refusé de se laisser séduire par les idées protectionnistes de M. Chamberlain et qui sont la cause principale dont souffre le commerce français.

Emile Pierret. *Le Péril de la Race.* Avarie, Alcoolisme, Tuberculose. (In-16, 3.50, Perrin.)

Le 4e volume des Finances contemporaines d'Alfred Neymarck : *L'Obsession fiscale.* (Alcan.)

A. Lalande. *Précis raisonné de morale pratique.* (In-16, 1 fr. Alcan.)

Le général Billot, sénateur, ancien ministre de la Guerre, vient de mourir.

Important discours politique prononcé le 30 mai 1907 par M. Georges Leygues au banquet de l'Alliance républicaine démocratique. Il regrette notamment les diverses formes de *propagande antimilitariste* qui affaiblissent la défense nationale.

A. Niceforo. *La Police et l'Enquête judiciaire scientifique*, préface du Dr Lacassagne. (In-8, avec 240 grav. et documents photographiques. 18 fr. Libr. Universelle.)

Ellen Key. *De l'amour et du mariage.* Préface de Gabriel Monod. (In-18, 3.50, Flammarion.)

Georges Renard. *Le Socialisme à l'œuvre.* Ce qu'on a fait. Ce qu'on peut faire. I. Le problème économique (Association des personnes. Socialisation des choses). II. Le problème politique (Suffrage universel. — Referendum — Initiative — Internationalisme — Question fiscale. III. Les problèmes intellectuels et moraux (Organisation de la famille — Education). (In-16, 4 fr. Cornély.)

Doit-on aller aux colonies ? est une vaste enquête économique et rendra de grands services à tous ceux qui songent à émigrer dans les colonies ou qui y ont des intérêts. (4 fr. Comité Dupleix.)

Alfred Stead. *Le Patriotisme japonais.* Traduction A. Fournier (In-12, 1.50, Juven.)

Au Musée Social, *Congrès international des infirmières.*

A la suite des Fêtes du concours de tir de Pau, *M. Barthou,* ministre des Travaux publics, après avoir déclaré, en réponse au discours du président de la section de la Ligue des droits de l'homme, que l'affaire Dreyfus a groupé tous les démocrates, dont l'idéal est semblable, même s'ils diffèrent sur les moyens : « Un seul, dit-il, doit être énergiquement répudié, c'est la révolution. Tant pis pour les hommes de gauche qui se séparent de la majorité, oubliant que les plus grands révolutionnaires furent de grands patriotes. »

Intéressante *Exposition coloniale à Nogent-sur-Marne.*

M. Manuel. *De la déclaration de Guerre.* Préface de Merignhac (In-8, 7 fr. Pichon.)

A. Merignhac. *Les Théories du grand état-major allemand sur les lois de la guerre continentale.* Mises en regard de la doctrine de la pratique des divers Etats et des décisions de la conférence de La Haye en 1899. (Brochure in-8, 3 fr. Pedone).

HISTOIRE

Le général de Beylié a parcouru le bassin du Tigre, au nord de Bagdad. Il a visité les *ruines des anciennes mosquées de Samara et d'Abondelef* et les photographies qu'il rapporte donnent une idée de l'art musulman à ses débuts. Il exécuta également des fouilles à Prome, en Birmanie, où il découvrit de nombreuses chapelles bouddhiques. L'intérêt de ces découvertes est d'autant plus grand que des liens étroits unissent les monuments iraniens préislamiques aux monuments construits sous l'inspiration des chefs arabes, et l'on connaît le rôle décisif joué par la Perse dans l'élaboration de l'architecture orientale.

M. Théodore Reinach entretient l'Académie des inscriptions et belles-lettres de la découverte et de la publication par le professeur Heiberg, de Copenhagne, d'un *traité inédit d'Archimède,* conservé dans un palimpseste de Constantinople. Ce traité est remarquable par l'application ingénieuse de la mécanique à la solution des questions géométriques et par l'emploi très hardi d'une méthode comparable au calcul intégral.

Philippe Monnier dans *Venise au XVIII[e] siècle* nous dépeint la vie légère, les fêtes, le carnaval, les femmes, l'amour, les peintres, les aventuriers, de la féerique Venise. (In-8 écu, 5 fr. Perrin).

La 4[e] série des *Indiscrétions de l'Histoire* du D[r] Cabanès (In-16, 3.50, Librairie Mondiale).

D[r] Foucart. *Etude sur Didymos* d'après un papyrus de Berlin. (Brochure in-4, 7.50, C. Klincksieck.)

D[r] Carton. *Le Sanctuaire de Tanit à El-Kenissia.* (Brochure in 4 avec 10 pl. 9 fr. 20. C. Klincksieck)

Lucien Schone. *La Politique Coloniale* sous Louis XV et Louis XVI. (In-16, 5 fr. Challamel.)

Chez Daragon paraît le 1[er] numéro de la 3[e] année de la *Revue de la Question Louis XVII* (abonnement annuel 10 fr.)

A la suite de *l'ouverture du canal de la Marne à la Saône,* Dunkerque est relié par eau à Marseille en passant par Valenciennes, Lens, Lille, Reims, Gray, Dijon, Chalon-sur-Saône, Mâcon et Lyon.

F. Martroye. *Genséric.* La conquête vandale en Afrique et la destruction de l'empire d'Occident. Quoique des travaux importants aient été publiés sur l'état de l'Afrique au v[e] siècle, sur le rôle politique de Genséric et sur son gouvernement, ces questions n'avaient pas été traitées d'ensemble et ce livre comble une lacune. Cet ouvrage qui intéressera tous ceux

dont l'attention se porte sur les études d'ancienne administration, les questions religieuses et sur l'histoire politique du monde romain à son déclin, est fondé sur les données scientifiques les plus sérieuses (In-8, 7.50, Hachette.)

Cte Revel. *Les religions de la Gaule avant le christianisme.* (In-18, 3.50, Leroux.)

Armand Brette. *Les Limites et les Divisions territoriales de la France en* 1789. L'auteur nous montre le fonctionnement des différents rouages administratifs et la formation des départements qui viennent remplacer les diocèses, les gouvernements militaires, les bailliages, etc. (In-8. 3.50, Cornély.)

A Montlaurés, près de Narbonne, M. H. Rouzaud, ancien député, découvre une véritable *collection d'objets antiques* : silex, meules, poteries, lampes, monnaies, pierres gravées, etc. Ces découvertes permettront d'établir que les Grecs y ont fait le commerce à une époque reculée et elles offrent un grand intérêt pour l'histoire de la Gaule méridionale.

Le roi et la reine de Danemark rendent visite au Président de la République Française, le 14 juin 1907.

Le Cœur de Gambetta, par Francis Laur. La première partie de cet ouvrage est consacrée au récit de la rencontre de Gambetta et de Mme Léonie Léon, ces deux âmes d'élite. Les lettres forment la deuxième partie. Enfin la troisième partie nous mène jusqu'à la mort de Gambetta.

The Travels of the King par Eva Scott (Archibald Constable, Londres). Description du règne de Charles II Stuart, et particulièrement de l'exil du roi (1654) jusqu'à la Restauration (1660).

E. I. Michelet. *Essai sur l'Histoire de Nicolas II et le début de la Révolution russe* (Gr. in-8°, 10 fr. Flammarion).

La Guinée Française. Races, Religions, Coutumes, Production, Commerce, par André Arcin. (In-8° avec 65 photo et 1 carte. 12 fr. Challamel.)

Les Quatre Evangiles. Matériaux pour servir à l'histoire des origines orientales du Christianisme. Documents publiés par A. Metzger, révisés par L. de Milloué. (In-18, 3 fr. 50, Leroux.)

A. Aulard. *Les Orateurs de la Révolution.* La législation et la Convention. T. II. (In-8° avec 2 portraits, 7 fr. 50, Cornély.)

LITTÉRATURE

A la Comédie Française, *La Rivale* de MM. Kistemaekers et Delard. Un sculpteur arrive à la gloire et à la fortune ; marié, sa femme est l'associée des bons et des mauvais jours. Il devient amoureux d'une jeune fille, parente de sa femme. Celle-ci découvre la liaison adultère de son mari, qui abandonne le foyer conjugal. Il ne produit plus aucune œuvre et revient chez lui, longtemps après, pour revoir son atelier. Il retrouve sa femme, mais celle-ci renvoie cet homme inconstant et sans caractère. La pièce fait penser un peu à la *Gioconda* d'Annunzio. Elle a reçu un bon accueil.

Le 11 juin 1907 est mort M. *Cloris Hugues,* ancien député. Il était né en 1851. Rédacteur à différents journaux, il siégea comme député à l'Extrême gauche. Sa parole imagée et sa verve méridionale lui valurent des succès. Poète, il est l'auteur des Soirs de bataille, des Jours de combat, des Poèmes de prison et de quelques romans.

Edmond Estève. *Byron* et le Romantisme français. Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850.

(In-8°, 10 fr., Hachette.)

G. Gendarme de Révotte. *La Légende de Don Juan.* Son évolution dans la Littérature des origines au romantisme. (In-8° 10 fr., Hachette.)

L'intrigue passionnante et la psychologie délicate du dernier livre de Paul Bourget, l'*Emigré*, feront classer ce roman parmi les meilleurs de l'auteur, malgré son caractère aristocratique. (In-18, 3 fr. 50, Plon.)

Le Midi de la France, ses poètes et ses lettrés, de 1874 à 1890, par Alphonse Roque Ferrier. (In-8°, Colas à Montpellier.)

Jules Claretie, dans *Le Mariage d'Agnès*, évoque le cadre de la Comédie Française à un moment tragique de son histoire, pendant le siège de Paris. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

J. H. Rosny *Contre le sort*. Lutte d'une femme aux prises avec la société, les hommes, avec la misère, avec l'amour. (In-18, 3 fr. 50, Michaud.)

Peinture saisissante de l'enfance de nos faubourgs, tour à tour travailleuse et vicieuse, mais surtout travailleuse dans *La Boîte aux gosses* de Léon Frapié, le lauréat du prix Goncourt. (In-18, 3 fr. 50, C. Lévy.)

Paul Reboux. *Le Phare*, roman. Le phare breton de Roch an Déaoul, isolé en mer, porte malheur à ses gardiens. Livre intéressant. (In-18, 3 fr. 50, Ollendorff.)

Joseph Renaud. *Le Chercheur de Merveilleux.* En une série de fictions saisissantes qui rappellent Edgar Poë et Hoffmann, l'auteur étudie les effets de la Peur sur le cerveau humain, effets qui donnent l'impression du surnaturel et du fantastique. (In-18, 3 fr. 50, C. Lévy.)

L'Odéon termine sa saison par deux pièces un peu lestes, évoquant les heures les plus galantes du dix-huitième siècle. *M. de Prévan* de MM. Gumpel et Delaquys et le *Maître à aimer* de Pierre Veber et Hugues Delorme. Pièces lestes, mais bien tournées.

Albert-Emile Sorel. *Les Sentiers de l'Amour*. Roman ingénieux et finement nuancé, auquel on pourrait seulement reprocher le caractère un peu compliqué des personnages.

Paul Sonniès. *Les Idoles*. Nouvelle série de poèmes de l'auteur de *Karita*, de *Fausta* et d'*Arlequin séducteur*.

Clovis Lamarre. *Histoire de la littérature latine* au temps d'Auguste. 4 vol. in-8°, 40 fr., Jules Lamarre).

Tolstoï. *Correspondance inédite*. Ann. et trad. par J. W. Bienstock.

Tolstoï dans ses lettres donne son avis sur les questions les plus importantes et les plus délicates. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

Töpffer. *Souvenirs de Lavey* (In-4°, oblong. ill. de 17 grands dessins, 3 fr. 50, Jullien à Genève.)

Gustave Geffroy, dans *Hermine Gilquin*, nous donne une puissante étude d'une femme, d'un être délicat en contact avec un milieu brutal. (In-18, 3 fr. 50, Fasquelle.)

V. Bouyer-Karr. *Une Amoureuse*. Préface de Jules Claretie. L'amoureuse est une infirme, qui, dans son enveloppe disgraciée, cache un cœur sensible et passionné. (In-18, 3 fr. 50, C. Lévy.)

Fabre d'Olivet. *Les Vers dorés de Pythagore*, expliqués et traduits en français. (In-8°, 15 fr., Bodin.)

L'Almanach des Lettres françaises 1906. (In-18, 3 fr. 50, Sansot.)

Léon Séché. Etudes d'histoire romantique. *Alfred de Musset*, d'après des documents inédits. (2 vol. in-18, 7 fr.).

Jules Douady. *Vie de William Harlitt. L'Essayiste*. Histoire d'une époque singulièrement captivante, celle des lakistes et des romantiques, de Coleridge, Southey, Byron, Shelley, Lamb, Leigh, Hunt,

Godwin, Malthus. (In-16, 3 fr. 50, Hachette.)

La 8e série des *Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature française*, par Brunetière. (In-16, 3 fr. 50, Hachette.)

Le Tome IV et dernier de *H. Taine. Sa vie et sa correspondance*. Ce volume contient les lettres des 17 dernières années de la vie de Taine. (In-16, 3 fr. 50, Hachette.)

Au Théâtre Réjane : *Raffles* de MM. Hornung et Presbey en 4 actes. Cette pièce dont le succès a été immense en Angleterre, met en scène un voleur « roulant » la police. Sujet d'actualité avec les romans de Sherlock Holmes et de Maurice Leblanc.

Victor Rydberg. *Singoalla*. Traduit du suédois par J. Fredbärj. La beauté de l'intrigue et la pureté de la langue de ce roman des pays scandinaves, en font un ouvrage bien intéressant. (In-16, 3 fr. 50, Douville).

Le Lierre, par Alain Morsang. Une jeune fille tombe amoureuse d'un homme de 40 ans. Il pourrait l'épouser, c'est le lierre qui s'attache au grand arbre, mais la raison demeure la plus forte et il fiance la jeune fille à un homme plus jeune. (In-18, 3,50, Emile Paul).

Pascal Forthuny. *Frieda* (Amours d'Allemagne). L'auteur raconte les amours pervers et platoniques de Frieda, étudiante d'outre-Rhin avec le faux sceptique parisien, Horatio. (In-18, 3 fr. 50, Douville.)

Richard O'Monroy. *L'Automne du Cœur*, est le roman d'amour d'un vieux beau qui prend trop au sérieux les déclarations d'une jeune fille. (In-18, 3 fr. 50, C. Lévy.)

M. Paléologue. *Le point d'honneur*. Roman. (In-16, 3.50, Plon.)

Ossié-Lourié. *Ibsen*. Ce petit volume précis et documenté dit tout ce que l'on doit savoir sur la vie, l'œuvre et l'influence du grand dramaturge. (In-8, 0.75, Larousse.)

Le journal des *Débats* a publié une brochure in-4° sur 2 colonnes, illustrée (1 fr.): *En l'honneur de Prosper Mérimée*, contenant une notice sur Prosper Mérimée par Félix Chambon, des lettres inédites et le texte des discours prononcés à Cannes le 28 avril 1907.

Manuel Ugarte. *La jeune littérature hispano-américaine*. Traduit de l'espagnol, par Laurent. (In-18, 1.50, Sansot.)

Henry D. Davray. *La Littérature anglo-canadienne*. (In-18, 1.50, Sansot.)

Maurice Leblanc. *Arsène Lupin*, gentleman-cambrioleur, rappelle les exploits de Sherlock Holmes. (In-18, 3.50, Pierre Lafitte.)

Mathilde Alanic, dans *Les Espérances*, donne une peinture de la vie provinciale et de certains types dont le seul idéal est l'argent; on les voit tous s'agiter autour d'un héritage, et les descriptions sont intéressantes. (In-16, 3.50, Plon.)

A l'Ambigu. *L'Enfant du Temple*, de M. Alban de Polhes. C'est la question Louis XVII que l'auteur traite dans cette pièce. Nombreux et curieux tableaux. L'auteur penche pour l'évasion et la substitution d'un enfant ressemblant au dauphin et qui meurt à sa place et sous son nom.

Inauguration le 9 juin 1907, à Annecy, du monument d'Eugène Suë. L'ancien représentant du peuple de 1848 a vécu à Annecy des années d'exil douces et hospitalières.

Art.

Exposition Chardin-Fragonard, à la galerie Georges Petit. On y voit les plus beaux morceaux de ces peintres admirables.

A l'Opéra-Comique, représentation de *Fortunio*, adapté du *Chandelier*, d'Alfred de Musset, par MM. de Flers et Caillavet. Musi-

que de M. Messager. Vif succès pour le livret et la partition.

W. Bode. *Les statuettes en bronze de la Renaissance.* (5 fasc. 325 fr. Ficker.)

L'Art byzantin. Tome III. *Pompose et Ravenne* (140 fr., Gaillard).

J. Guiffrey et P. Marcel. *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles.* (Petit in-4°, 127 ill. en phototyp., 25 fr. Libr. Centr. Art et Architecture.)

Intéressante *Exposition de la porcelaine française au musée Galliera:* porcelaines de Sèvres, de Limoges et d'œuvres extraites de collections particulières.

La *Neue Rundschau,* dans son numéro de juin 1907, publie dix-sept *lettres de Berlioz à Liszt,* qui iront rejoindre les soixante-quatre autres au musée de Liszt à Weimar.

Inauguration le 2 juin 1907, à Saint-Cloud, *d'un buste au compositeur Gounod.*

C. Bellaigue. *Mendelssohn.* (In-8°, 3.50, Alcan.)

Fête pittoresque, le dimanche 21, chez les *poètes et artistes de l'Abbaye,* en leur phalanstère de Créteil. Ceux-ci sont devenus libres en devenant forts. Ils sont devenus forts par la méthode du faisceau et grâce à leur esprit de solidarité. C'est d'un bel exemple. Mais au fait, Thélème devrait être la règle et non l'exception.

La Direction.





REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

La Science est la recherche du vrai : elle ne saurait avoir de dogmes. Dans son *Essai critique sur le système du monde* (Fischbacher) (1), où il commente les notions générales de l'unité de l'Univers, la continuité et la discontinuité, l'*harmonices mundi*, le problème de l'esprit, la liberté dans l'enchaînement de l'Univers, la définition de la vérité, le comte H. de Keyserling définit « qu'il y a toujours eu deux limites, et pas plus de deux, entre lesquelles

(1) Récent touchant à la critique de la science moderne: A. Rey, la Théorie de la physique chez les physiciens contemporains (*Alcan*); G. Le Bon, l'Evolution des forces, premiers chapitres (*Flammarion*); Jousseaume, De l'attraction et autres joyeusetés de la science (*Maloine*); F. Mentré, Une nouvelle méthode pour la recherche de la vérité, *Cœnobium*, mai-juin; la Réforme des Idées scientifiques, *l'Essor*, mai; P. Bordier, Histoire de la philosophie moderne, tome II (*Alcan*); H. Diels, die Einheitsbestrebungen der Wissenschaft, *Internationale Wochenschrift*, 6 avril, etc.

ont évolué les conceptions du monde de chaque époque... d'un côté l'homme cherche à expliquer la nature par les lois de la pensée, de l'autre, il cherche à expliquer la pensée par des phénomènes naturels ». Si dans la pratique ces deux procédés s'appuient mutuellement, à moins d'admettre une connaissance innée, il faut reconnaître que, bon gré mal gré, l'homme se sert toujours du second moyen. Toutes nos connaissances sont fondées sur une expérimentation. L'expérimentation naturelle est celle de nos sens. Toute notre connaissance de l'Univers repose sur cette expérimentation primitive. Nos sens sont nos « *premiers instruments de laboratoire* ». L'expérimentation scientifique ne fait que leur venir en aide en agrandissant la connaissance positive du monde, que notre esprit discute ensuite abstraitement. Quant à l'interprétation des faits positifs, quant à la philosophie pure, elle ne traite que des possibilités et vraisemblances qui résultent de la certitude des faits contrôlés. Ce qu'il y avait avant la science moderne, c'était une science religieuse qui ne reconnaissait des faits, que ceux de la tradition et n'en admettait *à priori* comme interprétation, que celle donnée par la tradition même. Ce n'est pas à dire que la tradition antique repose en tous points sur l'erreur, mais il est certain que la découverte de faits et de lois positives est venue mettre à néant la plupart de ses affirmations. Il y a eu aussi une philosophie spéculative, et purement métaphysique qui ne croyait pas devoir chercher ailleurs qu'en l'intellect, les lois de l'univers visible ou invisible. Comme les données de l'intellect résultent de l'apport sensoriel, c'est-à-dire sont le résultat d'une expérimentation naturelle embryonnaire, son erreur était de se priver d'un apport de connaissance positive plus étendue que celle des sens pour fortifier l'entendement imaginatif. Voilà ce qu'il y avait avant Bacon ou plutôt voilà ce qui prédominait avant la science moderne et il faut toujours s'en souvenir quand on aborde la critique de celle-ci, qui d'ailleurs ne laisse pas d'être intéressante sous la plume d'auteurs comme Bergson, H. de Keyserling, etc., et aussi faite par un esprit tout à fait différent de ceux-ci, comme Gustave Lebon, essentiellement expérimentateur.

Je ne commenterai définitivement de tels ouvrages comme cette *Evolution des forces* (Flammarion) (1), de ce dernier qui fait suite à son *Evolution de la matière* qu'après, l'*Introduction à la critique de quelques concepts récents* que je commence aujourd'hui en étude spéciale, afin de définir le point de vue de mon propre jugement. La documentation expérimentale de ces œuvres est infiniment suggestive. Quant aux théories philosophiques de l'auteur, on peut leur faire tous les reproches qu'il adresse à celles de ses prédécesseurs, en confondant sous le nom de *foi scientifique*, la confiance en l'esprit scientifique avec celle en des théories scientifiques. On peut même lui prédire qu'il aura à son tour des successeurs. Il ne peut pas y avoir de foi scientifique. La loi de la

(1) Complémentaires récents: O. LODGE, Electrons or the Nature and Properties of Negative Electricity (*Bell et Sons, Londres*) et la Vie et la Matière (*Alcan*); G. MATISSE, Essai philosophique sur l'énergétique, *Revue des Idées*, 15 avril; J. PROST, Essai sur l'atomisme (*Paulin*), etc.

conservation de la matière de Lavoisier fut très bien exprimée : « Rien ne se crée, rien ne se perd. » Il est même probable que ce que le grand chimiste entendait dire par là est exact. Malheureusement, l'expérience qu'on donne comme base à cette loi ne porte que sur la matière chimiquement organisée des corps. Elle démontre à l'aide de la balance que le poids des composants est *sensiblement* égal au poids des composés. Elle ne démontre que cela. Il n'y a pas là l'élément expérimental définitif de ce qu'on a plus tard appelé *loi de la conservation de la matière*. En supposant d'abord que l'expérience de Lavoisier fût *totalement* exacte, il faudrait en effet admettre que toute la matière universelle est contenue dans les corps chimiquement organisés, dits pondérables, c'est-à-dire faire acte de foi vis-à-vis des théories atomiques de Lucrèce et Démocrite, celles des atomes dans le vide, qui ne sont que des théories. Or, au point de vue philosophique, le mot matière a un sens en dehors de ces théories. C'est un accaparement. Ensuite, il n'est pas démontré que l'expérience de Lavoisier soit totalement exacte. L'intérêt suprême des expériences de Gustave Lebon est même dans la démonstration de la possibilité de son inexactitude, qui ouvre la voie à une compréhension nouvelle de l'organisation et de la désorganisation des êtres chimiques. Quant à la *loi de la conservation du mouvement*, de la force, de l'énergie (c'est la même loi diversement triturée par des cerveaux qui n'ont pas la même mâchoire), elle donne sa signification à un nombre de faits communs de la mécanique (exemple : une bille de billard en mouvement choque une bille immobile d'égale masse ; cette dernière prend le mouvement de la première qui entre au repos, les mouvements de *zéro* à *l'unité* ont été transmis), et elle se réalise dans ses grandes lignes d'autant qu'il nous est permis de réaliser cette impossibilité : l'isolement dynamique d'un système matériel; mais elle peut être différemment interprétée, et M. Gustave Lebon, qui la met en doute, se base sur une constatation parfaitement juste, celle de la relativité des expériences sur laquelle elle s'appuie, expériences aussi relatives que celles de Lavoisier sur la matière. La matière peut posséder une énergie propre à ses éléments les plus intimes susceptible de se dégager en passant de l'état dit pondérable à l'état dit impondérable, énergie qui ne se dégage pas dans les phénomènes où ne sont en jeu que les translations ou l'immobilisation de ces éléments intimes chimiques. Il y a encore de bonnes intuitions dans les idées de M. Lebon. Malheureusement, il tombe dans l'excès inverse de ses prédécesseurs et perdant de vue les faits qui ont leur signification dans les lois de la conservation de la matière et du mouvement, il semble émettre une philosophie où les faits banals d'où sont parties les lois premières ne s'expliquent qu'en les abstrayant du sens des idées nouvelles de la destructibilité pris en absolu. Je ne puis arriver à comprendre que l'énergie ne soit pas plus indestructible que la matière, alors que celle-ci se transforme en éther vibrant ; car ainsi M. Lebon veut tout simplement dire que la matière pondérable avec l'énergie qui la caractérise est susceptible de retourner à l'éther dont elle provient. Mais, encore une fois, l'éther est matériel et possède une énergie caractéristique qui, suivant moi, est de l'énergie rayon-

nante par opposition à l'énergie tourbillonnaire du pondérable, définie par l'auteur.

M. Lebon ne s'exprime pas rigoureusement en employant les termes d'évanouissement et dématérialisation. Je serai d'autant mal venu de discuter le fond même de l'idée de passage des deux formes de matière et d'énergie l'une dans l'autre, que c'était là ma conviction bien avant d'avoir rien lu de cet auteur et dans l'étude que je poursuis sur la *Critique des concepts* on verra par quelle méthode j'en étais arrivé à cette croyance par des procédés déductifs tout à fait différents des siens. L'expression de matière tourbillonnaire et de matière rayonnante est tombée trop souvent de ma plume pour qu'on en puisse douter. J'entendais dire par là quelque chose de très analogue à ce que ce que dit lui-même, dans un autre langage, l'auteur de l'*Evolution des forces* que je ne connaissais pas. Et voici mes propres idées incluses dans une « *Conception philosophique du monde* », que j'eus souhaité pouvoir achever d'écrire : « L'Univers est matériel et continu. La somme d'activité des mêmes volumes de matière est égale partout, et toutes les différenciations matérielles sont des différenciations d'activité ayant pour substance le mouvement. Les deux pôles de l'activité sont l'activité rayonnante (ou expansive, ou de déformation, ou fluidique), qui a son maximum à un pôle de la matière, la matière éthérée et l'activité tourbillonnaire (organisable, ou stable, ou pondérable), qui caractérise la matière grossière. L'Univers se meut en se déformant, et la matière tourbillonnaire se déplace sous la pulsation de la matière rayonnante. La matière possède le mouvement en propre. Le mouvement est sa manière d'être. Les sommes d'activités de translation, de rayonnement et de tourbillonnement que nous pouvons connaître et que nous voyons s'échanger, résultent d'une somme absolue invariable, mais elles-mêmes sont variables, et c'est la somme de leurs carrés qui reste semblable pour un même volume. La loi de la conservation de l'énergie, de la force, résulte de la loi de la conservation du mouvement. Rien ne se crée. Rien ne se perd. Toute la matière est sensible, et le mode de connaître résulte du mode d'organisation, de la manière d'être. Le mouvement est en substance ce que la matière est en synthèse. »

On voit que ce qu'on baptise matière, a besoin d'être défini. En somme, ce que M. Gustave Lebon appelle dématérialisation, je l'appelle passage d'une forme à une autre forme de matérialité ; ce qu'il baptise évanouissement de l'énergie, je le nomme, passage d'une forme d'énergie à une autre. Et pourtant l'un et l'autre, très probablement, voulons exprimer quelque chose de très analogue. Ce qu'il appelle encore énergie intra-atomique est tout simplement l'énergie que l'atome possède intérieurement hors des translations possibles de son centre et, suivant lui, cette énergie libérée dans le passage à l'éther pourrait très bien jouer un rôle dans les phénomènes biologiques, la médicamentation, les actions diastasiques.

On lira ce qu'il faut entendre par diastase dans les *Leçons sur les fermentations* d'Œschner de Coninck (Masson), où l'auteur retrace à grands traits l'historique de l'étude des phénomènes de

fermentation (1). Il y a eu une période antique purement empirique où la fermentation fut constatée ; puis, une période alchimique à hypothèses vagues; la période scientifique est d'abord microbienne avec la théorie de Turpin reprise par Pasteur. La période actuelle est diastasique. Elle résulte de la découverte des ferments solubles étudiés par Payen, Person, Dubrunfaut, Berthelot, Musculus, Dœbereiner, Berzélius, Buchner, et se distingue de la précédente en ceci : « Ce n'est plus le microbe, ce n'est plus le ferment figuré lui-même, le ferment figuré en personne, qui attaque la substance organique ; mais, il possède la propriété de sécréter une ou plusieurs diastases, qui sont douées d'une grande activité, et qui, par différents processus, décomposent la substance organique. »

« En résumé, soit pour se nourrir et se multiplier, soit pour attaquer ou se défendre, en présence d'un ennemi parasite, soit pour le détruire, comme dans le phagocytisme, la cellule ou le microbe se servent de leurs diastases. »

« C'est, là, leur principale arme de vie et de combat. »

« La diastase, par son énergie chimique, paraît être, pour la cellule ou le microbe, selon les cas, ce que la griffe et la dent sont au lion, ce que le venin, qui n'est peut-être qu'une variété de diastase, est au reptile. »

Et il y a de nombreux modes de fermentations : alcoolique, acétique, nitrique, lactique, putride, ammoniacale, etc. C'est une étude nouvelle, la *diastologie*, qui succède à la *microbiologie*.

Toutes les cellules n'ont pas le même pouvoir de sécrétion ou d'excrétion diastatique, et, au point de vue de la défense (car il peut y avoir des diastases de nutrition), certaines cellules ont un rôle spécial et protègent d'autres, cellules nobles, les cellules nerveuses, par exemple. M. Barbieri (Communication A. Gautier à l'*Académie des Sciences*, juillet) a étudié la composition chimique de ces dernières dans le tissu cérébral et reconnu ce fait intéressant : la grande analogie qu'elles présentent avec la composition du jaune d'œuf. Les études sur la structure intime du cerveau présentent des côtés attachants pour les histologistes ou les anatomistes et les résultats d'un travail plein d'intérêt fut sur ce sujet celui du docteur Looten (Communication au *Congrès des Anatomistes de Lille*, 26 mars), précédemment publié par l'*Echo médical du Nord* (16, 23, 30 décembre). Le docteur Looten a traité *Du mode de terminaison des artères cérébrales*, et montré de belles préparations relatives à la circulation, en insistant sur les anastomoses qui unissent les divers territoires artériels et les font commu-

(1) Récent intéressant la question: Direction Yves Delage: l'Année biologique (*Le Soudier*); A. Calmette, les Venins (*Masson*); H. Lemaire Recherches sur les accidents sérotoxiques (*Masson*); H. Verliac, Recherches expérimentales sur les toxines (*Steinheil*); E. Colin, Traité de toxicologie végétale et application du microscope à la recherche des poisons végétaux (*Doin*); C. Berger, Formation naturelle et essais de fabrication industrielle du nitre, *Journal technique et industriel*, 1er avril; S. J. Meltzer, the Factors of safety in animal structure and animal economy, *Science*, 29 mars, etc.

niquer. Elles ont lieu à la périphérie, les unes constantes, les autres rares et sujettes à de grandes variations. Le système central est indépendant du système périphérique, et il peut y avoir communication entre la circulation des deux hémisphères au moyen d'une artère médiane du corps calleux (artère en Y), qui, rare chez l'homme, est normale chez le singe. Il serait intéressant, au sujet de la descendance, de connaître chez quels singes elle est normale, et si elle n'est pas rare aussi chez certains anthropoïdes et chez le gibbon (1).

Mais, quelles que soient les différences entre l'anatomie nerveuse de l'homme et celle des animaux, l'observation concourt à nous montrer ceux-ci pourvus d'une intelligence, par certains côtés, proche de la nôtre. La sensibilité, la subconscience même ne serait-elle que l'apanage de la cellule nerveuse ? Un écrivain de langue française d'un réel talent, connu déjà par ses écrits sur la *Vie des abeilles*, n'a-t-il pas publié récemment tout un ouvrage sur l'*Intelligence des fleurs* (Fasquelle). Bien qu'il y ait beaucoup de littérature là-dedans, on y trouve aussi beaucoup de pensée (2) ; « Nous avons mis longtemps, écrit Maëterlinck, à nous croire des êtres miraculeux, uniques et merveilleusement fortuits... Il est bien plus consolant d'observer que nous suivons la même route que l'âme de ce grand monde, que nous avons mêmes idées, mêmes espérances, mêmes épreuves... Il est bien préférable de se convaincre que cette puissance (l'universelle), tout au moins au point de vue intellectuel, est étroitement parente de la nôtre. Notre esprit puise aux mêmes réservoirs que le sien. Nous sommes du même monde, presque entre égaux. Nous ne frayons plus avec des dieux inaccessibles, mais avec des volontés voilées et fraternelles, qu'il s'agit de surprendre et de diriger. » Evidemment, tout dans l'Univers est d'un principe unique.

(1) Récent sur l'anatomie cérébrale : Ramon y Cajal, el Encéfalo de los batracios, *Clinico y laboratorio*, février ; J. Looten, Du mode de terminaison des artères cérébrales, *Echo médical du Nord*, décembre ; Dutreuille-Chambardel, le Congrès des anatomistes à Lille, *Gazette médicale du Centre*, 28 mars ; Ch. Debierre, le Cerveau et la moelle épinière (*Alcan*), etc.

(2) Récent sur la psychologie et les mœurs animales ou végétales : J.-B. Charcot, les Français au pôle Sud (*Flammarion*) et Mœurs pingouines, *Supplément des Temps nouveaux*, 6 avril ; E. Merite, les Mœurs du coucou (avec documents illustrés), *Illustration*, 6 avril et documents sur le travail des éléphants, *Illustration*, 18 mai ; C. F. Ramuz, Sur l'Intelligence des Fleurs de Maëterlinck, *Semaine littéraire*, 11 mai ; communications diverses purement scientifiques, Zoology et the New-York meeting, *Science*, 10 mai ; J.-H. Moore, the Universal kinship (*Kerr, Chicago*) ; P. Lecointe, Mœurs de fauves, *l'Université de Paris*, janvier ; E. Tissot, les Jeux des animaux, *Nouvelle Revue*, 15 juin, etc.

Introduction à la critique de différents concepts récents sur la nature des choses

Les anciens appelaient matière la chose des matériaux du monde, la pâte dont il est pétri et l'idée de matérialité était, avant tout, la consistance.

Quant à savoir ce qu'il y avait au fond de la matière elle-même, au fond de toute chose d'ailleurs, ils en avaient fait l'objet d'un concept spécial, le concept substance.

On saisit non la définition, mais la tendance différenciatrice des deux. La matérialité tend à répondre en synthèse à ce qu'est en analyse la substancialité. On embrasse la somme des qualités essentielles aux choses et l'on cherche une qualité qui les exige toutes. C'est le concept synthétique. Ou bien, on cherche, parmi les qualités essentielles, celle dont toutes les autres découlent. C'est le concept analytique.

Au premier regard brut sur le monde, on y découvre des objets séparés par des espaces qui *semblent* vides. Le vide inconsistant a bien, comme le plein consistant, une étendue, une durée, une forme, des transformations de contours même, mais il ne semble pas capable d'agir, cependant qu'en l'espace se meuvent très visiblement et agissent les unes sur les autres les formes consistantes. C'est donc bien la matière consistante qui synthétise la somme des qualités de tout, puisqu'elle possède en surplus de l'immatériel, l'activité dynamique.

L'espace et la matière s'y mouvant, c'est l'impression première antique. Quand les philosophes descendront vers la substance, quand ils analyseront plus tard la nature des choses, la persistance du concept donnera naissance à la théorie des atomes dans le vide

Pourtant, au retour d'examen, on s'aperçoit bien vite que l'espace qui paraît vide ne l'est pas nécessairement. L'air n'est pas immatériel, inconsistant. Il est moins consistant que les objets qu'il renferme, voilà tout. D'autre part, il est facile de voir, à côté des apparences brutes, des choses immatérielles ou dont la matérialité n'est pas immédiatement appréciable, telle une colonne de lumière, telle la chaleur, se mouvoir ou agir dynamiquement. L'esprit de l'homme lui-même n'est-il pas immatériel ?

D'où bien des possibilités de conceptions nouvelles. Il y a la matière et le vide ; il y a la matière et des fluides subtils ou éther; il

y a la matière, l'éther, le vide ; et dans chacune de ces trois hypothèses, il y a ou non de ces manifestations capables de *se mouvoir et de mouvoir* sans matérialité apparente, des forces impondérables ou des esprits.

Le nombre des systèmes qui peuvent naître du mélange plus ou moins grand de tant de possibilités avant même d'aborder l'étude analytique de la substance, est immense.

Et peut-être, cependant, le monde est-il au fond quelque chose de très simple.

Déblayons.

Entre les corps, l'espace n'est pas nécessairement vide, il y a l'air. Seuls les sauvages primitifs discuteraient sur la matérialité, la consistance de l'air. L'air est matériel. C'est un fluide gazeux. Les formes impondérables comme la lumière et la chaleur qui se meuvent et agissent sans apparente matérialité, se meuvent dans les solides et les fluides. Peuvent-elles aussi se mouvoir hors d'eux ? Le vide pneumatique y répond affirmativement. La lumière et la chaleur se meuvent dans le vide pneumatique.

Dès lors deux hypothèses :

1° L'expérience démontre qu'il y a des phénomènes en dehors de la matière.

2°L'expérience démontre que le vide pneumatique est matériel, lui aussi (que l'éther est matériel).

La réponse est simple. L'attribut de la matérialité qui s'accompagne de tous les autres est la consistance. Si la chaleur ou la lumière sont susceptibles de mouvoir, elles sont forces. Où il y a force, il y a résistance. Où il y a résistance, consistance et matérialité par conséquent. Si le vide pneumatique était un seul instant immatériel, il sufirait d'y introduire de la lumière ou de la chaleur pour le matérialiser à un certain degré. Les concepts énergie, force et par suite résistance, ne sont que l'abstraction du concept matière, dégagé de l'étendue. Feuerbach et Buchner ont mille fois raison. Pas de force sans matière. Ce serait donc par jeu de mots qu'on appellerait vide, le vide pneumatique, atomes, des éléments sécables et qu'on dirait que l'éther est immatériel, ou que la matière se dématérialise, comme on le fait aujourd'hui, si les définitions n'étaient pas interprétées de toute autre manière que celle que je donne.

Quoi qu'on suppose, l'Univers est bien un champ de *forces en étendue*, un *champ de matière* plus ou moins consistant, plus ou moins matériel, nulle part solide absolu, nulle part vide et partout s'y révèle la matérialité à un degré + ou à un degré —, nulle part infini, nulle part zéro, répétons-le. Tout est matière.

Non seulement tout est matière, mais s'il y avait quelque chose d'immatériel nous n'en aurions aucune impression.

Ici nous entrons dans la substance des choses et le point de vue va changer. Du concept synthétique, nous passons au concept analytique.

Si dans l'Univers tout est plus ou moins matériel, tout réciproquement est en réalité plus ou moins immatériel, dès lors, si l'on peut dire que tout est matière, pourquoi ne dit-on pas aussi bien que tout est immatière. Pourquoi a-t-on fait de la matérialité seule un terme positif du langage : c'est que les choses *existent* d'autant pour nous, nous sont d'*autant tangibles* qu'elles sont plus matérielles ou qu'elles affectent plus directement notre matérialité corporelle et que s'il en est ainsi pour nous, il doit en être d'une manière analogue hors de nous.

Nous sommes, par le fait de notre être, mieux organisés pour voir et savoir que la plupart des composés extérieurs, mais les choses agissent sur nous comme sur le reste de la nature. Tous nos sens se résolvent à des modes de toucher, à des jeux de forces en contact avec nous. Nos mains nous révèlent la consistance d'un arbre ; nos yeux nous révèlent la *matérialité de l'éther*. Il n'y a pas pour nous d'actions à distance. L'image visuelle comme l'image tactile est à notre toucher. C'est le contrôle d'un sens par l'autre qui nous apprend les corrélations de l'objet à distance et de l'objet visuel, contact qui n'est autre que l'éther en action, sur nous, influencé lui-même par l'obstacle du corps à distance. Les autres éléments de l'univers subissent tout comme nous, des impressions de contact en vertu desquelles ils réagissent. Ces impressions sont des réalités subjectives. Elles ne sont pas nécessairement conscientes.

Le mode de connaissance résulte en effet du mode d'organisation. Toutes nos impressions ne viennent pas du dehors et si le raisonnement finit par nous faire reconnaître, en l'objet extérieur qui peut nous impressionner, la matérialité constante, celle-ci ne se révèle souvent à nous que par quelques-uns des attributs de la matérialité. Il faut réfléchir par exemple pour comprendre que l'image d'un homme dans une glace si elle ne correspond pas à la matérialité d'un homme, correspond à la matérialité du milieu en mouvement qui touche à notre œil et que ce que nous voyons n'est pas exactement ce que nous croyons voir. Ainsi peut-on croire percevoir des mouvements sans action, des actions sans mouvement. Le seul fait que nous les percevions démontre pourtant qu'ils agissent sur nous et s'ils agissent, se meuvent, et, que dans les deux cas, notre première impression n'est pas exacte.

Car c'est une vérité très belle qu'il n'y a pas de force sans matière, ou sans mouvement, pas de matière sans mouvement et sans force. Cela est par définition même de la matière, concept synthétique de qualités dont les concepts mouvement et force sont des extraits analytiques, des abstractions. Le concept force n'est pas lui-même irréductible. Si nous dépouillons en effet la matière de l'étendue, il ne subsiste plus en elle que des qualités d'inertie et d'activités dynamiques : de la force. Et si la dynamique abstraite ne s'était pas formée sous l'empire de cette idée qu'il y a une matière inerte, mue par des forces ou esprits en dehors d'elle, que la force était cause du mouvement, jamais ne se fût créée cette invraisemblable représentation des forces sans matière et sans mouvement appliquées à des points supposés matériels. On eût alors représenté la masse active au même titre que la masse passive, consacré symboliquement la liaison réelle de la matière et de la force, ou, synthétisant les masses en jeu par des points matériels, indépendamment de la direction de la force, compris immédiatement que le mouvement du symbole actif à l'instant de l'application ou contact avec le symbole passif jouait un rôle en cette géométrie qu'on appelle mécanique, langage explicatif de la réalité. Car il n'y pas de force sans mouvement, pas plus qu'en réalité, de force sans matière. Pour qu'il y ait force, il faut le contact de deux consistances dont l'une ou les parties de l'une au moins se meut vers l'autre ou les parties de l'autre à l'instant de l'application. Supprimez le contact, supprimez le mouvement et vous supprimez l'action ; la force n'a plus de sens. Mais comme elle s'est extraite du concept matière, il s'abstrait d'elle les relativités d'inertie et d'activité sans contact (le contact est un choc constant), c'est-à-dire les relativités d'immobilité et de mouvement : le concept mécanique qui, lui, touche au terme de la substancialité. Bien que cela ne corresponde probablement pas au réel, on peut, en effet, concevoir des points se mouvant sans contact et sans action réciproque à travers l'espace.

Dès que deux points entrent en contact, ils deviennent forces et agissent les uns sur les autres, pour *se transmettre* leurs mouvements, si l'on rapporte la mesure des mouvements à un sens unique ; pour *conserver* leurs mouvements, si l'on en rapporte la memesure au lieu de leur moyenne situation qui peut être lui-même en mouvement. Dans ce cas, les deux points ont une égale vitesse et la loi de l'égalité de l'action et de la réaction démontre peut-être que la véritable appréciation est dans ce dernier point de vue.

Dans une « *Conception philosophique du monde* » que je ne puis hélas achever d'écrire, j'explique que de ces deux hypothèses l'une

plus propre à exprimer le relatif, l'autre, l'absolu, peuvent naître deux conceptions différentes de la conservation du mouvement qui est la substance de la force, comme celle-ci est la substance de la matière ; l'une qui considère que le mouvement ou son complexe *activité* reste invariable en quantité dans l'univers et peut varier d'un espace à un autre espace égal ; l'autre qui considère tous les points de l'univers comme également animés, tous les espaces égaux comme possédant la même somme d'activité mécanique et que seules s'évanouissent et se transmettent les formes relatives de ces activités. Enfin, une troisième hypothèse mixte pourrait considérer tous les points de l'univers animés, de mouvements différents et indestructibles. Aux trois cas envisagés s'applique également la loi dite de la *conservation de l'énergie*, pourvu qu'on donne à l'énergie le mouvement pour substance : « La quantité totale d'énergie d'un système *isolé* reste constante quels que soient les phénomènes dont ce système est le siège. » (GEORGES MATISSE).

Nous verrons comment les choses se réalisent en prenant le mouvement pour substance et la matière pour synthèse. On est toujours fatalement obligé d'en arriver là, parce que la notion force n'est pas assez simple pour servir de point de départ et pas assez complexe pour servir de point d'arrivée. L'erreur sur ce sujet provient toujours de la confusion entre les notions de matière et de substance. C'est une erreur métaphysique.

LUC JANVILLE.





REVUE SOCIOLOGIQUE

PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

Dans une étude sur *Ce que la Liberté Individuelle devrait être en France*, M. H. Coulon (*le Semeur*, fin décembre, 4 janvier), demandait, s'inspirant purement et simplement de la *Déclaration des Droits de l'homme*, l'abrogation de toutes les lois d'exception qui n'ont « pas de raison d'exister dans un Etat démocratique » et dont plusieurs, créés en vue de parer à un danger, subsistent après sa disparition. Suivie d'un projet de loi, cette étude affirmait qu'en matière judiciaire, la liberté provisoire ne doit plus être une tolérance, qu'après trente ans de République, la séparation devrait être complète entre le pouvoir et la justice, qu'il faut une limite assignée à l'instruction criminelle. Elle réclamait l'abolition des lois contre la liberté de costume, le délit de vagabondage, le délit de mendicité, le délit de prostitution, contre l'*Internationale*, les familles régnantes, les menées anarchistes. Il est évident que quelques-unes tout au moins de ces lois constituent de véritables monstruosités pour notre époque. D'autres sont les survivances, le fruit de mentalités fossiles, quelques-unes ont pourtant des excuses. Rien n'est plus indéracinable que l'absurde quand il se rattache au passé. Combien de campagnes ont été menées sans aboutir contre les facilités de séquestration arbitraire que tolèrent les lois sur les aliénés ! Le docteur G. Drouineau constate que, dans la nouvelle, une garantie sérieuse tout au moins (*la Nouvelle Loi sur les aliénés*, *Revue philanthropique*, 15 fév.) est donnée à la liberté individuelle.

C'est le placement provisoire dans un quartier d'observation (1) qui n'était pas prescrit dans l'ancienne loi de 1838. Malheureusement, à un autre point de vue, l'encombrement des asiles est tel, qu'il est difficile d'accorder à chaque aliéné véritable tous les soins que comporte son état.

Une des causes de cet encombrement est la progression de l'alcoolisme, source essentielle de la folie, contre lequel, dit M. Basch (*la Démocratie*, *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars), dans la France contemporaine, le gouvernement n'ose faire des lois de peur de mécontenter les électeurs influents. M. Basch est socialiste. Les démocrates individualistes de l'école de M. Yves Guyot croient qu'en dehors de la peur de mécontenter l'électeur, les lois qu'on peut faire seraient plus qu'inefficaces : dangereuses, et M. F. Gache, dans sa *Philosophie du peuple*, qui fait suite à la *Rhétorique du Peuple* (Picard et Kaan), sans le vouloir peut-être, se fait l'auxiliaire de ce point de vue, quand il dit que « la mort est l'auxiliaire du progrès », car, c'est la mort qui, par la « sélection naturelle », « corrige la vie ». A ce point de vue : « Vive la mort, écrit-il. L'alcoolique meurt jeune, enfante des rachitiques qui meurent plus jeunes encore que le père ; cette race maudite s'éteindra ; les sobres, seuls dignes de vivre, survivront. Qu'adviendrait-il, que serait-il advenu de la terre sans la mort ? » Ce livre s'adresse au peuple. Dans sa préface, Gabriel Séailles estime que, vis-à-vis de ses lecteurs, son point de vue est celui des philosophes de la Grèce (2). Il contient, en effet, d'excellentes choses, destinées à tous. F. Gache considère l'hygiène comme un élément de la beauté, parle de l'habitation, de l'économie domestique, du mariage et cherche à sublimer vers un harmonieux stoïcisme, les idées populaires sur la souffrance et sur la mort.

Celui qui assiste à l'évolution des nombreuses écoles contradictoires, qui vont des démocrates individualistes modérés aux anarchistes les plus subversifs, restera frappé des similitudes d'action morale de certaines nuances des opinions extrêmes. Améliorer l'in-

(1) Complémentaires récents : Docteur Marie, Notes sur l'asile de Mendrisio à Cassogno du Tessin, *Revue philantropique*, 15 février ; Docteur Grasset, Demi-fous, demi-responsables (*Alcan*) ; J. Antonini, la Loi sur les asiles des aliénés en Italie et les aliénés criminels (*Bocca*, Turin), etc.

(2) Récent sur l'éducation sociale : J. Delvaille, la Vie sociale et l'éducation (*Alcan*) ; Discours de MM. L. Dariac, A. Gervais, Jeannot à la distribution générale annuelle des récompenses de l'Association philomathique, du 2 juin, *Bulletin mensuel*, juillet-août ; P. Nolazy, Faire des apprentis empêcherait de faire de jeunes criminels, *Petite République*, 15 mai ; l'Enseignement professionnel et commercial en Allemagne, *l'Educateur moderne*, avril (d'après la *Revue Internationale de l'Enseignement*) ; J. Bardoux, l'Université populaire en France et en Angleterre, *Supplément documentaire du Musée social*, février ; A. Jungheim, les Etudes et l'Instruction des travailleurs, *die Hilfe*, 3 février ; L. Chevallier, l'Education et la Démocratie, *Journal des Instituteurs*, 24 février ; P. Gosset, la Vie morale nouvelle, *la Pensée*, Bruxelles, février à mars ; G. de Nouvion, Enseignement économique populaire, *Revue économique populaire de Bordeaux*, janvier, etc., etc.

dividu par lui-même est la nécessité du *progrès avec l'Etat le moins possible* des uns et la nécessité du *progrès sans l'Etat* des autres, l'humanité ne pouvant rester immobile. Pour les socialistes, le progrès moral est surtout le résultat du progrès économique, et ce sont les questions de sociologie pure qu'ils préfèrent enseigner. L'éducation socialiste est plus directement politique. Compère-Morel en deux brochures, *l'Exploitation agricole et le Socialisme* et le *Socialisme aux Champs* (Librairie du parti socialiste. S. F. I. O.), enseigne aux travailleurs des campagnes que le moyen d'organiser une société où l'on ne produira plus de « marchandises », mais des objets de consommation, est de grouper le prolétariat en partis de classe dans les groupes politiques, les syndicats professionnels et dans les coopératives ; dans les groupes politiques, parce que l' « expropriation capitaliste » (décidément ils y tiennent), ne peut se faire que par la conquête des pouvoirs publics ; dans les syndicats, parce qu'eux seuls, après cette expropriation, pourront organiser le travail ; dans les coopératives, parce qu'elles seront les organes désignés pour servir de greniers d'abondance au monde du travail. C'est ce qu'il faut faire comprendre aux travailleurs des champs, car « c'est une tâche admirable que de parler aux paysans français et de leur faire adopter les doctrines du socialisme international ». Le *Socialisme aux champs* s'attache surtout à la question agraire (1), et fait ressortir l'impuissance désormais certaine de la petite propriété pour la production concurrencielle de la grande, par le manque de capitaux, comme remède, opposant au *retour à la terre*, de M. Méline, le *retour de la terre*, des collectivistes. Il est certain que le socialisme pose au monde de formidables problèmes, et non pas seulement en France, qu'il y a en lui quelque chose de légitime, mais que le dogme du marxisme intégral comme tous les dogmes qui n'admettent qu'une solution, contient une forte part d'impossibilité. Il a servi à grouper la production devant le capitalisme sociétaire, et il a empêché la foulée de la poussière ouvrière en désagrégation devant ses forces menaçantes. Mais il faut, pour le suivre jusqu'au bout, croire à l'infaillibilité de son idéal, croire sans un doute que la société collectiviste à laquelle il mène serait supérieure ou seulement ne serait pas inférieure à la société actuelle. La démonstration rigoureuse de cet absolu dans le relatif humain n'est pas faite. Le doute commande la sagesse. La foi des foules n'est qu'un sentiment. Et si pourtant, l'individualisme avait raison (je ne dis pas qu'il ait raison), mais enfin s'il était seulement possible qu'il eût raison, que vu de la nature humaine, le bouleversement que vous voulez créer aboutît à la tyrannie du nombre, et par les dissensions conduisît

(1) Récent en documentation de la question agraire: R. Olby, l'Agriculture française et la concurrence mondiale, *Revue des Idées*, 15 juin; A. M. B., Walka o Ziemia, *Mysl socjalistyczna*, 1er juin; J. Dorobantz, la Question sociale en Roumanie, *Questions diplomatiques et coloniales*, 16 mai; M. Augé-Laribé, les Coopératives paysannes et socialistes de Maraussan, Herault, *Supplément documentaire du Musée social*, mars; V. Tchernov, la Lutte de classe dans les campagnes, *Tribune russe*, depuis septembre, etc.

au despotisme, que cette société que vous voulez conduire à la sagesse, dans un accès de vertige, dans un déchaînement d'appétit, vous immolât, les premiers, vous, les porteurs de lumière, vous, qui levez des torches prêtes à s'abattre, comme des têtes. Etes-vous tellement sûrs de ceux qui vous suivent que vous puissiez affirmer qu'à leurs discordes avec la bourgeoisie, ne succéderont pas d'autres discordes, que dans la classe ouvrière libérée elle-même, le ventre ne l'emportera pas à tout jamais sur l'esprit, au détriment des prolétaires eux-mêmes, qu'il n'y a pas dans une part du capitalisme individuel un mobile légitime à l'activité. Nous avons le catholicisme pour savoir vers quel but l'on marche en prenant pour repère « des royaumes de Dieu ». Qui sait encore si demain vous ne regretterez pas le présent, si en contemplant les siècles écoulés, ceux qui vont venir ne tourneront pas les yeux vers la France qui fut l'apogée d'un siècle ? Est-ce à dire que, par excès de scrupule, il faille abandonner à tout jamais l'espoir de résoudre dans le sens de la justice, la question sociale moderne ? Je ne le crois pas. Ceux qui font des révolutions sont en deux camps, non dans un seul. Mais la raison ne loge pas sous la tente. Il n'y a qu'une certitude dans le socialisme : la nécessité de supprimer la misère. Tout le reste n'est légitime que suivant des relativités, et de même pour l'individualisme : sa seule certitude, son seul absolu, c'est la légitimité d'une sauvegarde de la liberté individuelle.

Et l'évolution est la résultante de différentes forces sociales. La politique des partis, au point d'application, tend au choc. La politique des gouvernements conscients tend à se mouvoir avec le minimum d'à-coups, et dans un sens moyen. La révolution dans l'histoire n'est jamais qu'un accident, et le temps de sa réaction lui fait perdre en vitesse ce qu'elle gagne en intensité. De même, quand les forces rétrogrades ont ralenti trop longuement l'élan des forces progressives, celles-ci se déchaînent brusquement, car les forces extrêmes se répondent, et même se nécessitent. C'est ce qu'a très bien compris, par exemple, M. Aulard, dans l'article intitulé *Ni Hervé, ni Bocquillon* (*Après l'Ecole,* 5 mai, d'après *le Siècle*), quand il dit au sujet du nationalisme et de l'antipatriotisme :

« Hervé est né de Bocquillon. Oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. La rhétorique du patriotisme a fait du tort au patriotisme. Le militarisme a fait du tort au patriotisme. Le nationalisme a fait du tort au patriotisme. Ceux qui ont voulu que l'armée fût une nation dans la nation et contre la nation, ceux qui, lors de l'affaire Dreyfus, ont déclaré que l'état-major ne pouvait se tromper, parce que c'était l'état-major, ceux qui ont voulu donner aux chefs militaires des privilèges et une prépondérance sur les citoyens non-militaires, ceux qui ont prétendu qu'en critiquant leurs erreurs on faisait un crime de lèse-patrie, ceux-là ont provoqué le mouvement de protestation qui, chez quelques exaltés, va jusqu'à l'hervéisme (1). »

(1) Quelques points de vue récents: Hervéiste: Articles de HERVÉ dans *la Guerre sociale;* Nationaliste: E. BOCQUILLON, Pour la Patrie (*Vuibert et Nony*); Socialiste: C. FERRARI, Nazionalismo e internazio-

Sans doute, on peut croire avec celui-ci qu'il y a quelque chose de platonique et de décevant dans les efforts du pacifisme officiel des conférences de la Haye dont A. G. de Lapradelle (*la Nouvelle Conférence de la Haye*, *Revue de Paris*, 15 juin), retrace l'histoire. Le prolétariat n'est pour ainsi dire que très lointainement intéressé aux questions secondaires qui s'y discutent et sur lesquelles les nations ne savent même pas définir leurs préférences. Mais c'est, en tant qu'affirmation, du pacifisme dont elles consacrent le principe qu'elles valent (1). De même celui-ci, crée dans toutes les classes et sur toute la terre, une mentalité antiguerrière (non antipatriotique), dont l'enseignement scolaire commence à bénéficier, ce qui n'eût pas été possible jadis. L'internationalisme socialiste y est pour quelque chose, je le sais, mais, sorti du point de vue des classes, Bebel, lui-même, s'est élevé à diverses reprises contre les interprétations qui, par elles-mêmes irréalisables, n'ont que le résultat de faire tenir comme dangereux, les partis des hommes qui les émettent. J'ai déjà montré l'anarchiste Bakounine, appelant la France entière à la défense de son territoire en 1870. Peut-être M. Aulard a-t-il raison. Nombre d'antipatriotes (combien tombent dans le bénitier sur la route de l'anarchie !), qui désirent se montrer étonnants, seraient capables, pour se montrer plus étonnants encore, de se faire francs-tireurs, si « les Prussiens entraient en Champagne ».

Les deux Démocraties

Il y a en France, parmi les nombreux points de vue où l'on peut se placer pour justifier le régime démocratique et républicain, deux thèses théoriques qui n'existent en vérité que pour

nalismo (SANDRON, Palerme); Républicain: E. COTTET, Mentalité nationaliste, *Journal des Instituteurs*, 24 mars; Catholique: T. BARTHET, Anticléricalismo y Antipatriotismo, *la Ciudad de Dios*, 20 janvier, etc.

(1) Récent sur l'ensemble de la question: La confédération du monde et Enquête sur la question du pacifisme (opinions de ROOSEVELT, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, A. CARNEGIE, L. ABBOTT, E. E. HALE), *the Outlock*, juin; la Conférence de la Haye à la Chambre des Députés, Déclarations de M. PICHON, séance du 7 juin; Déclarations de M. TITTONI à la Chambre italienne, séance du 16 mai; GÉNÉRAL PEDOYA, la Conférence de la Haye (*Rueff*); O. NIPPOLD, Quelques-uns des problèmes de la conférence de la Haye, *Deutsche Revue*, *Stuttgard*, avril; Déclarations du PRINCE DE BULOW au Reichstag, séance du 30 avril; H. CAMPBELL-BANNERMAN, la Conférence de la Haye et la limitation des armements, *The Nation*, *Londres*, 2 mars; V. S. LUISCIUS, l'Avenir de l'arbitrage international (*Larose*); CH. RICHET, le Passé de la guerre et l'Avenir de la paix (*Ollendorff*); M. FOSTER, la Fraternisation des grandes nations par les sciences, *Revue de la Paix*, janvier, etc.

s'opposer l'une à l'autre sous deux épithètes plus ou moins rigoureuses : celle de la démocratie *individualiste*, et celle de la démocratie *socialiste*. En réalité, la première ne contredit pas la seconde parce qu'elle est socialiste (il y a bien des manières de l'être), ni pour ce qu'elle est socialiste, mais parce qu'elle est, et pour ce qu'elle est *étatiste*.

L'individualisme dont l'histoire et la théorie sont retracées par l'ancien ministre, M. Yves Guyot, dans la *Démocratie individualiste* (1), se trouve ainsi défini : « L'individu est la fin et l'Etat le moyen. » Ou encore : « L'Etat pour l'individu. » Je ne comprends pas très bien : y a-t-il donc des socialistes qui prétendent le contraire ? Si l'on prend le socialisme théorique dans son ensemble, dans ses intentions, et non dans une phrase plus ou moins heureuse de l'un de ses adeptes, non seulement il ne désire pas l'individu pour l'Etat, mais il paraît se croire plus individualiste que M. Yves Guyot lui-même, puisqu'il veut faire servir l'Etat à la protection totale de l'individu, sur la misère duquel il se penche. C'est pour ce qu'il est ou peut être individualiste, qu'il est légitime, et pour cela seulement. « *Sur la misère duquel il se penche* », voilà tout ce qui fait accourir au socialisme les foules ouvrières. Ce qu'il représenterait en des théories particulières de vraiment étatiste, d'attentatoire à la liberté individuelle, de népotiste ou d'oppressif, doit être combattu venant de sa part comme de toute autre part. Or, il y a de ces choses dans toutes les écoles de l'absolu, qu'elles soient ou non socialistes, et voici pourquoi : les sciences sur lesquelles elles se basent sont des sciences relatives, qui deviennent injustes dès qu'elles se proclament absolues.

Comme je n'écris pas pour des électeurs, on m'excusera d'aller chercher les choses très loin ; mais ce sont les erreurs bases qui

(1) YVES GUYOT, la Démocratie individualiste, 1 vol. in-18, 3 fr. (Giard et Brière). — Complémentaires récents : M. BASCH, controversé par R. BERTHELOT, DARLU, E. HALÉVY, J. LACHELIER, G. SOREL, la Démocratie, *Bulletin de la Société française de philosophie*, mars (séance du 27 décembre 1906) ; E. LEVASSEUR, Aperçu de l'évolution des doctrines économiques et socialistes en France, sous la troisième République (*Picard et fils*) ; T. BARTH, la Démocratie, *März, Munich*, avril ; BÉCHOUX, les Ecoles économiques au XXe siècle, l'Ecole individualiste et le socialisme d'Etat (*Alcan*) ; H. COULON, Ce que la liberté individuelle devrait être en France, *le Semeur*, janvier ; catholique : J. TONIOLO, Orientaciones y conceptos sociales al commenzar el siglo XX (J. *Ortega, Valence*) ; complémentaires historiques : G. DANTU, Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes (*Alcan*) ; G. SCHELLE, le Docteur Quesnay (*Alcan*) ; J. LEMAITRE, J.-J. Rousseau (*Calmann-Lévy*) ; PAUL STAPFER, Etudes sur Goëthe (divers passages), (*Colin*), etc., etc.

faussent toutes les conceptions. L'homme naît sociable, comme l'exprime l'auteur de la *Démocratie individualiste*. A la réflexion, cela signifie qu'il ne naît, ni « homme loup pour l'homme », comme le veut Hobbes, ni « naturellement bon », comme le dit Rousseau. L'égoïsme même comporte un certain instinct social puisque l'homme est lui-même une société cellulaire. L'homme naît avec l'instinct social ; il devient ce qu'on fait de lui. Tous ses actes ont pour mobile essentiel, l'intérêt et l'orgueil, tel que le conçoit la Rochefoucauld, mais l'intérêt d'un être social est si peu exclusif de l'intérêt ou de l'orgueil des autres, que l'homme passe les trois quarts de son temps à accomplir des actes altruistes (soit par raisonnement, soit par habitude et préjugé), de ces actes, de la civilité à l'héroïsme, auxquels tout être social attache une considération (même quand il se dit anarchiste), et qui comportent l'existence de sentiments sans lesquels il n'y aurait pas de société possible. Ces sentiments sont la plupart esthétiques ou éthiques. Ils s'expriment généralement en quelques règles de conduite sommaires qui ne sont pas infaillibles, mais qui démontrent, avec la complexité des choses sociales, l'impossibilité où l'homme se trouve de raisonner tous ses actes. Quand même l'homme raisonne les phénomènes sociaux, cette complexité est si grande qu'il n'en peut extraire que des vérités relatives et qu'il ne peut s'y guider avec la raison pure comme dans le champ de la science pure où il n'y a qu'une vérité. Il ne peut se conduire qu'à l'aide du sentiment corrigé par la raison pratique, car, dans le domaine utilitaire, nulle vérité théorique n'est vraie si elle ne devient pas utile et bonne en même temps que belle, si l'on songe à son application.

En un mot, l'application du sentiment à la science pure est une absurdité au même titre que le serait la négation du sentiment dans l'utilitarisme qui n'a que le but du bien de l'homme, par sa seule définition.

C'est ce qu'ont senti la plupart des philosophes de la démocratie, Rousseau, Kant, etc., dont M. Bash, dans sa thèse sur *la Démocratie*, interprète ainsi la pensée sur l'intelligence du nombre : « Au fond, ils estiment que le peuple assemblé pour délibérer sur les grands intérêts de la République ou pour élire ses représentants est autre chose et plus que la somme des individus qui le composent ; que du peuple assemblé se dégage une conscience supérieure à la conscience individuelle et que la « volonté générale », à mesure qu'elle peut mieux se faire entendre, ne se préoccupe plus des intérêts particuliers et ne songe qu'au bien général. » Pour moi, ces philosophes ont eu l'intuition de ceci,

c'est que la complexité des choses sociales, la soudaineté de certains phénomènes politiques ne laissent pas à la raison pratique le temps de s'exercer, que la diversité des opinions et des intérêts ne lui permet pas de triompher dans un temps donné quand elle s'exerce et qu'il est impossible à une société de se guider sans certaines formes d'action empiriques et sans l'existence de certains *sentiments d'altruisme* que l'expérience des siècles a démontré « mieux valoir » pour l'intérêt général. L'homme n'est pas assez parfait pour se guider socialement par la seule raison pratique ; mais si l'homme ne peut absolument pas se passer du sentiment pour se guider en tant qu'être social, il faut toutefois admettre que la raison pratique est bien supérieure pour le guider au sentiment accessoire. C'est cette dernière vérité qui a surtout frappé nos modernes sociologues, tant proudhonniens, que marxistes, que guyotistes, qui se sont servis du terme de *science* pour définir la sociologie. La part d'erreur de leurs conceptions vient parfois de ce qu'ils confondent la sociologie naturelle dont les lois résultent de l'observation, la part de science pure sociale soumise à la raison pure, avec la sociologie utilitaire, indépendante des lois du passé et soumise à la raison pratique et quelquefois même l'une et l'autre avec l'art de leurs applications où il est absolument impossible de ne pas faire entrer le sentiment en ligne de compte.

Guyot, comme Guesde, renchérit en insensibilité apparente : « Pas de paternalisme ! » dit l'un. — « Qui veut faire l'ange fait la bête ! » répond l'autre. En quoi se différencient-ils ?

« L'Etat, dit à très peu près Yves Guyot, ne peut protéger l'individu qu'en l'asservissant. C'est au nom de la pitié qu'on a dressé le plus de buchers et tranché le plus de têtes. L'Etat, père de famille, c'est l'autorité paternelle seule et non la bonté paternelle. Tout roi de droit divin est père du peuple, et la tutelle de l'Etat sur l'homme, c'est l'homme désarmé comme l'enfant devant l'Etat qui ne peut le protéger qu'en le désarmant. L'étatisme socialiste conduirait l'homme au plus formidable esclavage qu'il soit possible d'imaginer, l'esclavage administratif, l'esclavage économique. Connaissez la nature humaine. Demandez-vous si le bien que vous rêvez n'est pas susceptible, sous l'impulsion de cette nature humaine, de se transformer en un formidable facteur de calamité. Ce n'est pas seulement que la dictature ouvrière rêvée par Anselme serait la substitution de l'oppression du nombre à celle de quelques-uns, c'est qu'il faut se demander ce que peut devenir la machine qu'on crée quand le mécanicien est un despote. Concevez un roi qui tiendrait ses sujets par le ventre et par l'esprit.

Supposez votre système socialiste, par les dissensions ouvrières même, livré aux mains de quelque tyran. » Aux analogies historiques des peuples primitifs, M. Yves Guyot aurait même pu ajouter l'exemple de la monarchie socialiste des Incas de l'Amérique du Sud, l'usurpation du grenier public chez les Indiens de l'Amérique du Nord. (Châteaubriand, *Voyage en Amérique*.) C'est de la liberté, comme on le voit, que se réclame la démocratie individualiste pour combattre le socialisme.

C'est de la liberté que se réclame le socialisme pour combattre la démocratie individualiste, se basant comme celle-ci, sur une science économique raisonnée : « L'homme qui a faim, l'homme qui manque du nécessaire n'est pas libre. Refuser de le protéger, c'est le livrer à l'exploitation d'autres hommes, c'est l'asservir. Non seulement cet homme n'est pas libre en regard de l'homme qui possède, mais il n'est pas libre devant la loi égale pour tous. S'il a faim, la loi de la conservation pour laquelle la société doit être ne le laisse pas libre de ne pas voler. Si vous le punissez. vous commettez une injustice. S'il se révolte, c'est votre refus de protection qui crée sa révolte. Au malheur de la pauvreté, l'éducation sociale ajoute l'infamie de la pauvreté et les lois de protection que vous refusez à sa faiblesse, vous les accordez à la richesse. Vous savez si bien que cet homme n'est pas libre de ne pas mal faire, que vous le punissez avant tout délit, pour le mal qu'il est susceptible de faire. S'il n'a ni travail, ni domicile, ni ressources, vous l'arrêtez et, le frappant d'une peine infamante, ne lui laissez même pas la liberté de mourir de faim, comme une bête sous le soleil. » Tout cela est malheureusement indéniable, et la thèse individualiste réside en ceci, que le remède serait pire que le mal, que le protectionnisme, en accroissant l'autorité de l'Etat, ferait une règle de la servitude, qui n'est encore, sous le jour de l'extrême misère, qu'une exception. L'individualisme démocratique est d'ailleurs ennemi du protectionnisme industriel, agricole, commercial, du mélinisme, en un mot, tout autant que du protectionnisme social.

Ce protectionnisme social est le point de départ du socialisme. Il est absolu, quand il est conçu comme protectionnisme total, auquel cas il devient le *collectivisme*. Dans le collectivisme, la propriété individuelle n'existe que par l'acquis du travail producteur, le capitalisme n'a plus aucun droit, l'organisation du travail par l'Etat garantit la protection de tous au point de vue économique comme au point de vue politique. « Esclavage ! » dit la démocratie individualiste. — « Liberté vraie et non illusoire, véritable Etat pour tous » disent les collectivistes qui voient au con-

traire l'esclavage dans l'état actuel, et disent de l'individualisme, ce que l'individualisme dit du collectivisme. Toutes les craintes des individualistes ne sont pas sans fondement ; toute la théorie socialiste n'est pas illégitime.

Les deux doctrines partent du sentiment. Individualisme : « La liberté, bien suprême de l'homme, suprême justice. » Socialisme : « Misère, source de tous les maux, sa suppression : suprême justice. » Individualisme (constatation de la raison pure) : « Rien n'est gratuit, tout se paye. » (Loi naturelle sociale) ; déduction de la raison pratique : « Tout acquis obtenu par l'intervention de l'Etat se compense par une perte de liberté individuelle. + initiative de l'Etat = — initiative de l'individu. » Socialisme (constatation de la raison pure) : « L'état naturel est l'état de lutte. La force seule triomphe et accomplit la sélection des êtres. » Déduction de la raison pratique : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous contre vos oppresseurs. » Opposition du socialisme à l'individualisme : Raison pure : « Dans la misère : hors la liberté. » Raison pratique : « Supprimer le capital et organiser le travail pour supprimer la misère. » Opposition de l'individualisme au socialisme. Raison pure : « L'homme est sociable et prospère de sa sociabilité. » Raison pratique : « La société doit se défendre de la lutte par la lutte. »

Lois des erreurs sociologiques qui résultent de l'examen des deux doctrines :

1° Deux vérités sentimentales ne sont pas nécessairement contradictoires : *La liberté est juste, la misère est injuste et il n'est pas démontré que la suppression de la misère attente à la liberté.*

2° D'une vérité naturelle, de la constatation d'une loi naturelle, d'un absolu constaté par la raison pure, peuvent dériver plusieurs vérités humaines, et non une seule, plusieurs possibilités utilitaires, plusieurs lois relatives définies par la raison pratique et qui ne sont vraies que dans leurs relativités.

« Dans la misère, hors la liberté » ne démontre ni que la suppression du capital soit nécessairement la suppression de la misère, hors de certaines relativités qui, réalisées elles-mêmes, ne prouvent pas non plus que la suppression du capital soit l'unique moyen de parvenir au but, hors de certaines relativités qui, réalisées encore, ne démontrent pas que la suppression de la misère entraîne fatalement l'organisation du travail, ou même cette dernière, la suppression de la misère.

3° Réciproquement, une même vérité pratique peut être la conclusion de plusieurs vérités naturelles.

Comme on l'a vu, la théorie de la lutte des individualistes se

justifie de la sociabilité de l'homme et de sa conservation, constatation de la raison pure au même titre que celle de l'état de lutte naturel adoptée par les marxistes.

En un mot, la sociologie, mélange complexe de science pure, pratique et d'art, ne saurait être traitée en synthèse par l'absolu comme une science pure et par la seule raison pure, car ses lois spéculent presque toutes sur des relativités qui n'ont pas les bases du déterminisme absolu des lois mathématiques physiques ou biologiques.

Ceci admis, il résulte que :

« Tout absolu dans le domaine sociologique applicable ou appliqué est une erreur. »

Et comme le vrai n'est pas nécessairement l'utile, ni l'utile le vrai, une théorie absolue peut être politiquement utile pour contrebalancer une doctrine absolue contraire et donner au jeu social des forces intellectuelles sa résultante raisonnable.

Mais les vérités sociales n'existent qu'entre des limites et dans l'harmonie de certaines fonctions.

Je suis persuadé par exemple, que l'Etat peut tenter de légiférer sur le nécessaire qu'implique le droit de vivre, premier droit social de l'homme, sans que soit changée la somme d'individualisme utile. Le superflu peut servir de champ légitime à l'initiative où nul n'a de compte à rendre à tous. Mais ceci n'est pas de l'absolu, et n'aura pas de partisans.

RIGNAC-ZÉLIEN.





REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN

Avec Luc Janville, j'estime qu'il y a dans les idées de Gustave Lebon (*l'Evolution des Forces*, Flammarion), une compréhension plus profonde que les compréhensions habituelles, exprimée sous une forme très critiquable, à dessein peut-être, mais critiquable quand même. Si tout « dérive de l'éther et y retourne ensuite », pourquoi l'auteur de l'*Evolution des Forces* dit-il que l'Univers s'évanouit. Je sais bien ce qu'il entend par là, mais quelles équivoques redoutables pour ceux qui savent quelle influence jouent les mots dans les théories philosophiques ! L'auteur est à la fois trop orgueilleux et trop modeste, trop modeste en ce sens qu'il n'a pas vu que ses idées tiennent debout sans l'emploi d'expressions extraordinaires, trop orgueilleux en ce sens qu'il a cru devoir renforcer ses idées en les présentant sous une forme ultra-originale. C'est très bien d'avoir compris que la solidité matérielle provient d'une *rigidité* de vitesse tangentielle, d'une impénétrabilité opposée à l'état résultant de vitesses rayonnantes, mais comment ne pas en conclure que, si cela est vrai pour le tangenciel, c'est la vitesse rayonnante qui crée la fluidité, elle aussi, et que seule une pression rayonnante de l'éther peut faire équilibre au centrifuge tourbillonnant. Donc, l'éther est dynamique et *énergique*, c'est une énergie pénétrable, fluidique, mais c'est une énergie qui contient

la matière pondérable dans ses limites, agit sur elle et la meut. Et c'est très bien encore d'avoir compris que l'éther n'est pas nécessairement formé par des atomes très loin les uns des autres dans le vide absolu, mais pourquoi ne le laisser qu'entrevoir. Et que la matière pondérable puisse s'évanouir, comme se dissout un tourbillon dans l'eau en éveillant des énergies qui n'entraient pas en compte dans l'ancienne compréhension, cela n'empêche pas la pression préalable et durable du milieu tourbillonnaire. En somme, ce qu'on entend par *énergie* dans le langage moderne m'a tout l'air d'être le fait de variations de forces complexes, comme on pourrait appeler *activité* les variations de complexes mouvements, une condensation de mouvements ou de forces, non une quantité de mouvement ou de forces. Ce ne serait pas alors l'énergie ni l'activité qui seraient invariables, mais la force et le mouvement, ou encore, il pourrait y avoir quelque chose d'invariable dans l'univers et de variable dans un même corps ou réciproquement. La conservation de l'énergie est, il est vrai, une grande intuition, du presque démontré bien plus que du probant. Une hypothèse de M. G. Lebon sur la fin des mondes qui choque au premier abord beaucoup de gens, par contre, me paraît parfaitement vraisemblable. La transformation du pondérable résulte d'une rupture d'équilibre, c'est, le plus souvent, comme une explosion partielle (pour moi par accroissement de vitesse tourbillonnaire ou atténuation de la pression éthérée). En un certain état des mondes, cela peut très bien se produire pour l'ensemble d'un astre. Et cela expliquerait les aérolithes, morceaux d'astres explosés, et les étoiles temporaires, astres en explosion. J'ai esquissé les grandes lignes des successions de la genèse, suivant M. G. Lebon (*Revue historique*, *Revue Intellectuelle*, 25 novembre).

Un autre auteur, Ulysse Dumas (l'*Univers, la Terre et l'Homme*, Brabo, Allais), traitant de la cosmogénie, fait table rase de la plus grande part des théories de Laplace, met également en doute l'interprétation actuelle de la loi de la conservation de l'énergie et l'absolu des formules de la pesanteur et de la gravitation. Il croit notre Univers (les nébulées de notre entour probablement), limité et circulant dans un Univers plus grand. Tous les atomes y sont contenus, pesant et sous la pression de l'éther, se condensent suivant leur densité. La partie centrale fournit les astres ; la part la plus légère, leur milieu ou éther. C'est au centre que doit exister la plus haute température. (Suivant Luc Janville, les foyers centraux des systèmes tourbillons compensent en activité rayonnante, la somme ($V^2 + V'^2$) des carrés d'activité de translation et de tourbillonnement moindre pour eux que pour la périphérie quand l'ensemble tend à tourner tout d'une pièce autour d'un centre considéré comme immobile: c'est du transformisme mécanique.) Quant à l'existence d'un *Foyer central* de l'Infini, comme ce foyer peut tout aussi bien être formé gravitalement par des milliards d'autres foyers que par un astre unique, sa conception m'a toujours paru une vision superficielle de la réalité chez la plupart des auteurs qui en parlent. Je suis bien d'avis pourtant qu'il n'est pas démontré que l'éther ait partout même densité, température et homogénéité réelles, que la lumière garde une vitesse constante

en absolu partout où elle se propage; je pense aussi que les soleils multiples sont de futures planètes encore en ignition, que l'inclinaison des planètes éteintes est le fait de multiples causes, que tout ne se passe pas dans le champ cosmique à un millimètre près suivant les hypothèses idéalement rigoureuses d'antan, etc., etc. Pour la fin des mondes, pour la chute dans le soleil, M. Ulysse Dumas croit que si elle se produit, elle se produit en spirale (ce qui est logique).

Quoi qu'il en soit, suivant Stanislas Meunier (*l'Histoire géologique de la Mer*, leçon d'ouverture du cours de géologie du Muséum, 9 mars, et *Revue scientifique*, 15 juin) (1), les astres aujourd'hui habités comme la Terre sont destinés à subir le sort de leurs satellites, de leurs lunes désertiques, sans mers, sans atmosphère. La géologie comparée paraît démontrer que les continents occupaient autrefois sur notre globe une place moins grande que de nos jours, « qu'au fur et à mesure des progrès du refroidissement séculaire de la planète, la mer est bue par la croûte solide », « que celle-ci a absorbé sous la forme *d'eau de carrière*, renfermée dans les pores des roches, plusieurs fois le volume des océans actuels. Et ce qui reste de liquide dans les bassins océaniques serait extrêmement loin de suffire à l'hydratation au même degré de la masse entière du globe supposée refroidie. Donc la mer est destinée à disparaître bien avant la fin de la terre qui acquerra un jour le caractère de dessiccation à laquelle la lune est parvenue aujourd'hui », « comme Newton en eut l'intuition ». Ainsi à travers l'immensité préhistorique, non seulement la géographie terrestre a varié constamment, non pas par l'effet exclusif des causes astronomiques, par les soulèvements volcaniques ou géologiques, par les tassements et les oscillations, mais encore, par la disparition constante des eaux.

Nous connaissons bien peu les véritables contours des continents et des régions des temps préhistoriques. Les cartes que nous dressons là-dessus sont un peu comme les premiers documents des anciens sur la géographie de la Terre. Lorsque M. Charles Perron, remit « au bon et grand Elisée Reclus » la dernière carte de la série qu'il avait dessinée pendant près de vingt ans pour la *Nouvelle Géographie universelle*, celui-ci lui remit une collection de 7.000 cartes historiques formant « l'histoire la plus authentique de la découverte de la Terre par les hommes (2) ». En mai, la *Revue des Idées* (*la Cartographie*, 15 mai) publiait quelques-uns de ces très curieux documents. La plus ancienne carte connue est un fragment de brique représentant le plan de Suse. Elle ne date pas de plus de 6.000 ans. La Terre de Moïse était une table plate aux limites inconnues arrosée par quatre grands fleuves, le Géon, le Phison (probablement Nil et Indus), le Tigre et l'Euphrate. Ah ! la révélation ! L'étude de Perron reproduit la tentative de Gladstone pour reconstituer la mappemonde d'Homère. Le monde est une île perdue dans l'insondable et se dessine avec son large ruban

(1) Complémentaires récents : G. Courty, Principes de géologie statigraphique (*Hermann*), etc.

(2) Complémentaires récents : A. Schrader, Atlas de géographie historique (*Hachette*), etc.

enserrant la Méditerranée de toutes parts. Autour d'elle roule le fleuve Océan qui communique à la Mer Intérieure par le golfe de la Caspienne uni à la mer Noire. Voici, plus présices, la mappemonde d'Eratosthènes (300 ans av. J.-C.), celle de Ptolémée (200 ans av. J.-C.), déjà savante. Puis c'est le moyen âge et nous retombons dans la nuit. La mappemonde de Cosmas (VIe siècle) représente la Terre comme une île rectangulaire que le fleuve Océan sépare du Paradis terrestre. Voici la mappemonde de Saint-Gall (VIIe siècle), de Béatus de Turin (XIIe siècle), de Béatus de Paris (XIIIe siècle), de la Chronique de Saint-Denis (XIVe siècle). Un document suggestif est la comparaison de celle de Portolano Laureziano-Gaddiano (1351), qui est relativement très exacte avec le dessin informe d'un des meilleurs cartographes de l'école biblique de l'époque. Les navigateurs, trompant la vigilance des docteurs de la foi qui n'y prenaient garde, tenaient secrets leurs documents. Voici encore la mappemonde catalane du XIVe siècle, celle de Frà Mauro (XVe) qui, pour la première fois est ronde avec Jérusalem au centre, celles de Glareanus, d'Ortelius (XVIe).

A cette époque, et même au commencement du XVIIe siècle, la science en était encore à l'astrologie, telle qu'on la trouve définie dans *l'Etude du Macroscome* de Robert Fludd, qui, à notre époque, vient d'avoir la circonstance d'une réédition (Daragon) de sa partie *de Astrologia*, traduite par Pierre Piobb (1). Comme exhumation historique, ce document peut avoir son intérêt, mais le traducteur espère-t-il faire accroire qu'il faille prendre au sérieux l'influence des conjonctions astrales sur nos maladies ? Il y a des choses dans la Nature qui diminuent ou croissent avec la distance et le *Spirococcus n'importe quoi* est un astre beaucoup plus volumineux d'influence pour nous que la plus grosse des planètes. S'il fallait étudier une astrologie, la conjonction des astéroïdes microbiens nous donnerait des renseignements plus étendus que la conjonction des astres réels afin de prédire les maladies, et s'il existe quelque Vénus qui commande à certaines parties du corps comme l'estime Robert Fludd, il ne faut pas aller la chercher au plafond du ciel.

L'éditeur de Robert Fludd publie aussi, dans la *Bibliothèque du Vieux Paris* (Daragon), l'histoire de l'*Hôtel de Transylvanie*, par Léon Mouton. De nos jours encore, cet hôtel fait le coin de la rue Bonaparte et du quai Malaquais. Il est du plus pur style Louis XIII et fut bâti par de Hillerin, conseiller au Parlement, entre 1622 et 1628 (2). On a cru que cet hôtel était sorti de toutes

(1) Récent encore sur les sciences anciennes : L. DELARUELLE, Etude sur l'humanisme français (*Champion*); HEIBERG, Découverte et publication d'un traité inédit d'Archimède (*Communication Th. Reinach à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 7 juin); etc.

(2) Divers récents sur les curiosités historiques : A. MESSAGER, les Monuments historiques, *Moniteur de Paris*, 7 juillet; H. LONCHA , Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols (*Lamertin, Bruxelles*); DU ROURE DE PAULIN, les Rois hérauts et poursuivants d'armes, *Revue des Questions héraldiques*, mars, avril 1906; J. SAITOUT, Aux Archives étrangères, *Moniteur de Paris*, 17 mars, etc.

pièces de l'imagination de l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*. Il a existé réellement, et après les de Hillerin abrita toute une série de grands personnages, maréchaux, ministres, courtisans, prétendants même, puisque c'est Raksoczi, prince de Transylvanie, dont les tziganes jouent la célèbre marche, qui lui donna son nom. Les appartements où trichait le chevalier des Grieux, furent aussi le fameux salon de la marquise de Blocqueville, en cette même demeure, devenue l'hôtel de Lautrec au XVIII[e] siècle. Musset était un des assidus de ce salon, ainsi que Monseigneur Bauer qui devait se défroquer et se marier après la guerre, et, après la guerre, l'hôtel vit encore défiler, les réceptions étant reprises, le sculpteur Guillaume, Claude Bernard, Mlle de Lagrené, M. Denormandie, Mme Beulé, Nadaud, Liszt, Caro, etc.

Cette même année 1869 où la marquise de Blocqueville prenait possession de l'hôtel de Transylvanie, était celle où Gambetta dont Francis Laur (*le Cœur de Gambetta*, édition du « Livre à l'auteur »), raconte les amours avec Léonie Léon, débutait à la tribune du Corps législatif (1). Souvent, dans les tribunes, une jeune femme est là, qui fixe sur lui, et presque involontairement, ses regards. Gambetta s'en éprend et lui adresse un billet qu'elle déchire. Quelque temps, elle disparaît. La guerre éclate, et chez un de ses amis blessé, le hasard les remet en présence. C'est le commencement d'une passion réciproque, passion sentimentale et passion intellectuelle qui va durer jusqu'à leur mort. Dans ses lettres d'amour, le tribun déploie la même éloquence que dans ses discours et certaines sont de véritables joyaux. Francis Laur s'efforce de dissiper la légende d'une mort mystérieuse de Gambetta. Comme la plupart des hommes politiques, Gambetta s'exerçait au pistolet et, lui, maniait les armes avec l'imprudence de ceux qui n'en sont pas effrayés. C'est par imprudence qu'il se blessa à la main et à l'avant-bras. C'est durant sa convalescence que l'appendicite dont il ressentait les symptômes avant cet accident, se déclara. Seul le docteur Lannelongue reconnut son véritable mal contre l'avis de ses confrères. Le grand orateur a donc succombé, soit par suite d'une maladie naturelle qui l'eût emporté malgré tous les soins, soit parce qu'il fut soigné par trop de médecins à la fois, qu'il y eut rivalité

(1) Récent sur les faits et les hommes de l'époque. Ecrits républicains: A. Thomas, le Second Empire (histoire socialiste, direction Jaurès) (*Rouff*); P. Brulat, Histoire de Jules Ferry (*Librairie mondiale*); C. Pelletan, Victor Hugo, homme politique (*Ollendorff*); P. Crantenoy, Articles sur la guerre de 1870, *la France de Bordeaux et du S.-O.*, février, mars, avril, mai; A. Cipriani, Cavour contre Garibaldi, *Petite République*, 8 juillet; Fortin, la Mort des Otages, *Grande Revue*, 16 mars. Ecrits modérés: G. Hanotaux, Histoire de la France contemporaine, tome III, présidence de Mac-Mahon (*Société d'édition contemporaine*); En Marge, Garibaldi, *le Temps*, 27 juin; L. Madelin, l'Empereur à Metz, *République française*, 1[er], 2 avril. Ecrits non républicains: E. Ollivier, l'Empire libéral, le Ministère du 2 janvier (*Garnier*); P. Déroulède, 1870 (*Juven*); J. Bonnafous, la Semaine sanglante, *le Mois*, juin; R. de Hubner, Lettres sur le Siège de Paris et la Commune, *Correspondant*, 10, 15 avril, etc.

et contradiction entre ceux-ci, et que ceux qui l'emportèrent contre l'avis du docteur Lannelongue, s'ils reconnurent par la suite qu'ils se trompaient, ne purent ou n'osèrent se dédire.

Darwin et la descendance de l'homme

Darwin dans son célèbre ouvrage sur la *Descendance de l'Homme* qui vient d'avoir une édition populaire à la portée de tous (1), s'est moins attaché à établir les chaînons historiques des filiations préhumaines, comme l'a fait un des premiers Ernest Haeckel, que d'accumuler les éléments les plus probants de cette filiation ; mais de ce côté, son œuvre est admirable et il y a des pages sur la genèse des facultés mentales ou des caractères sexuels d'un suprême intérêt.

Sur le sujet propre de nos affinités et de notre généalogie : « L'homme, écrit-il, est sujet à des variations nombreuses, légères et diverses, déterminées par les mêmes causes, réglées et transmises selon les mêmes lois générales que chez les animaux inférieurs. Il s'est multiplié si rapidement qu'il a été nécessairement soumis à la lutte pour l'existence, et, par conséquent, à l'action de la sélection naturelle. Il a engendré des races nombreuses, dont quelques-unes diffèrent assez les unes des autres pour que certains naturalistes les aient considérées comme des espèces distinctes. Le corps de l'homme est construit sur le même plan homologue que celui des autres mammifères. Il traverse les mêmes phases de développement embryogénique. Il conserve beaucoup de conformations rudimentaires et inutiles, qui, sans doute, ont eu autrefois leur utilité. Nous voyons quelquefois reparaître chez lui des caractères qui, nous avons toute raison de le croire, ont existé chez ses premiers ancêtres. Si l'origine de l'homme avait été totalement différente de celle de tous les autres animaux, ces diverses manifestations ne seraient que de creuses déceptions, et une pareille hypothèse est inadmissible. Ces manifestations deviennent, au contraire, compréhensibles, au moins dans une large mesure, si l'homme, est avec d'autres mammifères, le codescendant de quelque type inférieur inconnu. »

(1) Ch. Darwin, la Descendance de l'Homme, 1 vol. in-8°, 3 francs (*Schleicher frères*); Complémentaires récents: G. Bolsche, la Descendance de l'Homme (*Schleicher frères*); E. Haeckel, Religion et Evolution (*même éditeur*) et les *Merveilles de la vie* (*même éditeur*).

Sur la conception de ces ancêtres immédiats : « Ils étaient sans doute, dit-il, couverts de poils, les deux sexes portaient la barbe; leurs oreilles étaient probablement pointues et mobiles ; ils avaient une queue, desservie par des muscles propres. Leurs membres et leur corps étaient soumis à l'action de muscles nombreux, qui ne reparaissent aujourd'hui qu'accidentellement chez l'homme, mais qui sont encore normaux chez les quadrumanes. L'artère et le nerf de l'humérus passaient par l'ouverture supracondyloïde. A cette époque, ou pendant une période antérieure, l'intestin possédait un diverticulum ou cæcum plus grand que celui qui existe aujourd'hui. Le pied, à en juger par la condition du gros orteil chez le fœtus, devait être alors préhensible, et nos ancêtres vivaient sans doute habituellement sur les arbres, dans quelque pays chaud, couvert de forêts. Les mâles avaient de fortes canines qui constituaient pour eux des armes formidables.

« A une époque antérieure, l'utérus était double ; les excrétions étaient expulsées par un cloaque, et l'œil était protégé par une troisième paupière ou membrane clignotante. En remontant plus haut encore, les ancêtres de l'homme menaient une vie aquatique : car la morphologie nous enseigne clairement que nos poumons ne sont qu'une vessie natatoire modifiée, qui servait autrefois de flotteur. Les fentes du cou de l'embryon humain indiquent la place où les branchies existaient alors. Les périodes lunaires de quelques-unes de nos fonctions périodiques semblent constituer une trace de notre patrie primitive, c'est-à-dire une côte lavée par les marées. Vers cette époque, les corps de Wolff (*corpora Wolffina*) remplaçaient les reins. Le cœur n'existait qu'à l'état de simple vaisseau pulsatile ; et la *chorda dorsalis* occupait la place de la colonne vertébrale. Ces premiers prédécesseurs de l'homme, entrevus ainsi dans les profondeurs ténébreuses du passé, devaient avoir une organisation aussi simple que l'est celle de l'Amphioxus, peut-être même encore inférieure.

« Un autre point mérite de plus amples détails. On sait depuis longtemps que, dans le règne des vertébrés, un sexe possède, à l'état rudimentaire, diverses parties accessoires caractérisant le système reproducteur propre à l'autre sexe ; or on a récemment constaté que, à une période embryonnaire très précoce, les deux sexes possèdent de vraies glandes mâles et femelles. Il en résulte que quelque ancêtre extrêmement reculé du règne vertébré tout entier a dû être hermaphrodite ou androgyne. Mais ici se présente une singulière difficulté. Les mâles de la classe des mammifères possèdent, dans leurs vésicules prostatiques, des rudiments d'un utérus avec le passage adjacent ; ils portent aussi des traces de mamelles, et quelques marsupiaux mâles possèdent les rudiments

d'une poche. On pourrait citer encore d'autres faits analogues. Devons-nous donc supposer que quelque mammifère très ancien ait possédé des organes propres aux deux sexes, c'est-à-dire qu'il soit resté androgyne, après avoir acquis les caractères principaux de sa classe, et, par conséquent, après avoir divergé des classes inférieures du règne vertébré ? Ceci semble très peu probable, car il nous faut descendre jusqu'aux poissons, classe inférieure à toutes les autres, pour trouver des formes androgynes encore existantes. On peut, en effet, expliquer, chez les mammifères mâles, la présence d'organes femelles accessoires à l'état de rudiments, et inversement la présence, chez les femelles, d'organes rudimentaires masculins, par le fait que ces organes ont été graduellement acquis par l'un des sexes, puis transmis à l'autre sexe dans un état plus ou moins imparfait. Lorsque nous étudierons la sélection sexuelle, nous rencontrerons des exemples très nombreux de ce genre de transmission, — par exemple, les éperons, les plumes et les couleurs brillantes, caractères acquis par les oiseaux mâles dans un but de combat ou d'ornementation, et transmis aux femelles à un état imparfait ou rudimentaire.

« La présence chez les Mammifères mâles d'organes mammaires imparfait constitue, à quelques égards un fait tout particulièrement curieux Les Monotrèmes possèdent la partie sécrétante propre de la glande lactigène avec ses orifices, mais sans mamelons ; or, comme ces animaux se trouvent à la base même de la série des mammifères, il est probable que les ancêtres de la classe possédaient aussi des glandes lactigène mais sans mamelons. Le mode de développement de ces glandes semble confirmer cette opinion ; le professeur Turner m'apprend, en effet, que, selon Kölliker et Langer, on peut distinguer aisément les glandes mammaires chez l'embryon avant que les mamelons deviennent appréciables ; or, nous savons que le développement des parties qui se succèdent chez l'individu représente d'ordinaire le développement des êtres consécutifs de la même ligne de descendance. Les Marsupiaux diffèrent des Monotrèmes en ce qu'ils possèdent les mammelons ; ces organes ont donc probablement été acquis par eux après les déviations qui les ont élevés au-dessus des Monotrèmes, et transmis ensuite aux Mammifères placentaires. Personne ne suppose que, après avoir à peu près atteint leur conformation actuelle, les Marsupiaux soient restés androgynes. Comment donc expliquer la présence de mamelles chez les mammifères mâles ? Il est possible que les mamelles se soient d'abord développées chez la femelle, puis qu'elles aient été transmises aux mâles ; mais, ainsi que nous allons le démontrer, cette hypothèse est peu probable.

« On peut supposer, c'est là une autre hypothèse, que longtemps après que les ancêtres de la classe entière des Mammifères avaient cessé d'être androgynes, les deux sexes produisaient du lait de façon à nourrir leurs petits ; et que, chez les Marsupiaux, les deux sexes portaient leurs petits dans des poches marsupiales. Cette hypothèse ne paraît pas absolument inadmissible, si on réfléchit que les poissons Syngnathes mâles reçoivent dans leurs poches adbominales les œufs qu'ils font éclore, et qu'ils nourrissent ensuite, à ce qu'on prétend ; — que certains autres poissons mâles couvent les œufs dans leur bouche ou dans leurs cavités branchiales ; — que certains crapauds mâles prennent les chapelets d'œufs aux femelles et les enroulent autour de leurs cuisses, où ils les conservent jusqu'à ce que les têtards soient éclos ; — que certains oiseaux mâles, aussi bien que les femelles, nourrissent leur couvée avec une sécrétion de leur jabot. Mais je me suis surtout arrêté à cette hypothèse, parce que les glandes mammaires des Mammifères mâles sont beaucoup plus développées que les rudiments des autres parties reproductrices accessoires, qui, bien que spéciales à un sexe, se rencontrent chez l'autre. Les glandes mammaires et les mamelons, tels que ces organes existent chez les Mammifères, ne sont pas, à proprement parler, rudimentaires ; ils ne sont qu'incomplètement développés et fonctionnellement inactifs. Ils sont affectés sympathiquement par certaines maladies, de la même façon que chez la femelle. A la naissance et à l'âge de puberté, ils sécrètent souvent quelques gouttes de lait. On a même observé des cas, chez l'homme et chez d'autres animaux, où ils se sont assez bien développés pour fournir une notable quantité de lait. Or, si l'on suppose que, pendant une période prolongée, les Mammifères mâles ont aidé les femelles à nourrir leurs petits, et qu'ensuite ils aient cessé de le faire, pour une raison quelconque, à la suite, par exemple, d'une diminution dans le nombre des petits, le non-usage de ces organes pendant l'âge mûr aurait entraîné leur inactivité, état qui, en vertu des deux principes bien connus de l'hérédité, se serait probablement transmis aux mâles à l'époque correspondante de la maturité. Mais comme, à l'âge antérieur à la maturité, ces organes n'ont pas été encore affectés par l'hérédité, ils se trouvent également développés chez les jeunes des deux sexes. »

Ces arguments parurent à l'époque plutôt surprenants et ce qu'ils choquèrent le plus, ce fut la sentimentalité acquise. Le divin se trouvait ainsi reporté en avant et non en arrière de nous. C'était le déplacement de la mythologie vers le futur. L'homme doit par avance admirer ses descendants bien plus que ses ancêtres et l'on ne peut aimer pourtant que ceux dont on connaît quelque chose d'aimable. Mais à côté de ces déceptions, sur l'écroulement de

l'Olympe, l'animalité grandissait elle-même à l'insu des dieux. Les Titans tombés, il restait des hordes, dont l'aspect esthétique est dans la brutalité d'attitude, la psychologie d'inconscience, qui expliquent la genèse du divin par l'étude de l'animalité germée de la matière.

Et Darwin qui avait fait de la lutte pour la vie le grand mobile de la sélection naturelle, n'en tirait pas la morale de cruauté et d'égoïsme de quelques-uns de ses superficiels contemporains, car l'analyse de l'instinct social et moral des races primitives et de l'animalité fait apparaître en beauté pure l'égoïsme sublimé des êtres supérieurs. Et voici ce que dit Darwin : « Si considérable que soit la différence entre l'esprit de l'homme et celui des animaux les plus élevés, ce n'est certainement qu'une différence de degré, et non d'espèce. Nous avons vu que des sentiments, des intuitions, des émotions et des facultés diverses, telles que l'amitié, la mémoire, l'attention, la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont l'homme s'enorgueillit, peuvent s'observer à un état naissant, ou même parfois à un état assez développé, chez les animaux inférieurs. Ils sont, en outre, susceptibles de quelques améliorations héréditaires, ainsi que nous le prouve la comparaison du chien domestique avec le loup ou le chacal. Si l'on veut soutenir que certaines facultés, telles que la conscience, l'abstraction, etc., sont spéciales à l'homme, il se peut fort bien qu'elles soient les résultats accessoires d'autres facultés intellectuelles très développées, qui elles-mêmes dérivent principalement de l'usage continu d'un langage arrivé à la perfection. A quel âge l'enfant nouveau-né acquiert-il la faculté de l'abstraction ? A quel âge commence-t-il à avoir conscience de lui-même et à réfléchir sur sa propre existence ? Nous ne pouvons pas plus répondre à cette question que nous ne pouvons expliquer l'échelle organique ascendante. Le langage, ce produit moitié de l'art, moitié de l'instinct, porte encore l'empreinte de son évolution graduelle. La sublime croyance à un Dieu n'est pas universelle chez l'homme ; celle à des agents spirituels actifs résulte naturellement de ses autres facultés mentales. C'est le sens moral qui constitue peut-être la ligne de démarcation la plus nette entre l'homme et les autres animaux, mais je n'ai rien à ajouter sur ce point, puisque j'ai essayé de prouver que les instincts sociaux, — base fondamentale de la morale humaine, — auxquels viennent s'adjoindre les facultés intellectuelles actives et les effets de l'habitude, conduisent naturellement à la règle : « Fais aux hommes ce que tu voudrais qu'ils te fissent à toi-même » ; principe sur lequel repose toute la morale. »

Et tout progrès historique, si l'on y réfléchit bien.

Jacques de Tensin.



REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

« C'est, écrit Fernand Roz, son aptitude à méditer qui étend l'inspiration au delà des limites du lyrisme. » (*Alfred de Vigny*, Sansot) (1). Et voilà en quoi Alfred de Vigny est très grand. Il avait deux religions : l'Honneur, le Stoïcisme. « Il résume en lui toute la crise d'où est sorti le romantisme : l'isolement de l'individu privé de ses appuis séculaires et désemparé de se trouver

(1) Récent sur les poètes de l'époque romantique : F. Hémon, Cours de littérature (*Delagrave*); S. de Lovenjoul, Bibliographie et littérature (*Daragon*); L. Séché, Correspondance d'Alfred de Musset (*Société du Mercure de France*), et E. Gilbert, Sur M. Léon Séché, *Revue Générale*, mai, etc.; A. Brette, A propos d'Alfred de Musset, *Nouvelle Revue*, 15 juin, 1er juillet; R. Aubry, les Papiers d'Alfred de Musset, *le Temps*, 7 mai, etc.; R. de Gourmont, Théophile, poète romantique, *Mercure de France*, 1er mai; E. Crepet, Baudelaire (*Messein*); A. Maurer, Schiller (*Librairie Nouvelle, Lausanne*); Pierre Lasserre, le Romantisme français (*Société du Mercure de France*), et Gaston Deschamps, la Vie littéraire, *le Temps*, 28 avril; C. Pelletan, Victor Hugo, homme politique (*Ollendorf*), et L. Lheureux, Victor Hugo, pacifiste, *Revue de la Paix*, avril; Valéry le Ricolais, les Grands poètes romantiques de la Pologne, *la Critique*, avril-juin, etc.

libre. » « Nulle part, il n'y a plus de tristesse que dans son *Moïse*, et « Moïse c'est la solitude du génie », comme le docteur noir de *Stello* incarne la désespérance du réel. Vigny est celui qui a dit : « Savez-vous rien de plus triste que l'affreuse aurore ! » et de qui l'on peut dire : « Les stoïciens sont doux et forts, bons et désespérés. » Mais son pessimisme est fait de sérénité, non du mépris ou de l'emportement des haines pour tout ce qui vit, a vécu, doit vivre. Il aime assez l'humanité pour « travailler à l'amélioration de ses destinées », et dans sa dignité stoïque, dit Fernand Roz, de son premier chef-d'œuvre, *Moïse*, à son dernier, l'*Esprit pur*, il a gravi lentement les chemins des hauteurs sublimes.

Vigny se rapprocha plus de Hugo qu'on ne croit. Il l'atteignit à la limite où le divin touche à l'humain, mais Vigny, marchait du pas d'un homme désespéré vers les dieux ; Hugo, comme un dieu de compassion vers les hommes. M. C. Poinsot étudie ce dernier en tant que poète social (*Littérature sociale*, Bibliothèque générale d'édition), et dit de lui que, même s'il était vrai que sa sociologie fût verbeuse, il n'en a pas moins mis en circulation de grandes idées généreuses. « Il nous a surtout enseigné l'enthousiasme (1). » Il y avait de la poésie sociale avant lui, et dans tous les grands écrivains. « Il y en avait même dans Vigny. » Mais Victor Hugo a cette gloire d'être « le premier grand poète du peuple ». Parlant d'une époque plus récente : « Vers 1885, dit M. C. Poinsot, on vit s'avancer dans une gloire dédaigneuse des doctrines altruistes, un beau cygne aux yeux durs et au cou ployant. C'est le Symbolisme. » « On se banalisait. » « Ses coups de becs furent parfois salutaires. » Mais le vers français « faillit en mourir ». Il y eut réaction entière à partir de 1890 (romans toulousains, naturistes, humanistes, écoles françaises néo-romantiques, renaissance classique, synthétistes, intégralistes, etc.), contre la conception littéraire qui avait éloigné le peuple des poètes ». Hélas ! il n'y est jamais revenu (2) !

Il est facile toutefois de se rendre compte que les nombreuses écoles récentes oscillent, pour la technique, entre le classicisme et le scientisme ; pour l'inspiration, entre le sentiment de la nature et le sentiment de l'humanité, plus ou moins prononcés, suivant le tempérament.

Du sentiment de la nature, Michel Epuy (*le Sentiment de la Nature*, de Rudeval) étudie la psychologie et les modes d'expression. L'auteur est enthousiaste, non profond ; il est fin, non savant, et il se trompe souvent dans un joli style (3). « La Nature,

(1) Récent encore sur la poésie sociale : J. P. Crouzet, Lamartine, poète social, *Grande Revue*, 25 avril ; Etudes nécrologiques sur Clovis Hugues, *Divers*, juin, etc.

(2) Récent : A. Cassagne, la Théorie de l'art par l'art (*Hachette*), etc.

(3) Complémentaires récents. Sur l'esthétique : Jacques Lux, l'Originalité littéraire, *Revue bleue*, 1er juin, Sur les hommes : Bernardin de Saint-Pierre, En Marge, *le Temps*, 3 juin ; Nécrologie d'André Theuriet, *Divers*, avril ; Parmi les œuvres : E. Rod, l'Ombre s'étend sur la montagne (*Fasquelle*) ; A. Dagnet, les Bords du Couasnon (*Depasse, Fougè-*

dit-il par exemple, a été la première divinité. » Sans doute, mais pas comme il le croit. Il faut une civilisation déjà avancée pour seulement comprendre l'idée d'une Nature. « Le sentiment de la Nature est un amour. » M. Epuy en suit l'évolution à travers les religions et les races, et, s'il ne démontre pas toujours rigoureusement ses thèses, il prouve, par contre, que le culte de la beauté est en lui, auteur, pour l'épandre sur toutes choses avec un lyrisme qui démontre en surplus que ce n'est pas l'homme de la Nature qui est capable de mieux sentir celle-ci. Fort peu ému des couchers de soleil l'homme des champs trouve le Métro splendide. Le tramway électrique fera tomber en extase le sauvage des forêts vierges. Y a-t-il, dans la Nature, autre chose que ce que nous y mettons nous-mêmes ? Problème posé par l'auteur. Je lui en pose un second : « Y a-t-il, en nous-même, autre chose que ce qu'y met la Nature ? » Et je déclare, malgré tout ce que j'en dis, que son livre contient de beaux passages.

C'est du sentiment plus prononcé de l'humanité, par contre, que dérive cette part de la *Littérature sociale* qu'étudie M. C. Poinsot avec la poésie sociale en ses études sur Zola, Bourget, Clémenceau et les Rosny (1). Mais par le procédé, certaines formes naturalistes sont, elles aussi, imprégnées d'un vif sentiment. Telles plusieurs pages géniales de Zola. Tels ces fragments intensément tristes des *Gueules noires* d'Emile Morel (Sansot), où se révèlent parfois des qualités de maître écrivain. Je n'ai pu lire, sans en garder l'obsession, cette peinture de la vie des mineurs intitulée, *la Paye*, où l'homme s'enivre par besoin d'oubli avec l'argent destiné au cercueil de son enfant. Là, rien de factice. Nul amour pathétique, nul drame qui prenne le lecteur en détournant l'attention de sa pensée. C'est le réalisme ému de la peinture qui empoigne et qui suggère l'impression d'un fatalisme plus fort que l'inconscience. « La vérité, dit Paul Adam, parlant des *Gueules noires*, ce livre la contient, précise, soudaine, effroyable, ironique envers soi. » Et c'est vrai ; on peut ne pas se complaire à revivre les amours et les tristesses ouvrières, et trouver de la beauté dans ces pages d'Emile Morel, écrites sans faiblesse, imprégnées de pitié douloureuse et planant au-dessus des banalités coutumières.

Ce pessimisme social qui se dégage de la peinture de la misère, se différencie du pessimisme philosophique d'œuvres maîtresses comme le *Timon d'Athènes* d'Emile Fabre, (*Théâtre Antoine*, 12 avril), publié récemment par l'*Illustration*, (18 mai), en ce qu'il laisse place à l'espoir. d'un futur meilleur, tandis que le second s'inspirant de la réalité, jette son ombre jusque sur l'avenir. Quel

res); J. Vignaud, la Terre ensorcelée (*Fasquelle*); P. Reboux, le Phare (*Ollendorff*, 2 mai) ; Jean Moréas, Paysages et sentiments (*Sansot*), etc.,

(1) Divers récents : Nécrologie de J. K. Huysmans, *Divers*, juin-juillet; E. Zola, Correspondance (*Fasquelle*); M. Collière, J. K. Huysmans et le mysticisme naturaliste, *Mercure de France*, 1er juin; Saintsbury, Balzac et ses critiques, *Quaterly Review*, 1er trimestre; S. Barranx, les Derniers livres de Gustave Geffroy, *Revue de l'Enseignement P. et P.S.*, 5 mai, etc.

est l'homme stoïque qui dit ne pas redouter le baiser de l'odieuse déesse, qui, sincère, parle à Evagoras : « La vie n'est pas un bien si précieux qu'on doive plaindre ceux qui le perdent en leur jeunesse ». Quel est l'athée convaincu qui raille la prière de l'infortune : « Ah ! malheureux ! crois-tu donc qu'un si grand personnage que Zeus soit obligé de s'occuper de toi ? » C'est le même qui tout à l'heure, sentant le frisson de la fièvre parcourir ses membres, s'écriera : « Zeus !... Timon, un médecin, je ne veux pas mourir ! » TIMON, *avec emportement et désespoir*. — « Non, il n'est pas de dieux... Les cieux sont vides, vides... Les prêtres ont menti... » APEMANTOS, *l'athée :* « Tais-toi !... Impie !... Sacrilège !... Zeus existe !... Il me sauvera ! » Cette fin d'acte est une des plus belles. Timon d'Athènes n'a pas eu le succès qu'il méritait. C'est trop au-dessus de la foule. A ce passage, des libres-penseurs ont dû se sentir déçu, comme à d'autres passages des républicains, car ils savent la foule portée aux généralisations, et disposée à conclure contre eux. Or, Apemantos n'est qu'un cas de la nature humaine, comme la société grecque de l'époque de Timon n'est qu'un cas de l'histoire sociale. D'autre part, les réactionnaires et les croyants n'ont pas trouvé la balance assez nette de leur côté. Or les beautés de cette œuvre sont belles, en ce qu'elles n'impliquent aucune conclusion. Il eût fallu des spectateurs désintéressés pour un instant de leurs croyances et l'on ne peut pas exiger l'héroïsme moral de ceux qui viennent jouir d'un spectacle. C'est pourquoi *Timon d'Athènes*, malgré son incontestable supériorité, malgré ses traits profonds est plus susceptible de vivre en ouvrage que sur la scène contemporaine. Au point de vue littéraire exclusif, je le considère, avec l'auteur, comme une de ses meilleures œuvres (1).

Les sentiments privés des spectateurs agréant ou rétractant une pièce, répondent très souvent et très légitimement à des instincts de conservation sociaux, en dehors de la politique, et qui, parfois, sont moins rétrogrades que les thèses des auteurs qui se croient osés. Les idées reçues peuvent être choquées, et la suggération esthétique l'emporter sur le préjugé, mais quand G. d'Annunzio se fait siffler à Rome avec *Plus fort que l'amour* (2), ce n'est pas son œuvre dramatique seulement qui est en jeu. Imaginez un explorateur d'Afrique auquel le gouvernement décide de supprimer les subsides nécessaires pour continuer son voyage, et qui, mettant en parallèle l'utilité de son œuvre civilisatrice et la vie d'un grossier joueur, tue celui-ci pour se procurer les fonds

(1) Récent sur le théâtre historique: M. SÉGUR, Maurice Maëterlinck le Dramaturge, *la Revue*, 1er mai; J., Sur la reprise de Marion Delorme, Notes du Jour, *Indépendance belge*, 18 mars, *divers*. Œuvres: GRISIER, l'Enfant du Temple (*Ambigu*, juin); J. RICHEPIN, la Marjolaine (*Porte-Saint-Martin*, 20 avril); GRANDMOUGIN, la Mort de Carthage et L. DELARUE-MARDRUS, la Prêtresse de Tanit (*Théâtre romain de Carthage*, avril), etc.

(2) Sur le théâtre italien : E. TISSOT, « Plus fort que l'Amour », d'Annunzio et « la Flotte des Emigrants », de Morello, *Revue bleue*, 22 juin, etc.

qui lui manquent. Si le génie donnait le droit de violer une loi morale, résultat de conquêtes autrement terribles, résultat autrement probant que toutes les victoires coloniales, chaque homme se croirait du génie pour avoir le droit de tuer son semblable. Et qui sait où commence le joueur grossier et l'homme conscient ? Sans le raisonner, l'instinct des spectateurs sent cela. Il ne veut pas qu'on lui donne à admirer l'égoïsme, et sur ce terrain c'est quelquefois cet instinct qui a le génie, car il s'élève plus haut que la séduction d'un cas particulier.

Car nous trouvons la même amoralité dans le théâtre étranger que nous rencontrons chez nous-mêmes. C'est un cas particulier de psychologie sociale. Les religions se meurent. Les principes moraux qu'elles conservaient sont battus en brèche par la raison pure. Que la morale soit relative au lieu d'être absolue, c'est une telle surprise pour la foule préparée toutefois à l'admettre, que les dramaturges ne se privent pas de se servir de l'étonnement qui en résulte. Seulement ce qu'ils oublient de dire, et dont ils ne se rendent peut-être pas compte, c'est qu'à côté de la raison pure, il y a la raison pratique, et que les vérités morales ne sont pas détruites parce que leurs fondements d'erreur sur lesquels on les basait sont devenus fragiles. Elles sont solides, ces vérités, et pour la raison pratique : « Aimez-vous les uns les autres. » « Tu ne tueras point », etc., sont ce qu'est la loi de la gravitation de Newton pour la raison pure. De ne pas le sentir, il résulte ces conclusions de vieux enfants qui ont l'air de parler de choses au-dessus de leur âge en donnant à des vérités naturelles des significations hardies avec des airs de gravité. Je ne dis pas cela pour *Timon d'Athènes*, qui est de pure observation, et dont toute la science est faite de la seule étude du cœur humain.

Mais les brillants personnages paradoxaux des dramaturges italiens sont un peu le but de ma critique. Ils ne sont pas seuls. On trouve en même temps, en *der Ruf des Lebens* (*la Voix de la Vie*), du Viennois Arthur Schnitzler, cette peur de la mort, affolée, douloureuse, de l'Apemantos d'Emile Fabre, dans le personnage du père de Marie Mauser et dans cette Marie Mauser, un de ces êtres de criminalité sympathique dont d'Annunzio a le secret.

Seulement ici le baiser de l'horrible déesse, loin d'être subit, se trouve affolant d'une trop longue attente, et c'est pour une heure d'amour, pour vivre, vivre, vivre, que Marie empoisonne son père tyrannique, afin d'aller rejoindre l'officier qu'elle adore. Ici le droit à la vie est un sophisme pathétique. Quitter son père est moins effrayant que de l'assassiner. Hors du théâtre, avec beaucoup d'indulgence, le droit à la vie n'accorde pas au delà de l'abandon.

Et puisque je suis sur le sujet du théâtre étranger et des personnages paradoxaux, parlerai-je de la Clémencia du docteur mexicain Garcia Figueroa, dans « *la Mas Fuerte* ». (Xalapa-Enriquès, 21 avril.) Celle-ci pousse l'altruisme, l'oubli de l'injure, jusqu'au sublime. Emportée par la jalousie, Elodia, la femme de son amant, lui jette du vitriol, et contre le mari, Clémence s'oppose à ce qu'elle se livre à la justice. Dès lors sa rivale prend conscience de l'absurdité féroce de son crime. Comprenant que

l'amour de son mari est, malgré tout, perdu pour elle, Elodia s'empoisonne. Le docteur Vélez appelé lui révèle qu'elle est mère. Dès lors, elle se cramponne à l'existence. Elle veut vivre, vivre pour son enfant. Il est trop tard. Elle expire, repentante et pardonnée. Il paraît que la manière dont est présentée cette œuvre en corrige les outrances, et que le côté surhumain de Clémence est d'une grande beauté.

Mais je préfère Timon d'Athènes.

Impressions sur les tendances poétiques

(*Suite.*)

On m'avait dit : « Le symbolisme n'existe plus. » Et je vis bien qu'il existait encore, que tel poète qui le reniait sous l'appellation d'une autre école, l'*école naturiste*, par exemple, n'avait fait que de le transformer, de telle sorte qu'on arrivait à ces contradictions entre mille : M. Théodore de Vysan publiant, avec talent d'ailleurs, en préface d'un livre qui n'était plus symboliste du tout, la plus longue affirmation du symbolisme qui jamais ne fut écrite ; M. Saint-Georges de Bouhélier, mon vieil ami Michel Abadie et bien d'autres, ayant sélectionné les mélanges du passé pour s'opposer à lui. en ce qu'il avait de plus légitime. Car la suggération qu'on appelait autrefois « psycho-physiologique » est exquise pour tous les genres où la mélodie, la ciselure, la mosaïque peuvent l'emporter et surtout pour l'expression de l'irréel. Voici quelque vieux parc de rêve dont les murs croulent à l'étang encombré de broussailles. Et sur l'onde ennuyée glissent des cygnes noirs. Ils glissent lentement, lugubrement, aux feux du crépuscule appesanti.

On dirait des oiseaux funèbres que la Mort
Choisit pour figurer son ombre emblèmatique.

. . . .

Maintenant, fatigués de croire aux beaux destins,
Las du prestige vain de leurs songes illustres,
Ils voguent lents aux bords d'un vieux lac à balustres
Et meurent du regret des Equateurs lointains.

. . . .

Et tandis que le frêne humble ou le saule amer
Incline, élégiaque, auprès d'eux sa tristesse,
Ils évoquent, jetant un long cri de détresse,
Le départ glorieux des voiles sur la mer.

. . . .

Puis, comme aux frondaisons, le vent revient frémir,
D'un battement dernier les ailes se soulèvent,

Et retombent. Trahis, les cygnes mornes rêvent
A l'impossible mort qui les ferait dormir.

Ces cygnes sont des symboles. Ce sont les souvenirs défunts, les illusions mortes qui glissent sur l'eau des tristesses humaines. Celui qui les regarde s'enfuir, c'est le poète au rivage de la vie. Les *Cygnes noirs* (1) sont de Léon Bocquet. C'est bien là, la plus pure sève de ce qu'on appela *symbolisme*, le symbolisme dégagé de tout ce qui lui était accessoire, le symbolisme revenu à la forme prosodique, semi-classique. Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas. dans cette première œuvre que je lus en octobre, il est plus un vestige du passé que l'expression d'une tendance, car, en d'autres fragments, il ne subsiste qu'à peine et l'on sent comme un vague retour, à quelque néo-romantisme ayant subi son influence. Cette pièce mérite d'être citée :

Le regard clignotant et las du vieil été
S'est clos dans le verger où s'égoutte la pluie,
Où l'Automne, des fruits entre ses doigts, appuie
L'insigne et lourd fardeau de sa maturité.

Quelque chose de doux alanguissant les roses
Ainsi qu'un souvenir inexprimable sort
Des jardins caressés de tièdes rayons d'or
Et monte vers le ciel pensif des soirs moroses.

Et je songe au déclin douloureux de ce jour
Où, telle qu'au bois triste une feuille ravie,
L'heure et son eau fuyante entraîneront ma vie
Légère d'être seule, hélas ! et sans amour.

Que reste-t-il de symboliste dans ces vers ? L'*Automne, des fruits entre ses doigts*, etc. Ces figures de personnification n'appartiennent pas exclusivement à la poésie moderne. Mais ceci est plein de sentiment et dénote un vrai poète et j'appris ainsi que, chez certains, l'influence de la rhétorique symboliste se perpétuait, ramenée à une plus juste pondération en l'enrichissement de l'image, mais que la technique prosodique s'en revenait au classicisme, que, chez l'auteur des *Cygnes noirs*, tout au moins, l'inspiration prenait sa source dans l'intimité des visions intérieures et des émotions de la tristesse.

Il ne m'en parut pas ainsi chez Verhaëren qui, dans le même temps, avait donné la *Multiple splendeur* (2), et qui vient de publier la *Guirlande des Dunes* (3). D'un talent qui n'est plus contesté ce Flamand de langue française avait écrit (4) : « La poésie semble

(1) *Société du Mercure de France*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50.
(2) *Société du Mercure de France*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50.
(3) *Deman, Bruxelles*, 1 vol. in-8°, 4 francs.
(4) LÉON BALZAGETTE, *Emile Verhaëren*, 1 vol. in-18 (*Sansot*).

devoir aboutir prochainement à un très clair panthéisme. De plus en plus, les esprits droits et sains admettent l'unité du monde. Les anciennes divisions entre l'âme et le corps, entre Dieu et l'univers, s'effacent. L'homme est un fragment de l'architecture mondiale. Il a la conscience et l'intelligence de l'ensemble dont il fait partie... Il se sent enveloppé et dominé et en même temps il enveloppe et il domine... Il devient en quelque sorte, à force de prodiges, ce Dieu personnel auquel ses ancêtres croyaient. Or, je le demande, est-il possible que l'exaltation lyrique reste longtemps indifférente à un tel déchaînement de puissance humaine et tarde à célébrer un aussi vaste spectacle de grandeur. Le poète n'a qu'à se laisser envahir, à cette heure, par ce qu'il voit, entend, imagine, devine, pour que les œuvres jeunes, frémissantes, nouvelles, sortent de son cœur et de son cerveau... »

Il est facile de comprendre qu'un poète qui parle ainsi mêlera la pensée à l'émotion et laissera son émotion s'extérioriser sur la nature et sur la vie qui l'entoure La *Multiple splendeur* commence ainsi :

Le monde est fait avec des astres et des hommes.

. . . .

Là-haut,
Autour de quels soleils,
Pareils
A des ruches de feux,
Tourne, dans la splendeur de l'espace énergique,
L'Essaim myriadaire et merveilleux
Des planètes tragiques ?

C'est l'âme consciente extériorisée dans l'âme universelle. Chez Léon Bocquet, la vision se déroule dans l'âme du poète : elle est passive et c'est l'Univers qui la découvre. Ici, elle s'envole d'elle-même à la conquête spirituelle du monde. Et si elle descend sur la terre, c'est pour regarder joyeusement ou lugubrement passer la vie :

Avec en main de la lumière
Le fossoyeur du village, là-bas,
Le soir, gagnait le cimetière,
Où longuement, de haut en bas,
Pendait un Christ en croix. (*La Guirlande des Dunes.*)

Qui ne connaît pas Verhaëren tout entier ne pourrait le juger sur quelques fragments. C'est un des poètes les plus personnels et les mieux doués, un grand poète même. Il lui faut un talent immense pour ne pas tomber avec la technique qu'il emploie dans le style des complaintes, technique qui ne coule pas de source harmonieuse comme celle du poète précédent, technique qui le fait res-

sembler à un gladiateur aimant à combattre avec un mauvais poignard contre des glaives bien aiguisés, car, cette métrique est comme un récitatif sous lequel ne court aucune mesure et si La Fontaine s'en servit, on ne saurait oublier que La Fontaine fut humoriste et conteur.

Mais une remarque immédiate et facile s'impose. L'ancien symbolisme avait fini par baser ses procédés spéciaux de suggération, sur des rythmes complexes. Les procédés savants d'alitération y suppléaient à l'effacement des rimes et toutes les licences s'y donnaient cours. Des années s'écoulent et dans les deux premiers poètes de talent dont les œuvres me parviennent, la séparation est devenue très nette. Le symbolisme s'est séparé du scientisme. Le tempérament sentimental a conservé du premier la rhétorique et l'a façonnée dans le moule classique aux images enrichies, car, il n'y a plus aucune licence. Le tempérament cérébral lui, s'est dégagé du symbolisme. Il a conservé l'influence du scientisme pur et il se sert de rythmes complexes à analogie récitative. Mais, en lui comme dans le premier toute licence se trouve proscrite, et l'on a ces résultats étranges : d'un côté Mallarmé souriant à Malherbe ; de l'autre Gustave Kahn tendant la main à La Fontaine, dans le temps où Jean Moréas, qui d'abord parla grec, ensuite roman, écrit aujourd'hui dans la langue du XVII[e] siècle et finira demain par employer le français de nos jours. Remarquez que je parle ici des meilleurs survivants du symbolisme et que je ne fais pas le procès d'hommes que j'estime.

Si je dis qu'il manque quelque chose à la technique actuelle de Verhaëren, c'est une opinion personnelle. La poésie à rythme complexe, dans les sujets élevés, restera toujours inférieure à l'autre, tant qu'elle bannira la mesure rythmique. Un procédé de rythme sans mesure est nécessairement imparfait. J'en explique les raisons dans la *Revue Intellectuelle* de mars (*Critique scientifique du décadentisme*) en même temps que Sidonelli (*Hypothèses sur les arts rythmiques*) et je n'y reviendrai pas.

Nous allons voir toutes les tendances des jeunes s'orienter dans le sens du néo-symbolisme avec, par exemple, *les Profils* de Schneeberger, vers des formes de retour au romantisme ou au classicisme, soit social (Henri Martin), soit naturiste, (Daniel Sivet), soit historique (Jean Ott), soit psychologique (A. Lozeau), enfin une partie d'un groupe de poètes très unis, les Poètes de l'Abbaye (Charles Vildrac, René Arcos, Gaston Duhamel) s'efforcer de continuer la tradition scientiste.

STÉPHANE SERVANT.

(A continuer prochainement.)





REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Je voudrais disposer d'une place plus grande pour discuter les intéressants points de vue sur la musique qui sont développés en des œuvres savantes et bien comprises, comme la *Musique et l'Oreille*, de L. Dannion (Fischbacher). L'importance que j'y attache provient de ceci, que la théorie des nombres de la musique nous livre la clef de l'esthétique humaine, et que je serais satisfait de pouvoir comparer à d'autres compréhensions ma propre compréhension. L'audition d'un chant funèbre démontre que la joie n'est pas le principe du langage d'art. Nos sens ont une conscience inférieure qu'ils exercent par la mesure des choses perçues. Leur satisfaction est dans l'activité de cette conscience. Ils ne comprennent que ce qu'ils peuvent mesurer. Tout son est composé d'un rythme infinitésimal scandé par la mesure d'égalité vibratoire. Sans cette mesure d'égalité, le son devient bruit, fatigue, et énigme pour la conscience sensorielle. *Deux sons sont mélodieux en succession, harmonieux en simultanéité, quand ils ont une commune mesure vibratoire*, c'est-à-dire, *quand les nombres de leurs vibrations dans un temps sont en rapport simple*. Telle est, dans son plus bref résumé, la théorie que j'ai émise dans mon étude sur les *Arts rythmiques* (*Rev. Int.*, 25 mars), avec une conviction d'autant plus grande que les expériences sur la lecture phonographique de M. H. Marichelle, éclairaient d'une clarté soudaine des intuitions imprécises en moi. Mais les théories de M. Dannion, loin d'être fondamentalement en opposition avec ce point de vue, lui apportent un développement très scientifique, très réfléchi et très étudié par la méthode historique. Il est évident, en effet, que nos sens hors de leur faculté naturelle de sentir ont des fonctions d'adaptation de cette faculté même et que pour passer de la mesure de rapports très simples à des rapports de plus en plus complexes, il faut une évolution constante, une habitude, une éducation, un perfectionnement, une hérédité même, tout comme pour le développement de la conscience cérébrale. Eh bien, dans son

œuvre sur la *Musique* (1), M. H. Dannion attache une très grande importance à cette adaptation qui commence à l'école des bruissements préhistoriques, et se continue par la création mélodique des primitifs, la duophonie du IXe siècle d'Huchbald, la polyphonie harmonique d'Adam de la Halle, par la création définitive de l'harmonie consonnante avec Palestrina en Italie et Vittoria en Espagne, enfin, par celle de l'harmonie dissonante avec Monteverde. Le livre de H. Dannion ne manquera pas de surprendre nombre de musiciens même par l'audace avec laquelle il juge et Wagner et les théories actuelles ; mais il éclaircit tant de ténèbres qu'on ne peut que le bien accueillir.

Parmi les modernes est M. Paul Dukas. Paul Dukas, sur le conte en trois actes de M. Maëterlinck, a brodé la partition d'*Ariane et Barbe bleue*, qui, jouée à l'*Opéra-Comique*, par certains est considéré comme un début magistral. D'autres reprochent au librettiste d'avoir écrit spécialement pour la musique et donné un drame un peu factice, peu propre à l'émotion, et de cela, le compositeur se ressent. Mais en vérité la musique de cette œuvre est très riche de dessin et très symphonique, elle accompagne le chant avec tous les procédés de dissonance et variations de rythmes les plus hardis. Aussi, les théories d'un esthéticien comme H. Dannion, entraîneraient-elles les préférences plutôt que vers le procédé de celui-ci, vers le néoclassicisme d'un Strauss, atteignant en *Salomé*, le plein développement d'un talent personnel. On sait le succès de cette œuvre qui a fait le tour du monde et qui eut six représentations au *Châtelet* de Paris. Pour méritoire qu'elle soit cependant, elle a peut-être été jugée trop d'après le succès de l'auteur, et pas assez par controverse. (*Encore un mot sur « Salomé »*, *Revue musicale*, 1er juin), M. Combarieu en signale les défauts qui sont passés inaperçus (mauvaise écriture pour les voix, suppression inopportune du chant par intervalle et son remplacement par un monstre hybride qui n'est ni musique ni déclamation comme au café-concert). « Pour l'auditeur, sans parti pris, dit-il, cette musique est un peu grimaçante. De la *Symphonie domestique*, j'avais gardé une forte impression, de *Salomé*, je ne garde qu'une grande fatigue. » La plupart des commentateurs, par contre, en ont donné des opinions élogieuses. A l'*Opéra-Comique*, *la Catalane*, de Fernand le Borne, mais surtout *Fortunio*, d'André Messager, ont été généralement bien accueillies. La première sur la traduction du roman espagnol de A. Guimera, *Terras Baixas*, par MM. P. Ferrier et L. Tiercelin, est d'une musique émouvante, mais sans richesse et fut servie par une interprétation plutôt modeste. La seconde, un peu par le prestige de

(1) Complémentaires récents : H. Goujon, l'Expression du rythme mental (*Paulin*) ; C. Bellaigue, Etudes musicales (*Delagrave*) ; H. Bouasse. Bases physiques de la Musique (*Gauthier-Villars*) ; A. Buguet, Tonalité et intervalles musicaux, *Journal de physique élémentaire*, avril ; J. Chantavoine, Quelques livres, *Revue hebdomadaire*, 20 avril ; Historique et très remarquable : P. Aubry, l'Œuvre mélodique des troubadours et des trouvères, *Revue musicale*, 15 juin, 1er juillet ; A. Gastoué, les Origines du chant romain (*Picard*).

Musset, apparut des plus charmantes ; charmante, que dirai-je, délicieuse et superficielle comme le passé, plus propre à être savourée qu'analysée. Il y a des passages, dans le genre, qui méritent les plus francs éloges.

Comme documentation, sur nos peintres actuels, le livre un peu tardivement publié de M. A. Letalle, *la Peinture à l'Exposition internationale de Liège de 1905* (Messein), fournit avec les jugements de l'auteur, quelques renseignements rétrospectifs utilisables. Deux années à peine se sont écoulées, et déjà nombre d'artistes qu'il cite ont pour toujours achevé leur œuvre. Henner, Carrière, Cézanne, Thaulow ! Fini ceux-ci !

Et voici des jeunes qui se lèvent ! Ce sont les candidats aux prix de Rome, qui, même quand on l'obtient, ne donne pas droit au génie. Cette année, le sujet, pour la peinture, était l'*Inspiration*, sous la personnification de *Virgile composant les Géorgiques* et contemplant une scène rustique dans la campagne romaine ; mais, à bien prendre, il ne se dégage d'aucune des dix toiles concurrentes, le calme plein de grandeur que comportait un tel sujet. Une des œuvres de meilleure tenue, bien composée par M. Billotey, offre des côtés trop communément théâtraux. Intéressant par la couleur, M. Darrieux ne serre pas son dessin. Enfin M. Aubry, qui a eu l'idée très heureuse de faire ses paysans endormis, n'a rien trouvé de mieux que d'accoler ensuite à Virgile, l'*Inspiration* sous une forme féminine à la Baudry. Et ce satyre qui nous vient tout droit de Latouche !

Pour la sculpture, Cynthie, courtisane romaine aimée du poète latin Properce s'enfuit avec un amant. Properce meurt et Cynthie à son tour, tardivement prise de remords, vient expirer sur sa tombe. L'épisode imposé s'annonçait : *Des bergers retrouvent le corps de Cynthie*. Sur ce sujet Graumont a modelé un bon ensemble, avec des bergers harmonieusement groupés, M. Benneteau a fait quelque chose d'agréable et de simple. Le plus robuste peut-être, M. Ponsart, fait saluer un de ses pâtres en enlevant son chapeau du geste d'un bouvier moderne sa casquette, et c'est désagréable (1).

(1) Expositions de peintres et sculpteurs contemporains : JUIN : 10, *rue de la Pépinière*, Prinet, protraitiste et intimiste, Dauchez, terre bretonne, R. du Gardier, parisianisme ; *Galerie des artistes modernes*, Jarraud, peintre de genre (V. *la Critique*, 5-20 juin) ; *chez Dewambez :* Marie Bermond, fleurs et divers (V. *Gil Blas*, 2 juin) ; *chez Blot* : Camille Pissaro, impressionniste, etc. MAI : *Ecole des Beaux-Arts :* exposition Carrière ; *Venise, Exposition universelle :* Peintres étrangers ; *Beaux Arts, Paris ;* 2e exposition quinquennale des prix du Salon et des boursiers de voyage ; *Rome :* Exposition des Beaux-Arts, etc. ; MARS : *chez Bernheim*, René Seyssaud, paysages du Midi ; *Galerie des artistes modernes :* Henri Brokman, paysages d'Italie et de Bretagne ; *Galerie Georges Petit :* Peintres et sculpteurs, ancienne Société nationale et Henri Jourdain, paysages, etc. FÉVRIER : Exposition F. Picabia, impressionniste (V. *Art décoratif*, février) ; *chez Georges Petit :* Dagnaux, paysages ; *chez Durand-Ruel :* Maxime Maufra, terre bretonne ; *boulevard Bonne-Nouvelle :* Delestre, Grandjouan, M. de Lambert, Roustan, Sinave, Ga-

Le sujet de l'architecture était : *Un observatoire avec station scientifique.* Les conditions particulières du programme créaient une difficulté d'arrangement en adjoignant à la sobriété nécessairement un peu sévère des bâtiments d'usage astronomique, celle plus agréable de petits bâtiments d'habitation destinés à des savants venus pour se reposer de leurs travaux sous le ciel méditerranéen. M. Nicod est peut-être le seul parmi les concurrents qui ait fait preuve de compréhension supérieure, et son projet dénote un talent et une intelligence esthétique. Il se dégage de son projet, où il n'y a rien d'inutile, une harmonie tranquille et un charme de grande simplicité. On peut citer ensuite MM. Janin, Madeline et Deslandes.

Quand on envisage les projets d'architecture aux Salons qui viennent de fermer leurs portes, si l'on ferme les yeux sur le côté technique des choses, on ne peut se garder de certaines remarques. L'utilitarisme moderne est infiniment laid, sans beauté ni grandeur, dès que l'on part de l'idée qu'il doit prédominer sur l'inspiration décorative. Après avoir contemplé l'intéressante reconstitution de la ville dorienne de Sélinonte, par l'architecte Hulot, pour vous rendre compte de l'aspect d'une cité antique, après avoir admiré le projet d'un *palais à Minerve*, de M. Adoue, projet qui ne peut posséder à notre époque qu'une valeur artistique, jetez les yeux sur le *Foyer universel*, de Hawkins et Darde, architectes, qui ont rêvé un monument pour fêtes destiné à remplacer la tour Eiffel, et, quel que soit le mérite, la prédominance technique des derniers, relativement à nous, si vous n'êtes pas complètement barbares, vous vous voilerez les yeux. Ce n'est pas que le modernisme ne puisse enfanter de belles choses (*Habitation d'un aquarelliste* de Heuzé, *Phare à l'entrée du port de New-York* de Durand, *Gare centrale de métropolitain* d'Albert Blay, *Collège de France* de Tauzin, etc.). Mais chaque fois qu'il en est ainsi, le point de départ est l'idée esthétique à laquelle l'idée utilitaire s'est naturellement ou violemment adaptée. Le *palais à Minerve* de M. Adoue, avec ses trois corps harmonieux, couronnant de vastes gradins, s'adresse naturellement à la *Sagesse antique.* Il part d'une idée religieuse qui n'est plus la nôtre. Il est de pierre exclusivement. Sa conception est servie par des moyens, réalisée par des procédés qui appartiennent au plus harmonieux passé de l'art, mais au passé tout de même. Or, le culte de la Sagesse est de tous les siècles, comme celui de la Vie, de la Mort. Adapter l'inspiration du sentiment de ces entités, non pas même au présent, mais à l'avenir, telle est la pensée de l'architecte Garas, dont j'ai déjà parlé. Malheureusement cette pensée est indécise et flottante entre les traditions contradictoires des religions et des philosophies disparues. Il conçoit, par exemple, son *Temple à la vie*, dominant une contrée fertile, élevé en forme de ruche immense, hymne de pierre chantant le travail. Il écrit : « De toutes les religions passées, l'essence s'est dégagée et les âmes, conciliant en un dernier effort

rat, Klingor, Descatoire, etc. ; exposition des femmes peintres et sculpteurs ; *Grand Palais :* peintres du Paris moderne ; *chez Bernheim :* Paul Signac, impressionniste, etc., etc.

de pensée : monothéisme et polythéisme, esprit et matière, rêve et réalité, ont pour culte suprême l'Harmonie qu'elles adressent au dieu suprême : Unité. La naissance, la vie, la mort ne sont plus que des états de la matière une ; et la vie vaut d'être vécue, car, élargissant la pensée de Platon : la vie est un moment de l'éternité. » Ce que tu comprends avec nous, artiste, ce que tu veux exprimer, le voici en termes positifs : « Il n'y a pas de conflit naturel entre la raison pure, la raison pratique et le sentiment. » Et le voici encore, dans un langage plus propre à te complaire : « L'humanité harmonieuse doit grandir dans le culte du vrai, du bien et du beau. » Mais tu confonds les religions et les cultes. Les religions sont les sources des conflits qui t'alarment : elles n'accordent qu'au sentiment, à la foi, et suppriment la raison. Et ce n'est pas là ce que tu veux dire !

Les Modes d'expression contemporains

Sculpture et Peinture au Salon des Artistes français

(*Suite*)

Le cadre de la vie faubourienne, en peinture, apparaîtra dans la poésie du soir, avec l'*Averse au crépuscule* de Loir, l'averse sur Paris, bien entendu : tramways, lumières, passants, le tout d'un bel effet. Voici encore, un *Soir de fête* d'Adler, très chaud de coloration, une *Impression de quais parisiens* de Degallaix avec des ouvriers, en un large souffle de réalisme. Et la meilleure chose peut-être dans ce genre d'observation, l'*Effort* de Roger. Ce sont des ouvriers qui tirent pour soulever une pièce au bord d'une excavation des travaux du Métropolitain. L'exécution picturale de cette œuvre est excellente et l'impression du plein labeur puissamment exprimée. Fougerat, lui, dans une bonne étude, a peint au contraire l'*Homme de peine* au repos, où l'on sent un commencement d'émotion, de cette émotion qui va s'exprimer profondément sur la misère des gueux dans une petite toile pleine de tristesse et de poésie, le *Retour à la roulotte*, par Pierre. Un vieux, une vieille dans le paysage sombre, de la navrance ; une belle page, presque

aussi belle et non moins sincère que cette jolie chose de Jamois qui s'appelle la *Sortie de l'hospice de Lille*, où l'on voit de petits vieux et de petites vieilles traverser une place grise à pas désolés, du pas de la misère qui recule devant la tombe, pauvres lambeaux de choses humaines qui ne songent même pas qu'on ne peut pas être et avoir été, et qui s'en vont..., qui s'en vont, on ne sait où, comme les feuilles mortes.

Un autre peintre d'émotion de la vie des humbles, mais qui mêle toujours l'enfance à ses représentations, c'est Geoffroy. Dans un intérieur vaguement éclairé, son pinceau s'est attendri sur le *Retour à la vie* d'une fillette malade à qui sa mère offre une cuillerée d'une quelconque potion. Regardez la figure de la gosse, les yeux agrandis, les narines pincées, la bouche surtout et voyez aussi le geste de la petite main blanche qui s'appuie sur le genou maternel. Pensée d'ironie sociale dans *le Banc* de Brispot et dans *Sans pain, sans asile*, de Mme A. de Carrié, ou des petits meurts de faim regardent en convoitises les miettes que des enfants riches jettent aux oiseaux. Je sais des artistes et des écrivains, qui ont passé à l'âge d'homme par l'état d'âme des petits sans pain... L'art social est représenté sous trois formes en des œuvres typiques : de pur réalisme avec Jonas et *les Rouffions*, d'expressionnisme avec Mlle Rondenay et *les Trois-Huit*, de symbolisme, avec Laparra et *le Piédestal.*

Les *Rouffions* de Jonas présentent de belles qualités de composition et d'exécution picturale mais un peu crue. Les *Rouffions* sont les rénégats de la grève que poursuivent les mineurs d'Anzin. L'homme à la face d'épouvante, et la femme à l'air de bête résignée, sont meurtris, sanglants, les habits en lambeaux arrachés par des mains vengeresses, les torses sont nus, de chair laborieuse. La foule clame l'*Internationale.* Une femme au premier plan, un gamin sur les bras, deux mômes à ses trousses, brandit un drapeau rouge. C'est le choc de basses mentalités ; mais, celle de la foule a plus d'excuses qu'on ne croie, car, le rouffion est généralement, un être vil, par ignorance ou bas égoïsme, quelque peu Judas. Allez, il y a du plomb dans les deux plateaux de la balance. Ce n'est pas le drame du bien et du mal, qui se déroule sur ce champ de grève, c'est l'épopée de l'ignorance commune. Des deux côtés, en rentrant à la maison, les enfants crieront qu'ils ont faim. Le rouffion répondra : « Quand il n'y aura plus de grève » ; le gréviste, dira : « quand il n'y aura plus de rouffions. » Mais tous les ouvriers ne sont pas nécessairement des justiciers féroces ou des mouchards et dans la toile de Jonas

même, regardez bien, il y a, à l'insu de l'artiste peut-être, autre chose que de la vengeance.

Sortez de cette représentation guerrière, et dans le tryptique de Mlle Rondenay, *les Trois-Huit*, vous trouverez le même peuple en paix. Cette œuvre décorative, avec de bonnes qualités de lumière ne manque pas de vigueur. C'est dans le morceau principal, *le Travail*, symbolisé par des ouvriers terrassiers au labeur, d'une harmonie de composition heureuse. A gauche, *le Loisir*, l'ouvrier à table entre l'enfant et la femme, celle-ci dans un enveloppement de clarté douce qui concourt à l'émotion; à droite, *le Sommeil* de l'ouvrier, mais la lucarne, le torse nu ? Cela c'est pictural, non social.

Quant au *Piédestal* de M. Laparra, c'est un temple d'énormité étayé par des gradins de cariatides vivantes, dans le sang, la souffrance et les ruines. D'immenses tourbillons d'encens s'élèvent alentour du conquérant à cheval et très haut perdu au fronton monumental. Je ne gaspillerai pas mon temps à défendre contre tout le monde, cette œuvre qui n'est ni mal dessinée, ni mal peinte, ni mal composée.

Dans trois siècles, qui sait, avec la patine du temps, ce sera peut-être une œuvre célèbre !

La Vie, le Rêve et la Pensée

Sculpture et Peinture à la Société Nationale

Nous avons vu dans cette rapide analyse du *Salon des artistes français*, comment l'art s'exprime suivant les genres. Nous avons suivi un classement historique, classique, pour ainsi dire propre à la détermination des catégories. Avec le *Salon de la Société Nationale*, où la sélection des œuvres est d'une originalité plus franche et rendra notre tâche plus facile, nous allons étudier la sculpture et la peinture, indépendamment des temps et des lieux, sous son jour d'inspiration purement humain.

J'ai dit que l'art primitif avait débuté par l'imitation maladroite, mais pure et simple de la nature. (*La sincérité dans l'art et dans la critique*, *Revue Intellectuelle*, 25 octobre). C'est-à-dire que c'est

une illusion absolue de croire que les véritables primitifs (peintures préhistoriques, moyen-âgeuse, etc.), dessinaient tout d'abord des rennes à deux jambes ou des vierges aux gestes roides par volonté préconçue de stylisation ou de symbolisation. Il a bien pu se faire que le dessin mis au service du prestige religieux, ait perpétué des formes d'interprétation imparfaites, rituelles, en Assyrie, par exemple, et que le respect de la tradition faisait considérer comme supérieures à la représentation savante. Cela prouve que l'art, est, en son principe, un langage, une écriture qui peut aller jusqu'au conventionnalisme comme le langage ou l'écriture véritables, mais en réalité, sa caractéristique est d'être naturel et il commence à l'imitation de la nature. Cette imitation de la nature n'est pas le but : elle est le moyen, mais il n'est pas de but atteint sans moyens. C'est pourquoi aux procédés personnels ou d'acquis historique, d'imitation et d'interprétation, les artistes ont-ils toujours attaché une énorme valeur, une valeur telle qu'en art le plus grand penseur, le plus divin poète, qui ne sait pas très bien s'exprimer, paraît inférieur à ceux qui, avec une sensibilité ou une conception restreintes, sont arrivés au summum de l'art, pour employer l'expression de Lacaze-Duthiers, seulement, en cherchant « à créer de la vie ».

Regardez par exemple *le Printemps* de M. G. Dubufe. Est-il quelque chose de plus gracieux, de plus poétique, que cette nudité adolescente de jeune fille qu'il a représentée. Non, si l'on n'en suit que les contours. Il ne faut pas regarder la couleur. On se trouve désillusionné. C'est d'un art imparfait, d'un art plus imparfait que si le créateur avait en don de peintre, ses qualités de dessinateur et de poète, avec comme poète, ses faiblesses de coloriste.

Rien d'étonnant donc à ce que des tempéraments qui ne sont pas pour cela incapables de sentir ne visent pas toujours des sujets de haute conception, s'attachent au procédé et n'ont d'autre mobile que de rendre la nature ou la vie, certains que s'ils y arrivent, il en ressortira toujours une émotion et que l'habileté qu'ils ont de traduire suivant une manière à eux, fera parler cette émotion dans un langage dont les mots ébranleront des fibres nouvelles. Les fibres émoussées du cœur sont sourdes et muettes. La vie qui ne change pas c'est la mort et tous les langages veulent raconter la vie.

Aussi cette préoccupation de traduire la nature, soit par originalité de procédé, soit par le plus d'imitation possible avec l'esthétique, l'emporte-t-elle dans la plupart des œuvres sur toute autre préoccupation, au point même qu'on pourrait les juger sous le jour exclusif du procédé sans leur nuire. Ainsi le docteur Paul

Boncour examinant la peinture en médecin, dans le *Progrès médical*, entre autres remarques infiniment curieuses, intéressant les artistes, fait-il celle-ci sur la *Brune* au miroir de Caro-Delvaille :

« En se plaçant exclusivement à ce point de vue, qu'on examine tous les nus qui, dans ce salon, ont la prétention d'être réalistes. Je mets en fait qu'on n'en trouvera qu'une infime minorité qui donne entière satisfaction. Comme une perfection en ce genre, je citerai un tableau de M. Caro-Delvaille où une femme brune se tient dévêtue devant un miroir. Les proportions sont excellentes et la nature de la peau très bien rendue. Sur les cuisses, se trouvent de légères marbrures, et au niveau du siège le sang s'est accumulé et donne une teinte rouge observée. Aux endroits voulus existe une pigmentation rationnelle de la peau : c'est là la réalité dans la vraie acception du mot. »

Et de même fait-il remarquer que dans le *Jugement de Paris* de Ménard ou la *Matière* de P. Besnard se rencontre cette vérité picturale oubliée par les contemporains que la pigmentation de l'homme est plus brune que celle de la femme.

(*A suivre*). SIDONELLI.





MORPHÊ-ANTHROPOS

PAR

STÉPHANE SERVANT

PREMIÈRE PARTIE

Les Préhumains

(*Suite*)

Quand il parvint à l'entrée du refuge, Morphê Anthropos eut une défaillance et, dans un spasme effroyable, il se roula sur la pierre; mais, ensuite, il s'apaisa ; dressant son buste sur ses bras crispés, il parvint à s'asseoir et dès lors, stoïque, il étouffa ses lamentations.

Au-dessus des forêts, devant lui, à l'horizon du Cantal qu'ils convulsaient, des volcans lançaient de la vapeur et les lambeaux de

leurs nuages roulaient, fantastiques, dans l'orbe du soleil, en plein zénith. C'était midi sur la route éternelle. Il semblait à l'adolescent que chaque rayon jailli de la sphère du jour s'enfonçait dans ses moëlles comme une épine et que toute la souffrance du monde venait de s'accumuler subitement dans sa cheville gonflée et dans son cœur sanglotant.

Sa face pâle se tourna tout à coup vers le bois, où, lui enlevant sa compagne, son rival s'était perdu sous les palmiers. Un couple de lions s'y accouplait à l'ombre en rugissant: Anthropos se déroba.

Au seuil de la même anfractuosité qui l'avait vu, pour la première fois, jeter sa semence adolescente au torrent des générations, il étendit sa jambe meurtrie et son corps qui pantelait. Les minutes coulaient sur lui comme des siècles, lentes , en charriant, chacune, des supplices nouveaux que ne pouvait connaître celle qui la précédait.

Ah! qu'il semblait loin désormais, loin pour toujours, l'éblouissement bleu de l'aurore dans la roselaie où il avait rencontré son amante préhumaine, quand, barbouillé de mûres ronceuses et divin comme un faune, il s'était approché d'elle avec tant d'adresse qu'elle ne l'avait pas entendu venir et que les flamants roses qui gîtaient un pied dans l'eau avaient continué de sommeiller la tête sous l'aile, sans le voir!

*
* *

Et voilà soudain que, dans l'éclaircie de la vallée, entre les blocs de domites que les volcans avaient semés, du côté du volcan qui, déjà, lançait des flammes vers le ciel et mêlait au crépuscule rouge, son crépuscule vert, dans le soir venu; sur le sentier que ses compagnons avaient suivi la veille, des formes se mouvaient.

On eût dit qu'elles venaient de surgir du sol, parmi les pléthores du globe et sous la lumière enchanteresse, pour marcher vers les forêts enveloppées de mystère. On eût dit qu'elles recommençaient volontairement l'épopée du jour précédent qu'une bacchanale avait interrompue et que les mêmes bonds joyeux des petits allaient marquer la même étape sous les pamprées. Mais la bande des nomades frôla les chênes sans une halte. Ensuite, elle s'enbruma dans l'ombre ardente et, de plus en plus lointaine, de plus en plus en plus vague, elle s'effaça.

Alors, l'affre de sa solitude bouleversa la pensée d'Anthropos; ses yeux s'éplorèrent dans la nue comme pour une anagogie où s'épanche l'âme entière. Son isolement lui sembla tel que nulle misère ne put l'égaler. Il se sentit dans une détresse si grande que sa voix plaintive cria malgré sa volonté et qu'il fut, durant un instant, sur le point de se laisser glisser jusqu'à l'abîme du lac ouvert sous ses pas, afin d'y engouffrer son martyre.

Mais la nuit tombait. Les ténèbres de l'eau répugnèrent à son désir d'agonie. Il eut un dernier regard sur le monde qui s'emplissait peu à peu de barissements et d'étoiles, et lentement, lugubrement, il s'allongea sous la saillie du roc, sans espoir d'un sommeil passager, mais en rêvant d'y dormir pour toujours.

CHAPITRE II

SOLITUDE

Anthropos pensait.

Les plus lointains souvenirs de son animalité préhumaine lui semblaient, dans l'énorme distance, comme au travers d'une brume empourprée.

Pendu aux mamelles de sa mère, sous les grandes fleurs écarlates des tulipiers, il s'échappait le long d'une liane pour aller s'ébattre sur le sol et prendre sa part du tumulte joyeux des petits qui couraient après les fourmis dans les feuilles. Et ces feuilles étaient rouges, sur un sol rouge volcanique, aux lueurs crépusculaires qui baignent les troncs des palmiers sanglants. Les petites femelles en froissaient dans leurs crinières, sous les regards des vieilles qui sans fin rôdaient alentour, en faisant le guet dans les branches.

Il arrivait souvent qu'un signal rappelât leur bande en plein ébat. C'était l'occasion de dérobades où chacun voulant grimper le long d'un même arbre proche, les petits s'empoignaient à bras le corps pour se précipiter sur le sol.

Le soir mettait des pierreries dans le ciel et le matin dans les feuillages. C'était un temps d'insouciance où, jamais nulle pente douloureuse semblable à celle qu'il venait de gravir ne s'était présentée sur sa route, car sinistre réel, toute sa vie de joie et de force naissante venait de se jouer dans un combat dont il était sorti vaincu.

Au lieu des rires qui, chaque matin, soulevaient sa poitrine avec la brise d'éveil où s'exhalaient les parfums des corolles, il se sentait gonflé de sanglots, au lieu de la clarté qui luit sur tous les êtres, il ne voyait plus que l'ombre où se réfugiait sa faiblesse captive, sous le rocher sauveur. Et seul, seul, presque incapable de bouger, cloué sur un lit de pierre et d'adversité, il lui semblait que rien plus désormais ne pouvait lui sourire en dehors de l'image en désuétude de son libre passé.

Il se rappelait encore comment, de la prime enfance, il avait grandi vers la puberté, dans la forêt où rampent les bêtes venimenses où les fauves et les orages grondent à travers l'effervescence de tout et comment, de plus en plus, il aimait à se distinguer

par son courage à les braver, aux yeux des petits nomades comme lui.

Il ne daignait plus s'effrayer du galop des bêtes aux pieds fourchus qui fendent les clairières par légers bonds. Il savait distinguer déjà les bramements de leurs amours, de leurs signaux d'alerte, révélateurs de dangers pour tous les êtres faibles qui marchent sur le sol. Il adorait suivre les grands mâles à la trace, en s'exerçant comme eux à lancer la massue ou à se défendre des chats sauvages à l'aide d'un bâton qu'on affile avec un éclat de pierre tranchant. Il avait vu, plus d'une fois, le grand machœrodus tomber au milieu des siens et le frôler dans sa course vers les ramures profondes en emportant dans sa gueule l'un de ses compagnons d'ébats.

Il s'enfuyait devant le monstre ; mais, il ne tremblait plus et les soirs, sous la cabane de feuillage qu'il aidait son père à bâtir, avant de sommeiller, il lui arrivait de s'interroger sur les choses nouvelles qu'il rencontrait chaque jour, sur ses pas.

Ou bien, en soulevant les paupières, il apercevait dans le champ du ciel, par les interstices des fougères qui l'abritaient, des étoiles ouvertes comme des yeux d'or.

Cela semblait, à sa pensée lourde, incompréhensible qu'il y eut des aurores et des soirs, et des soleils , des lunes, des étoiles roulant sans cesse, roulant toujours d'un bout à l'autre de l'horizon, sans jamais s'arréter. Mais il savait que les êtres obscurs d'en bas, erraient sans cesse en appétit de sang et que tout ce qui se mouvait dans la vie était une menace pour lui-même.

*
* *

Hors de la vie, il savait encore que tout est menace.

Un jour, son père avait découvert des figuiers sur le versant d'une montagne qui gronde.

Dans sa joie et dans son orgueil, car il était fier de sa trouvaille, il y avait entraîné sa femelle sans attirer l'attention de ses compagnons. Morphê-Anthropos avait suivi les siens.

La nuit sombre, torride, tombait quand ils voulurent s'en revenir. Des grondements de tonnerre souterrain se répercutaient dans l'épouvante. Pas un astre sur le néant des choses ; mais, du côté du cônc volcanique dont ils s'éloignaient, roulaient des nuages en ouragan.

Tout à coup, le sol se mit à trembler, le cratère rugit comme une bête endormie dont la gueule bavait du feu, les feuillages s'illuminèrent d'une flamme d'or lugubre comme aux reflets d'un incendie et sur eux, tout à coup, on entendit des crépitements semblables à ceux d'une pluie d'orage ; mais cette pluie était sèche, de poussière et de pierres qui brûlaient.

Renversé sur le sol, le couple qui devançait Anthropos se releva pour se sauver, dans un échevèlement.

Et soudain, deux cris retentirent ; puis des hurlements, puis des gémissements rapides, puis de lents gémissements, puis des gémissements plus lents encore, puis, rien.

Comprenant que les siens venaient d'affronter un péril, Anthropos se précipita ; mais comme il atteignait la clairière d'où partaient les cris qu'il avait entendus, il s'arrêta cloué sur place. A la base des rochers, la forêt flambait sous l'envahissement des banquises de flamme, dans un embrasement bleuâtre, suffocant comme un embrasement de soufre. Ce côté du volcan subitement apparu semblait pareil à l'arche d'un vertige. Son sol convulsé s'offrait béant à l'horreur. A sa base, sur le bord d'une crevasse, des membres palpitaient, brisés.

Et comme Anthropos s'était penché pour les dégager de la terre, une secousse le rejeta loin d'eux. Il roula sur le sol les mains pleines de leur sang, se releva sous la pluie de cendres, s'enfuit en hurlant sans retourner la tête à l'opposé du cataclysme, parmi les flots des bêtes sanguinaires que la terreur chassait avec lui.

(*A suivre.*) STEPHANE SERVANT.



Le Gérant : A. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*



La Revue Intellectuelle

25 Août 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCE

MM. Sabrazès et Marcandier, de Bordeaux, ont fait des expériences sur *l'action du vin sur le bacille d'Eberth*, desquelles il résulte que le bacille de la fièvre typhoïde vit pendant deux heures dans le vin rouge ordinaire, et quatre heures quand ce vin est additionné de moitié d'eau. Dans le vin blanc, il meurt au bout de vingt minutes, et dans un champagne sec au bout de dix minutes.

Intéressante tentative de vulgarisation scientifique avec la création de *l'Observatoire Urania à Zurich*, qui, par son prix d'entrée modique, permet à tous de faire des observations astronomiques.

Le 2 juillet 1907, *M. Bar* est élu membre de l'Académie de Médecine, en remplacement du Dr Budin, décédé.

Le 5 juillet 1907 est mort à Heidelberg, le célèbre philosophe *Kuno Fischer*, né en 1824. Il est l'auteur d'un « Système de logique et de métaphysique » et de l' « Histoire de la philosophie moderne », etc. En philosophie il procédait de Hegel.

M. Yves Delage expose à l'Académie des Sciences la suite de ses intéressantes *études de parthénogénèse expérimentale*, qu'il poursuit au laboratoire de Roscoff.

Le 15 juillet 1907 est mort à Paris *le professeur Grancher*, universellement connu pour ses travaux sur les maladies de l'enfance, sur la tuberculose, et collaborateur de la première heure de Pasteur. Il était né en 1850 à Felletin (Creuse), et était membre de l'Académie de Médecine.

Le 15 juillet 1907 est mort à Paris le *Dr Aubeau*, âgé de 55 ans. Ancien chef de clinique du Dr Péan, c'était un chirurgien expérimenté et hardi.

Raymond de Ryckere. *La Servante criminelle* (in-8, 8 fr., Maloine). L'auteur étudie l'importance et les causes de la criminologie des servantes. Les crimes contre l'enfance, les actes de vengeance contre les maîtres, les crimes passionnels, les empoisonnements, la prostitution, l'alcoolisme et le suicide. Enfin le dernier chapitre est consacré à la prophylaxie et à la thérapeutique. Œuvre importante qui représente un réel effort.

A. Mairet et J.-E. Florence. *Le Travail intellectuel et les fonctions de l'organisme* (in-8, 3 fr., Masson).

E. Rœhrich. *L'Attention spontanée et volontaire* (in-16, 2 fr. 50, Alcan).

J. Escard. *Le Verre et sa fabrication au four électrique* (in-8, 3 fr. 50, Gratier et Rey, Grenoble).

Vient de paraître le premier numéro de *Rivista di Scienza*. Revue internationale de synthèse scientifique, publiée sous la direction de G. Bruni, A. Dionisi, F. Enriques, A. Giardina, E. Rignano (un an, 25 fr., Alcan).

A propos de *l'étude de la voix*, le professeur Dieulafoy fait adopter par l'Académie de médecine, le vœu suivant : « Que nul ne pourra être admis à enseigner le chant s'il ne possède les connaissances physiologiques indispensables et que les Conservatoires devraient posséder des laryngologistes pour examiner périodiquement les élèves au début, au cours et à la fin des études. »

Il résulte des discussions qui ont eu lieu à la Société de Médecine de Paris, que la majorité des médecins est d'avis que *le vin naturel* « pris à dose modérée est utile aux personnes bien portantes et même aux enfants du deuxième âge ».

Le 17 juillet 1907 est mort à Nancy le *professeur Schlagdenhauffen*, directeur honoraire de l'école de pharmacie de cette ville, membre associé national de l'Académie de médecine. Il se distingua au siège de Strasbourg en 1870, où il organisa les ambulances. Il est l'auteur de nombreuses études sur la toxicologie, l'économie rurale, l'analyse des terres, engrais, etc.

O. Lodge. *La Vie et la Matière* (in-16, 2 fr. 50, Alcan).

Gustave Le Bon. *L'Evolution des Forces*. Cet ouvrage développe les conséquences des principes exposés par l'auteur dans son premier ouvrage : *L'Evolution de la Matière*. Citons parmi les principaux chapitres : Les bases nouvelles de la physique de l'univers. Les grandeurs irréductibles de l'univers. Les dogmes de l'indestructibilité de l'énergie. La conception nouvelle des forces. La dématérialisation de la matière et les problèmes de l'électricité. Les transformations de la matière en électricité et en lumière. Les problèmes de la phosphorescence. Les forces ignorées. L'évolution

cosmique. Origines, évolution et évanouissement de la matière et de l'énergie (in-18, 3 fr. 50, Flammarion).

L. de Launay. *L'Or dans le Monde.* Géologie. Extraction. Economie politique (in-18, 3 fr. 50, Colin)

Une *fête de l'Arbre* a été célébrée pour la première fois en Lozère. En présence du recteur de l'Académie de Montpellier, et du préfet. M. Peyroux, inspecteur des forêts, a initié son nombreux auditoire à la culture de l'arbre, à son utilité, à sa beauté et a montré les inconvénients du déboisement. Cette fête charmante, qu'il faut espérer se voir renouveler de tous les côtés, s'est déroulée dans un cadre magnifique de verdure. Avant de se séparer on a planté un jeune sapin.

Maréchal. *La Tuberculose* (in-12, 2 fr. 50, Rivière).

M. *A. Ponsot*, professeur à la Faculté des sciences de Lille, auteur de travaux de physique estimés et d'études sur la photographie des couleurs, vient de mourir. Il n'était âgé que de 48 ans.

Hemardinquer. *Notions de mathématiques* (calcul intégral et différentiel). Ouvrage utile si l'on veut posséder quelques notions de calcul intégral et différentiel, et s'initier à la pratique de l'analyse mathématique (in-12, 3 fr., Paulin).

SOCIOLOGIE.

Une levée de boucliers vient de se produire parmi les professeurs allemands catholiques contre *l'Index*, qui signale les livres interdits aux catholiques et comprend les ouvrages de Zola, Voltaire, Kant, Renan, etc., etc., en un mot tous les ouvrages qui illustrent la pensée. Les professeurs allemands veulent connaître les documents historiques, mais Rome qui combat toutes les idées modernistes refuse et veut interdire aux prêtres et aux catholiques de penser.

La loi séparant les églises et l'Etat dans le canton de Genève a été ratifiée le 30 juin 1907.

Une entrevue a eu lieu à Desio *entre le baron d'Æhrenthal et M. Tittoni*, ministres des Affaires étrangères d'Autriche et d'Italie. Les ministres déclarent être complètement d'accord sur toutes les questions concernant les deux pays.

Le *Courrier Européen*, à propos du *Syllabus*, dit : « Mais ces 65 propositions qui sont des hypothèses philosophiques et des vérités historiques glanées presque au hasard dans quatre ou cinq livres français et anglais des dernières années par le père Fleming et par d'autres vieux ecclésiastiques qui n'ont ni compris la méthode, ni pénétré l'esprit des nouveaux croyants, font l'effet d'un catalogue, abondant et pauvre à la fois, qui pourrait aussi bien commencer par la fin ou par le milieu. Par exemple, il n'y est pas touché mot des miracles, des reliques, etc., et ce silence, après les polémiques retentissantes qui ont eu lieu sur des saints qui disparaissent du calendrier, sur des maisons de la Madone qu'on démontre non antérieures au XIIe siècle, sur des membres de Jésus, dont on vénère vingt exemplaires, etc., est trop significatif. Ce Syllabus est destiné seulement à porter le trouble dans des consciences sincères et à tracasser les trois ou quatre écrivains qu'on croit responsables de tout un vaste mouvement. Le Syllabus tend à étouffer une nouvelle force vitale éclose dans l'organisation même du catholicisme déjà décrépit. Le Saint-Office n'a pas compris que les modernistes sont des croyants, les vrais et les seuls croyants catholiques, puisqu'ils ont trouvé la

source de la foi, qu'ils l'ont purifiée, qu'ils peuvent en vivre. C'est la hiérarchie, c'est l'organisation politique, c'est surtout la Sainte Universelle Inquisition Romaine qui tue le catholicisme. »

Le 4 juillet 1907, brillantes fêtes à Rome et à Nice en l'honneur du *centenaire de la naissance de Garibaldi*. A Rome ces fêtes ont un caractère nettement démocratique et anticlérical, et le spectacle de cette foule, véritable fleuve humain gravissant les rues du mont Janicule, pour saluer la statue du héros, a été un moment d'émotion indescriptible. A Paris, arrivée des vétérans garibaldiens qui assistent à la revue du 14 juillet et inauguration le 13 juillet du monument élevé au square Lowendal en l'honneur de Garibaldi. Discours de MM. Beauquier, André Lefèvre, de Selves, Aliotti, Raqueni, Pichon, général Canzio. Le président de la République et les ministres assistent à cette belle cérémonie.

A une *réception maçonnique*, organisée le 12 juillet 1907, à l'Hôtel Continental par le Suprême Conseil et la Grande Loge de France en l'honneur des maçons italiens venus à Paris pour l'inauguration du monument Garibaldi, M. Mazza, secrétaire général du Grand-Orient d'Italie, en remerciement des nombreux discours prononcés, dit : « Nous l'admirons, ce Paris glorieux, moins encore pour ses monuments que pour son âme — car son âme est celle de l'univers !... Nous vous aimons, vous, Français, parce que par vos encyclopédistes, par votre inoubliable Révolution, vous avez préparé notre salut à tous ! »

Inauguration, le 30 juin 1907, du *monument en l'honneur de Jules Ferry* aux Tuileries. Nombreux discours et manifestation imposante.

Le 16 juillet 1907 est mort *M. Poubelle*. Professeur de droit, puis Préfet de la Seine, il se révéla administrateur remarquable, enfin il termina sa carrière active comme ambassadeur de la République française près le Saint-Siège. Il était âgé de 76 ans.

O. Orban. *Le Droit contitutionnel de la Belgique*. T. I, introduction et théories fondamentales (in-8°, 14 fr., Giard et Brière).

A. Béchaux. L'Ecole Individualiste. *Le Socialisme d'Etat* (in-8°, 8 fr., A. Rousseau).

Les élections municipales *à Rome* sont une *défaite* écrasante *pour les cléricaux*. La liste du bloc populaire anticlérical est victorieuse à une forte majorité.

A. Binet et Dr Th. Simon. *Les Enfants anormaux*. Guide pour l'admission des enfants anormaux dans les classes de perfectionnement. Préface de L. Bourgeois (in-18, 2 fr., Colin).

E. Worms. *La méthode d'enseignement en Economie politique* (gr. in-8°, 1 fr. 50, Giard et Brière).

Le *budget des Universités françaises* s'élève à treize millions de francs avec 35.000 étudiants. Le *budget des Universités allemandes* à trente et un millions de francs avec 38.000 étudiants, presque le double.

La Conciliation internationale, sous les auspices de M. d'Estournelle de Constant, organise une *correspondance scientifique internationale* où chaque citoyen d'un Etat écrit dans sa langue à un étranger qui lui répond dans la sienne. C'est un excellent moyen de rapprocher les peuples et de leur apprendre à se mieux connaître.

M. Charles Humbert, député de la Meuse, répond, dans l' « Allgemeine Zeitung » de Munich, aux critiques de la presse allemande

au sujet de *notre armée*. « Non, il n'est pas vrai que la discipline soit morte dans notre armée. On ne compte pas en France les corps de troupe où, depuis plusieurs années, il n'y a eu aucun cas de conseil de guerre. L'armée française se transforme, mais elle s'adapte de plus en plus et de mieux en mieux à la nation elle-même dont elle fait partie, et regardez bien dans les yeux tous les soldats qui la composent : vous lirez dans leurs regards la même fierté, le même dévouement et la même confiance qu'autrefois. »

C'est la Suisse qui tient le *record des divorces:* 40 pour mille mariages. La France vient ensuite avec 21 pour mille et l'Allemagne avec 17 pour mille.

A. Détrez. *Mariage et Contrat*. Etude historique sur la nature sociale du contrat (in-8°, 6 fr., Giard et Brière).

G. Lyon. *Enseignement et Religion* (in-8°, 3 fr. 75, Alcan).

Joseph Antonini. *La loi sur les asiles des Aliénés en Italie et les aliénés criminels*. L'auteur définit que la loi italienne de 1904 est juste qui a ordonné la formation d'une section spéciale pour les aliénés qui ont commis des crimes, mais qu'elle est fausse dans son essence, parce que le criminel absous est défini criminel par un tribunal et non par l'aliéniste, non au point de vue de la psychiâtrie, mais du Code pénal (brochure in-8°, Bocca, Turin).

A. Cresson. *Les Bases de la Philosophie naturaliste* (in-16, 2 fr. 50, Alcan).

Le *protectorat japonais* se fait déjà sentir en Corée où l'empereur vient d'abdiquer en faveur de son fils. Le Japon est maître absolu de l'empire du « Matin calme ».

Le 25 juillet 1907 est mort *M. A. Baysselance*, ancien maire de Bordeaux et ancien ingénieur des constructions navales. Il a rendu de grands services à Bordeaux qu'il administra avec talent.

M. G. Trélat insiste dans un article de la « Revue générale des Sciences », sur *la nécessité des espaces libres* pour assurer la respiration des habitants et la beauté des villes en les entourant d'une ceinture de bois et de prairies. C'est là un projet à encourager et dont se préocupe déjà la municipalité de Vienne.

Kant. *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*. Traduit et annoté par V. Delbos (in-18, 1 fr. 75, Delagrave).

Rodolphe Martin. *Berlin-Bagdad*. Curieuse manifestation des ambitions illimitées des pangermanistes allemands (in-12, 3 fr. 50, Juven).

Charles Richet. *Le Passé de la Guerre et l'Avenir de la Paix* (gr. in-8°, 7 fr. 50, Ollendorff).

M. *Edmond Demolins*, directeur de la « Science Sociale » et du livre : « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons », vient de mourir.

J. Bréjean et J. Humblot. *Les Mairies de Paris*. Organisation. Attributions. Fonctionnement (in-8°, 6 fr., Marchal et Billard).

M. Manecy. *La Division du Travail dans l'Etat* et le contrôle des engagements de dépenses (gr. in-8°, 2 fr. 50, Giard et Brière).

HISTOIRE

M. de Morgan expose à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les résultats des *fouilles* opérées *à Suse* l'hiver passé. Parmi les objets d'art il signale une statue d'albâtre du roi Manichtouson, vieille de six mille ans (4.000 avant Jésus-Christ), et une belle céramique. Il démontre aussi qu'à l'époque quaternaire, le Caucase, l'Iran et l'Arménie étaient couverts par

des glaciers qui formaient une barrière infranchissable entre la Sibérie et l'Europe. Cette constatation est importante en ce qui concerne l'origine des peuples européens et la civilisation asiatique.

Inauguration imposante à Abbeville le 8 juillet 1907 du *monument* élevé à *la mémoire du chevalier de La Barre*, supplicié par les cléricaux le 1er juillet 1766 pour n'avoir pas salué une procession.

Le plébiscite des grands hommes en Amérique donne la première place à Abraham Lincoln, puis Washington, Franklin, Jefferson, Hamilton, enfin Emerson, l'écrivain, viennent ensuite.

Le Règne de Charles III d'Espagne par François Rousseau constitue un excellent travail sur les Bourbons d'Espagne (2 vol., Plon).

Hans Steinberger. *König Ludwig II von Bayern*. Histoire du pauvre roi Louis de Bavière, fou et romantique.

Paris en 1814. *Journal inédit de Madame de Marigny*. Augmenté du journal de Underwood, publié avec introduction et notes par Jacques Ladreit de Lacharrière. Préface de Henry Houssaye (in-8°, 5 fr., Emile Paul).

Les *fouilles* exécutées *à Délos* ont rendu à la lumière les anciennes enceintes du sanctuaire d'Apollon, ainsi que de nombreux fragments de vases peints.

A. Dreux. *Dernières années de l'Ambassade en Allemagne de M. de Gontaud-Biron*, 1874-1877 (in-8°, 7 fr. 50, Plon).

D. C. Hesseling. *Essai sur la civilisation byzantine*. Traduction française. Préface de G. Schlumberger, de l'Institut (in-12, 3 fr. 50, Picard).

Histoire socialiste publiée sous la direction de Jean Jaurès. *Le Second Empire* (1852-1870), par Albert Thomas. Préface de C. Andler (5 fr., Rouff).

F. Van Kalken. *La Fin du Régime espagnol aux Pays-Bas*. Etude d'histoire politique, économique et sociale (in-8°, 5 fr., Lebègue, Bruxelles).

A. Gayet. *Fouilles d'Antinoé* en 1906-1907 (in-18, 0 fr. 50, Leroux).

P. Pierret. *Les Interprétations de la Religion égyptienne* (extrait) (in-18, 1 fr. 50, Leroux).

On inaugure le 23 juillet 1907 *le port de Bruges*. Mais Bruges-la-Morte ne va-t-elle pas perdre son cachet en devenant une cité moderne ?

L. de Launay. *La Bulgarie d'hier et de demain*. Orné de 26 illustrations (in-16, 4 fr., Hachette). Histoire, géographie, routes et chemins de fer, races, mœurs, gouvernement, commerce, industrie, richesses naturelles, tout est étudié dans cet ouvrage, d'autant plus intéressant que la Bulgarie n'est pas encore bien connue.

Emile Magne. Femmes galantes du XVIIe siècle. *Madame de Villedieu* (Hortense des Jardins), 1632-1692. Documents inédits et portrait (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

Jacques Bardoux. *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*. Les crises politiques. Protectionnisme et Radicalisme (in-8°, 5 fr., Alcan).

A. Moret. *La Magie dans l'Egypte ancienne* (extrait) (in-18, 1 fr. 50, Leroux).

Mémoires d'Anonymes et d'Inconnus (1814-1850). Recueillis et publiés par Paul Ginisty. Principaux chapitres : Napoléon a-t-il eu peur ? — Le Fils du marquis de Sade. — L'Enlèvement du Pape. — Après Waterloo. — Le Napoléon d'Amérique, etc. (in-12, illustré, 3 fr. 50, Delagrave).

LITTÉRATURE

La *fête traditionnelle du Félibrige français* a été célébrée à Sceaux, le 30 juin 1907, sous la présidence de M. Maurice Barrès, de l'Académie Française. Couronnements des bustes de Florian, d'Aubanel, de Paul Arène et de Clovis Hugues ; ce dernier buste est l'œuvre de Mme Clovis Hugues. Discours de MM. Deluns-Montaud, Chateau, maire de Sceaux, Maurice Barrès, etc. Puis une cour d'amour s'est tenue dans les jardins de l'ancienne mairie et de nombreux artistes ont chanté la gloire du Félibrige.

La commission du *prix Sully-Prudhomme* composée de Mme Daniel Lesueur, de MM. Jules Bois, Lecomte, Roujon, Michel Corday, décide qu'il n'y a pas lieu d'attribuer de prix cette année, aucun des poèmes présentés n'en étant digne.

Le 1er juillet 1907 est mort à Rapallo *le comte Nigra*, ancien ambassadeur d'Italie à Paris. C'était un poète et un philologue distingué.

François de Nion. *Les Tragiques travestis*. Roman d'aventure qui n'a rien d'historique, mais dont la lecture est intéressante et le style soigné (in-18, 3 fr. 50, Michaud).

E. Engel. *Geschichte der deutschen Literatur* (Fraytag à Leipzig). Le premier volume de cette Histoire de la littérature allemande nous mène jusqu'à la naissance de Gœthe (1749). Le second jusqu'au début du xxe siècle. Bien écrit et bien ordonné, cet ouvrage instructif se lit avec plaisir et a obtenu un gros succès en Allemagne et en Autriche.

A. Cim. *Le Livre*. T. I et II. Historique. T. III. Fabrication. T. IV. Achat des livres, rangement, catalogues et classifications (in-18, 4 vol. 5 fr. chaque, Flammarion).

Paul Adam. *L'Homme heureux*. Roman (in-16, 3 fr. 50, Bosc).

Rudyard Kipling. *Simples contes des collines*. Traduit de l'anglais par A. Savine. Ce sont les œuvres de début du romancier anglais (in-18, 3 fr. 50, Stock).

Ph. Emmanuel Glaser. *Le Mouvement littéraire en* 1906 (Petite chronique des lettres). Préface de Jules Claretie (in-18, 3 fr. 50, Ollendorff).

Camille Lemonnier. *Quand j'étais Homme*. Cahier d'une femme. Aventures d'une jeune fille pauvre en lutte avec l'effronterie et le libertinage de la société. Ecœurée, elle décide d'orienter sa vie d'une façon inattendue : elle se fera homme. Elle décrit alors sa nouvelle vie, comment elle lutte, sort victorieuse des embûches, jusqu'au moment où elle est prise d'un besoin de maternité (in-18, 3 fr. 50, Michaud).

Le 5 juillet 1907 est mort à Royat, âgé de 69 ans, le *vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*. Il collectionna tous les papiers de nos grands littérateurs et possédait sur Gautier, Balzac, George Sand, Musset et Vigny, des documents très précieux. Il publia une « Histoire des œuvres de Balzac », et une « Histoire des œuvres de Gautier ». Il lègue toutes ses collections à l'Institut de France. Il vivait à Bruxelles.

Les théâtres sont fermés, mais un peu de tous les côtés surgissent les *Théâtres de la Nature:* Théâtre d'Orange, Théâtre de Verdure de Champigny, les Arènes de Béziers, Théâtre de nature dans le Périgord, Théâtre du Peuple à Bussang, etc. La plupart de ces tentatives sont intéressantes et à encourager.

Edmond Haraucourt. *La Peur* (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Pierre de Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme*. Nouvelle édition (2 vol. in-8, 20 fr., Champion).

Marie-Anne de Bovet. *La Repentie*. Nouvelles (in-18, 3 fr. 50, Lemerre).

Marcel Prévost. *Femmes.* Ce sont six ou sept nouvelles, genre où l'auteur est passé maître (in-18, 3 fr. 50, Lemerre).

Hector Malot, l'auteur de l'Auberge du monde, Souvenirs d'un blessé, Pompon, Micheline, Conscience, Justice, Aventures de Romain Kalbris, Sans Famille, etc., est mort le 19 juillet 1907. C'était un homme simple, travailleur consciencieux. Depuis plusieurs années il n'écrivait plus. Il laisse un livre « Petit Mousse », qui est terminé depuis longtemps, mais ne devait paraître qu'après sa mort.

Emile Zilliacus. *Den nyare franska poesin oon antiken* (Hèlsingfors, Handelstrykkeriet). C'est une intéressante étude sur la poésie française moderne et l'antiquité.

Kropotkine. *Ideals and Realities in Russian Literature* (7 sh. 6 p., Duckworth, Londres). Cet ouvrage présente le plus grand intérêt et Kropotkine montre le rôle important joué par la littérature russe qui travaille depuis de longues années à la transformation des institutions du pays par le poème, la critique littéraire et la satire.

L'association des Ecrivains belges vient de publier: *Conteurs de chez nous* (Dechenne et Cie, Bruxelles). Parmi ces conteurs citons: Maurice des Ombiaux, Eugène Demolder, Paul André, Louis Delattre, Hubert Stiernet, Gustave Van Zyp, etc., et une *Anthologie des Ecrivains belges de langue française.* Huit volumes sont déjà parus et sont consacrés à Jean d'Ardenne, Jules Destrée, Van Hasselt, Camille Lemonnier, Rodenbach, Edmond Picard, Octave Pirmez et Emile Verhaeren.

Iwan Tourgueneff. *Lettres à Madame Viardot.* Publiées et annotées par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Jules Barbey d'Aurevilly. *Lettres à une Amie* 1880-1887 (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

Norman Hansen. *Tourmân ou le cœur de la Russie.* Traduit par L. Bazalgette (in-18, 3 fr. 50, Michaud). L'auteur, qui a été témoin en Extrême-Orient de la triste fin de la guerre russo-japonaise et qui accompagna les troupes russes rapatriées, les suit jusque dans le cœur de la Russie, où chaque guerrier, déjà démoralisé, retrouve son isba abandonnée, sa famille emportée par la tourmente ou réduite à la misère. Livre qui donnera à réfléchir.

E. de Préjac. *Sous le soleil d'Athènes.* Œuvre d'un puissant relief et d'une émotion enveloppée de poésie. Jean Bertheroy nous présente l'ouvrage dans une belle préface (in-18, 3 fr. 50, Michaud).

Pierre de Bouchaud. *Les Lauriers de l'Olympe.* Poésies (in-18, 3 fr. 50, Lemerre).

Ernest Oldmeadow. *Susan.* Roman anglais (6 sh., E. Grant Richards, Londres).

H. A. Vachell. *Her Son* (6 sh., Murray, Londres).

ART

M. Le Boucher obtient le *grand-prix de Rome* (composition musicale. Le grand prix de Rome (peinture) est décerné à M. L. Billotey. Le sujet à traiter était le suivant: Virgile, auteur des « Géorgiques », contemple dans la campagne romaine une scène rustique. Pour la sculpture, il s'agissait de traduire en bas-relief l'émotion éprouvée par les pâtres qui, menant paître leurs troupeaux dans la campagne romaine, découvrent au pied du tombeau de Properce, le cadavre de Cynthie, morte de désespoir. Le jury ne décerne pas de grand-prix, les concurrents n'ayant pas respecté dans leur travail définitif les indications qu'ils avaient données dans l'esquisse. Le sujet d'architec-

ture était « un observatoire et une station scientifique sur un promontoire au bord de la mer. »

Concours de tragédie et de comédie au Conservatoire. A signaler quelques talents qui promettent: MM. Gerbault et Chambreuil, parmi les tragédiens, MM. Leroy et de Féraudy, parmi les comédiens. Mlles Lifrand, Provost et Ludger, parmi les comédiennes. Mais aucune tragédienne.

Le 17 juillet 1907 est mort à Neuilly *le peintre Chartran*, âgé de 58 ans. Parmi ses principaux tableaux nous citerons: Mounet-Sully dans le rôle d'Hamlet, le portrait du Président Carnot, du Dr Robin, de M. Lozé, de Mme et Mlle Roosevelt, etc. Il travaillait également à des travaux de décoration pour la nouvelle Sorbonne: Ambroise Paré pratiquant la ligature des artères, Saint François d'Assise chantant au labour, etc. Il était élève de Cabanel et avait une réputation universelle.

H. Saladin et Naigeon. *Manuel d'Art musulman.* Architecture. Arts plastiques et industriels (2 vol. ill., 30 fr. chacun, Picard).

A. Kleinclausz, *Dijon et Beaune* (Collection des villes d'art célèbres) (petit in-4°, 119 gravures, 4 fr., Laurens).

Henry Marcel. *Daumier* (in-8°, illustré, 2 fr. 50, Laurens).

Emile Michel. *Paul Potter* (in-8°, illustré, 2 fr. 50, Laurens).

E. Delain. *Les Architectes élèves de l'Ecole des Beaux-Arts* 1793-1907 (in-8°, illustré, 13 fr., Libr. Constr. moderne).

Cinquante dessins de Watteau, reproduits en couleurs en fac-simili absolu des originaux des musées de Chantilly, Londres, Paris et Vienne. introduction de G. Lafenestre (500 fr., Piazza).

M. *A. Marmontel*, le professeur de piano bien connu du Conservatoire, né à Paris en 1850, est mort le 23 juillet 1907. Pianiste et compositeur distingué, il a de plus écrit un grand ouvrage d'enseignement musical: « Première et deuxième années de musique », qui compte de nombreuses éditions.

Les Chefs-d'Œuvre du Musée des Arts décoratifs, 144 planches en phototypie représentant des vues intérieures, des décorations, meubles, bronzes, sculptures, etc. (40 fr., 5, rue de Béarn).

M. Gossart. *La Peinture de diableries à la fin du Moyen-Age: Jérôme Bosch*, le faiseur de diables de Bois-le-Duc (in-8°, planches, 10 fr., Champion).

Paul Ginisty. *Mémoires d'une danseuse de corde.* Madame Saqui (1786-1866) (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

L. Danion. *La Musique et l'Oreille.* Bases rationnelles de la musique. Le faux-pas de l'Art nouveau ou Musique dite de l'avenir (in-12, 3 fr. 50, Messein).

LA DIRECTION.





REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

La sience contemporaine se caractérise par une déplorable facilité à se payer de mots sur le terrain philosophique. Lorsque, par exemple, Sir Oliver Lodge, (*la Vie et la Matière*, Alcan, édit.), vient nous dire que l'idée de matière s'évanouit, lorsqu'on arrive à considérer l'électron comme une charge électrique, on se demande quelle simpliste conception de la matérialité se faisait ce physicien avant cette réflexion. Matière = caillou probablement ! En second lieu, je ne puis m'arrêter d'admirer ceux, qui arrivent à concevoir l'électron comme une charge électrique. Qu'est-ce seulement que l'électricité ? Un phénomène synthétique d'une infinité d'effets et de causes très différents ! Il est même certain que, comme dans la lumière et la chaleur, il y a en elle une composition d'actions hétéropondérables complexes, où entrent en compte des éléments limités simultanément avec le milieu extérieur. Faire une entité d'une charge électrique, c'est comme si l'on donnait à un objet en fer, qui tourne dans l'eau, la dépression de l'eau pour sa propre substance chimique ; c'est absurde autant qu'enfantin. Dès 1869, J.-B.

Rames, dans *la Création d'après la géologie et la philosophie naturelle* (et d'autres avant lui, probablement), considérait l'éther comme l'élément formateur de la matière pondérable des nébuleuses. Ceci, c'est une idée. Dire après Rames, que la *création* d'une certaine quantité de *matière* est accessible aux conquêtes de la science, comme Sir Lodge, c'est répéter, en jouant sur les définitions, ce qui a déjà été exprimé sous une autre forme. Ou plutôt, c'est *dire, sans le dire tout en le disant*, que l'éther est immatériel, que la matière s'évanouit en y retournant, se crée en en provenant. Si vous ajoutez que *créer* exprime en absolu « *faire avec rien* », ceci implique encore que l'éther n'est rien et vous concevrez tous les admirables jeux de mots, que l'on peut tirer de la philosophie scientifique contemporaine.

Autre chose encore, je fais vibrer un diapason ; en dehors du chemin parcouru dans un temps par les points du corps vibrant, il entre ici un nouveau facteur de vitesse, la vitesse vibratoire. Je puis définir l'ensemble de ce phénomène complexe mécanique en l'appelant par exemple *activité*, comme on peut nommer *énergie*, le complexe dynamique analogue qui l'accompagne, et il y a toujours des phénomènes d'activité accompagnés d'énergie, dans les phénomènes éthéro-pondérables : lumière, chaleur, électricité, etc. Autrefois, quand on analysait les complexes, on disait qu'au fond il y avait du mouvement, ou de la force. Dites aujourd'hui, que le complexe est le principe et le principe, le résultat et vous serez, suivant la mode, en accord philosophique avec les « admirables tendances énergétiques de la physique moderne. »

Quant aux travaux expérimentaux, ils accroissent sans répit la richesse intellectuelle et la puissance sociale ; mais, c'est surtout les portions de la physique, qui touchent plus ou moins directement à l'optique et aux phénomènes lumineux, qui bénéficient des découvertes récentes (1). Après la transmission de la photographie à

(1) Récent intéressant ce sujet: E. Gautier, l'Année scientifique (*Hachette*) et M. de Nansouty, Actualités scientifiques (*Schleicher*); A. Lacour, l'Exposition de la Société française de physique (compte-rendu), *Nouvelle Revue*, 1er mai; E. Coustet, la Photographie des couleurs (*Larousse*); L. Grimpel, la Photographie des couleurs à l'Illustration, l'*Illustration* 15 juin; voir aussi communication de M. Dastre à l'*Académie des Sciences*, 17 juin sur l'*application de la méthode Lumière à la photographie microscopique* par M. François Franck; Communication de M. Dastre à l'*Académie des Sciences*, 29 juillet sur un *Procédé d'examen de la structure de l'œil par les lampes à vapeur de mercure*, découverte du Dr Fortin; communications diverses sur la Spectroscopie à l'*Association américaine pour l'avancement des Sciences*, *Science*, 19 avril et la Spectroscopie stellaire, par P. de Vrégille, Cosmos 11, 18 mai; G. Lemoine, l'Optique géométrique et les ondes lumineuses, *Journal de physique élémentaire*, avril et M. Brillouin, A propos de cet article,, *même journal*, mai ; communications R. Benoit, Ch. Fabry et A. Pérot à l'*Académie des Sciences*, 21 mai, sur une nouvelle détermination du mètre en longueurs d'ondes lumineuses; Vulgarisateur: E. Potier, l'Ultramicroscope, Revue de l'Enseignement primaire, 7 juillet; L. Houllevigue, l'Eclairage électrique, *Après l'école*, 5 avril etc., etc...

distance, découverte par le professeur Korn, voici la réalisation pratique si souvent tentée de la photographie des couleurs obtenue par les frères Lumière. Dans l'*Illustration*, journal, qui a patronné les « deux découvertes miracles », M. Léon Gimpel expose avec des documents illustrés à l'appui, la question de la dernière. 1810, observation de Seebeck d'Iéna, de l'impression imparfaite du spectre coloré sur le chlorure d'argent ; 1839, reproduction éphémère du même, sur une lame d'argent bien polie, recouverte d'une couche mince de sous-chlorure, par Becquerél, puis Niepce de St-Victor ; 1866, fixation partielle des couleurs obtenue, par Poitevin ; 1868, le poète Charles Cros et le physicien Ducos de Hauron, tirant partie des observations de Maxwell et de Young, sur l'obtention de toutes les couleurs par la superposition de trois d'entre elles, orientent le problème vers sa simplification ; 1891, procédé G. Lippmann, interférenciel ; 1895, procédé Joly de Dublin, par réseau de lignes colorées ; en dernier lieu, procédé Lumière. Sur la plaque photographique, couche de grains de fécules, colorés en orangé, vert et violet, préparée à cet usage et séparée de l'émulsion sensible par un vernis transparent. Certains grains absorbent certaines couleurs et ne laissent agir sur la plaque sensible que les couleurs non absorbées. La plaque donne ainsi les couleurs complémentaires de l'objet photographié. Une seconde plaque influencée par la première, restitue les couleurs réelles. Les détails de l'invention sont délicats et complexes ; le résultat remarquable. Le problème peut être dit résolu.

Il n'en est pas de même de la plupart des applications des agents électro-pondérables à la thérapeutique. Le docteur Foveau de Courmelles, qui traite ce sujet, (*Chroniques physiothérapiques*, *Archives de Thérapeutique*, 1[er] *mai*, 1[er] *juillet*, etc.) (1), dit notamment, à propos de la radiothérapie, qu'après l'avoir trop niée, on l'a trop vantée et surtout trop mal employée. En revanche, la photothérapie si dédaignée redevient d'actualité. L'emploi de la lumière chimique, long, mais curatif, grâce aux travaux de Finsen, est de plus en plus apprécié. Pour l'*électrolyse médicamenteuse*, l'auteur s'en attribue la découverte. Avant 1890, dit-il, on ne songeait pas à faire pénétrer les médicaments dans l'intérieur du corps par l'électrochimie. On n'utilisait pas l'*état naissant* des corps, on ne se servait que de la pénétration imparfaite par les courants, pénétration dite *cataphorétique*. Pourtant dans son livre très récent, *Les ions*,

---

(1) Complémentaires récents : Pierre Lesage, Emploi de l'essence de thérébenthine dans le champ électrique et ses inconvénients pour les cultures de Pénicilium, *Société scientifique et médicale de l'Ouest*, séance du 1[er] mars; H. Boucher, les Energies électriques de l'ambiance et le phénomène morbide, *le Médecin*, 24 février et d'Arsonval et les expériences de Leduc, *Journal de médecine de Paris*, 10 février; M. Huchard, l'Action hypotensive des courants de haute fréquence, *Courrier médical*, 3 février ; L. Wickham, l'Emploi du radium en thérapeutique, *Annales de derm. et de syph.*, octobre; Gustave Lebon, Rôle de la lumière dans les phénomènes de la vie, (l'*Evolution des forces, Flammarion, édit.*); Docteur R. Brillouët, les Ions et particulièrement l'ion iode (Masson); etc.

(Baillière), le docteur Brillouët, attribuant au docteur Foveau de Courmelles l'utilisation des courants d'induction et la différenciation expérimentale de la cataphorèse, de l'électrolyse médicamenteuse, nommé par lui bi-électrolyse, parle d'introduction électrolytique, à propos des recherches de divers savants antérieures à cette époque, tant il est vrai, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil et que le mérite des uns n'enlève rien à celui des autres. L'appoint spécial de Stéphane Leduc dans cette question serait, suivant Fockenberghe et R. Brillouët, d'avoir « établi d'une façon définitive le phénomène de l'introduction électrolytique des ions dans l'organisme vivant ». Mettant deux lapins en série sur le même courant, le courant entrant dans l'un par une solution de chlorure de sodium, sortant par une solution de sulfate de strychnine, la strychnine descendant le courant, le lapin ayant la solution de sulfate de strychnine à l'anode seul succombe, l'autre résiste et peut résister comme témoin à l'empoisonnement d'une série de lapins ayant le sulfate de strychnine à l'anode. — Si l'on remplace le sulfate de strychnine par une solution de cyanure de potassium, l'ion cyanique remontant le courant, c'est le lapin ayant le cyanure à la cathode qui succombe. » Le livre du docteur Brillouët contient des détails intéressants sur la théorie des ions, particulièrement sur l'étude de l'ion iode et donne la technique la plus récente de la pratique de l'électrolyse médicamenteuse. Pour sa pratique F. de Courmelles dit que si l'on ne veut pas avoir de désillusions, elle doit être poursuivie localement, avec pondération, simultanément au traitement général de l'organisme par les méthodes les mieux appropriées.

Une infinité de faits, auxquels on se trouve porté, quand on en a découvert une cause, à donner cette cause exclusive, ont en réalité des causes multiples. Dans son dernier livre, le *Monde végétal*, (Flammarion), Gaston Bonnier, a pour cette raison tort de dire, parlant de la question de la génération spontanée, qu'elle ne serait plus intéressante, si l'on découvrait des germes microscopiques à l'intérieur des aérolithes. Je dis que l'apport cosmique de germes susceptibles de féconder la planète, est moins probable que la génération spontanée au début de la planète, mais que les deux sont successivement possibles et plusieurs fois possibles, mais encore, en admettant la possibilité cosmique et l'irréalité spontanée au début neptunien, cela n'impliquerait pas la possibilité (la possibilité seule d'ailleurs), d'une spontanéité artificielle actuelle et que ce serait dérouter des recherches intéressantes même au cas de leur irréussite que de nier cette possibilité, car tous les progrès des sciences sont faits de telles recherches de choses qu'on avait cru précédemment irréalisables, que de plus les tendances générales des résultats expérimentaux sont quand on y réfléchit historiquement le renversement des limites absolues (des exemples en sont abondants). et qu'il y aurait quelque témérité à vouloir d'idée préconçue, arrêter le transformisme au point précis d'une forme organique élémentaire. Pour toutes ces raisons, la génération spontanée ou plutôt l'évolution morphologique de l'inorganique à l'organique, si elle n'est pas certaine, est infiniment probable. La réalité des causes

multiples paraît d'ailleurs être désormais adoptée pour la variation transformiste, par l'auteur, dont j'ai résumé le point de vue dans la *Revue intellectuelle* de janvier (*Revue scientifique*), car, il précise ne s'élever que contre l'exclusivisme darwiniste de ceux qui n'admettent que la sélection naturelle comme cause de variation. Nous sommes du même avis. Mais que l'on soit ou non disposé à partager les opinions philosophiques de l'auteur, il n'est pas permis d'ignorer l'apport de son œuvre, au point de vue du transformisme végétal et la part qui traite de l'histoire de la botanique et des découvertes sur la sexualité des plantes, très complète, est encore infiniment instructive (1). C'est un livre qui compte.

C'est d'après M. Gaston Bonnier, lui-même, que M. Ambiès décrit les cinq stades de la karyokinèse végétale dans son œuvre sur *La Conscience organique*, d'après ses éléments constituants et ses effets comparés et peut-être donne-t-il leur exacte signification aux recherches récentes sur la génération spontanée, quand il dit que les expériences de Stéphane Leduc donnent « l'approximation remarquable, qui permet de fonder sur les seules lois physiques-chimiques tous les phénomènes connus du mouvement, soit pour les corps dits bruts, soit pour les organismes ». Dans *La Conscience organique* (2), (Giard et Brière), J. Ambiès étudie le point de vue

---

(1) Complémentaires récents sur la botanique moderne et le transformisme végétal : J. Wéry, Excursions scientifiques, *Revue de l'Université de Bruxelles*, Juillet ; A. Songeon, Recherches sur le mode de développement des organes végétatifs de diverses plantes de la Savoie (*Imprimerie nouvelle, Chambéry*) ; W. Lubimenko, Influence de la lumière sur l'assimilation des graines en cours de germination, communication Gaston Bonnier à l'*Académie des Sciences*, juin ; Etard, la Biochimie et les chlorophylles, (*Masson*) ; E. Haeckel, les Merveilles de la Vie (*Schleicher*) ; L. Dufour, Formes successives de développement et parenté des Achillées, comm. G. Bonnier à l'*Académie des Sciences*, juin ; A. Loria, Etude sur de Vriès, *Nuova Anthologia*, 1er mai ; G. Bonnier, Production, par blessures, de nouvelles céréales, *la Revue*, 1er mai ; C. de Bruynes, la Flore des dunes, *Revue de l'horticulture belge et étrangère*, 1er mai ; A. Mary, les Secrets de la vie (*Rousset*) ; J. Lefèvre, le Transformisme végétal et son application à l'agriculture, *Après l'école* 5 avril ; H. Coupin, les Champignons producteurs de « ronds de fée », *le Naturaliste*, 1er avril ; A. F. Blakeslee, F. R. Lillie, E. B. Wilson, R. A. Harpers, T. H. Morgan, the Biological significance and control of sex, *Science*, 8 mars ; M. Goebel la Tératologie végétale, *Archives des sciences physiques et naturelles*, nov. déc. ; R. Pearl, la Variation chez les protozoaires, *Biométrika*, octobre, etc...

(2) Complémentaire récents : L'Année psychologique (Masson) ; C. Spiess l'Ame et le Corps (*Vigot*) ; M. Bridou, Mécanisme de la détente dans l'émotion, *Revue scientifique*, 20 juillet ; Dr Grasset, le Psychisme inférieur (*Chevallier* et *Rivière*) ; G. Dumas, le Sourire (*Alcan*) ; M. Foucault, le Rêve (*Alcan*) ; B. Leroy, le Langage, essai sur la psychologie (*Alcan*) ; G. H. Luquet, Idées générales de psychologie (*Alcan*) ; A. Forel, l'Ame et le système nerveux (*Steinheil*) ; thèse religieuse : Chanoine du Rousseau, l'Ancienne et la nouvelle psychologie (*Schepens, Bruxelles*), etc.

moderne de la mesure de la conscience organique fondée sur l'étendue et la durée de ses relations internes et externes, et, après avoir synthétisé d'une façon remarquable le mécanisme du système nerveux et de ses fonctions comparées, conclut par la considération d'une conscience sociale, résultante des consciences individuelles et par l'idée d'une organisation compliquée de réflexes, quant à la nature du phénomène conscient : « Si, par l'examen des faits acquis à la connaissance, il paraît démontré que la notion de conscience organique telle qu'elle vient d'être exposée, implique, non point des frontières au-delà desquelles il n'y aurait plus de conscience, mais une continuité telle entre les phénomènes psycho-physiologiques et les phénomènes physico-chimiques, on ne saurait trop rappeler ces transitions si sensibles qui existent entre les groupes.

« L'influx nerveux centripète qui se transmet de neurone en neurone aux régions de la moelle et aux territoires de l'encéphale, pour se transformer selon les points de son départ et les lieux de son arrivée en influx moteurs centrifuges, réflexes proprement dits ou phénomènes d'intelligence et de volonté, en dehors de l'analogie étroite qu'il présente avec le courant électrique d'induction, se trouve subordonné à toutes les lois physiques connues. La chimie des nerfs joue à cet égard un rôle tout aussi décisif.

« Si donc les phénomènes d'intelligence et de volonté se trouvent déterminés par la composition chimique de leur substratum et par les lois mécaniques et physiques qui ne sont que celles de la nature, en quoi ces phénomènes d'intelligence et de volonté diffèrent-ils des phénomènes de la cellule, ou même, des phénomènes de machines à vapeur, de dynamo électrique, des moteurs de toute sorte et des combinaisons chimiques endothermiques ou exothermiques ? Simplement, par la forme extérieure de leurs organes et par les formes de la matière qui entrent, sous les noms connus de corps simples, de sels, d'oxydes, d'acides, etc., dans la constitution de ces mêmes organes puisque cette constitution est condition des effets attendus. Ceci proclame suffisamment la subordination de cette diversité des formes naturelles, relatives à nos moyens de connaître et de nous adapter à l'égard de l'Unité indéfinie soupçonnée qu'est l'Energie des mondes. »

L'auteur n'a pas le style facile, mais ce qu'il veut dire, est très juste.

Introduction à la critique de différents concepts récents sur la nature des choses

(*Suite*)

La Nature n'a pas de causes : elle n'a que des enchaînements. Le mouvement n'est pas plus l'origine de la force que la force n'est l'origine du mouvement. Tantôt la force nous paraît engendrer le mouvement, tantôt c'est le mouvement qui paraît engendrer la force. Tantôt les deux phénomènes se succèdent, tantôt ils se confondent. La vérité est celle-ci : l'action de résistance qui est à la base de la matérialité, l'action mécanique, l'action dynamique et l'action psychique s'accompagnent partout indéfiniment et partout coexistent. Pour peu qu'on y réfléchisse, partout où se découvre l'une se découvrent les autres, comme des aspects d'une chose unique, mais, dans un même phénomène, leur caractéristique n'a pas la même proportion. C'est pour cela que nous séparons leurs concepts. Prenons l'exemple de l'air atmosphérique, il exerce, nous le savons, une pression dynamique énorme sur nous et pourtant, à l'état de repos, il semble à notre toucher parfaitement impalpable et immatériel. Que nous prenions par rapport à lui un mouvement rapide, nous éprouverons l'impression de sa résistance matérielle à la pénétration. En d'autres cas, nous mesurerons moins cette résistance matérielle que son action dynamique directe, quand, par exemple, gonflant les voiles d'un navire, le vent nous emporte sur la mer. Ailleurs, nous n'éprouverons qu'une impression sonore, palpable au toucher de notre oreille, impalpable au toucher des autres sens, impression vague d'intensité dynamique, alors que la forme complexe de cette action en simultanéité et succession se manifeste clairement sous forme d'image psychique sensorielle. En définitive, nous savons que si l'air n'était pas en mouvement vers notre oreille, à moins que l'oreille ne soit en mouvement par rapport à lui, il n'y aurait ni complexe d'ébranlement psychique, ni intensité d'action et sans cette dernière, pas d'impression matérielle ; par contre, que si cette dernière existe, il y aura à la fois

psychisme, dynamisme et mécanisme. C'est dans ce sens qu'il faut entendre que le mouvement est en substance ce que la matière est en synthèse, et non pas que la matière n'existe pas et qu'il n'y a que du mouvement.

Ou encore, ce sont les lois du mouvement qui déterminent celles du dynamisme, du psychisme et de la matière, mais la matière seule embrasse simultanément les idées de psychisme, dynamisme et mécanisme, qui chacune correspondent à des abstractions dont la synthèse seule, c'est-à-dire la matière est réalité. Il n'y a pas d'âme sans corps, ni de corps sans âme, pas d'action sans objet et pas d'objet sans action, pas de mouvement sans mobile et pas de mobile sans mouvement, et la matière est tout cela, âme, force, mouvement, mobile, objet et corps.

Et je dis que l'éther est matériel. Notre œil plus subtil que la balance nous le dévoile en dévoilant l'énergie. L'éther a la lumière comme l'air a la sonorité. Tout dynamisme actif implique le dynamisme résistant et, considéré dans l'étendue, la matérialité. Le toucher de la vision n'est pas d'un principe différent que les autres modes du toucher.

Mais si les lois du mouvement déterminent toutes les autres, ce n'est que par abstraction, en rompant le lien qui unit la mécanique au psychisme et au dynamisme, que nous les pouvons déduire. La mécanique procédant sur une abstraction de la réalité matière n'est forcément qu'un langage symbolique. Il importe en commençant d'en préciser les termes. Le mouvement comme la force s'accomplit dans l'espace parcourant et parcouru ; la matérialité, dans l'espace contenant et contenu. Le linéaire n'est que l'abstraction d'une abstraction, la matière seule est réelle.

La mécanique usuelle du passé, au point de vue philosophique, est faussée à la base de ses conceptions par la théorie de points et de solides fictifs aux parties immobiles, inertes et indéformables. L'expérience scientifique nous apprend au contraire qu'il n'est pas de corps, aussi durs soient-ils, dont les parties ne vibrent continuellement, ne soient en perpétuel état de rapprochement et d'éloignement, de déformation constante, en un mot, et que non seulement, il n'est pas de solide absolu, mais que les solides ne diffèrent que par le degré de cohésion des masses fluidiques. Ce n'est donc pas dans les conceptions extrêmes de solidité ou d'immatérialité qu'il faut chercher la représentation du réel, mais dans l'état mixte qui seul est reconnu par l'expérience avec tous les attributs communs à la généralité des formes matérielles. Dans ces

conditions, il est complètement inexact de dire que tout système de forces se décompose en une résultante et un couple. Tout système dynamique a en plus de sa décomposition parallélique et angulaire, une décomposition rayonnante de rapprochement ou d'éloignement des parties dont les intensités tendent à croître en raison inverse du carré des distances au centre d'application réel comme tout système mécanique complexe peut être résolu en un triple système de translation directe, de rotation tourbillonnaire et de déformation rayonnante, ce dernier tendant à condenser la matière et le mouvement vers le centre de l'ensemble ou à l'épandre hors de ce centre.

En principe même, nous n'avons conscience du mouvement de la matière que par la variation des distances d'objets visibles ou de leurs parties. Si, au lieu d'imaginer les réactions de solides fictifs, nous regardions ce qui se passe dans les corps déformables, dans un nuage poussé par le vent, par exemple, notre seule observation sensorielle nous donnerait des approximations frappantes que l'expérience confirmerait. Nous voyons l'ensemble d'un nuage se déplacer avec un mouvement moyen dans une direction moyenne des différents mouvements et des différentes directions de ses parties, c'est ce que nous appelons plus spécialement le mouvement, le déplacement du nuage ; nous le verrons encore osciller ou tourner d'une façon plus ou moins nette sur lui-même, et, toujours simultanément, changer de forme par le rapprochement ou l'éloignement de ses points. Quant à vouloir mesurer exactement la triple somme que représentent ces modes relatifs pour les parties infiniment divisibles, et dont chaque division est animée dans un temps de trajectoires différentes, ce serait une entreprise folle. Nous ne connaissons que les mouvements moyens et approximatifs d'ensembles matériels plus ou moins définis ; nous ne connaissons jamais la véritable quantité de mouvement que représente la somme mécanique d'un objet, quel qu'il soit. Lorsque des approximations, qui seules nous sont permises, sensoriellement ou expérimentalement, nous cherchons à tirer des lois d'exactitude mathématique, nous sommes obligés, ne pouvant atteindre la réalité dans sa source, de procéder par hypothèses ; nous sommes tenus, sur l'image de cette réalité, d'imaginer des conditions dans lesquelles la réalité nous deviendrait accessible, et voici, à très peu près, ce que nous faisons, soit par intuition, soit par raisonnement.

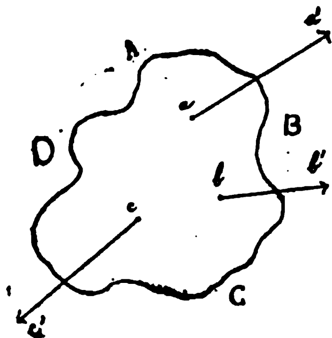
Dans l'impossibilité de démêler l'écheveau dynamique de la continuité du système, nous créons en lui un système de points discontinu où les actions réciproques, mesurées par les variations

de vitesse dans la réalité, n'existent plus, où il n'y a plus, durant au moins un temps très court où *instant*, que des vitesses uniformes ; c'est-à-dire que nous faisons abstraction du dynamisme de l'ensemble pour n'en plus voir que le mécanisme. Dans la réalité encore, la division matérielle n'a pas de limite, nous le sentons fort bien. Aussi petit que soit un point matériel, il sera décomposable. Nous supposons pourtant que ces points sont à la limite des grandeurs, égaux en volume et en nature. Si nous ne procédions pas ainsi, ne pouvant en connaître que le mouvement moyen, nous aurions à procéder pour le système complexe d'un point déformable à une décomposition aussi compliquée que pour un ensemble de points. Nous supposons donc les points matériels indéformables pour n'avoir pas à tenir compte de mouvements intérieurs superposés à la translation du très petit ensemble matériel que chacun d'eux représente. C'est comme si nous donnions à tous une égale quantité de mouvement intérieur *zéro*, et cela revient au même que si nous choisissions dans l'ensemble du nuage une certaine quantité, de très petites parties égales ayant des quantités de mouvement intérieur égales et effectives pour en former un système discontinu dont nous n'aurions à tenir compte que des différences de translation.

Ce système créé sur l'image d'une possibilité réelle, n'ayant plus à nous préoccuper des mesures dynamiques de variation de mouvement qui résultent de la continuité matérielle universelle, n'ayant plus à tenir compte que de translations uniformes de parties très petites et semblables qu'il nous suffit de considérer se mouvant pendant un temps très court, en des directions uniformes, le problème est simplifié. Nous pouvons alors tenter de déterminer des lois mécaniques, d'évaluer rigoureusement ce que l'impression visuelle ne nous donne qu'approximativement, et d'une manière variable. Comme une même chose nous apparaît toujours semblable sous une même perspective, nous aurons créé une base d'abstractions pour un point de vue toujours le même, et comme nous l'avons créé sur l'image des possibilités réelles d'existence de très petites parcelles matérielles semblables intérieurement, et se mouvant dans un très petit temps d'une manière uniforme, ce sera l'image conditionnelle de la réalité. Où nous nous tromperons, c'est quand, déplaçant le concept mécanique de ses conditions, nous le substituerons à d'autres concepts, ce que nous faisons quand nous concevons le mouvement en dehors de la matière comme une réalité.

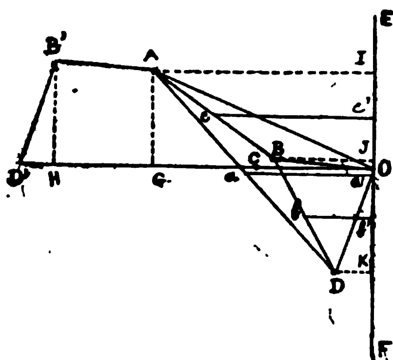
Soit donc, dans un ensemble dynamique et continu, l'abstraction mécanique de points matériels (c'est-à-dire égaux de toutes maniè-

res, et tels, qu'on puisse n'en différencier que les translations).



Ces points, *a*, *b*, *c*, forment un système discontinu de choses égales et homogènes qui, de même que le système continu A, B, C, D, hétérogène qui les contient, est susceptible de posséder un mouvement moyen d'ensemble, une rotation autour d'un lieu de moyenne situation, des mouvements de déformation, toutes choses que dans la réalité, notre vision évalue approximativement, comme dans l'exemple du nuage mu par le vent. Eh bien ! notre raisonnement mathématique ne fera que déterminer cette approximation. Quand nous cherchons à mesurer le mouvement moyen d'un ensemble de points, c'est comme si nous voulions évaluer sur trajectoire, le mouvement d'un point dont la situation est moyenne de celle de tous ces points. Ce point, qu'on appelle parfois *centre de gravité*, est aussi pour des points situés dans un même plan, le lieu de moyenne distance à une droite du plan et dans l'espace celui des moyennes distances à un plan.

Si nous joignons les points matériels, A, B, D, à un point géométrique quelconque O d'un plan, que du point A nous menions A B' égal et parallèle à O B ; de B', B' D' égal et parallèle à O D, que nous fermions le contour de ce *polygone de détermination statique* par la droite O D', il nous suffira de porter, sur cette droite, à partir du point O, sa propre longueur divisée par le nombre des points du système, pour déterminer le lieu C de moyenne situation de ces points A, B, D.



En effet, par le point O, menons EF perpendiculaire à OD'. Des points A, B, D, abaissons sur EF les perpendiculaires AI, BJ, DK, mesurant les distances de ces points à la droite E F et de A, B', sur OD', les perpendiculaires A'G et B'H.

OG+GH+HD'=OD'

et OC qui est le 1/3 de OD' est aussi le 1/3 de OG+GH+HD' ;

mais AI=OG, BJ=GH et DK=HD'.

OC est donc encore le 1/3 de AI+BJ+DK, c'est-à-dire le lieu des moyennes distances des points A, B, D à la droite EF.

Joignons encore le point A à B, B àD, D à A et des milieux des côtés du triangle ABD, abaissons de nouvelles perpendiculaires $a\ a'$, bb', cc' sur EF. Dans les trapèzes dont elles joignent les milieux des côtés opposés, les droites

$$aa' = 1/2\ AI + 1/2\ DK$$
$$bb' = 1/2\ BJ + 1/2\ DK$$
$$cc' = 1/2\ AI + 1/2\ BJ$$

en additionnant, on obtient :

$$aa' + bb' + cc' = AI + BJ + DK$$

Ce qui fait que OC égale encore $\dfrac{aa' + bb' + cc'.}{3}$

Ainsi la somme des distances des centres de gravité des points pris deux à deux à EF est la même que celle de ces points à la même droite.

Si on construisait un nouveau triangle a, b, c, la somme des distances des milieux des côtés à EF serait la même que celle des points a, b, c et dont OC serait aussi le 1/3.

En continuant indéfiniment l'opération, on aboutirait à un triangle dont les 3 sommets se confondraient en un point situé à une distance de EF égale à $\dfrac{3\ OC}{3} = OC$, **c'est à dire au point C, lieu de moyenne situation du système, par conséquent.**

Mais une remarque immédiate s'impose : c'est la parfaite analogie qui existe entre le *polygone de détermination statique* construit sur les droites qui unissent les points matériels d'un système à un point géométrique quelconque, d'une part, avec un *polygone de détermination mécanique* construit sur des longueurs et directions de vitesse que représenteraient ces mêmes droites, auquel cas O C serait le mouvement moyen du système et O D' la quantité de mouvement dans la direction commune de l'ensemble ; d'autre part, avec un *polygone de détermination dynamique* construit sur les mêmes droites considérées comme forces appliquées au point O, auquel cas O D' serait la résultante des forces.

Et que tout cela soit évalué approximativement dans notre impression visuelle, puisque nous avons conscience d'un mouvement moyen, cela démontre aussi quel évident parallélisme existe entre les différents concepts psychique, statique, mécanique et dynamique, dont le concept matière est la synthèse.

(A continuer prochainement.)

LUC JANVILLE.



REVUE SOCIOLOGIQUE

PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

« Le mensonge, écrit U. Roméro Quinones, en épigraphe d'un étrange livre où l'anarchisme de Tolstoï avec son mélange d'esprit religieux et de science, (*La Verdad*, imprenta de la « Gaceta de Madrid »), se retrouve sous le voile d'un mysticisme espagnol, le mensonge est le refuge des esclaves, l'excuse des femmes et la défense des méchants. » Et la Vérité doit être le salut des hommes ; mais, elle est pour R. Quinones dans le spiritualisme scientifique. A mesure que la matière se subtilise en ses multiples évolutions, l'esprit tend à l'emporter sur les instincts de la chair. L'idée de Dieu naît dans la subjectivité, « grand réflecteur intérieur et potentiel de la force physique. » Le parasitisme religieux est la confusion de l'Eglise et de l'Humanité, mais le véritable christianisme est tout autre chose et Jésus, entre tous les précurseurs, apporta la lumière spiritualiste au monde, au point que son enseignement triomphe, aussi bien qu'en la doctrine des Doukobors russes, dans le but poursuivi par les révolutionnaires matérialistes athées comme Herzen et comme Bakounine. Quinones croit à l'efficacité *spirituelle* de la science et rêve d'une humanité affranchie par la Vérité et communiant dans la religion de l'Amour universel.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ici, où nous écrivons pour une élite, il n'y a pas d'inconvénient à l'exprimer, à côté des tentatives politiques, de main-mise de l'Eglise sur une science qu'elle n'a pu détruire, il y a bien, un mouvement désintéressé de rapprochement de l'esprit religieux, de la part de certains, qui n'arrivent pas à se libérer de croyances traditionnelles, profondément inculquées. Cela correspond chez eux à un besoin d'ennoblissement, qui existe chez nous-mêmes, des réalités humaines et de l'humanité par con-

séquent ; mais, il faut bien le leur dire, ce qu'ils font ainsi de la religion, n'a plus de religieux que le sentiment poétique. Si vous enlevez de la religion la foi du charbonnier, l'obligation de croire en dépit de la raison, si vous admettez la recherche de la vérité, c'est-à-dire la Science, la religion devient une philosophie déiste, tandis qu'il y a au contraire de véritables religions athées.

Si la religion cesse d'être coërcitive ici-bas, soit par l'anathême, soit par la répression, ce n'est plus qu'un système de gouvernement moral. Mais, il y a autre chose ! L'unité de croyance que rêve M. J. de Bonnefoy, réalisée un jour sur la terre par le catholicisme rationnel (*Vers l'unité de croyance*, E. Nourry, édit.) (1), unité, qui n'a pas été faite au temps de la toute-puissance de l'Eglise, ne le sera jamais par l'Eglise désarmée. L'Eglise même, possédât-elle tous les canons et toutes les troupes, et toutes les geôles de l'Europe, n'imposerait pas ce qui est impossible. On ne fonde définitivement que sur la Vérité, or, il n'y a qu'une vérité certaine, c'est celle du sage, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de vérité suffisamment certaine pour qu'elle puisse être imposée autrement que comme utile. Ce n'est pas l'unité de croyance, qui est réalisable sur la terre, c'est l'unité d'incroyance, l'unité de libre-pensée. La Vérité totale est un but inatteingible, mais dont on se rapproche d'autant qu'on n'est pas arrêté pour se rapprocher d'elle par des coërcitions spirituelles ou temporelles. Par certains côtés, bienfaisantes, les religions en ce sens restent désastreuses, en arrêtant les hommes dans leur marche vers la Vérité. Et si l'on supprime, ce que de cette manière, la religion a de mauvais, il ne reste plus d'elle que ce qui est commun à tous les hommes de bonne volonté. Ce qu'il faut entendre par *esprit scientifique* opposé à *l'esprit religieux*, ce n'est pas le réalisme opposé à l'idéalisme, c'est qu'on ne doit tenir pour certain que ce qui est démontré certain. Or, cela commande la sagesse, car, il n'y a *que peu de certain* et la belle assurance des fanatiques simplistes de tous les partis est aussi antiscientifique que la religion. Après que l'homme s'est approché de la Vérité naturelle, qu'il ne crée pas, il lui reste à édifier la Vérité humaine. Celle-ci, bien ou beauté, n'est pas telle qu'on puisse la déterminer sur toute la terre, et pour toute l'Eternité par une théorie unique, celle-ci

---

(1) Récent sur la question de l'évolution religieuse; Réformisme : Hyacinthe Loyson, Lettre sur le Syllabus, *le Matin*, 29 juillet; Texte du Syllabus dans les *Annales catholiques* du 27 juillet; H. Mazel, l'Avenir religieux, *Cœnobium*, mai-juin. Voir aussi l'Enquête du *Mercure de France*, depuis avril et celle de la *Rivista di Roma*, Inchiesta sulla questione religiosa in Italia (depuis le 25 mai); J. de Bonnefon, les Paroles françaises et romaines, *Gil Blas*, notamment 22 juillet; Carmen Sylva, Moïse et les juifs, *la Revue*, 15 mai, etc.; non catholique: P. Vivian, the Churches and Modern Thought, (*Wats Londres*); l'Eglise telle qu'elle est, *la Lanterne*, 21 juillet, M. Vernes, Catholicisme et éducation (152, *avenue Brugman, Bruxelles*); G. Lyon, Enseignement et religion (*Alcan*); L. Cahen, l'Université et l'Eglise, *Après l'Ecole*, janvier, etc...

n'est faite que d'harmonies ; elle est l'harmonie morale : on l'appelle SAGESSE.

On l'appelle Sagesse et elle est faite d'harmonie, parce que sans elle, il n'est pas de conception idéale qui n'aboutisse à des monstruosités. Sans la conscience de la relativité des vérités utilitaires, la recherche de l'absolu fait des doctrines de liberté, des instruments d'oppression, des doctrines d'amour, des monuments de haine. De la relativité des vérités humaines : « L'histoire, écrit Paul Lafargue, (*le Déterminisme historique*, la *Méthode historique de Karl Marx*, Librairie du parti socialiste, S. F. I. O.) (1), est un... chaos de faits, soustraits au contrôle de l'homme, progressant et se regressant, se choquant et s'entrechoquant, apparaîssant et disparaîssant sans raison apparente, etc.. » Dans ce chaos, dans cette obscurité, Karl Marx, avec sa théorie du déterminisme historique : « Le *mode de production* de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. », apporte un flambeau de lumière nouvelle. La plupart des hommes avaient à peine entrevu ce facteur de transformation et les producteurs ne l'avaient jamais véritablement raisonné pour eux-mêmes, non plus qu'en l'état de lutte naturel, l'état de lutte économique et l'antagonisme de classe, qu'ils subissaient inconscients. L'état de lutte politique les avaient seuls frappé ; même, dans les guerres entre nations, ils ne voyaient que l'origine, ou le résultat politique. Pour qu'il en ait presque toujours été ainsi, il faut certes, que ce côté humain des choses ait aussi son importance. Ceux, qui sont prédisposés pour la foi, non pour la sagesse, les simplistes, qui peuvent être les instruments de grandes choses, à la condition qu'ils soient guidés, n'ont pas manqué de sauter à pieds joints dans le marxisme. La liberté politique leur importe aussi peu qu'importait à leurs prédécesseurs l'affranchissement social. Est-ce seulement de la prudence, est-ce seulement de la lâcheté, de leur rappeler que les points de vue moraux, sociaux et politique sont corollaires et que l'un d'eux ne détermine pas nécessairement tous les autres comme ils le croient, que l'hypnotisme de l'affranchissement social fait perdre de vue la liberté, (« A bas la République »), conduit à l'asservissement politique d'une part, et, sur le terrain moral au dogmatisme (intolérance, excommunications) et que la vérité sociale faite d'harmonie, vérité, qui n'existait pas, quand on négligeait le point de vue social, n'existera pas plus quand on aura tout sacrifié à ce dernier. Socialistes, ne soyez pas seulement des socialistes. Vos chefs ne doivent pas être des croyants, mais des sages. Les grandes vérités sociales sont faites d'harmonie. La justice n'est pas édifiable dans un domaine exclusif et par une révolution. C'est un problème constant dans toutes les branches de l'activité humaine. C'est le problème du mieux. Il sera toujours posé, même dans le communisme, et s'il ne l'était pas, l'activité humaine n'aurait plus aucun mobile. Voilà ce que dit la Sagesse.

(1) Complémentaires récents : E. VAN BRUISSEL, la Vie sociale, ses évolutions, (*Flammarion*) ; PAUL LOUIS, Histoire du mouvement syndical en France (*Alcan*) ; etc...

La politique n'est pas encore sortie de la période barbare du machiavélisme. En politique, l'arrivisme des ambitieux tient la place de l'intérêt général et la mauvaise foi des partis, n'a d'égale que leur intolérance. On en accusait jadis le régime. On en accuse aujourd'hui le parlementarisme. Mais, tant vaut une nation, tant vaut ce qui la représente et il est plus facile de crier à la faillite d'une institution que d'élever le niveau moral intellectuel de ce qu'elle exprime. La proclamation de la faillite du parlementarisme, c'est-à-dire du système électif, est un jeu puéril, auquel *se livrent* les partis réactionnaires et auquel *s'amusent* les partis avancés. Un parti, un journal, un individu proclame la faillite d'un parlement toutes les fois qu'il a intérêt à la proclamer. Tel, quand ses chaussures prennent l'eau, en accuse le gouvernement. Ce n'est pas le parlementarisme, qui est désastreux, c'est le népotisme, le favoritisme, dont le parlementarisme n'a pu nous débarrasser, et qui est entré dans les mœurs d'une manière analogue à l'institution du pourboire. C'est le peu d'honnêteté politique des électeurs, autant que des députés, c'est le manque de caractère et de civisme, c'est l'état d'esprit, qui fait chacun victime de tous, parce que chacun ne se croit pas arrêté de vouloir faire de tous sa propre victime (1).

Après le meurtre du docteur Mauchamp, et l'occupation d'Oudja, par nos troupes, l'assassinat d'ouvriers français au Maroc, a décidé notre gouvernement à une expédition nouvelle. Dès le 4 août *le Matin* se croyait en mesure d'annoncer la grave décision prise par le conseil des ministres, de l'envoi de six croiseurs et de 1.500 hommes à Casabianca, bombardée depuis. Aux termes de la convention d'Algésiras (2), l'action de la France et de l'Espagne est légitime. Pour notre compte, allons-nous être entraînés malgré nous vers ce que Bismarck appelait pour nous, un *guêpier africain ?* Allons-nous rétablir l'ordre pour notre profit ou pour celui des autres ? Notre intérêt est d'empêcher toute autre puissance de s'installer en notre lieu au Maroc ; mais, la question de nous y installer nous-mêmes est grosse de difficultés. L'Europe actuelle n'est plus celle de l'époque de la conquête algérienne et tout ce qui touche à la Méditerranée, a une telle importance pour l'Europe, que le Maroc sera tôt ou tard l'objet de convoitises avouées ou inavouées.

---

(1) Récent sur certains vices attribués au parlementarisme: Les chiffres parlent, *Nouveau précurseur, Bruxelles,* 21 juillet; L. Royer, A l'assaut du budget, *Moniteur de Paris,* 7 juillet ; A. Zerboglio, l'Inazione parlementare socialista, l'indemnità ai deputati, *Critica sociale,* 16 juin; l'Affaire Nasi, l'*Europe,* 14 juin; Gesù e i Parlementi,(*Bocca, Turin*); M. von Brandt, la Valeur du parlementarisme, *die Umschau,* 22 décembre ; etc.

(2) Rétrospectif récent : A. Tardieu, la Conférence d'Algésiras, (*Alcan*); L. Aubert, Oudja, *Revue de Paris,* 1er mai; A. Gervais, l'Affaire de Marakrech, l'*Action,* 2 Août; D. Saurin, De la condition juridique des étrangers au Maroc, au point de vue civil, *Journal de Droit international privé,* 1907, nos 1, 2, 3; L. Dausset, A propos de l'occupation d'Oudja, *Petite Gironde,* 28 mars; Reader, le Réveil de l'Islam, *Revue Suisse,* février, etc., etc.

L'Allemagne, aujourd'hui maritime, a-t-elle un instant, elle aussi, caressé quelque rêve méditerranéen ? L'Angleterre, à présent, notre amie, nous verrait-elle de bonne grâce, surveiller définitivement en face d'elle l'entrée de la Mer Intérieure ? Il y a eu des conventions, respectons-les, mais, prévoyons de telle sorte qu'elles seront aussi respectées. Ayons la prudence de l'avenir.

Stuttgart

La thèse que Bebel vient de soutenir contre une certaine forme de l'antimilitarisme au *Congrès de Stuttgart*, est, nos lecteurs le savent, celle que nous avons adoptée dès le premier numéro de la *Revue Intellectuelle*. Voici pourquoi nous l'avons faite nôtre : c'est que nous avons compris qu'il n'est pas de noble doctrine (et le pacifisme en est une), qui ne soit susceptible de tourner à l'aberration, d'aller contre son but, quand, reprise par certains esprits paradoxaux qui s'en font une popularité, elle dévie vers des interprétations simplistes extrêmes. Les patries sont un fait. Nous l'avons dit avec Anatole France dès notre premier numéro : « Les patries doivent entrer non pas mortes, mais vivantes, dans la *Fédération universelle.* » Le triomphe du socialisme le plus internationaliste ne les détruirait pas : il ne ferait que les unir : « Ce jour, quand il se lèvera, qu'il trouve la France n'ayant perdu ni son nom, ni le souvenir d'elle-même, ni sa puissance, ni son génie. » Nous répétions en février, après la défaite des socialistes allemands : « Un antimilitarisme qui affaiblirait le *patriotisme conscient* conduirait directement à la guerre. » La meilleure garantie de la paix est, vu l'état actuel des choses, dans l'équilibre des forces : « Tous les efforts bien intentionnés ne serviraient à rien, s'il y avait déséquilibre et si, en face de la plus forte Allemagne, ne se maintenait la plus forte France. » Non seulement la France aurait le droit, mais encore l'extrême devoir de se défendre, pour l'espérance des libertés internationales. En mars, nous montrions Bakounine anarchiste, appelant la France de 1870 à la défense : « Il faut vous réveiller de votre rêve, Français ! » Un écrivain étranger, et non des moindres, et non des moins avancés, me disait récemment, avec angoisse : « La France a en sauvegarde la liberté des autres nations. Pourquoi y a-t-il chez vous des imbéciles ? » C'est qu'en effet, la France est peut-être l'unique peuple d'Europe dont une agression pourrait viser directement le prolétariat, qui

pourrait avoir cet honneur d'être attaqué pour lui-même, et dont la victoire ou la défaite serait celle du prolétariat européen tout entier. Il faut que ce soit les autres peuples qui viennent nous le dire au sein du socialisme même et nous crient : « Prenez garde ! Vous nous entraîneriez avec vous ! »

C'est qu'en effet la réalité n'est pas simple comme le rêve et que, si l'on ne veut pas trébucher en marchant vers les cieux, il faut de temps en temps regarder sur la terre. Si le problème était aussi facile que se l'imagine M. Hervé, il y a longtemps qu'il serait résolu. Le *Congrès de Stuttgart* aurait bien mieux fait de discuter des moyens pratiques propres à employer pour empêcher la guerre par l'entente des prolétariats, que de gaspiller ses efforts sur l'orthodoxie ou la non orthodoxie d'un procédé condamné par la logique la plus élémentaire à aller directement contre son but. La thèse invraisemblable de l'infériorité morale de l'Européen en général, et du Français en particulier, en vertu de laquelle, les Marocains ont le droit de massacrer nos nationaux qui ne les attaquent pas, et les Français, le devoir de se laisser massacrer par les étrangers qui les attaqueraient chez eux, a été soutenue au temps de l'affaire Dreyfus par M. Urbain Gohier, pamphlétaire de talent, avec toutes les qualités littéraires et toutes les lacunes philosophiques d'un pamphlétaire. C'était dans l'*Aurore*, au temps de l'affaire Dreyfus : « Tout le mal nationaliste avait sa source dans l'éducation antirationnelle des petits Français. » Très juste et rien à redire là-dessus. Où la thèse devenait paradoxale, c'est quand M. Gohier avait la prétention de donner au petit Français, en exemple, le petit Anglais : « Le petit Anglais !... le petit Anglais ! » Le petit Anglais donnait sa suite à l'article de l'*Aurore*, presque immédiatement après, par un effroyable déchaînement d'impérialisme chauvin, dans les rues de Londres. M. Gohier, lui, parut comprendre, et il atténua, par la suite, autant qu'il m'en souvienne, l'absolu de sa thèse. M. Hervé, ou tout au moins son journal *la Guerre sociale*, a repris à son compte, en l'exagérant, une théorie analogue. L'Européen carnassier, féroce, immoral (pas tant que le Français toutefois), est la plus inférieure, la plus cruelle des déterminations humaines. Tel est la synthèse approximative de ce que je lisais dernièrement en feuilleton de *la Guerre sociale*. Parlez-moi du nègre, de l'Arabe, du Chinois ! Eh bien ! les ouvriers qui se délectent de pareilles calembredaines, les chefs socialistes qui, indirectement, discutent de telles inepties, n'ont qu'à rechercher un numéro du *Matin* de 1906, où la justice chinoise se démontre humanitaire et douce, en la reproduction de photographies authentiques du supplice d'un voleur. On lui coupe et arrache

les mamelles à vif, puis les avants-bras, puis les jambes, puis les bras, et la mort n'interrompt pas le cours de cet atroce supplice. Je ne sache pas que les capitalistes d'Europe, poussent l'amour de la propriété jusqu'à légitimer cette barbarie. Rendre des ouvriers conscients pour un but d'organisation supérieure, ce n'est pas leur enseigner la passion. On peut renverser un gouvernement avec l'ardeur révolutionnaire. On n'organise pas un ordre économique complexe sur la base de paradoxes fous.

La vérité, c'est que comme point de départ de l'avenir, il y a l'actuel. Il y a une Europe organisée, une Europe composée de nations qu'il s'agit non seulement d'unir entre elles, mais encore d'empêcher de guerroyer et que l'antipatriotisme est non seulement impuissant à cela, mais au contraire servirait l'ambition guerrière des peuples non évolués. J'en reviens toujours à l'opinion de ce grand et clair esprit qu'est chez nous Anatole France : « La désagrégation des peuples de liberté, la déchéance des nations intellectuelles amènerait bientôt un régime d'autocratie barbare sur l'Europe latine, loin de préparer l'union des peuples libérés. » Un délégué socialiste l'a fort bien exprimé au *Congrès français*, le point de vue de l'antipatriotisme (et répétons-le, si la fédération des patries est possible, leur suppression est lointaine), aurait ce résultat, qu'en cas de guerre, ce serait le peuple qui compterait le plus de socialistes qui serait nécessairement vaincu. J'ajoute : Ce sont les régimes qui disposent des moyens de contrainte les plus grands qui ont le moins à redouter de l'antipatriotisme, de sorte que, par exemple, si l'antipatriotisme était de même à l'étranger et chez nous, le gouvernement autocratique, qui dispose de moyens de contraintes plus considérables que le gouvernement républicain, aurait l'avantage. Pourtant, le socialisme, à moins à craindre des gouvernements de liberté que des gouvernements de contrainte. Si l'on ajoute qu'en cas de guerre, la France républicaine n'aurait avec l'avantage de sa richesse que celle de ce genre de patriotisme rassurant qui permet aux peuples conscients d'une mission (Grèce antique, Japon moderne, etc.), de vaincre par leurs vertus des agresseurs plus nombreux, on comprendra ma pensée. Ce n'est pas l'antipatriotisme qui effraye les castes guerrières, c'est le socialisme. C'est la révolution intérieure qui suit la défaite comme après Sedan, comme après Toushima chez les peuples vaincus. Et nul n'est sûr de la victoire, ce qui se traduit pour les monarques : nul n'est sûr de sa dynastie.

Si l'internationalisme, au lieu d'être intelligent, et de se raisonner, se borne pour chaque socialiste à l'accomplissement dogmatique d'un devoir intransigeant, étroit, figé dans la routine d'une

théorie absolue comme les commandements de l'Eglise, devoir qu'on appelle haine du bourgeois et antipatriotisme, répétition machinale d'une formule, il répond peut-être à la lettre de la phrase de Karl Marx : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » mais, pas à l'esprit, car, bien certainement l'union des travailleurs n'est que le but d'un moyen, et pour la réaliser, faut-il encore réfléchir.

Non seulement l'Europe est couverte de nations politiques dont les peuples ne sont pas maîtres de leurs directions, mais il y a des nations de race, des nations de langue, des nations de croyances. Toutes ne sont pas arrivées au degré intellectuel où elles puissent comprendre qu'elles doivent s'unir et l'on reconnaît en somme qu'elles sont d'autant plus proches de cet état qu'elles ont déjà compris qu'elles doivent s'affranchir. C'est pourquoi, les nations les plus affranchies doivent se conserver les plus fortes pour le bien de la liberté. Allez donc dire aux prolétaires chrétiens de Macédoine qu'ils ne doivent pas se défendre quand les Turcs viennent les attaquer, parce qu'en faisant cela, ils défendraient les chrétiens capitalistes. Voilà pourtant dans toute sa candeur, la théorie qui a eu l'honneur de la discussion à Stuttgart. Eh bien ! je dis qu'au point de vue de l'internationalisme et du progrès de l'affranchissement prolétarien, ces chrétiens de Macédoine, pourraient suivre ce principe avec moins d'inconvénient que les socialistes français, parce qu'en ne se défendant pas, en refusant de s'unir, ces Macédoniens ne risqueraient que leur vie et leur bien ; les socialistes français y risqueraient la liberté d'autres hommes.

Ce n'est pas ainsi que la question devrait être posée entre les prolétaires internationalistes aussi bien qu'entre les franc-maçonneries pacifistes de plusieurs peuples. La question devrait être posée sur les moyens d'acquérir le pouvoir d'empêcher la guerre et non pas, indifférent à la question, de connaître si ces moyens sont acquis, de savoir si oui ou non chacun devrait se conduire comme s'ils étaient acquis. Ce pouvoir n'est pas acquis d'empêcher la guerre ; mais, il est acquis d'influencer et grandement les décisions de ceux qui peuvent la déchaîner. On peut en user. Mais la question n'est pas simple. Remarquez qu'au sein même d'une Fédération européenne en dehors de la question guerrière, au point de vue économique ou seulement de représentation commune, l'ensemble aurait intérêt à une certaine égalité de puissance, dans l'étendue territoriale, la population, etc., entre les éléments confédérés. Or, la politique de l'équilibre européen n'a pas d'autre but. Elle se complique de la tendance qu'a chaque nation de s'agrandir et de se fortifier à l'insu ou au détriment des autres, et

elle se résout par la guerre. Le jeu compliqué des diplomaties peut paraître très savant ; mais, en vérité, il ne rime pas à grand'-chose, et nul ne peut dire exactement où il va. L'étendue du territoire est souvent une cause de faiblesse générale au même titre que son exiguité. Les démembrements ne servent même pas ceux qui les font. La politique coloniale est quelquefois pratique, mais elle ne l'est pas toujours. Les peuples qui payent toute cette vaine agitation ont parfaitement raison de chercher à s'entendre pour y mettre fin ; mais, ils n'y parviendront qu'en ayant en dehors de leur inspiration, une politique sérieuse où la phraséologie ne soit pas tout.

Sur le terrain pratique, ce n'est pas dans le vague qu'il faut spéculer. Les théories sont des guides. Elles ne sont pas des faits. Ce n'est pas l'antipatriotisme qu'il eût fallu discuter à Stuttgart : c'est l'internationalisme.

(*A suivre.*)

RIGNAC-ZÉLIEN.





REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN

Un livre curieux de philosophie cosmogénique (*Remarques sur la Monadologie*, Jacques, édit.), écrit, et très simplement par un vieux peintre, J.-Paul Milliet, qui, n'ayant été à aucune école, dit des choses pleines d'intérêt en dehors de toute école ! Il a remarqué que la théorie des atomes solides, de Lucrèce, se renforce de la conception d'atomes psychiques entre les premiers. Peut-être en effet, la partie la plus intime de nous-mêmes est-elle de nature éthérée, ce qui expliquerait l'intuition de l'âme, de l'esprit et de la matière. Mais cette âme lucrécienne est matérielle quand même et c'est merveille qu'un vieil artiste, après de nombreuses lectures et par la pondération de son intellect, sans se laisser égarer par les déviations historiques des mots, faussés pour servir d'armes, ait ramené la matérialité à son sens exact et synthétique d'étendue dynamique (p. 20.). Certes, il y a quelques réserves à faire sur certaines interprétations des *Remarques sur la Monadologie* et sur la critique de Leibnitz, mais, il y a aussi beaucoup à réfléchir avec l'auteur et c'est un livre de clarté. Peut-être la vérité cosmogénique est-elle en grande part dans la conception grandiose des Stoïciens

reprise par Spencer, dont il dit : « Spencer et Nietzsche nous montrent l'univers passant alternativement par des périodes d'intégration et de désagrégation. Telle est la grande loi du rythme : Chaque tourbillon se nourrit, pour ainsi dire de la matière qu'il rencontre ; mais après une période de développement, il décroît, vieillit, et sa vie se termine. A chaque instant il a des mondes qui meurent et d'autres qui naissent. » (1)

L'utilitarisme moderne donne naissance à la publication d'un certain nombre d'ouvrages, auprès desquels nous passons sans intérêt, mais qui n'en seront pas moins pour nos descendants des sources de documentations précieuses. C'est ainsi que sous l'intelligente direction de M. Boule, de simples *Guides locaux*, destinés aux touristes naturalistes et archéologues, deviennent de véritables petites archives de la préhistoire de la France et même de son histoire locale. Un des derniers volumes, *le Lot*, par A. Vité (Masson), est particulièrement intéressant, en raison de la richesse en accidents géologiques du département qu'il décrit. Il contient la description des fameux gouffres souterrains de Padirac et divers, dont l'exploration illustra le vicomte de Martel. Voici une région de la France bien déterminée. Suivons le chapitre de sa géologie préhistorique. Aux temps les plus lointains du monde, une portion du massif central, qui lui appartient, celle de Figeac est émergée et fait partie à l'époque carbonifère de la chaîne Hercynienne, comparable aux Alpes actuelles. La voici couverte de fougères grandioses, de prêles, de lycopodes. Les mouvements du sol, le voisinage de la mer peut-être ont donné naissance à des volcans, dont St-Bressou était le centre éruptif. Mais ces Alpes s'usent par l'érosion. La plus prande partie du Lot, couverte par la mer à l'époque permienne, s'est avancée jusque sur le Massif cristallin de Figeac, au début de l'âge des grands sauriens. A la fin de ces temps immenses, après avoir eu son rivage dans le Quercy semé de lagunes, elle se retire et le Lot tout entier est émergé à la fin du jurassique, puis lentement au crétacé, tandis que commencent à disparaître les grandes fougères et les sauriens, que les marsupiaux se répandent, à nouveau il submerge, à nouveau il revient au jour. Au tertiaire, c'est une immense plaine calcaire avec des cavernes et des gouffres. Des lacs nombreux reçoivent les cours d'eau à l'oligocène, période de ruissellement intense sur toute la France (2). Dans les cavernes,

(1) Vulgarisation récente sur les théories astronomiques : Partie *Histoire des Progrès de l'astronomie*, de l'*Evolution des Mondes*, par I. Nergal (Schleicher), etc...

(2) Récent intéressant l'histoire géologique de la France : Communication René Viguier sur des fleurs et fruits fossiles de Sézanne (Marne), à l'*Académie des Sciences*, mai ; de R. Nicklès et H. Joly, sur la Tectonique du Nord de Meurthe-et-Moselle, *Académie des Sciences*, 11 mars etc. ; G. de Alessandri, Observations sur les cirrhipèdes fossiles de France, *Feuille des jeunes naturalistes*, 1er juillet ; E. Trouessart, Distribution des animaux vivants et fossiles, le *Naturaliste*, depuis le numéro 457 ;

les chauves-souris pullulent. Aux bords des lacs, paissent des rhinocéros, des pachydermes, des tapirs et vivent avec les lémuriens, des carnassiers à analogie marsupiales (créodontes). Pendant le miocène, des soulèvements brisent la chaîne où s'ouvrent de nouveaux volcans. Quand ceux-ci s'éteignent, il n'y a plus d'évènements importants, sinon l'ouverture des vallées actuelles, Dordogne, Celé, Lot et l'apparition des hommes, qui habitaient les grottes du département aux époques chelléennes, moustériennes, etc.

C'est dans la Charente, avec le gisement de La Quina, que le docteur Henri Martin, a porté ses *Recherches sur l'Evolution du Moustérien* (1), Schleicher). Le premier fascicule publié, comprend l'étude d'*Ossements utilisés*, sur lesquels, de même que sur les éolithes, au point de vue de l'industrie de la pierre, l'attention ne s'était pas encore portée. Certains points de vue nouveaux créés sur ces questions d'archéologie, tendent à modifier ceux de l'heure des premières découvertes. La question se discute (2). Un grand nombre de pièces de l'industrie de la pierre n'auraient-elles été (les haches polies par exemple), que des objets de richesse et de luxe, puisqu'on n'y découvre guère de traces d'utilisation, alors qu'on se servait dans le même temps de pierres grossières (éolithes) pour les travaux véritables ? L'étude des peuples primitifs actuels ou historiques doit répondre à la question. De même, au sujet des dolmens : une communication du docteur Capitan et de M. Ulysse Dumas (Ulysse Dumas, *Des différents vestiges qui accompagnent les dolmens*, Secrétariat du Muséum d'Histoire naturelle de Nîmes), à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (juillet), tendrait à prouver que les dolmens néolithiques qu'on concevait isolés jusqu'alors, étaient parfois, sinon toujours, des centres d'habitation, car on retrouve autour des tumulis du Gard des vestiges de constructions en pierres sèches. S'agit-il de vestiges d'habitats ou d'accessoires funéraires ou religieux ? Les recherches sont ouvertes (3) sur ces monuments précurseurs des pyramides.

M. Leriche, Contribution à l'étude des poissons fossiles du Nord de la France et des régions voisines (*Le Bigot*), etc., etc...

(1) Complémentaires récents : Congrès préhistorique de France de 1906 (*Schleicher*); Ch. Fremont, les Outils préhistoriques, leur évolution, (*Dunod et Pinat*); J. Feuvrier, Note sur la grotte magdalénienne d'Arlay (Jura), l'*Homme préhistorique*, juin; Communication de Morgan à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, juillet, sur l'Archéologie et le glaciare quaternaire du Caucase, de l'Iran et de l'Arménie et M. Chevalier, les Glaciers pléistocènes dans les vallées d'Andorre, *Revue scientifique*, 29 juin ; etc...

(2) Voir divers sur les éolithes, *Bulletin préhistorique de France*, janvier, février, etc.

(3) Complémentaires récents sur le néolithique: Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements à Montpellier, Comptes rendus (Cosmos, 27 mai, l'*Homme préhistorique*, 2 avril); E. Edmond, Légendes et superstitions préhistoriques, *Revue des traditions populaires*, Avril;

Avec les fouilles de Karnak, M. Legrain continue à cataloguer les éléments destinés à combler les lacunes de l'histoire égyptienne et on lira dans *Le Temps* du 21 mai, (*M. Legrain à Karnak*), une lettre de M. René Puaux, intéressant ses travaux (1). M. Hyppolite Boussac publie une étude particulièrement intéressante pour l'histoire des religions sur *Set-Typhon et l'Okapi*, sa représentation (*le Naturaliste*, 15 février, 15 mars). H. Boussac identifie le dieu Set avec Satan et met en parallèle la reproduction du premier sous forme de serpent, d'après un papyrus et celle du second, sous la même figure d'après un bas-relief de Notre-Dame de Paris. Moïse fut élevé dans la science égyptienne, et au moment de l'Exode, beaucoup d'Egyptiens se joignirent à lui, qu'influençaient les cultes asiatiques. Le Jéhovisme, d'origine égyptienne et contraire aux mythes asiatiques, était jalousement défendu par la tribu de Lévi ; mais le peuple donnait la préférence aux divinités d'Asie. De toutes ces coutumes, le culte de Set est celui, qui a laissé le plus de traces bibliques. Set était la plus redoutable des divinités païennes, l'*adversaire*, autrement dit *Satan*, et, comme les Egyptiens, les Juifs le réléguaient dans le désert. Par la Bible, il s'est introduit dans le christianisme où il a joué un rôle d'épouvante (2). Pourtant, ce rôle tend notablement à s'atténuer parmi les catholiques modernes,

---

P. Baudet, Objets préhistoriques de Montigny sur Crécy (Aisne), *Société préhistorique de France*, Séance du 25 avril; Lieut. Desplagnes, Découvertes de divers gisements d'archéologie préhistorique en Guinée française, *Société d'anthropologie de Paris*, Séance du 7 février; etc.

(1) Récent sur l'égyptologie: P. Pierret, le Livre des morts des anciens Egyptiens, (*Leroux*); G. Maspero, l'Archéologie égyptienne (*Picard et Kaan*); Communication *Clermont-Ganneau*, à *l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, sur la Découverte d'une nécropole de béliers et d'un quartier juif à Eléphantine, *Revue scientifique*, 4 mai, Aramaïc papyri discovered at Asman (*Moring, Londres*); Rivière, la Terre des Pharaons, (Schleicher); etc...

(2) Récent touchant à l'histoire des religions : Annales du musée Guimet, Conférences de 1906 (nombreux passages), (*Leroux*); Wulfing Luer, Pathologie mentale des anciens Hébreux (*Steinheil*); Olltromare, la Théosophie Brakmanique (*Leroux*); Goblet D'Alviela, De la responsabilité des influences religieuses dans la chute de la civilisation antique, *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juin; P. Sosset, Au berceau des croyances, *la Pensée*, du 19 mai au 30 juin; E. Gonzalez-Blanco, Contestacion a una critica, *Revista contemporanea*, 15 juin et suivant; E. Burke, Eine Rechtfertigung der naturlichen Gesellschaft, *die Freie generation*, avril; Combarieu, Conférence sur la musique et la magie, *Revue musicale*, 15 mai; E. Neumann et G. de Lorenzo, I discorsi di Gotamo Buddho del Majjhimanikâyo (*Bari, Laterza*); G. Sorel, le Système historique de Renan, (Jacques); Camille Ste-Croix, Cabet et Reclus, *Petite République*, 28 février. Catholiques : Mgr Duchesne, Histoire ancienne de l'Eglise (*Fontemoing*); Pe Vincent, Canaan (*Lecoffre*); A. Moulard et F. Vincent, Apologétique chrétienne, (*Bloud*); Comte de Lacombe, Sur la divinité du Christ (*C. Douniol*), etc...

pour qui, les légendes que la religion a introduites d'un bout à l'autre de l'histoire revêt un caractère poètique cher à leur sentiment et les concessions que font à ce sentiment les auteurs universitaires qui ne le ressentent pas, sont innombrables. Elles vont même loin, écrit H. Monin, (l'*Histoire des Religions dans les lycées et collèges de France, le Siècle*, 18 juillet). « Tel raconte, d'après Grégoire de Tours, les « miracles » qui ont frayé la route à Clovis, le barbare providentiel du Ve siècle. Il n'affirme pas qu'il y croit : mais il n'affirme pas non plus qu'il n'y croit pas. Tel autre, pour concilier la tradition scolaire et la raison, imprime en petits caractères les récits de ce genre, et les fait précéder de la formule : « On disait que... » Naturellement, l'écolier croit « ce que l'on disait ». Son raisonnement est simple : pourquoi l'imprimerait-on et me le ferait-on apprendre, si ce n'était pas vrai ? On n'agenouille plus Charlemagne aux pieds de l'évêque de Rome ; mais cet évêque, on ne l'appelle jamais que le Pape, successeur de Saint-Pierre. On entoure d'épais nuages les origines du pouvoir temporel ; on ne souffle mot des Fausses Décrétales. On maltraite fort l'empereur Frédéric II, ce mécréant. On ne cite pas les lettres où Saint-Louis morigénait le Pape, son rival temporel et spirituel. On déplore la « captivité de Babylone ». On escamote le grand schisme d'Occident. On ne traite avec quelque détail que le côté matériel et militaire de la Réforme protestante, etc., etc. Qui cela, *on* ? Je n'entends citer ni incriminer personne. Je ne donne ici qu'une impression générale : il faudrait l'accentuer ou l'atténuer suivant les auteurs. Mais chacun est à même d'en vérifier l'exactitude. Ce que je puis dire sans indiscrétion, c'est qu'un universitaire a vu proscrire un manuel de sa façon : 1° parce qu'il y avait cité un capitulaire de Charlemagne, relatif aux captations du clergé ; 2° pour avoir imprimé que Charles VII avait obtenu du Pape, « non sans peine », la réhabilitation de Jeanne d'Arc. »

On sait au sujet de celle-ci que, pour la première fois, à Orléans, les 7 et 8 mai 1907, les fêtes données en son honneur, ont été purement laïques. *L'Illustration* du 11 mai a publié, très curieux documents, les décorations murales de l'ancien local de la Loge Etienne Dolet et les emblèmes catholiques qui figurèrent annuellement jusqu'au XVIIIe siècle, (bannières de Jeanne d'Arc), à la fête commérative (1). Disposés en face l'un de l'autre, ces documents prennent l'air d'une réflexion et suggèrent des réflexions. Les catholiques suppriment de leur enseignement, la page du bûcher de Jeanne d'Arc. Certains mêmes vont jusqu'à rejeter la faute de ce supplice sur les laïques ou bien, ils reprochent aux républicains Lavoisier, pour s'excuser de Jeanne d'Arc. Eh bien, oui ! les protestants ont Michel Servet et les républicains Lavoisier, à qui ils élèvent une statue, comme les cléricaux à Jeanne d'Arc ; mais, la guillotinade des grands hommes n'est pas partie intégrante de la doctrine républicaine, tandis que le supplice des hérétiques est

(1) Récent catholique sur Jeanne d'Arc : G. Goyau: Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande (*Perrin*); etc.

encore inscrit dans la lettre de l'ultramontanisme catholique, et si tous les partis ont commis des injustices, l'exception regrettée des uns n'est pas la règle glorifiée des autres. Enfin, au point de vue de la vérité historique, la mauvaise foi des libre penseurs ne va pas jusqu'à cacher les guillotinades de la Révolution, tandis que le catholicisme en arrive à nier que Jeanne d'Arc ait été brûlée, comme hérétique. Or, non seulement, il est vrai, qu'elle ait été brûlée comme hérétique, mais elle le fut, elle qui défendit la France, au nom de l'Eglise de France et au profit des Anglais.

Ils ne sont pas si simplistes, qu'on veut le faire croire, ceux qui protestent contre l'accaparement du patriotisme, par d'autres, qui ont à leur charge le premier crime antipatriotique, au début même de la France naissante.

Les excès de la Révolution furent commis à une période exceptionnellement affolante de l'histoire. Il fallait la victoire à tout prix. On menaçait Robespierre, après tout ! Qui est-ce qui menaçait Pierre Cauchon ? La défaite eût amené la répression la plus terrible, une de ces répressions qu'évoque le passé monarchique, vers lequel les nobles émigrés, les prétendants et l'Eglise se tournaient, tandis que les républicains regardaient vers l'avenir une humanité affranchie. Enfin, la Révolution n'est qu'une crise, tandis que le catholicisme, en pleine puissance, sans être menacé, a de sang-froid, partout allumé les bûchers, des siècles durant, et ne proteste pas qu'il n'en allumerait pas encore, s'il le pouvait. C'est tout autre chose. Tous les christs que l'Eglise a trouvé sur sa route au cours des âges, elle les a crucifiés. Les Pharisiens n'en ont qu'un à leur actif.

En dehors de la multitude d'écrits à tendances réactionnaires, qui ont été publiés cette année, à propos de questions historiques, une série de polémiques récentes s'est ouverte. M. Jules Lemaître en a donné le signal en attaquant J.-Jacques Rousseau en des conférences dont *Le Temps* a donné le texte intégral, (février et mars.) Abusant trop facilement du principal mérite, qui lui soit personnel et qui consiste à bien savoir que les faits qu'on ne regarde pas en face ont la signification d'une perspective, qu'il n'est rien de blanc qui ne puisse être noirci et de noir, qui ne puisse être blanchi, le scepticisme de M. Jules Lemaître s'en est donné à cœur joie, (*Jean-Jacques Rousseau*, Calmann-Lévy). Ce n'est pas qu'en fin de conférences, M. Lemaître ne dise quitter Rousseau sans haine, avec une terreur sacrée pour le mystère de sa grande action sur les hommes ; mais, au fond, il l'a fort malmené, avec des arguments d'universitaire un peu trop faciles. Cela, au moins, aura-t-il eu l'avantage de réveiller quelques énergies intellectuelles républicaines (1).

(1) **Complémentaires récents; Détracteurs de Jean Jacques ou de la Révolution: Carte inédite della Staël, *Rivista di Roma*, 25 avril; H. Taine, sa vie, sa correspondance (*Hachette*); Pierre Lasserre, le Romantisme français, (*Société du Mercure de France*); J. Lemaitre, Sur Jean Jacques, *Revue hebdomadaire*, du 2 février au 6 avril. Défenseurs de Jean Jacques ou de la Révolution: L. Lacour, la Révolution fran-**

De M. Jules Lemaître, notamment et de ceux qui le suivent, M. Louis Dumur (*les Détracteurs de Jean-Jacques, Mercure de France*, 15 juin), écrit :

« Ayant déclaré la guerre au XIXe siècle, ils y cherchent cependant des alliés. Bonald et de Maistre sont leurs hommes. Mais ils ne leur suffisent pas. Il leur faut des figures plus impressionnantes. Ils se sont annexé le pessimisme historique de Taine et le systématisme synthétique d'Auguste Comte. Passant les frontières, malgré leur exclusivisme français et catholique, ils vont relancer Carlyle, ils se réclament volontiers de Goethe et, par un audacieux tour de passe-passe, sur lequel il serait bon de s'expliquer un jour avec eux, ils ont accaparé Nietzsche. Ainsi munis de sérieuses lettres de chevalerie, cuirassés d'un vieil acier frotté à neuf et qui reluit au soleil, fleuris de belle rhétorique et déployant une grande oriflamme où se lit brodée la devise ORDRE sur un filigrane assez distinct de fleurs de lys, ils ont vraiment l'air de quelque chose. » Laissons-leur l'illusion de croire qu'ils courent à une restauration monarchique. Cette étude est un petit chef d'œuvre d'éloquence et d'ironie. Eh, oui ! c'est sous le prétexte de l'ordre qu'on voudrait nous faire revenir en arrière. Mais, qu'est-ce que l'ordre au moment où les idées révolutionnaires entrent en jeu ? « C'est répond Louis Dumur, l'ordre de Louis XV ! C'est l'ordre russe ! En réalité le pire des désordres : celui de la pourriture et de la déliquescence. Ordre français : 1756 (année du *Contrat social*), commencement de la guerre de Sept ans ; 1757, défaite de Rosbach, perte de Chandernagor ; 1758, désastres sur mer, défaite de Crevelt, ruine de Cherbourg par les Anglais ; 1759, défaite de Minden, perte de la Guadeloupe et du Sénégal, perte de Québec ; 1760, perte du Canada ; 1761, défaite de Fillingshausen, perte de Pondichéry et de Mahé ; 1762, perte de Cassel, perte de la Martinique et de Grenade ; 1763, abandon de la Louisiane, humiliant traité de Paris... Dilapidation des finances, déficit annuel de 200 millions, marche à la banqueroute, misère... Ordre russe : vols, concussions, administration malfaisante, gouvernement incapable, ignorance, persécution, tribunaux d'exception, exécutions, tortures dans les prisons... Le Yalou, Port-Arthur, Liao-Hang, Moukden, Tsoushima... Dette extérieure colossale, déficit annuel d'un milliard, marche à la banqueroute, famine... Quel désordre, vraiment, ne vaudrait mieux qu'un ordre pareil ? Et c'est pour le maintenir ou pour regretter sa disparition que l'on incrimine les idées révolutionnaires ! »

çaise et ses principaux détracteurs (*Censeur politique et littéraire*); F. MACDONALD, Jean-Jacques Rousseau (*Chapman*, Londres, en anglais); J. DE MESTRAL-COMBREMONT, le Plaidoyer d'une femme en faveur de Rousseau, *Semaine littéraire, Genève*, 18 mai ; P. PAINLEVÉ, Conférence faite à la Sorbonne en hommage à J.-J. Rousseau et en réponse à M. Jules Lemaître, (compte rendu dans l'*Action*, de Paris, *la Pensée*, de Bruxelles, 17 mars, etc.); LOUIS DUMUR, les Détracteurs de Jean-Jacques, *Mercure de France*, 15 juin, etc., etc.

Certain érudit rigoriste nous a reproché d'attacher une importance trop grande au côté littéraire des écrits d'évolution. Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici l'introduction du livre « les Esprits directeurs de la Pensée française du Moyen-Age à la Révolution » de M. Th. Suran,, qui est un érudit (1).

De l'influence de la Littérature sur l'évolution historique

Ce qui fait la grandeur du peuple français, dont l'histoire est si riche en douleurs et én joies, c'est qu'il n'est jamais resté inerte ; il a toujours voulu influer sur le cours des choses ; et si le succès n'a pas toujours répondu à ses désirs, si parfois il a souffert, c'est du moins qu'il avait peiné et agi. Or, par la façon toute spéciale dont notre peuple se conduit et par la pensée dont il est animé, il est une véritable personne, qui a acquis ses caractères propres surtout pendant les trois siècles qui ont précédé notre Révolution. Dans cette période, on a posé et résolu de diverses façons la plupart des problèmes qui se posent encore aujourd'hui, car le nombre des curiosités de l'esprit humain, comme aussi des réponses qu'il se donne, est en somme très limité ; mais il y a façon de les poser et de les résoudre ; là se reconnaît la tournure d'esprit de chaque personne et de chaque peuple.

Depuis que les théories de Taine ont introduit l'esprit scientifique dans la critique littéraire, on a renoncé à voir dans les individus des êtres absolus, indépendants de l'humanité, de l'espace et du temps, et l'on s'est efforcé de montrer comment les plus libres poètes eux-mêmes s'expliquent par des relations de race, de milieu, de moment. Mille causes, plus ou moins apparentes ou subtiles, concourent à la formation du génie. Ces causes sont toutes particulières, et précises. Chacun des mots de *race*, *milieu*, *moment*, n'est qu'un signe commode pour la science, mais sans correspondance avec une réalité spécifique ; il représente un résumé qui est notre création, l'idée d'un ensemble, d'un total, d'un groupement, travail opéré par nous sur d'innombrables réalités, qui seules agis-

---

(1) Th. Suran les Esprits directeurs de la Pensée française du Moyen-Age à la Révolution, 1 vol. in-12, 3 fr. 50. (Réédition Schleicher frères).

sent. A proprement parler il n'y a donc pas action de la race sur l'individu, mais action de tels ou tels individus sur tel autre. C'est ainsi qu'un individu, effet des multiples circonstances où il est engagé et qui le font ce qu'il est, est à son tour une des multiples causes qui influent sur tel ou tel individu de son entourage ou de son public. Puisque l'on étudie sur lui l'action du dehors, on peut étudier en lui sa réaction sur le dehors. Cette seconde étude ne contredit pas la première, elle la complète.

Mais cette action des individus est très inégale ; chez certains, sans être jamais nulle, elle est extrêmement restreinte, infinitésimale ; chez d'autres elle est singulièrement puissante et, de proche en proche, ébranle toute la masse. De sorte que cette dernière reçoit une multitude d'impulsions, différentes en force et en direction. Chacune est la résultante des mouvements plus simples, qui divergent ou concordent ; l'action des plus grands génies eux-mêmes résulte de facteurs qui les dépassent ; mais l'action des simples individus résulte en grande partie de celle des grands génies, elle est fonction de cette dernière.

On se demande parfois ce que les grands écrivains apportent de positif, de solide, au patrimoine de leur pays en dehors du reflet de leurs qualités brillantes, de leur célébrité et de leur gloire. Qu'ils ignorent eux-mêmes leur rôle, comme Rabelais, ou qu'ils en aient conscience, comme Diderot, ils contribuent à former l'âme des peuples.

Ce qui leur permet d'avoir sur elle une telle action, c'est d'abord qu'ils en sont eux-mêmes des expressions éminentes, que les autres prennent pour type et pour modèle. Chacun se reconnaît en eux, est surpris de se voir si bien compris et exprimé, s'admire lui-même dans ses représentants, se complaît en eux, et tâche de se hausser jusqu'à eux et de leur ressembler. Ils donnent au peuple la conscience de lui-même, la conscience de ce qu'il est ; ils traduisent ses imprécises aspirations avec un relief saisissant et par là même ils les fortifient. Nous subissons tous les influences du dehors, mais, en général, nous n'y réagissons guère et nous les transmettons banalement, sans beaucoup les modifier. Au contraire, le grand écrivain les fait siennes en quelque sorte par la façon toute spéciale dont il les élabore, les renforce, et les communique. De même qu'une lentille donne à de faibles rayons, qu'elle concentre en un point, le pouvoir d'allumer du feu, de même le grand écrivain concentre les forces éparses qui restent comme virtuelles dans l'âme de chacun de nous et les rend ainsi manifestes, conscientes et agissantes. A cet égard, il agit d'autant plus qu'il

est plus représentatif, c'est-à-dire qu'il réunit plus de caractères disséminés ailleurs, plus d'aspects de la pensée, ou qu'il en exprime certains avec une perfection plus exceptionnelle. Il devient un être symbolique, qui résume un peuple et condense les énergies nationales.

Il y a pour ces grands esprits une autre façon d'agir, c'est de donner conscience au peuple de ce qu'il peut devenir et non pas seulement de ce qu'il est, c'est d'influer sur lui par ce qu'ils ont de personnel, et non par ce qu'ils ont de commun avec lui. Des circonstances très particulières auxquelles ils ont été mêlés ont pu faire d'eux des êtres d'exception fortement caractérisés, qui semblent isolés au milieu de leurs compatriotes. Par exemple ils ont pu recevoir une culture étrangère ; leur rôle naturel consistera dans ce cas à concilier cette dernière avec leur culture nationale, à adapter l'une à l'autre deux pensées hétérogènes, et à permettre ainsi de peuple à peuple un échange qui ne se produirait pas sans eux. Si donc leur personnalité, déterminée par des causes moins ordinaires, tranche à ce point sur celles de leurs compatriotes qu'ils sont plus ou moins en contradiction avec eux, s'ils sont en avance sur leur temps, ils exercent par cela même une action réelle. Ce ne sont pas pour cela, comme le prétend Carlyle, des hommes plus providentiels que les autres, car s'il y a des hommes providentiels, nous le sommes tous au même titre ; mais ce sont des montreurs d'idéal ; d'un idéal toujours humain et réalisable, puisque tous les éléments en sont empruntés à quelque fraction de l'humanité et que déjà il existe à l'état de dispersion en divers endroits de la terre ; ils étonnent et enchantent par la nouveauté de leurs théories, ils font adopter leur façon de penser : la foule se détourne de ses routes coutumières et prend la nouvelle direction que le génie lui indique et lui garantit.

Entre les esprits directeurs de notre pensée il y a des différences importantes, soit dans leurs caractères, soit dans leur rôle ; mais, prenant et reprenant les mêmes problèmes, s'inspirant plus ou moins des mêmes pensées, ils se rattachent les uns aux autres et sont comme les anneaux de notre tradition d'autonomie rationnelle et de liberté intellectuelle. Nous leur devons tous un peu de nous-mêmes. Grâce à eux, l'âme de notre peuple ne s'est pas bornée à l'acceptation béate des forces anonymes de la nature, elle s'est développée et enrichie, elle s'est affinée et assouplie, elle est devenue plus délicate et plus sensible, plus active aussi et plus puissante.

Ils ont été aidés dans leur action par une quantité d'autres écrivains qui ont propagé leur pensée en s'inspirant de leurs œuvres.

Souvent ils doivent beaucoup à ces vulgarisateurs plus ou moins fidèles et même à ces plagiaires, qui ont été entre eux et le grand public de précieux agents de transmission. Au contraire de Gœthe et de Shakespeare, il s'en faut que les grands écrivains français aient été connus de toutes les classes de la société, et la puissance de leur esprit ne doit pas faire illusion sur le degré de culture de la masse populaire. Entre eux et le peuple il y a une sorte de divorce, provoqué par l'organisation sociale et politique de notre pays, et qui a nui à la rapidité de notre progrès. Le nombre est resté soumis jusqu'à la Révolution à l'action souveraine, intéressée et rétrograde des classes privilégiées, sans que les grands génies de notre Panthéon intellectuel aient travaillé consciemment pour lui avant le mileu du XVIII[e] siècle. Leur action a été plus étendue et plus efficace du jour où, avec Diderot et Rousseau, l'idée civique et démocratique s'est adjointe à l'idée scientifique et morale, du jour où les chefs-d'œuvre ont cessé d'être en quelque sorte des spéculations sans objet immédiat, où ils ont commencé à porter sur les réalités politiques ou matérielles de la vie quotidienne, et où le peuple a pu enfin saisir l'intérêt de la recherche et du savoir.

Mais il faut distinguer la connaissance d'un auteur de son influence. Si la foule n'a pas toujours eu accès à des ouvrages qui ne s'adressaient pas à elle, si elle n'a pas connu des maîtres trop distants,c'est par eux cependant qu'elle a été formée, de tous temps, c'est d'eux qu'elle a reçu de proche en proche, par une multitude d'intermédiaires qui mériteraient une étude à part, les idées devenues anonymes dont elle ignorait l'origine et qui, assimilées par elle, déterminaient sa conduite. C'est dans ce sens que l'historien allemand Weber a pu écrire :

« La France est le pays où la littérature est le plus intimement mêlée à la vie politique et exerce le plus d'influence sur les mœurs et sur l'opinion. Elle domine la société, pénètre la politique, et détermine les idées religieuses et sociales des classes éclairées. Elle est tantôt la reine tantôt la servante de la politique et de la religion, et elle est toujours en relations intimes avec les circonstances. »

Ainsi les grands formateurs de l'âme française ont dirigé notre pensée, même quand ils n'en ont pas eu le dessein formel, parce qu'ils ont été les maîtres du mouvement imprimé. Ce ne sont pas de purs littérateurs, il y a parmi eux des philosophes, des savants ; mais, quel que soit l'ordre d'idées où s'est exercée leur pensée, ils n'ont eu d'influence que s'ils ont été en même temps des maîtres littéraires. S'ils ont pu inspirer d'autres écrivains, provoquer leur

émulation, faire école, c'est grâce au prestige séduisant de leurs qualités artistiques. On voit par là comment l'art littéraire, loin d'être un luxe vain et négligeable, est une condition vitale pour une nation.

TH. SURAN.





REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

Il y a des nations politiques, mais il y a encore des nations de race, de langage, de croyance. Ainsi, par exemple, existe-t-il une Catalogne différente par l'idiome et par le développement philosophique du reste de l'Espagne, en sens inverse de notre Bretagne qui, rétrograde au point de vue intellectuel, longtemps, ne parla pour ainsi dire que le breton. La Provence tient à son idiome et, moins française peut-être de race (ainsi qu'une partie du Midi), que la Suisse genevoise et protestante, comme l'exprime Louis Dumur (*les Détracteurs de Jean-Jacques*, *Mercure de France*, 15 juin), elle se rapproche beaucoup plus de la moyenne du caractère national.

Longtemps aussi, grâce aux patois, les paysans de nos campagnes, entre autres causes, formaient un peuple plus différent des citadins envisagés dans leur ensemble, que les écrivains de la Wallonie actuelle, par exemple, ne le sont de nos écrivains de France. On sait le bruit qu'a fait en Belgique, et même chez nous, le projet qui tend à imposer le flamand aux écoles du pays des Maeterlinck et des Verhaeren (1). Je considère, pour mon compte, l'esprit de sé-

---

(1) Récent sur les rivalités de langages : DESDEVISES DU DÉSERT, la Langue Catalane, *Revue Bleue*, 13 juillet; la Question flamande, *Indépendance belge*, 23 juin et divers; M. HUMBERT, Français et Flamand, l'*Europe* 18 avril, etc...

-paratisme,de tous les séparatismes comme des conceptions effroyablement rétrogrades. Il y a assez de la géographie et des distances pour séparer les hommes. L'unité de langage est un instrument de communion intellectuelle. Tant qu'il s'est agi de réunir les clans épars et de les grouper en sociétés limitées, l'unité de croyance a pu être le lien de tribus séparées par la langue ou par la race et a pu aider à cimenter les patries. Aujourd'hui où l'avenir pose aux patries le même problème qu'aux tribus ou aux provinces, la communion d'une fraternité universelle analogue au patriotisme, communion qui n'est absurde que pour les esprits blasés et qui est la logique même de l'évolution constante, ne peut s'accomplir sur l'unité de croyance, mort morale de l'humanité et qui est de toute évidence impossible. On ne peut forcer les hommes à penser tous de même. On ne peut pas non plus les empêcher de croire ce qu'ils veulent. Malgré tous les obstacles, le monde marche donc vers l'abolition de tous les *dogmes*, vers l'agnosticisme religieux SOCIAL, VERS la LIBRE-PENSÉE, et vers la création d'un instrument d'expression commun, vers une langue universelle. La fragmentation des langages, la résurrection des idiomes locaux autrement qu'au point de vue érudit est rétrograde. On peut aimer sa langue natale, mais vouloir la faire prédominer sur la *langue la plus parlée*, s'élever contre l'unité édifiée véritablement dans le sang des peuples, est futile. Quand on le fait au nom d'un prétendu progrès, c'est absurde (1).

Mais nos écrivains de terroir sont trop avisés pour oublier que Paris luit sur toute la France. On peut aimer sa province, et voir plus loin que le coq du clocher. Dans le classement où J.-R. Aubert et René Marsac (*la France contemporaine*, *Bibliothèque de l'Association*), se sont efforcé de grouper les écrivains par régions à côté des artistes, on ne relève pour ainsi dire pas d'œuvres véritables autrement qu'en français, et il n'est guère que la Provence, d'ailleurs, qui possède, avec Mistral, un poète de terroir par l'idiome et qui soit en même temps grand poète. Le reste de la poésie patoise est fait de chansons populaires (2). Il en est de charmantes.

---

(1) Récent sur l'origine, l'évolution et la fin des langues: L. CECI, il Fénomeno Trombetti, la *Cultura*, mars, avril, mai; A. DAUZAT, les Tendances actuelles de la linguistique romane, *Revue des Idées*, 15 mars; N. FESTA, A proposita dei corsi popolari di latino, *la Cultura*, 1er juin; A. BALBIN DE UNQUERRA, la Vida de las Lenguas, Revista Contemporanea, 15 mai; G. F. TWOMBLY, le Choix d'une langue universelle, *North American Review*, 30 avril; A. ANDRÉASSIAN, Une heure d'espéranto, *la Pensée, Bruxelles*, 27 mars; Commandant LEMAIRE, Vers la langue auxiliaire internationale, *Indépendance belge*, nombreux articles, les plus récents 8, 29 juillet, 9, 10, 11 août, etc...

(2) Récent sur les idiomes, la langue et la littérature des provinces : G. MARRI, Chansons anciennes et chansons populaires, *le Mois*, Août; Voir aussi la *Revue des Traditions populaires* consacrée à ce genre d'études; Armor, épopée bretonne composée par JACQUES POHIER (*Le Dault*); ALPHONSE ROQUE-FERRIER, le Midi de la France, ses poètes et ses

Il en est de rituelles et qui, les nations politiquement séparées, persistent, malgré les divergences accentuées d'opinion, à réunir des peuples très lointains. Ainsi, parlant du Canada, cette vaste province de la langue française, Charles ab der Halden peut-il écrire (*Nouvelles études de Littérature canadienne française*, de Rudeval) : « La preuve que le Canada est bien la France, c'est que nos chansons ne diffèrent point des siennes et que dans nos provinces les plus diverses ont pris naissance des airs qui subsistent là-bas. Une maman fredonne :

C'est la poulette grise
Qui pond dans l'église,
Elle va pondre un beau p'tit coco,
Pour son p'tit qui va fair' dodo!

« Est-ce un futur citoyen de la République, ou un sujet du roi d'Angleterre qui s'abrite sous les rideaux de tulle ?

C'est la poulette blanche
Qui pond sur la branche ? etc...

Durant cinquante pages consacrées aux chansons populaires et aux jeux enfantins du Canada, par C. ab der Halden, on peut lire de telles évocations pleines de berceuse nostalgie, en l'étroite parenté des souvenirs. Et pourtant les deux peuples sont déjà très loin l'un de l'autre, si loin que H. Davray, dont j'ai cité les études anglo-canadiennes, peut prévoir sans invraisemblance l'absorption morale de l'un par les Etats-Unis, dans un avenir où l'autre continuera de s'éloigner de la croyance autrefois commune. Car le Canada est resté profondément religieux et monarchique. En vain dirait-on à ce peuple puritain, que ce sont les débauches de la monarchie catholique qui l'ont séparé de la France ? Son isolement a permis au catholicisme royaliste d'en faire la conquête morale exclusive en même temps que l'Angleterre, la conquête politique. Faut-il le regretter sans réserve ? N'est-ce pas plutôt un bien pour la France et pour l'Europe que la Révolution n'ait pas eu à traîner à sa suite l'immense poids mort du catholicisme de cette Bretagne lointaine, à l'heure des chouanneries ? Quoi qu'il en soit, la langue est un tel instrument de communion intellectuelle que le Canada n'a jamais pu rompre ses attaches. Par sa littérature, il est encore comme une grande province nôtre, ayant gardé en raison de ses frontières océaniques ces caractères spéciaux : la chasteté, la re-

---

lettrés (*Guilmoto*) et l'étude de Gaston Deschamps sur la Littérature provençale, *le Temps*, 23 juin; P. Sébillot, le Folk-Lore de France, tome II (*Guilmoto*); J. Dewert, le Hanneton dans les traditions populaires wallones, *Wallonia*, mai; G. Lamoureux, Rimês d'amoûr et djoyeusès tchansons (*Imprimerie Publicistas, Liège*); A. Verrier et R. Onillon, Glossaires étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou (*Germain et Grassin, Angers*); Argot: France, Dictionnaire de la Langue verte (*Librairie du Progrès*), etc...

ligiosité, une certaine sentimentalité qui se complète de l'imitation de notre art. Les plus subversifs de ses poètes en morale, comme Nelligan ne vont pas au-delà de la sensualité mystique de Verlaine, les plus libéraux, comme William Chapman ne dépassent pas *la Marseillaise*, au son des cloches de l'église et le pamphlétaire Arthur Buies, qui manifesta quelque indépendance, fut contraint à s'amender. Laure Conan tient d'Eugénie Guérin. En bon pays catholique qu'il est, le Canada ne porte pas un intérêt énorme à ses écrivains, dont certains, comme Chapman, romantique, Nelligan, moderniste, A. Lozeau, Pamphile le May, d'autres de la jeune école de Montréal font preuve d'un réel talent et Henri d'Arles a beau communier sous les deux espèces dans ses vers, cela n'empêche que le degré d'intellectualité d'un peuple ne soit en rapport avec son affranchissement moral..

Pourtant on se souvient de la chanson canadienne dans *La Française*, de Brieux :

A la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baignée...

C'est le chant national, *La Marseillaise* de là-bas, où les marmots à Chicoutimi, à la Rivière-Quelle, comme nos bébés, chantent :

« Il est midi. — Qu'est-ce qui l'a dit ? — C'est la souris. — Où est-elle ? — Dans la chapelle. — Que fait-elle ? — De la dentelle. — Pour qui ? — Pour ces demoiselles. — Combien la vend-elle ? — Un quart de sel (1).

Toute cette poésie d'évocation de l'enfance peut paraître puérile, mais l'est-elle plus que les descriptions réalistes outrées de certains écrivains jeunes, qui tels, Alexandre Mercereau (*Gens de là et d'ailleurs*, éditions de l'Abbaye), pourraient avoir du talent et décrivent, suivant une vision de la vie, qu'ils croient être juste et qu'on pourrait appeler la « vision père Pénard des choses ». Dans cet ouvrage, où il trace au burin de la plume, en tableaux détachés, la vie des gens de la terre, des gens de la ville et des gens de Paris, Alexandre Mercereau, attache peut-être une importance sociale trop grande à des détails de dernier plan. Sans tomber dans le racanisme et la peinture à l'eau de rose, ne serait-ce que pour ne pas piétiner sur place, il serait peut-être temps d'entonner quelque *Sursum corda*, là-bas à l'avant-garde sociale. L'art est une chose de proportion. Que l'enfant du peuple (*Louis et Louise, gens du peuple*, dédié à Anatole France) « aime à farfouiller dans la cendre

---

(1) Récent encore sur la littérature canadienne: Œuvre d'Emile Nelligan (*Bauchemin, Montréal*); H. van Dyke, la Gardienne de la Lumière et autres histoires canadiennes, (*Calmann-Lévy*); A. Lozeau, l'Ame solitaire (*de Rudeval*); etc...

mêlée à son urine, barbouillant son visage et encrassant ses cheveux roux », « monte sur le lit qui sent mauvais », se roule sur le linge qui sent drôle, puis sorte sur le palier regarder dans le plomb où l'étage verse ses eaux grasses, ou bien aille s'enfermer dans les cabinets d'aisance propice aux rêves », qu'est-ce que c'est que cette littérature ? Nous sommes loin, certes, de la pudibonderie canadienne. Est-ce qu'il est nécessaire pour donner son sens philosophique social à la vie ouvrière, de décrire les gestes que, dans les water-closets, font les enfants d'ouvriers et qu'ils ne font pas parce qu'ils sont enfants d'ouvriers, mais parce qu'ils sont enfants ou tout simplement de race animale. L'exactitude n'est pas le vrai et tout ce réalisme n'est déjà plus de saison. Il faut que M. Alexandre Mercereau qui, je le répète, est capable de talent et burine très bien à la plume, fasse un pas en avant de l'avenir(2).

Car, il y a une unité morale, philosophique, ou simplement humaine, à laquelle doivent concourir les détails d'une œuvre avec une proportion qui crée l'harmonie. Ainsi, la signification très humaine de *la Rivale* de H. Kistmacher et E. Delard, jouée à la *Comédie française* (13 juin), est celle-ci, bien qu'elle n'y soit pas exprimée directement : « Il y a des choses qu'on ne recommence pas. » L'amour qu'on a brisé peut revenir, il ne revient jamais avec les mêmes tendresses, les mêmes espoirs, la même fraîcheur. Cela est en dehors de la classe sociale. Il suffit d'avoir passé dans la vie pour le comprendre, mais encore faut-il l'avoir souffert. Jane, que son mari, sculpteur de talent, a quitté pour Suzanne, une cousine, dont il s'est épris en tant qu'artiste et en tant qu'homme, l'a deviné :

JANE..... Va-t-en !
ANDRÉ : Ah ! Jane, je ne serais jamais qu'un malheureux !...
JANE : Crée du bonheur, tu seras heureux !
ANDRÉ, *d'une voix sourde :* Je rentre dans la nuit.
JANE : Tu rentres dans la vie. Sois fort !
ANDRÉ : Mais toi ?
JANE, *dans un sourire noyé de larmes :* J'ai nos souvenirs.
ANDRÉ, *avec un sanglot :* Adieu.
JANE *:* Adieu André.

Et qu'on ne vienne pas nous dire au nom d'un faux scepticisme plus puéril que toute naïveté que la conception de l'art est en dehors de ces banalités de la vie. Riches ou pauvres que nous soyons, quelque opinion philosophique ou sociale qu'on puisse avoir, il est un fond de douleurs, qui ne dépendent que des fatalités. Celles-ci unissent, désunissent sans qu'on sache pourquoi. Elles échappent aux causes sociales. Elles resteraient un des plus puissants mo-

---

(1) Littérature sociale : V. MARGUERITTE, Prostituée (*Fasquelle*) ; LÉON FRAPIÉ, la Boîte aux gosses (*Calmann Lévy*) ; U. SINCLAIR, le Roman d'un roi de l'or (*Hachette*) ; J. CHOT, A la frontière (*Editions artistiques*) ; GUSTAVE GEFFROY, Hermine Gilquin (*Fasquelle*), G. BEAUME, Pour la vie et pour l'amour (*L. Nilsson*), etc...

biles d'action au sens même d'une société parfaitement organisée, où la lutte pour le pain cesserait d'être prédominante. Elles sont humaines, voilà tout et ne peuvent que s'élever (1).

Impressions sur les tendances poétiques

(Suite)

Chamfort disait de l'amour que c'était la seule chose dont on ne pût rien dire qui ne soit vrai, et en même temps, dont on ne peut rien dire qui ne soit faux. Chamfort est mort trop tôt. Il ignorait l'anarchie... et le symbolisme. Si l'on définit en effet ce dernier sur l'appellation qu'il s'est donné lui-même, il consiste dans la prédominance du symbole poétique comme moyen d'expression ; mais si, par contre, on veut l'analyser historiquement, il représente l'ensemble des aspirations confuses et très souvent contradictoires d'une époque qui n'est pas terminée. S'il a donné naissance à tant de monstres, c'est pour avoir voulu réaliser ces contradictions. S'il a eu une énorme influence, c'est que les éléments latents de ses contradictions portaient en eux-mêmes leur harmonie. Le nier, pour ainsi dire, avec M. Gaston Deschamps, c'est peut-être faire de la critique, ce n'est pas faire de l'histoire. Le réduire aux seules tendances hartmanniennes qui prédominèrent en son inspiration, bergsonniennes qui voudraient y prédominer, comme le pensent quelques nouveaux venus, c'est recommencer la série des équivoques. Il y a eu certes, chez beaucoup de nos devanciers, une réaction sentimentale vers la métaphysique, mais le positivisme le plus rigoureux a, lui aussi, sa métaphysique. Il ne la mélange pas à la physique, voilà tout. Est-ce que le romantisme, est-ce que le Parnasse n'ont pas compté en eux des positivistes et des métaphysiciens, des spiritualistes et des athées, des catholiques et des protestants ? En quoi Mallarmé est-il hartmannien dans sa littérature ? Est-ce que si Zola était scientifique et athée, Balzac n'était pas royaliste et chrétien ? Chercher l'occasion du romantisme littéraire dans la philosophie de Jean-Jacques avec M. Pierre

(1) Autre pièce psychologique de mœurs : F. Vandérem, les Fresnay, *Comédie Française*, 13 mai; Sur le genre: A. Fleurize, les Idées théâtrales en 1906 (Sansot); G. Lecomte, la Course du flambeau, *Radical*, 9 février; etc...

Lasserre peut paraître très érudit. En réalité, c'est confondre le romantisme littéraire avec l'époque du romantisme. Le romantisme remonte à Shakespeare, à Ronsard, aux romans de chevalerie, et le naturalisme se trouve en germe dans Rétif de la Bretonne. En quoi le peintre impressionniste athée ou socialiste serait-il moins impressionniste que le monarchiste, ou le chrétien, ou le boudhiste, ou l'adorateur du dieu Varouna? Est-ce que Hugo n'a pas changé d'opinion philosophique, Wagner, d'opinion politique, tout en restant l'un, romantique, l'autre... wagnérien Ne peut-on écrire dans un style symboliste sans être métaphysicien ? Est-ce que Retté n'a pas été du diable au bon Dieu, et mille autres du bon Dieu au diable, sans changer de plume ? Pour une même vierge, il y a mille pinceaux. Donc, dans le chaos des tendances philosophiques d'une époque littéraire qui s'appelle symbolisme, il y a le symbolisme littéraire qui concerne l'évolution des moyens d'expression de cette époque. Analyser le premier en lui-même, c'est faire de la philosophie, dans ses rapports avec le second, c'est faire de l'histoire, analyser le second en lui-même, c'est faire de la littérature.

Posons donc la question clairement : « Au point de vue poétique, en quoi consiste la littérature, c'est-à-dire l'*art des moyens d'expression* de l'époque qui nous précède directement ? C'est une réaction contre le conventionalisme dans lequel avaient fini par tomber les écoles parnassiennes et romantiques qui l'avaient précédée, comme celles-ci avaient été des réactions contre la décadence classique. Dans cette réaction, dans le bouillonnement des éléments contradictoires dont l'analyse défie toute logique, dans l'incohérence presque folle des tentatives de rénovations qu'elle comprend, on démêle, pour peu qu'on s'y soit heurté, et même qu'on cherche à discerner le sens des poussées que l'on a reçues, deux grands courants : le courant symboliste proprement dit, le courant scientiste. Ceux-ci ont cherché constamment à se rejoindre dans la philosophie : ils se sont noyés dans la grammaire mallarméenne. Tel est le sens exact.

Le symbolisme est venu dire : « Vous n'avez pas créé une représentation poétique quand ayant aligné, en quelque phrase sonore une idée rebattue, vous l'avez scandée en deux parties de six syllabes avec la rime à l'extrémité. Pour créer une représentation poétique, il faut un symbole. Toutes les fois que vous faites des phrases versifiées sans symbole vous chevillez. Si vous dites :

Je suis joyeux : mon âme est pleine de délices,

C'est de la prose versifiée. Si vous traduisez la même pensée

par une image (Jean Moréas, *le Pèlerin passionné*), qui ne soit pas conventionnelle :

> Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
> S'ébat et rit dans la forêt de mon âme.

vous faites de la poésie. PAS DE POÉSIE SANS SYMBOLE ! Ceci dit, quand certains mélangent sous une même appellation symbolique des phrases comme celle-ci par exemple, et ces vers de Francis Jammes, qui s'efforçant d'atteindre à la sincérité verlainienne, ne sont que du mauvais Coppée :

> Par un dimanche qui était comme un gâteau,
> On me mena chez le père Fiteau,
> Notaire habitant en pleine campagne.

on est en droit de se demander : « Qui trompe-t-on ? » Quand ensuite le même poète continue sur ce ton :

> Le déjeuner était comme une fête:
> Lourd, triste et beau. Et j'avais pour compagne
> Une petite enfant qui était « la nièce ».

où l'on rencontre *fête* rimant avec *la nièce*, on est saisi de pitié devant cette lamentable interprétation du scientisme. Oui, je sais, Francis Jammes est un poète de talent, un poète sincère ; mais, c'est précisément à cause de cela, qu'il est nécessaire, de ramener tout ce problème à sa plus simple expression, de le rendre compréhensible et de ne pas dévoyer plus longtemps notre malheureuse littérature poétique dans l'équivoque, sous prétexte de philosophie.

Le scientisme, en ce qu'il a de purement littéraire, est l'ensemble des tendances ayant eu pour but la rénovation des procédés d'expression par l'étude scientifique de la prosodie. PAS DE POÉSIE SANS MUSIQUE. Il est venu dire ou plutôt, il a voulu dire et il a tenté d'expliquer pourquoi : « Vous n'avez pas créé l'harmonie poétique parce que vous avez fait rimer *flots* avec *sanglots*, suivant la méthode parnassienne, au lieu de le faire rimer avec *beaux* comme A. de Musset. La césure ni la rime ne sont le but de la musique prosodique ; elles n'en sont que des moyens. Tant que vous n'aurez pas compris l'origine et le but de ces moyens, vous n'en saurez déterminer l'emploi, car le hiératisme de vos conventions, qui se croient rigoureuses, ne sert que d'excuse à la pauvreté musicale et aboutit à la mort par l'uniformité. » Telles furent les deux grandes pensées légitimes et subconscientes du symbolisme : le symbolisme proprement dit, le scientisme prosodique. Chacune portait

en elle ses éléments d'harmonie, et elles pouvaient s'harmoniser. Elles cherchèrent à se rejoindre dans la philosophie : elles s'égarèrent dans la grammaire. D'abord le scientisme n'arriva jamais à se raisonner complètement. C'était la question primordiale qui devait échapper au raisonnement poétique. Les poètes sont des impulsifs, et la logique est trop souvent leur moindre souci. Ils eurent des intuitions, ils en eurent même tellement, qu'en en faisant la somme, ils décrétèrent la licence la plus incohérente. Les rythmes peuvent être complexes : TOUS les rythmes furent permis. Ils confondirent le rythme et la mesure et supprimèrent celle-ci. Le hiatus n'est pas nécessairement inharmonieux : permission à tous les hiatus... sauf dans *Malborough s'en va-t-en guerre !* Puis chacun ayant défini ce qu'il prenait pour le symbolisme ou pour le scientisme, voulut le donner, considérant le mode d'expression comme l'aboutissant de la philosophie subjective, pour la fin de toute philosophie, autrement dit de sa philosophie personnelle. Là-dessus se greffèrent des tentatives de rénovation grammaticales par la logique syntaxique dérivée de l'étude de la linguistique, avec Mallarmé, par la résurrection d'archaïsme et de tournures romanes avec Moréas, de la Tailhède, etc., par la création de néologismes ayant pour prétexte l'étude de la formation naturelle des mots avec tout le monde. C'était trop de choses à la fois. Au chaos de lumière qui fut possible, se substitua le chaos des ténèbres, qui demeura certain. Ce fut la déliquescence, le décadentisme véritable qui peut être ainsi défini, le mélange des contradictions de la période symbolico-scientiste.

Si cette dernière était réellement terminée, comme certains l'affirment, si le symbolisme était mort et enterré, je n'aurais qu'à dire : « *De profundis !* » Pourtant, il faut bien me rendre à l'évidence des ouvrages que l'on m'envoie : *il n'est pas vrai que le symbolisme soit mort !* Mais il est vrai qu'il se trouve en voie d'évolution dans les œuvres qui s'en revendiquent plus ou moins directement et son influence reste manifeste dans la plupart des œuvres qui s'opposent à lui. Mais nous assistons, en même temps qu'à de nombreux essais de retour au classicisme, à la séparation de ses éléments opposés, en deux courants de tendances, l'un plus nettement symboliste ou néo-symboliste: de ce côté, en effet, l'inspiration métaphysique bergsonienne n'aurait pas de peine à se faire bien venir ; l'autre, à tendances plus nettement scientistes ou néo-scientistes, où les sympathies positivistes iraient plus franchement. Mais tout cela est latent, confus, souvent chez de très jeunes hommes qui n'ont pas su se dégager des mots, qui s'attardent et ne peuvent pas se rendre compte que la vérité est généralement quel-

que chose de très simple. Ce qui rend l'intellectualité vivante est d'ailleurs souvent cette ignorance même qui permet ce double effort de chercher le but sans arrêter la marche et de lutter pour l'atteindre, encore qu'on ne sache pas très bien où l'on va.

Il suffit pour s'en convaincre, de parcourir les préfaces qu'ont écrites à l'intention de leurs livres, Georges Duhamel (*Des légendes, des batailles*) (1), et René Arcos (*la Tragédie des espaces*) (2), préfaces qui m'embarrassent énormément pour parler d'œuvres en lesquelles se rencontreraient les secondes tendances néo-scientistes, d'une manière assez accusée. Du point de vue où ils se placent, tout homme qui médite revient vite et ce qui intéresse dans la littérature, c'est la littérature elle-même. Leurs théories n'expriment rien de nouveau ; c'est, en redite, la même admiration surannée de Mallarmé, Laforgue, Verlaine, etc., le même point de vue de sympathies et de haines qui n'intéressent que les professionnels et que les poètes jeunes se croient obligés de clamer à l'univers, le même manque de pondération de pensée que chez leurs devanciers et tout cela laisserait à peu près froid, si les œuvres d'elles-mêmes étaient dépourvues de mérite et surtout d'originalité. Or, il n'en est pas ainsi. Si leur talent n'en est pas encore à la plénitude, il existe et il semble bien qu'ils aient voulu dégager, en un louable effort, le scientisme ancien de ses contradictions comme a tenté de le faire pour la partie plus exclusivement symboliste M. T. de Vysan. Bien qu'ils parlent d'une métaphysique émue, ils ne sont pas exclusivement métaphysiciens. Plus particulièrement influencés par René Ghil, Kahn, Verhaëren, ils réclament de Mallarmé mais n'adoptent pas sa syntaxe, de Verlaine et raisonnent beaucoup trop en dehors de lui pour s'y rattacher sérieusement, de Laforgue, mais nulle part ils ne mêlent comme celui-ci des phrases communes à leur lyrisme. Enfin si les sentiments trop jeunes et trop intolérants de leurs préfaces, peuvent les faire méjuger, ils n'en ont pas moins réalisé une sorte de rêve social qui n'est pas dépourvu de beauté : ils sont les *poètes* en même temps que les *artisans de l'Abbaye.*

En tête d'un livre de *Poèmes* publié à Lille en 1906 (édition du Beffroi), l'un d'eux, Charles Vidrac, avait écrit :

Je rêve l'Abbaye, — oh, sans abbé ! —
Je rêve l'Abbaye hospitalière

---

(1) *Edition de l'Abbaye*, Créteil.
(2) *Edition de l'Abbaye*, Créteil.

A tous épris d'art plus ou moins crottés
Parce que plus ou moins déshérités...

En telle Hellade très fleurie
Et pas pourvue d'académies
Bien loin, je rêve l'Abbaye
A la fois gaie et recueillie
Où vivre libres, en thélémites passionnés !

Où vivre quelques-uns et quelques-unes,
Artistes, artisans, penseurs, buveurs de lune...

Nous nous aimerions mieux que des frères ;
Elles s'aimeraient mieux que des sœurs,
Et nous seraient douces comme des fleurs ;
Car tout n'est-il pas possible en rêve ?
Je rêve l'Abbaye...

Cette Abbaye n'est plus un rêve.

(*A continuer prochainement*). Stéphane Servant.





REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Les *Recherches sur les « Ténors » latins* (1) dans les motets du XIIIe siècle, qu'ont poursuivies MM. P. Aubry et A. Gastoué, d'après le manuscrit de Montpellier, apportent un appoint intéressant à l'histoire de la musique du Moyen Age. Les ténors de ces motets, compositions religieuses, qui ne ressortent point de la liturgie essentielle de l'église, ont leur plus riche répertoire mondial dans ce manuscrit de Montpellier. Il faut entendre par « ténors » les parties, bases harmoniques et rythmiques de la polyphonie de ces mêmes motets. Elles sont le trait d'union entre les traditions musicales de l'ancienne Eglise et les compositions du déchant. Sur elles couraient des parties de paroles différentes latines ou françaises

---

(1) P. Aubry et A. Gastoué, Recherches sur les « Ténors » latins (*Champion*). Complémentaires récents sur l'histoire de la musique: A. Gastoué, les Origines du chant romain (*Picard*); I. Musique égyptienne, hindoue, byzantine, *Revue Musicale*, 1er juillet et les études bimensuelles habituelles de la *même revue*, etc. Voir encore: A. Pirro, l'Esthétique de J. Sébastien Bach (*Fischbacher*): W. Ritter, Smétana, (*Alcan*); J. Galtier, Lettres de Berlioz à Liszt, *le Temps*, 11 juin; etc....

« très graves ou très grivoises ». Le sentiment religieux sous Saint-Louis était quelque chose de spécial et, bien certainement, qui déconcerterait les plus dévotes gens de notre époque. Les auteurs pensent que ces *ténors*, loin d'être chantés, « étaient confiés aux instruments » et leurs observations curieuses, leurs recherches d'identification de ces parties basses, sur leurs désignations, montrent que l'histoire musicale a des rapports étroits avec la philologie, car, disent-ils, « l'œuvre des poètes que nous appelons aujourd'hui des lyriques n'a été conçue par eux-mêmes que dans l'union de la musique et de la poésie ».

Quoi qu'il en soit, si ces ténors, dont une même mélodie s'adaptait à de multiples rythmes dans la méthode de composition des musiciens de cette époque, étaient confiés aux instruments, ceux-ci ne formaient plus les puissants orchestres de l'antiquité hébreuse où, dit la légende de l'inauguration du temple de Salomon, se faisaient entendre 200.000 trompettes et 40.000 autres instruments d'or et d'argent, mais bien souvent, le peuple lui-même accompagnait, sous les voûtes des églises, les chants graveleux, à faire rougir tous les dragons de France et qui se superposaient dans le déchant d'un charivari de casseroles et de toutes sortes d'objets. Au commencement du XVII[e] siècle, rapporte Henri Quittard, *l'Orchestre de l'Orféo*, de Monteverde (*Revue musicale*, 15 juillet), qui passe pour le plus riche au début de la véritable harmonie moderne, comptait en tout 36 instruments. On lit dans L. Danion (*la Musique et l'Oreille*, Fischbacher) : Monteverde « eut l'idée d'attacher aux pas de chacun des personnages, de chacune des divinités d'*Orféo*, un instrument, ou plus justement un timbre spécial, soit celui d'un instrument, soit celui d'un groupe d'instruments. C'est ainsi que l'on n'entendait jamais la harpe que lorsqu'il s'agissait d'Orphée, soit qu'il fût présent, soit qu'il fût absent, pourvu qu'il fût en cause. S'il s'agissait de Pluton, c'est le trombone, qui se faisait entendre. » H. Quittard s'efforce de détruire ce qu'il considère comme une légende, par l'examen détaillé de l'édition originale (1609) de l'*Orféo*. Pourtant, il faut bien admettre, que Monteverde avait une tendance à ce qu'on pourrait appeler le leit-motif timbral, dont L. Danion compare l'emploi systématique à celui, systématique aussi, de ce qu'on appelle le leit-motif dans Wagner, qu'il accuse d'avoir été le génie le plus funeste que l'art musical ait jamais trouvé sur sa route : « Le calcul le plus optimiste, écrit-il, conduit à penser qu'en comptant au minimum un siècle de temps perdu, et un autre siècle dépensé à le rattraper, on ne peut pas compter moins de deux siècles d'enlisement wagnérien. »

Ceux qui même, tel en Russie, Rimsky-Korsakof, ont tenté de réagir contre les influences allemandes, en allant chercher vers l'Orient l'inspiration et les moyens propres à combattre l'envahisseur d'Occident » (P. Lalo, les *Concerts historiques de musique russe, à l'Opéra*, *le Temps*, 2, 23 juillet) (1), portent en réalité, d'un

(1) Complémentaires nouveaux : G. BLECHMAN, La Vie de Pierre Tschaïkowsky, (suite), *Le Progrès artistique*, 25 juin ; J. SAINT-JEAN, Musique

bout à l'autre de leurs œuvres, sa formidable obsession symphonique.

On oppose généralement la symphonie à la mélodie et il y a là quelque chose de vrai, mais la symphonie n'est pas nécessairement antimélodique, bien que ses parties mélodiques soient dépourvues de continuité rigoureuse. Tandis que certaines partitions de Mozart, par exemple, sont plutôt telles de suggération, que le développement harmonieux d'une prosodie, certaines symphonies modernes ont une architecture sonore ou, comme un tableau, sont descriptives par la couleur bien plus que par le dessin. Parlant de la symphonie de *Psyché*, par César Franck, l'expression de sculpture musicale, à propos de l'*Enlèvement*, est tombée naturellement de ma plume. Connaissez-vous de Prud'hon, la suite de tableaux, composés sur le même sujet ? On ne peut écouter la musique aérienne du premier sans songer à la peinture aérienne du second. Prud'hon (Etienne Bricon, *Prud'hon*, Laurens, édit.) composa sa suite de *Psyché*, pour se distraire de « *la Justice et la Vengeance divine.* » Après qu'il eut dessiné, pour Fauconnier, *Psyché devant l'Amour endormi*, « l'image légère, troublante, délicieuse » vint l'obséder. « Il peint les deux jolies esquisses de Chantilly, celle si blonde » « du *Sommeil de Psyché*, admirée par des amours, qui volent dans le mouvement même de *la Justice et la Vengeance*, de terrible devenu caressant » « et celle, plus blonde et plus dorée encore, du *Réveil de Psyché*, tenant une torche au feu de laquelle accourent les amours. » Enfin (il en est de même pour César Franck, dont cette partie est la plus caractéristique en son rappel des *Eotides*), « Prud'hon a trouvé son geste et, avec *Psyché enlevée par les Zéphyrs*, il compose la plus corrégienne de ses œuvres. » « On ne saurait, écrit E. Bricon, imaginer d'abandon plus simple, plus de volupté douce dans ce joli corps de jeune fillle emporté vers l'Amour, plus de délicatesse respectueuse et tendre dans les mains qui l'emportent. »

Ah ! certes, ce n'est pas là, la volupté à proprement parler. corrégienne, encore bien moins la sensualité de Fragonard, qui, lui aussi, peignit une *Psyché* que lui posa sa femme.Celle-ci le trompait, écrit Marcelle Tynaire (*l'Exposition Chardin-Fragonard*, *Revue de Paris*, 1er juillet), avec le comte de Tensin, pendant qu'il la trompait avec... n'importe qui, car, dit un autre auteur, « il aimait les belles femmes comme les beaux tableaux, les statues antiques, et généralement tout ce qui était rare. » Entre l'existence libertine de « Frago » et la vie bourgeoise de Prud'hon, il y a le même abîme qu'entre leurs conceptions picturales. On a inauguré, le 11 juin, l'exposition des œuvres du premier et de celles de son maître Chardin, lequel affirmait bien qu'il affectionnât particulièrement la nature morte : « On se sert pour peindre de la main et des couleurs, mais on ne peint pas avec la couleur et les mains (1). » Il était le plus sincère des

russe, *Nouvelle Revue*, 1er, 15 juillet, 1er août; L. Laloy, Musiques étrangères, *Revue de Paris*, 15 juin, etc...

(1) Récent sur l'exposition Chardin-Fragonard : M. Tynaire, l'Expo-

hommes. On a tenté d'expliquer le réalisme de Chardin et l'humilité de ses sujets par la propre humilité de sa naissance, son éducation s'étant faite parmi les ouvriers. C. Gronskowski fait observer que ce raisonnement est tout à fait factice : « Watteau, le peintre des raffinements les plus subtils, était fils d'un couvreur ; les Saint-Aubin, qui découvrirent tant de délicatesses dans le visage et le corps féminins, naquirent d'un brodeur. Fragonard lui-même avait pour père un gantier et l'on pourrait continuer indéfiniment l'énumération. » La théorie du déracinage et de l'influence de la naissance sur la hauteur des conceptions est un argument lamentable de fils à papa modernes. Ce qui fait un grand homme du père est bien souvent, au contraire, l'enseignement, qui lui vient d'une évolution difficile et la sève robuste qu'il charrie de bas en haut, se tarit à la première génération avec les conditions de sa robustesse. Fragonard, par exemple, meurt en 1806, et le chef-d'œuvre de son fils Evariste s'appelle : « *Le premier Athénien parricide condamné à mourir de faim auprès du cadavre de son père.* » Si, dit M. Tynaire, Fragonard a quelquefois offensé la morale, il est trop puni. Evariste laissera un fils, Théophile, qui sera peintre à Sèvres, et fera des scènes Louis XV (sic) — dans le style Louis-Philippe ! »

Le docteur P. Descouds, qui soutient la thèse d'une hérédité des tendances artistiques, voit d'ailleurs ces tendances répandues sans aucun rapport avec l'ascendance proche où le rang social (*Des origines des tendances artistiques, leur hérédité*, *Journal de Médecine, de Paris*, 9 mai) (1). Je crois que la question est généralement mal posée. Il y a certainement des prédispositions, qui résultent d'une certaine capacité générale, intellectuelle, tout à fait indépendante du rang social, unie à des capacités partielles, si la théorie des localisations est juste. Leur développement résulte de causes complexes, si complexes même que l'éducation *telle qu'on l'entend* peut être nuisible, alors que l'éducation *telle qu'elle est* en est souvent la cause déterminante. Ceux, qui parlent avec mépris d'autodidactisme ne se rendent pas compte que le caractère particulier du génie en est fait totalement, et que ce qu'il y a précisément de génial dans le génie, c'est ce qui vient de l'individu. Il semble bien, d'ailleurs, qu'il y ait dans l'inspiration des réserves de puissance subconsciente. A certaines heures, l'individu imagine, pense consciemment, puis le jeu de son activité cérébrale continue en dehors de lui. Le résultat de cette activité subconsciente se développe sous la tension de la vo-

---

sition Chardin-Fragonard, *Revue de Paris*, 1er juillet; JEAN BERNARD, les Faux Chardin, *Indépendance belge*, 18 juillet; CAMILLE GRONSKOWSKI, J. B. S. Chardin, l'*Art décoratif*, juin; R. DE BATTEX, compte rendu sommaire, Chardin et Fragonard, *République française*, 12 juin; Exposition Chardin-Fragonard, lettre d'ARMAND DAYOT au *Matin*, du 11 juin, etc., etc.

(1) Récent sur la physiologie de l'inspiration: G. DROMARD, l'Obsession impulsive et l'inspiration dans l'art, *Revue des Idées*, 15 juillet; Doct. FORTIN, la Vision chez les peintres, *Union médicale et scientifique du N.-E.*, 28 février; etc...

lonté, au moment de l'inspiration. Celui qui l'éprouve ne sait même pas d'où lui viennent les images qu'il exprime et cela paraît, mais n'a rien de mystérieux. Si l'individu n'avait pas une grande puissance naturelle d'activité cérébrale, si même il ne pensait pas ou n'imaginait pas en dehors de l'inspiration, l'inspiration ne rejaillirait pas comme suite logique de sa pensée consciente, avec l'abondance géniale. Il arrive même que l'écheveau conscient s'embrouille, que la pensée se fatigue. On ne trouve plus rien. Le repos démêle l'imbroglio. Ce qu'on cherchait surgit brusque, lucide, soudain, au moment où on ne l'attend plus, le lendemain, le surlendemain, quelquefois très longtemps après qu'on s'est posé la question. C'est le résultat du travail subconscient que la volonté reposée ramène vers la sphère lucide. La race peut se fatiguer comme l'individu, le milieu d'images ne se présente plus semblable aux descendants, les causes, qui ont forcé l'activité suivant un mode autodidacte ne surviennent plus. Tout cela est infiniment complexe, et n'a pas de règle fixe. Il est par trop simpliste d'en faire une question sociale.

L'art décoratif industriel tout entier n'a-t-il pas été longtemps, comme les sculptures des cathédrales, l'œuvre d'artisans ignorés? Et ce qu'on appelle le grand art n'est au fond que de la grande décoration, les peintres et les poètes de grands artisans. Transporter la formule du grand art dans le domaine usuel, c'est prendre comme objet, le sujet d'inspiration dont la philosophie n'est pas dans l'œuvre elle-même, mais dans l'art de l'œuvre, dont le but correspond à une forme d'ennoblissement de la vie par l'harmonie. Il ne faut pas passer indifférents devant les remarquables tentatives modernes, qui tendent à substituer la mélodie des lignes aux faux enrichissements et à créer les caractéristiques d'un nouveau style, dans l'ameublement, la poterie, la reliure, etc. Aux derniers salons, combien de choses pleines d'intérêt dans ce genre que la place me manque pour détailler. Ce grand art de simplification où sont passés maîtres, dans l'ameublement, Majorelle, Dufresne, Paul Follot, Paradis, Jollot, Th. Lambert, etc., dans la poterie, Bonvallet, Dunaud, Taxile Doat, n'est pas à dédaigner. Et ces coffrets, ces bijoux, ces reliures, ces émaux de Bodinat, ces appliques de Bigot, l'ensemble de cette exposition du grand artiste Bracquemond, tout cela n'a-t-il pas son langage bien personnel et bien moderne? Un grand nombre de petites sculptures des deux salons, ces sujets colorés de Géo-Wagner, de Laosse, cette *Tortue renversée*, qui n'est qu'un presse-papier, cette *Etude au piano*, de Grégoire Calvet (portrait de Mme Marsan), qui n'est qu'un ornement de salon, ces gamines de Perelmagne, cette statuette faïence de Seidan, et mille autres choses de talent ou d'ingéniosité ont-elles un autre but que la décoration? Alcanter de Brahm dans *la Critique* a fait dernièrement (de janvier à avril), l'énumération des richesses de notre *Musée des arts décoratifs* (1). De divers pays et de diverses époques,

(1) Récent sur l'art décoratif: R. de Félice, l'Art appliqué aux Salons, l'*Art décoratif*, juin; L. Hourticq, Auguste Delaherche, *Revue de Paris*,

cette part de l'activité artistique tient une place considérable et qu'il serait souhaitable de voir s'élargir chez nous jusqu'aux sphères populaires, dont l'esthétique reste encore abrupte.

La Vie, le Rêve et la Pensée

Sculpture et Peinture à la Société Nationale

(*Suite*)

Mais enfin tout dépend du genre de perfection que l'artiste se propose d'atteindre et il est exagéré, après tant de siècles d'apport, d'admettre qu'il n'y ait qu'une esthétique légitime et qu'un langage pour l'exprimer.

Tout d'abord, une graduation émotive se détermine dans l'ensemble des œuvres par le mode de conception de l'artiste. Tel se place devant la réalité et s'efforce de l'interpréter dans la perfection plastique. On peut en juger par de très petites œuvres comme pour des œuvres importantes, comparer par exemple la facture des *Chevaux aux repos attelés au camion*, du sculpteur Bugatti dont j'ai dit au dernier *Salon d'Automne* qu'il modelait ses bêtes avec amour, à la massivité des *Deux chevaux* du petit bronze d'Ingels, si réussis, à ceux au *Labour* de Froment Meurice. Toute une classe d'œuvres n'ont qu'un but, interpréter la réalité. Leur mérite est d'être curieuses. Quand on les a étudiées, l'émotion qu'on en a laisse place à la réflexion esthétique, mais pas beaucoup plus, et pourtant de telles œuvres peuvent avoir leur mérite, car la réflexion esthétique même est susceptible d'intensité. L'œuvre maîtresse dans cette manière est l'*Homme qui marche*, de Rodin, dont on a été jusqu'à dire qu'elle était sublime, mais, qui est surtout une œuvre de virtuose et de grand artisan, lequel a voulu montrer beaucoup plus la perfection d'un langage que la perfection des discours, qu'il

---

15 juin; E. Vernier, la Bijouterie et la joaillerie égyptiennes (*Fontemoing*); Belville, la Décoration du métal, (*Laurens*); Talachkino, l'Art décoratif des ateliers de la princesse Tenicheff (*Rey*); L. Riotor, Décorations d'écoles à Anvers, *Art et décoration*, décembre et *Après l'Ecole*, 5 mars; A. de Brahm, Visite au Musée des Arts décoratifs (*Bibliothèque générale d'édition*) et *la Critique* (janvier à avril); les Chefs-d'œuvre du musée des Arts décoratifs (5, *rue de Béarn, Paris*); etc...

en peut tirer. Car, bien franchement, en dehors de tout snobisme, Rodin est peut-être le maître de la technique sculpturale moderne, mais l'*Homme qui marche* seul serait impuissant à le démontrer. On commence à s'en rendre compte quand on examine, à côté de cette œuvre de robustesse, les trois bustes de femmes tout de grâce et de volupté qui l'accompagnent. Il semble que jusque sous le marbre, la vie frémisse et transparaisse, afin de rendre plus désirable la beauté des modèles qu'il a choisis. On en acquiert la certitude quand on se rappelle de souvenir l'œuvre d'ensemble du maître en dehors de ce salon ; mais, Rodin est un charnel. La pensée de Bartholomé qui, par certains côtés l'égale, est beaucoup plus transcendante. La *Femme sortant du bain*, ici même, a la sensualité comparable à certaines œuvres du premier avec la même originalité, le même fini, et quand on rapproche la suggération du *Penseur*, toute matérielle avec l'obsession du célèbre *Monument aux morts*, toute métaphysique, du second, on a l'impression que les deux artistes ont franchi la limite des cîmes ou d'en bas l'on ne peut plus comparer.

Mais je me suis éloigné du sujet du réalisme en parlant des œuvres d'artistes qui ne sont pas seulement des réalistes. En peinture, quelles que soient leurs différences de technique, nombre d'artisans tirent leurs procédés d'émotion de l'interprétation simple de la nature. Hochard, par exemple, peint avec maîtrise, les scènes et les types de la province. Ses *Bourgeoises d'autrefois* et dans le tableau, sa vieille au châle rouge, ramagé de jaune et de bleu est caractéristique.. D'œuvres, portant l'influence des réalistes de Manet à Rafaëlli et qui tirent leurs procédés d'expression du point de départ de la nature, on en trouverait à travers les techniques les plus diverses : *Juillet*, d'Oleff, le *Couvert*, de Villedieu, *Au tennis*, de Boulard, *Lotty and Lady*, de Lambert, et, hors du plein air, *Femme en brun*, de Prinet qui est une chose de douceur autant que le pastel de Muternilchova, *Portrait de M. J...*, qui est une chose de robustesse.

Mais avec la *Grand-Messe*, de Simon, déjà le réalisme s'élève à la solennité. « En parfait observateur, écrit Paul Boncour, M. L. Simon, nous peint des Bigoudènes avec leurs caractères mongoloïdes, leurs têtes brachycéphales, leurs nez aplatis, leurs yeux bridés, sans oublier de noter les variations du type et ses dégradations par suite du croisement de cette race mongoloïde avec des éléments aryens. Les visages des hommes, bien différents de ceux des femmes, indiquent par là même la fixité du type dans le sexe féminin. » On comprend qu'il puisse y avoir un grand art réaliste,

qui réunisse en perfection l'exactitude, l'originalité et l'émotion, si l'on reconnaît qu'une pensée, qui n'est pas le point de départ de l'auteur de la *Grand'Messe*, s'y trouve exprimée. Vraiment, la diversité des formules ne nuit pas à la valeur des œuvres. Celle-ci dépend des tempéraments et M. Simon, qui est un maître pour avoir suivi sa nature, n'eût peut-être été qu'un médiocre artiste s'il avait, par exemple, voulu parmi les devanciers, imiter tel peintre devenu classique, dont il se serait imposé la formule, contradictoire avec son tempérament. L'*Enterrement d'un enfant* de Kunfy, n'atteint pas cela.

Avec Rafaëlli, la volonté d'émouvoir est plus accentuée. Lui aussi s'est dit : « La nature sera maîtresse » et peut-être, à son début, a-t-il été aussi purement artisan et intuitif que Simon, mais, toute une belle existence d'artiste l'a rendu conscient du but que d'autres atteignent sans le proposer. La *Vieille femme dans la neige* et l'*Automne de la vie* sont autre chose que du réalisme. L'émotion est pensée et elle est voulue. A la science de l'artiste, s'est ajoutée la science de l'homme. L'originalité n'a pas disparu. Voilà deux très belles œuvres. Ah! si M. Prouvé, qui a voulu rendre une émotion analogue dans ses *Chemineaux*, pouvait atteindre ce degré de maîtrise technique! Je lui en laisse l'espoir.M. La Garde aussi est un bel artiste réaliste. Dans son « Année terrible », il a su mettre autre chose que du panache. C'est cela la vraie guerre le ciel noir, la course à la mort sous des vols de corbeaux et parmi les arbres lamentables. C'est très personnellement et très énergiquement exprimé. Il y a une émotion de joie sauvage dans la course du *Cheval en liberté* de Roll et j'aime cette page de peinture Parmi les choses bien traitées une *Petite bonne*, de Garrido, amuse et charme, de même que le *Portrait de Mme C... et de sa fille* par Perelman. Le portrait de *M. et de Mme B., avec leurs enfants* a le mérite de la technique de Simon,. *Tendresse maternelle* de Friant, atteint à la poésie. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre que les artistes réussissent sans le vouloir et souvent même sans le savoir.

Mais déjà nous sortons du réalisme intégral. Ceux qui viennent s'éloignent sensiblement du point de départ de la nature et sans chercher l'émotion dans le sujet, se préoccupent plutôt d'en exprimer certains côtés visuels ou sentimentaux, soit qu'ils s'en éloignent comme Boutet de Montvel dans *Rita del Erido*, que je juge très au-dessous de la *Convalescente*, soit qu'ils s'en rapprochent comme Abel Truchet avec l'*Ecuyère* que j'aime moins que ses œuvres du Salon d'Automne. La dominante de John Lavery, c'est l'originalité de facture. Sa grande simplicité n'est pas domi-

née par les œuvres plus prétentieuses qui l'entourent. Ici, du *Portrait de Lady Nora B*, il ne ressort sur un fond noir que la main, la figure et la plume claire du chapeau et c'est une belle impression. Là, c'est dans l'*Eté*, une femme toute droite qui tient une ombrelle jaune clair, à bordure bleue auréolant la figure au sourire énigmatique et, le tout dans un ensemble cendré qui fait songer à l'évocation d'une symphonie moderniste. Un portrait, de Michel Simonidy, celui du *Prince Cantacuzène*, se rapproche de cette forme de simplicité originale, cependant qu'un second, celui du peintre *Désiré Lucas*, ressort sur fond sombre. Le front large, expressif, avec sa tache de lumière est du procédé d'un bel artiste. Les jeux de couleur en des tonalités originales, révêtent une intensité plus grande, avec Cottet dont la *Jeune fille au grand chapeau noir* est une merveille. L'œuvre de Point est aussi le plus harmonieux mélange de classicisme et de modernisme qu'il soit possible de réaliser. La *Dame à l'éventail* est dans ce genre infiniment curieuse. Toujours parmi les œuvres d'originalité, les portraits de Bracquemond d'allure stylisée, celui de *J. Mac Quilland* par Law Woodward, d'un expressionnisme névrosé, de Glazebrouk, le *Portrait de M. Fairelough*, si remarquablement traité et de Bonnencontre, celui de *Mme Sylva* dans Carmen qui présente des côtés attachants, mais qui le seraient bien plus encore sans l'outrance du rutilement des couleurs, auxquelles le peintre a sacrifié certains détails de l'expression.

(A suivre.) SIDONELLI.





PREMIÈRE PARTIE

Les Préhumains

(*Suite.*)

Sauf, au matin du péril, l'enfant n'avait plus retrouvé les nomades au milieu desquels il avait grandi. En vain, durant plusieurs jours, il avait, à tous les échos, jeté les cris par lesquels s'appelaient les bandes gracieuses des petits préhumains quand ils jouaient parmi les fleurs que butinait la brise, afin de se retrouver, il n'avait entendu lui répondre que les grondements lointains des monts en feu. De terribles lueurs embrasaient encore l'horizon. Des explosions parfois se répercutaient jusqu'à lui sous la terre qui tremblait et la frayeur qu'il en éprouvait le forçait d'exiler plus loin, toujours plus loin, dans une direction inconnue, sa tristesse lamentable et douce.

Il se disait qu'un jour sans doute, il finirait par retrouver quelqu'un des siens ; mais, longtemps, ses yeux, chaque aurore, scrutèrent les massifs assombris et l'étendue incandescente ; chaque soir, sa voix mêla ses appels aux coups obsédants des éruptions, il lui parut que le cataclysme qui l'avait épargné venait d'engloutir la race préhumaine.

Et soudain, certain jour qu'il errait au bord d'un lac où de grands nélombiums vacillaient, il rencontra des êtres semblables à lui.

Il s'approcha d'eux sans être repoussé. Il leur parla : ils lui répondirent ; mais tous leurs mots ne ressemblaient pas à ceux de son

langage. Ils disaient *manger*, *boire*, *dormir*, *chasser*, comme lui ; mais, par exemple, au lieu d'imiter le rugissement du tigre, ils poussaient des clameurs d'effroi, pour se donner l'alarme. Au lieu d'appeler le soleil, *le grand fruit*, ils le nommaient *l'être brillant*. Ils confondaient le vent qui sort de la bouche avec le vent qui souffle dans l'air. Quand l'enfant s'était tu, certains continuaient de l'interroger par des gestes et il ne saisissait pas non plus tous leurs gestes. Le geste d'élever la main ouverte au lieu *d'arrêter*, voulait dire *partir*. Ils mettaient le poing fermé sur la bouche pour inviter au silence et la main ouverte pour inviter à parler. Il comprit qu'ils venaient du côté des astres levants et qu'ils cherchaient leur nourriture. Il vit que leurs jambes étaient grêles ; mais que leurs bras roulaient des muscles tortus d'allure vigoureuse. Ils n'avaient avec eux que de rares femelles dont les grands mâles se montraient jaloux, tandis que, dans sa tribu, chacun avait sa femelle préférée et même plusieurs femelles qu'il ne surveillait pas.

Dans la horde des nouveaux venus, les petits se querellaient aussi pour la moindre chose et pour la moindre chose s'ensanglantaient à coup d'ongles ; mais ils se défendaient courageusement l'un l'autre quand ils se trouvaient en danger, et lorsque la plupart d'entre eux, eurent tourné quelque temps autour d'Anthropos en le flairant, ils l'entraînèrent sans lui faire aucun mal au milieu de leur bande criarde.

*
* *

La première étoile qui, ce soir-là, vint briller au front du ciel éclaira les yeux attristés du Primitif.

C'était en lui, la même impression de solitude qu'il éprouvait maintenant dans l'asile de sa souffrance. Et le bruit des sources qui murmurent la nuit, remuait des épines dans son cœur comme la douleur à présent, dans sa chair blessée. Mais, peu à peu, il s'était habitué au commerce de ses nouveaux compagnons ; leur langage lui était devenu familier et leur enjouement habituel fut bientôt son propre enjouement.

Dans sa nation adoptive, il oublia même complètement l'ancien peuple dont il était issu et perdit jusqu'au souvenir du cataclysme où les siens avaient péri par le feu. En parcourant avec les autres nomades les forêts qu'à peine le rayonnement du jour pénètre, les abords des lacs où se mirent des montagnes, les rives des torrents qui grondent au fond des ravins, les versants des côtes granitiques, il grandit en ruse et grandit en audace.

(*A suivre*).

Stéphane Servant.

Le Gérant : A. Davy.

Paris. — Typ. A. Davy, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*



La Revue Intellectuelle

25 Septembre 1907

Résumé historique des Faits et des Œuvres

SCIENCES

Intéressant rapport de M. Gustave Loisel, chargé d'une mission officielle du ministère de l'Instruction publique sur les *jardins zoologiques de l'étranger*. La première partie, concernant les jardins zoologiques d'Angleterre, de la Belgique et des Pays-Bas, vient de paraître dans les « Nouvelles archives des missions scientifiques ».

A Reims, se tient la 36e session de *l'Association française pour l'avancement des sciences*, du 1er au 6 août 1907, sous la présidence du Dr Henrot, ancien maire de Reims, correspondant de l'Académie de Médecine. Séances de sections, visites industrielles, excursions dans le vignoble champenois et les environs, visite des célèbres caves de Champagne, conférences de M. le Dr Chervin sur la Bolivie, et de M. Stéphane Leduc, sur ses découvertes, etc. Le congrès a obtenu le plus grand succès et les communications ont été particulièrement intéressantes et nombreuses, aux sections d'anthropologie, de médecine et d'hygiène.

Le *Congrès international de sto-*

matologie (affections de la bouche), se tient à Paris à la Faculté de médecine, du 1er au 5 août 1907. Le Dr Debove le préside.

Le 11 août 1907, inauguration à Rochefort du monument *Grimaux*, l'éminent chimiste, et réparation posthume à ce grand cœur et à ce grand esprit qui combattit si courageusement pour la Vérité. La cérémonie est présidée par le général Picquart.

Au *congrès d'anthropologie* tenu à *Strasbourg*, le professeur Stieda, de l'Université de Königsberg, prétend que ce ne sont pas les circonvolutions du cerveau qui sont le signe de l'intelligence chez l'homme ; ce qui compte, d'après lui, c'est la substance grise du cerveau. Cette théorie donnera lieu certainement à d'importantes discussions entre savants et nous aurons à en reparler prochainement.

G. Courty. *Principes de géologie stratigraphique* avec développements sur le tertiaire parisien. Préface de Stanislas Meunier (in-8°, 2 fr. 50, Hermann).

Gaston Bonnier. *Le Monde végétal.* L'auteur expose les faits qui éclairent la philosophie des sciences naturelles ; il passe en revue la succession des idées que les savants ont émises sur les végétaux ; il les commente et les discute (in-18, illustré, 3 fr. 50, Flammarion).

H. Höffding. *Philosophes contemporains.* Traduit de l'allemand par A. Tromesaygues. Wundt, Ardigo, Bradley, Taine, Renan, Fouillée, Renouvier, Boutroux, Maxwell, Mach, Hertz, Oswald, Avenarius, Guyau, Nietzsche, Eucken, James (in-8°, 3 fr. 75, Alcan).

Dr P. Merklen et J. Heitz. *Examen et séméiotique du cœur.* Le rythme du cœur et ses modifications (petit in-8°, 28 fig. 2 fr. 50, Masson).

On va élever un buste du *Dr Rabuel* sur sa tombe, dans le petit cimetière de Carolles (Manche). Adresser les souscriptions pour cette infortunée victime du devoir, mort en voulant sauver un enfant du croup, à M. Chauvet, 88, avenue de Breteuil, Paris.

On a inauguré le 4 août 1907, en Belgique, à Jehay-Bodeguée, sa ville natale, un petit *monument à la mémoire de Gramme*, l'inventeur de la dynamo industrielle.

E. Boudier. *Histoire et classification des Discomycètes d'Europe.* Description des genres avec indication des espèces, historique, localités et époques de récolte, organographie, partie chimique, usages, etc. (gr. in-8°, 15 fr., P. Klincksieck).

La 9e année (1904) de *L'Année biologique*, publiée sous la direction d'Yves Delage, de l'Institut, professeur à la Sorbonne (gr. in-8°, 40 fr., Le Soudier).

A. Schopenhauer. *Philosophie et philosophes.* Traduit de l'allemand par A. Dietrich (in-16, 2 fr. 50, Alcan).

Sir Oliver Ledge. *Les Electrons.* Traduit de l'anglais par Nugues et Péridier (in-16, Gauthier-Villars). En quelques pages concises, l'auteur a condensé les points les plus importants de l'étude des électrons.

Sur le modèle de la Société des Amis du Louvre et de la Société des Amis de l'Université, il vient de se constituer une *Société des Amis du Muséum*, qui prêtera un appui financier et moral bien nécessaire au Jardin des Plantes dont la situation n'est pas brillante. Il faut espérer que les adhésions seront nombreuses.

C. Latreille. *Francisque Bouillier.* Le dernier des Cartésiens. Avec des lettres inédites de Victor Cousin (in-16, 3 fr. 50, Hachette). Francisque Bouillier, un des brillants disciples de Victor Hugo, fut

dans sa chaire de la Faculté des lettres de Lyon, le champion résolu du rationalisme, à l'époque où se déchaînait la lutte du parti ultramontain contre l'Université.

Le 6e numéro de *L'Hexagramme* (4, rue Lamarck) vient de paraître. Dirigé, par M. Savigny, fils de l'orientaliste mort en 1905, elle a pour but de propager une philosophie et surtout une théorie scientifique nouvelle.

Sociologie

A Clermont-Ferrand, 5e *Congrès des Amicales d'instituteurs* et d'institutrices. On y discute des retraites des membres de l'enseignement, des conseils de l'enseignement primaire, de l'organisation pédagogique de l'enseignement primaire, etc., etc.

M. Maujan, député, directeur du « Radical », est nommé sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, où il remplace M. Albert Sarrault, démissionnaire.

Congrès de l'Association nationale des Libres Penseurs de France à Paris, les 14 et 15 juillet 1907. On y discute : La Séparation des Eglises et de l'Etat en France et en Europe. L'Ecole laïque et la Libre Pensée. La Libre Pensée dans la Famille.

Troisième congrès universel de l'espéranto, à Cambridge, le 12 août 1907.

Entrevue de Swinemünde entre le Tsar et le Kaiser; d'Ischl, entre le roi d'Angleterre et l'empereur d'Autriche. A *Marienbad*, le roi d'Angleterre invite M. Clémenceau à déjeuner.

Avant le manifeste du 30 octobre, le *budget russe* était publié, aujourd'hui c'est l'arbitraire, et il y a lieu d'être très inquiet de cette dictature financière. La Russie a encore besoin d'argent, mais pourra-t-elle emprunter ?

J. Prudhommeaux. *Icaria et son fondateur expérimental*. Contribution à l'étude du socialisme expérimental (in-8°, 12 photogr., cartes, 7 fr., Cornély).

Dr Forel. *La Morale sexuelle* (in-8°, 2 fr., Maloine).

Premier numéro de la *Revue de Psychologie sociale*. Collaborateurs : Espinas, Ch. Gide, Dupré, Darlu, Lacombe, Maxwell, Steeg. Revue d'études sociales, économiques, esthétiques, morales, religieuses, criminologiques, etc., le numéro, 80 centimes (rue de Condé, 24).

Paul Adam. *La Morale de l'Amour* (in-18, pl. hors texte, 3 fr. 50, Méricant).

H. Hayem. *Domaines respectifs de l'Association et de la Société* (gr. in-8°, 8 fr., Rousseau).

L. Crémieu. *Des preuves de la filiation naturelle non reconnue*. Etude critique et de législation comparée (in-8°, 10 fr., Larose et Tenin).

A. Lecomte. *Les Associations agricoles professionnelles et mutuelles*. Sociétés. Comices. Syndicats. Coopératives. Caisses de crédit. Assurances mutuelles. Préface par le Dr H. Ricard, sénateur (in-16, 2 fr., Laveur).

F. Atger. *La Crise viticole et la Viticulture méridionale* (1900-1907, (in-8°, 2 fr., Giard et Brière).

A Raon-l'Etape, conflit sanglant entre *grévistes et soldats*. La grève se termine, mais les esprits sont surexcités.

Au Maroc, l'attitude prise par des bandes de pillards nous force à intervenir. Un corps d'occupation français est débarqué. Casablanca bombardé et un camp marocain entièrement détruit.

Le 28 juillet 1907, a été signé le *traité de commerce russo-japonais*.

Le 2 août 1907 est mort subite-

ment à Lisbonne, *M. Hintze Ribeiro,* chef du parti régénérateur portugais (parti conservateur), docteur en droit, ancien ministre et orâteur remarquable. C'était l'adversaire de M. Franco.

Umano. *Essai de constitution internationale.* Traduit par Pichot. (Gr. in-8°, 3 fr. 50, Cornély.)

L'Année sociologique. 10e année 1905-1906, publiée sous la direction de E. Durkheim (in-8°, 12 fr. 50, Alcan).

A Besançon se tient le 27e *congrès national de la Ligue de l'enseignement.* On y discute : la loi d'obligation scolaire; l'enseignement maternel; l'enseignement domestique; l'hygiène scolaire; l'antialcoolisme; les bibliothèques populaires; l'enseignement de l'agriculture; la responsabilité des instituteurs; l'art et l'école, etc., etc. Beau discours de M. Briand, ministre de l'Instruction publique, à la séance de clôture.

Les *élections départementales* (conseils généraux), sont une grande victoire pour les républicains. Les réactionnaires, les nationalistes et progressistes perdent 101 sièges au profit des républicains.

Congrès des aliénistes et neurologistes à Genève et à Lausanne. A propos de l'article 64 du Code pénal, le Congrès émet le vœu : « Que les magistrats dans leurs ordonnances, leurs jugements ou leurs arrêts, s'en tiennent au texte de l'article 64 du Code pénal et ne demandent pas au médecin-expert de résoudre lesdites questions qui excèdent sa compétence. »

A. Bourdeillette. *Lois protectrices de l'enfance* (in-8°, 8 fr., Larose et Tenin).

G. Price. *Le Rachat des chemins de fer.* Examen des intérêts des compagnies, du public, des finances et de l'Etat (in-16, 2 fr. 50, Dunod).

Manuale pratico dell' Igienesta, par Clemente Tongig et Guido Ruata (in-18, Hoepli, Milan). Cet ouvrage nous montre que l'Italie possède une loi sanitaire très complète et dont nous pourrions tirer profit.

Gustave Téry. *Jean Jaurès,* in-12, 3 fr. 50, Juven).

Le 5 août 1907 est mort âgé de 68 ans, *M. de Pélacot,* archevêque de Chambéry, ancien évêque de Troyes. C'était un esprit libéral qui fit tout son possible, lors des derniers inventaires, pour éviter les incidents, et eut ainsi une attitude contraire à celle de la plupart de ses collègues.

Au *Congrès de la tuberculose* à Washington, on discute la question : Doit-on tuer les tuberculeux ? Il résulte des discussions que le médecin doit tout faire pour sauver le malade. Si le cas est incurable, son droit et son devoir est d'apaiser la fin des tuberculeux mourants en endormant la douleur par la morphine ou un autre anesthésique.

M. Yves Guyot fait une intéressante communication à Copenhague, à la session de l'Institut international de statistique, sur la *répartition des industries en France, en Belgique et aux Etats-Unis.*

Le socialisme aurait tout à perdre à une défaite française en cas de guerre européenne. Nous ne comprenons donc pas l'attitude d'Hervé aux *congrès de Stuttgart et de Nancy,* avec sa campagne antimilitariste et antipatriotique. « République, France, démocratie, patrie, qui pourrait aujourd'hui vous séparer », comme l'a si bien dit M. Henri Brisson, président de la Chambre, à l'inauguration du monument Gambetta à Cavaillon.

Le 11 août 1907 est mort à Paris M. *Adrien Duvand,* publiciste; il fonda le « Petit Lyonnais » et

fut directeur de la « Lanterne ». Il se dévoua beaucoup aux œuvres républicaines et laïques.

Le 27 août 1907 est mort à Ernée (Mayenne), *M. Renault-Morlière*, député républicain, ancien vice-président de la Chambre des Députés, ancien avocat à la Cour de Cassation. Esprit libéral et juste, ferme républicain, il fut l'un des 363 qui refusèrent le vote de confiance au ministère de Broglie.

Sur 24.383 conscrits du département de la Seine, classe 1907, il y a 67 *illettrés*. Il y a 25 ans, on comptait 788 illettrés sur 18.000 conscrits.

Vital Mareille. *La Plaidoirie sentimentale* (in-18, 3 fr. 50, Pedone).

P. Bourgain dans *Gréard*, donne la biographie complète de l'ancien vice-recteur de l'Université de Paris (in-16, 3 fr. 50, Hachette).

Camille Bos. *Pessimisme, féminisme, moralisme* (in-16, 2 fr. 50, Alcan).

E. Levasseur. *Questions ouvrières et industrielles en France* sous la troisième République (gr. in-8°, 15 fr., Rousseau).

Ernest Van Bruyssel. *La Vie sociale*. Ses évolutions (in-18, 3 fr. 50, Flammarion). C'est toute l'histoire de l'humanité. Il nous montre l'immenses progrès réalisé par l'homme dans le sens de la conquête de sa liberté naturelle et intellectuelle.

HISTOIRE

A Autun, réunion le 12 août 1907, du *troisième congrès préhistorique de France*, sous la présidence du Dr A. Guebhard. Après le congrès, intéressantes excursions au Mont-Beuvray, au camp néolithique de Chassey, près Chagny, à Alésia, et au mont Auxois, à Solutré, etc. Le succès de ce congrès s'affirme davantage chaque année. Il a été suivi cette année par plus de 300 congressistes et comptera certainement dans les annales de la science préhistorique, si éminemment française.

Le duc de Loubat fait *don à l'Académie des inscriptions et belles-lettres* d'une somme pour créer un fonds spécial destiné à faciliter à nos chargés de missions archéologiques l'acquisition sur place et à bon compte d'antiquités intéressantes rencontrées au cours de missions ou voyages en Orient. Espérons que d'autres généreux donateurs viendront ajouter leur obole et que nous ne verrons plus toutes les choses intéressantes achetées par les étrangers.

A Westphal. *Lettres inédites d'Edgar Quinet*. Lettre-préface de Gabriel Monod (in-16, 2 fr., Stock).

Albert Vandal. *L'avènement de Bonaparte*. T. II. La République consulaire (in-8°, 8 fr., Plon).

A. Luchaire. *Innocent III. La Question d'Orient* (in-16, 3 fr. 50 Hachette).

Jules Huret. *En Allemagne, Rhin et Westphalie*. Prospérité. Les villes. Les ports. Usiniers et philanthropes. Les grands syndicats patronaux. Ouvriers et artistes. La discipline. Les mœurs. Les étudiants. L'empereur, etc. (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Scritti Politici e Militari. Memorio inédite de Giuseppe Garibaldi (in-8°, avec portraits, 10 fr., Voghera, Rome).

Dans des *fouilles entreprises à Hieraple*, près de Forbach, M. Huber vient de trouver un petit gnomon de bronze qu'on suppose avoir appartenu à un légionnaire romain.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Cagnat parle de l'état des *fouilles du camp de Lambèze*, exécutées par le service des monuments historiques.

C. Schmidt. *Les Sources de l'Histoire de France depuis* 1789 aux

Archives Nationales. Préface par A. Aulard (in-8°, 5 fr., Champion).

Ch. de Saint-Cyr. *Garibaldi* (in-12, 3 fr. 50, Juven). Récit de ses aventures dans le Rio Grande à Montevideo, puis histoire de sa participation aux luttes pour l'indépendance italienne. Le siège de Rome, la retraite dans les Apennins de Garibaldi, suivi de sa femme Anita. Puis l'épopée des Mille. Enfin Caprera et 1870, où il vint au secours de la France.

Maurice Vitrac. Les Enigmes de l'Histoire: *Philippe-Egalité et Monsieur Chiappini*. Histoire d'une substitution (in-8°, pl. et fac-simile, 5 fr., Daragon). Premier volume de la collection des Enigmes de l'Histoire qui sera publiée sous la direction de M. Maurice Vitrac, de la Bibliothèque Nationale.

Eugène Aubin. *Le Maroc d'aujourd'hui* (in-18, 2 cartes, 5 fr., Colin). Livre d'actualité et de plus écrit par un auteur qui a parcouru les points les plus reculés du Maroc et donne des renseignements précis.

Le *Comité Dupleix* organise, du 26 septembre au 28 novembre 1907, une grande excursion qui, partant de Bordeaux, visitera successivement Vigo, Lisbonne, Dakar, Saint-Louis, montée du Sénégal en bateau, Kayes, Médine, descente du Niger, Tombouctou, etc., etc., et retour par Marseille.

Colonel Palat. *La Stratégie de de Moltke en* 1870 (in-8°, cartes 10 fr., Berger-Levrault).

L. Lacour. *La Révolution française et ses principaux détracteurs*, préface de Aulard. La révolution politique. La révolution et l'église. La révolution et la question sociale. La révolution, la patrie et l'humanité (1 fr., éditions du Censeur).

Ch. Frémont. *Les Outils préhistoriques* (in-4°, fig., 3 fr., Dunod).

E. Desbrière. *Trafalgar* (gr. in-8°, pl. et croquis hors texte, 24 fr., Chapelot).

Gailly de Taurines. *Aventurières et Femmes de qualité*. Une fredaine de Bussy-Rabutin. Poisson et Pompadour. Bagatelle et ses hôtes. La fille du maréchal de Saxe (in-16, 8 pl. hors texte, 3 fr. 50, Hachette).

Paul Pierret. *Le livre des morts des anciens Egyptiens*. Traduction complète d'après le papyrus de Turin et les monuments du Louvre, accompagnée de notes et suivie d'un index analytique. 2e édition (in-18, 10 fr., Leroux).

Littérature

Congrès des régionalistes bretons à Rostrenen. Orateurs bretons, chanteurs populaires, rapports de la section de langue bretonne, représentations théâtrales, etc., obtiennent le plus grand succès à ce congrès où l'on discute également les questions économiques concernant la Bretagne, et la création d'une marque de fabrique provinciale pour protéger les industries artistiques du pays breton en butte aux contrefaçons.

Au *Théâtre antique d'Orange*, brillantes représentations *des Erinnyes*, d'*Endymion*, de *Britannicus*, *Hypathie d'Athènes*, et enfin *Hélène*, de Roger Dumas, sous l'intelligente direction de Paul Mariéton et Antony Réal.

Au *théâtre de la Nature de Cauterets*, vif succès pour la représentation de *Velléda*, de Maurice Magre. Cette tragédie met en scène un épisode de la conquête de la Gaule par les Romains et la lutte de la femme chrétienne contre les sacrifices barbares des Gaulois. Le décor naturel formé à Cauterets par la forêt et la montagne prêtait un effet merveilleux à la tragédie.

Albert Samain. *Le Chariot d'Or*

(in-8°, illustré de 27 compositions originales de Charles Chessa, 60 fr., Ferroud).

Paul Verlaine. *Voyage en France par un Français*. Publié d'après le manuscrit inédit. Préface de Louis Loriot (in-12, 3 fr. 50, Messein).

M. P. Willcocks. *The Wingless Victory*. Roman anglais (6 sh., John Lane, Londres).

François de Nion. *Notre Chair*. Roman (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Maurice Maindron. *Le Carquois*. Nouvelles (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Henri Martineau. *Acceptation*. Poésies (in-12, Clouzot, Niort). C'est l'acceptation poétique de la vie, en 27 sonnets « corbeille fleurie et profonde des rêves ». Œuvre d'espoir.

P. Champion. *Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans* (in-8°, 18 fac-similis, 10 fr., Champion).

Charles Comte publie en édition critique les *Tragédies Saintes de* Louis des Masures. David combattant. David triomphant. David fugitif (in-8°, 7 fr., Cornély).

Jean Maréchal. *Préludes*. Poèmes (in-8°, 1 fr., Heuten-Segond, Bruxelles). 24 poésies d'amour ou d'amitié, d'un poète « venu de la mélancolie, qui, vers la joie s'en est allé ».

L'Almanach des Lettres françaises. 1906. 1re année. Rendra de précieux services aux journalistes et aux critiques pressés de retrouver une date, un fait, un livre, une pièce; un memento soigné sur les livres parus et une foule d'autres renseignements concernant les prix, concours, sociétés littéraires, etc. (Sansot).

Péladan. *Le Nimbe noir* (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

Pierre de Querlon. *La Boule de Vermeil* (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

La bourse nationale de voyage littéraire, d'une valeur de 3.000 fr., créée l'année dernière sur l'initiative de M. Emile Blémont, et attribuée l'année dernière à un poète, a été attribuée cette année à un prosateur, M. Charles Géniaux, d'origine bretonne et auteur du roman : L'Homme de peine. Si le prix n'a pas été décerné à M. Gérard de Lacaze-Duthiers, c'est que bon nombre de membres du jury ont pensé que ce prix devait être réservé à un romancier, et ils ont renvoyé M. de Lacaze-Duthiers au concours du Syndicat de la critique, pour son ouvrage de haute critique et d'esthétique :La Découverte de la Vie,

Gaston Gaillard. *La Beauté d'une Femme*. Roman (in-18, 3 fr. 50, Stock).

Laurent Tailhade. *Poèmes élégiaques* (in-18, portrait, 3 fr. 50, Mercure de France).

Vient de paraître les *Cahiers de Mécislas Golberg*. Trimestriels (3 fr. le numéro, abonnement 10 fr. par an. Edition de l' « Abbaye », à Créteil). Ce sont des cahiers de littérature et d'art qui contiennent des pages intéressantes, dont l'une, particulièrement douloureuse. Au dire d'un excellent écrivain, il y a parfois dans la prose de Golberg « du subtil et du sublime ».

Les premiers numéros de la *Vida Intelectual*, qui se propose de propager en Espagne le culte des sciences, des lettres et des arts. Julio Nombela, directeur (Vélasquez, 42, Madrid).

Wanda de Sacha-Masoch. *Confession de ma Vie*, avec 2 portraits (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France). La vie de Sacha-Masoch, qui eut naguère de nombreuses relations dans le monde parisien, se présente avec les péripéties et l'attrait d'un roman, et la psychologie féminine de l'auteur n'est pas moins curieuse, à un autre point de vue, que celle

de son mari, qui, on le sait, a donné son nom à un cas singulier de psychopathie. C'est un ouvrage documentaire.

L. Laurand. *Etudes sur le style des discours de Cicéron*. Avec une esquisse de l'histoire du « Cursus » (in-8°, 7 fr. 50, Hachette).

Henry Bordeaux. *L'Ecran brisé*. La Maison maudite. La jeune fille aux oiseaux. La Visionnaire (in-16, 3 fr. 50, Plon). Ce sont quatre petits romans fort intéressants.

Charles Henry Hirsch. *Les Châteaux de sable*. Roman (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

A. Lichtenberger. *Gorri le Forban* (in-18, 3 fr. 50, C.-Lévy). Intéressante histoire d'un corsaire basque.

E. de Amicis. *Nel regno dell'amore* (Trèves, Milan).

J.-J. Duproix. *Nicolas Beets et la littérature hollandaise* (A. Jullein, Genève).

Anne Osmont. *Nocturnes*. Poésies (in-18, 3 fr. 50, Hachette).

Henri Lavedan. *Les Inconsolables* (in-18, 3 fr. 50, Nilsson).

Inauguration le 12 août 1907 du *théâtre de la Nature de Luchon*. On joue *Electre*. Grand succès pour ce théâtre magnifiquement situé près de la vallée de Luchon et en face de la Maladetta, dont on voit les neiges éternelles.

Au *Théâtre du Peuple à Bussang*, représentation de *la Reine Violante*, de M. Pottecher, fondateur du Théâtre du Peuple. Comme le rappelle si bien M. Adrien Bernheim dans un discours prononcé à la fin de la représentation, on ne se doutait pas, il y a douze ans, qu'un jour viendrait où ces merveilleux spectacles, dont le ciel est l'unique décor, se multiplieraient à l'infini.

Jules Claretie. *La Vie à Paris* (in-18, 3 fr. 50, Fasquelle).

Jean Amade. *Etudes de Littérature méridionale* (Privat, Toulouse).

Binet-Valmer. *Le gamin tendre*. Roman (in-18, 3 fr. 50, Ollendorff).

François Porché. *A chaque jour comme je pus, comme il m'advint* (in-18, 3 fr. 50, Mercure de France).

R. de la Grasserie. *Etude scientifique sur l'Argot et le parler populaire* (in-8°, 6 fr., Daragon).

M. C. Poinsot. *Littérature sociale*. Roman. Poésie. Le grand mouvement d'émancipation moderne a engendré un courant important de littérature sociale. Tous les romanciers et poètes sociaux sont passés en revue et, de plus, l'auteur a examiné les grands écrivains les plus représentatifs de la littérature sociale: Victor Hugo (curieux chapitre sur son exil à Guernesey); Emile Zola (son influence, documents sur la littérature naturaliste européenne); Paul Bourget (considéré comme sociologue); Clémenceau (le littérateur et le philosophe); J.-H. Rosny (les maîtres du roman social) (in-18, 3 fr. 50, Bibl., gén. édition).

Art

E. von Moyer. *Fürsten und Künstler* (Mk. 2.50, Marquardt, Berlin). Théories intéressantes sur l'art de la foule et le néant de l'art patronné par l'Etat et sur les rapports entre les princes et les artistes.

M. A. Kaempfen, directeur honoraire des musées nationaux, est mort à Paris, le 10 août 1907, à l'âge de 81 ans. D'abord journaliste et chroniqueur, il se tourna vers les arts. Inspecteur, puis directeur des beaux arts, il succéda, en 1887, à M. de Rouchaud, à la direction des musées nationaux où il rendit de grands services. Il fut mis d'office à la retraite il y a quelques années.

Le 15 août 1907 est mort à Ber-

lin, à l'âge de 76 ans, le *célèbre violoniste Joachim,* directeur du Conservatoire. Sa renommée comme violoniste, chef d'orchestre et compositeur, était universelle.

Prince d'Essling. *Les livres à figures vénitiens* de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe siècle, T. I, in-folio, 150 fr., Leclerc. (Sera complet en 4 vol. in-folio, chaque volume, 150 fr.)

Edouard Piette. *L'Art pendant l'âge du Renne* (album 100 pl. couleurs, 128 grav., 100 fr., Masson).

Le peintre bien connu de fleurs et d'intérieurs rustiques, *Gabriel Thurner,* vient de mourir. Il eut pour maître Chabal-Dessargey, qui s'était spécialisé dans l'ornementation et la décoration.

A Cornish (New Hampshire) est mort le sculpteur américain *A. St-Gaudens,* qui exposa plusieurs fois à nos Salons.

A. Pirro. *L'Esthétique de Jean-Sébastien Bach* (gr. in-8°, avec nombreux exemples de musique, 15 fr., Fischbacher).

Augustin Rodin, céramiste. Notice de Roger Marx, avec 18 héliotypies hors texte de L. Marotte, reproduisant en noir et en couleur les principales œuvres en porcelaine de Sèvres exécutées par Rodin à la Manufacture nationale (gr. in-4°, 25 fr., Lahure).

Etienne Bricon. *Prud'hon* (in-8° illustré, 2 fr. 50, Laurens).

LA DIRECTION.





REVUE SCIENTIFIQUE

PAR

LUC JANVILLE

P. Saintyves, (*le Miracle et la critique scientifique*, Nourry, éditeur) (1) écrit : « Qu'est-ce que la matière et qu'est-ce que la pensée?

(1) Récent sur l'esprit religieux et l'esprit scientifique : A. Cresson, les Bases de la philosophie naturaliste (*Alcan*) ; C. Latreille, Francisque Bouillier, le dernier des cartésiens (*Hachette*) ; Eugène Fabry, les Approximations successives de la Science, *Revue des Idées*, 15 août ; H. Hoffding, Philosophes contemporains (*Alcan*) ; Schopenhauer, la Philosophie dans ses rapports avec la Vie, l'Art et la Science, *Revue bleue*, d'après *Philosophie et Philosophes* (*Alcan*) ; A. Lefèvre, Origine de la Rédemption, *Supplément des Temps nouveaux*, 25 mai, d'après *la Religion* (*Schleicher*) ; A. Bros, l'Animisme chez les sauvages, *la Quinzaine*, 16 février, et P. Martinez Rosich, l'Animismo y culto a los muertos y a los antepasados, *Revista contemporanea*, 15 février. Curieux document illustré sur la survivance fétichiste : l'Offrande des queues de va-

Le matérialiste ne voit partout que matière et phénomènes matériels », l'idéaliste résout la matière « en forces inétendues et purement spirituelles ». « En réalité, les notions de matière et de pensée sont tellement vagues, tellement imprécises qu'on peut défendre avec autant de raisons ces opinions divergentes. » Soit, mais il faut reconnaître que sur le terrain philosophique, il n'y a pour ainsi dire pas de matérialisme véritable. La Mettrie, d'Holbach, Buchner même ne peuvent être appelés matérialistes dans le sens où l'entendent les idéalistes. Le matérialisme absolu résoudrait tout à l'objectif, l'idéalisme tout au subjectif. Au contraire, les matérialistes rationnels reconnaissent les deux réalités, comme d'ailleurs la plupart des idéalistes sensés. Ce qui les différencierait plutôt serait que les uns n'admettent pas l'indépendance des deux réalités, tandis que les seconds voient l'esprit en dehors de la matière. Sans doute, tout est matière, tout est plus ou moins matériel en l'espace infini et toutes les réalités sont dans la matière, y compris la pensée ; mais, il ne faut pas comprendre que la pensée soit la solution très diluée d'un solide principe. Jamais, les matérialistes n'ont voulu dire cela. Le concept matière est la synthèse d'une infinité de concepts dont chacun séparé de lui est nécessairement d'immatérialité, puisque le fait d'être une abstraction de la matière lui enlève le caractère d'être la matière elle-même. Le mouvement n'est pas matière, ni la pensée, ni la force, mais ils ne sont pas hors de la matérialité qu'ils réalisent dans l'étendue. Quand on dit que la pensée est une force analogue aux forces physiques, il faut encore s'entendre. Dans la force, il y a deux éléments : l'élément quantitatif qui se mesure, l'élément direction ou forme qui se définit. La pensée exige du cerveau un travail, un effort quantitatif, c'est certain et la fatigue cérébrale associée à l'effort intellectuel en est une preuve, mais la mesure de cet effort ne définit pas la pensée, car, précisément le mot pensée exprime la différenciation contraire, celle de la direction, la différenciation non quantitative, celle qui est le résultat non de l'intensité d'action de l'organe, mais de l'organisation pour une même intensité. Il n'est donc pas étonnant que certains puissent dire que la pensée n'est pas sans le jeu de forces physiques (celles du travail intellectuel) cependant que d'autres, ne distinguant les forces qu'en intensité, affirment qu'elle est indépendante de la force, puisque ce n'est pas l'intensité de l'effort intellectuel, qui la caractérise et la différencie.

Quant à la question même du miracle, pourquoi soutenir qu'elle échappe au discernement de la science ? La science est la recherche du vrai. Pour mon compte, je tiens le miracle comme absurde. L'homme ne connaissant rien et ne pouvant rien connaître hors de la nature, rien ne peut échapper aux lois naturelles de tout ce qu'il connaît. Le miracle serait que des philosophes et des théologiens

ches sur l'autel de saint Cornély, l'*Illustration*, 6 juillet. Critique scientifique catholique: P. Combes, Science et religion, *les Livres nouveaux*, juin, juillet. Type de déviation curieuse du scientifisme rationnel: G. et E. Simon-Savigny, la Métaphysique adamite, l'*Hexagrammme*, de janvier à août, etc.

sans observation, ni expérimentation, comme le prétend M. Saintyves, puissent arriver à la connaissance de vérités qui surpassent la science, alors que pour découvrir, le savant fait usage des facultés philosophiques des premiers en y ajoutant ses propres méthodes positives.

Le miracle n'est-il d'ailleurs que de l'occulte, comme l'exprime le docteur Grasset dans son livre sur le *Merveilleux scientifique*, un jour viendra toujours où la science le *désoccultera*, pourvu toutefois que le fait occulte soit démontré. Mais rien n'est précisément plus difficile que la démonstration d'un fait occulte parce qu'il est composé d'éléments que la supercherie, l'illusion ou le mysticisme sont susceptibles de composer ou tout au moins de modifier. Quelqu'un m'écrit : « Puisque les phénomènes hypnotiques proviennent d'un agent ayant la plus grande analogie avec l'électricité et que Galvani ainsi que Volta prouvèrent l'existence d'un fluide particulier qu'on reconnut être le même que l'électricité, y a-t-il des directions pratiques pour étudier ces relations ? » Et à l'appui des relations du magnétisme terrestre avec le magnétisme humain, citant les opinions très perspicaces de Gustave Lebon, sur la propagation possible de la radio-activité par l'aimantation aérienne, sur la prolongation des organismes par leur atmosphère d'émanation et de radiation, parlant de la découverte de la polarité humaine par Charazin et Dècle, des expériences de Cullère, concernant l'action des aimants sur la sensibilité, il ajoute (ayant peut-être comme beaucoup essayé la grande hypnotisation sans succès) : « A mon avis, la volonté seule est insuffisante : il faut savoir exercer une certaine attraction ». Le livre le plus récent que je sache sur l'hypnotisme est le *Traité pratique d'hypnotisme et de suggestion thérapeutique* de G. Bonnet (Rousset, édit). Il établit assez bien cette opinion, à laquelle je me range, qu'avant d'y avoir une question d'hypnotisation, il y a tout d'abord une question de suggestion. La suggestion existe à l'état de veille et à l'état conscient. Le monde est un vaste champ de suggération. Toutes nos paroles, tous nos gestes sont des actes de suggestion. Cela c'est moi qui le dit. Que nous voulions convaincre, il sort de notre bouche des ondes sonores, de nos yeux des ondes lumineuses, et peut-être les ondes caloriques, les radiations invisibles, les émanations de nous-mêmes, notre atmosphères, en un mot, se trouve-t-elle modifiée, sous l'influence volontaire ? Jusqu'à quel point, dans quelles conditions ? Nous ne le savons pas. Ce qui est certain, c'est que la suggestion très difficile à produire sur un sujet normal et en état normal, s'impose de plus en plus intensivement, au fur et à mesure que nous pouvons amener un sujet à certaines formes d'état somnambuloïdes où la subconscience tend à prédominer sur l'état conscient, le psychisme inférieur sur le supérieur, et qui peuvent s'accentuer jusqu'au somnambulisme total où la conscience est abolie, où l'être cérébral est à la merci de l'expérimentateur. Le docteur Bernheim compte jusqu'à neuf états intermédiaires entre l'état normal conscient et l'état de somnambulisme total, qui n'est réalisable que chez certains sujets. Mais qu'y a-t-il de plus spécialement hypnotique et de plus spécialement magnétique dans les procédés qui y conduisent : la détermination

n'en est pas très sûre. L'hypnotisation peut à coup sûr s'obtenir sans l'action du magnétisme animal, dans le braidisme, par exemple, qui consiste dans la fixation d'un point lumineux. L'imposition des mains sur des zones hypnogènes, comme le sommet du vertex est-elle un procédé mixte ? Les passes sont-elles des procédés de magnétisme pur ? Il en est pour le croire, et qui font de cette croyance le lien d'explication qui unit l'hypnotisme au spiritisme. Tandis que certains, comme le docteur Loys ont tenté de déterminer les relations du magnétisme minéral et du magnétisme animal, mettant par exemple sur la tête d'un sujet une couronne aimantée, ceinte par un précédent sujet et croyant reconnaître dans le second sujet un courant de pensée analogue à celui du premier, tels comme les de Rochas, les Fugairon, etc. (1), considèrent l'action des passes qui concourent à l'hypnotisation, comme analogue à celle des passes que l'on fait avec un aimant pour déterminer l'aimantation d'un barreau d'acier. De Rochas se sert de deux sujets, l'un le sensitif rendant compte de ce qui se voit autour de l'autre, le sujet expérimenté. Pour celui-ci, au début de l'hypnose, la sensibilité disparaît de la peau. Elle s'extériorise. Le sensible voit un léger brouillard se former autour du cataleptique et s'étendre en couches multiples. Le sujet indifférent au contact direct devient au contraire sensible aux attouchements que l'on produit sur ces couches qui s'intensifient. Toujours au fur et à mesure des passes, on finit par voir ces couches se coaguler en un fantôme bleuâtre, ayant la forme d'une moitié de l'hypnotisé, à un mètre à peu près sur sa droite. De nouvelles passes déterminent à gauche un second demi-fantôme rouge. Des *liens*, tels que des lignes de force, les unissent au corps palpable. Les deux moitiés finissent par se rejoindre en avant et par former un fantôme complet de forme humaine. La volonté de l'expérimenté meut ce fantôme même à travers des murailles, etc., etc. : c'est de la vraie magie. Le fantôme peut avoir la forme de la pensée du médium et non la forme humaine. Il impressionne la plaque photographique. Pourquoi ces faits sont-ils si difficiles à vérifier ? Alors que les simples mortels sont fixés sur la valeur de certaines légendes, pourquoi ceux qui font de telles expériences ont-ils une tendance aussi caractérisée à interpréter leurs expériences dans le sens de ces légendes ? Tout cela au premier abord est fort captivant, fort étrange ? Le corps humain serait composé d'un corps charnel ou *sarcosome*, et d'un corps aérien ou *aérosome*, ce qui est encore possible, mais comment la volonté peut-elle gouverner ce corps aérien à distance et comment la pensée peut-elle lui constituer une forme semblable à elle-même ? Cela est tout différent d'une atmosphère radio-active qui accompagne un corps. C'est comme si le remou d'un navire pouvait se détacher de lui et prendre une forme de vaisseau sous l'influence d'une force spéciale. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir quelques faits réels en tout ceci, je suis porté à croire qu'on interprète mal, et qu'un jour

(1) L. S. Fugairon, la Survivance de l'âme ou la Mort et la Renaissance chez les êtres vivants (*Librairie du Magnétisme*). Voir aussi le *Journal du Magnétisme*, numéro du 2e trimestre.

viendra où la certitude se fera sur la part de réel et d'irréel de l'occultisme moderne (1). A citer l'opinion très nette d'Haeckel sur ces questions que les savants qui s'en occupent sont dupes de leur imagination et des supercheries des soi-disant médiums, et qu'au fond de ces phénomènes, il n'y a que des enfantillages.

Cela peut paraître exagéré, mais on serait porté à l'admettre en voyant combien certains expérimentateurs s'efforcent d'amplifier dans le sens du merveilleux, des phénomènes peu connus. Il y a dans le fond des mers des êtres biologiques enveloppés d'atmosphères lumineuses : des cœlentérés phosphorescents, des méduses éclairantes, des photobactéries, des pholades à jets lumineux, des crustacés photogènes, etc. Certains ont la volonté de produire les colorations qu'ils veulent, de l'électricité, du magnétisme, etc. ; mais ils le font à l'aide d'organes ou de cellules et s'il y a quelque chose de fantastique à s'imaginer l'abîme océanique peuplé d'êtres de feux et resplendissant d'un jour radio-actif, on n'a jamais supposé que la volonté animale pouvait faire de ces atmosphères de vibrations ou d'émanations, des entités fantômatiques ,capables de se détacher des êtres biologiques, de prendre leur forme et de se mouvoir loin d'eux. Si la chose même était possible, il faudrait qu'elle soit d'autant mieux démontrée qu'elle paraît aller à l'encontre des faits démontrés. Or, c'est le contraire. La plupart des faits du spiritisme ne veulent pas se laisser palper et ne se réalisent que dans l'équivoque expérimental. Les êtres marins aux corps radio-actifs, des grandes profondeurs, sont une preuve de la radio-activité possible de tous les êtres et de l'influence possible encore de la volonté sur la radio-activité invisible des êtres, par l'action intermédiaire des énergies corporelles, mais, il ne faut rien exagérer et s'il s'ouvrait de ce côté un champ de recherches pour l'avenir, il ne faudrait pas s'y engager à l'étourdi, comme l'ont fait les spirites, dans leurs recherches occultes, plus préoccupés qu'ils étaient d'étonner avec la démonstration expérimentale des légendes les plus invraisemblables que de réaliser de la science positive. L'intéressante faune abyssale où la radio-activité, loin d'être l'exception comme dans l'exemple des lucioles terrestres, est la règle et présente des modes variés est surtout connue depuis les recherches du *Talisman*, du *Travailleur* et de la *Princesse Hélène*, sous le patronage du prince de Monaco. Ces recherches ont aussi servi la généralité des connaissances océaniques et déterminé les rela-

---

(1) Récent encore sur le merveilleux préscientifique: Camille Flammarion, les Forces naturelles inconnues (*Flammarion*) ; Dr G. Papillault, Comment se fabrique le merveilleux, *République française*, 24 juin, 1er juillet ; E. Anastay, Curieux cas d'écriture automatique, *Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille*, 2e trimestre ; Jules Bois, le Miracle moderne (*Ollendorff*) ; Dr Grasset, l'Occultisme (*Masson*) ; E. Rosetti, Ciencia y espiritismo (*Annales de la Société scientifique de buenos-Ayres*) ; J. Pilinski, Réflexions d'un profane à propos d'un conférence de M. G. Delanne sur les matérialisations du médium Miller, et, Dr Rouby, Phygia et Charles Richet (*Vie Normale*). S. Fornièss, Estudios sobre el Ocultismo, *Vida intelectual*, août, etc.

tions de la répartition biologique avec les conditions du milieu. M. Marcel A. Hérubel a récemment publié dans la *Revue Scientifique* une leçon qu'il fit sur ce sujet à l'*Institut de la Ligue maritime française* (*l'Océanographie et la Biologie*) (1).

Tandis que la faune d'eau douce présente parfois sur les continents une analogie assez grande, parmi des espaces fermés, celle de l'océan montre des différences tranchées dans un champ ouvert et ces causes de variétés, sont déterminées par la nature des fonds, des courants qui influent sur la composition du *Benthos* (masse organique des sols) ou du *Plankton* (masse organique des eaux pleines).

Certaines formes du benthos vivent à la même place depuis les époques préhistoriques. Les Trigonies apparues en Australie, dans le miocène, par exemple, y persistent de nos jours. L'influence des courants sur les migrations est considérable. Le morcellement qui résulte de barrières géologiques nouvelles isole les espèces dispersées au préalable. « Le Benthos abyssal n'est que du Benthos littoral émigré, tandis que le Plankton est par sa nature en migration constante. » Dans l'océan, les espèces sont en mouvement continu. Les facteurs de la répartition de la vie aboutissent à la constitution du faciès. Ils sont physiques et ils sont biologiques : la nature du fond d'abord, la température ensuite, puis l'agitation des eaux avec les courants, enfin les facteurs biologiques, qui influent d'autant sur l'espèce qu'elle se nourrit plus qu'elle ne nourrit ; d'une manière générale encore, la tendance qu'a tout individu à reculer les bornes de son domaine, tendance dont l'étude dérive à son tour de la psychologie animale.

Introduction à la critique de différents concepts récents sur la nature des choses

(*Suite*)

La raison de cette analogie des concepts n'a rien de mystérieux.

1° *Tout ce qui est, tout ce qui agit, tout ce qui perçoit, est, agit, et perçoit en grandeur et en direction.*

2° *Tout ce qui est en grandeur et direction est susceptible d'une détermination gravitale.*

---

(1) Récent sur la faune des eaux : Ch. Bernard, l'Océanographie (*Ruat, Marseille*) ; P. de Beauchamp, la Faune des eaux-douces, *Revue scientifique*, 18 mai ; voir aussi un article d'excellente vulgarisation de L. Toussaint, sur les Habitants lumineux de la mer, *Journal des accoucheurs*, 1er mai, etc., et A. Acloque, les Cirrhipèdes, *Cosmos*, 27 juillet. Dans une autre note, rappel des études de Trouessart, sur la répartition des espèces dans *le Naturaliste*.

3° *Ce mode de détermination gravitale est le seul qui soit commun à tous les phénomènes à quelque catégorie spéciale, mécanique, dynamique ou psychique qu'ils appartiennent.*

Tout ce qui est s'exprime en grandeur et direction.

Ce caractère persiste dans l'analyse définitive de tous les concepts sur la nature des choses. Que tout soit force, la force est en grandeur quantitative et direction qualitative. Que tout soit mouvement, le mouvement est encore en grandeur et direction. Que l'on réduise l'univers à l'espace, l'espace se représente en grandeur et direction. Que l'univers soit esprit, l'esprit n'est lui-même qu'un acte de représentation et il ne peut créer ses images que dans la notion des autres concepts, c'est-à-dire en poussant l'analyse au terme extrême en grandeur et direction. La matière, synthèse de ces concepts, ne peut se représenter indépendant d'eux-mêmes puisqu'elle s'exprime par eux-mêmes. Tout ce qui est susceptible de se représenter en nous ou hors de nous, en dernière analyse se représente en grandeur et direction.

Tout ce qui est en grandeur et direction est susceptible de détermination gravitable.

C'est ce que j'ai voulu démontrer en me servant du polygone des forces pour déterminer le centre de gravité d'un ensemble statique, et j'aime à supposer que certains lecteurs de cette revue ne se tromperont pas sur la véritable importance de cette démonstration et de celles qui en découlent.

La détermination gravitale est commune à toutes les catégories de phénomènes et la seule détermination commune à tous les phénomènes.

Ceci n'est pas seulement de la métaphysique et je défie qui que ce soit de se faire une conception logique de la nature des choses s'il n'a pas intuition ou conscience de ces notions.

La géométrie et la mécanique sont à la base de toute philosophie scientifique. Tous les phénomènes de représentation ou d'action se réalisent en la complexité de leurs lois élémentaires et il y a une mécanique comme une géométrie sublimes auxquelles l'analyse est obligée de renoncer. Elles ne nous échappent pas dans leur principe; elles nous échappent dans leur complexité et il arrive aux hommes de faire de cette complexité même un second principe des choses qu'ils *appellent divin*. Ce en quoi ils se trompent, car si ce divin n'était pas la limite des tendances d'une certaine catégorie de faits ou de représentations, il serait le fait lui-même ou sa représentation, et non le principe commun de tous les faits, divins ou non.

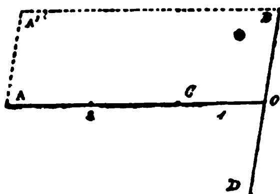
Il suffit d'ouvrir les yeux sur l'Univers pour reconnaître qu'il n'est pas deux de ses parcelles qui ne présentent des caractères

divergents et il suffit de réfléchir pour se rendre compte qu'il n'est pas une parcelle de l'Univers qui se retrouve intégralement elle-même à deux instants de l'Eternité. Malgré celà, tout se relie dans l'espace et dans le temps par des caractères d'analogie, dont le dernier commun à tout constitue le caractère du principe de tout. L'hétérogénéité est elle-même soumise à des lois. Les mouvements, par exemple, ont tous le caractère commun de réaliser l'hétérogénéité par la variation des distances, les forces, par la variation des vitesses, les énergies par la variation des forces, et l'on n'aurait pas de peine à découvrir un principe de variation de l'énergie en prolongeant la série des entités dans ce sens. Mais qui ne voit qu'en agissant ainsi, loin de plonger dans le principe des choses, on aboutirait aux faits eux-mêmes qui sont évidemment la cause de variation les uns des autres, ce qui n'a pas besoin d'être démontré. En revanche, le psychisme apparaît comme une détermination complexe de la force. C'est l'impression de l'acte dynamique sur nous-même, et hors de nous-même, quelque chose correspond nécessairement à cette impression que certains, dans ce cas, dénomment d'une façon générale *psychisme universel*, sans définir sa différenciation du psychisme organique, différenciation qui ne peut être qu'en fonction de l'organisation impressionnée, puisque le phénomène extérieur n'en dépend pas complètement. Sur un même organe, l'impression peut varier par le mode de combinaison des intensités et des directions et par leur mode de succession, mais la détermination en est toujours dynamique: sensorielle et de représentation objective, quand elle est l'impression d'une dynamique extérieure ; psychologique et subjective, quand elle est l'impression d'une dynamique intérieure, du jeu des éléments cérébraux les uns sur les autres, par exemple. Mais, s'il n'existe pas deux systèmes actifs ou deux systèmes percepteurs au monde qui puissent représenter leur action ou leur impression, par les mêmes compositions de grandeurs et de directions, en simultanéité et succession, il n'en est pas deux qui ne revêtent le caractère commun d'une représentation commune, suivant une même loi de grandeur et de direction. Cette loi c'est la loi de représentation gravitale qui persiste à travers l'hétérogénéité phénoménale éternelle et infinie, comme à travers toutes les formes d'action, la loi d'action gravitale.

Le centre de gravité d'un ensemble jouit de propriétés spéciales qui restent constantes aussi bien dans un système en mouvement ou dans un système en action que dans un système immobile. Il est, dans un plan, le lieu de la somme moyenne des distances des points du système à une droite quelconque du plan, extérieure au

système, et à un plan, si le système est dans plusieurs plans. Il est encore, le lieu de moyenne différence des distances de chaque côté d'une droite ou d'un plan intérieur au système, de telle sorte que si la droite ou le plan passe par le centre lui-même, la somme des distances d'un côté égale la somme des distances de l'autre côté.

Nous avons vu déjà que le lieu de moyenne situation des centres des points pris deux à deux est indéfiniment le même que celui des points du système. Celui de deux systèmes séparés se trouve sur la droite qui unit leurs centres partiels, à une distance de chacun, en raison inverse du nombre de leurs points, nombre qu'on pourrait appeler *masse géométrique*. Cela se peut démontrer de plusieurs manières et pour des systèmes complexes, mais, pour réduire les démonstrations au minimum, prenons deux systèmes séparés, l'un, d'un seul point A, l'autre, de deux points B et D.



Le point O, milieu de B D est évidemment le centre du système des points B et D. En même temps, il se trouve uni à tous les points de l'ensemble des systèmes partiels par O A, O B, O D. On sait, qu'à partir d'un tel point, se peut construire un polygone de détermination statique (*Revue intellectuelle*, 25 août). Du point B, menons B A', égal et parallèle à O A ; de A', A' A égal et parallèle à O D : la ligne O A ferme naturellement le contour du polygone. Il suffit donc de porter sur elle, à partir de O, sa propre longueur divisée par le nombre de points 3 des deux systèmes pour avoir le lieu de moyenne situation de leur ensemble. Ce point est donc en C, à la distance 1 du système partiel de 2 points, à une distance 2 du système partiel de 1 point, c'est-à-dire à une distance de chacun, en raison inverse de leur masse géométrique.

Au lieu d'être une représentation statique, si la même figure était une représentation cinématique, ces longueurs proportionnelles O C et C A détermineraient précisément les vitesses et directions que prendraient deux masses matérielles sous l'influence de la gravitation cosmique. Nous allons retrouver bien d'autres analogies de représentation des différents concepts, au point qu'on finit par se demander si la gravitation, au lieu d'être la force principe de toute force, n'est pas un cas restreint des lois générales de la composition des forces et si sa prétendue rigueur ne provient pas de son mode de détermination au lieu de provenir de sa nature.

LUC JANVILLE.



REVUE SOCIOLOGIQUE

PAR

RIGNAC-ZÉLIEN

L'erreur des partisans autant que des adversaires du féminisme, c'est de croire que l'homme puisse avoir un intérêt réel à jouer vis-à-vis de la femme, tantôt le rôle d'un tyran, tantôt celui d'un jocrisse. L'expérience de la vie démontre vite que la femme elle-même, dans la conception que lui fait l'éducation sur la question des sexes, oblige l'homme à jouer ce rôle et que, si ce dernier s'y refuse, il est vaincu par le plus apte. J'en reviens à l'opinion de Fourrier : la question du féminisme est une question de coéducation et de coévolution, car s'il y a deux sexes, comme il y a deux classes, ils ont trop besoin l'un de l'autre pour prolonger la lutte au-delà de certaines frontières. C'est l'étroite limitation du choix qui, dans les races animales, contraint l'un des sexes à s'imposer, l'autre à se subordonner.

La stabilité de l'association sexuelle en dépend et sans elle, l'infériorité de l'espèce est évidente, dans la lutte où toute économie d'effort est une valeur. La loi sociale primitive ne fait qu'enregistrer la nature pour le même but de conservation. Mais le progrès ne se pose pas dans l'imitation de la nature. La femme moderne demande

(Madeleine Pelletier, les *Revendications du féminisme*, édition de l'*Acacia*) : 1° La suppression de tout ce qui, dans la loi, subordonne un sexe à l'autre ; 2° l'admissibilité des femmes à tous les emplois et à toutes les fonctions publiques ; 3° les droits politiques (1). Bien entendu, en même temps que l'égalité des droits, ce féminisme-là revendique l'égalité des devoirs et va même plus loin qu'on ne peut exiger du sexe féminin. Peut-être a-t-il raison, et qu'il soit vrai que l'acquis des droits donne la dignité nécessaire à leur exercice. La question de la lutte des sexes est certainement la source de passions, joies et souffrances aussi âpres que celles de la lutte pour la vie, mais ce n'est pas la lutte à proprement parler d'individu mâle à individu femelle, sur le terrain sexuel, ce n'est pas non plus la concurrence d'individu à individu, sur le terrain social ou politique, qui font cette âpreté et cette violence, c'est que des deux côtés, les individus revendiquent jalousement en disproportion de leur valeur propre , autrement intéressante, des privilèges qu'ils se croient conférés par le sexe. Il importe très peu à un homme que, sur le terrain économique, il soit concurrencié par une femme ou par un autre homme, mais, il importe beaucoup qu'un sexe, qui ne se fait pas faute d'user de la ressource trop facile de la prostitution pour échapper, autant qu'à la misère, à l'obligation du foyer, chasse en bandes, d'ateliers ou d'administrations entières, pour un salaire moindre, l'élément mâle qui l'occupait. Car cet élément ne peut pas, lui, se faire nourrir par l'autre sexe et se trouve ainsi vaincu, tant dans la lutte pour la nourriture que dans la lutte sexuelle. Qu'une femme comme Clémence Royer n'ait pas joui des droits politiques que possédait Gamahut, cela est parfaitement injuste encore, mais cela tient à la prolongation dans le domaine social de lois naturelles de conservation, nécessaires dans le passé tout au moins. Dépouiller ces lois de leur caractère de nécessité, c'est rendre les sexes accessibles, c'est fondre les deux troupeaux en un seul où les différenciations sexuelles n'auront plus leur caractère absolu, tant au point de vue moral que social. Il est probable que l'homme y gagnerait autant que la femme et comme nous ne verrons probablement pas cela, nous pouvons en parler impartialement : « Ce ne sera pas le féminisme qui détruira la famille,

---

(1) Récent sur diverses questions intéressant le féminisme : C. Bos, Pessimisme, féminisme, moralisme (*Alcan*) ; C. Turgeon, le Féminisme français (*Larose et Tenin*) ; Une loge mixte à Lille, *la Dépêche de Lille*, 10 juin et Ch. Valentin, le Droit humain, *les Bonnes Semailles*, avril et juin ; J. Polo Benito, Feminismo social (thèse catholique), (*Tip. Béjar, Madrid*). Sociologie : Nollen et Maupaté, Contribution à l'étude de l'alcoolisme chez la femme dans le Nord, *Echo Médical du Nord*, 16 juin ; C. Milhaud, l'Ouvrière en France (*Alcan*) ; H. la Coudraie, les Caisses dotales, *Semaine littéraire*, 28 juin ; F. Regnault, l'Evolution de la prostitution (*Flammarion*). Education : V. le Ricolais, Un programme d'éducation féministe, *la Critique*, janvier, mars ; Discours de MM. Camille Sée et Ernest Lavisse à la fête des Lycées et Collèges de jeunes filles, *le Temps*, 18 mai, etc., etc.

estime Madeleine Pelletier, ce sera le socialisme, et il le fera pour le plus grand bien des individus de l'un comme de l'autre sexe. »

On le voit, le socialisme n'est pas tout entier dans les formules contradictoires des auteurs qui ont écrit sur lui, mais il est comme le corps vivant des revendications futures, qui se sont groupées lentement en prenant ces théories pour guide. C'est surtout ainsi qu'il faut l'interpréter si l'on entre avec une volonté d'action, dans ses rangs politiques, c'est surtout ainsi qu'il faut le voir si l'on se place en dehors de lui pour le considérer comme un élément historique de transformations, ou pour en corriger les écarts. Dans un séjour aux Sables d'Olonne, M. A. Schleicher s'est amusé à relever des noms de barques de pêcheurs bretons, qui en disent long, sur certaines influences : « *Esclaves du riche* », « *Réservoir de souffrances* », « *le Jaurès* », etc. Ces braves marins qui parlent à peine français bien certainement n'ont jamais lu Karl Marx.

Mais tous les premiers chrétiens n'avaient pas lu l'Evangile. Il s'agit d'ailleurs bien moins de connaître si le socialisme réalisera intégralement la formule qu'il s'est donnée, que de savoir comment il réalisera ce qui lui sera permis. L'important est que le mode de ses réalisations momentanées n'aille pas à l'encontre de ses desseins réels, ce qui se produit souvent pour les doctrines qui n'arrivent pas à se dégager des contradictions et chaque fois qu'on prend le moyen pour le but. Comment se résume en dernière synthèse la formule socialiste ? D'après André Hesse (*le Socialisme*, Librairie du Parti socialiste S. F. I. O.) (1), en ceci, dont il donne le développement :

« *Entente et action internationales des travailleurs, organisation politique et économique du prolétariat en parti de classe pour la conquête du pouvoir et la socialisation des moyens de production et d'échange, c'est-à-dire la transformation de la Société capitaliste en une société collectiviste ou communiste.* » Comment, par l'effet de nécessités économiques inéluctables, la plupart des pays et la France, s'acheminent à cette transformation, c'est ce qu'a tenté de démontrer P. A. Hirsch, dans la *Situation économique de la France et la Transformation sociale* (Cornély). C'est un ouvrage de syn-

---

(1) Récent sur le Socialisme et ses adversaires : N. Blache, le Socialisme (*Cornély*) ; G. Touchard, le Devoir social, *Nouvelle Revue*, 1er septembre ; J. D. Berrueta, La Cuestion social, *Vida intelectual*, juillet ; J. Jaurès, Education (*Revue de l'Enseignement P. et P. S*, 19 mai et articles divers destinés aux instituteurs sous la rubrique *Revue sociale*) ; G. Arbouin, Attitude collectiviste, *Petit Troyen*, 4 mars ; M. Pierrot, die Anarchisten und der Syndikalismus, *die Freie Generation*, Mai ; H. Morex, En remontant le courant (instructif), *le Libertaire*, 28 avril, etc. Doctrines réellement adverses : Mermeix, el Socialismo (*Ollendorff*) ; E. Faguet, le Socialisme en 1907 (*Société française d'imprimerie et de librairie*) ; Yves Guyot, la Démocratie individualiste (*Giard et Brière*) ; la Tour du Pin, Vers un ordre social chrétien, (*Nouvelle librairie nationale*), etc., etc. En dehors : E. Cain, Philosophie sociale d'Auguste Comte (*Giard et Brière*) ; A. Charpentier, le Snobisme socialiste, *Nouvelle Revue*, 15 août.

thèse documentaire précieux (1) pour lequel Gabriel Séailles a écrit une préface qui rend assez bien notre propre état d'esprit dans l'appréciation de cette étude. P. A. Hirsch établit par une statistique sincère les éléments de l'effroyable inégalité économique de nos sociétés. S'il suffisait pour suprimer cette inégalité « d'établir qu'elle existe, il y a longtemps qu'elle n'existerait plus. » P. A. Hirsch, de l'exposition statistique de la situation économique, déduit la transformation progressive totale de la société jusqu'au terme final de la formule décrite par André Hesse et même jusqu'à l'anarchie communiste. Mais les théories sont des guides. Les faits ne réalisent jamais l'absolu des conceptions individuelles. Elles doivent conduire vers le mieux, par le moyen du mieux et le socialisme ira jusqu'au bout de ses destinées, qu'il soit violent ou seulement lucide, en faisant d'autant plus de mal ou d'autant plus de bien sur son passage, qu'il aura ou non conscience de la relativité de ses destinées. Suivant l'auteur, la transformation sociale s'accomplirait par une série d'étapes lentes d'adaptation du radicalisme socialiste, au socialisme réformiste, puis au collectivisme et en dernier lieu au communisme anarchiste, où les petites agglomérations reprendraient leur maximum d'autonomie en vertu d'une sorte d'évolution individualiste qui se substituerait à l'étatisme organisateur. Il y a peu de chance pour que les choses se passent suivant une succession aussi régulière ; mais il est beaucoup plus certain, qu'au cours de l'évolution, suivant les temps et les peuples, les tendances individualistes outrancières tant des anarchistes que de certains démocrates n'arrivent à équilibrer plus ou moins ce que le socialisme porte en lui d'absolu et que la résultante des faits soit le produit de l'ensemble.

A l'heure actuelle, partout où se manifestent des tendances séparatistes, c'est en vertu d'un nationalisme rétrograde tout à fait contraire à l'esprit internationaliste des doctrines avancées, sauf en Catalogne et encore, les choses ne sont pas en ce dernier pays, d'après M. Jean Pi (*Lettre à la Revue Intellectuelle*) telles qu'on se l'imagine généralement en France. Les représentants que la Catalogne a envoyé siéger au Sénat ne seraient nullement des séparatis-

---

(1) Quelques points documentaires récents d'économie ou d'évolution sociale : P. Egon, l'Aisance obligatoire (*Giard et Brière*) ; Baromètre économique de la France, l'*Univers financier*, 25 août ; Sur le renchérissement de la vie, phénomène économique général, *la Gazette belge*, 4 août ; P. Quentin-Bauchart, l'Organisation du travail, *Nouvelle Revue*, 1, 15 juillet, 1 août ; D. Zolla, la Hausse du blé et du bétail, *République française*, 10 juillet ; A. Rendu, la Fédération industrielle et commerciale, *Moniteur industriel*, 25 mai ; Discours de M. Ruau à la *Société des Lot-et-Garonnais de Lyon*, 21 mai, (*Progrès vétérinaire*) ; G. Blondel, la Hausse des matières premières et la question des prix, conférence à l'assemblée générale de la *Société Industrielle* de l'Est, 13 mai (*Bulletin*) ; J. A. Hobson, The Evolution of Modern Capitalism (*Walter Scott*) ; C. Benoit, la Crise de l'Etat moderne (tome I), *Plon-Nourrit* ; J. Féral, le Contrat collectif à l'étranger, *France du Sud-Ouest*, 26 juin, etc., etc.

tes, et il n'est pas vrai que les libéraux, leurs prédécesseurs, se soient retirés pour protester contre le sans-gêne de M. Maura dans les élections aux Cortes. Ces libéraux, sous le gouvernement desquels fut dictée la loi de *juridicciones*, qui donne aux militaires la connaissance et le jugement des délits civils, étaient surtout mécontents du peu d'empressement de M. Maura, à livrer des arrondissements à leur soif oligarchique, et sous le beau nom qu'ils ont pris, ils ont surtout réalisé des sottises. Après avoir eu son Sedan à Santiago, l'Espagne a continué de se soumettre à l'absolutisme des uns et des autres parce qu'il n'y a pas de cohésion espagnole. C'est précisément la Catalogne qui s'est donnée la tâche d'ouvrir la nation toute entière à la véritable civilisation. Barcelone a été le point de départ d'une action intellectuelle autant que politique, qui portera ses fruits. L'exposition internationale d'art, qu'elle inaugure prochainement est, entre autres, un indice de l'activité de sa mission régénératrice toute laïque. C'est pour l'affirmation de cet esprit que la Catalogne a envoyé quarante députés pour la représenter, en regard du reste, de l'Espagne religieuse. Les Catalans deviendront-ils un jour séparatistes ? L'avenir le dira. Pour le moment, séparée moralement de l'ancienne vie étatiste de l'Espagne, la vieille terre de Carmen est en même temps l'ennemie des segrégations territoriales et son séparatisme, tout à fait intellectuel, n'est nullement l'affirmation de tendances préconçues, comme on se plaît à le concevoir (1).

Cet état d'esprit n'est pas comparable, par exemple, aux sentiments irrédentistes des nations autrichiennes, notamment du séparatisme hongrois, avec ses dangers de partage extérieurs qui ont fait dire à M. G. L. Jaray (*la Question d'Autriche-Hongrie* dans les *Questions de politique étrangère en Europe*, par F. Charmes, A. Leroy-Beaulieu, R. Millet, A. Ribot, A. Vandal, R. de Caix, R. Henry, G. L. Jaray, R. Pinon, A. Tardieu, réunion de conférences sur la *Politique allemande*, *la Question d'Autriche-Hongrie*, *la Question de Macédoine et des Balkans* la *Question russe*, faites à la *Société des anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques*, Alcan, édit.), que « l'Europe sans l'Autriche serait pour la France un nouveau Sedan » et des questions comme celles du séparatisme catalan ou du séparatisme méridional français ne sauraient en rien être envisagées sous le jour des tendances des petites nationalités de Macédoine et des Balkans, étudiées par René Pinon, ou encore des nationalités russes décrites par A. Leroy-Beaulieu (2). Il semble

(1) Complémentaires récents: N. Salmeron y Garcia, l'Etat espagnol et la solidarité catalane, *Courrier européen*, 7 juin et le Terrorisme à Barcelona, 12 juillet; courte synthèse libérale: Politica interior y exterior, *Revista contemporanea*, 15 mai, etc., etc.

(2) Récent encore sur ces questions: R. Sembratowytch, le Tsarisme et l'Ukraine (*Cornély*) ; L. V. Meunier, l'Assemblée de Tatra, *France de Bordeaux*, 24 août; R. Henry, la Hongrie, la Croatie et les nationalités, *Questions diplomatiques et coloniales*, 16 août; G. Villiers, En Macédoine, *France de Bordeaux*, 1er août; A. de Maday, le Caractère inter-

que l'internationalisme antipatriotique aurait du mérite à exercer sa propagande parmi ces peuples qui se haïssent et dont les divisions mettent les grandes nations en péril guerrier. C'est tout le contraire : « Respectez l'autonomie de ces petites nations, mais désagrégez l'esprit de celles qui ont acquis dans le sang des ancêtres, un individualisme plus vaste. » Qui ne voit, en effet, que l'internationalisme des petits peuples séparés et séparatistes ou irrédentistes, en les détachant de leurs préjugés étroits de race, de religion et de castes, les agrégerait tout d'abord en patrie que le sentiment de patrie est un des degrés historiques de l'internationalisme et que c'est une contradiction d'applaudir en même temps aux efforts de segrégation des séparatismes et aux efforts d'agrégation du fédéralisme, soit tout ce qui n'est pas, en attaquant tout ce qui est, sans s'embarrasser des contradictions. Ce genre d'esprit antipatriotique est à la portée de tout le monde et il n'y a pas besoin de s'appeler Fourrier, ni Prudhon, ni Blanqui, ni Liebhnecht, ni Tolstoï, pour s'y créer une popularité. Il n'y a même pas besoin pour cela d'avoir le talent d'orateur de Jaurès. Rochefort était ainsi révolutionnaire sous l'Empire. Il a donné l'exemple à tous les pamphlétaires, comme Forain à tous les caricaturistes, pour bien démontrer que la politique n'a rien d'une science : c'est un art.

Stuttgart

(Suite.)

Il n'est pas nécessaire d'être anarchiste ou socialiste pour approuver l'antimilitarisme ou l'internationalisme. De tous les temps et de toutes philosophies, les grands penseurs, les esprits indépendants ont considéré la guerre comme un fléau et l'esprit guerrier comme le chancre des mentalités inconscientes. Tous pourtant ont aimé leurs pays. Les patries sont des fédérations de groupements restreints qui ont fusionné comme fusionneront les patries un jour. Au sein des groupements primitifs, il n'était pas indifférent aux prolétaires qui vivaient sous une domination de savoir si l'abandon de toute défense ne les conduirait pas à une domination plus cruelle

national des rapports entre la Hongrie et l'Autriche, *Courrier européen*, 16 juillet ; L. de Mocsary, l'Avenir de l'Autriche-Hongrie, *Courrier européen*, 5 juillet et *même journal*, D. Capsitch. Un nouveau problème du droit des gens en Bosnie-Herzégovine, etc., etc.

et si le groupement était libre, de connaître si la guerre ne le réduirait pas à l'esclavage. Il s'est produit des jacqueries contre les seigneurs, mais, il n'est pas d'exemple où des communes libres aient refusé de se défendre contre l'envahissement des bandes féodales, d'autant que ces communes subissaient souvent des attaques guerrières dirigées non contre leurs territoires, mais contre leur danger de contagion libertaire.

Que la haute finance soit cosmopolite dans toute l'acception du terme (Lysis, *Contre l'Oligarchie financière en France, la Revue*, du 1er nov. au 1er mai); que le clergé et une partie des écoles catholiques, subordonnent leur patriotisme à l'obéissance romaine (Marc Sangnier, *le Sillon*, 10 juillet), il n'est pas certain que les partis avancés aient dans le besoin de leur répondre, le même intérêt à l'antipatriotisme franc ou déguisé. L'internationalisme n'est pas nécessairement la négation des lois d'évolution historique et il ne doit pas consister à se donner le but de faire pencher la balance en défaveur de la patrie qu'on a, en faveur de toutes celles que l'on n'a pas. Il doit préparer la voie à la fédération de patries, qui ont été l'une des étapes nécessaires de l'évolution et l'une des formes de l'union internationale comparées aux groupements primitifs féodaux et ce n'est pas le moyen d'y parvenir que de désarmer les peuples de liberté et les peuples conscients devant les nations autocratiques et les nations barbares. Ce qui est vrai quand on considère l'internationalisme en dehors des partis est également vrai dans chaque parti internationaliste.

Il y a des prolétariats esclaves et des prolétariats rétrogrades, comme il y a des nations rétrogrades et des nations guerrières. Il faut d'abord les affranchir. Certains socialistes qui parlent constamment de lutte de classes devraient bien s'instruire au préalable des conditions modernes de toute lutte. L'officier qui, sous prétexte qu'il faut toujours finir par en arriver au combat à l'arme blanche, proposerait en présence d'ennemis redoutables, dès le début de la bataille, de foncer sur eux à la baïonnette, passerait pour un imbécile, un fumiste ou un traître. Tout l'hervéisme est dans cette tactique et pourtant, je ne crois pas qu'Hervé soit rien de cela, je crois au contraire que l'outrance des moyens qu'il propose et qui n'ont pas été inventés par lui, d'ailleurs, n'empêche pas la sincérité fondamentale de ses convictions. Suivant l'intention qu'il y a mis, il a eu l'habileté ou le courage de faire sienne une théorie qui florissait, il y a déjà vingt ans, dans une portion du parti socialiste et dans tout le parti anarchiste, que les prolétaires ne possédant rien et n'ayant rien à défendre, n'ont pas à prendre parti dans les

guerres et à verser leur sang pour des intérêts qui ne sont pas les leurs.

Mais depuis vingt ans, les prolétaires ont acquis en France sur le terrain économique des avantages qu'ils ne possédaient pas et le sens d'une guerre possible n'est plus indifférent de la même manière à la conservation de ce qu'ils ont acquis au point de vue de l'affranchissement social. On peut être socialiste et ne pas être seulement socialiste, et ne pas se désintéresser de l'évolution historique dans son ensemble. Eh bien ! il n'est pas juste à ce dernier point de vue que le seul pays où la liberté ne soit pas complètement un vain mot, ait à la fois contre lui, les ennemis extérieurs, la réaction, le parti catholique ultramontain, c'est-à-dire tout ce qui hait la liberté avec tout ce qui a le plus intérêt à la conserver, les socialistes, les anarchistes, par conséquent. Cela n'est pas juste parce que cela nous fait dupes, et que vis-à-vis des autres peuples, la disproportion est flagrante. Cela n'est pas juste parce que la liberté ne doit pas tourner contre la liberté et cela n'est pas logique parce que le socialisme lui-même a besoin de liberté.

La question a été mal posée à Stuttgart.

Voici la décision qu'il eut fallu prendre :

« Les représentants socialistes de tous les pays réunis à Stuttgart, décrètent :

« Le fait de l'existence d'un parti socialiste international unifié impliquant la fédération morale du prolétariat universel, il sera créée une représentation permanente de cette fédération, composée de députés nommés en chaque pays par les suffrages des prolétaires.

« Ce parlement aura pour unique mission de veiller sur les intérêts internationaux du prolétariat universel, et d'exprimer aux gouvernements de tous les pays par l'intermédiaire de leur représentation socialiste propre, l'opinion de ce prolétariat et d'agir en vue de la paix universelle, pour l'apaisement des conflits, le rapprochement des peuples, l'établissement d'une langue auxiliaire prolétarienne, l'abolition douanière, etc. »

Quand bien même ce projet ne se fût pas réalisé par le fait d'obstacles politiques, ce qu'il contenait d'intention sublime, eût prédominé sur ce que les partis rétrogrades se fussent efforcés de lui trouver de bouffon, tandis qu'il était parfaitement bouffon de déranger tout l'Univers pour édifier, avec l'aide de Jaurès, qui en cette circonstance a fait semblant de se tromper pour détourner des aveugles de la plus grosse embûche, la popularité d'un individu, fut-il sublime, ce qui est douteux.

Rignac-Zélien.



REVUE HISTORIQUE

PAR

JACQUES DE TENSIN

Plasmogénie : « Partout, dans l'Univers infini, écrit le Dr Félix, un vieillard qui compte parmi les plus vaillants champions des vulgarisations rationnelles de la science, on constate les mêmes phénomènes naturels de gravitation, de centrifugation, d'osmose et d'attraction moléculaire. Ces phénomènes se produisent partout et dans toutes les formes de la matière, aussi bien pour la naissance des cellules et leur génération ; pour la formation des tissus et des êtres minéraux, végétaux, animaux, que pour la naissance, la formation, l'évolution et la mort (c'est-à-dire la transformation perpétuelle) des planètes, des astres et de tout ce qui constitue l'univers éternel et incréé. (Edition populaire de la *Plasmogénie, la biologie et la mécanique universelles*, aperçus des leçons données à l'*Institut des Hautes-Etudes de l'Université nouvelle de Bruxelles*, Morin, éditeur.) (1). Si la vie n'est que l'activité physico-chimique

---

(1) Récent intéressant la cosmogénie : S. Lematte, Genèse, vie et mort de la matière (*Rousset*) ; G. Claude, Sur la constitution de la matière (*Cosmos*, 17 *août*) ; E. Haeckel, les Merveilles de la Vie (*Schleicher*) ;

du protoplasma, pourquoi la génération spontanée ne se produirait-elle pas dans les solutions minérales aussi bien que dans les solutions organiques ? Les productions organoïdes obtenues dans les solutions minérales se comportant comme les cellules vivantes, les minéraux doivent vivre et s'organiser aussi bien que les végétaux et les animaux, dans la gravitation des ions » et il ajoute que la difficulté consiste en ce que la vie n'est pas définissable et que l'on peut discuter sur elle dans les deux sens. A l'heure où le professeur Ramsay paraît avoir constaté la transsubstanciation, car l'émanation du radium recueillie dans l'eau dégage du néon au lieu d'hélium, de l'argon dans le sulfate de cuivre, tandis que les atômes de cuivre se dissocient en lithium, il serait peu sage de nier la possibilité de la génération spontanée qui n'est qu'un changement d'organisation. A propos de Ramsay, Georges Claude (*Le Cosmos*, 17 août), s'écrie : « Quels coups de sape, depuis quelques années, dans l'édifice de nos connaissances, et que le moment est donc bien choisi par l'orgueilleuse humanité pour *éteindre les étoiles !* » Ce n'est pas vrai. L'esprit moderne ne veut pas éteindre les étoiles, il veut empêcher l'obscurantisme d'éteindre la plus belle des étoiles : la Vérité, et la meilleure : la Tolérance. La Vérité c'est la Science, la Tolérance, c'est la Philosophie. La tolérance est la seule réalisation possible de l'esprit de l'amour chrétien ou çakiamounique, que le gouvernement du catholicisme qui n'est pas seulement une croyance, mais une puissance, a décrété d'infamie pour maintenir les hommes sous tous les jougs, sous tous les ténèbres, n'importe lesquels, n'importe comment, pourvu que ce soit des ténèbres ou que ce soit des jougs. Pour le reste, il y a longtemps qu'on parlait de « l'éther générateur des atômes », qu'on s'attendait à quelque grande découverte de transsubstanciation, mais c'était une sage réserve de la science du XIX[e] siècle de ne rien admettre qui ne fût définitivement prouvé. On s'attendait à cela comme on s'attend aujourd'hui à la génération spontanée. Si au lieu de provenir du côté expérimental soupçonné, elle arrive par surprise et par le fait d'une découverte brusque : « Quel coup de sape ! « s'écrieront certains. Ce n'est pourtant pas dans la tradition biblique que se trouve la formule d'extraction du radium, ni avec des arguments métaphysiques que l'on démontre ses propriétés.

Un temple n'est pas en ruine, parce qu'on en a remplacé quelques pierres branlantes et les maçons qui ont fait cette œuvre méritoire n'ont pas le droit de s'attribuer toute la construction. Ce n'est pas, ce qu'à travers des mérites bien différents, Curie, Ramsay, Lebon, Herrera, Leduc, de Vriès, Quinton, etc., peuvent retrancher du passé qui compte vraiment : c'est ce qu'ils apportent

---

A. L. Herrera (traduction Renaudet), Notions générales de biologie et de plasmogénie comparées (W. *Junck, Berlin*) ; Raphaël Dubois, Problème de la création artificielle de l'Etre vivant, l'*Anarchie*, mai, juin ; D[r] Cassaigneau, Idée générale et résumé de ses livres : « Essai sur un quatrième état de la matière » et « la Vie et le quatrième état de la matière, le *Médecin*, 16 juin ; etc.

au présent. Nous avions tous lu des faits de mutation dans Haeckel et de Vriès en a fait, sans le vouloir peut-être, la démonstration expérimentale, voilà le certain. Tout ce qu'on a écrit de reste sur la mutation passera comme de la poussière, alors qu'on revendiquera longuement pour de Vriès son véritable mérite qui n'est pas celui d'un anarchiste, mais d'un édificateur. Avant M. Quinton, on soignait les malades à l'eau de mer et nous savions tous, avant lui, que le sang et la lymphe jouent pour les cellules le rôle d'un milieu analogue au milieu marin ; mais, nous n'aurions pu le prouver et la très belle expérience de la substitution bienfaisante de l'eau de mer à la totalité du sang d'un animal, est le grand mérite de ce savant, qui, en surplus, en approfondissant un point de vue, l'a corroboré d'éléments nouveaux. La théorie d'une loi historique de constance est juste sous certains rapports, mais, elle ne se rapporte qu'à une perspective restreinte de la grande loi des développements qui prime tout dans l'univers. En somme, tout change : c'est le fait d'observation. Par révolution, ou par évolution lente, en géologie comme en biologie ? Les deux. Dès qu'on cesse de comprendre la révolution, autrement que Cuvier, ce n'est plus qu'un événement d'évolution d'une intensité soudaine. La théorie des causes multiples dans ce sens est une théorie de cause unique. L'évolution comprend la révolution. Elle est le fait d'une variation indéfinie où les soubresauts jouent un rôle. C'est à très peu près ce qu'exprime d'ailleurs Remy de Gourmont (*Une loi de constance intellectuelle*, *Mercure de France*, 15 mai, 1er juin), quand il écrit : « Il y a un fond stable et ce qui évolue, ce sont les moyens destinés à assurer la stabilité originelle. En ce qui concerne la vie, il y a stabilité physiologique et *évolution ou révolution* anatomiques. » Si je comprends bien, cette notion de constance, impliquerait une limite à la perfectibilité et ne serait qu'en contradiction relative avec la compréhension de Spencer (1) de l'évolution vers un état plus parfait. Aussi bien, n'est-ce pas autant le fond même de cette idée plus ou moins bien fondée, que je critique dans l'étude qui suit cette revue, que certaines interprétations fausses qui ne manqueront pas d'en résulter. Si l'on s'efforce de donner une interprétation raisonnable à cette pensée, en faisant abstraction de toute scholastique sur le sens de l'espèce où sur la limite de mutation, on en conclut : « Peut-être a-t-on exagéré, en effet, l'infériorité de l'homme primitif et peut-être a-t-il plus manqué de la notion, qui est l'apport des siècles civilisés, que de l'intelligence qui est l'apport des siècles naturels. Peut-être son état n'était-il pas nécessairement et toujours abject, misérable, en comparaison avec le nôtre, mais en somme, à partir de quel moment a-t-il été réellement humain et possédant le génie du feu, s'il y est parvenu par de petites mutations successives, ce qui n'est pas très

(1) Récent sur ce dernier : H. Spencer, Une autobiogiographie (*Alcan*) ou An autobiography (*Williams and Norgate, Londres*) ; Commentaire de J. Land, Autobiografia de Herbert Spencer, *Vida intelectual*, Août ; etc.

différent que par révolution insensible ? Car on ne saurait admettre qu'une saltation brusque l'ait fait jaillir du plesiadapis, par exemple. Il a utilisé le silex et l'a même taillé avant de connaître le feu (2). C'est à l'époque de la Madeleine que l'auteur place le début vraisemblable de l'âge pastoral, et il continue la synthèse des temps qui suivent dans l'inspiration de la primitivité du génie de l'homme. Au sujet de l'antiquité, il dit, se basant sur le même principe : « Les possibilités de l'intelligence humaine sont toujours à un niveau constant. Quand la civilisation égyptienne dépasse les forces de l'intelligence égyptienne, l'intelligence grecque vient, qui produit l'effort nécessaire ; quand c'est la civilisation grecque qui déborde l'intelligence grecque, voici surgir l'intelligence romaine ; quand c'est la civilisation romaine qui échappe à ses créateurs, voici l'intelligence celto-germanique, etc. » Mais, cette méthode néglige le principal élément de transformation, le facteur extérieur. Les causes qui ont détruit les civilisations ne sont pas seulement en elles et le niveau intellectuel est plus élevé sur la terre d'aujourd'hui qu'à l'âge grec et dans l'espèce humaine. M. Rémy de Gourmont s'illusionne, je crois, avec beaucoup de mérite, sur la véritable importance de ectte constatation de M. Quinton que l'être, agglomération de cellules, dirige son activité de manière à conserver à ses éléments les conditions de la vie cellulaire. Ces théories de constance diversement interprétables n'ont ni la netteté ni la portée d'autres méthodes historiques antérieures.

Parmi ces dernières, sont, à un autre point de vue, celles dites, du *matérialisme historique*, telles que la méthode de déterminisme économique de Karl Marx (Paul Lafargue, la *Méthode historique de Karl Marx*, librairie du Parti socialiste. S. F. I. O). auxquelles s'opposent les théories de l'idéalisme et dont M. B. Jacob, (le *Matérialisme historique*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet) fait la comparaison. Matérialisme historique est une qualification impropre. En parlant du déterminisme économique, c'est plutôt dynamisme historique qui conviendrait, car il s'agit beaucoup plus de savoir si ce sont les forces extérieures agissant sur les individus qui déterminent leurs conceptions sociales ou si au contraire, ce sont les conceptions spirituelles des individus qui les font socialement agir et lequel de ces facteurs est prédo-

(1) Recent d'intérêt sur ces questions: MAURICE VAUTHIER, Quelques publications de l'Institut Solvay, *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juin, et parmi les travaüx de cet Institut: L. WODON, Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif ; RÉMY DE GOURMONT, Une nouvelle loi scientifique, les *Temps nouveaux*, 4 mai ; une interprétation catholique de la linguistique primordiale: P. PEETERS, A propos de l'origine des langues (*Schepens*) ; ce qui a été dit de la prétendue découverte du professeur Klaastch d'une espèce intermédiaire actuelle, notamment, *Indépendance belge*, 7 août, information ; sur les arts primitifs du feu: G. DE LAVELEYE, Aperçu historique de la Sidérurgie belge, *Moniteur des intérêts matériels*, 1906, pages 3218 à 4055, et le commentaire de *Wallonia*, février; L. FRANCHET, La Chimie des arts du feu dans l'antiquité, *Revue scientifique*, 17 août, etc.

minant. Mon opinion ne différera pas énormément de celle de M. Jacob, si je dis que, de même que la nature n'a pas de cause, mais des enchaînements, de même, il n'y a qu'enchaînements entre le dynamisme et l'idéalisme social, l'un étant successivement vis-à-vis de l'autre, cause ou résultat relatif. Dans les périodes d'évolutions, et pour des raisons complexes, tantôt l'un paraît prédominer, tantôt l'autre, comme dans les phénomènes mécaniques, tantôt la force paraît engendrer le mouvement, tantôt le mouvement déterminer la force. L'un et l'autre sont en réalité étroitement unis et l'idéal serait de les cultiver en harmonie l'un de l'autre, mais bien souvent ils se succèdent par réactions, l'un corrigeant les excès précédents de l'autre. Et c'est ainsi que nous voguons actuellement grâce au marxisme, en plein déterminisme économique alors que demain peut-être, le socialisme lui-même sera obligé d'accorder la prédominance aux phénomènes intellectuels.

Il fait bon de faire toucher du doigt ces choses aux intéressés, sans prendre parti ni pour ni contre, et leur apprendre à se raisonner. J'ai rarement vu de critique vraiment sérieuse du socialisme qui fût, en même temps, vraiment impartiale et si j'ai quelque étonnement, c'est de rencontrer cette dernière, dans un commentaire des méthodes de l'histoire et dans une revue de métaphysique. Pour la rareté du fait, j'en extrairai donc ce passage : « Nous n'avons besoin, nous dit-on, ni d'effort ni de vertu pour n'avoir pas autour de nous des serfs et des esclaves. » Mais ,en vérité, il ne manque pas de gens qui s'efforcent de transformer en serfs et en esclaves les individus sur lesquels ils peuvent exercer quelque influence ; il ne manque même pas d'hommes politiques qui cherchent à faire plier sous les exigences de leur ambition égoïste des fonctionnaires sur lesquels la loi ne leur confère aucune autorité. Nul républicain sincère ne conteste qu'une République peut garder les vices de la monarchie. Et ce que nous venons de dire des mécanismes politiques peut se répéter des mécanismes économiques et sociaux : il ne suffit pas de modifier le régime de la production ou les relations juridiques des classes pour produire les vertus nécessaires à la vigueur et à la prospérité d'une société nouvelle. L'institution syndicale est ou doit être un instrument d'émancipation et de progrès, mais rien n'empêche des ouvriers sans moralité ou sans lumières de la transformer en moyen d'oppression : ils peuvent s'en servir pour violenter des camarades et supprimer la liberté du travail aux jours de grève ou pour imposer l'égalité de salaire à des travailleurs d'un mérite très inégal. On vante, et avec raison, les services intellectuels et moraux que l'institution syndicale peut rendre à la classe ouvrière en imposant la réduction de la journée de travail et en faisant profiter des loisirs accrus la vie de famille et l'activité de l'esprit : mais il faut se garder de croire que l'accroissement des loisirs fournira forcément à la société une population ouvrière plus cultivée, plus intelligente et moralement meilleure. Les loisirs, en effet, peuvent être diversement employés : salutaires aux hommes qui ont le goût des joies sérieuses, ils sont nuisibles aux natures basses. Actuellement, dans les grandes villes, dit M. Mæterlinck, « trois jours d'oisiveté peu-

plent les hôpitaux de malades plus dangereusement atteints que trois mois de travail ». Les progrès économiques sont ainsi le plus fréquemment des avantages équivoques ; le mal en sort aussi aisément que le bien et, pour que le bien en sorte plutôt que le mal, il faut que les travailleurs aient commencé par aimer les vertus qui font l'honneur de toute vie, ouvrière ou bourgeoise. »

Pour moi, l'histoire morale, l'histoire sociale et l'histoire politique, sont une même histoire où l'élément des faits économiques et l'élément des faits intellectuels sont en perpétuelles réactions. Rien, tant du socialisme que des doctrines adverses, n'est vrai que sous le jour de leurs relativités. La vraie méthode scientifique est de rapporter, comme les concepts naturels à leurs conditions de réalité, les concepts sociaux, à leurs conditions de possibilité.

Critique nouvelle des points de vue nouveaux du transformisme

---

Dans la question du transformisme, dont l'importance est primordiale au point de vue de l'histoire, puisqu'elle sert de base à la théorie des développements, les écrivains ont souvent posé des problèmes, alors qu'ils croyaient donner des explications.

On a très souvent confondu la conservation de l'espèce avec la conservation de sa descendance. Ce n'est pas la même chose. L'espèce est une détermination relative de structure et de forme qui n'a rien de précis et, par le fait de la variation, l'espèce peut mourir dans sa descendance après un certain nombre de générations, tout simplement en variant. Au contraire la descendance d'une espèce peut lui survivre, lorsque l'espèce n'existe plus, par le seul fait de sa générabilité. De même l'extinction de la descendance d'une espèce peut se réaliser simultanément avec la persistance de l'espèce génératrice et c'est ainsi qu'il existe des amibes, alors que bien des descendances qu'ont produites les amiboïdes ont cessé d'exister.

En m'efforçant d'approfondir la signification d'une loi de constance intellectuelle (1), dont l'idée fut émise récemment par M. Rémy de Gourmont, comme une conséquence de la loi de constance

---

(1) Rémy de Gourmont, Une loi de constance intellectuele, *Mercure de France*, 15 mai.

physiologique exprimée par M. Quinton, et relisant ensuite d'autres écrits anciens, j'en suis arrivé à conclure que l'on confondait encore de la même manière avec la plus grande facilité la constance spécifique avec la constance générique, celle-ci pouvant être le fait de la variabilité elle-même, mais non toujours, et que les deux encore n'étaient pas une même chose.

Le facteur de constance ou de conservation de l'espèce est un élément de détermination qualitative que l'on nomme *hérédité*. Le facteur générique ou de conservation de la descendance de l'espèce est un élément de détermination quantitative qui se pourrait appeler *générabilité*.

Ainsi l'espèce étant liée à des analogies de structure ou de forme, a pour facteur de constance l'hérédité de cette structure ou de cette forme et c'est un facteur intérieur. Au contraire, les facteurs extérieurs de variation qui tendent à modifier l'hérédité, concourent à l'abolition des caractères spécifiques, c'est-à-dire de l'espèce, qui peut s'éteindre dans la persistance de sa descendance. Et il peut arriver que la variabilité, capable d'abolir localement l'espèce, dans certains cas, est, en certain cas, le facteur de développement de sa descendance, auxquels cas, elle s'appelle *adaptabilité*, le moyen de l'*adaptation* étant la *sélection naturelle*.

La lecture d'autres écrits me démontre encore que l'on confond, avec la même sincérité, les facteurs de constance ou de variabilité de la descendance de l'individu avec les mêmes facteurs dans l'individu. Or, en toute colonie animale multicellulaire, il y a bien en réalité trois individus, l'*individu germinatif* dans le milieu protecteur primordial de l'œuf ou *individu ovulaire*, qui, lui-même, est contenu dans un second individu, *l'individu ovulifère*, animal ou plante qui le protège contre l'ambiance où règnent les causes les plus réelles de destruction. Ces trois individus réagissent bien constamment les uns sur les autres, mais par chocs assourdis, de sorte que leur liaison se trouve être pour la descendance de l'espèce un nouveau facteur de constance, ou tout au moins de variation lente.

Il ne faudrait pas croire que tous ces éléments qui régissent les transformations biologiques leur sont absolument propres. La plupart des facteurs de constance ou de variation se manifestent dans toute la nature, partout où il y a structure et forme, mais précisément, hors des organismes, ces structures et ces formes n'ayant pas de descendance, les facteurs de leur constance ou de leur variation ne peuvent être qu'individuels ; enfin, leurs formes ne se régénérant pas par le fait d'une croissance nutritive, toute varia-

tion est pour elles un élément de destruction plus ou moins rapide.

L'espèce est une chose infiniment relative. On dit généralement que deux choses ou deux êtres sont de même espèce, quand la somme de leurs caractères communs paraît l'emporter sur celle de leurs caractères différentiels. Par exemple, il y a bien des espèces de roches à structure granitique et d'autres à structure calcaire, des espèces à formes abruptes et des espèces à formes arrondies, etc. Si leurs divers individus se trouvent agglomérés sur le flanc d'une montagne, et soumis à un ensemble de causes de variation à peu près égales, soit lentes comme la désagrégation, soit brusques (ou de mutation) comme les chocs d'avalanches, ils se comporteront de façon très diverses. Les roches granitiques auront en la solidité de leur structure un facteur de constance, qui leur permettra de résister mieux que les rochers calcaires, de plus grande variabilité par conséquent, tant aux causes lentes d'érosions qu'aux causes de chocs mutatifs. Même parmi les roches de même espèce structurale, les formes auront une importance et celles arrondies granitiques, sur lesquelles glisseront les avalanches auront un facteur de survivance du plus apte qu'ignoreront les rocs âpres calcaires sur qui viendront s'abattre les avalanches. Il se produira bien une véritable sélection naturelle des formes de rochers par espèces. On aura vu un temps des rocs de toutes sortes. Les premiers, les calcaires à aspérités, auront passé par toutes sortes de formes intermédiaires pour aboutir à un nombre restreint de *types d'adaptation* qui persisteront aux causes accidentelles. Puis ceux-ci seront désagrégés, alors que les similaires granitiques survivront, et en définitive, il ne survivra plus guère que les roches planes les plus dures et de moindre saillie. On pourrait, en changeant les causes de destruction du milieu, invertir tous ces résultats. Ici, la forme sensible aux causes lentes et insensible aux mutations deviendrait insensible aux accidents et sensible aux érosions. Ailleurs, ce serait tout le contraire. Et si ces causes changeaient tout à coup dans le milieu des mêmes individus, ceux qui tiraient leur conservation de la constance d'une forme pourraient être détruits. Parmi ceux, au contraire, qui offraient une variabilité conséquente, il pourrait s'en trouver dont la structure se modifierait en engendrant une forme apte à se maintenir dans une grande constance. C'est alors qu'ils portaient en eux des facteurs d'adaptabilité en rapport avec le nouveau milieu et ils persisteront comme plus aptes à résister aux causes de destruction du milieu.

Les choses se passent en analogie parmi les individus organiques. Leurs facultés d'aptitude à survivre au lieu de provenir de

formes de solidité structurale proviennent de formes d'activités ou de réactivités structurales qui leur permettent un certain temps de régénérer leur structure : ils se nourrissent. Malgré cela, ils n'échapperaient pas plus que les cristaux à l'arrêt de leur croissance et que les rocs à la désagrégation, si des causes à analogie magnétique très proches de celles qui leur permettent d'attirer certains éléments, d'en repousser certains autres après assimilation, de se nourrir en un mot, ne dissociaient l'individu germinatif au sein de l'œuf, l'individu ovulaire dans l'organisme ovulifère, de manière à procréer un second organisme ovulifère, qui croît est expulsé, se développe et génère à son tour. Sans entrer dans le détail des fécondations qui, chez les espèces supérieures, déterminent la génération, comme c'est de l'activité nutritive, reproductrice et fonctionnelle, bien plus que de la solidité de leur structure que les organismes tirent leur aptitude à survivre, il est évident que la lutte exclusive contre les éléments a moins d'importance pour la plupart, que la lutte contre la nature ou d'autres individus, aux fins de la nutrition ou encore entre eux, pour la génération. C'est ce qu'a voulu dire Darwin en exprimant que la lutte pour la vie était le mobile essentiel de la sélection naturelle qui s'exerce pour donner la survivance au plus apte, c'est-à-dire au mieux adapté dans un milieu stable, au mieux adaptable, si le milieu change ; en définitive, le moyen de l'adaption.

La sélection naturelle doit éliminer les individus les moins aptes à résister aux causes de destruction extérieures et les plus aptes sont les mieux adaptés ou les plus adaptables à cette résistance. Pour les organismes, la nutrition et la génération jouant le rôle essentiel au lieu de la solidité ou de l'élasticité, la lutte pour la vie doit jouer le rôle essentiel dans la sélection de leurs formes. Comment tout cela peut-il être encore contesté ? C'est évident comme la lumière du jour.

Mais il fallait trouver du nouveau. On a commencé par vouloir faire de la notion d'espèce qui n'est qu'un moyen de classification, quelque chose de philosophiquement précis. Au point de vue philosophique, la plus belle définition de l'espèce avait été donnée par Gaudry : « L'espèce est l'assemblage des individus qui ne sont pas encore assez différenciés pour cesser de donner ensemble des produits féconds. » Cela, c'est une convention, mais, une convention précise, sur laquelle on ne peut errer. Mais allez donc accoupler tous les individus pour les classer. Or, comme c'est ce besoin pratique de classification, auxquels certains savants attachent une importance, ils nous ont inventé des espèces dont la notion est aussi

éloignée de celle de Gaudry qu'un homme d'un invertébré. Le malheur, c'est que ces commodités pratiques sont prises à la lettre et retentissent philosophiquement. C'est ainsi que les espèces de Jordan, les espèces de de Vriès reposent sur la persistance de caractères constants (souvent minimes) qui, dit M. Raoul Bonnier, SE MAINTIENNENT STABLES, SI L'ON ÉVITE LES CROISEMENTS (1). Alors ces espèces qui n'eussent été pour Linné et Cuvier que des variétés secondaires, n'ont plus philosophiquement, au point de vue de leurs mutations, qu'une importance restreinte et elles ne persistent stables, qu'en les soustrayant aux causes historiques de développement, en les élevant à part des espèces dont elles sont issues. Si l'on apportait une telle définition en zoologie, le nègre qui engendre des rejetons noirs et à caractères divers constants sous tous les climats et dans toutes les conditions de nutrition, serait le représentant d'une espèce. Il y aurait l'espèce blanche, l'espèce nègre; pour certains élèves de Jordan, il y aurait même l'espèce arabe, l'espèce hindoue, et l'espèce uomo à grain de beauté sur le nombril.

Les mutations qui déterminent les caractères d'espèces en de telles conditions, ne sont nullement des saltations comparables aux catastrophes géologiques. Elles entrent dans la catégorie des transformations lentes et pour faire d'un gibbon un homme, il faudrait des millions de mutations semblables. Elles ne résultent pas le moins du monde d'une adaptation aux conditions d'existence du milieu, elles résultent de causes accidentelles, et si les espèces qui les subissent n'étaient pas mises à l'abri, elles pourraient se refondre dans l'espèce primitive en la modifiant légèrement, ou la supplanter ou se trouver elles-mêmes éliminées par le fait de la sélection naturelle. Car le caractère de mutation, s'il est déterminé par sa constance, ne diffère pas de tout autre caractère de constance de très petite intensité et il est loin d'atteindre ce qu'on appellerait mutation, si, au lieu des espèces de de Vriès, il s'agissait de l'espèce de Gaudry. Il entre dans la série des modifications variétaires du darwinisme. Loin de s'opposer au darwinisme, il en est une des confirmations les plus flagrantes.

M. Rémy de Gourmont se trompe certainement lorsqu'il dit que le transformisme n'était que l'application du vieil aphorisme : « La nature ne fait pas de sauts. » L'esprit du darwinisme admet parmi les causes de transformation des saltations plus conséquentes que les mutations de de Vriès (Voir Haeckel, *Histoire de*

(1) RAOUL BONNIER, le Monde Végétal, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, *Flammarion.*

la Création naturelle). La nature, évidemment, ne fait pas de sauts comme l'entendait Cuvier dans sa théorie sur les *Révolutions du globe ;* mais en géologie même, Lyell n'a pas voulu dire qu'il n'y avait pas de volcans, ni de périodes volcaniques, il a seulement exprimé que les catastrophes ne modifiaient pas seules la nature et même que les catastrophes visibles ne jouaient pas un rôle aussi considérable que l'infinité des petites catastrophes qui passent inaperçues. Ainsi pourrait dire le darwinisme, que l'on interroge pour la première fois sous cette forme, que les milliers de petites mutations invisibles des espèces jouent un rôle plus grand que les mutations visibles, dont on lui parle, dont il n'a jamais nié la possibilité et qui ne sont pas des mutations aussi grandes que celles qu'il serait porté à admettre à l'état d'exception, parmi les causes de transformation.

Quant à la loi d'une constance physiologique, intellectuelle, c'est tout autre chose. Etant donnée une série d'êtres que l'on réunit sous la convention d'espèce, qu'il s'agisse de l'espèce de Linné, ou de Cuvier, ou de Gaudry, ou de Jordan, il y aura certainement une limite des facultés en rapport avec les limites des organisations, comme étant donné l'espèce humaine, il y a une limite d'intelligence que ne dépassera pas l'espèce humaine, tant qu'elle pourra être ainsi définie. De quelle façon, par exemple, l'espèce humaine pourrait-elle passer à des formes que, soit Linné, soit Cuvier, soit Gaudry. soit Jordan, ne qualifieraient plus d'humaines, en leurs conventions classificatrices? Par des changements invisibles, par de petites mutations visibles, par un grand saut analogue à la monstruosité qui d'un nègre ferait naître un blanc, un homme d'un singe ou inversement ? Je ne penche pas pour la catastrophe réelle.

Dans le champ de la lutte pour la vie s'exercent les qualités d'activité ou de réactivité propres aux organismes et la sélection des formes organiques les plus aptes à survivre, a surtout son action dans ce champ de lutte. Cette aptitude résulte tantôt de la constance de la forme adaptée, à des conditions mêmes, tantôt de la malléabilité, de la variabilité de CERTAINES formes adaptables à des conditions nouvelles. L'adaptabilité et, par suite, l'adaptation ne jouent donc qu'un rôle conditionnel dû au hasard et non pas un rôle absolu, tandis que la sélection s'exerce d'une façon constante et c'est en quoi le darwinisme complète le lamarckisme. L'adaptation ne conserve pas l'espèce,elle l'abolit, au contraire, dans sa descendance. Le facteur de la conservation de l'espèce est tout autre : il résulte de la propriété essentielle d'hérédité, facteur actif intérieur de résistance de la forme aux destructions, comme la régéné-

ration nutritive des individus hors de la génération, comme la solidité structurale dans les formes inorganiques. Mais la générabilité, facteur d'activité structurale, survit à l'hérédité. Elle ne s'applique pas à la conservation de l'espèce, elle s'applique à la conservation de la descendance de l'espèce, de même qu'un corps n'est pas détruit avec sa forme spécifique ; car les facteurs de transformation, de variation de l'espèce, ne sont pas en elle comme ceux de sa conservation, ils sont hors d'elle et si l'espèce leur résiste, en vertu de l'hérédité, elle n'est pas plus en dehors de leur atteinte que le rocher n'est à l'abri de la désagrégation.

L'hérédité n'est donc que l'élément de constance qui s'oppose à la mutation. Elle est la cause que les organismes, au lieu de se modifier brusquement dans leurs formes, comme des rochers brisés à chaque avalanche, n'évoluent que d'une manière lente, insensible, sensible aussi quelquefois, mais peu conséquente, comme dans la mutation de de Vriès. Les formes de mutations véritables conséquentes, ou monstruosités, se produisent presque toujours en désharmonie du milieu et sont détruites par ce fait dans leur descendance.

Je conclus donc :

La véritable loi de constance, c'est la loi d'hérédité ; la véritable loi de mutation, c'est la loi d'évolution et la loi de la sélection naturelle domine l'enchaînement des faits biologiques comme celle de la gravitation, les faits cosmiques. Car elle seule est d'action continue dans l'accident des autres. J'irai plus loin : c'est une rétrogradation de la philosophie transformiste que l'actuelle abstraction qu'on fait partout du principe essentiel de la philosophie de Darwin, car ce principe régit la survivance des formes et des structures, dans la nature inorganique, aussi bien que dans la nature organique.

JACQUES DE TENSIN.





REVUE LITTÉRAIRE

PAR

STÉPHANE SERVANT

Sansot, libraire, rue Saint-André-des-Arts, près le départ du carrosse d'Orléans, et le commencement de la rue de l'Eperon, m'envoie les *Stances*, *Sonnets*, *Rondeaux et Chansons*, de Vincent Voiture (1), avec *une notice* d'Alexandre Arnoux, et un portrait, reproduit d'après une fine estampe au bas de laquelle on lit :

> **Tel fut le célèbre Voiture,**
> **L'amour de tous les beaux Espris :**
> **Mais bien mieux qu'en cette peinture,**
> **Tu le verras dans ses escris.**

Né à Amiens, vers la fin du XVIe siècle, académicien à partir de 1634, choyé, comblé de faveurs par les grands qui le recevaient pour son esprit et le méprisaient pour sa naissance, cet hôte du fameux hôtel de Rambouillet, ce poète, que, dit A. Arnoux, « le chevalier de Méré, ne craignait pas de placer auprès d'Homère, et que Boileau n'osa sans doute pas attaquer », devait avoir, en raison de l'outrance même de sa réussite, des qualités personnelles qui séduisirent ses contemporains. Aussi badin, puéril, et secondaire écrivain qu'il fût, Voiture était Voiture. Son verre (c'était plutôt un dé à coudre) n'était pas grand, mais il y buvait seul. Il était de

(1) Récent sur d'autres poètes galants : A VAN BEVER, la Pleïade française, les Amours et autres poésies d'Etienne Jodelle (*Sansot*); le Livre d'Amour du poète Etienne Durand (*Leclerc*). Contemporain : G. DOCQUOIS, le Plaisir des nuits et des jours (*Fasquelle*) et le commentaire de LUCIEN LHEUREUX sur cet auteur et sur Voiture, *le Siècle*, 8 août. Bibliographie générale : H. P. THIENNE, Guide bibliographique de la littérature française (*H. Welter*).

son temps par l'esprit et il apportait dans ses strophes, des qualités de mélodiste, véritable rareté à l'aube de la lourde époque classique. Au lieu d'une pensée précieuse, dans la stance :

Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche,
Jetant par tant d'appas des feux dans mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche ;
Mais, las ! ce fut plutôt le baiser qui me prit !

mettez, en effet, une pensée élevée, et certaines formes légères de Musset y reconnaîtront leur tournure. Il y a d'autres stances, ô vers libristes, qui semblent faites à votre intention, sauf que le sens de la mesure ne s'y trouve pas absolument banni, puisque chacune égale l'autre :

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie !
Mais dans les maux dont je me sens périr
Je suis si content de mourir
Que ce plaisir me redonne la vie.

Voiture compose d'autres *Stances à une demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales* et il lui dit :

Vous qui tenez incessamment
Cent amants dans votre manche, etc...
Vous pouvez bien avec raison
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galants en prison,
Mais quelle ne soit pas si noire, etc... ..

Une autre fois, ses regards se portent *Sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carosse à la campagne*, et de l'objet qu'il aperçoit et qu'il ne craint pas de désigner par les deux ou trois lettres de son nom, le poète s'écrie :

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux :
Car il est farouche à merveilles ;
Il est dur comme un diamant ;
Il est sans yeux et sans oreilles
Et ne parle que rarement.

Qu'en termes élégants, ces choses étaient dites ! Les dévotes et galantes dames de Rambouillet, qui les entendirent, envoyèrent à l'Académie, l'auteur des *Stances*.

Mais nous, poètes sans printemps,
Songeons, agréable Voiture,
Qu'elles vous en feraient exclure
Si vous viviez de notre temps.

Car nous sommes d'une époque où l'Eglise ne pense plus pour tout le monde, où le peuple ne travaille plus en résigné, pour quelques-uns. Le flot qui a rompu les digues a mélangé les préoccu-

pations d'en bas, aux égoïsmes d'en haut, et chacun s'est mis à penser pour soi. Et chacun s'est mis à penser de telles réflexions qu'il en entoure tous ses actes, que le cœur et les sens enveloppent leurs élans, de la métaphysique la plus douloureuse ou de l'expérience la plus pratique, et que l'esprit insoucieux de tes chansons, mon pauvre Voiture, trop subtil pour nos concerts, n'égaye qu'à peine les érudits. Et il est peut-être bon qu'il en soit ainsi, car de ton temps, c'était toujours les mêmes qui riaient à la halte. La plupart d'entre nous eussent fait semblant, comme les paysans dans le *Louis XI* de Delavigne, qui dansaient en rond, sous la menace. Il vaut mieux à certains l'espoir de l'avenir.

Mais voici ceux qui n'espèrent que pour eux, et qui n'aiment la vie qu'en eux-mêmes. Hors d'eux, ils en ont peur et la fuient, comme le Marcel Renaudier, d'Henri de Régnier, ou ils la prennent à bras-le-corps pour la combattre, comme d'Argimel, mais ils ne l'aiment pas, la redoutent, la maltraitent ou s'en défendent.

Ici, la peur de l'amour est fait de la peur de la vie, (*la Peur de l'Amour*, Société du Mercure de France) comme au temps de Voiture, l'amour de l'amour n'était guère que l'amour de la vie. Avec Gaston Gaillard, (*la Beauté d'une femme*, Stock) (1), il sera celui de la volupté. Mais si au fond de chacun de nous, vit par instant l'âme de Renaudier,il en est peu, dont le pessimisme résulte d'une éducation paternelle. Est-il humain d'être pessimiste pour ceux qu'on aime ? Pour soi : oui. Mais sans leur forger d'avance la massue des d'Argimel, désarme-t-on les siens de l'inexprimable illusion ? C'est ce qu'a fait pourtant le père de Marcel. Et Marcel s'en va dans la vie comme dans un rêve ému, ému par l'excès même du néant. Devant Juliette endormie, dans la suavité de la jeunesse, il a, comme tout méditatif peut en avoir, les réflexions d'un Hamlet ; mais, ensuite, l'amour de vivre ne conquiert pas sa fibre, il laisse s'enfuir l'occasion de tendresse qui s'offre; la nature ne l'emporte pas ! Ah ! sceptique ! qui attendra que celle qui l'aimait soit déflorée par un vieillard, subjuguée par une brute pour la désirer enfin, qui, pour vibrer, aura besoin de la suggération de Venise, comme s'il prenait plaisir à prolonger l'espace après le temps, et cela seulement pour effleurer des lèvres, sans répugnance, le fruit par d'autres mordu, et, vierge hier, s'offrant tout entier à sa bouche. Ce Renaudier existe toutefois : il est bien de notre époque. Sa vie est un coin douloureux de celle de quelques-uns, et si je passe sur le drame qui la termine (un duel où il est tué), c'est que ce drame est encore le moyen le moins dramatique d'en finir avec ces choses-là !

L'Armand Porgère, de Gaston Gaillard, dans la *Beauté d'une*

---

(1) Autres œuvres psychologiques récentes : MARCEL PRÉVOST. Femmes (*Lemerre*) ; L. BARRACAND, le Cheval Blanc (*Plon*) ; REMY DE GOURMONT, Un cœur virginal, (*Société du Mercure de France*) et la lettre de RACHILDE (*Mercure de France*, 1er mai) ; E. DESCHAUMES, les Jeux de l'Amour et du Milliard (*Fasquelle*) ; LEGRAND-CHABRIER, l'Amoureuse imprévue (*Sansot*) ; C. MARBO, Christine Rodis (*Stock*) ; OSCAR WILDE, la Casa dei melograni (*Bideri, Naples*), etc...

femme, est d'un appétit plus mâle pour les séductions charnelles. S'il conquiert Eva, l'inconsciente magicienne dont s'éprennent tous ceux qui l'approchent, il ne connaît qu'à la longue la lassitude de sa volupté. A tous les instants de cette passion, c'est le désir qui ébauche le sentiment et la réflexion ne vient jamais qu'après l'émotion du cœur. Dès que le désir cesse de prédominer, que la réflexion l'emporte, que l'amant au lieu de jouir du présent de la beauté féminine, interroge le passé de sa maîtresse, la suggération se dissipe : « Serait-il donc vrai, s'écrie-t-elle, que même lorsque nous nous aimons le plus, nous ne soyons liés que par si peu de chose et pour si peu de temps, que dans notre excessive ardeur, quand nous sommes mêlés par nos sexes et par nos lèvres, que notre chair est comme confondue, nous nous unissions sans nous connaître, sans même savoir ce que nous sommes l'un pour l'autre, et que nous l'oublions si tôt. » Mais non, il est des amours dont il reste une survivance. Quand plus tard, l'on retrouve celle qui fut aimée, on goûte encore le sens multiple et délicieux de ses gestes. « la sensualité éparse autour d'elle, en un plaisir calme, infiniment doux... » Ces amours-là ne sont pas ceux de vingt ans et ils ne sont pas non plus séniles, où l'on apprécie « fermement » et de cette sorte, « toute la beauté d'une femme ».

Il est curieux d'étudier le sens de ces psychologies littéraires en dehors même des auteurs professionnels, chez les comédiens de premier ordre par exemple, lesquels ont vécu avec l'occasion de toutes sortes d'amours et qui sur la fin de leur carrière, éprouvent le besoin d'exprimer dans une œuvre écrite, un peu de l'idée qu'ils s'en font. On se souvient du *don Juan*, de Mounet Sully. Voici l'*Adrienne Lecouvreur*, de Sarah Bernhardt. (*Théâtre Sarah Bernhardt*, 3 avril) publiée par l'*Illustration* (10 août). Il est évident que ces sortes de pièces sont bien inférieures en talent d'expression à celui qu'ont leurs auteurs, comme interprètes et que si les comédiens se mettaient à écrire couramment, ils nous deviendraient insipides. Mais une pièce, en réflexion d'une existence, c'est autre chose, et sous le couvert mélodramatique des situations, transparaissent des choses bien humaines. La légende (mais ce n'est peut-être que légende) prête à Mounet-Sully, qui fut un temps, le plus beau et le plus glorieux des artistes, une existence paisible en contraste avec celle agitée de la grande émule de Rachel. Et voilà, de Mounet-Sully, le don Juan, dont toute la vie fut d'aventures et d'amours tragiques, vieillard au cœur resté jeune, drapant au crépuscule dans un amour chaste, la vétusté de son existence. C'est l'être romantique tout de vibrations, et cet être, n'est pas éloigné de croire que l'idéal, c'est après avoir vécu l'amour éperduement au temps des forces éperdues, de le prolonger par la réalité du baiser de l'Abigaïl, avant de mourir, dans un geste de passion qui soit un geste de beauté. L'Adrienne Lecouvreur de Sarah Bernhardt, au contraire, est la constance même, la constance d'une âme paisible ; son rêve le plus monotone des rêves ! Vivre toute, en tout un roman charnel, dans l'étreinte d'un même homme, ce Maurice de Saxe qui dit à la duchesse de Bouillon : « Je ne suis pas un muguet de salon, moi. Donne ta bouche ! » et vivre encore à côté la tendresse

entière d'affections qui ne changent pas, celle d'Argental, par exemple, tout l'ami comme Maurice est tout l'amant ! Ah ! comédiens que vous êtes sincères et que vous m'intéressez ! L'idéal n'est jamais ce qu'on a vécu : plutôt, ce qu'on croit qu'on aurait pu vivre, et plus souvent encore, ce qu'on sait qu'on ne vivra pas ! C'est pour le répéter et le répéter encore, qu'il y aura toujours des poètes, et toujours des artistes, comme si les vérités les plus vieilles du monde restaient éternellement les plus jeunes ! Et comme vous savez bien que tout l'art est de l'exprimer, puisqu'il ne vous suffit pas d'être deux fois acteurs !

Au lieu des *Impressions sur les tendances poétiques* qu'il continuera prochainement, notre collaborateur Stéphane Servant nous adresse la lettre suivante de Paul Hyacinthe Loyson, réunie à sa réponse, sous ce titre qui n'est pas une ironie :

Du doute d'être quitte envers les croyances " quand on les a roulées dans le linceul de pourpre ou dorment les dieux morts "

Lettre de Paul Hyacinthe Loyson, *précédant l'envoi d'une nouvelle édition des* Ames ennemies (1).

Coppet, ce 3 septembre 1907.

Mon cher confrère,

J'ai profité de mes vacances d'été pour relire l'article remarquable que, dans la *Revue intellectuelle,* vous consacriez à mes *Ames Ennemies,* lors de leur récente représentation au théâtre Antoine.

Je vous dois, certes, une grande joie : celle d'avoir été, dès mes débuts dans la carrière, entièrement compris par un inconnu. Mais il s'y mêle quelque inquiétude : celle de voir ma propre pensée, si étroitement chevauchée par vous, s'emporter au-delà de mes prévisions. Aussi, au moment où ma pièce va prendre les chemins de la province et de l'étranger, c'est-à-dire m'échapper de plus en plus pour accomplir de par le monde le bien ou le mal de sa destinée, voudrais-je la retenir encore un instant comme un enfant émancipé qui s'en va quitter le seuil paternel, et qui déjà n'écoute plus que d'une oreille distraite les recommandations pourtant si graves que j'ai à lui faire.

Certes, Monsieur, j'ai aspiré à réaliser impartialement une œuvre d'art tout en traitant d'un conflit d'*idées*. A une époque comme la nôtre, où

---

(1) Paul Hyacinthe Loyson, *Ames ennemies*, 1 vol. de la collection sociale et philosophique à 0 fr. 60 (Pelletan, 125, boulevard Saint-Germain, Paris.)

ces batailleuses se voient à l'œil nu dans la mêlée, soulevant les foules plus consciemment qu'elles ne l'ont jamais fait dans l'histoire du monde, le littérateur qui, de parti pris, ferme à ces muses turbulentes la porte de sa « tour d'ivoire », me paraît exclure de son œuvre l'inspiration la plus légitime et faillir aux devoirs les plus stricts de sa tâche de peintre social.

Mais une portion considérable du gros public a voulu voir dans une *pièce d'idées* une *pièce à thèse*, sans se mettre en peine d'une distinction aussi scholastique. Si telle avait été mon intention, je n'eusse point doté mon héros de certaines idées qui ne sont pas les miennes, comme, par exemple, son athéisme irréductible et sans restriction, par quoi sa ressemblance est plus exacte avec un si grand nombre de ses confrères réels, et des plus illustres,au XIXe siècle. Je ne l'eusse point montré,au troisième acte, muet devant l'énigme de la vie, ni, au dernier, désemparé devant celle de la mort. Qui sait par contre si, dans cette pièce qui passa pour nettement irréligieuse, je n'ai pas fait exprimer par la femme chrétienne, sous une forme, il est vrai, que je crois chimérique et surannée, des sentiments que je sens éternels dans le cœur humain ? Et je pourrais enfin prétendre que si l'inspiration de mon drame l'incline sans doute du côté de la science, c'est encore un signe d'impartialité : car, à l'heure qu'il est, il ne pouvait plus mettre en présence deux énergies équivalentes, la ferveur de prosélytisme, la force d'expansion et la vigueur intellectuelle, ayant déserté le christianisme.

Ne sommes-nous pas parvenus, en effet, à l'un de ces passages de l'histoire où la pluralité des hommes se conforme encore collectivement à un idéal de doctrine auquel chacun individuellement n'accorde plus son adhésion ? Cette marche incertaine et sans conviction, les prédécesseurs du Christianisme l'ont connue comme nous aux dernières années du Paganisme. Il semble qu'on se presse sous une voûte immense qui s'ouvre sur l'avenir, mais que les brumes de l'aube ennuagent encore ; et des remous se produisent dans la foule qui recule, et des voix s'élèvent qui se perdent dans le vide, et la perspective reste voilée... A notre tour, nous fluctuons sans avancer sous l'arche de sortie du Christianisme. Même la France révolutionnaire, qui redresse fièrement sa tête laïque, est prise par les pieds dans le Moyen-Age. En d'autres termes, la société tout entière repose sur une base affaissée ; la maison branle, mais on n'ose encore s'en évader faute de savoir où l'on couchera.

Dans l'humble drame, dont vous me fîtes l'honneur de vous occuper — et qui est le premier d'une trilogie — c'est un coin seulement de ce vaste tableau que j'ai tenté de brosser. Je n'y ai abordé la question religieuse qu'au seul point de vue de l'intelligence. A cet égard, il y avait, je crois, un moment des âmes à fixer. De ce que, pour le mieux marquer, j'ai eu recour à un protagoniste pour qui l'attente entre deux âges est une lâcheté, et qui, follement ou intrépidement, préfère risquer à lui seul une brusque enjambée vers l'avenir, on en a conclu que j'entendais donner un exemple. Je répondrai pour mon héros qu'il a très certainement cette intention. Et je répondrai en mon nom propre que si je le rencontrais dans le monde — et l'original de mon portrait doit exister, ne fût-ce qu'à un seul exemplaire — je lui tirerais mon chapeau bien bas, car il obéit à sa conscience dans toute la rigueur de sa dictée. Est-ce un fanatique ou un héros ? Vous avez décidé pour le second terme. Si vous en veniez à m'interroger sur mon sentiment, j'opinerai que c'est un héros,

mais incomplètement informé des raisons de croire de ses adversaires.

Aussi bien, Monsieur, je me suis déjà trop avancé sur le sentier des confidences pour ne pas pousser avec vous jusqu'au cœur même de la question. Parlons en hommes et allons aux faits. Oui, j'ai des préférences secrètes parmi les idées que j'ai incarnées — et très peu de gens les ont démêlées. Elles sont pour *Florence*, la victime, non par vaine pitié sentimentale, mais parce que l'enfant porte en elle le vœu confus d'une conciliation. Eût-elle survécu à son angoisse, et eût-elle été un jour en mesure de se formuler à elle-même sa foi nouvelle, ce sont ses idées que j'aurais faites miennes. Un *auteur à thèse* n'eût pas manqué de les anticiper pour les développer, ce dont je serais pourtant fort embarrassé. En attendant, la petite Florence devait mourir, non pour recueillir au dernier acte les larmes faciles des spectateurs, mais parce que son vœu, à l'heure actuelle, succombe partout à travers le monde. Je souhaite, néanmoins, qu'il ressuscite ! Je souhaite que cette pauvre pièce de théâtre en incitant les âmes sincères à méditer, les amène d'elles-mêmes à m'apporter le vrai dénouement si nécessaire... et si impossible pour le moment ! Vous m'avez réconforté, Monsieur, par ce jugement sur les *Ames Ennemies* : « Si l'œuvre est par fatalité antireligieuse, ce n'est pas parce qu'elle détruit, c'est parce qu'elle édifie qu'elle est belle. » Un métier, je l'avoue, que je prends en horreur pour le voir furieusement pratiquer en France, c'est celui du destructeur à tout hasard, de l'anarchiste intellectuel. Je suis de ceux qui veulent détruire sans ménagement, comme sans pleurnicherie ; mais pour en finir une bonne fois avec la stérile destruction de ceux qui s'acharnent sur des ruines sacrées; je le veux, non par haine stupide de ces pierres vénérables qui abritèrent l'humanité pendant vingt siècles, mais afin de déblayer l'espace et d'y reconstruire la cathédrale plus aérée d'une foi plus claire ! Reconstructeur, le plus beau titre auquel puisse prétendre un libre Latin du XXe siècle ! En d'autres pays protestants, consentira-t-on un nouveau bail aux restaurateurs ? Le redressement et l'élargissement indéfini du Christianisme y sont-ils possibles, peut-être encore ? Chez nous, trop tard: le catholicisme a pourri la base. Je ne donne pas pour heureuse cette circonstance ! Elle a, au contraire, ceci de funeste qu'elle exaspère la lutte religieuse, menace de la stériliser en constituant de droite et de gauche deux mentalités fanatiques... Je me borne à constater qu'elle est et me résous à en tirer un parti suprême.

Formidable, invraisemblable est l'entreprise qui se dresse devant nous ! Il s'agit de refaire une âme à la France sous peine de voir démembrer son corps. Il s'agit de créer pour le monde moderne, disciple immédiat de la France, cet exemple encore sans précédent de l'instauration d'une religion sans aucun appoint de merveilleux. Il s'agit de continuer à nier tout en commençant à affirmer. Car l'âme d'un peuple, le bien d'une époque, c'est précisément une *religion, une affirmation* non pas seulement intellectuelle, mais sentimentale et volontaire. Or, je vous ferais injure, Monsieur, et à votre revue toute courageuse, si je me gênais pour déclarer ma conviction. La science n'est qu'une catégorie de la discipline individuelle ou générale. Certes, on ne peut rien fonder contre elle, mais rien non plus ne se peut fonder par elle seule. Son droit de contrôle est indiscutable sur tous les *credos*. Elle délimite aux métaphysiques leurs champs de conjecture. Mais on ne remplacera pas plus la religion par la science, que la musique par la peinture : elles ne répondent pas au même objet. La

science dit *comment*, jamais *pourquoi*, et n'en a cure. J'ai dit qu'elle restait sans réponse devant le Sphinx de la Vie et de la Mort. A plus juste raison, nous garde-t-elle insuffisamment des séductions de la Sirène de l'Egoïsme. Certes, il appartient à la science de vérifier et de corriger notre mesure du bien et du mal. Mais on ne substituera pas plus l'éducation scientifique à l'entraînement de la culture morale, que la physiologie à la gymnastique. La science enseigne l'intérêt de chacun, bien entendu, elle n'oblige pas, individuellement, ne nous impose pas le choix du mieux. La religion chrétienne était plus complète : elle avait, du moins, la prétention d'assouvir la grande aspiration de l'homme vers l'absolu, et elle s'appliquait à discipliner la conscience profonde de ses fidèles. Mais le Christianisme qui ferma les yeux dès son origine sur l'univers connu des anciens, jusqu'à exprimer moins de vérités à cet égard que le symbolisme polythéiste, le Christianisme semble aujourd'hui échouer dans l'épreuve éliminatoire à laquelle la science soumettra désormais toute religion : la conformité à ses certitudes. Or, quelle synthèse supérieure de l'intelligence et de la conscience s'annonce comme capable de lui succéder en faisant la conquête des masses barbares? Ah! cette religion nouvelle par qui la raison scientifique s'enhardirait jusqu'à une doctrine philosophique, s'exalterait jusqu'à la vertu et s'attendrirait jusqu'à l'amour, nous saurions bien où en recueillir les fragments épars. Dans les découvertes coordonnées de tous les savants! Dans les hymnes de tous les poètes! Dans les évangiles de tous les Christs !... Mais toutes ces gerbes glanées, qui les nouera en javelle unique ? Qui accomplira le miracle humain de souffler aux peuples un même esprit ? Qui fera jaillir le je ne sais quoi qui traverse les âmes au même instant ? Qui agraffera sur nos cœurs rebelles la ceinture d'airain du bien nécessaire ? Je ne vois dans les foules émancipées que des appétits ouvrant la gueule, et ceux qui ont le plus faim en sont-ils plus nobles ? Les socialistes, qui disent aimer, n'égalent pas encore en beauté morale les premiers chrétiens qui souffraient plus qu'eux; les Petites-Sœurs des Pauvres n'ont pas rencontré d'Ordre rival chez les femmes laïques ; la Libre-Pensée n'a pas élevé son Parthénon à la Vérité intérieure... N'ai-je pas le droit de dire que la tâche défie nos forces humaines ? Et combien sommes-nous pour l'affronter ? Et combien de chances nous sont contraires ! Il le faut pourtant. Le pont est rompu derrière nous par où nous enfuir vers le passé !... Il faut faire tête allègrement devant ce destin, sans possibilité de tourner les talons, sans velléité de plier les genoux ! Une ère se prépare pour l'Occident, ou la plus radieuse de ses annales, ou la plus infâme et la plus ignoble, où une race repue de satisfactions matérialistes, mais remuée encore dans son hébètement par un sourd besoin d'idéal assurerait peut-être au Catholicisme, guetteur de toutes les décrépitudes, une reprise de domination.

C'est à l'avènement de la première que je voudrais avoir travaillé par l'infime tribut de mes *Ames Ennemies*. Mais si mon œuvre devait détourner de la foi chrétienne une seule âme croyante sans lui susciter en échange l'intuition naissante d'une foi supérieure, j'en éprouverais la brûlure du remords comme d'un fer rouge.

Voilà, Monsieur, ma conscience d'homme soulagée. Excusez-moi de cette longue confession dont vous êtes cause, et croyez, je vous prie, à mes sentiments bien fraternels.

(*A suivre.*) PAUL-HYACINTHE LOYSON.



REVUE ARTISTIQUE

PAR

SIDONELLI

Smetana, suivant William Ritter (Alcan, édit.) (1) « est une sorte de Messie de la musique et de la renaissance nationales tchèques ». Patriote, il incarnera même si bien l'âme de sa nation, que de ses mélodies, ce peuple, dont les mélodies obsédèrent tant de compositeurs, s'emparera bien vite, les confondant avec les siennes propres. W Ritter étudie les œuvres du séjour de Smetana

(1) Récent sur des musiciens célèbres : JEAN CHANTAVOINE, Beethoven (*Alcan*), et l'étude de S. FRANZ, Beethoven, *Vida intellectual*, mai, juin, juillet ; CAMILLE LE SENNE, Benjamin Godard, *le Siècle*, 23 juin ; Mozart et Wagner, à propos de leurs festivals à Munich, *toute la presse*, milieu de juin ; Charles Lecocq, à propos de son jubilé artistique, *toute la presse*, commencement du même mois ; F. YOUNG, the Wagner Stories (*Richards, Londres*) ; etc., etc...

à Gœtenborg, après les tâtonnements d'une jeunesse peu fortunée ; puis, minutieusement, il analyse les huit opéras du compositeur dont il reproduit les thèmes principaux et certains de ces thèmes sont réellement d'une beauté de suggération rare. « Smetana pourtant ne fut admis *par la patrie tchèque*, comme un homme célèbre qu'au lendemain de sa mort. » « De son vivant, la nation l'a traité avec un tel mépris » qu'on le voit atteint de surdité, alors même que les deux tiers de ses chefs-d'œuvre étaient déjà publiés, « devoir faire la queue comme un mendiant à la clinique, sans même obtenir un passe-droit de ces messieurs de la Faculté. ». Sa surdité fut une étape vers la demi-folie. Il mourut à Prague, dans la maison de santé du docteur Furtel, et fut enterré le 15 mai 1884 ; enterré *solennellement*, quelle ironie !

Xavier Perreau continue dans la *Revue des Idées* (15 août) la suite de ses travaux sur la *Pluralité des Modes et la théorie générale de la musique*. Cette partie des *Applications harmoniques* renferme l'étude préalable de l'*Harmonie diatonique* (1). « La théorie générale est basée, non sur les procédés d'un compositeur ou d'une école, mais, sur les phénomènes qui accompagnent naturellement l'émission des sous simultanés et qui leur donnent une liaison plus ou moins forte. » En somme ; ces séries d'études se caractérisent par leur souci de méthode scientifique et par leur caractère rationnel. Après l'étude du genre diatonique, l'auteur se propose d'étudier la modulation, puis les différents modes de chromatisme.

On a beaucoup écrit ces derniers mois sur la physiologie de la voix et la critique de l'enseignement de notre Conservatoire, cette dernière partie à propos des concours annuels (2). M. Camille le Senne, (l'*Enseignement du chant, le Siècle*, 10 août), résume ces critiques en analysant, le travail de M. Jules Chevallier, dans la *Grande Revue* sur la décadence du chant. La plupart des élèves qui entrent au Conservatoire avec des voix fraîches en sortent avec ce qu'on pourrait appeler des *voix d'effort*. Cela tient à une mauvaise culture et à de mauvais moyens, qui développent la sonorité

(1) Récent sur la technique et la philosophie acoustique : Xavier Perreau, La Pluralité des modes, *Revue des Idées*, 15 août ; Abel Buguet, Tonalités et intervalles des sons, *Journal de physique élémentaire*, juillet ; Giulo Bas, Rythme grégorien (*Desclée-Lefèvre, Rome*) *et Revue Augustinienne*, janvier ; H. Goujon, L'Expression du ryhtme mental dans la mélodie et dans la parole, (*H. Paulin*), etc.

(2) Récent sur la physiologie de la voix : P. Bonnier, La Voix (*Alcan*), et la Physiologie au Conservatoire, *Revue scientifique*, 20 juillet ; Dr Glover, même sujet, *Le Ménestrel*, 29 juin ; J. Baratoux, Conservatoire de musique et médecins, *Progrès médical*, 29 juin ; Dr J. Ingegnieros, Le Langage musical et ses troubles hystériques (*Alcan*) ; Dr Glover, Mémoire à *l'Académie* de médecine, séance du 11 juin, sur *Les Moyens de culture physique de la voix au Conservatoire national de musique et de déclamation de Paris, démonstration radioscopique de la respiration vocale et analyse graphique du style*, publié par *La Revue scientifique*, 13 juillet, etc., etc.

au détriment de la portée. La portée d'une voix n'est pas indépendante de sa souplesse. « L'émission libre, dit M. Chevallier, doit être la règle, l'effort, l'exception. » Il n'est pas mal qu'on ait fait un peu de bruit sur ces questions. On sait ce qu'il advient des enseignements qui ont une tendance à *traditionaliser* leurs déviations lentes quand on les laisse trop longtemps en repos, et, ce qui est vrai pour l'enseignement de la musique, l'est pour tout autre enseignement.

C'est même une caractéristique de nos écoles de peinture au seuil du xx[e] siècle, d'avoir été divisées à travers des nuances infiniment diverses, en deux groupes, l'un, traditionaliste ou classique, l'autre, qui se pourrait appeler *des novateurs*, tous les deux comprenant des tempéraments ou des formules aussi différentes entre elles qu'ils le furent entre eux. Parmi les artistes les plus saillants du traditionalisme était le peintre Th. Chartran, mort dans le courant de juillet et auquel S. Poirson (*Th. Chartran*, l'*Homme*, *Gil-Blas*, 18 juillet) a consacré quelques pages de souvenirs émus (1). Louis Vauxcelles reproche à Chartran le côté un peu théâtral de ses œuvres, dont il donne comme la meilleure, le *Portrait de Léon XIII*, symphonie en blanc de la représentation d'un souverain pontife « aux prunelles malicieuses et au sourire de *candeur machiavélique* ». « L'existence du grand peintre, écrit Poirson, eût de poignants débuts. Il connut l'âpreté de *la loi immuable du plan de vie, où nous évoluons, à savoir que le joyau* caché au fond de tout être humain ne peut briller d'un pur éclat que serti dans la souffrance. » Style théâtral celui de Chartran ? Messieurs, les critiques du xx[e] siècle, las ! que dira-t-on du nôtre ?

En réalité, les écoles traditionalistes qui ont leurs tendances les plus nettes représentées annuellement au *Salon des artistes français* et les écoles novatrices des *Salons d'Automne* et *Indépendants*, ne sont pas absolument tranchées, et si le *Salon de la Nationale*, renferme la plupart des formes intermédiaires, celles-ci ont leurs nuances également représentées aux lieux de réunion des extrêmes. Ainsi, Ary-Leblond, donne-t-il, G. L. Dufrénoy, comme un des peintres les plus typiques (*Revue illustrée*, 5 avril) de cette transition ; mais, il pourrait s'y adjoindre bien des artistes encore qui dessinent en classiques et, par certains côtés, se rapprochent des impressionnistes. Il en est de même pour les écoles de sculpture : elles ont des intermédiaires entre leurs extrêmes.

Charles Delchevalerie, a fait en janvier, une conférence à l'*Association progressiste de Liège*, sur *Constantin Meunier et son œuvre*.. (*Wallonia*, mars-avril) (2). Encore un qui a commencé dans

(1) Récent sur les disparus des dernières générations: Th. Chartran, *Toute la presse*, juillet; le sculpteur Bartholdi, *toute la presse*, fin mai et commencement de juin, à propos de l'inauguration de son monument à Colmar, notamment, discours de M. André Kiener, *L'Europe*, 31 mai ; le paysagiste Fritz Thaulow, *divers*, à propos de la vente de son atelier, mai; G. Séailles, Eugène Carrière, *Revue bleue*, 20 avril, 4 mai, etc.

(2) Récent sur les sculpteurs contemporains: G. Kahn, Auguste Rodin (*Librairie artistique et littéraire*), etc.

la pauvreté, et dont l'enfance fut surtout mélancolique. On sait que Meunier abandonna l'ébauchoir pour le pinceau. Ses premières toiles sont des tableaux religieux : l'*Enterrement d'un trappiste*, *les Trappistes au travail*, *les Trappistes à la Chapelle*, *Saint-François d'Assises en prière*, *le Martyre de Saint-Etienne*, *le Baiser de Judas*, etc. Mais, dans cette peinture d'émotion austère, il introduit le réalisme. Ce n'est qu'à *cinquante ans* qu'il commença à découvrir sa voie véritable. En 1880, parcourant la terre industrielle du Val Lambert, il y croit découvrir un monde inconnu. Il est frappé de la beauté « brusque et souffrante » de la morne contrée. Il peint son premier grand tableau, dédié au travail, la *Descente des mineurs*. Mais, il ne se découvre lui-même tout entier, qu'à cinquante-trois ans, quand, abandonnant le dessin et la couleur, il exécute la statue de son *Marteleur*. Dès lors, « le transport de sa création » est sans bornes. Les tristesses de l'humanité ouvrière, le grand silence ou les fracas des labeurs, serviront à jamais les inspirations de son œuvre : *le Puddleur*, *le Grisou*, *l'Homme qui boit*, *le Mineur à la Veine*, *la Femme du Peuple*, etc. ; en définitive, son *Monument au Travail* et son *Monument à Emile Zola*, au grand réaliste mort, cet autre grand réaliste, au seuil de la mort : Constantin Meunier, s'éteignait le 4 avril 1905, à l'âge de 74 ans.

Il n'est pas d'esthétique, pas d'évolution plus propre, en son passage du religieux pictural, à la sculpture d'inspiration prolétarienne, de donner raison à cette pensée de l'*Idéal humain de l'Art* (1), essai d'esthétique libertaire publié par G. de Lacaze Duthiers. (*Bibliothèque de la Revue littéraire de Paris et de Champagne*), quelques mois avant *la Découverte de la Vie*, qui fut l'objet d'une de mes études : « Le mysticisme ne doit pas être confondu avec l'art, lorsque l'art le renferme. L'humanité quand elle confie ses erreurs à l'art, se contredit parce qu'il est la réponse qui condamne l'erreur, — et c'est en dernier lieu une pensée de justice qui triomphe de ce que l'humanité a pris pour la justice. » Parlant de l'art du moyen âge, il s'écrie : « Quel art est plus païen, — irréligieux ! » et plus loin : « L'art constitue, dans la vie, cette vie meil-

---

(1) Autres œuvres récentes sur l'esthétique générale: E. Carrière, Ecrits et lettres choisies (*Société du Mercure de France*); Elie Faure, Formes et forces (*Floury*); H. Hamel, Chroniques d'art (*Lemerre*); M. Braunschwig, l'Art et l'Enfant (*Didier*); E. Olivari, Publico e Arte, *Rivista di Roma*, 25 mars; J. M. Gros, Le Goût du Vrai, *France de Bordeaux*, 14 mars; Dr Papillault, Sur les Sélections artistiques et sociales, *République française*, 7 mai; G. Wardle, The Artistic Temperament (*Rivers*); Chanoine Delavigne, le Baron Béthune et l'Art, *Revue générale*, juin; C. de Danilowicz, les Deux Esthétiques russes *Indépendance belge*, 15 août; J. Milsand, l'Esthétique anglaise (*Franckfurter, Lausanne*); F. F. David, Vom Schaffen (*Diederichs, Iena*); Mecislas Goldberg, De la Beauté, *Cahiers de Mecislas Goldberg*, nos 1 et 2, 1907; Le Vieux (14 mars), E. Armand, P. Harrault, L. Mussy, V. Elven (28 mars), Homo (21 mars), L'Art et la Vie, *L'Anarchie;* A. Schopenhauer, La Philosophie et l'Art, *Revue bleue*, juillet, d'après Philosophie et Philosophes (*Alcan*) et L. Maury, Œuvres et Idées, *Revue bleue*, 3 août, etc.

leure que les religions placent en dehors de la vie. L'architecture *gothique*, expression de l'idéal religieux, n'en est pas moins une forme de l'art, parce que l'impression qu'elle suggère n'est pas religieuse (ici l'auteur se trompe : elle est religieuse et humaine), mais humaine, parce qu'elle est exacte nient le contraire de ce qu'elle signifie : la vie ! « Le gothique est vivant. »

Que ne puis-je, à ce propos trouver la place en cette fin de revue pour commenter les admirables pages de John Ruskin ,sur la *Nature du Gothique* (1). J'en reparlerai. Il manque à des esthéticiens français, comme Lacaze-Duthiers, et Elie Faure, doués du plus beau style et d'une exquise sensibilité, ce que ce grand auteur anglais, question de religion à part, avait en trop : le sens pratique de l'art, l'expérience d'avoir vu et touché sur place. Leur richesse transcendantale et toutes les qualités qui font défaut à la plupart des critiques, ils en débordent ; mais ils redoutent trop l'imperfection, ce genre d'imperfection que Ruskin précisément désigne comme l'élément de l'art et de la vie et qui nous a valu le gothique.

La Vie, le Rêve et la Pensée

Sculpture et Peinture à la Société Nationale

(*Suite*)

Et vraiment, si la théorie de Ruskin est juste, ce serait le grand reproche qui s'adresserait à Carolus-Duran, malgré les qualités évidentes du *Portrait de la comtesse V...*, de faire trop fini, trop beau, trop symétrique ; particulièrement de participer du défaut de tous les traditionalistes : par le tempérament, pas assez fils de la nature à laquelle ils s'efforcent d'atteindre comme artisans ! Voyez en contraste ce vieux *Faune* d'Anquetin, aux lignes rudes, aux muscles tortus. C'est d'un Goth hellénisé par devant un Velasquez en frac. Et je m'efforce en vain de chercher la qualité qui manque aux œuvres qui pèchent par le fini, ce fini qu'on est obligé de leur reconnaître, et qui demande une si longue pratique. J'y suis : la qualité dont je parle et que l'on rencontre, a des mérites, différents chez des peintres aussi divers que Prunier, aux *Paysages* désolés, Diricks, rude et talentueux, en des techniques aussi va-

(1) JOHN RUSKIN, La Nature du gothique, traduction M. CRÉMIEUX (*Ailland*) ; *Les Matins à Florence*, traduction E. NYPELS, et les Pierres de Venise, traduction M. CRÉMIEUX (*Laurens*).

riées que celles du portrait d'une *Miss Ella C...*, d'Aman Jean, d'un *Panneau* de la Touche et dans le style du plein air, réaliste, d'une *Espagnole*, de Cardona, par exemple ; c'est je crois, ce que dans la nature on nomme tout simplement, *le pittoresque*. Pittoresques, sont ces deux charmantes petites œuvres l'*Alerte* de Willaërt, et *Marine*, de la Barre Duparcq, où deux peintres ont eu la même pensée d'animer, avec des enfants nus, l'onde de la mer où l'onde d'une rivière, en des frissons de lucidité. Parmi les sculptures, pittoresques en navrance sont les *Aveugles* de Charlier, pittoresques en puissance, *les Forgerons*, de Godard, pittoresque en expression, le buste du *Vieux philosophe*, de Halou et pittoresques encore, des œuvres nombreuses sur lesquelles il me faut passer.

Sur lesquelles il me faut passer, car le Salon d'Automne approche et je suis, hélas, si peu critique, que je n'ai pas su calculer la proportion du plan de cette étude avec la place dont je disposais, dans un temps donné. Il me semble que passer sous silence tous les travaux qui m'ont frappé, c'est commettre une grande injustice et pourtant, il le faut. L'année prochaine, ma sélection des œuvres sera plus rigoureuse pour d'autres impressions : je connaîtrai mieux mon métier. Et si jamais ma critique pouvait être comparée à une chose d'art, puisque j'ai parlé de Ruskin, c'est encore de ses théories que je m'inspirerai pour trouver mon excuse.Je dirai : « Ceci n'est pas une cathédrale,pas même un humble oratoire, mais il y a deux tours dissymétriques comme dans une cathédrale. Elles ne se ressemblent pas absolument et ce n'est pas nécessaire. L'une est outrageusement fouillée dans le détail. Dans la seconde, il n'y a rien, c'est tout en mur : l'ouvrier n'a pas eu le temps, alors qu'il manquait déjà de place. »

Et pourtant ma seconde tour serait la plus belle, peut-être : celle de l'inspiration. Car, il y a cinq œuvres ou plutôt les œuvres de cinq artistes, dont l'inspiration persiste en moi, dans l'effacement du souvenir : le *Jugement de Pâris*, de Ménard, inspiration de jeunesse et de beauté, la *Forêt et la mer*, d'Auburtin, inspiration de mélancolie et de rêve, *Orphée et Eurydice*, d'Armand Point, d'harmonie et de passion ; les *Nus*, de Caro-Delvaille, de chair et de volupté, mais par dessus tout, *la Pensée*, d'Abel Besnard, de symbolisme philosophique, que je n'hésite pas à considérer comme l'œuvre maîtresse des deux Salons et dont la puissance décorative est telle que nous n'avons certainement rien eu de semblable depuis *Puvis de Chavannes*.

Ménard a peint son *Jugement de Pâris* dans une vision d'harmonie calme. Les lignes des corps bleuis plongent dans la mer sous l'azur clair. Les silhouettes massives de bœufs bruns groupés

derrière Pâris prolongent, de leurs contours, au second plan, les contours des arbres en touffes à la verdure brune et sur l'herbe brune, assis, le berger brun, dont l'ombre rougit la carnation, tend dans un geste simple, la pomme à Hélène, toute blanche et dont l'ombre charnelle est comme un reflet de la verdure. C'est une symphonie sans outrance où règne la proportion des lignes, dans une grande variété ; mais avant tout d'une émotion sentie, comme une idylle sur la lyre des couleurs.

Au temps de la *Forêt et la Mer*, d'Auburtin, il n'y avait même pas encore de bergers. C'était avant le matin des hommes, le matin des dieux. Le gris de la brume ou du rêve voilait les mêmes océans bleus où plongeaient des caps en échelons. Mais en regardant vers la ligne des rocs, où des pins tendaient leurs branches sur les eaux, on eut vaguement entrevu que, des corps de faunesses s'y reposaient accroupis. Par l'une d'elles, ce matin-là, la forêt chantait. La flûte aux lèvres, la nymphe disait des chants si doux que les néreïdes sortaient des eaux à mi-corps pour l'entendre. Ces néréïdes avaient des corps de jeunesse harmonieux, cendrés de la cendre des brumes, et leurs chevelures mouillées, qui leur collaient aux épaules, s'éploraient comme les chevelures des saules. C'était, enfin, l'universelle mélancolie en l'universelle jeunesse ! Et, ce matin-là, Auburtin prit sa palette pour nous faire songer d'un monde où ne vivent que des élus.

En d'autres coins de ce monde, au bord des mêmes océans nébuleux, doivent pendre aux branches ces fleurs de rêve que deux peintres prestigieux des fleurs, Dumont qu'on croirait être le rapprochement coloré d'un Carrière, et Lisbet-Delvové-Carrière, l'éloignement décoloré d'un Dumont, peignent dans une même vibration d'âme contenue, comme si chaque fleur était un amour et chaque pétale un mystère. Les notes cendrées des *Nymphes des bois découvrant Cupidon endormi*, de Catchpole, sembleraient violentes dans l'atmosphère de telles fleurs qui ne sont pas faites pour joncher le sol comme les roses que l'artiste a placé sous les ailes de Cupidon endormi, mais pour se balancer sous un souffle d'encens. Et pourtant, cette dernière œuvre est encore d'un poète, moins brumeux que l'impressionnant Osbert à la *Muse crépusculaire* et moins vibrant que l'impressionniste Van Biesbroëck, dont la palette ou la lyre a chanté, *l'Heure où les cigales se taisent*, avec de belles tonalités. On ne revient à la pleine clarté de la poésie du jour qu'avec la *Vénus naissant d'une vague*, Vénus aux cheveux roux, trop blanche et trop polie peut-être sur la mer trop bleue de Gervex, en vagues ressouvenances de Cabanel.

En sculpture, l'inspiration de la jeunesse s'exprime, dans la

grâce des formes et dans un dernier frisson de mélancolie, avec la *Sakountala*, de Cazin, plus proche encore de la douleur, avec aussi, l'*Enveloppement de l'Amour et de la Mort*, de Kafka.

Mais la véritable harmonie dramatique nous est révélée par l'*Orphée et l'Eurydice*, d'Armand Point. Quel est cet étrange peintre qui vient ressusciter, en plein xxe siècle, le passé de la Renaissance, qui ose cette audace de faire un pas en arrière et de telle sorte, qu'ensuite on se demande s'il n'a pas fait plutôt un pas en avant ? L'opportunité de la formule peut être contestable, en tant que définitive : il ne s'y révèle pas moins de qualités indiscutablement maîtresses et l'on songe que beaucoup de peintres modernes gagneraient à un tel apprentissage des âges avant de s'évader dans le présent. Ou plutôt non, peut-être ! A chacun son tempérament et sa nature. Qu'on ressuscite ou qu'on innove, il faut suivre sa voie et cet artiste serait peut-être un piètre naturaliste qui s'efforce consciencieusement à l'évocation artistique du passé. Toutefois, ce qui caractérise ces belles harmoniès de lignes et de couleurs, c'est qu'on devine que ce qu'elles gardent encore de modernité est tout de subconscience artistique.

Il en est, au contraire, de C. Schwabe, dont le dessin et la couleur des spectres de la *Vague* qui rugit et tempête, sont également très étudiés et dont l'intention dramatique, une autre fois, se rapproche de l'irréel. C'est d'un mode convulsif, frémissant. La vague se soulève sous l'ouragan et avec elle des fantômes, droits, cherchent à se roidir, avec des hurlements, sous un ciel de cauchemar ensanglanté. C'est l'océan fantastique des légendes du Nord, où, comme des raisins trop mûrs, un à un, les crânes de ces goules viendraient se briser sur des rocs tels que celui où R. de Egusquiza a placé Alberich.

En leurs procédés différents ces deux derniers artistes se rapprochent par des conceptions d'analogie wagnériennes. Armand Point procède en dernière analyse de la fiction grecque. Schwabe et Egusquiza des légendes du Nord. Les *Filles du Rhin* de ce dernier,sous leurs crinières blondes,ont la chair robuste des Germaines et la seule douceur de cette toile bien traitée est dans le chatoiement des couleurs, de l'impressionnisme. Ce qu'on n'a peut-être pas assez vu, c'est que de pareils travaux sont l'effort de la réalisation de celui-ci dans les grands genres, qu'il a le moins abordés.

Après les peintres dramatiques, les peintres de la volupté. On les a fort maltraités, cette année. En France, on est sérieux ou on ne l'est pas. Ceux qui suivent un genre extrême, ne parlent pas sans réserves de l'extrême opposé. Mais Corrège lascif, mais Titien aux noires toisons, mais Boucher, mais Fragonard ? Ne cherchons pas

leur excuse : ils sont morts ! N'ayons donc pas de ces vilaines pudeurs. Elles sont ce qu'il y a de plus excécrable après l'obscénité. Il faut à l'obscénité autre chose que ces choses noblement humaines : l'admiration de la chair et le désir de volupté. Il n'y a d'obscène que l'avilissant. Ainsi *Rolla* n'est-il pas une chanson de café-concert, ni la *Chemise enlevée*, la première page d'un illustre fait-divers. C'est pourquoi, la Touche, j'aime l'apologue de tes panneaux où les couleurs rient avec une sensualité rouge et rose, autour d'une pensée grave ; j'aime Caro-Delvail, la maturité alanguie, la morbidesse sensuelle des femmes nues que tu peins, les trouvant belles et qui s'offrent au désir des yeux comme des fruits aux lèvres ; et j'aime Carrier-Belleuse, le frisson de perversité même de cette jeunesse de chair qui s'incarne en tes pastels savants et veloutés qui ont fait école, comme il m'a semblé le reconnaître, ou seulement en la nubilité de l'adolescente que tu as peinte, gracile sous une lourde chevelure blonde, et telle qu'on s'imaginerait l'image nue d'une nouvelle Chloé ; et Roll, la chair féminine que, d'un pinceau plus classique, tu as pétrie dans la verdure, avec des mains ensoleillées !

On trouverait d'autres nus de moindre envergure pour continuer cette gamme, qui toutefois sont dignes d'être cités, le nu mélancolique d'une maturité de Berton, le dos d'une *Chinette*, de Lesseps qui est de la chair prolétarienne ; et « *Birds eye View* » de Guillaume qui est de la chair galante, irrévérencieusement miniaturée.

Je raccourcis tout un chapitre d'autres œuvres où, sans que le sujet s'y prête toujours directement, se reconnaît une inspiration et ces œuvres ont de belles valeurs: *la Sainte-Vierge et l'enfant Jésus* de Willette, *Panneau décoratif* de Frieseke, *Evocation* de Guiraud de Scévola, le *Port-folio* de Walton ; des portraitistes, les grandes choses en pied, les plus originales, *Verre de Venise*, de Blanche, *Portrait de Madame Mégard*, d'Anquetin, de *Madame d'Annunzio* par la Gandara, les compositions d'une infinie douceur et d'une grande poésie, *Portraits d'enfants*, de Picard, pour arriver aux œuvres où prédominent une inspiration philosophique. Tel est en sculpture : *Sur le chemin de la vie*, de R. de Saint-Marceaux; tels sont en peinture : *Fantaisie*, d'Agache, *Chimères*, de Dagnan-Bouveret, une allégorie profonde et fort originalement conçue de Cornillier, *les Trois Aveugles*, *l'Amour*, *la Fortune et la Mort*. Mais dominant tout l'ensemble des deux Salons, par l'envergure et par la maîtrise, *la Pensée* de Besnard. Besnard est un de ces créateurs comme on en compte un tous les trois ou quatre siècles. La variété de ses moyens l'empêche de faire école, car, généralement, en art, l'école, c'est plutôt le

style que la pensée ; mais qu'on y réfléchisse bien, on reconnaîtra qu'il est à peu près le seul artiste qui ait engendré de nouveaux symboles, le seul dont l'œuvre soit l'expression de l'âme moderne et dont l'inspiration transcendante soit servie par le génie. Cela explique l'hésitation, la déroute d'esprit d'un si grand nombre d'hommes et d'hommes d'élite devant de telles œuvres : « C'est beau, évidemment, c'est beau ! diraient-ils s'ils pouvaient s'analyser, c'est même trop beau et c'est bien ce qui me choque, puisque c'est un démenti pour mes idées. » Je ne parle pas cependant de la foule des ruminants qui mâchent et remâchent sans cesse l'avoine des traditions sans pouvoir supposer qu'il puisse y avoir d'autre nourriture cérébrale, les égreneurs de chapelets boudhiques qui s'imaginent être restés chrétiens, les snobs de toutes les novations qui ne rénovent rien et de toutes les audaces qui ne sont que des effronteries. Je parle des larges esprits pour qui la pensée esthétique s'est toujours exprimée dans les trois langages grec, latin, roman et qui doutent que la pensée moderne puisse engendrer à son tour un nouveau dialecte d'humanité. La Révolution de 89 a cependant donné l'élan nouveau à une France nouvelle, à une Europe nouvelle, à une Terre nouvelle, c'est indéniable et nous venons de passer le premier siècle de ses tâtonnements, du classicisme de David, au romantisme de Delacroix, au réalisme de Courbet. Celui-ci a commencé à parler la langue populaire de son temps ; mais, le langage des élites nouvelles de la pensée, Puvis de Chavannes, lui-même, cet immense décorateur, ne l'a pas connu. Puvis parle et écrit en grec. Un peintre vivant a tenté d'exprimer la pensée du XIXe siècle, mais, il l'a tenté dans un idiome où subsistent encore la plupart des expressions du passé. C'est Cormon, mi-classique, mi-réaliste. Besnard seul a traduit religieusement la pensée scientifique moderne dans un langage complètement moderne et il a donné une très haute noblesse aux symboles nouveaux des choses très grandes et très belles de cette pensée. Il est d'ailleurs parfaitement compris par un grand nombre, mais il le sera bien mieux encore par la postérité. Qu'on arrache donc pendant qu'il est encore temps à l'iconoclastie absurde,au vandalisme catholicard des élèves de l'Ecole de Pharmacie, les merveilles de colorations des petites fresques des âges préhistoriques. Qu'on entoure des plus précieux soins les œuvres de la Sorbonne qui sont le symbole de l'éternelle recommencement des choses et la traduction du principe « rien ne se crée, rien ne se perd ». Ce sont des documents uniques dans l'histoire de l'art moderne. Quant à ces fameux symboles incompréhensibles des peintures destinées au

Petit-Palais, que n'arrivent pas à saisir ceux mêmes pour qui les contradictions des mythes les plus abstrus sont de purs flambeaux, les interprétations rationnelles diffèrent peu. Les Grecs, dans leur mythologie et leur langage spécial, n'avaient pas d'autres moyens de personnification : seulement, la foule de leur époque prenait pour des copies d'après nature des dieux, les éléments des symboles humains dont la traduction artistique, la poésie ou le culte religieux faisaient *le divin*. Besnard a rapproché la vie de la matière dans le tableau *la Matière*, par le chatnon de l'animalité. Ce chatnon mythique, c'est en beauté, dans l'ancienne conception, le faune tortu, aux muscles rudes, aux cornes de boucs, à la face bestialement voluptueuse qui poursuit sous les pins, l'oréade blanche par désir inconscient de génération. Ici le faune gravite dans le tourbillon des nues, tenant contre lui, incarnation de la vie charnelle, une femme aux formes fécondes. A ce groupe se rattache l'élan rose ascensionnel d'un enfant. Plus haut, un couple gracieux d'enfants encore, réunis en leur premier envol et plus haut, un second couple désuni, symbole de la duplication génératrice. L'obsession de la matérialité, sublimée par le calme vibrant de l'éther, par le tourbillonnement des nuages, s'harmonise dans une symphonie large de tonalités qui vont du jaune clair au bleu indigo. A la fécondation de la Vie s'oppose dans le coin droit du tableau la fécondation de la mort qui ranime la verdure alentour du cadavre symbolique d'une femme.

Comme *la Matière*, *la Pensée* est peinte dans un large rythme où l'espace a la grandeur et sert de décor à des personnifications dont la seule grandeur est faite d'harmonie. *La Pensée* est peut-être l'œuvre maîtresse de Besnard. Ce n'est pas de l'énormité hugolienne, c'est de l'immensité dantesque. Les symphonies *colorées des deux œuvres* s'accompagnent sur la même tonique jaune sienne, dans *la Matière*, de la note bleue qui est un côté de la gamme ; dans *la Pensée*, de la note brune, transition du jaune au rouge qui est l'autre côté. Tout cela est très intuitif ou très savant. C'est l'un et l'autre, car il n'y a ni préciosité, ni subtilité ; c'est grand dans le sens antique du divin et nous démontre à l'analyse le labeur réfléchi des créateurs des fictions primordiales. Le vrai Besnard est cela : le Besnard purement artiste, pour brillant qu'il soit, n'est que l'artisan humble de celui-ci. Quelle largeur de dessin, quelle beauté d'exécution ! Ici l'Homme interroge la Mort. Louis Vauxcelles a très bien décrit cette œuvre.

« Assise sur les nuées roussâtres qu'éclaire faiblement la lu-

mière solaire, la Pensée domine le monde. Apparition imprécise, vision fantômatique, d'une dramatique sérénité, elle assiste au colloque tragique de la Jeunesse et de la Mort. La jeunesse, un adolescent à l'épaule de qui s'appuie une jeune femme câline, pensive à peine, (car les graves problèmes ne sollicitent guère son âme frileuse et tendre) interroge la Mort. « Qu'y a-t-il par delà la vie, demande le jeune homme ; que sommes-nous ? » La Mort mystérieuse et muette, drapée en ses voiles sombres, lève une main décharnée et ne répond pas. « A quoi bon chercher à savoir ? dirait-elle. Le voile d'Isis échappe à vos paumes tremblantes ; ne souhaitez pas le soulever. Prêtes et philosophes se sont épuisés à cet effort. Vivez, aimez, créez. »

Mais il est deux vies, deux amours, deux créations : dans la Pensée et dans la Matière, précisément. Le voile d'Isis cache sans doute le corps d'Aphrodite enlacée à Prométhée. C'est un peu le sens de ces grandes œuvres.

SIDONELLI.





MORPHÊ-ANTHROPOS

PAR

STÉPHANE SERVANT

PREMIÈRE PARTIE

Les Préhumains

(*Suite.*)

Aux premiers émois de sa puberté, il épuisa ses baisers sur les seins des femelles précoces qui se frôlaient à lui volontiers parce qu'il avait les bras plus polis et le poil plus doux que les autres enfants. Il avait passé l'âge où suffit le régime fruitier, il commençait à aimer le sang et nul comme lui ne savait atteindre d'une pierre les loirs qui courent au long des callistris ou les perroquets en bandes sur les rameaux berçants.

Il avait sa cabane qu'il se construisait, désormais, seul, à l'aide de bâtons posés en terre, reliés par des lianes enchevêtrées de fougères ou de larges palmes. Quand la tribu se fixait pour un temps dans une région où la vie était facile, son abri ne se distinguait plus de ceux des mâles âgés. Ces frêles huttes généralement bâties au pied des arbres ou des rocs formaient des campements éphémères que les ouragans dispersaient ou qu'abandonnaient les Préhumains si la lutte pour la vie se faisait pénible, soit par l'épuisement des ressources, soit par la menace des fauves qui finissaient par les découvrir et parfois les attaquaient en bandes.



Ces êtres vivaient sans loi.

Du matin au soir, c'était, dans leur association, la même activité journalière pour la satisfaction des mêmes appétits. On s'orientait à travers les forêts par instinct et l'on revenait à l'habitation comme les ramiers au nid, sous la conduite d'un chef qui était tantôt le plus fort, quand on avait à se garder des bêtes innombrables qui rôdent cherchant une proie, tantôt le plus expérimenté, quand on s'égarait dans les sentes des fouillis vierges.

Au hasard des plaines et des montagnes découvertes, ils voyaient les nuages rouler sur leurs fronts ou ramper dans le firmament comme des dragons dinosaures, sans but, sans fin. Comme eux, au gré des caprices ou des attractions, les bandes préhumaines s'échevelaient dans l'étendue.

Ils s'abreuvaient aux ruisseaux et se baignaient dans l'eau des fleuves. Ils consommaient à désir, sans prévoyance, jusqu'à la dévastation et les rāres butins qu'ils amassaient aux approches des mauvais jours étaient l'objet de voleries et de querelles sans cesse. En pleine abondance, ils connaissaient la famine et la seule loi stable qu'ils s'imposaient était de se secourir dans le péril général. Malgré la jalousie des mâles, même, la puissance seule imposait le respect des femelles choisies par la volupté ou conquises par la violence. Celles des faibles étaient communes à plusieurs, quelquefois à tous. L'inceste était plus qu'une coutume : une préférence. Les différences d'âge et de goût éloignaient, seules les parents de leur progéniture ; le frère et la sœur à peu de distance, par accoutumance, formaient des couples naturels fréquents. Toute coutume ébauchait l'obligation primordiale indéfinie. Au-dessus de la coutume était la force, suprême justice.

Morphê-Anthropos était faible : il n'y avait pas eu de justice pour lui.



Et la Force était le culte, car elle était l'Utile.

Elle engendrait le malheur accidentel sous sa violence mais elle n'avait pas encore organisé sur le monde la tyrannie, qui est le malheur constant.

Elle éclatait rugissante et folle dans le chant des terreurs nocturnes, dans l'explosion de la foudre, le tonnerre des volcans, le barrit des monstres, le grondement des carnassiers. Elle insurgeait ou résignait les fronts et pour ceux-ci, l'univers se déroulait comme un vague mensonge surgi dans le torrent de la lumière qui le charriait.

Et nul être encore ne songeait à interroger la Force.

Prostrées devant ses manifestations, les bêtes préhumaines regar

daient avec des yeux d'effroi le basalte mousser aux lèvres des cratères lointains ou les couleuvres du feu serpenter dans le ciel d'orage.

Puis, au sortir des tourmentes, à travers le crépuscule, tournées vers le soleil qui meurt, souvent les voix hurlaient en chœur des mélopées étranges que rythmaient les coups des massues sur le bois des arbres, en ébranlant les profondeurs.

A leur écho, les grands félins qui marchaient en branlant la tête entre les conifères noirs, s'arrêtaient un instant pour rugir ; puis reprenaient leur marche interrompue, dans l'inassouvissement de la faim et du rut.

*
* *

C'était le souvenir de ces mélopées qui revenait à l'esprit d'Anthropos, parfois, quand il écoutait sous les palmiers, à l'aurore prestigieuse, les coups rythmés dont les grands singes frappent les branches en hurlant.

Plusieurs fois, la lune avait changé de face depuis sa défaite. Il souffrait encore et péniblement, il recommençait à se traîner hors de son abri, pour varier sa nourriture. Comme il ne pouvait grimper sur les arbres, il s'efforçait d'en atteindre les rameaux qui pendent et sa bouche se rafraîchissait de la verdure des bourgeons.

Parfois, assis sur un bloc de pierre, à l'entrée de son refuge, il tournait ses prunelles vers les dôme embrasés dont le vent dispersait les cendres. C'était de ce côté qu'il avait vu ses compagnons disparaître. Il avait l'angoisse de se retrouver seul longtemps encore, car les siens avaient pu s'exiler vers les vallées semées de bocages qui s'étendent à l'infini entre les montagnes et seul, il redoutait, quand il pourrait conquérir librement l'étendue, la menace des dangers qu'il aurait à courir.

Déjà la nourriture se faisait rare aux alentours.

Les nids, dans les méats du roc, devenaient inaccessibles et les hirondelles, une à une, les désertaient en l'apercevant dans leur voisinage.

Il maigrissait, la souffrance le minait, la malpropreté que lui imposait la maladie avait permis à la vermine d'envahir ses cheveux et sa toison. Enseveli dans son exaspération, par les minuits sans sommeil et par les heures de pleine lumière où la terre flambe comme un brasier, il sentait la haine contre son rival croître et l'oppresser. Vaste, le secret de sa jalousie dévorait son âme avec des déchirements qui mettaient de l'horreur sous ses paupières.

Et toute sa chair, comme en fusion, bouillonnait dans la rage de son adolescence déçue.

*
* *

Passagèrement apaisées, tout à coup, les souffances d'Anthropos recommencèrent.

Ses os rompus qu'il avait consolidés par des attaches végétales s'étaient soudés d'eux-mêmes, mais son pied ayant dévié, sa cheville bifurquait après une grosseur énorme. Il avait pris l'habitude d'étendre sa jambe sur la terre ou sur le roc brûlant. Il marchait à quatre pattes comme les singes blessés en pliant son genou contre son ventre.

Tous ses vœux appelaient la fin de cette déchéance longue, mais chaque heure qui fuit paraissait au contraire l'accroître. Son corps devenait cadavérique et sa faiblesse était telle qu'il pouvait à peine le traîner. Parfois rigide, les yeux fixes vers le firmament, il regardait, comme en extase, les nuages dont les flots glissaient au-dessus de lui ; puis d'un grondement, il exhalait sa colère pour laisser tout à coup sa tête atroce retomber sur sa poitrine.

Il sentait, les nuits, en son extrémité des fourmillements. L'attache gonflée s'amollissait. La fièvre brûlait le front du Préhumain. Comme il ne trouvait plus de nourriture autour de lui, il devait, avec sa jambe qu'il ne savait où poser, s'éloigner chaque jour de son refuge. Il finit par se nourrir d'herbes qu'il ramassait à poignée sur le rivage humide ou de petits batraciens qu'il découvrait en soulevant les cailloux. Parfois encore, en tirant à lui les algues du bord, il y rencontrait emprisonnés des coquillages ou des poissons ; mais, à cause des sauriens, il n'osait pas séjourner longtemps sur la rive.

Quand il buvait, qu'il se penchait attendri sur son miroir, l'onde le reflétait tout entier comme une chose monstrueuse. Il croyait voir en sa propre image, le spectre d'un vieillard ravagé par les ans.

Puis tout à coup, sa cheville creva. Un fragment d'os perça sa chair ouverte. Il le tira du bout des ongles ; mais, à partir de cette minute la douleur décrût et quand il eut lavé sa plaie dans l'eau du lac, il put remonter, soulagé, la pente âpre de la falaise qu'il avait gravie tant de fois.

*
* *

Plusieurs jours s'écoulèrent encore.

Morphê-Anthropos avait cessé de vivre dans une immobilité constante, les yeux fixés comme s'il eût voulu interroger le mystère de sa douleur, sur sa jambe qu'il tendait devant lui. Il commençait à se mettre debout en évitant de se soutenir sur son pied resté difforme. Les hennissements des bêtes courrières frappaient allègrement son oreille et il lui prenait des envies de bondir et de courir comme elles dans le vallon où brillaient des sources claires.

Une nuit d'apaisement laissa flotter son voile sur son premier sommeil ininterrompu et le matin de ses ténèbres, conduit par le désir de s'épandre hors de l'étroit refuge, il s'en alla boîtant sur sa massue, très loin dans la roselaie du lac d'azur où il avait rencontré l'amante enfuie.

Parmi le chaos des joncs et des bambous, il déracina les plus longues cannes desséchées et durcies qu'il put trouver, pour le

choix d'une arme qu'on affile: ainsi jadis, afin de chasser les mésophithèques de la falaise. Mais cette fois, il se proposait d'édifier un épieu dont la pointe lui permettrait de se rendre redoutable aux ennemis sans nombre dont il pressentait la menace, dès qu'il serait libre de parcourir l'immensité.

C'était, en effet, l'une des obsessions de ses insomnies de se croire en présence de son rival ou de se trouver dans la forêt seul, en la pullulation d'effroyables félins. Il se voyait leur disputant son existence et sous l'inspiration de la fièvre, le bâton qu'il lui semblait tenir devenait une arme immense, que nul obstacle de chair n'était capable d'interrompre.

Dans le champ des règnes et des mondes, parmi les férocités, Anthropos s'imaginait errant, mais, invincible et tressaillait dans la pensée de cette réalisation.

Il put, malgré la faiblesse de ses bras, déraciner plusieurs bambous ; il put aussi découvrir des éclats de pierre qui tranchent, au bord des flots enrubannés d'écume. Alors, il s'en revint, appuyé sur l'une des tiges cueillies, vers les rochers bruns dont l'ombre, si longtemps, l'avait enclos comme un sépulcre, puis il s'assit à leur base la poitrine haletante, sentant frémir en lui l'éclosion d'une vigueur nouvelle.

*
* *

Un lourd fragment de granit frappa la vue d'Anthropos. Il se traîna pour le ramasser et le rapporta vers la falaise. Appuyant alors les extrémités de ses bambous sur la roche, il les brisa par des chocs violents ; puis il reprit ceux dont les cassures en flûte, laissaient sur les côtés du chaume les angles les plus aigus et les plus acérés. Les jeunes cannes s'écrasèrent; mais dans l'ensemble des autres, il en rencontra dont les pointes étaient franches et choisit l'une d'elles. Patiemment, alors, il se mit à l'affiler ; mais les éclats de pierre que sa main avait ramassés étaient d'un usage difficile et il dût s'y reprendre en plusieurs fois.

Pour se relever, quand s'acheva son travail, il avait mis le piquant du bâton contre le sol. Ce piquant, sous son poids, plongea tout entier. Anthropos déterra l'arme et la lança, prenant pour but l'intervalle de deux roches : l'arme s'enfonça dans la terre intersticielle. Alors, il s'approcha du lac et se penchant sur sa lucidité, il vit des cypris rouge d'or qui fuyaient. Des noctonectes aussi, nageaient par élans, le ventre en l'air au-dessus des herbes où dormaient des poissons de fond. Les yeux animés, le Préhumain visa l'un d'eux en rapprochant avec lenteur dans sa direction la longue pointe de bambou. Une première fois, la bête pirouetta sans qu'il pût l'atteindre; mais comme elle cherchait ensuite à se blottir entre deux pierres, il la piqua, la ramena sur le rivage, l'ayant saisie, lui trancha la tête d'un coup de dent et se mit à la dévorer.

*
* *

Monotones, les nuits et les jours coulaient sur le front du Primitif, charriant leurs astres et à mesure que Morphê-Antropos se sentait renaître à l'existence, il tournait de plus en plus souvent sa poitrine éperdue aux souffles du lointain. De temps en temps, il s'essayait à poser à terre son pied endolori ; mais il ne pouvait encore s'y appuyer et c'était avec une sorte de rage qu'après de pareilles tentatives, il reprenait le soutien de son bâton pour ébaucher ses pas.

Sa cheville restait boursouflée, son corps amaigri, son visage ravagé et tout ce qu'il ne pouvait atteindre, la liberté, l'azur, l'espace, la force lui semblait captivant, divin sous le rire ou sous les larmes, dans le murmure ou le silence, aux feux du soleil comme aux ténèbres où la nuit prodiguait les mondes.

Parfois sur les rivages d'alentour, quelque noir troupeau d'antilopes venait s'abreuver. Il les regardait se rapprocher, puis s'enfuir, sur leurs fuseaux prompts comme des ressorts et ses bras, d'instinct, se tendaient vers l'espace qu'ils parcouraient comme s'il eût voulu l'embrasser contre lui-même.

Souvent ensuite, il s'abandonnait aux désirs haineux qui grondaient dans son âme et sous son crâne massif, les souvenirs et les regrets accouplaient leurs tourments. Il avait l'obsession de retrouver les siens, de s'approcher de leur bande nomade, de s'y mêler humble, obscur quelque temps dans une apparente soumission qui tromperait son rival même; puis, au moment fatal, d'égorger celui-ci. C'était une évocation d'âpre jouissance qui lui montrait le sang de son ennemi répandu dans la boue, aux sursauts d'agonie d'une énormité où lui, Anthropos, crevait les yeux d'un mourant, écorchait sa peau, mettait en lambeau sa viande écrasée à coups de pierres comme on avait lapidé la sienne.

STÉPHANE SERVANT.



Le Gérant : A. DAVY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone 704-19.*

